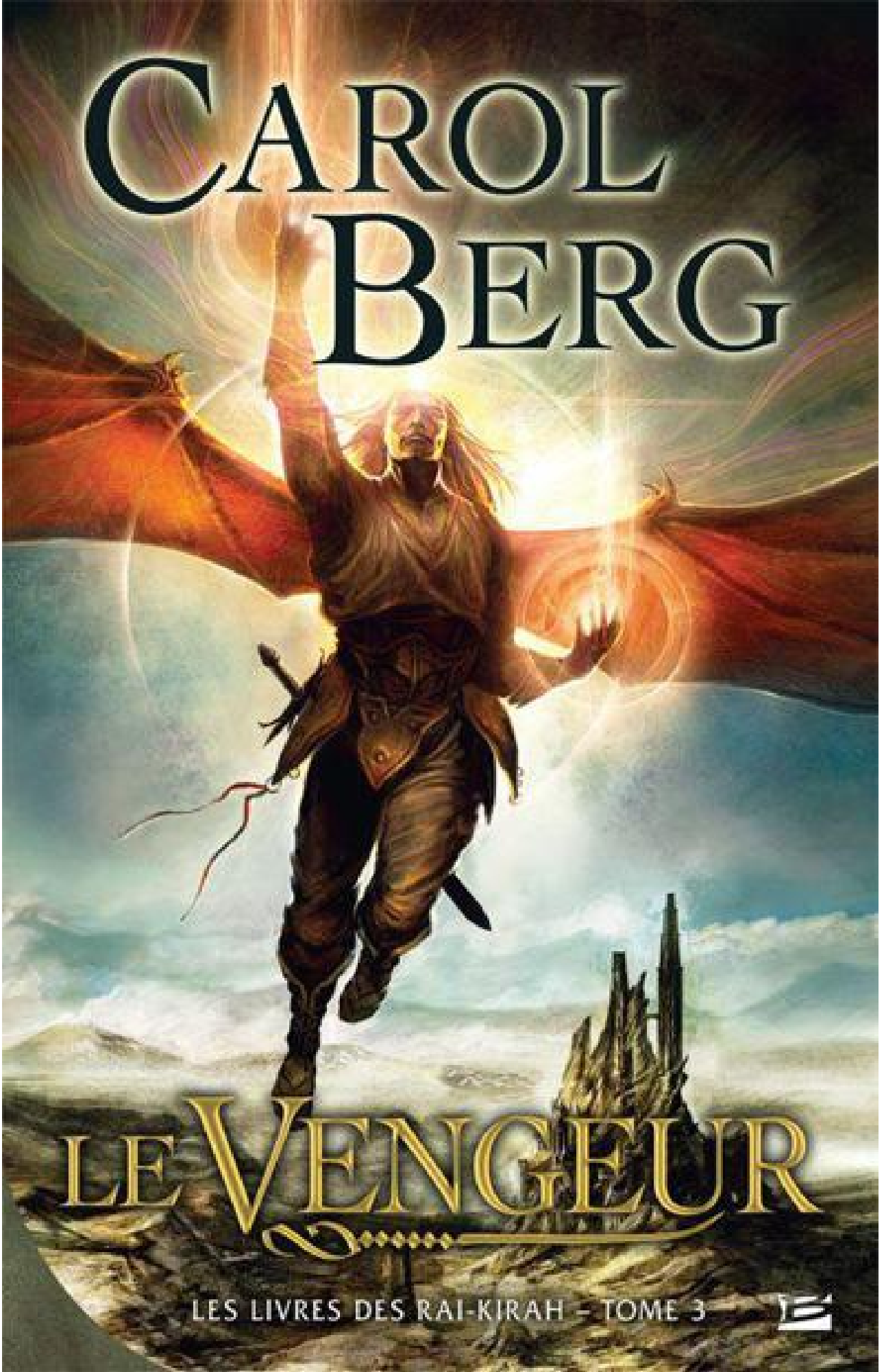
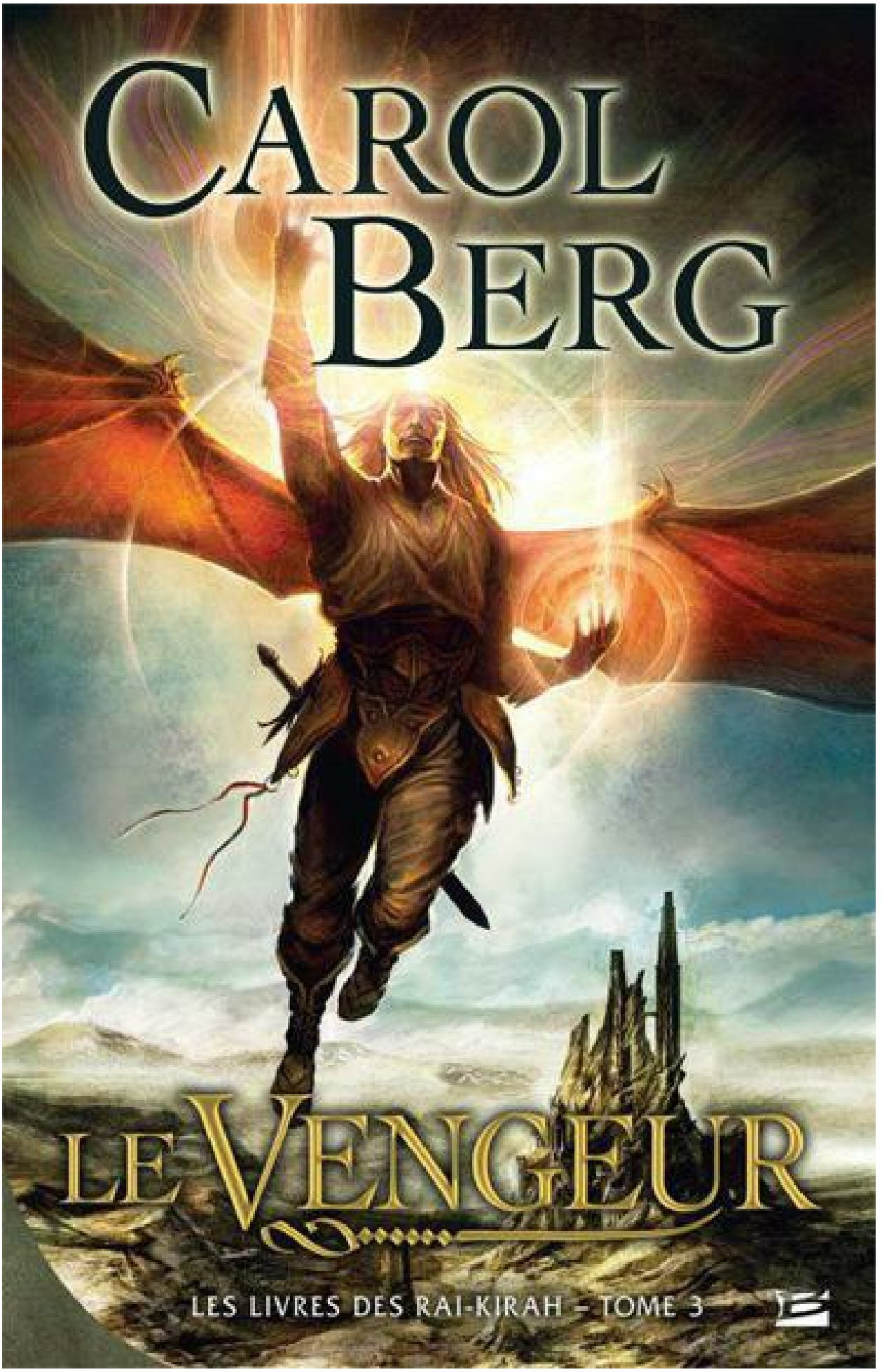

CAROL
BERG
LE VENGEUR
LES LIVRES DES RAI-KIRAH – TOME 3


CAROL
BERG
LE VENGEUR
LES LIVRES DES RAI-KIRAH - TOME 3

Carol Berg

Le Vengeur

Les Livres des rai-kirah – tome 3

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sylvie Delloye

Bragelonne

À tous les vrais héros et héroïne

Chapitre premier

Je vivais au pays des démons lorsque j'en vins à croire pour la première fois que les légendes divines des Ezzariens étaient vraies. Ezzarien moi-même, j'avais entendu, depuis le berceau, des histoires sur Verdonne et son fils Valdis, et ma foi en leur pertinence avait crû et décrû à mesure que je cheminais dans la vie. Mais, après avoir survécu à seize ans d'esclavage et retrouvé mon existence, j'avais découvert la marque indéniable des dieux. J'avais vu la féadnach, la

lumière du destin, inscrite sur l'âme d'un prince derzhi arrogant, ce qui m'avait indiqué que l'héritier du plus brutal des empires était destiné à transformer le monde. À côté d'un tel prodige, comment pouvais-je douter de mon soupçon grandissant que j'avais un rôle à jouer dans l'histoire du Dieu Sans-Nom ?

— Vous savez planter, constata la femme derrière mon épaule. Vous êtes habile avec les semis.

Essuyant la sueur sur mon front du dos d'une main sale, je me décalai plus bas dans le rang récemment labouré et déplaçai le panier de pousses de rista. Même si l'air était encore frais en ce début de printemps, le soleil matinal sur

mon dos était brûlant.

— Mon père travaillait dans les champs en Ezzarie, dis-je. Il m'a emmené avec lui tous les jours jusqu'à ce que j'aille à l'école. Ça revient.

J'enlevai les feuilles inférieures de la plante, puis creusai un trou, insérai la tendre pousse et tassai de nouveau douillettement la terre noire et fraîche autour des racines et de la tige, légères comme une plume, enroulant autour d'elles de simples sortilèges de croissance régulière et de résistance aux maladies. Les jeunes plants de rista étaient fragiles, mais avec un peu de soins et un coup de pouce de sorcellerie, ils fourniraient une récolte bien plus

abondante et fiable que le blé.

J'étais l'hôte de la femme et de son mari, m'acquittant d'une nuit passée dans leur calme vallée verdoyante en les aidant à la plantation printanière. Durant la majeure partie de ma vie, j'avais été pris dans la mort et la violence d'une guerre qui ne pouvait s'achever. À présent que j'avais fait mon possible pour changer le cours de ce conflit, un matin calme et un peu de terre sous les ongles ressemblaient beaucoup au bonheur.

La femme fit le tour et vint de l'autre côté du double rang. Elle déposa son propre panier et se mit au travail. Sa tresse noire brillante tombait gracieusement sur son épaule, et ses

longs doigts avaient vite fait de planter les végétaux. Élinor avait une intelligence vive et une vaste connaissance du monde, malgré l'isolation de son foyer actuel. Mais elle savait fort peu de chose des Ezzariens.

— Alors votre père n'était pas un guerrier, comme vous, un… comment dit-on ?

— Un Gardien ? Non. Il n'avait pas de mélydda, et ne pouvait donc pas choisir sa profession. Les Ezzariens sans véritable pouvoir doivent accomplir le travail qu'on leur demande, quel qu'il soit.

Ceux d'entre nous chez qui l'on découvrait du pouvoir de sorcellerie

étaient éduqués, entraînés et autorisés à choisir leur propre manière de mener la guerre contre les démons. Jusqu'à ce que quelqu'un apprenne de nouvelles vérités, et qu'il trahisse tout.

Elle leva les yeux vers moi, sans interrompre ses doigts vifs.

— Je suis désolée. Je n'ai pas l'intention de soulever des sujets pénibles.

Je m'assis pour soulager ma crampe au flanc droit – un coup de couteau de trop dans ces muscles, la dernière blessure étant profonde et maladroitement réparée. Huit mois après, je craignais que la douloureuse raideur soit due à des cicatrices internes et ne me quitte plus jamais. C'était une

réalité fâcheuse pour un guerrier, même si celui-ci n'avait aucune intention de lever de nouveau une épée.

— Je ne ressens aucune douleur à me souvenir de mon père, maîtresse Élinor. C'était un homme admirable s'il y en eut. Même si l'agriculture n'était pas la vie qu'il aurait choisie, il était fort satisfait. J'en ai plus appris de lui sur la vraie valeur que de chacun de mes mentors plus érudits.

La grande femme s'assit sur ses talons et me jaugea aussi franchement qu'une reine. Des mains rougies et une tunique grossière et usée ne pouvaient masquer sa beauté mûre. Des yeux noirs, légèrement en amande, ainsi qu'une peau

lustrée rouge-or témoignaient de son propre héritage ezzarien, même si elle avait grandi loin de nos collines et de nos forêts balayées par les pluies.

— C'est seulement que vous parlez si peu de l'Ezzarie, Seyonne, et je sais l'amour que les Ezzariens portent à leur patrie. Je pensais que c'était peut-être gênant que quelqu'un mentionne le sujet, maintenant qu'on dit tant de mal de vous là-bas.

Élinor était très directe. D'ordinaire, j'aimais cela chez mes amis.

Bien sûr, il était présomptueux de qualifier Élinor d'amie. Nous avions passé quelques heures en compagnie l'un de l'autre, parlé du temps qu'il

faisait et de la bande de hors-la-loi retraités de son frère Blaise. Mais, en vérité, nous ne savions rien l'un de l'autre, à part quelques faits superficiels. Elle avait elle-même été hors-la-loi, autrefois, une rebelle contre l'Empire derzhi, mais elle était à présent installée dans cette ravissante vallée, où son mari et elle servaient de famille d'accueil à un enfant de deux ans. J'étais un sorcier, un guerrier retraité de trente-huit ans qui avait un démon vivant dans l'âme.

— Si je devais éviter tout ce qui est gênant dans ma situation, j'aurais très peu de sujets de conversation, dis-je.

Je descendis de nouveau dans le

rang et enfonçai une autre plante. Même si j'appréciais énormément la présence d'Élinor, à ce moment-là je voulais juste me perdre dans la sueur, la terre et le travail machinal. Des devoirs m'attendaient, des vérités à affronter, certaines terribles et dangereuses, d'autres plus personnellement douloureuses ; mais chaque jour où je pouvais les différer et absorber la paix que cette vallée verdoyante pouvait m'offrir me donnait le temps d'être prêt.

— Mon frère dit que vous serez exécuté, si vous retournez en Ezzarie.

— C'est sans importance. Il n'y a plus rien pour moi là-bas.

Je souhaitais qu'elle en reste là.

— Mais…

Je lui souris, essayant de m'excuser pour ma piètre compagnie.

— Un homme ne peut devenir quelque chose que les gens de son peuple détestent et craignent depuis mille ans, et s'imaginer qu'ils vont se laisser influencer par son charme et ses bonnes manières et accepter cela.

Surtout quand il avait tout le mal du monde à le faire lui-même. Je traînai le panier plus près de moi et détachai avec soin une motte enchevêtrée de racines et de terre humide. « Abomination », me nommait mon peuple.

— J'ai essayé de décider comment vous remercier. Les mots semblent tellement inadaptés. Vous avez sauvé la

raison de mon frère… et celle de notre enfant et de nos amis… mais à un tel prix pour vous-même…

Ma peau se mit à me démanger. Je sentis ses yeux, qui cherchaient à voir le démon vivant à présent en moi, non pas un élément inné de ma nature, comme l'étaient les aspects démoniaques de son frère Blaise et de son fils adoptif, mais un être conscient distinct, avec une voix, des émotions et des idées personnelles.

— Je n'ai aucun regret, dis-je.

Juste des inquiétudes. Juste des peurs. Juste une terrifiante incertitude quant à l'avenir et la place que j'y occuperais.

Élinor ne pouvait savoir à quel point elle s'acquittait bien de sa dette

envers mes actions de l'année précédente. Alors même que je me déplaçais plus bas dans le rang et fixais mon attention sur mon travail dans l'espoir d'échapper à son examen minutieux, j'entendis la faible musique de mon réconfort, tout au fond de la vallée – un rire d'enfant, gloussant, pétillant, rendant ce midi doré magique. Peu de temps après, un martèlement de pas traversa la prairie – de tout petits pieds nus sur des jambes courtes et robustes, suivis par les bottes pesantes de quelqu'un de bien plus grand, quelqu'un qui se retenait juste assez pour entretenir la joyeuse poursuite.

— P'pa ! s'écria le petit en

traversant les champs comme un éclair en direction de la maisonnette au toit recouvert de gazon, nichée à l'orée des arbres.

À la porte se tenait un homme imposant, aux épaules carrées – un Manganar à l'allure d'ours, aux cheveux châtains frisés et avec une seule jambe. Il posa un lourd tonneau et appuya sa béquille dans l'encadrement de la porte juste à temps pour saisir le garçon et le sauver du grand homme brun lancé à sa poursuite.

— T'es-tu montré plus malin que ton oncle Blaise, Évan-diargh ? demanda l'unijambiste en ébouriffant les cheveux courts et bruns du garçon. As-tu joué au rusé renard contre son chien,

alors ?

— Exactement ! dit le poursuivant, un homme sec, à la forte ossature, âgé de trente ans. (Il tapota le dos du garçon.) Je n'ai jamais vu un petit capable de courir aussi vite. Surtout après avoir travaillé aussi dur toute la matinée pour attraper ces quelques misérables truites. (Il retira de son dos un sac de toile.) En l'occurrence, je dois encore les nettoyer. Le garçon s'endormait sur la berge, j'ai donc pensé qu'il valait mieux le ramener à la maison.

— Je parierais qu'il est prêt à manger un morceau et à se reposer, confirma l'homme corpulent en tendant la main pour saisir sa béquille.

— Alors je vais m'occuper de notre dîner, et revenir dans un moment.

Après un bref coup d'œil et un signe de tête à ma compagne et moi, l'homme brun rebroussa chemin à travers la prairie fleurie, vers le ruisseau qui serpentait dans la vallée.

Le bienveillant sauveur poussa du coude le garçon cramponné à son cou.

— Fais signe à ta maman, mon enfant.

Le garçon desserra son étreinte juste assez longtemps pour agiter une petite main à l'intention d'Élinor. Les yeux foncés de l'enfant, dont le feu bleu n'était masqué que par la distance, pétillèrent joyeusement par-dessus

l'épaule de l'homme. Un bras autour de l'enfant accroché à lui, et l'autre manœuvrant sa béquille d'une manière experte, l'homme emporta le garçon dans la maison. Un enfant ne pouvait avoir d'abri plus sûr que le bras de Gordain.

Je me remis à mon travail, en ravalant l'inconfortable nœud de joie et de chagrin, de gratitude et de solitude qui se logeait dans ma gorge chaque fois que j'observais Élinor, Gordain et l'enfant que le destin leur avait confié.

— Fille de la nuit !

La femme me dévisageait, les mains affaissées et inertes sur les genoux. Le sang s'était retiré de son solide et ravissant visage.

— Comment ai-je pu être aussi aveugle ? Tous ces mois où Blaise vous a amené ici en visite… pour vous aider à guérir, m'a-t-il dit. Je vous ai vu observer Évan… le dévorer des yeux. Mais je n'avais jamais remarqué la ressemblance jusqu'à présent. C'est votre fils, n'est-ce pas ? (Son regard se précipita vers la maisonnette misérable.) Pourquoi êtes-vous ici ?

Je secouai la tête, essayant de trouver une réponse.

— Élinor…

— Pourquoi cacheriez-vous la vérité ? Vous et vos maudites, vicieuses, ignobles pratiques ezzariennes… Vous l'avez laissé dehors pour mourir, prêt à

assassiner un enfant parce qu'il était né différent de vous. Parce que vous aviez peur de lui. (Elle serra les bras autour d'elle et se leva lentement, les yeux en feu.) Et vous avez appris maintenant que vous aviez tort de le faire. Êtes-vous ici pour apaiser votre conscience ? Pensez-vous pouvoir vous faire pardonner d'avoir été prêt à laisser les loups le déchiqueter ? Ou aviez-vous prévu de le subtiliser ? Vous ne l'avez même pas touché une fois. Comment osez-vous vous approcher à moins d'une lieue de lui ?

— Maîtresse Élinor, je vous en prie… (Comment pouvais-je expliquer toutes les raisons pour lesquelles je n'osais pas le toucher, expliquer que

c'était la chose la plus difficile que j'aie jamais faite, et que seules sa bonté et celle de son mari rendaient cela possible ?) Je n'ai nullement l'intention… Gordain et vous…

Mon incapacité maladroite à répondre épuisa rapidement sa volonté de m'écouter.

— Vous ne l'aurez jamais. Allez-vous-en !

Elle tourna les talons et se dirigea à grandes enjambées vers la maisonnette, en écrasant les nouvelles plantations sous ses pieds.

Je me levai d'un bond pour la suivre, et maudis la douleur fulgurante dans mon flanc. Elle me coupa la

respiration un instant, comme si le couteau d'Ysanne était toujours planté dans ma chair. Le soleil éblouissant m'aveugla, provoquant un mal de tête lancinant, tandis que je clopinais à travers le champ de rista. De la sueur ruisselait sous ma chemise de lin grossière, et des nuages commencèrent à s'amonceler à l'horizon de mon esprit. Une obscurité insidieuse… Avec une appréhension croissante, je m'immobilisai au coin de la barrière de l'enclos des chèvres, près de la maison, n'osant approcher davantage. Gordain était debout à la porte de la maisonnette, le visage féroce, déterminé. Pitoyable… comme si un humain mortel pouvait me bloquer le chemin, si je choisissais de

faire appel à mon pouvoir. Je serrai les dents, bannissant ces sentiments odieux qui n'étaient pas miens, même s'ils bouillonnaient dans ma tête comme du goudron en fusion. J'obligeai ma langue à obéir à ma propre volonté, en bégayant pour trouver les mots justes :

— Pardonnez mon secret. Je n'ai jamais eu l'intention… Je ne pourrais jamais…

Mais je n'eus pas le temps d'énoncer mon explication. Une vague de rage explosa dans mon esprit, une fureur foudroyante qui menaça de me fendre le crâne. Mes mains se crispèrent, exigeant de s'emparer du cou épais de Gordain et de le tordre, de

l'entendre hurler et s'étouffer, jusqu'à ce que ses muscles se brisent et que ses os se fendent. J'avais les pieds prêts à donner des coups dans la jambe de l'invalide pour le faire tomber, les mains prêtes à arracher la hache de son mur, et les yeux prêts à observer son visage pâle lorsque je trancherais le membre qui lui restait.

Mes mains frissonnaient en s'agrippant au piquet de la barrière, mes genoux tremblaient.

— Je vous en prie, allez chercher Blaise. Dépêchez-vous. Je suis tellement navré… tellement navré…

Il n'y eut qu'un instant d'hésitation, et une tache floue vert et marron passa devant moi en un éclair. Des cris

s'effacèrent dans le chaos de fureur et de mort déchaînée.

Des pieds qui couraient. Des voix anxieuses.

— Rentre à la maison, Linnie. Barricade la porte ! Je t'expliquerai plus tard.

Il y eut un bourdonnement… un grondement… une explosion dans un mugissement de folie… Le piquet de la barrière se désagrégea dans le feu, et un nuage de noirceur m'obscurcit la vue. J'étais perdu…

— … Écoutez-moi, mon ami. Accrochez-vous à ma voix. Je ne vous abandonnerai pas. Nous allons vous ramener, Seyonne, et vous éloigner d'ici

en sécurité. Je sais que vous ne voulez faire de mal à personne. Rappelez-vous qui vous êtes : un bon ami et un bon professeur, le gardien d'un prince, le plus honorable des guerriers, un père aimant. Ce n'est pas vous, cette maladie.

Des mains déterminées agrippèrent mes épaules, et je voulus les arracher de leurs bras chétifs. Je me mordis la lèvre, sentis le goût du sang, ce qui me donna des forces. Je le tuerais pour m'avoir gardé prisonnier. Seule sa voix, cet esclavage ignoble de mots calmes et de raison, me retenait. Dès qu'il cesserait de parler, je l'étranglerais. Lui briserais le cou. Lui arracherais les yeux. Lui mangerais le cœur.

— L'avez-vous vu courir ? Il court

comme vous, sans peine, avec légèreté, et très vite. Il a passé la matinée à creuser dans le sable, près du ruisseau, et à puiser de l'eau dans ses mains pour remplir les trous qu'il faisait. Il est si patient… Non, écoutez-moi, Seyonne, mon ami. Vous n'allez pas me faire de mal, ni à personne d'autre. Chaque fois que le garçon puisait de l'eau dans ses mains, il en renversait la plus grande partie avant de l'apporter à ses petits trous. Mais il s'accroupissait à côté du trou, y versait sa toute petite quantité d'eau, et la regardait disparaître dans le sable. Puis il poussait un soupir et repartait au ruisseau pour réessayer. Vous voyez ? Il est patient, comme vous.

Combien de fois avez-vous tenté de m'enseigner à créer une barrière de protection contre les nuisibles ? Suis-je l'Ezzarien le plus stupide qui ait jamais vu le jour ? Pourtant, sans me faire de reproche, vous essayez, encore et encore, de m'enseigner ces techniques les plus simples. Vous, qui pouvez voir les configurations du monde, résoudre des mystères que personne d'autre ne peut commencer à comprendre. Je n'ai jamais connu quelqu'un qui voie avec autant de clarté…

L'homme était un idiot. Je ne pouvais pas voir. Partout où je me tournais, c'était l'obscurité. La terreur léchait les flammes de ma soif de sang, et devint bientôt un déluge. À tout

moment, je ferais ce pas atroce où il n'y aurait rien sous mon pied et plongerais dans les abysses. Je deviendrais celui que je craignais… celui qui dominait mes rêves et visions.

Mais les mains robustes ne me lâchèrent pas, et la voix calme ne s'arrêta pas. Bientôt, la marée de peur commença à se retirer, et je permis aux mains robustes et à la voix calme de me reconduire dans la lumière.

— … m'excuse. Je pensais que vous étiez prêt pour un plus long séjour. Vous sembliez aller tellement mieux.

Le monde commença à retrouver sa netteté… une région boisée tachetée, du vert frais saupoudré sur les branches

dénudées. L'odeur de terre humide et de végétation nouvelle. Une forte inclinaison de la lumière du soleil. Un ruisseau qui marmonnait près du chemin, à demi dissimulé derrière un enchevêtrement de saules.

— Là. Arrêtons-nous et buvons quelque chose. Cela nous ferait du bien à tous les deux, je suppose. Êtes-vous prêt ?

Engourdi, sans mot dire, je tombai à genoux à l'endroit qu'il me montrait du doigt. L'eau ondoyante était froide sur ma main cousue de cicatrices, osseuse, encore salie par le jardin d'Élinor et Gordain. Je puisai de l'eau claire et froide et me récurai les mains, laissant les dernières gouttes boueuses s'écouler

dans l'herbe nouvelle. Je m'aspergeai aussi le visage, puis le cou, ôtant ainsi la transpiration du soleil et de la folie. Je regardai l'eau dans ma main en coupe, et imaginai un tout petit poing bronze transportant de l'eau avec beaucoup de précaution en traversant le sable, dans une entreprise enfantine. Évan-diargh, fils du feu. En souriant, je bus d'un trait mon propre trésor, et trois de plus, puis m'installai confortablement, la tête appuyée contre un arbre, avec lassitude.

— Vous devenez très doué pour cela, dis-je à l'homme brun assis en tailleur à mon côté, qui avait bu aussi tout son saoul de cette eau pure. Combien de temps avant que vous vous

fatiguiez d'empêcher des Gardiens fous de détruire le monde ?

Blaise eut son sourire en coin.

— Je ferai tout le nécessaire. C'est ce que m'a appris mon mentor.

— Je ne peux plus y retourner.

— Vous y retournerez. Il ne grandira pas sans vous connaître. Je vous l'ai déjà promis. Nous devrons juste travailler un peu plus auparavant. Qu'est-ce qui l'a déclenché, cette fois ? Avez-vous eu d'autres rêves ?

Je passai les doigts dans mes cheveux humides et méditai sur la question.

— Les mêmes rêves reviennent toutes les nuits. Rien de neuf. (Des rêves d'une forteresse ensorcelée et d'un

mystère qui me terrifiaient.) Élinor et moi parlions d'agriculture. De mon père. De l'Ezzarie. Et alors Évan et vous êtes arrivés…

— Nous courions. Aviez-vous peur pour lui ? Était-ce cela ?

— Non. Exactement le contraire. J'étais tellement reconnaissant à votre sœur et à Gordain. Je ne pourrais souhaiter de meilleur foyer pour lui. Non. Cela a dû être autre chose…

J'avais horreur de ne jamais pouvoir me rappeler ce qui provoquait ces crises, les tempêtes de violence qui m'avaient déchiré l'âme dix fois, ces huit derniers mois, depuis la première à Vayapol, lorsque trois mendiants avaient

essayé de détrousser le frère adoptif de Blaise, Farrol. J'avais failli les tuer tous, amis et voleurs, comme si, d'une manière ou d'une autre, ils le méritaient du simple fait de respirer.

Mon démon en était la cause, selon moi. Il était en colère. Plein d'amertume. Pris au piège derrière les barrières que j'avais érigées, croyant vainement pouvoir contrôler mon âme assez longtemps pour comprendre mes rêves et affronter leurs conséquences. J'étais certain que cette folie lorsque j'étais éveillé était un déchaînement de rage de mon démon.

Mais, en fouillant ma mémoire pour trouver la clé, je tombai sur quelque de chose de plus immédiatement pénible.

— Oh, enfant de Verdonne ! Élinor a deviné que j'étais le père d'Évan. Elle pense que j'ai l'intention de l'emmener. Blaise, vous devez y retourner. J'étais en train d'essayer de les rassurer, puis je suis devenu fou devant leur porte. Ils doivent être terrifiés.

— Entêté d'Ezzarien ! Je vous avais conseillé de tout leur raconter, il me semble. (Blaise se leva d'un bond et m'offrit sa main.) Dès que vous dormirez en sécurité, j'y retournerai.

Nous nous mîmes à descendre le sentier d'un bon pas, tandis que Blaise élaborait les sortilèges qui nous conduisaient plus loin que l'auraient permis le nombre de nos pas et la

géographie réelle, cette sorcellerie qui me dissimulait l'emplacement de mon fils. J'avais beau mourir d'envie d'être un père pour Évan-diargh, je ne pouvais me confier la chose la plus précieuse sur terre. Et même si j'avais été assez cruel pour le déraciner du seul foyer qu'il ait jamais connu, je n'avais nulle part où l'emmener.

Ma vie en tant que Gardien d'Ezzarie, un sorcier-guerrier dans la bataille millénaire de mon peuple pour sauver le monde humain des ravages des démons, avait failli se terminer avant de commencer, quand j'avais été réduit en esclavage par les Derzhi. Mais, au bout de seize ans de servitude, le prince des Derzhi m'avait rendu la liberté et ma

patrie, et j'avais repris ma vocation de Gardien, pour découvrir que la guerre secrète que nous autres Ezzariens menions avec tant d'assiduité depuis dix siècles était une guerre contre nous-mêmes. Les raih-kirah – les démons – n'étaient pas des êtres mauvais, portés sur la destruction de la raison humaine, mais des fragments de nos propres âmes, arrachés par un ancien sortilège et exilés dans un pays glacé et rude nommé Kir'Vagonoth. La naissance de mon fils et ma rencontre avec Blaise m'avaient convaincu que cette séparation antique, quelles qu'en soient les raisons, devait être défaite.

Mon fils était né uni à un rai-kirah.

Possédé. Comme il était impossible de retirer un démon d'un bébé, la loi ezzarienne exigeait que l'on tue de tels enfants. Mais avant même que j'aie été informé de sa naissance ma femme avait fait partir notre enfant, jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour que nous puissions le guérir. Ma quête de l'enfant m'avait mené à Blaise, un Ezzarien également né uni à un démon, un jeune hors-la-loi au cœur généreux et à la paix intérieure – une plénitude, un achèvement qui m'amenèrent à comprendre notre nature, et la terrible division advenue tant de siècles plus tôt. Blaise m'apprit ce que ma race et les démons étaient censés être, et j'entrepris donc de libérer les rai-kirah de leur exil, en déverrouillant

la voie vers notre ancienne patrie, qui s'appelait Kir'Navarrin. Pour accomplir cette tâche, je fus forcé de mettre à l'épreuve mes nouvelles convictions et de m'unir à un démon puissant, nommé Dénas.

Mais les gens de mon propre peuple ne purent accepter ce que j'essayais de leur expliquer. Un Gardien possédé était une abomination, la corruption ultime et un danger inconcevable. Une fois qu'ils eurent compris l'aspect irréversible du changement que j'avais subi, la reine ezzarienne, ma propre femme Ysanne, me planta un couteau dans le corps et me laissa mourir.

Tandis que je gisais, à me vider de mon sang, j'avais été tourmenté par des visions d'une forteresse sinistre, dans un endroit reculé de Kir'Navarrin. Les souvenirs des démons et des objets qui s'effritaient nous indiquaient que quelqu'un de puissant et de dangereux y était emprisonné. Par peur de ce prisonnier, mes ancêtres avaient scindé leur âme, détruit toute trace de leur histoire, et s'étaient mis à l'écart de Kir'Navarrin en le verrouillant. Mes visions de mort, réalistes à en porter la patine de la vérité, me montraient le visage et l'aspect de ce prisonnier – les miens. Il s'agissait d'un mystère insondable, et pourtant je croyais… je

craignais… que mes rêves soient vrais.

Si le prisonnier de la forteresse mettait en péril les âmes humaines, alors mon serment de Gardien, mon entraînement et mon passé exigeaient que je sois celui qui affronterait ce danger. Mais, huit mois durant, mes rêves m'avaient paralysé, et à présent je semblais devenir fou.

Chapitre 2

Juste après le coucher du soleil, Blaise et moi arrivâmes dans une allée de terre, dans les faubourgs miséreux de Karesh, une ville du sud de l'empire où ce qui restait de la bande de hors-la-loi de l'Yvor Lukash cultivait des carrés de jardin et apprenait un métier, en attendant de voir si leur trêve avec le prince des Derzhi aboutirait à quelque chose.

— Voulez-vous vous arrêter et vous laver ?

Blaise s'immobilisa à l'extérieur

du lavoir communal, une cahute humide, froide et lugubre bâtie autour d'une petite source sporadique, à l'eau chaude merveilleusement pure. Pour une pièce de cuivre, le propriétaire corpulent vous permettait d'accéder pendant une demi-heure à un bassin bordé de tuiles fêlées et d'utiliser une serviette qui n'avait sans doute pas été propre depuis le temps où Verdonne était une jeune fille mortelle.

Je poussai un soupir et essayai de ne pas tenir compte de la puanteur du travail des champs et de la folie.

— Ce serait merveilleux, mais vous devez repartir.

Nous descendîmes donc plutôt une ruelle et montâmes un escalier de bois

poussiéreux jusqu'à une pièce au deuxième étage de l'échoppe d'un serrurier. Je m'assis sur l'une des deux paillasses et mâchai du fromage rance et du pain, pendant que Blaise préparait un somnifère. Je n'avais pas confiance en mes doigts pour le faire, comme si le démon résidant en moi risquait de modifier la formule pour m'empêcher de bien dormir. J'étais un sorcier au pouvoir considérable et un guerrier de longue expérience. Si je concentrais mon esprit dément sur le meurtre, ce n'était pas si simple de l'en empêcher. Mais, après une bonne nuit de sommeil à la suite d'une crise, je semblais redevenir moi-même. Jusqu'à la fois suivante.

— Quand irez-vous à Kir'Navarrin et serez-vous débarrassé de cela ? demanda Blaise en écrasant quelques feuilles et en les laissant tomber dans une tasse, avec une cuillerée de vin et quelques pincées de poudre blanche. Vous savez ce que j'étais : un idiot délirant, bavant, plus un animal qu'un homme. Je ne pouvais même pas me nourrir, et en moins d'une journée là-bas… Étoiles du ciel, même après tous ces mois, je n'arrive pas à expliquer la différence. Être entier de nouveau. Voir avec clarté, comme si quelqu'un m'avait remis brusquement les yeux dans les orbites. Cela vous aiderait sûrement.

Confinés dans le monde humain,

Blaise et les quelques autres Ezzariens nés unis à un démon avaient été confrontés à un choix terrible. Leur nature de démon leur permettait de changer de forme à volonté, talent que ceux d'entre nous qui étaient nés sans union n'avaient jamais même soupçonné. Mais, au bout d'un certain nombre d'années de métamorphose, leur corps manquait d'un composant essentiel pour garder sa stabilité. Tôt ou tard, le jour venait où ils prenaient une forme animale et étaient incapables de revenir en arrière, perdant ainsi rapidement leur intelligence humaine. J'avais fini par croire qu'entrer à Kir'Navarrin résoudrait leur problème, et c'était pour cela – pour l'avenir de mon enfant et

pour Blaise, autant que pour toute autre chose – que je m'étais uni à Dénas afin de déverrouiller la porte. Mais, pour ma part, je ne l'avais pas encore franchie.

— Votre problème était quelque chose de normal, une progression naturelle de votre vie, dis-je. Le mien, non. Je ne peux risquer ce passage tant que je ne comprends pas ce que ce maudit Dénas manigance.

— Le démon fait déjà partie de vous, objecta Blaise, uni comme vous étiez censé l'être. Dieux des cieux, mon vieux, vous avez foulé votre âme et vu la vérité : il n'y avait pas d'être distinct en vous. Vous m'avez dit cinquante fois combien vous mouriez d'envie d'entrer

à Kir'Navarrin. Alors allez-y, et soyez guéri avant de vous tuer ou de tuer quelqu'un d'autre.

Je me tirai les cheveux, comme pour laisser passer un peu de lumière et d'air dans ma tête bouchée.

— Il n'est pas moi. Pas encore. Il est assis dans mon ventre et se tortille, comme si j'avais mangé quelque chose de pas tout à fait mort. Je pense que c'est lui qui est si déterminé à se rendre là-bas.

Le démon doré, qui se donnait le nom de Dénas, et moi avions renoncé à nos vies distinctes dans un but commun, et au cours des quelques heures que nous avions mises pour atteindre ce but, nous étions arrivés à un compromis. Mais il

aurait été difficile d'évaluer qui de nous deux avait été le plus réticent. Il avait souffert mille ans, dans des terres abandonnées et glaciales, persuadé que mon peuple avait détruit le sien. J'avais été formé à croire que les démons dévoraient les âmes humaines, en une perpétuelle soif de mal. Ni l'intellect ni le pragmatisme ne pouvaient surmonter mon impression de viol, de corruption, de certitude que Dénas n'attendait qu'un instant de faiblesse pour asservir ma volonté à la sienne.

Je levai le pain et le fromage à la bouche, et les reposai. Je n'avais pas si faim que cela.

— Quelle que soit la cause de ces

épisodes, je n'ose baisser ma garde. Si Dénas peut m'inciter au meurtre maintenant, que serais-je si nous étions totalement unis ?

Blaise me tendit une tasse d'argile, et j'avalai le liquide gris violacé qu'elle contenait, suivi d'eau pour en noyer le goût infect.

— Vous serez l'homme que vous avez toujours été. Le rai-kirah vous apportera des souvenirs, des idées, des talents, peut-être de nouvelles façons de voir le monde. Mais il ne peut être si simple de corrompre une âme humaine. Pas une âme comme la vôtre. (Il sourit et me jeta une couverture en boule.) Vous êtes bien trop têtu !

Je n'étais pas aussi confiant. Même

si j'osais passer dans la patrie des démons, il y avait quelque chose d'irrévocable à franchir la porte enchantée – c'est ce que l'on m'avait dit. Une fois cette disposition prise, la fusion entre Dénas et moi serait totale, et toutes les barrières entre nous dissipées pour toujours. Mes visions impliquaient que j'étais le danger qui faisait rage à Tyrrad Nor, menaçant de détruire le monde. Si je ne pouvais contrôler ma propre main, ma propre âme… ce serait peut-être cette circonstance même qui provoquerait le danger. Des accès occasionnels de folie étaient peut-être préférables.

Au bout de cinq minutes, j'eus

l'impression que mes membres appartenaient à quelqu'un d'autre. Tandis que ma vision se brouillait et que ma tête tournait, Blaise enfila sa cape noire et un chapeau à large bord, et souffla la chandelle.

— Vous unir au rai-kirah était la bonne chose à faire. Vous apprendrez ce qu'il vous faut pour résoudre cela.

— Encore une chose, repris-je d'un air somnolent quand il ouvrit la porte pour s'en aller. Dites à votre sœur que nous n'avons pas exposé Évan à la mort. J'étais absent, occupé à combattre les démons, et Ysanne… Ysanne vous l'a envoyé. Nous ne voulions pas, ni l'un ni l'autre, qu'il meure. Pas un instant. Jamais.

— Je lui dirai tout, Seyonne. Dormez bien.

Une conséquence troublante de ma condition était que la plupart des compagnons de Blaise – même les rares personnes comme lui qui avaient leur propre démon de naissance – avaient un peu peur de moi. Tout le monde respectait assurément ma vie privée. Ce fut donc une surprise lorsque quelqu'un fit irruption dans ma chambre, un quart d'heure à peine après le départ de Blaise. Quand les pieds du visiteur renversèrent par accident un pot à eau vide, ma descente dans l'abrutissement médicamenteux fut momentanément suspendue. De la lumière me flamboya

au visage.

— Par la chair de l'Esprit ! Dak avait raison. Tu es toujours ici. Je pensais que tu étais de nouveau parti avec Blaise.

L'intrus, un homme petit, au visage rond, aux cheveux clairsemés, était Farrol, le meilleur ami d'enfance et le frère adoptif de Blaise. Cet homme, ni subtil en action ni tempéré en opinion, était aussi né avec sa nature de démon intacte.

— Rien qu'un moment, et je serai bien à l'écart, marmonnai-je en laissant mes paupières s'affaisser.

Mon corps me faisait l'effet de boue au fond d'une rivière.

— Mais c'est toi que le messager

voulait. Il a indiqué que c'était urgent.

— Messager ?

Je calai les portes du sommeil pour les maintenir ouvertes.

— Il a dit qu'il venait de la part du prince Aleksander. Maudit bâtard de Derzhi, il s'est comporté comme si nous étions de la vermine. Blaise venait de partir, j'ai donc envoyé le type après lui… et après toi, je croyais.

— De la part du prince ?

Je m'assis péniblement. Il avait été prévu que Blaise et moi rencontrerions Aleksander le jour de l'équinoxe de printemps. Mais le prince, portant le fardeau de l'empire de son père, à défaut d e la couronne pour l'instant,

avait fait savoir qu'il devrait reporter cette entrevue au milieu de l'été. C'était encore dans plus de deux mois.

— Qu'a-t-il dit exactement ?

— Il a déclaré qu'il devait remettre le message directement à l'Ezzarien qui était l'esclave du prince, celui avec la marque d'esclavage sur le visage. Il a indiqué que le message ne pouvait attendre. Qu'il devait le transmettre lui-même.

— L'esclave du prince… Ce furent ses mots exacts ?

— Oh oui. C'était un type arrogant, méprisant.

Aleksander ne parlerait jamais de moi comme de son esclave. Plus à présent. Pas à un messager derzhi dont il

souhaiterait qu'il me traite avec respect.

— Dites-moi de quoi il avait l'air, Farrol. Ses couleurs… un foulard, ou des armoiries sur son bouclier, son épée, ou quelque part sur sa tenue… Et parlez-moi de ses cheveux. Avait-il une tresse ?

Je tendis la main pour saisir la tasse d'eau que Blaise avait laissée sur la table, près de mon lit, et me répandis son contenu sur la tête pour forcer mon esprit embrumé à se réveiller.

— Il ressemblait à n'importe quel maudit Derzhi. Armé jusqu'aux dents. Il montait un bai de dix-huit paumes, pour lequel Wyther ou Dak seraient prêts à tuer. Pas de foulard, mais un gilet-faï sur

la chemise. Il y avait un animal dessus – un shengar, peut-être, ou un kayeet. Je ne sais pas. Sa tresse était comme toutes celles des arrogants bâtards. Longue. De couleur claire. Attachée avec un ruban bleu… non, violet, à gauche de la tête. Pourquoi t'en soucier ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je pressai mes paumes sur mes yeux, essayant de me concentrer.

— La tresse… de quel côté de sa tête était-elle ?

Farrol donna un coup de pied dans le pot à eau vide.

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que ça peut… ?

— Réfléchissez, Farrol. Vous avez dit gauche. Lequel était-ce ?

L'homme rondelet leva les mains au ciel.

— Gauche, je pense… oui, c'était le gauche. C'est comme cela que j'ai vu la couleur du ruban, parce que le feu était sur sa gauche.

Gauche… esprits des ténèbres ! Je me levai en titubant et agrippai le bras de Farrol.

— Il faut qu'on parte à leur poursuite. Dépêchez-vous. Aidez-moi à me réveiller, et allez me chercher mon épée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ce n'est pas un messager. C'est un namhir : un assassin.

Et Blaise le conduisait droit à mon

fils.

Le temps que Farrol ait déversé en moi assez de thé fort pour que je ne tombe pas de cheval, nous étions à une demi-heure derrière Blaise et les assassins derzhi ; les namhirra voyageaient toujours par trois. Tandis que nous foncions à travers bois, au clair de lune, et que Farrol parcourait les chemins enchantés, comme Blaise, tout ce à quoi je pouvais penser, c'était aux guerriers meurtriers déchargeant leur fureur sur Évan, Élinor, Blaise et Gordain, quand ils se rendraient compte qu'ils ne pouvaient s'acquitter du serment de mort qu'ils avaient prêté au seigneur de leur héged. À moins que Blaise remarque leur présence et se

débarrasse d'eux, ils pourraient le suivre directement dans les voies magiques, exactement comme moi. Et Blaise était fatigué et préoccupé, et même dans les meilleurs moments il n'avait pas les réflexes d'un guerrier.

Nous traversâmes la forêt claire de chênes et de frênes, descendîmes dans des ravins taillés par le courant, remplis de saules et d'aulnes, franchîmes une crête rocheuse. Chaque fois, la route était légèrement différente, assez pour que même un traqueur expérimenté ne puisse pas la dupliquer ni détecter les signes d'un précédent passage. Le temps que Farrol lève la main en guise d'avertissement, je grinçai des dents.

— C'est direct, maintenant, chuchota Farrol. Le franchissement de cette crête te conduira derrière la maison. Comment veux-tu procéder ?

Je glissai de cheval avec légèreté et dégageai brutalement mon épée de son fourreau.

— Faites le tour par la gauche, et rejoignez la maison par l'enclos des chèvres. Votre tâche… la *seule*… est d'aider la famille à s'échapper. (Je lui agrippai la jambe.) Ne pensez pas pouvoir combattre ces hommes, Farrol, et Gordain et Blaise ne le peuvent pas non plus ; les namhirra sont extrêmement compétents, et l'échec est pis que la mort pour eux. Je vais essayer de les

éloigner. (Et je découvrirais alors, au nom de la nuit, ce qu'ils faisaient ici.) Allez-y !

Je laissai mon cheval en haut de la côte, puis descendis furtivement le coteau obscur, en silence, à travers un épais bosquet de pins. J'étais à peine à mi-chemin lorsqu'une lumière orange flamboya dans la vallée et qu'un homme hurla, à l'agonie. Perçant le mur noir de la nuit me parvint le hurlement terrifié d'un enfant. Abandonnant toute ruse, je courus. Une forme sombre était étendue de tout son long, juste à la lisière des arbres. Blaise… et je n'avais pas le temps de voir s'il était vivant.

La maisonnette brûlait déjà lorsque j'atteignis le pied de la colline, et l'un

des Derzhi se tenait devant la porte, épée à la main. Les cris plaintifs d'Évan venaient de derrière cet homme. Dieux de la nuit, il était encore à l'intérieur ! Mais je ne pouvais me charger du garde à la porte, car les deux autres namhirra étaient aussi en vue. Dans les ombres vacillantes, de l'autre côté du feu, se trouvait un petit groupe : un homme recroquevillé à terre, et un autre – le deuxième Derzhi – derrière lui, qui lui courbait la tête en arrière, un couteau sur la gorge. Le troisième namhir, grand, mince, les bras croisés calmement sur la poitrine, se tenait devant les deux autres, aboyant une question. L'homme effondré répondit par un juron rauque, dans un

sanglot.

Gordain allait mourir. Peu importe quel sort je jetterais ou quel fait d'armes je serais capable d'invoquer, la distance était trop grande entre nous. Je ne pouvais vraiment pas me déplacer assez vite pour stopper le couteau d'un namhir.

— Ils vont vivre, Gordain ! hurlai-je en faisant à cet homme bon le seul don possible, tandis que je lançais mon poignard pour frapper en plein cœur le garde à la porte, puis parcourais à toute allure les quelques pas, désespérément longs, pour plonger mon épée dans le dos du deuxième Derzhi.

Lorsque je dégageai la lame du Derzhi sans vie, j'entrevis la silhouette

trapue de Farrol filer des bois vers la maison en feu. Je n'eus d'autre choix que de me fier à lui pour faire le nécessaire, car le troisième assassin dégaina l'épée et attaqua.

— L'esclave sorcier en personne ! s'écria-t-il avec allégresse en me contrant, coup pour coup. On t'a fait sortir comme un kayeet affamé.

J'avais combattu peu d'humains dans ma carrière de guerrier – mes opposants avaient toujours été les manifestations monstrueuses de démons –, mais j'appris rapidement que le namhir faisait partie des plus doués de ses semblables. De simples illusions – des démangeaisons, des furoncles, des

araignées rampantes – ne perturberaient pas la concentration d'un tel tueur. Il savait que j'étais sorcier. Et les gémissements terrifiés de mon fils alimentaient si grandement ma colère que je ne pouvais prendre le temps d'élaborer des choses plus impressionnantes, et par conséquent plus difficiles. Je devais me reposer sur mon épée et mes poings. À une époque, ce n'aurait pas été un problème – j'étais très bon en ce que je faisais –, mais ma blessure au côté, mal guérie, se révélait traître. Chaque fois que je levais l'épée, j'avais l'impression que mon flanc droit se déchirait.

J'essayai de faire reculer le guerrier contre la barrière de l'enclos

des chèvres, mais il semblait avoir la disposition de la ferme gravée dans l'esprit. Juste avant que je le piège, il se baissa vivement, roula sur lui-même et se leva d'un bond derrière moi. Je le harcelai de nouveau, en direction des flammes, lui déchirant la poitrine avec ma lame. Pas assez profondément, car il ne faiblit pas. Il s'employa plutôt à m'emmener de biais vers le champ fraîchement labouré, dans l'espoir, sans doute, que je m'emmêle les pieds dans la terre meuble. Je pirouettai et lui plantai ma botte solidement dans le dos. Il trébucha, mais ne s'écroula pas. Les cris de mon fils devinrent de courts chevrotements de terreur, et je n'osai me

demander pourquoi l'ombre de Farrol s'agitait toujours dans tous les sens, entre le feu et moi.

— Faites-les sortir ! hurlai-je, et j'abattis mon épée sur l'épaule de mon adversaire.

Du sang foncé jaillit de la blessure.

Le namhir continua à se battre, et il esquiva mes attaques, me donna des coups de pied aux genoux et me brisa un épais gourdin en bois sur le dos. Le choc me sonna un moment, et seul un rétablissement désespéré empêcha son épée de suivre. Mais le namhir était humain, et j'avais été entraîné à combattre des démons. Au coup suivant, je fracassai sa lame. Le grand Derzhi tituba en arrière, ne tenant plus que la

garde et le moignon de son épée.

— D'autres viendront après moi, gronda-t-il lorsque je retirai l'épée brisée de sa main droite d'un coup de pied et le poussai au sol, coup après coup contré seulement avec son gourdin en bois. Tu ne te mêleras plus des affaires de tes supérieurs, esclave.

Je lui donnai un coup de pied au ventre, si fort que le sang lui coula de la bouche, puis lui mis ma botte sur la poitrine.

— Qui vous a envoyés ? Quel seigneur hamraschi s'intéresse assez à l'esclave libéré d'Aleksander pour envoyer des namhirra ?

Les armoiries du loup, sur son

gilet-faï maculé de sang, le désignaient comme membre de l'héged des Hamrasch, l'une des vingt familles derzhi les plus puissantes.

— Tous mes seigneurs… chacun d'eux. (Il toussa et fit un grand sourire à travers le sang.) Le geignard Aleksander ne dirigera jamais cet empire.

— Tous…

L'assurance absolue de sa raillerie m'ébranla de la tête aux pieds. Que chaque seigneur d'un héged prenne part à un assassinat… Je me penchai et lui tordis l'épaule qui saignait, la voix rauque de peur et de fureur.

— Dites-moi, namhir, ont-ils parlé de kanavar ?

Il ne tressaillit pas, ne me répondit

pas non plus. Il se contenta de rire, jusqu'à s'étouffer sur sa bave sanglante.

Je laissai ma main s'affaisser, et je me levai lentement. Un kanavar… un serment si profond, si épouvantable, si solennel, que chaque homme, femme et enfant d'un héged derzhi tout entier périrait pour le voir tenu. Les Hamraschi avaient juré, sur l'existence même de leur famille, de détruire Aleksander.

Le namhir recula faiblement en dérapant dans l'herbe éclairée par le feu.

— Tu mourras aussi, esclave, dit-il d'une voix éraillée. Et tous ceux qui te protègent…

Je levai l'épée pour l'achever,

mais j'eus les yeux distraits par la lumière mouvante du feu et la prudence distraite par la portée de ses paroles, et manquai donc le mouvement de sa main gauche. Le gourdin en bois s'écrasa brutalement dans mon côté droit.

J'eus le souffle coupé. Des rais de lumière rouges me détraquèrent la vue, lorsqu'une agonie déchirante, paralysante, explosa dans mon flanc. Je laissai retomber mon bras droit, et l'épée glissa de ma main sans vie. Il y eut un autre coup, cette fois à la cheville. Je m'en aperçus à peine, car je luttais pour respirer. Plié en deux, la main gauche cherchant dans la terre à tâtons l'arme que j'avais laissé tomber, je reculai en chancelant. *Lève la tête, idiot.*

Le prochain coup va te fendre le crâne.

Le namhir était un homme mort, quoi qu'il arrive. La blessure que je lui avais infligée y aurait veillé, que je survive un instant de plus ou non. Mais, à son mortel regret et au mien, je trébuchai sur le corps de Gordain, et vis ce qu'ils avaient fait au bon Manganar. Ils lui avaient tranché la gorge pour l'achever, comme je savais qu'ils le feraient, mais auparavant… avant mon arrivée… ils lui avaient coupé les deux mains, et cautérisé les moignons dans le feu, pour qu'il ne meure pas trop vite. C'était une horreur inconcevable pour quiconque, mais pour un homme qui vivait déjà sans une jambe…

— Il a sangloté comme une vieille femme, me parvint le murmure rauque. Je pensais que les Manganar avaient plus de cran.

L'obscurité tonitrua dans mon sang. Les restes de ma folie du jour ressurgirent, et j'oubliai le kanavar, Gordain et Aleksander, Blaise et mon enfant, j'oubliai tout. D'une manière ou d'une autre, je parvins à lever l'épée de nouveau, mais ne tuai pas le namhir rapidement. Avec des coups aussi précis que ceux d'un tailleur de pierres précieuses, et si vicieux qu'ils firent frissonner mes propres os, je supprimai la main droite du Derzhi, qui hurlait… puis la gauche… et le reste de sa

personne, morceau par morceau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à couper.

Chapitre 3

J’étais debout, haletant durement, tremblant, courbé en deux à cause de la douleur cuisante dans mon flanc. Je ne pouvais penser à ce que je devais faire ensuite, ni me rappeler pourquoi le silence semblait si étrange. Quand une main s’abaissa lourdement sur mon épaule, je faillis tomber à la renverse.

— Le garçon va bien, Seyonne. Et Élinor aussi. Ils sont sains et saufs.

D’un air sinistre, je levai les yeux vers le visage pâle de Blaise. Il avait un hématome violet monstrueux sur la

tempe, et même sa préoccupation sincère ne pouvait masquer son dégoût. Mes bras étaient couverts de sang, mes vêtements en étaient trempés, et éclaboussés de morceaux de chair et d'entrailles. Ce qui gisait à terre devant moi ne ressemblait plus à un homme. Je laissai choir mon épée et tombai à genoux, pressant le dos de ma main ensanglantée contre ma bouche.

— Êtes-vous blessé ?

Je secouai la tête. Pas blessé. Malade.

Les flammes d'un orange criard mouraient déjà, et seul le doigt de pierre noirci de l'âtre indiquait qu'une maison avait un jour niché à l'orée des arbres. Près de là se tenait Élinor, serrant

farouchement la tête brune d'Évan contre son cou, étouffant les sanglots de l'enfant et lui masquant la vue du carnage.

— Je suis navré, murmurai-je. (Même si je m'adressais à la femme au visage d'acier, et à mon fils qui sanglotait, ils ne pouvaient absolument pas m'avoir entendu.) Je suis tellement navré.

— Vous leur avez sauvé la vie.

Même le plus gentil des amis ne pouvait sembler convaincant. Pas cette nuit.

Que Blaise n'ait pas de mouvement de recul, et ne s'enfuie pas, en disait long sur son cœur.

— Emmenez-moi loin d'eux, dis-je. Ne me laissez plus jamais près d'eux.

— Bientôt. Pour l'instant, ils doivent repartir avec nous. Sans Gordain, ils ne peuvent pas rester ici.

Il laissa tomber ma cape abandonnée sur mes épaules.

La brise nocturne faisait tourbillonner de la fumée, obscurcissant les étoiles et la vallée étrangement paisible. Des volutes de flammes rampaient vers la clôture et les arbres récemment en bourgeon pour mourir dans l'humidité. Farrol, le visage rond noirci, la chemise à moitié roussie, les mains dans une position rigide qui m'indiquait combien elles devaient être

gravement brûlées, essayait d'empêcher Élinor de s'approcher du corps de Gordain et de l'horreur par terre, à côté de lui.

— Dites-moi qui c'était, Seyonne. À quel autre danger sommes-
nous confrontés ?

Avec précaution, Blaise ramassa mon arme souillée, fit quelques efforts pour la nettoyer et la fourra dans mon étui. Puis, plaçant une main sous mon coude, il me releva, en m'éloignant doucement des défunts. Au moment même où nous nous retirions, Élinor écarta sans ménagement les supplications silencieuses de Farrol et alla s'agenouiller sur le sol imprégné de sang, près de Gordain. Elle serrait

toujours mon enfant contre sa poitrine. Elle ne hurla pas, ne poussa pas de cris à la vue du corps mutilé de son mari, mais se contenta de toucher tendrement sa large épaule, et de lui fermer les yeux d'une main assurée. Quand elle se leva enfin, son regard balaya la terre macabre autour d'elle, et vint se poser sur mon visage. Elle me regarda, comme si elle était incapable de comprendre que des créatures telles que les namhirra et moi puissent partager la même terre, encore moins le même sang, que ceux qu'elle aimait. Elle resserra son étreinte sur l'enfant gémissant, puis tourna le dos et grimpa la colline avec Farrol jusque dans les bois.

— C'étaient des assassins, dis-je. Envoyés par les ennemis d'Aleksander. (J'enveloppai la cape autour de mes membres tremblants, comme si la laine pouvait réchauffer le froid de la nuit.) Ils savaient où me trouver.

Il s'agissait d'un mystère alarmant en soi, car j'avais cru que seuls Aleksander et mon amie Fiona connaissaient ce secret, et ni l'un ni l'autre ne le divulgueraient de leur plein gré.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui peut…

— L'assassin a dit qu'Aleksander était sous le coup d'un kanavar… un serment d'héged…, qu'il ne dirigerait

jamais l'empire. La famille entière des Hamrasch l'a juré. Peut-être d'autres hégeds aussi. Pas moyen de le savoir. (C'était comme si la lumière avait disparu des étoiles et que l'apathie de mon âme ait infecté l'univers même. Je ne pouvais songer qu'à un moyen pour quiconque d'empêcher Aleksander d'hériter du trône de son père.) Ils vont le tuer.

L'espoir du monde. L'ami qui avait partagé son âme avec moi. Le frère si improbable. Cette pensée était si douloureuse, et les événements de la nuit si troublants, que je ne pouvais pas réfléchir.

— Alors, pourquoi essaient-ils de vous tuer ?

Je secouai la tête. Cela n'avait aucun sens. J'avais à peine vu le prince depuis trois ans.

— Mais, s'ils veulent ma mort, ils n'arrêteront pas. Je ne sais pas comment ils m'ont trouvé, mais quand ceux-ci ne reviendront pas, ils en enverront d'autres. Je vais quitter Karesh, mais même ainsi…

— Alors nous autres devrons nous cacher. Nous l'avons déjà fait. Allons-y.

J'avais quitté Karesh avant que Blaise ait fait sortir tous ses compagnons du lit. Je fourrai mes maigres possessions dans un sac de toile, et déposai dans une poche de ma cape quelques-uns des zénars que

j'avais gagnés en lisant et en écrivant pour des marchands locaux. Incapable d'affronter ceux qui apprendraient bientôt l'histoire de ma sauvagerie, je ne fis mes adieux qu'à Blaise.

— Vous devez me donner un moyen de vous trouver, dit-il tandis que j'enfilais ma chemise de rechange, nouais ma cape sur les épaules et lui donnais la petite poche de cuir qui contenait le reste de mes gains, à utiliser pour Évan et Élinor. Je n'ai jamais ouvert la porte de Kir'Navarrin sans votre aide. Que se passera-t-il si l'un des autres a besoin de traverser et que je n'arrive pas à ouvrir le chemin ?

— J'ai tout appris à Fiona. Sans être unie à un démon, elle ne peut ouvrir

le chemin elle-même, mais elle peut vous faire penser à tout ce que vous oubliez, vous aider à utiliser votre pouvoir.

Ma jeune et ardente amie était absente. Elle fouillait des ruines à la recherche de vestiges de l'histoire ezzarienne.

— Votre fils a besoin de vous, Seyonne. Je le garderai en sécurité autant que possible, mais…

— Il n'a besoin de personne capable de ce que j'ai fait cette nuit.

— Vous n'êtes pas dupe. Vous trouverez la solution. C'est une maladie. Ce n'est pas vous. Et vous leur avez sauvé la vie, comme vous l'avez fait

pour tant d'autres.

Il me suivit jusqu'en bas de l'escalier et dans la ruelle aux volets clos pour la nuit, où mon cheval était attaché à un poteau. Des lumières commençaient à clignoter derrière les murs sombres, comme des lucioles dérangées de l'herbe.

— Vous devez me donner un moyen de vous trouver.

— Il faut que j'avertisse Aleksander, signalai-je en sanglant mon petit paquetage à la selle. Je l'informerai du kanavar, puis repartirai avant de devenir fou de nouveau. Quand je saurai où aller, j'enverrai l'information au serrurier ici.

— Et si vous avez besoin de moi,

je…

— Ne me dites rien !

Je détachai le cheval et me mis en selle, l'urgence de mon départ poussant mes membres de plomb. Un Gardien était lié par serment à protéger le monde du mal. Je ne pouvais même pas protéger mon enfant de moi-même.

Mais Blaise ne m'autorisera pas encore à partir.

— Si vous avez besoin de moi, laissez un message au mausolée de Dolgar à Vayapol. Faites-moi savoir où vous êtes, et je viendrai. Je promets de ne pas vous dire où trouver les autres, sauf si j'estime que vous allez bien. (Il retint mon cheval jusqu'à ce que

j'acquiesce de la tête.) Je vous dois plus que la vie, Seyonne. Même si vous êtes dans les gouffres de Kir'Vagonoth, je viendrai.

On ne pouvait rien répondre face à une telle amitié. Je lui serrai la main et partis.

Les doigts rouges de l'aube commençaient à peine à effleurer le ciel lorsque j'aperçus les flèches de Zhagad, au loin, émergeant des ombres de la mer de dunes. La Perle d'Azhakstan. Le siège du pouvoir impérial, depuis que l'un des arrière-grand-pères d'Aleksander s'était senti à l'étroit dans son royaume du désert et avait décidé d'organiser le monde selon sa fantaisie. Durant cinq cents ans, les guerriers

derzhi avaient prouvé qu'ils pouvaient tuer, asservir, brûler, affamer ou mutiler n'importe qui, dans leur grand dessein. Leur empire avait grandi en une prospérité précaire de routes et de commerce, ancrée sur les rochers de la tyrannie et de la peur, liée en un tout par les chaînes de l'esclavage.

Pourquoi croyais-je qu'un seul prince impudent pourrait modifier le paysage lugubre d'un tel monde ? Quelle arrogance était mienne, de croire que le centre brillant que j'avais vu en Aleksander était la réponse des dieux à cette brutalité ? Mais j'y croyais. Quand Aleksander m'avait acheté à Capharna, à la vente aux enchères des esclaves, je

m'étais résigné à mourir en servitude, privé d'espoir et de foi, après la moitié d'une vie de dégradation. Quand j'avais vu la féadnach en lui, j'avais maudit mon serment de Gardien, qui me contraignait à protéger mon conquérant cruel et arrogant. Mais notre voyage ensemble nous avait changés tous les deux. J'avais partagé la force d'Aleksander, et rafraîchi mon esprit à la fontaine de sa vie insatiable. Il était notre espoir. Je ne pouvais le laisser périr dans quelque querelle tribale. Je tirai sur les rênes et mis le cap sur la descente du promontoire rocheux, en direction des dômes dorés qui étincelaient sous la lumière croissante.

Une circulation incroyablement

dense animait la large route pavée qui menait du puits des voyageurs, situé à Taíne Amar, aux portes extérieures de la cité royale. C'était la dernière lieue de la route impériale, qui s'étendait de Zhagad, à l'est et à l'ouest, jusqu'aux frontières de l'empire. On aurait cru que c'était l'époque de la Dar Héged, le rassemblement semestriel au cours duquel les familles derzhi présentaient leurs réclamations à l'empereur. Des troupes de guerriers renfrognés occupaient le milieu de la chaussée et escortaient vers la cité des seigneurs vêtus avec raffinement, en consignant tous les autres sur les bas-côtés. Et tous les autres avaient l'air de quitter

Zhagad, ce jour-là ; de vastes caravanes de marchands en partance avançaient lourdement, telles des villes ambulantes, leurs chevaux et chastous peinant sous les coups de fouet pressants des meneurs de bestiaux. Il était fort curieux que tant de personnes quittent la cité avant le marché du soir. Et j'avais rarement vu autant de groupes de gens rassemblés le long de la route à discuter, obstacles ressemblant à des rochers pour les bergers qui criaient sur leurs troupeaux de chèvres et pour les voyageurs pressés qui cinglaient les mendiants tripotant leurs étriers. Le tumulte des cris et des sabots, du cliquetis des roues, du balancement des marmites, du claquement des fouets et du bêlement

des animaux était assourdissant. J'avais horreur des villes, et le bruit, la puanteur et la foule de celle-ci avaient pollué le paisible désert.

Il m'avait fallu trois semaines pleines d'anxiété pour me rendre à Zhagad. J'avais parcouru seul la route de l'âpre désert, me félicitant de ma vue bien entraînée qui me permettait de me déplacer sans danger la nuit, et d'éviter ainsi les bandits et le pire du soleil. Une fois que j'eus mis une certaine distance entre Karesh et moi, et senti l'impact brutal du désert azhaki, Blaise me manqua cruellement. Grâce à son aide, j'aurais pu parcourir la distance éreintante en un seul jour. Mais il avait

dû mettre ses compagnons en lieu sûr, et je ne l'aurais ralenti pour rien au monde, pas même pour Aleksander. Je donnerais beaucoup pour changer le monde, mais pas mon fils. Jamais lui.

J'avais espéré que m'unir à Dénas me donnerait la capacité de suivre ces voies magiques, comme Blaise, mais je n'avais pas encore saisi le coup. Blaise avait suggéré que mon échec était de mon propre fait. « Vous devez laisser aller vos frontières physiques, disait-il chaque fois que je me plaignais de mon inaptitude. Mais vous ne le ferez pas. C'est la même chose pour votre métamorphose : si vous avez tant de mal à changer de forme, c'est que vous essayez de vous cramponner à trop de

vous. »

Blaise avait fait peu d'études, mais il avait une vision claire des choses. À présent que j'étais uni à Dénas, je pouvais me métamorphoser à volonté, me changer en aigle, en chastou ou en kayeet aux pieds aériens, le coureur le plus rapide de la terre. Mais, contrairement à Blaise et à ses camarades, je trouvais l'acte atrocement difficile. Peut-être Blaise avait-il raison et cela venait-il de ma réticence à céder le contrôle. Ou peut-être ce que je m'étais fait – partager corps et âme avec un rai-kirah sans aucune parenté avec moi – n'était-il pas la bonne mise en ordre du monde que j'avais espérée.

Aux premiers jours de mon rétablissement, Blaise m'avait convaincu de baisser les barrières magiques que j'avais érigées pour m'isoler du démon. Il disait que je devrais parler avec Dénas, apprendre à le connaître. Le savoir et la compréhension faciliteraient sûrement la coexistence. Le rai-kirah n'avait jamais parlé, pas une fois. Je me demandais si m'être approché si près de la mort l'avait détruit, si peut-être sa colère était tout ce qui restait, les grondements de tonnerre qui décroissent peu à peu, quand une tempête se retire. Mais je m'étais mis alors à attaquer des gens, et j'avais vite reconstruit mes barrières.

Préoccupé par mes dilemmes incessants, je poussai mon cheval à travers la foule, en profitant d'un large groupe qui se frayait un passage en direction des portes. Cinq guerriers chevauchaient en V, ouvrant le chemin à un noble richement vêtu. Deux colonnes de soldats montés venaient derrière lui, protégeant des animaux de bât lourdement chargés. Les troupes se composaient de guerriers hamraschi, ainsi que de quelques mercenaires thrid à la peau foncée, mais le seigneur ne portait pas le gilet-faï doré ni les armoiries du loup des Hamraschi. Je ne pouvais voir le symbole de son héged.

— Débarrassez-moi la route de ces

détritus, ordonna le noble, un homme au corps mou, à la tresse blonde lustrée. Tailladez-les s'ils ne veulent pas s'écarter.

Le groupe s'était immobilisé par la faute de plusieurs caravaniers montés, qui essayaient d'utiliser le même espace pour faire avancer divers traîneaux lourdement chargés, tirés par des esclaves. D'un long cylindre sanglé à sa selle, le noble derzhi dégagea un bâton de bois poli, aussi long qu'un bras, et frappa un esclave, tombé à genoux quand le traîneau qu'il tirait avait accroché la roue d'une charrette allant en direction opposée. L'esclave poussa un cri, tomba à la renverse, et du sang perla sur son front. Il s'emmêla dans l'attelage de cuir

et tira le traîneau encore plus de travers, répandant son contenu mal arrimé sur la chaussée.

Les troupes du noble dégainèrent l'épée et se mirent à forcer d'autres voyageurs à s'écarter. En attendant l'ouverture de la voie, le seigneur derzhi fit aller et venir son cheval près de l'esclave. L'homme saignait et, chaque fois qu'il essayait de se lever et de se démêler de l'attelage, le seigneur, le visage impassible, le frappait délibérément et vicieusement avec son bâton – sur le visage, sur les coudes, sur des épaules déjà à vif par l'abrasion du harnachement de cuir.

Mes os me faisaient mal à chaque

coup. Mon dos était cousu de cicatrices par des années d'une telle cruauté gratuite et, quoi que je puisse me dire sur la nécessité et le danger, je ne pouvais me détourner. Je mis pied à terre, attachai ma monture à la charrette abandonnée d'un rétameur et me frayai un passage à travers le déferlement de la foule. Bien accroupi, tête baissée, et sous le couvert du traîneau retourné, j'empoignai les sangles emmêlées et les rompis d'un mot de magie. Saisissant la main ensanglantée de l'homme à terre, au coin du traîneau, je le soutins pour qu'il s'accroupisse. Dès qu'il fut debout, je me retirai dans la foule.

— *Tas vyetto*, me parvint un chuchotement essoufflé, de l'autre côté

du traîneau.

De rien, pensai-je, déjà trop loin pour qu'il m'entende le dire. *Si seulement je pouvais en faire davantage*. Je lui aurais bien laissé mon couteau, mais ses surveillants étaient trop près. S'il était pris en possession d'une arme, il perdrait une main ou un œil.

Je ne vis jamais le visage de l'esclave, mais m'assurai de noter celui du Derzhi, qui était de retour parmi ses gardes et chevauchait nonchalamment vers les portes. Il pouvait avoir cinquante-cinq ans, il était grand et droit sur sa selle. Les femmes le qualifiaient probablement d'homme de fière allure,

beau pour son âge, peu marqué par la patine du temps ou les batailles. Mais je trouvais son doux visage vicieux : son large front vide, ses lèvres charnues gloutonnes, et ses yeux ronds, placés près de son nez étroit, dénués de compassion humaine. Ou peut-être ne voyais-je que la cruauté habituelle de sa main et le manque d'expression sur ce beau visage quand il battait un homme jusqu'à le briser en attendant négligemment que l'on dégage sa route.

Alors que je rebroussais chemin à travers la foule jusqu'à l'endroit où mon cheval attendait patiemment, près de la charrette du rétameur, je sentis un frôlement dans le dos. Je me retournai brusquement. Personne. Mais au loin, de

l'autre côté de la foule qui passait, se tenait une grande femme regardant dans ma direction, aux yeux noirs si pénétrants que j'aurais parié qu'elle pouvait voir les cicatrices sous ma chemise. Sa robe et son voile étaient d'un vert éclatant. Au milieu de la marée de bruns et de gris défraîchis, elle ressortait comme un brin d'herbe nouvelle dans le désert. Un groupe de cavaliers s'intercala entre nous, et je me dépêchai de remonter en selle et d'aller de l'avant. Je n'avais pas besoin de me faire remarquer.

J'atteignis les portes extérieures, encore perturbé par l'incident, certain que j'aurais dû en faire davantage, en

sachant pourtant que j'aurais pu utiliser chaque bribe de mon pouvoir et de ma compétence sans changer le résultat d'un iota. L'esclave et moi aurions tous deux fini morts.

— Attendez là ! Oui, vous. Descendez de ce sac d'os. Venez ici et laissez-moi vous regarder.

Le Derzhi monté, qui patrouillait la multitude de mendiants, de voyageurs et d'animaux, à la porte extérieure de Zhagad à l'allure de forteresse, agita sa lance dans ma direction.

Stupide. Stupide. Distrait par l'incident avec l'esclave, j'avais oublié de masquer mes traits ezzariens à l'approche de la porte. Aleksander avait révoqué la loi imposant d'asservir les

Ezzariens, mais ils attiraient toujours le regard des soldats, et les marques d'esclavage gravées sur mon visage et mon épaule gauche me laisseraient à jamais vulnérable au soupçon. Le garde de la porte se rapprocha, et les gens s'écartèrent, laissant un passage entre nous.

Je cherchai le paquet de cuir rangé dans ma chemise et, espérant que le document d'Aleksander suffirait comme par le passé, mis pied à terre et m'approchai du guerrier.

Comme tous les gardes derzhi à Zhagad, il allait torse nu dans la chaleur, exposant d'énormes épaules couleur bronze, dont une était traversée par une

affreuse cicatrice.

— Zakor ! Viens voir, cria-t-il à l'un de ses confrères. Je crois m'être trouvé un fugitif.

La pointe de la lance du garde me piqua le cou, m'obligeant à tourner la tête pour lui montrer le faucon et le lion gravés sur ma joue le jour de ma vente à Aleksander. Le Derzhi sourit et se lécha les lèvres, anticipant sans doute le plaisir de trancher le pied d'un esclave fugitif, et les récompenses pour l'avoir livré au maître-esclave royal.

Contrôlant la fureur qui montait en moi face à sa jubilation sanguinaire – et une anxiété à tordre les entrailles, qui n'avait pas vraiment disparu depuis ma libération, il y a des années –, je levai la

main droite et saisis la pointe de sa lance, la tenant à distance de ma gorge. De la main gauche, je présentai le parchemin usé, en m'assurant que le sceau royal était nettement visible. Ma voix resta calme.

— En fait non, Votre Honneur. Je suis un homme libre, par ordre du prince de la Couronne. Trouvez un scribe et faites lire ceci. Vous y apprendrez les conséquences qu'il y a à interférer avec moi.

Le garde regarda le document en fronçant les sourcils sous le soleil éblouissant.

— Le prince de la Couronne… (Il haussa ses épaules nues, me retirant

brutalement sa lance des mains, et l'utilisant pour la pointer vers l'écriture.)… Je suppose qu'il l'est toujours. Et pour l'instant, son sceau va te tirer d'affaire, mais à partir de demain au coucher du soleil, je te conseillerais de ne plus compter dessus. Les Vingt auront leur mot à dire.

Il cracha sur les pavés poussiéreux et fit faire demi-tour à sa monture.

En un seul battement de cœur, la frénésie insistante de la cohue des voyageurs prit un aspect plus sinistre : des conversations furtives, des troupes qui couraient, des cris. De l'intérieur des murs provenait un gémissement constant, qui crissait dans l'esprit comme l'acier sur du verre. Sur les tours

de pierre, où flottaient les étendards rouges du lion derzhi, inertes et pesants dans l'air chaud, il manquait quelque chose – les étendards dorés, avec le faucon d'argent, qui étaient toujours placés là à côté des rouges, ceux de l'héged Dénischkar, la famille d'Aleksander. À leur place, il y avait des bannières d'un rouge soutenu. Partout, des bannières d'un rouge soutenu… des bannières de deuil… Douce Verdonne !

Je fonçai tête baissée à travers un petit groupe de mendiants, pour suivre le Derzhi monté.

— S'il vous plaît, dites-moi les nouvelles, Votre Honneur. J'étais au

fond du désert, et je n'ai pas entendu.

Il regarda par-dessus son épaule balafrée et ricana.

— Tu dois être le seul homme de l'empire, alors. L'empereur est mort, de la lame d'un assassin. Les Vingt se réunissent pour s'occuper de la succession. (Il planta sa lance dans le document de ma liberté, qui avait volé sur les pavés, et me le rendit.) J'ai entendu dire que c'était le prince Aleksander en personne qui l'avait fait.

Chapitre 4

Aleksander n'était pas mort. Ce qu'on racontait dans les rues, que le meurtrier de l'empereur – ce qu'il en restait – était pendu sur la place du marché, m'avait glacé le cœur. Mais c'était un esclave fryth qu'on avait découvert agenouillé sur le vaste lit de l'empereur et baignant dans le sang royal, et qui fournissait à présent un festin aux vautours, au cœur de Zhagad.

La Fryth était probablement déjà en flammes. Il ne resterait bientôt plus rien du digne petit royaume montagnard,

aucune structure, aucun objet ni animal, ni assurément aucun humain avec une goutte identifiable de sang fryth. Mais tout cela était sans importance pour le peuple de Zhagad. Tous et toutes étaient convaincus que l'esclave se contentait d'agir sur ordre du prince Aleksander. Ceux qui regardaient, bouche bée, les restes macabres de la traîtrise, n'avaient certainement aucun doute sur la personne à accuser… « Il n'a pas pu attendre que les dieux le couronnent… J'ai entendu dire qu'ils se sont disputés… il y a eu des menaces… Cela ne suffisait pas que son père le laisse gouverner… l'empereur était prêt à révoquer son onction… Je commençais à croire qu'il avait atteint l'âge de raison… » Aucune

rumeur d'un kanavar, aucune supposition voguant dans les rues qu'Aleksander était peut-être la cible, et non la flèche. Les meilleurs tortionnaires impériaux n'avaient réussi à soutirer qu'un mot de l'assassin, disaient les observateurs. « Aleksander ». Au bout de sept heures, ils avaient dû arrêter, sous peine qu'il reste trop peu du prisonnier pour qu'il pousse assez de hurlements, quand ils l'éviscéreraient et le démembreraient sur la place du marché.

Je devais voler jusque dans le palais impérial de Zhagad. Pour pénétrer sur le boulevard intérieur fortifié de la cité royale, sans parler du palais, on avait besoin d'être parrainé par un

Derzhi, et je doutais de la disponibilité d'Aleksander. En dépit de mon aversion envers des envies irrésistibles qui n'étaient pas les miennes, et de mon sentiment de vulnérabilité, puisque les sens que j'affûtais depuis trente-huit ans étaient modifiés, la forme d'un oiseau avait d'indéniables avantages. Je me tassai donc dans un renfoncement désert – un endroit étouffant, dégoûtant, au bout d'une allée de mendiants – et envisageai de me métamorphoser. *Décide-toi, idiot*, pensai-je. *Trouve-le, avertis-le, et va-t'en avant de le tuer.*

Comme toujours, je bâtis la forme désirée dans ma tête, invoquai la mélydda depuis les tréfonds de mon être et essayai de relâcher mes frontières

physiques. Le changement aurait dû se produire facilement… la fusion sans peine de mes membres et de mon torse avec l'image dans mon esprit, un frisson froid tandis que je dégageais de la chaleur – le résultat naturel d'une transformation en une forme plus petite –, un ajustement momentané des angles et de la sensibilité de la vision et de l'audition, et une onde de plaisir à couper le souffle, en touchant à la plus véritable nature de ma race. C'est ainsi que Blaise et Farrol, et d'autres comme eux, vivaient la métamorphose. Et c'est ainsi que je l'avais ressentie, un jour, lorsque Dénas et moi avions pris notre envol dans le pays démoniaque de

Kir'Vagonoth, secoué par la tempête. Mais en cette chaude matinée, j'avais l'impression qu'on me fendait les os, qu'on m'arrachait les yeux de la tête, que le couteau d'un tortionnaire derzhi me pelait la peau. Trois rats s'ensevelirent à la hâte dans les détritus en décomposition lorsque je tombai à genoux dans des gémissements de supplice et me forçai à prendre la forme d'un oiseau.

Mon démon silencieux était tapi en moi, tel le ver au cœur d'un fruit mûr.

Le palais impérial était étrangement silencieux. Ses cloîtres gracieux et ses salles caverneuses auraient dû fourmiller de chambellans en habit doré et de groupes de chasseurs vêtus de cuir,

de légions d'esclaves et de serviteurs, de guerriers en tenue blanche, récemment arrivés du désert, d'intendants et d'assistants, les épaules ployant sous la lourde charge d'administrer un empire en expansion, d'armuriers et de tailleurs, de musiciens et de prêtres, et partout de belles femmes en robes de soie. Mais ce matin-là, alors que je voletais dans les cours garnies de treillis et les tonnelles ombragées, me perchant sur des balustrades de balcons, écoutant aux fenêtres et aux portes, je n'aperçus que quelques esclaves craintifs qui récuraient des traces de pas sur le sol carrelé ; ils avaient tous des contusions

et des traînées sanglantes sur le visage ou les épaules. Les maîtres-esclaves nerveux ont la main lourde.

Ici et là, dans des recoins, de petits groupes de courtisans chuchotaient, et leur verdict était le même que celui de la rue. Un esclave n'aurait jamais pu accomplir un tel acte seul. Quelqu'un avait retiré les gardes du corps de l'empereur et les courtisans toujours présents. Quelqu'un avait laissé une dague dans la chambre de l'empereur, où les armes étaient interdites, et avait dit à l'esclave où la trouver. Quelqu'un de puissant avait pensé profiter de ce décès, et manifestement celui qui semblait en profiter le plus était le même que celui qui avait été convoqué pour

répondre à des charges de conspiration, à peine deux jours plus tôt, qui avait fait l'objet des cris de fureur de l'empereur quand il s'était enfermé avec lui, avant le repas de la veille au soir, qui avait refusé de s'asseoir à la table de son père seulement trois heures avant la perpétration de l'acte.

Le bruissement de mes ailes dispersa rapidement les cancaniers. Le faucon était le symbole des Dénischkari, la maison de l'empereur, et ceux qui notèrent ma présence levèrent avec nervosité les yeux au ciel, au-delà de mes ailes, comme s'ils s'attendaient à voir Athos lui-même suivre et rendre son jugement sur le lâche scélérat

responsable de ce crime des plus odieux : un régicide, le meurtre de la propre voix des dieux sur terre.

Je trouvai Aleksander dans la salle d'Athos, un vaste temple à colonnes dédié au dieu-soleil, bâti au cœur des jardins du palais. Le dôme, qui s'élevait vers le ciel, était gainé d'or à l'intérieur comme à l'extérieur, et percé de meurtrières et de fenêtres délicatement gravées, si bien qu'à chaque instant de la course du soleil des rayons tombaient comme de fins ouvrages de dentelle au sol. Les épais murs de pierre retenaient la fraîcheur de la nuit juste écoulée, et les hautes fenêtres et larges portes attiraient la moindre brise légère errant sur la cité. Je m'installai dans l'une des

fentes du dôme doré. Bien en dessous de moi s'étalait un vaste sol de marbre blanc brillant, incrusté de motifs en malachite vert clair. Deux corps y étaient étendus, l'un drapé d'or et l'autre de rouge, tous deux mortellement immobiles. Comme si les propres rayons d'Athos ne suffisaient pas à ce jour, ils étaient tous deux entourés d'un millier de lampes d'or et d'argent allumées, certaines posées au sol, d'autres fixées à la forêt de colonnes qui supportaient le dôme et les arches des temples latéraux, d'autres encore suspendues à des supports en argent et bronze travaillés. Parmi les lampes se trouvaient des braseros, qui brûlaient des herbes au

doux parfum et de l'encens, si bien que des bouffées de fumée gris-vert obscurcissaient la lumière matinale, mêlée à celle des flammes mortuaires vacillantes. Aux grandes portes cintrées qui s'ouvraient sur les jardins de l'empereur se tenaient des gardes, dos rigide et lances croisées. Le silence était total.

Mon cœur de faucon battant la chamade, je descendis en piqué vers les deux silhouettes immobiles et regardai de plus près. Mon instinct de rapace m'indiqua que seul l'un des deux était mort. Ivan zha Dénischkar, celui en doré. Il gisait sur une bière en or, aux coins soutenus par quatre lions rampants aux yeux d'améthyste, et était drapé dans un

tissu d'or tissé, paré d'un faucon travaillé en fil d'argent. La longue tresse blanche qui reposait sur son épaule droite était sans ornement, et une épée finement travaillée, usée et simple, était posée sur son corps, la poignée sur sa poitrine. Son visage était froid et immobile. Aucun signe d'épouvante de la mort pour cet homme, poignardé par un esclave personnel castré, lors de sa préparation pour le coucher.

Aleksander était allongé face contre le sol de pierre, sa longue et mince silhouette alignée sur le corps de son père. Il avait les bras allongés de chaque côté, et la robe de deuil écarlate était étalée gracieusement, comme le

plumage d'un oiseau tombé. Sa longue tresse rousse, symbole extérieur de la maturité d'un guerrier derzhi, avait disparu, coupée, ce qui laissait juste assez de cheveux d'un roux flamboyant pour toucher le sol, tel un rideau à longues franges pour protéger sa peine privée.

Je m'installai au sol tout près de la bière, derrière une statue de bronze géante du cheval du dieu-soleil. Dissimulé aux regards par l'énorme base de la statue, je repris ma forme humaine. Cela me demanda de nouveau bien trop de temps, et je frisai la prostration ensuite, transpirant comme si j'avais couru dix lieues dans le désert. Les sens presque submergés par l'odeur

lourde des fumées et des parfums, j'avais l'impression que quelqu'un m'avait appliqué des œillères à la vavite et bourré les oreilles de laine lorsque je recouvrai ma vue et mon ouïe.

Je m'adossai au bloc de marbre et attendis, essayant d'évacuer le trouble malsain de ma transformation. Le prince n'avait pas bougé depuis que je l'avais aperçu. Comment pleurait-il son père froid et impitoyable ? Le père qui lui avait passé son moindre caprice d'enfant, puis l'avait confié à son oncle sévère, pour qu'il soit élevé en guerrier. Le père qui avait condamné son fils unique à mort, quand Aleksander n'avait pas pu prouver son innocence dans le

décès de cet oncle, et qui n'avait concédé qu'une seule étreinte ardente, lorsque la vérité avait enfin été divulguée et la hache du bourreau stoppée. Le père incapable d'affronter les rigueurs du règne, après avoir frôlé d'aussi près le désastre, et qui avait posé le manteau de l'empire sur un jeune homme se connaissant à peine lui-même. Ce jour serait très difficile pour Aleksander, bien au-delà de la traîtrise, du danger et de la duplicité. S'ils s'étaient séparés en colère, comme le bruit courait, ce serait probablement pis.

— Le temps ne nous accorde aucune indulgence, Monseigneur, dis-je finalement à mi-voix, depuis ma cachette. Et je dois donc vous déranger

dans votre chagrin. Je souhaiterais ne pas avoir à le faire.

Ses ennemis étaient en marche.

Il s'écoula un long moment avant qu'il réponde, comme s'il avait un long chemin à parcourir depuis l'endroit où ses pensées l'avaient emmené, où que ce soit. Il ne remua pas un muscle, laissant donc sa voix à demi étouffée par le sol.

— As-tu envie de mourir aujourd'hui, Ezzarien ?

En dépit des sombres circonstances, je souris. La menace qu'un observateur aurait pu détecter dans ces paroles était démentie par leur histoire, et le ton particulièrement pince-sans-rire avec lequel il les prononçait.

Quand j'étais esclave et que les démons Khélid avaient affligé Aleksander d'un sortilège d'insomnie, j'avais fait le choix de m'aventurer en présence du prince à moitié fou pour l'en informer. Ce jour-là, il avait prononcé ces paroles, et sérieusement… et il avait bien failli tenir leur promesse mortelle. Elles étaient dorénavant le symbole des cadeaux que nous nous étions donnés l'un à l'autre.

— Il semble y avoir surabondance de morts, dis-je. C'est pourquoi je suis venu.

— Je ne peux pas partir d'ici avant le coucher du soleil. (Sa voix calme était légèrement rauque. Il était près de midi, et il avait probablement pris cette

veille au milieu de la nuit.) Cela le déshonorerait.

— Alors j'attendrai jusqu'au coucher du soleil. Même si je n'ai aucune raison d'aimer le défunt, par égard pour les vivants je ne voudrais pas le déshonorer.

— Oh, dieux, Seyonne… (Les mots calmes se propagèrent parmi les odeurs et fumées mortuaires suffocantes.)… quelle raison ai-je d'aimer le défunt ? Et pourtant je ne voudrais ni bouger d'ici, ni que les heures passent, parce que la prochaine étape sera sa crémation, et il ne restera rien de lui.

Le prince demeura prostré, comme lié à la pierre froide.

Je ne pouvais rien dire pour le soulager. Mon propre père bien-aimé avait été aussi différent d'Ivan zha Dénischkar que l'Ezzarie luxuriante et verdoyante l'était du désert azhaki. Sa mort dans la guerre de conquête derzhi restait ma plus profonde peine. Je ne pouvais donc deviner, dans la perte d'Aleksander, la part d'amour et celle de vide. Ivan avait dirigé tout le monde connu pendant trente-quatre ans – un lion, une terreur, un guerrier féroce et intimidant, le soleil flamboyant, inévitable, dans le ciel d'Aleksander.

Une obscurité insidieuse s'agita dans ma tête, comme un chat dérangé de son sommeil l'après-midi. *Non. Non.*

Non. Terrifié que ma folie meurtrière explose si près du prince, je fis appel à toutes les disciplines mentales de ma connaissance pour la réprimer. Je n'avais pas de temps pour la folie. Un kanavar avait été prononcé. Aleksander allait mourir si nous n'arrivions pas à trouver un moyen de l'arrêter. Nul besoin d'un don de divination pour le savoir.

Le prince ne reparla pas de tout le long après-midi, et je ne l'aurais pas fait sans sa permission. Même les ennemis et un péril mortel avaient peut-être besoin de laisser passer le chagrin. Mais je restai avec lui et surveillai ses arrières. Mon devoir… et mon désir… étaient de le protéger. Il était déconcertant de

penser que son péril le plus proche était probablement ma propre main. Je surveillai cela, aussi.

Quand les derniers restes du jour eurent disparu, ne laissant que les cercles pâles de la lumière des lampes dans la brume de fumée, Aleksander remua. Il se releva sur les genoux et marmonna un faible juron en s'étirant les épaules et le cou, qui devaient être aussi raides que du cuir non huilé. Puis il se retourna, se cala contre la bière de son père et me jeta un coup d'œil en se passant les doigts dans ses cheveux courts, aussi près d'être embarrassé que je l'avais jamais vu, plus nu sans sa tresse de guerrier que lorsqu'il était

dévêtu.

Même si mes instincts me hurlaient de me dépêcher, j'attendis qu'il commence.

— Tu es ici pour m'avertir du kanavar, n'est-ce pas ?

Je me sentis un peu idiot.

— Vous en avez entendu parler ?

— Ces trois derniers mois, les cinq conseillers en qui j'avais le plus confiance sont morts – l'un de viande avariée, un autre d'une blessure infectée, deux dans des chutes mortelles, un aux mains de sa femme, qui a affirmé ne rien savoir du poignard dans la gorge de son mari, même lorsqu'on l'a pendue. Au cours de cette même période, mes trois gardes du corps les plus fiables ont été

trouvés en train de commettre une infraction intolérable à la discipline – s'endormir pendant la garde, jouer aux dés, voler. Tous ont été réaffectés par leurs commandants. Et les commandants eux-mêmes ? Kasko a pris sa retraite dans son domaine de Capharna, subitement sourd. Mersal s'est récemment découvert un ardent désir de garder les frontières au lieu de son prince. Et quand j'ai rappelé Mikaël de Capharna, un homme qui se serait estimé béni de sacrifier sa vie pour moi, il s'est fait tuer dans un paraïvo. Il avait oublié ses leçons d'enfance, semble-t-il, et avait installé sa tente sur le chemin des dunes. Quand la tempête est arrivée, la

nuit, il a été enterré vivant. Ne dirait-on pas une curieuse coïncidence ? Les Hamraschi sont si impatients de me voir impuissant qu'ils s'en rendent ridicules.

— Mais on ne peut prouver le meurtre dans aucun de ces décès, et n'en rattacher aucun aux Hamraschi.

Les Derzhi étaient maîtres en ce type d'intrigues, et Aleksander n'était pas en reste.

— Ils sont assez malins. Je leur accorde cela. Ils sourient d'un air suffisant quand je suis le seul à pouvoir le voir, en exprimant à tous leur inquiétude de me voir trop fantasque et impitoyable envers ceux qui osent être en désaccord avec moi. Me soutenir est devenu une peine de mort.

— Et votre épouse, Monseigneur ?

— Elle est bien à l'écart. Quand j'ai compris leur jeu immonde, j'ai mis la fille du baron Gématos dans mon lit et une ou deux esclaves – toutes parfaitement consentantes, tu seras heureux de le savoir. Tu peux imaginer comment Lydia l'a pris. Les gens ont pensé que les murs de Zhagad allaient enfin s'écrouler. Alors j'ai feint ma propre démonstration de colère. Trois ans de mariage sans héritier… tout le monde s'y attendait depuis longtemps.

Quelqu'un paierait pour avoir forcé Aleksander à faire cela. Ce n'était qu'en de rares et graves circonstances que j'avais entendu sa voix si douce et si

meurtrière.

— J'ai déclaré ma femme stérile devant la moitié de la noblesse de Zhagad et l'ai renvoyée chez son père à Avenkhar.

— Étoiles de la nuit… et vous ne lui avez pas dit pourquoi ?

— C'est plus sûr ainsi. Son père peut la protéger mieux que moi, en ce moment. Kiril est en sécurité aussi. Mon idiot de cousin s'est frotté à une dague empoisonnée et à un cheval fou furieux avant de croire mes avertissements et d'inventer publiquement une brouille avec moi. J'ai… persuadé… Sovari de partir avec lui, et ils sont maintenant les hôtes de quelque vieille bique de baronne fontézhi, qui se régale à les

entendre se plaindre de mes humeurs cruelles. La première voix amicale que j'entends depuis des mois, c'est la tienne, et tu n'as pas l'air spécialement réjoui.

— Ils ont essayé avec moi aussi.

— Par le sang d'Athos ! As-tu été blessé ?

— Un homme bon a été tué à ma place. Et pour d'autres… il s'en est fallu de peu.

Aleksander m'examina avec soin, puis ses poings se serrèrent et ses joues devinrent aussi rouges que ses robes.

— Ton fils… ah, dieux, Seyonne. Pas ton fils.

Personne ne pouvait lire les mots

inexprimés d'un homme aussi bien qu'Aleksander.

— Il est sain et sauf pour l'instant, et les namhirra sont morts.

— Comment, par les feux de Druya, t'ont-ils trouvé ? Je peux jurer que je n'ai informé personne d'autre que Lydia et, quoi qu'elle pense de moi, elle ne te trahirait jamais.

— Je ne l'ai jamais pensé. Je m'y entends en palais et serviteurs, rumeurs et espions… Un messager aurait pu me suivre quand je suis passé prendre votre message à Vayapol… Il peut y avoir eu bon nombre d'imprudences.

— Je le trouverai… qui que ce fût. J'aurai sa mort pour cela.

— Ce qui est fait est fait. Blaise a

caché le garçon de manière que, même moi, je ne sache pas où il est maintenant. (Je me penchai plus près et baissai la voix.) Mais vous… cette affaire de votre père… cela en fait partie ?

Il ferma les yeux et secoua la tête.

— Non. Même les Hamraschi ne pourraient être aussi idiots. Pourquoi me nommer empereur quand ils sont disposés à défaire tout ce que j'ai essayé d'accomplir ?

Il ne voyait donc pas le réel danger.

— Messire prince, on dit dans la rue que vous avez commandité la mort de votre père. On dit que les Vingt vont…

— Ces affaires ne se règlent pas

dans la rue. Je suis l'héritier de mon père, par onction. Il faudra plus que des jacasseries de paysans pour annuler cela.

Même en cette triste nuit, le prince ne pouvait se refaire. Son dédain aurait pu flétrir un chêne robuste.

— Mais vous vous êtes querellés.

Aleksander grimaça.

— Il y a un mois, j'étais à la frontière suzaini. Pour des bandits – des maudits scélérats qui menaçaient de répandre la ruine à travers tout l'empire de l'est. Il y avait déjà vingt villages détruits, des greniers à blé ravagés partout à la frontière, des chevaux volés ou massacrés.

A u beau milieu de la campagne, mon

père me somme de rentrer ici pour répondre à des « charges non précisées ». Si j'étais parti sur-le-champ…

— Vous avez refusé une convocation impériale ?

Pas étonnant qu'Ivan ait été furieux envers lui.

Le prince tortillait l'ourlet de sa robe de deuil, une longue cape rouge attachée autour du cou par une bande d'orfèvrerie.

— Nous avions déjà perdu dix-neuf guerriers en chassant les maudits bandits. Je n'allais pas gâcher leur mort pour répondre à des accusations barbantes que personne ne voulait

expliquer.

Et abandonner la mission aurait laissé les Suzaini mourir de faim. Leurs greniers à blé et leurs chevaux étaient leur vie. Quand Aleksander avait vingt-deux ans, il n'aurait pas songé à cela.

— J'ai donc fini de nettoyer la pagaille, puis j'ai chevauché comme un paraïvo. Je suis arrivé ici hier à l'aube. J'ai découvert que le paraïvo y était déjà.

— Sans doute.

Une tempête du désert soulevée par les dieux ne serait rien comparée à la rage d'Ivan.

Aleksander se pencha, le visage rouge des réminiscences de cette colère.

— Et qui était avec lui ? Léonid, le

deuxième seigneur des Hamrasch, tellement préoccupé par l'insolence et l'insubordination de mon retard, celui-là même qui avait porté « certains problèmes » à l'attention de mon père… Tous stupides, tirés par les cheveux. Il aurait suffi d'une journée pour les dissiper.

Mais le prince avait été fatigué, en colère, et entêté, comme toujours.

— On ne vous a pas laissé une journée.

Il leva vivement les yeux.

— Non. Ce n'est que *ma* tête qu'ils veulent. Assassiner mon père, en plus, ne va rien leur apporter. Nous n'agissons pas ainsi. Jusqu'à ce que

j'aie un fils, mon héritier est le cousin de mon père, Édik, un lâche geignard qui me fait paraître cultivé et tempéré. Mais le reste des Dénischkari se battrait pour lui quand même, et les autres hégeds ne laisseraient jamais le vieil Hamraschi décider qui occupe le trône. Ce serait la fin des Hamraschi ; l'héged entier périrait.

Mais, bien sûr, c'était là le problème. À l'évidence, les Hamraschi ne se souciaient pas de mourir. Qu'avait fait Aleksander, au nom des dieux, pour déclencher un kanavar de la part de l'une des plus puissantes familles derzhi ?

De l'extérieur de la pièce provinrent le bourdonnement d'un

mellanghar et une puissante voix d'homme, entamant le chant de deuil derzhi, une lamentation sinueuse, sans paroles, qui pourrait faire pleurer une montagne. La rage disparut du visage du prince. Il secoua légèrement la tête et agita la main, comme pour faire taire ses propres pensées, puis se leva lentement, en me tournant le dos.

— Je serai occupé jusqu'à l'aube. Viens dans mes appartements à ce moment-là, et nous parlerons. Sois discret, Seyonne. Je ne voudrais pas te perdre, toi aussi.

— Monseigneur, il faut que je parte…

Je ne lui avais pas encore raconté

tout ce que j'avais appris. Savait-il même que le Fryth l'avait accusé ? Mais ce n'était pas le bon moment de lui dire quoi que ce soit. Alors qu'Aleksander se tenait près du corps de son père, ses larges épaules se raidirent. Curieux, je me glissai sans bruit jusqu'au bord du bloc de marbre, d'où je pouvais disposer d'une vue plus étendue de la salle, afin de voir ce qui l'avait alerté.

Nulle perturbation inconvenante ni intrusion inopportune n'avaient causé la tension d'Aleksander, cependant, mais sa propre action. Sous sa cape rouge et argent, le prince portait un pantalon noir et une chemise sans manches de soie rouge brodée, et il avait à présent utilisé l'épée de son père pour faire trois

longues entailles dans son bras gauche nu. Pendant que je le regardais, il fit de même au droit, et se mit à dessiner des cercles avec le sang autour de ses yeux et sur ses joues. Il avait déjà oublié que j'étais là.

Je me retirai dans ma niche, essayant de me convaincre que je pouvais réussir à me métamorphoser de nouveau. Si je devais rester toute la nuit, autant être utile et poursuivre ma surveillance. Et aucune personne non derzhi n'allait s'approcher des rites funéraires d'Ivan. Alors qu'assis là, dans la pénombre enfumée, je tentais d'invoquer la volonté de me transformer, quelqu'un qui portait des

chaussons souples traversa la vaste pièce à la hâte.

— Votre Altesse, la procession est en marche. (Le chambellan vêtu d'or tomba à genoux derrière le prince, en chuchotant juste assez fort pour qu'on l'entende.) Les porteurs attendent votre ordre…

Aleksander, les yeux rivés sur le corps de son père, acquiesça légèrement de la tête. Mais le chambellan ne partit pas.

— … et, Votre Altesse, veuillez me pardonner de transmettre d'autres messages que ceux exigés en ces circonstances très mortellement… très affreusement cruelles… et je ne le dirais pas, si ce n'était sur ordre de messire le

Grand Chambellan, qui en a lui-même reçu l'ordre de Son Altesse, qui attend dehors… et qui demande…, qui insiste…, en très aimable seigneur qu'il est…

Je grimaçai. Le bredouillement lâche et rampant du serviteur était exactement de nature à mettre violemment en colère un homme nerveux. Et Aleksander était un homme très nerveux. Le prince ne haussa pas le ton, mais aurait pu mordre les mots sortant du sol de pierre.

— Parle, ou je vais arracher ta langue inutile.

— On me prie de vous informer que Son Altesse le prince Édik est

arrivé à Zhagad, et dit qu'il doit voir son empereur et cousin bien-aimé préparé pour les funérailles avant le début des rites.

Aleksander n'avait pas eu le temps de répondre qu'un fracas de bottes et de voix non réprimées viola le silence révérencieux du temple. Ce n'étaient pas des domestiques, cette fois. Je pouvais entendre le tintement de chaînes d'or autour des cous et sentir la menace d'acier de leurs armes. L'air même portait l'affirmation du privilège royal. Les nouveaux venus se tinrent de l'autre côté de la bière, juste en dehors de ma ligne de vue.

— Par les ombres de Druya, Aleksander. Tu as l'air de quelque

prêtre barbare qui appellerait des dieux pour protéger son village. Personne ne fait plus ce genre de marques au sang idiotes depuis trois cents ans. (Le visiteur avait une voix mélodieuse, avec une pointe de sarcasme, comme s'il était éternellement sur le point de ricaner.) On pourrait penser que tu pleures vraiment le trépas du vieux diable.

— Es-tu venu chercher ta part du gâteau, maintenant qu'il est mort, Édik ? Penses-tu que j'aie oublié qu'il t'a interdit de te trouver ou de parler en sa présence ?

— Ah, mon jeune cousin, c'est le moment de resserrer les liens du sang, pas…

— À genoux, Édik, et tiens ta langue de lâche ! Tu es en présence de ton empereur et, tant qu'il n'est pas cendres, tu lui obéiras. (Aleksander se rendit à grandes enjambées au bout de la bière.) Faites entrer les porteurs !

Personne dans le palais ne pouvait avoir manqué d'entendre la réprimande méprisante d'Aleksander envers son visiteur. Mais j'étais le seul, avec mon ouïe de Gardien, à pouvoir percevoir la réponse qu'il murmura, enfouie qu'elle fut sous les bruits de fond de ceux qui arrivèrent pour transporter Ivan à son bûcher.

— Et ensuite, cher cousin Zander… une fois que mon cousin sera brûlé et

qu'il ne restera que toi… alors quoi ?

Je rampai sur le sol assez loin pour apercevoir les trois personnes de l'autre côté de la bière, et l'odeur du danger fut si forte qu'elle faillit me faire vomir. Deux seigneurs hamraschi étaient debout, à sourire au dos d'Aleksander, et devant eux, agenouillé au sol, se trouvait un homme d'une cinquantaine d'années. Sa tresse blonde lustrée tombait sur le côté de son visage placide. Aucune colère ne tordait ses lèvres charnues ; aucune offense ou indignation n'entachait son large front, ni ne brillait dans ses yeux rapprochés. Mais il était entré dans Zhagad à cheval, avec une troupe de guerriers hamraschi, et il appuyait les mains et le menton sur

un bâton de bois poli, encore taché du sang d'un esclave maladroit.

Chapitre 5

L'héritage derzhi se faisait strictement par la lignée masculine. Les chevaux, la terre, les titres – et dans le cas de l'héged des Dénischkari, le Trône du Lion – passaient de fils aîné en fils aîné. Par chance ou malchance, les plus récentes générations de la branche royale de la puissante et étendue famille Dénischkar avaient produit peu d'enfants, d'un sexe ou de l'autre. Aleksander était l'unique enfant d'Ivan. Le seul frère d'Ivan, Dmitri, le likai sévère et bien-aimé d'Aleksander, avait

été sans enfant lorsqu'il avait été assassiné par les Khélid. Le plus proche cousin d'Aleksander, Kiril, était de la lignée féminine, le fils de la sœur veuve d'Ivan, Rahil. Il n'était donc pas en mesure d'hériter, et dépendait de l'empereur pour sa situation et sa fortune. Et donc, pour trouver l'homme qui venait après Aleksander dans la lignée, on devait reculer d'une autre génération, jusqu'à Varat, un frère cadet du grand-père d'Aleksander. Varat lui-même était décédé depuis longtemps dans quelque guerre derzhi, tout comme son plus jeune frère, Stéfan, mais Varat avait laissé un fils unique, le prince Édik. Il semblait que les Hamraschi n'avaient pas l'intention de ravir le

trône à la famille d'Aleksander… seulement à lui.

Bien que j'aie servi au palais d'été de l'empereur à Capharna pendant cinq mois environ, j'en savais peu sur Édik. L'un de mes maîtres précédents, un baron derzhi âgé, affirmait qu'Édik avait un jour abandonné cinquante guerriers au massacre face aux Basranni, et que c'était donc un lâche avéré, dont la tresse devrait être tondue. C'était peut-être vrai, peut-être pas – le baron n'était pas toujours très exact dans ses histoires. Mais je savais qu'Édik ne changeait pas d'expression quand il battait un homme sans défense.

Je ne quittai pas Aleksander cette

nuit-là. Il y avait bien trop peu de gens honorables à la cour impériale. Je n'en connaissais aucun, hormis sa femme, la princesse Lydia, le capitaine de sa garde personnelle, Sovari, et son cousin Kiril, qui comprenne suffisamment Aleksander pour réellement l'aimer. Il ne pouvait avoir confiance en personne d'autre pour garder ses arrières.

La coutume derzhi exigeait que l'on dispose d'un corps ni plus ni moins qu'un jour après le décès. La vie du désert requérait une résolution rapide, mais il fallait aussi servir les dieux et, en permettant au soleil de se lever sur le corps sans vie, on donnait aux dieux la possibilité de voir clairement ce qui s'était passé. Peut-être cela leur donnait-

il une chance d'intervenir, s'ils le désiraient.

Des dispositions aussi promptes empêchaient la plupart des puissants d'assister aux rites d'Ivan, puisqu'il faudrait des semaines aux principaux seigneurs des hégeds pour voyager depuis leurs vastes propriétés. Mais chaque héged était tenu de garder une maisonnée à Zhagad, et d'avoir au moins un membre masculin, descendant en droite ligne de son premier seigneur, qui y vive tout le temps. Ce n'étaient pas des otages, bien sûr ; les Derzhi répugnaient à l'idée d'otages de leur propre maison. C'étaient des informateurs, qui transmettaient le bon plaisir de

l'empereur à leurs honorées familles. Et chaque famille possédait sa propre garnison, de taille proportionnelle à l'importance de la maison, et disponible pour servir au commandement de l'empereur. Mais quelles que soient les raisons et explications, au final, toutes les familles derzhi étaient représentées dans la procession funéraire. Dès que je me fus transformé en faucon et réadapté à des sens modifiés, je volai à travers le palais désert, vers le son des chants, à la recherche de ceux qu'il me fallait connaître.

À la lueur des torches, une procession serpentait lentement dans les rues de Zhagad en direction du désert. À la suite d'un rang de chanteurs et de

prêtres venaient des troupes de guerriers derzhi à cheval, allant de seigneurs grisonnants à de jeunes gens aux nouvelles tresses, qui portaient tous les foulards à motifs ou les gilets-faï colorés de leur héged. De petits groupes de femmes en robe rouge marchaient ou chevauchaient à côté des hommes, comme le voulait la coutume de leur héged. En tête de la procession avançaient les représentants des Dix – les plus vénérables des plus de deux cents familles derzhi –, les Fontézhi, aux armoiries du kayeet, les très traditionnels Gorusch, tout en bleu, les méprisables Nyabozzi, qui contrôlaient le marché des esclaves, les Marag dans

leurs longs foulards à rayures vertes, et tous les autres. Les Marag étaient la famille de la femme d'Aleksander, et c'était le frère de seize ans de la princesse, Damok, aux joues couvertes de duvet, qui conduisait les guerriers marag. Derrière les Dix chevauchait le reste du Conseil des Vingt, des hégeds pas aussi anciens que les Dix, mais pour certains plus fortunés et plus puissants, comme les Hamrasch. Le Conseil avait peu de pouvoir réel ; la parole de l'empereur était absolue en toute circonstance. Mais chaque héged avait ses légions de guerriers, et la force était tout, pour les Derzhi.

Derrière les Vingt marchaient environ cinquante ou soixante personnes,

enchaînées les unes aux autres – une pour chacun des pays et des peuples assujettis à l'empire. Les prisonniers maussades, jeunes ou vieux, qui regardaient tous bouche bée la foule avec stupidité, étaient des gens sans importance. Les rois et nobles, sorcières blanches et chefs de clan des terres conquises avaient tous été massacrés, et leur noble lignée avait disparu de l'histoire. Beaucoup des peuples vaincus depuis longtemps, comme les Suzaini, les Manganar et les Thrid, n'étaient plus réduits en esclavage et formaient dorénavant le cœur de la population active de l'empire. Mais l'empereur gardait un prisonnier de

chaque race, choisi au hasard, détenu dans ses donjons jusqu'à la mort, en tant que symbole de sa domination, et on faisait défiler les captifs dans les rues dans des occasions comme celle-ci.

L'héged de l'empereur, les Dénischkari, suivaient les prisonniers. Aux côtés d'Édik chevauchait Kiril, petit et carré d'épaules, le visage de marbre, et une belle femme plus âgée vêtue d'un drapé rouge – la mère de Kiril, sans doute, la princesse Rahil. Elle s'était mariée par amour, m'avait raconté Aleksander, au fils cadet d'une maison mineure. Ce mariage était une disgrâce intolérable pour sa famille. Le jour de la naissance de Kiril, le frère de Rahil, l'empereur, avait envoyé son mari

dans une bataille où le jeune noble était assuré de mourir. Elle n'avait plus reparlé à Ivan, même si l'empereur avait prodigué à Kiril l'affection paternelle qu'il avait refusée à Aleksander. Kiril avait le droit de chevaucher avec les Dénischkari, en concession à son sang royal, au lieu d'être consigné sur le bord de la route comme d'autres nobles des maisons mineures.

Derrière les Dénischkari venait Ivan, exposé sur un chariot drapé d'or tiré par dix beaux chevaux. La propre monture d'Ivan, un bai magnifique, suivait sans cavalier, nerveuse, comme si elle savait qu'elle devait être tuée et brûlée près de son maître défunt. Et

après eux marchait à grands pas Aleksander, grand et fier, la cape rouge ondulant derrière lui, dans la fraîche brise nocturne venue du désert. Il avait les pieds nus, le visage marqué de sang, froid et hautain, le regard ne fléchissant pas d'un mezzit d'un côté ni de l'autre. Il aurait pu sortir directement des plaques de pierre gravées et peintes qui décoraient les salles derzhi. Nul garde du corps ne chevauchait à ses côtés ni derrière lui, pourtant je doutais que quelqu'un ose le frapper directement. Pour le moment, le prince portait le manteau de l'empire, donné par le vieux guerrier féroce, encore très visible. Tant qu'Ivan existait aux yeux des Derzhi, toute main qui toucherait Aleksander

devait assurément risquer le courroux des dieux.

Je volai de perchoir en perchoir, à la recherche d'un endroit d'où observer les seigneurs des Hamrasch. Je me décidai finalement pour un monument dédié à quelque empereur mort depuis longtemps, et m'installai parmi les vautours de pierre, qui picoraient les yeux de l'ennemi vaincu de l'empereur. De là, je pouvais regarder le visage vieilli de Zédéon, le premier seigneur des Hamrasch, un vétéran de la guerre basranni, petit, anguleux, à la barbe grise. Il portait un gilet-faï, sans chemise en dessous, le vêtement sans manches exposant une large poitrine et des avant-

bras aussi épais que des chênes kuvaï. Un étroit foulard rouge était attaché autour de son bras gauche nu, avec quelque chose dans le nœud. C'était un brin de nyamot, la minuscule fleur blanche qui fleurissait après une pluie du désert.

Zédéon était flanqué de ses deux fils d'une cinquantaine d'années, Dovat et Léonid, les deux hommes qui avaient accompagné Édik au palais. Leurs visages austères n'étaient d'aucun réconfort pour qui tenait à Aleksander. J'avais eu l'occasion d'observer Léonid quand j'étais esclave. Je l'avais toujours trouvé intelligent, s'exprimant bien, ce qui était toujours une surprise parmi une race de guerriers qui tirait orgueil de

l'illettrisme. Il était brutal, comme la plupart des Derzhi puissants, mais pas particulièrement cruel. Quant à Dovat, le plus jeune des deux frères, trapu et rude comme son père, je ne le connaissais pas du tout. Léonid et Dovat portaient également des foulards rouges et l'incongrue nyamot autour du bras, comme tous les autres guerriers de leur héged. C'était curieux. Le symbole de leur famille était le gilet-faï d'or cousu d'un loup hurlant.

La procession franchit les portes du boulevard intérieur de Zhagad. À l'intérieur des murs, les spectateurs, membres des maisons inférieures, avaient été solennels lorsque leurs

supérieurs étaient passés devant eux, pas tant par deuil pour Ivan, je suppose, que parce qu'ils pesaient les chances pour l'avenir. Une succession disputée était une perspective terrible, seulement un peu moins inquiétante qu'être dirigés par un fils derzhi qui assassinerait son père. Une fois le corps de l'empereur passé sur le boulevard extérieur, la foule de part et d'autre de la chaussée se rua en avant, les femmes gémissant, les hommes hissant leurs fils et filles sur les épaules, pour qu'ils voient. Le vacarme devint assourdissant, et je combattis l'envie de partir en flèche vers un toit voisin. Alors que je survolais la procession de long en large, je fus distrait par du vert éclatant, entrevu

parmi la foule : une femme, debout entre deux des porteurs de flambeaux qui éclairaient le chemin, cette même femme que j'avais vue m'observer, lorsque j'avais aidé l'esclave tombé, à mon arrivée à Zhagad. Suivait-elle mon vol des yeux, à travers la lumière opaque ? Je tournoyai plus près, mais elle avait déjà disparu dans la foule.

Je maintins ma surveillance des Hamraschi jusqu'à ce que la procession franchisse les portes extérieures et s'avance sur la route impériale, entre les lions de pierre jumelés qui gardaient les voies d'accès à la cité. Sur la plaine désolée se dressait un énorme bûcher, bâti avec des arbres traînés par des

chastous depuis les forêts éparses des hautes terres de l'est. On plaça le corps d'Ivan sur une plate-forme, au sommet du bûcher, et un guerrier lidunni géant brandit l'épée pour tuer le cheval de l'empereur, attaché au pied de l'édifice. Avec des torches apportées du temple d'Athos, ses acolytes mirent le feu à la base du bûcher.

Les rites funéraires derzhi étaient magnifiques – de la musique et des chants farouches, à vous déchirer l'âme, un apparat et des coutumes qui s'inspiraient de siècles de traditions des hégeds. Contrairement à leurs cousins basranni, les Derzhi ne se livraient pas à de longs récits intarissables, mais reconstituaient plutôt les faits glorieux

du défunt avec des danses.

Sous les murmures stupéfaits de l'assemblée, Aleksander lui-même ôta ses habits de deuil et, vêtu seulement d'un pagne et de sang, dansa l'histoire du voyage de son père dans l'au-delà. Avec une grâce féroce, son long corps svelte évoqua la bataille rituelle avec le dieu-soleil – une démonstration de la force et de la valeur du guerrier défunt –, puis l'acceptation finale d'un siège à la droite du dieu. La danse ne s'arrêta pas quand le prince retourna à sa place. Elle devint plutôt de plus en plus sauvage, à mesure que la nuit s'avançait et que les flammes grandissaient, les danseurs de dezrhila

tournoyant dans l'extase d'anciennes déités presque oubliées face à la gloire du jeune dieu-soleil Athos.

Je voletai à travers la fumée, surveillant Aleksander, surveillant la foule, surveillant les Hamraschi. Les hégeds étaient assis en cercle autour du tertre qui brûlait. Le vieux Zédéon se tenait en tailleur devant une centaine de guerriers hamraschi, l'épée posée en travers du sable devant lui, comme c'était la coutume en temps de guerre. Léonid et Dovat n'étaient plus à ses côtés, mais ils étaient assis avec les représentants d'autres maisons. Au fil de la nuit, les deux Hamraschi se déplacèrent autour du cercle, toujours respectueux, mais en s'asseyant, en fin

de compte, avec chacun des Vingt hégeds, à chuchoter discrètement avec les seigneurs. Aleksander, assis à l'avant de la famille Dénischkar, gardait les yeux rivés sur le bûcher, mais je soupçonnais qu'il avait lui aussi remarqué les frères hamraschi. Le prince Édik était assis derrière Aleksander, son doux visage impassible. Quand le bûcher s'effondra, explosant en volutes et étincelles, si bien que les cieux furent parés d'une toute nouvelle série d'étoiles, Édik sourit. Et quand la foule somnolente commença à rebrousser chemin vers Zhagad, Édik, Léonid et Dovat chevauchèrent ensemble.

— Par les cornes du taureau,

Seyonne, qu'es-tu en train de t'infliger ?

J'étais agenouillé au coin d'un balcon fleuri, à vomir dans un bac à fleurs en pierre en me tenant la tête, priant pour que mon crâne ne se fende pas avant que j'aie vidé mon estomac.

— Je n'ai pas encore pris le pli, pour cette affaire de métamorphose, dis-je en m'affalant contre le mur du balcon, tremblant dans la fraîcheur de l'aube. C'est un talent utile, mais aucun plaisir pour l'instant.

Il y avait un autre facteur dans mon problème – plus je restais longtemps métamorphosé, plus le retour était difficile.

— Alors, c'est bien toi qui as plané toute la nuit.

Le prince se tenait dans l'embrasure de la porte, la lumière rosée révélant la vérité sur son visage hagard, marqué de sang, pas rasé. Nous devions faire une triste paire.

— J'ai pensé que je devrais surveiller un peu tout ça.

Aleksander disparut un instant dans la pièce obscure, puis revint sur le balcon avec une carafe de cristal et deux gobelets d'argent. Il m'en lança un, puis s'affaissa lourdement sur le sol de pierre et versa du vin.

— Tu as donc vu les loups hamraschi à la chasse. À observer Édik, bien entre leurs mains, je suis obligé d'admettre ta remarque. Ils semblent

avoir décidé qu'une autre branche de la famille doit diriger l'empire.

— Quel est leur grief, Monseigneur ?

Je bus le vin à petites gorgées. Malgré ma terrible envie d'eau plus que de vin, je ne pouvais refuser l'hospitalité du prince, surtout quand je posais une question extrêmement gênante.

— T'en iras-tu, si l'affaire n'est pas à ton goût ?

Aleksander avala son vin d'un long trait, puis jeta violemment le délicat gobelet dans le coin. Pas le coin où j'étais assis, ce qui était mieux que je l'aurais espéré. Sa colère n'était pas dirigée contre moi.

— Si je peux aider, je le ferai.

La flambée de colère fut vite éteinte. Les coudes calés sur les genoux, Aleksander se massa le milieu du front.

— Je t'ai dit l'année dernière que je devrais remettre les Hamraschi dans le droit chemin. Ils défiaient mon autorité.

L'empire avait connu des troubles croissants l'année précédente, à l'époque où j'étais prisonnier dans le royaume démoniaque. La bande de hors-la-loi de Blaise avait mis les hégeds à vif, provoquant le chaos par leur quête de justice pour la population de l'empire. Plusieurs hégeds avaient déclaré leur propre guerre aux hors-la-

loi – et à Aleksander s'il leur barrait le passage. Les Derzhi avaient été à deux doigts de la guerre civile. Nous avions trouvé une solution, mais ne l'avions jamais crue plus que provisoire.

— Je prévoyais de marier leurs enfants dans des maisons loyales, dit Aleksander. C'est ainsi que ça se passe, chez nous… tu le sais. J'ai donc uni la fille aînée de Léonid à Bohdan, le fils du premier seigneur des Rhyzka. C'était une alliance convenable. Les Rhyzka sont une maison honorable. Les cadeaux de la mariée ont été payés – de beaux chevaux, de l'or. Pas de honte ni de disgrâce, sauf que j'ai fait le choix à la place de Léonid. (Le prince s'adossa au mur.) Seulement, je ne connaissais pas

Bohdan. Une brute. La pire… par le sang d'Athos, un rai-kirah aurait été mieux. Et la fille… elle n'avait que dix ans. Bohdan n'a pas attendu. En un mois, l'enfant était morte. La coutume des Hamraschi est d'enterrer leurs femmes. Léonid est donc allé récupérer son corps, et a vu ce qui lui avait été fait. Elle s'appelait Nyamot.

D'où les délicates fleurs portées aux bras des Hamraschi. C'était la fille bien-aimée d'une maison puissante.

— Vous êtes l'arbitre de la justice, Monseigneur. Même pour des Derzhi, il y a des limites.

— Eh bien, vois-tu, cela a été le problème avec ma position. Mon père

refusait de diriger son propre empire, pourtant tout ce que je faisais était sujet à ses décrets. Il a publiquement compati au malheur des Hamraschi, regrettant mon erreur de jugement dans l'arrangement du mariage. En privé, il m'a interdit de punir Bohdan, comme les Rhyzka tiennent la frontière au-delà de Karn'Hegeth – la frontière la plus dangereuse de tout l'empire. Je pouvais le dépouiller de ses titres, l'accabler d'impôts, de taxes sur les chevaux – des tracasseries insignifiantes –, mais je ne pouvais pas toucher un homme qui brutaliserait un enfant. Je ne pouvais pas le remettre aux Hamraschi pour que justice soit faite. Je ne pouvais pas permettre qu'on lui fasse de mal. (La

carafe suivit le gobelet d'argent dans le coin, et se fracassa en morceaux scintillants.) J'ai défié la volonté de mon père en beaucoup de choses, mais la sécurité de la frontière… cela aurait été une trahison légitime. (Aleksander leva les yeux vers moi, le regard clair et amer.) Le pire, c'est que je crois qu'il avait raison. Mon devoir est d'assurer la sécurité de l'empire.

Et Ivan en avait donc récolté les conséquences, comme ce serait le cas pour Aleksander et des milliers d'autres. Il n'y avait rien d'utile à dire.

— Maintenant les Hamraschi courtisent le prince Édik, déclarai-je.

— Aucune surprise. Les chacals

trouvent les faibles dans n'importe quel troupeau.

Des voix chuchotèrent à l'intérieur des appartements d'Aleksander. Le prince se leva d'un bond, me faisant signe de rester où j'étais.

— Non, je ne dors pas encore, dit-il. J'ai peu de chances d'y arriver aujourd'hui. Certainement pas avec vous tous debout ici à jacasser.

— Votre Altesse, des messages sont arrivés.

— Faites-les monter, et informez Hessio que je veux un bain chaud.

— Bien, Monseigneur, et quelque chose à manger… ?

— Quelque chose… oui… n'importe quoi… Assez pour deux.

Il ressortit et baissa la voix.

— Vas-tu rester ? Je pourrais avoir besoin d'un bras solide qui manie l'épée, aujourd'hui. Je vais m'en prendre aux Hamraschi.

C'était dit d'un ton peu assuré… pourtant il l'avait demandé. Il devait être vraiment inquiet.

Mais ce serait pour lui une grave erreur de me faire confiance.

— Aujourd'hui, oui. Je vais rester. Mais je ne peux pas…

— Après aujourd'hui, d'une manière ou d'une autre, je ne pense pas que cela ait de l'importance. Tu pourras te retransformer en oiseau et voler retrouver tes amis.

Confesser que mon bras maniant l'épée n'était plus fiable ne serait pas une affaire aisée, et tenter d'expliquer ma folie serait pire. J'essayai de commencer, mais Aleksander ne m'offrit aucune ouverture. Il crut que j'essayais de contester sa décision.

— Monseigneur, je ne peux pas…

— Les Hamraschi ont assassiné l'empereur des Derzhi. Leur culpabilité ne fait aucun doute ; Zédéon m'a apporté une dague fryth comme cadeau de funérailles. Que quelqu'un d'autre croie en mon accusation ou pas, je dois les abattre, et tout de suite, avant les négociations, avant les enquêtes, avant que le Conseil des Vingt se réunisse

pour me couronner… ou couronner quelqu'un d'autre… empereur. Si je ne fais rien, j'admettrai ma propre culpabilité, ou ma faiblesse, ce qui revient à peu près au même.

Pas étonnant qu'il ait besoin d'un bras solide à l'épée.

— Disposez-vous des hommes pour le faire ?

Il haussa les épaules et passa les doigts dans ses cheveux mal taillés.

— Le vieux Zédéon a probablement plus qu'une garnison symbolique dans sa place forte de Zhagad. Pour le vaincre, j'aurai besoin au moins d'un millier de guerriers. L'essentiel de mes propres troupes se trouve toujours dans le désert, quelque part entre Suzain et ici –

commences-tu à voir la beauté de leur plan ? J'ai donc dû faire appel aux autres hégeds qui ont des garnisons ici, dans la cité. Je leur ai envoyé l'ordre à tous, avant de revenir des rites. Veux-tu que nous allions à l'intérieur, pour découvrir qui juge bon de soutenir son futur empereur ?

Il aurait été extrêmement pratique que je puisse me transformer facilement en souris, en plante ou en l'un des cent chats qui se déplaçaient furtivement dans le palais. En l'occurrence, je dus affronter les regards curieux des gentilshommes de la suite d'Aleksander et de ses courtisans lorsque je le suivis dans l'appartement richement meublé.

Le sol était pavé de carreaux couleur sable, striés du bleu profond du lapis-lazuli. Des coussins de soie et des sofas bleus et rouges étaient placés partout dans la pièce spacieuse et claire, et des lampes de cuivre et de cristal étaient posées sur des tables basses, rondes, en bois exotiques incrustés d'ébène. Des peintures traditionnelles derzhi de sable, d'un art exquis, étaient accrochées aux murs, et un carillon éolien en argent était fixé près des fenêtres ouvertes. Mais les plus belles décorations étaient les perspectives qu'offraient les fenêtres. Les appartements d'Aleksander occupaient les parties supérieures de la tour nord du palais, où la plus légère brise trouverait son chemin sous ses

hauts plafonds, et entre la salle de séjour et les chambres il disposait d'une vue dans toutes les directions. Chaque fenêtre, l'une après l'autre, exposait les arches gracieuses de Zhagad et, au-delà, l'étendue pourpre et or du désert. Au nord, on pouvait voir le scintillement lointain des sommets couronnés de neige, les montagnes où se trouvait Capharna, la capitale d'été de l'empire, là où, un jour d'hiver cinq ans plus tôt, Aleksander m'avait acheté pour vingt zénars.

— Le scribe va arriver, Votre Altesse, annonça un courtisan au menton fuyant et à la voix haut perchée qui tenait un plateau d'argent rempli de petits

rouleaux de parchemin.

Aleksander, qui laissait un frêle esclave blond ôter sa cape rouge, tourna brusquement la tête vers moi et fit remuer ses sourcils.

— Non, je ne pense pas. (Il repoussa d'un geste l'esclave personnel, qui tentait de défaire sa chemise.) J'ai engagé un nouveau scribe. J'ai entendu dire qu'il était assez capable, sinon particulièrement raffiné. Nous devrons le persuader de se laver, sinon les chambellans vont croire que c'est un esclave et l'enfermer. (J'étais en effet dans un état lamentable de saleté et de puanteur.) Vous acceptez donc ce poste, quel que soit votre nom ?

Je m'inclinai bien bas, en faisant

tomber mes cheveux sur le côté de mon visage, là où ils pourraient aider à masquer ma marque d'esclavage.

— Donnez-lui les messages, et montrez-lui où on trouve le matériel d'écriture. Et passez-lui une galette de pain et un peu de ces figues. Je ne peux pas supporter un serviteur dont on dirait qu'il va dévorer mes tapis.

Avant que j'aie rompu le premier sceau, le prince était nu, étendu sur des coussins de soie bleue, et mangeait des dattes tandis que le blond Hessio, son esclave personnel de longue date, soignait les vilaines blessures de ses bras. Un autre jeune homme au doux visage lui lavait la figure, les mains et

les pieds. La position était si familière, l'écho d'un souvenir, que je me trouvai à vérifier mes poignets, pour m'assurer qu'on n'avait pas scellé des anneaux d'esclave autour d'eux, pendant que j'avais le dos tourné.

— Alors, annonce-moi les nouvelles, mon scribe. Le temps ne nous accorde aucune indulgence, comme un homme sage me l'a dit assez récemment. Malver attend ici pour porter le message à ses capitaines – aurons-nous un millier de guerriers ou deux cents, pour détruire un nid de meurtriers ?

Trois soldats à l'air sérieux se tenaient attentivement devant le prince. L'un d'eux, un homme petit, sec et musclé, une cicatrice au menton,

s’inclina légèrement devant Aleksander. Je ne pouvais deviner ses origines – il avait la peau de la couleur du vieux cuir, et les cheveux et la barbe bien entretenus mouchetés de gris et de noir. D’après son manque de tresse, sa tenue simple sans aucun symbole d’héged et son air de compétence sans prétention, je jugeai que c’était un soldat professionnel – un homme de basse extraction qui s’était élevé à un poste à responsabilités en travaillant dur plutôt que par sa famille. Ses compagnons étaient des guerriers derzhi plus grands, typiques, au visage rougeaud, portant la barbe, de longues tresses, et dont les épaules brunies par le soleil dépassaient de vestes de cuir

frappées du faucon des Dénischkar. À la porte rôdaient une poignée de chambellans et de messagers, qui faisaient autant partie des meubles royaux que les tables ou les coussins. Et derrière eux, debout dans l'ombre de la grande porte cintrée, se tenait une grande femme portant du vert éclatant. Ses cheveux étaient cachés par son voile vaporeux, mais ses yeux étaient noirs comme minuit dans le désert, et rivés aux miens. Sa bouche forma des mots que je ne pus entendre.

— As-tu perdu la voix, alors ? (Aleksander me regardait en fronçant les sourcils.) Lis les réponses.

Je sursautai et penchai la tête sur la page rigide.

Le premier message était laconique. « *Vingt guerriers de la garnison des Fontézhi sont à la disposition du prince Aleksander.* »

— Vingt ! beugla l'un des barbus. La garnison des Fontézhi se monte à trois cents. Monseigneur…

— Suivante, scribe.

Aleksander mangea une autre datte et permit à Hessio de commencer à lui raser le menton.

Je déroulai le papier rigide suivant, en jetant un bref coup d'œil à la porte, de l'autre côté de la pièce. La femme en vert était partie.

« *L'héged des Rhyzka fournira cent vingt-cinq guerriers, au bon*

plaisir du prince. Le maître d'écurie de la maison se tiendra également prêt à fournir vingt-cinq chevaux supplémentaires, trois armuriers et deux chirurgiens. »

— Ah, mon loyal Rhyzka. Quel prince ose offenser un tel allié ?

Aleksander s'assit brusquement, ce qui provoqua chez Hessio le retrait du couteau-rasoir d'un coup sec, et la perte du peu de couleurs qu'il avait sur son visage enfantin. Tous les esclaves personnels royaux étaient castrés ; le maître-esclave de Capharna m'avait dit qu'Hessio avait, en fait, presque quarante ans. Le prince grimaça et fit signe à Hessio de continuer. Ou peut-être était-ce à moi. Le message suivant

était plus long :

Monseigneur Aleksander,

J'ai appris votre ordre de fournir une levée adéquate de guerriers d'ici à midi, afin de rendre justice pour le décès prématuré de votre très honoré et glorieux père impérial. Avant d'assigner des hommes des Gorusch, je dois solliciter votre indulgence afin de comparaître devant vous, pour vous soumettre des questions auxquelles, je le sais, mon premier seigneur souhaitera des réponses, avant de s'engager dans une entreprise aussi terrible. En résumé, il y a des accusations dérangeantes qui concernent l'honneur et la légitimité de

cette cause…

— Lis la suivante.

Aleksander était aussi rouge que le coussin sous ses pieds, et la main délicate d'Hessio tremblait tandis qu'il terminait rapidement son entreprise risquée avec le couteau-rasoir.

J'acquiesçai et rompis le sceau suivant. Chaque réponse était similaire. Une offre de pure forme, sûre d'être la lie des légions des maisons, des garçons d'écurie ou des jeunes sans tresse. Ou une excuse – une fluxion qui sévissait parmi les hommes de la garnison, ou leur regrettable absence à ce moment précis –, ou bien des ordres spécifiques du seigneur de l'héged d'assigner les troupes ailleurs ce jour-là. Pour

certains, comme pour l'héged extrêmement traditionnel des Gorusch, il fallait répondre à quelque question avant de s'engager. On passait sous silence la véritable question – Aleksander avait-il réellement assassiné son propre père, comme le soutenaient des rapports fiables ? Le beau-frère d'Aleksander, le jeune Marag, envoya un succinct : « *Rien* », sans excuse ni explication. Un garçon effronté.

Le temps que je finisse de lire les réponses, Aleksander était debout, à moitié vêtu d'un pantalon de cuir, d'une chemise blanche et d'une épaisse veste de cuir. Ses poings étaient serrés, son visage une tempête de rage humiliée.

Mais lorsqu'il s'exprima, sa voix était contrôlée, gâchée seulement par une ironie amère.

— Nous devons partir du principe que mes troupes dénischkar n'arriveront pas de Suzain à temps. D'après mes calculs, nous avons deux cent soixante guerriers, plus ou moins une misère. Si nous vidons la garnison du palais et utilisons les maudits mercenaires thrid, nous pourrions rassembler cinq cent soixante-dix hommes. Charge-toi de les préparer, Malver.

L'homme brun, sec et musclé, était prêt à exploser.

— Mais, Monseigneur, on est loin de…

— Pas de contestation,

commandant ! J'ai dit : charge-toi de les préparer. Nous partons à cheval pour la place forte des Hamrasch dans une heure. L'empereur obtiendra justice, que ses sujets jugent bon de le faire ou non.

Des esclaves attendaient avec les bottes, le ceinturon d'Aleksander et une cape blanche, brodée d'or. Un prince derzhi ne portait pas le haffaï – la robe universelle du désert –, de peur que ses ennemis ne le prennent pour un homme du commun et ne répriment pas la férocité qui lui était due.

Malver s'inclina et se retira. Derrière son dos, où personne à part moi ne pouvait l'avoir vu, il fit de la main droite le signe des hommes

d'éducation villageoise contre le mauvais sort.

Les deux guerriers barbus et le reste de la suite rôdèrent autour d'Aleksander.

— Vous tous, sortez d'ici et occupez-vous de votre propre préparation. Je descendrai dès que j'aurai mis mes bottes. Les assassins ne gagneront pas ce jour.

Je traînai assez longtemps, à nettoyer les fragments de cire et les piles de papiers, pour qu'il ne reste plus qu'Hessio. Aleksander était debout, raide et silencieux, tandis que son esclave personnel bouclait ses armes et nouait sa cape à des anneaux de cuivre, sur les épaules de sa veste de cuir. Son

travail terminé, l'homme svelte s'agenouilla, en courbant la tête vers les carreaux veinés de bleu. Aleksander toucha l'épaule de l'esclave, interrompant son geste d'obéissance avant qu'il ait pu s'incliner jusqu'en bas.

— Tu me sers bien, Hessio. Depuis que j'ai dix ans, je pense.

— C'est, et ce sera toujours, mon honneur de vous servir, Votre Altesse.

La voix douce, haut perchée, exprimait la surprise. On parlait rarement aux esclaves personnels. Ils vivaient leur interminable dégradation en silence, toujours agréables et courtois, tenus de savoir ce qu'il fallait

faire, et de le faire avec un minimum d'intrusion… toujours effrayés, car un service aussi intime se prêtait au danger. La royauté nue était sujette à irritation.

— Tu te souviens de Seyonne, n'est-ce pas ?

Les mots désinvoltes du prince étaient chargés d'une note dérangeante.

— Oui, Monseigneur.

L'esclave me décocha un regard, un coup d'œil dur qui faillit me renverser de mon tabouret. De la haine. La haine amère, implacable, de celui qui portait des anneaux d'esclave envers qui n'en portait plus. Aleksander le vit aussi, et hocha un tout petit peu la tête. Je ne comprenais pas.

— Sais-tu que tu es le seul homme

du palais à m'avoir aussi servi à Capharna, il y a trois ans ? demanda le prince. Le seul homme à Zhagad, en dehors de mon cousin Kiril et du capitaine Sovari, à avoir su le nom de l'esclave ezzarien qui m'a sauvé la vie, ou à avoir pu le décrire à quelqu'un d'autre. Le seul homme au monde qui aurait pu m'entendre dire à ma femme où trouver mon ami Seyonne, si elle avait besoin de lui… et je n'ai jamais soufflé mot de ce secret à une autre âme, et elle non plus. (La main sur l'épaule d'Hessio serrait très fort. L'esclave blême grimaça et essaya de se reculer, mais la main ne le permit pas.) C'est le jour de la justice, Hessio. Et elle va commencer

ici.

D'un mouvement incroyablement rapide, le poignard du prince trancha la gorge d'Hessio. Aleksander repoussa adroitement l'esclave mort pour que la mare de sang sombre qui se formait sur les carreaux couleur sable ne tache pas sa cape blanche.

Le prince essuya son poignard sur les vêtements d'Hessio, puis le rengaina et marcha jusqu'à la fenêtre, sans me regarder.

— Tu désapprouves.

Je me remis à respirer et choisis mes mots avec soin.

— L'homme qui est mort pour moi n'avait qu'une jambe. Les assassins hamraschi lui ont coupé les mains, pour

lui faire dire où j'étais. Il y a la justice et il y a la clémence, et quand je pense à Gordain je ne peux voir que l'une d'elles.

Bien sûr, tout cela n'avait rien à voir avec le destin d'un esclave dont on avait volé la virilité en même temps que la liberté. Le doux parfum de la justice tourne si souvent à la vengeance. J'aurais souhaité qu'il ne l'ait pas fait, et il le savait sans que je l'exprime.

— C'est probablement la seule bataille que nous gagnerons aujourd'hui. C'est pitoyable, hein ?

— Les dieux auront leur mot à dire là-dedans, Monseigneur.

— Savais-tu que la dernière fois

qu'il a plu à Zhagad, c'était le jour de ma naissance ? (Aleksander fit volte-face et me regarda dans les yeux, d'un air triste, à la recherche de réponses que je ne savais
lui donner.) Mon père l'a indiqué à mon oncle, un jour où je faisais étalage de mon travail à l'épée pour mon père, et où j'ai tué accidentellement mon partenaire d'entraînement. Ils m'ont fait me déshabiller et battre devant eux, pour me punir de mon manque de maîtrise. J'ai entendu Dmitri lui répondre : « Je pense que les dieux pleuraient pour l'empire, ce jour-là. Dis-moi, mon frère, penses-tu que c'étaient des larmes de chagrin ou de joie ? ».

— Et qu'a répondu votre père ?

Aleksander tourna le dos à la fenêtre, laissant son visage dans l'ombre.

— J'avais quinze ans et j'étais en colère. Je n'ai pas écouté sa réponse.

Chapitre 6

La bataille était perdue d'avance. Le temps qu'Aleksander s'approche de la place forte des Hamrasch, une énorme forteresse située au sommet d'un promontoire rocheux, à une heure de cheval de Zhagad, il n'avait pas plus de trois cent cinquante guerriers, dont pour moitié les méprisés mercenaires thrid. Certaines des levées promises par les hégeds n'apparurent jamais. D'autres s'évaporèrent dans la chaleur de midi, par groupes de cinq ou dix chevauchant vers l'ouest ou l'est, au lieu du sud vers

la confrontation. Quelques traînards se plaignirent de chevaux fatigués, ou de manque d'eau, ou d'un temps insuffisant pour se préparer, et rentrèrent à Zhagad dès que le gros de la troupe se mit en route. Heureusement que c'était encore le printemps, sinon le désert aurait prélevé son tribut sur les autres.

Aleksander n'était pas venu assiéger la forteresse. Il s'arrêta bien avant les portes et envoya sa sommation aux seigneurs de l'héged, les nommant coupables du crime de régicide, et n'offrant d'autres termes que la mort au combat ou l'exécution. Accepter cette sommation signifiait que seuls les guerriers de l'héged combattraient et mourraient – une clémence dont il était

prêt à faire preuve, à cause de la mort prématurée de leur fille bien-aimée Nyamot. Refuser la sommation du prince revenait à admettre la culpabilité des Hamraschi dans le meurtre de l'empereur, laissant tous les membres de l'héged passibles de son jugement – confiscation de toutes les propriétés, exécution ou asservissement de chaque homme, femme et enfant. C'était une sommation orgueilleuse pour une personne dont l'armée était en infériorité numérique à cinq contre un.

Le messager revint avec une botte de nyamot nouée par un ruban rouge. Le prince fit faire demi-tour à son cheval, et retourna conférer avec ses commandants

et attendre patiemment, sous le soleil torride, la sortie de la forteresse.

Je ne chevauchai pas avec Aleksander. Nous étions descendus ensemble de ses appartements, jusqu'aux cours animées où la garnison du palais se préparait à partir à cheval, et il avait indiqué du doigt un Manganar de forte carrure, qui commandait une légion d'armuriers courant avec précipitation.

— Frédovar peut te donner une épée. Je lui dirai d'en trouver une qui te plaise. Et tu peux choisir ton cheval. Quelle que soit la rosse que tu montes, je doute qu'elle soit assez bonne pour ceci.

— Monseigneur. (Je m'arrêtai sur la dernière marche, forçant le prince à

se retourner pour m'entendre.) J'ai essayé de vous le dire. Je ne peux pas vous accompagner aujourd'hui. N'importe quoi d'autre…

Je soupçonnais ce qui allait se passer avec les troupes recrutées, et lui aussi, et je savais qu'il ne verrait mon refus que comme la première trahison de la journée.

Le visage d'Aleksander devint écarlate. Il s'était abaissé à demander mon aide, mais n'avait pas pris la peine d'écouter ma réponse.

— Ah oui. J'ai oublié. Les Gardiens ezzariens ne combattent que les démons… et *toi*, tu ne le fais même plus. J'ai mal interprété ton offre.

Le prince se dirigea à grandes enjambées vers un palefrenier qui tenait le cheval qu'il chérissait, Musa.

Je ne pouvais laisser Aleksander partir au combat en croyant que je l'avais abandonné.

— Monseigneur, je vous en prie, écoutez. J'y *serai*.

Simplement, pas à ses côtés.

Le prince ne ralentit pas, et ne tourna même pas la tête.

— Tu peux en écrire l'histoire, alors.

Aleksander ne m'a pas laissé le temps de lui parler de ma blessure non guérie, me dis-je. *Et pourtant, combien de temps aurait-il fallu pour expliquer*

que je n'étais plus l'homme qu'il avait vu vaincre le Seigneur des Démons ? Que je ne pouvais pas combattre auprès de lui, parce que j'avais peur que ma faiblesse le mette en danger ? Il n'y a pas de mots plus difficiles pour un guerrier, et avant que je me force à les prononcer la marée de guerriers derzhi s'était écartée pour le laisser passer, puis refermée derrière lui.

— J'y serai, Monseigneur, lui criai-je, mais je ne sus dire s'il m'entendit.

Je restai debout, à regarder le rassemblement des troupes sans les voir, tandis que mon désir de courir après le prince et de lui déclarer que, bien sûr, je serais à ses côtés, luttait contre mon

besoin de trouver d'urgence une autre solution raisonnable. Mais alors que mon regard voguait au-dessus de la foule grouillante, une tache vert vif me tira de mes réflexions – la femme en vert de nouveau, une île de tranquillité au milieu de cinquante guerriers qui vérifiaient les sangles des selles, y attachaient les gourdes d'eau, plaçaient des armes dans des fourreaux, enfilaient une veste de cuir matelassée sous leur haffaï. Comme attiré par magie, je sautai des escaliers et me hâtai vers la femme, déterminé à découvrir qui elle était et pourquoi elle m'observait.

J'eus à peine le temps de m'approcher d'elle que cinq guerriers

franchirent à cheval les portes de la cour dans un jaillissement de poussière rouge pour s'arrêter sur le côté, à vingt pas de moi à peine, prêts à ce que le prince leur affecte une position. Leur chef était petit sur la selle, mais large d'épaules et solidement musclé. Il avait une tresse blonde, et un visage carré parsemé de taches de rousseur qui lui donnait l'air bien plus jeune que ses vingt-sept ans, même avec son expression sévère à ce moment-là – sire Kiril Rahilézar Danilèschi zha Ramiell, le charmant et honorable cousin d'Aleksander.

Aleksander passa devant le jeune seigneur sans un regard, et s'arrêta pour parler à Malver un instant. Puis le prince marcha d'un pas vif parmi la garnison

assemblée, inspectant les armes des soldats, debout à côté de leur cheval. Lorsqu'il signalait de la tête son approbation à un guerrier, l'homme montait en selle. Malver s'approcha à cheval de Kiril et inclina la tête avec respect.

— J'ai apporté une levée de ma garde personnelle, déclara Kiril froidement, même si la sommation du prince semble s'être égarée. Je ne voudrais pas qu'il soit dit que j'ai manqué de loyauté envers mon défunt empereur.

— Nous n'avons pas besoin de vos guerriers, Messire Kiril, rétorqua Malver.

— Pas besoin ? lâcha Kiril. Le prince Aleksander a-t-il un tel sureffectif qu'il peut faire le difficile ? Je *vais* me battre pour l'honneur de mon oncle.

Kiril poussa son cheval vers l'avant, comme pour s'insérer de force dans la colonne derzhi, mais Malver positionna sa propre monture en travers du chemin du jeune noble.

— Non, Messire. Le prince affirme qu'il fera porter des épées à des femmes à ses côtés avant de vous y autoriser.

Kiril prit la couleur d'un soleil levant dans le désert. La mâchoire crispée, il tira d'un coup sec sur les rênes, et adressa un seul mot dur à ses hommes. Le groupe commença à se

diriger vers les portes. Je fis discrètement le tour de la cour, et saisis la cheville de Kiril avant qu'il puisse franchir la porte à la suite de ses guerriers. Il tourna la tête brusquement, et porta rapidement la main à son poignard.

— Continuez à avancer, Messire, dis-je. Et regardez ailleurs.

— Par la tête d'Athos ! Seyonne !

Même surpris comme il l'était, Kiril garda la voix basse et détourna rapidement les yeux, les rivant sur les dos de ses guerriers, et maintenant son cheval au pas. J'avançai près de lui, en restant hors de vue, entre son cheval et le mur.

— Il va perdre aujourd'hui,

Messire. Vous le savez.

— Maudit âne orgueilleux. (La voix du jeune homme était sur le point de se briser.) Il ne me laissera pas l'accompagner. S'il va mourir de toute manière…

— Le prince Aleksander ne mourra pas, affirmai-je. J'y veillerai. Mais ses hommes… ceux qui resteront… auront besoin de quelqu'un pour gérer leur capitulation. Je dois être capable de lui dire qu'ils ne sont pas abandonnés. Me comprenez-vous ?

Kiril baissa ses yeux bleus écarquillés vers moi.

— Je pense.

— J'enverrai des nouvelles quand

je pourrai.

Kiril hocha la tête d'un air pensif, et je vis des débuts de stratégies jouer sur son visage.

— Qui est avec lui ?

Je récitai rapidement les résultats de la convocation d'Aleksander.

— Il y a quelqu'un dont je ne suis pas certain, déclarai-je en jetant un coup d'œil à la femme en vert, qui restait une île de tranquillité parmi la foule en mouvement. Qui est la femme debout à côté des guerriers fontézhi ? Celle qui est belle, en voile vert. Elle semble être partout aujourd'hui.

— Je ne vois pas de femme, à part les porteuses d'eau. Aucune en vert, et aucune près des Fontézhi. Cela me

surprendrait ; ils n'acceptent pas de femmes près de leurs chevaux.

Je levai les yeux vers Kiril, qui scrutait la foule dans un froncement de sourcils perplexe, puis reportai mon regard en un éclair vers les Fontézhi. La femme était partie, je n'entrevoyais de vert nulle part dans la cour. Un fourmillement de malaise dansa sur ma peau.

— Dis à Zander que je trouverai qui est loyal, après aujourd'hui. Et j'attendrai de ses nouvelles. Qu'Athos soit avec toi, Seyonne.

Après m'avoir tendu la main, Kiril éperonna son cheval et s'arracha à la cour.

Aleksander avait terminé son inspection. Indiquant d'un geste à un jeune sans tresse de hisser l'étendard impérial, il s'élança sur son destrier. Puis, avec un cri de guerre mugissant, le prince des Derzhi conduisit sa pitoyable armée dans le désert.

Je chassai la femme mystérieuse de mon esprit. Les événements progressaient rapidement. J'envisageai de me transformer en oiseau et de survoler le champ de bataille pour avoir une vision claire de ce qui se passait. Mais le résultat du jour ne dépendrait pas de positions, de flanquements ni de renforts. Un oiseau ne pouvait pas accomplir ce que je devais faire. J'avais

besoin d'une forme plus grande et, puisque ma transformation était trop lente et trop débilitante, je ne pouvais me permettre de me métamorphoser deux fois. Dès le départ des troupes, je persuadai le maître-armurier de me fournir le cheval et les armes qu'Aleksander m'avaient proposés, et je quittai la cité en galopant après les guerriers.

Alors que les Derzhi se tenaient prêts, devant la forteresse des Hamraschi, attendant une réponse à la sommation du prince, et que des miroitements de chaleur s'élevaient de la plaine aussi dure que le fer, je m'assis au sommet d'un affleurement voisin, luttant pour conserver la tête et

l'estomac intacts tandis que je formais mes ailes. Pas celles d'un faucon, cette fois, mais les miennes.

Quand, à dix-huit ans, j'avais été engagé dans le pire combat de démons de ma courte carrière de Gardien, on m'avait fait reculer jusqu'au bord d'un gouffre. Blessé, désespéré, devant une défaite certaine, j'avais pris le pari le plus risqué de ma vie, et sauté de l'imposante paroi rocheuse. Depuis des mois, je sentais quelque chose d'extraordinaire en moi, une brûlure persistante dans les épaules, et une conviction irrationnelle que je pouvais tomber d'une falaise et ne pas mourir. Je n'avais jamais été assez stupide pour le

tenter dans le monde humain. Mais ce jour-là, au royaume d'une âme possédée, confronté à un être monstrueux sur le point de me découper le cœur, je réussis à faire sortir des ailes de gaze grise du feu dévastateur et d'incantations essoufflées. Depuis ce jour, je combattais ailé, savourant ce prodige, sans jamais comprendre que ce n'était qu'un vestige de mon authentique héritage. Même lorsque je devins capable de prendre n'importe quelle forme, après mon union avec Dénas, je ne voulus que des ailes.

J'émergeai de ma difficile métamorphose à la clameur lointaine d'une bataille : des cris, des hurlements et des martèlements de sabots, un fracas

d'acier contre acier. Derrière, sous et entre chaque son, il y avait le ronronnement incessant des mourants. Le vent chaud et sec qui gonflait mes ailes avait le goût du sang, et la poussière soulevée par un millier de chevaux assombrissait le soleil.

J'avais maintes fois dit à Aleksander que mon but n'était pas de protéger son empire, seulement sa vie et son âme. Mon intention n'était certes pas de venger son père, le tyran. Néanmoins, si j'avais cru pouvoir faire la différence avec une épée, je me serais battu pour mon ami, ce jour-là, devoir ou pas, douleur ou pas, qu'il en advienne mort ou folie. Mais il menait quelques

centaines de guerriers réticents contre un héged qui avait juré un kanavar. Il allait perdre, et je devais être prêt à le sauver, que cela lui plaise ou non.

J'arrachai mon regard du conflit, écartant de force le bruit, la puanteur et ma peur pour les hommes mêlés au chaos sanglant. Je me plongeai plutôt dans le silence inquiétant du sable et des rochers, qui s'étendaient sans discontinuer jusqu'à l'horizon derrière moi. Un sorcier ne peut tisser de sortilèges d'après le vide, mais doit tordre, nouer et entrelacer la structure du monde à portée de sa main. Mon cœur battit bientôt avec le pouls lent, lancinant, du désert ; mes sens embrassèrent son contact desséché.

Assis au sommet rocheux de ma colline, je me concentrai sur cette tâche, et ne relevai la tête que lorsque je tins le sortilège suspendu au bord de ma pensée. Tout serait dans le choix du bon moment.

Comme le prince l'avait présumé, les Hamraschi étaient bien préparés. Pas moins de douze cents guerriers s'étaient déversés de la forteresse, et ils cernaient à présent les troupes royales de trois côtés. Le plan de bataille mis en place par Aleksander, quel qu'il soit, était déjà brisé, le combat rapproché et confus, sans possibilité de dire où les lignes du prince commençaient et finissaient. Seuls les flancs-gardes thrid

tenaient bon, et empêchaient les assaillants de cerner totalement les hommes du prince. Bientôt, même les flancs ne seraient plus pertinents, puisque les Hamraschi seraient passés en force par le centre, jusqu'à l'arrière de l'armée impériale. Mais au cœur même de la mêlée, un noyau dur, un petit groupe de lames qui volaient et de chevaux qui tournoyaient, restait sans bouger, alors que la marée du combat déferlait autour d'eux. C'était là que serait Aleksander.

Je ne pouvais agir trop tôt. Les lâches s'étaient déjà enfuis ou rendus. Ceux qui combattaient encore et ceux qui étaient déjà morts méritaient leur chance de victoire, si improbable soit-elle. Et

l'issue devait être scellée, autrement Aleksander se morfondrait pour toujours au royaume des occasions manquées. Vivre après la défaite serait déjà assez déplaisant. Je fus donc obligé de rester assis sur mon rocher et de regarder des hommes mourir, leurs corps piétinés, leur sang s'infiltrant rapidement dans le désert. Ce fut l'une des choses les plus dures que j'aie jamais faites.

Mais mon serment de Gardien tenait toujours. Peu importe que ceux de mon peuple l'aient déclaré vide et bafoué à cinquante reprises. Peu importe que j'aie choisi de réinterpréter sa signification à la lumière de la vérité sur les démons. Cela faisait vingt ans qu'il

était le fondement de ma vie, et il exigeait que je fasse tout en mon pouvoir pour sauver le jeune homme au cœur de ce vaillant petit groupe, peu importe qu'il me méprise de l'avoir fait.

Le noyau au cœur du combat se réduisait. Les Hamraschi se resserraient autour des troupes impériales comme un serpent lové, la tête dressée pour frapper. Ici et là, de petits groupes d'hommes d'Aleksander, piégés dans des cercles d'Hamraschi, étaient forcés de mettre pied à terre et de s'agenouiller au sol, tandis qu'on emmenait leurs chevaux, et alors même que je regardais la vague de capitulation se répandit à travers l'armée impériale. Même des guerriers derzhi n'étaient pas impatients

de mourir pour un prince en qui ils n'avaient pas confiance. Le porte-drapeau du prince tomba, une lance l'arrachant de son cheval lorsque ses protecteurs périrent, et le faucon des Dénischkar, en train de basculer, fut enlevé prestement par un cavalier hamraschi, sous les acclamations de ses compagnons. Il le rapporta vers la forteresse et le jeta au sol devant Zédéon, qui était seul sur son cheval devant ses portes, à regarder sa vengeance porter ses fruits. J'espérais que Kiril se trouvait dans les parages, prêt à faire le nécessaire.

J'invoquai le vent et fonçai vers la bataille, tenant mes sortilèges sur la

langue. Aleksander était engagé dans un duel féroce avec un guerrier trapu aux couleurs des Hamraschi. La cape blanche du prince était déchirée et maculée de sang, et ses anneaux de bras en or étincelèrent au soleil lorsqu'il balança son épée, faisant frissonner l'air chaud sous la force du coup. Le Hamraschi couvert de sang, dont le bras gauche pendait, inerte, recula en parant, mais sans tomber. Le visage grognant de l'homme me dit qu'il endurerait beaucoup pour remporter cette victoire. C'était Dovat zha Hamrasch, l'oncle de la fillette décédée.

Cinq guerriers, y compris le sec et vigoureux Malver et les deux Derzhi barbus des appartements d'Aleksander,

étaient positionnés autour du prince, maintenant un espace assez large pour qu'il puisse manœuvrer, et repoussant ceux qui essayaient de l'attaquer. Mais leur cercle protecteur s'écroulait à mesure que les troupes impériales étaient désarmées, rendant ainsi plus de guerriers hamraschi libres de se concentrer sur le prince. Au moment même où je descendais en piqué, l'un des barbus derzhi tomba, déchiqueté par trois épées hamraschi. Je tournoyai, et un autre des cinq défenseurs, un Derzhi géant, qui avait rugi de jubilation guerrière à chaque coup de son énorme épée, se raidit lorsqu'une pointe de lance se logea dans son dos. L'homme

imposant balança son épée de manière indolente, puis tomba de son cheval quand quatre autres lances firent mouche dans son corps massif.

Un grand guerrier hamraschi se fraya un chemin en direction du prince parmi les chevaux qui hurlaient et les troupes qui s'entassaient. Léonid. Le père de la fille décédée s'immobilisa au bord du chaos, à observer Dovat donner des coups de marteau à Aleksander, prêt à ce que son frère lui assène le dernier coup. Je ne disposais que de quelques instants pour faire sortir Aleksander.

Je prononçai le premier mot lié à mon sortilège, dégainai l'épée, et tournoyai autour du cercle qui s'effondrait, laissant un mur de feu

argenté dans mon sillage. Je tissai avec précaution l'essence de midi du désert – pas une illusion, mais de vraies flammes – autour des protecteurs d'Aleksander, m'efforçant de ne pas blesser ceux que j'espérais sauver, et d'exclure autant de Hamraschi possible, car il nous faudrait nous occuper de tous ceux qui resteraient à l'intérieur du cercle. À mesure que le mur de feu grandissait, l'étonnement se répandit à travers le champ de bataille, transformant le vacarme du combat en cris de terreur. Quelques braves âmes essayèrent de traverser les flammes à cheval, mais se rendirent vite compte que cela n'avait rien à voir avec les impostures produites

par les magiciens de la cour derzhi. Les hommes hurlèrent lorsqu'ils se mirent à brûler, tandis que leurs chevaux terrifiés se cabraient et provoquaient de pires ravages dans les rangs.

Une fois mon cercle complet, je plongeai au centre, presque trop tard. Le bien-aimé Musa d'Aleksander gisait mort au milieu du cercle, et le prince lui-même était à terre, se démenant pour extraire sa jambe de dessous la bête tombée, tout en tenant désespérément à distance Dovat, hargneux, et son épée. Il restait au moins dix Hamraschi, en plus de Dovat et Léonid, à l'intérieur du cercle. Seule leur confusion abasourdie devant le feu argenté et mon apparition évitèrent le désastre, car, à ce moment-

là, il ne restait plus que Malver et un autre homme pour aider le prince. Pour l'instant, ils se tenaient eux aussi fermement à leurs montures qui se cabraient, me regardant bouche bée, comme si les dieux avaient suspendu le temps.

— Regardez mon visage, Malver, hurlai-je par-dessus le rugissement des flammes, en mettant hors de combat deux Hamraschi, frappés de terreur, en autant de coups, et priant pour que le soldat se rappelle m'avoir vu dans les appartements du prince. Mettez Aleksander sur un cheval ! Nous allons le faire sortir.

— Par les cornes de Druya, c'est

l'Ezzarien !

Le second défenseur, qui portait le rouge et or de la garde impériale, démarra le premier, conduisant son cheval entre le prince et Léonid, abasourdi. Il bloqua adroitement un coup venant de l'arrière, au moment même où il défiait l'Hamraschi perplexe de s'en prendre à lui. Alors que je chassais un autre Hamraschi dans le mur de flammes, j'aperçus le visage du soldat de la garde – taillé à la serpe, intelligent, familier, une expression ouverte et pensive d'espoir naissant sur sa face burinée. Le guerrier était Sovari, le capitaine de longue date de la garde personnelle d'Aleksander. Le Derzhi efficace, expérimenté, était dévoué au

prince, et je ne pouvais qu'imaginer les menaces qu'Aleksander avait dû utiliser pour forcer le loyal soldat de la garde à un exil sans danger, avec Kiril. J'étais extrêmement reconnaissant que Sovari ait vu son devoir aux côtés d'Aleksander, ce jour-là.

— Suis-je mort ? hurla-t-il en lançant un poignard à un gigantesque Hamraschi à barbe noire qui visait le prince avec une lance. Ou ai-je seulement des visions ?

Je ris et, d'un coup de pied, retirai l'épée de la main d'un guerrier bouche bée, avant de le balayer de sa monture avec mon aile.

— Des visions. Vous visez trop

bien pour un mort.

L'Hamraschi à barbe noire tomba de son cheval, le poignard de Sovari en plein cœur.

Les mots du capitaine Sovari débloquèrent la stupéfaction de Malver. Alors que je levais l'épée sur un nouvel assaillant, Malver glissa aisément à bas de sa monture et courut au côté du prince, en parant un coup de Dovat, sur le point de fendre le crâne d'Aleksander. Sous le ronflement des flammes et de la terreur, je pus entendre Malver grommeler :

— Sainte mère déesse protégez-nous… sainte déesse… sainte mère…

Léonid, dont la vengeance certaine était tout à coup remise en question,

chassa son ahurissement, hurla sur ses guerriers et attaqua Sovari. Tandis que Malver travaillait à libérer Aleksander, je touchai terre et déconcentrai Dovat d'un coup d'épée aux jambes. Derrière moi, le torrent régulier d'invocations de Malver fut remplacé par un torrent régulier de jurons, ainsi que d'un ordre rude.

— Mets-moi sur mes pieds, et ôte-toi de mon chemin. (La douleur déformait la voix du prince, au point de la rendre presque méconnaissable.) Je ne mourrai pas en rampant.

— Mettez-le sur un cheval ! hurlai-je par-dessus mon épaule. Jetez-le par-dessus la selle, au moins. Comptez

jusqu'à vingt.

Mon mur de feu ne durerait pas bien plus longtemps. Je sentais la mélydda s'écouler de moi, la douleur au flanc droit menaçait de me déchirer, et la partie la plus difficile du sortilège restait encore à venir. Je désarmai l'obstiné Dovat, et il s'affala sur la terre dure, comme si son épée avait été la seule chose qui le tienne droit.

Un grognement agonisant se produisit derrière moi, suivi d'un juron rauque.

— Sois maudit ! J'ai dit « sur mes pieds ».

— Je l'ai levé, cria Malver.

D'une certaine façon, c'était bien plus facile qu'Aleksander soit blessé. Je

n’avais pas le temps de discuter avec lui.

— Malver, suivez-moi. Sovari, restez près de nous, et gardez ses arrières.

Je pris une inspiration, contrai deux coups d’épée, et invoquai le vent.

Elle avait attendu à l’horizon, à la frontière des mers de dune, une lieue plus loin, une monstruosité agitée, d’une puissance à écorcher un homme. Au début, dans le vide soudain laissé par la mort des flammes argentées, on aurait cru seulement la plus basse note d’un mellanghar qui bourdonnait, un grondement sourd ressenti au creux du ventre. Mais en quelques instants elle

dévora le ciel de l'ouest, et le grondement devint un tonnerre assourdissant qui ébranla le sol sous mes pieds.

— Paraïvo !

Cinq cents voix crièrent en même temps et, alors que le premier sable cinglant me fouettait le visage, il y eut une explosion de folie dans le champ.

Nous devions agir vite. Tenir un tel sortilège plus d'un bref moment ferait de moi une cosse desséchée. J'avais pensé emporter Aleksander dans mes bras, mais je ne pouvais abandonner ses deux vaillants défenseurs. Ils ne survivraient pas assez longtemps à la fureur de Léonid pour que Kiril les réclame lorsqu'il négocierait la capitulation,

comme je le lui avais demandé. Bien assez d'hommes étaient morts ce jour-là. Et donc, les ailes déployées pour créer un espace abrité, où ceux qui suivaient pourraient respirer, je me forgeai un chemin à travers le vent déchaîné.

Le sable, tels des éclats de verre, transperçait le tissu et la chair, et menaçait de nous suffoquer rapidement. Mes vêtements furent bientôt en lambeaux, et il restait à peine assez du foulard de mon haffaï pour l'entourer autour de mon nez et de ma bouche. Mes yeux larmoyants étaient réduits à des fentes, et le peu de bribes de mélydda que je pouvais économiser était consacré à leur protection. J'avais prévu

de me diriger au sud-ouest, ce qui nous aurait permis de franchir plus tôt le gros de la tempête et de maintenir le sable décapant entre les Hamraschi et nous, mais j'oubliai vite de tels détails dans ma lutte pour continuer à respirer et à avancer, dans n'importe quelle direction. *Dieux de la nuit et du jour, n'aurais-tu pas pu trouver une meilleure idée ?* Je me réprimandai lorsqu'une bourrasque de vent s'engouffra par un petit trou dans une aile, laissant une déchirure atroce. Pourtant, sincèrement, combien de choses connaissais-je, pour distraire deux armées ? En y réfléchissant mieux, je décidai que je m'en étais assez bien sorti.

Il ne s'écoula que quelques instants, semble-t-il, avant que j'atteigne les limites de mon endurance. Mes poumons étaient en feu, mes ailes prêtes à s'arracher de mes épaules, qui protestaient à grands cris. Des éclairs rouges menaçaient de me briser le crâne de l'intérieur tandis que je luttais pour fendre le vent et maintenir la cohésion de mon travail. Tout ce dont nous avions besoin, c'était de distance. Chaque mezzit était précieux. Quelques battements d'ailes de plus. Quelques poussées de plus dans le vent. Quelques pas de plus, à cause des bêtes qui fonçaient derrière moi. Au début, j'avais pu entrevoir les contours sombres

d'hommes et de chevaux paniqués, à la périphérie de ma vision, mais soit les tourbillons de sable les cachaient, soit nous avions réussi à sortir des limites du champ de bataille. Assez. Que cela suffise. Une respiration de plus, puis j'arrêterais. Une autre. Je descendis profondément en chercher encore une, jusqu'à ce que je n'aie finalement plus rien à expirer. Alors, je touchai terre et lâchai la bride au vent, laissant le monde enveloppé dans un profond silence.

Chapitre 7

— Comment va-t-il ? croassai-je.

J'étais assis sur une colline de sable chaud, les avant-
bras posés sur les genoux, les mains ballantes, la tête penchée en avant, là où le soleil couchant ne pouvait toucher la peau à vif de mon visage. J'étais dans la même position depuis au moins deux heures, obligé d'entendre l'agonie étouffée d'Aleksander tandis que Sovari et Malver s'occupaient de sa jambe brisée, mais incapable d'aider, de regarder, de conseiller, parce que j'étais

complètement incapable de bouger, de raisonner ou de parler. Le silence était tombé à présent sur notre petit lopin de désert, je m'étais un peu reposé, et étais anxieux de connaître le résultat de leurs activités.

— Nous avons pu identifier deux fractures, dont une avec l'os qui ressort. Nous avons fait de notre mieux, mais je ne sais pas si… malédiction… malédiction…

L'homme nerveux, agenouillé dans le sable juste en bas de la colline où j'étais – c'était Sovari –, se tut le temps de contrôler le tremblement dans sa voix. Il lui avait même fallu un certain nombre de débuts bredouillés pour me répondre.

— Il est inconscient. C'est aussi bien, car nous devons mettre une meilleure attelle, si nous pouvons en trouver les moyens. Tout ce que nous avions pour travailler, c'était nos fourreaux. C'était cruel pour lui.

Ça, je le savais. J'avais entendu les os grincer quand les deux guerriers, qui haletaient, avaient tiré et tordu pour les remettre droits.

— Et nous n'avons rien pour panser la blessure de sa chair. Malver a vu de l'huile chaude, versée dans une blessure, sauver un tel membre… mais nous n'en avons pas, nous avons donc dû la laisser…

— Vous pouvez seulement faire de

votre mieux.

J'essayai en vain de m'humecter les lèvres. Elles me donnaient l'impression d'être de l'écorce d'arbres, et ma langue, de l'ardoise. Aucune humidité n'existait où que ce soit en moi.

Je sentis le soulagement immédiat de l'ombre, lorsque l'homme imposant s'accroupit devant moi et me planta un petit morceau de quelque chose de chaud, humide et pulpeux dans la bouche.

— Du carroc, dit-il. Vous devriez le sucer. Nous n'avons qu'un peu d'eau, alors Malver est parti en reconnaissance. Il y a de bons espoirs. Nous avons trouvé le carroc, et

d'habitude ce genre de wasil a des sources.

— Merci. Où sommes-nous ?

— Nous ne sommes pas sûrs. D'après le soleil, nous avons estimé avoir chevauché à bonne allure presque une heure, ce qui nous mettrait à environ huit ou neuf lieues de Zhagad. Mais dans quelle direction, nous n'en avons aucune idée. La tempête a effacé nos traces. Nous sommes dans le wasil, il y a plus de sable que de rochers, et des dunes dans toutes les directions. (Il hésita.) Nous espérions que vous sauriez.

Ma gratitude envers la chair sucrée, vivifiante, de la plante du désert à peau épaisse n'avait d'égal que mon respect

pour le capitaine Sovari. Sa main n'affichait que le plus léger tremblement en touchant un homme qui venait de soulever une tempête, que la tradition derzhi attribuait au courroux des dieux. Étoiles des cieux, je l'avais maintenue une heure. Pas étonnant que je *me sente* comme le courroux des dieux.

— Nous avons fait un peu d'ombre là-bas, près du prince. Bien sûr, vous pouvez en profiter, et de tout ce que nous… tout.

— Pas encore. Merci.

Je m'en sortais très bien, rien qu'en existant. Bouger était hors de question.

— Autre chose que je puisse faire pour vous ?

— De nouvelles épaules, peut-être,

murmurai-je. Peut-être le prêt de votre peau. (Mes ailes avaient disparu avec le reste de ma mélydda, je n'étais donc heureusement pas obligé de me transformer, mais les muscles qui les avaient tenues frémissaient encore.) Un peu de temps.

Peut-être un an.

— Je n'ai jamais vu… le cercle de feu… la tempête… Je ne sais même pas comment le dire…

Sa voix grave tremblait un peu.

— Les anciens esclaves ne peuvent pas tous accomplir ce genre de choses, vous savez. (Je ne savais pas vraiment comment j'avais fait tout cela.) Ça ne se fait pas tout seul, même pour ceux qui

peuvent.

Son admiration se nuança d'un gloussement amer.

— Le prince va être aussi en colère d'avoir été écarté de cette bataille qu'un kayeet pris au piège. Vous pouvez prendre soin de vous, il me semble, mais j'espère que vous penserez à nous protéger, Malver et moi.

Je réussis à lever suffisamment la tête pour apercevoir le long corps qui gisait immobile dans le sable, ombragé par une cape blanche maculée de sang étendue entre deux épées.

— Je serai heureux de l'entendre s'en prendre à nous.

La voix de Sovari se calma vite.

— Moi aussi. Moi aussi.

Seul un homme vivant pouvait hurler sur nous comme Aleksander était du genre à le faire. Le capitaine alla vérifier comment allait le prince, et je m'assoupis.

À mon réveil, la nuit froide du désert me fit frissonner. Quelqu'un avait jeté un haffaï sur moi, mais la robe s'était envolée et était retroussée près de ma tête, exposant tout, sauf un de mes bras. J'étais en train de décider si cela valait la peine de la récupérer lorsque j'entendis des voix.

— … chevaux là-bas aux premières lueurs du jour, pour apporter l'eau. Ils pourraient transporter le bois, aussi, mais je ne vois pas du tout

comment nous pourrons le couper à la bonne dimension pour fabriquer une attelle solide. Si seulement je n'avais pas perdu la hache, bon sang… Maudits Hamraschi !

La voix brusque, lasse, était celle de Malver.

— Seyonne est peut-être capable de se charger de la coupe, suggéra Sovari. Je ne suis pas sûr qu'il ait besoin d'outils.

— Que les dieux des ténèbres nous sauvent, capitaine. (Malver baissa la voix.) Qu'est-il ?

— Je pense que vous venez de le dire, l'ami. Le dieu doit être en lui. Je n'ai jamais cru en de tels… pas vraiment… mais j'ai vu cet homme

esclave à Capharna. On raconte que les Ezzariens sont des sorciers, mais à l'époque il ne pouvait même pas s'éviter le fouet du vieux Durgan.

— Ce feu était réel… et la tempête. Je n'ai jamais vu de magicien qui puisse faire de telles choses. Et les ailes… je n'ai jamais été le serviteur de Druya, mais j'ai cru que je regardais Athos lui-même.

— On a raconté des histoires à l'époque, à Capharna, après le meurtre de sire Dmitri, et l'inculpation du prince… des histoires d'un homme se transformant en shengar, de quelqu'un qui avait aidé le prince à s'échapper par une fenêtre à barreaux, trop petite pour

un moineau. Celui-ci, tout esclave qu'il était, a disparu en même temps que le prince s'est échappé. Et l'année dernière, cette nuit où nous avons poursuivi les Hamraschi jusque dans le sud du Manganar, la nuit de la terreur, quand les troupes sont toutes devenues folles, j'ai vu quelque chose… Le prince n'a plus jamais été vraiment le même depuis ces jours à Capharna, et je me suis demandé… Si les dieux voulaient changer un homme, le rendre meilleur qu'il est…

— Chut, intervint Malver, avec un sifflement nerveux. Retenez votre langue, capitaine.

Mais le capitaine ne se laissait pas dissuader.

— … ils pourraient envoyer quelqu'un pour le surveiller… lui apprendre… l'un des leurs.

Les deux hommes se turent, et je restai étendu là, la peau en feu et tous les os douloureux, à me dire que si je devais jamais être un dieu, j'arrangerais quand même les choses un peu mieux. Le vent courut sur ma peau, me faisant frissonner et reprendre mon souffle, ce qui me fit tousser. Dans toute cette misère, je décidai que je pourrais peut-être bouger, après tout, et me mettre un peu plus à l'aise, peut-être même trouver à boire, si les deux soldats avaient découvert quelque chose d'aussi béni. Je me mis donc debout en trébuchant, et

boitillai vers l'or vacillant de leur minuscule feu de goudronnier. Quiconque me verrait clopiner à travers les rochers et le sable, les vêtements en lambeaux claquant au vent, en train de tousser et de recracher de quoi remplir une carrière de terre, ne me confondrait jamais avec un dieu.

Aleksander s'éveilla plus tard ce soir-là, alors que Malver me parlait de la cuvette qu'il avait trouvée – une dépression dans le désert de rochers et de sable où la maigre pluviosité et une source avaient laissé quelques nagéras aux feuilles pointues, quelques dattiers et une source d'eau potable. J'avais déclaré qu'avec quelques heures de repos de plus, je devrais être capable de

monter à cheval, au moins, et pourrais probablement trouver un moyen de couper du bois, afin de fabriquer des attelles plus solides pour la jambe d'Aleksander. Malver gardait les yeux rivés sur un point près de mes bottes, et tripotait de la main gauche ce qui ressemblait à un morceau d'os pendu autour du cou, un porte-bonheur, je suppose. Il était intéressant qu'il se dise serviteur de Druya mais ait évoqué la mère déesse au cours de la bataille.

Sovari regardait Aleksander. Je venais d'avaler une tasse de nazrheel, le thé amer, à l'arôme infâme, que les Derzhi appréciaient tant, et entre cela et le sommeil, je me sentais bien plus vif

quand le prince se mit à marmonner.

— Des hommes morts… vous tuerai pour cela…

Il y eut un bref bruissement et un gémissement retentissant, et Sovari et moi le tînmes cloué au sol afin qu'il ne puisse même pas se tortiller.

— Vous devez rester tranquille, Monseigneur, indiquai-je. Vous n'aimerez pas les conséquences, si vous essayez de bouger.

Ses lèvres étaient exsangues, ses muscles rigides sous ma main.

— Traîtres, murmura-t-il, les dents serrées. Vous trois.

— Nous n'avons rien à vous donner pour la douleur, Monseigneur, et vous savez que je n'ai aucun talent de

guérisseur. Je souhaiterais pouvoir vous dire autre chose. Mais Galadon m'a enseigné certains trucs durant ma formation…

— C'était l'honneur de mon père. (La douleur et la fureur le faisaient frémir.) *Mon* honneur.

— Vous avez perdu le défi, comme vous le saviez. Votre mort n'aurait rien changé, et c'est tout ce qui restait.

Il n'était pas prêt à entendre ces choses-là.

— Mes guerriers – que les dieux me vengent ! –, abandonnés. Comment avez-vous pu faire cela ?

Je lui parlai de Kiril, alors, même si je savais quelle amertume cela

susciterait en lui d'entendre comment nous avions prévu sa défaite. Je lui racontai ce que j'avais vu de la bataille, chaque détail dont je pouvais me souvenir qui pourrait lui montrer combien la situation avait été désespérée. J'espérais qu'il se disputerait avec moi, hurlerait sur moi, déverserait son fiel pour qu'il ne le ronge pas, mais il serra les dents et détourna la tête.

Sovari s'exposa à son courroux pour lui donner de l'eau, et nous lui en fîmes avaler assez pour que, même lorsqu'il la recracha, nous sachions qu'il en avait tiré quelque avantage. Je le vis longtemps se forcer à garder les yeux ouverts comme si, d'une manière

ou d'une autre, refuser de succomber au sommeil serait sa juste punition d'être en vie, mais l'épuisement de sa longue chevauchée depuis Suzain, deux nuits sans sommeil, la bataille et sa blessure triomphèrent bientôt de sa volonté. La douleur harcela ses rêves, et les deux guerriers et moi nous relayâmes pour le tenir tout au long de la nuit, de crainte que ses mouvements agités n'aggravent la situation.

À l'aurore, j'avais dormi un peu plus et, après avoir mangé un gros morceau de carroc et bu une autre tasse de nazrheel puant – toujours disponible dans un camp derzhi, d'une manière ou d'une autre, si maigres les ressources du

moment soient-elles –, je me sentais assez bien pour chevaucher avec Malver jusqu'à la cuvette. Il était stupéfiant d'être entouré d'une éternité de sable et de graviers – les Derzhi appelaient « wasil » ce genre de désolation –, puis de franchir une légère côte pour voir un petit bassin rempli de verdure luxuriante. Le silence du désert était rompu par le pépiement d'un millier d'oiseaux – des pipits, des fauvettes et des chardonnerets à queue jaune –, et l'odeur entêtante de l'humidité eut tôt fait de me griser. L'herbe était taillée de près – des chèvres s'étaient trouvées là il y a moins de sept jours –, les arbres étaient épars – quelques acacias épineux au milieu des dattiers aux troncs épais,

de maigres palmiers doum et des genévriers rabougris, couverts de piquants –, pourtant le bassin herbeux était plus beau que tout ce que j'avais vu depuis des semaines.

Malver remplit les gourdes d'eau et dit qu'il s'efforcerait de prendre au piège quelque dîner, tandis que je descendais parmi les arbres et m'attaquais à la tâche de couper de quoi confectionner des attelles. Mon vieil ami Garèn avait toujours été doué pour façonner du bois sans outils, et j'essayai de me rappeler comment il faisait. Quelque chose avec de la corde, pensai-je. Et je m'assis dans l'herbe fraîche un moment, à tripoter une boucle de corde

de la selle de Malver, en observant l'arbre.

Tant d'années avaient passé… Garèn était le fils d'un meunier qui était parti dans le monde en tant que Pisteur, une personne qui recherchait des âmes possédées pour que nous les guérissions. Au décès de son père, Garèn était rentré chez lui afin de s'occuper du moulin, pour que les Derzhi envahissent l'Ezzarie deux jours après son retour. Pas de chance, vraiment. Mais il y avait survécu, s'était enfui en exil avec la reine et quelques autres, pour rentrer chez lui seize ans plus tard, quand je leur avais apporté le cadeau d'Aleksander, la restitution de notre patrie.

Garèn vivait toujours en Ezzarie, ainsi que ma femme, Ysanne, qui avait essayé de m'exécuter, mon amie Catrin, la jeune femme intelligente qui avait pris la place de son grand-père comme mentor de Gardiens, et tant d'autres. Comment s'en sortaient-ils ? Les démons gastaï chassaient-ils toujours, requérant une surveillance ezzarienne ? Je ne le savais pas. J'avais ouvert l'accès à Kir'Navarrin, mais n'avais aucune idée non plus de la manière dont les rai-kirah s'en sortaient – si leur présence dans cet ancien royaume avait apaisé leurs désirs insatiables de vie physique ou si mes efforts pour redresser leur situation avaient été

vains. Mais en ce doux matin, où le soleil taquinait encore le ciel avec du rose, je ne cessai de penser à l'Ezzarie, ma véritable patrie. J'avais essayé de les chasser de mon esprit – ma belle région boisée, balayée par les pluies, et mon peuple obstiné, honorable, aveugle, qui me tuerait si je refaisais un pas sous ses chênes. Qu'avait donc cette île verte au milieu du désert, pour provoquer un assaut de mal du pays presque irrépressible ?

Je fis claquer la boucle de corde autour de mes mains, obligeant mes pensées à revenir au dilemme actuel. Du feu. Garèn avait entouré de la corde autour d'un arbre et l'avait fait brûler sans consumer le cordage, puis avait

resserré le nœud coulant et l'avait rebrûlée, taillant ainsi un chemin lentement dans l'arbre. C'était un début.

Le temps que Malver arrive et me trouve, le soleil était haut et d'une chaleur assassine. Il avait une paire de tétras des sables pendue autour du cou, et j'étais trempé de sueur, les yeux baissés sur un tas d'esquilles grossières de bois de nagéra.

— Par les os de la Terre ! s'exclama-t-il en clignant des yeux. (Puis son regard me parcourut de la tête aux pieds, les paupières presque closes, la stupéfaction l'emportant sur la timidité.) Je n'aurais jamais pensé que la magie des dieux soit autant de travail.

Comment, au nom de tout, ont-ils jamais réussi à assembler le monde ?

Je me mis à rire, alors, ramassai plusieurs de mes modelages disgracieux et les lui fourrai dans les bras.

— J'essaie de trouver la réponse à cette question depuis toujours, Malver. Mais je n'arrête pas de m'en éloigner.

Je fus écœuré quand Malver retira les bandages trempés de sang sur la jambe d'Aleksander, pour l'examiner avant que nous installions les attelles. Le membre enflé, grotesquement pourpre, dont la déchirure juste sous le genou, là où l'os avait perforé la chair, laissait toujours suinter lentement du sang, ne ressemblait à rien d'humain. *Oh, mon prince*, pensais-je. *Qu'avons-nous fait*

en vous gardant en vie ? C'était la première fois que j'avais des doutes sur ce que j'avais accompli. Je ne voyais pas comment il serait possible de sauver une telle jambe, et la pensée d'Aleksander estropié, boitillant sur une béquille comme l'avait fait Gordain, incapable de monter ses chevaux bien-aimés… Il tomberait sur son épée d'abord. Et la douleur… Pas étonnant que son visage soit de la couleur du vieux lin.

— Nous allons être obligés de la bouger, Monseigneur, annonça Sovari d'un air lugubre. Lui mettre une meilleure attelle pour que nous puissions vous déplacer.

— Allez-y, murmura le prince, les dents serrées.

Sovari me tendit l'étui du poignard du prince. Il portait déjà des marques de dents. Quand je l'offris à Aleksander, il ferma les yeux, fit un brusque mouvement de tête, et je le glissai entre ses mâchoires. Je m'agenouillai derrière lui et plaçai mes mains sur ses épaules, en adressant un signe de tête à Sovari.

— Écoutez-moi, Monseigneur, dis-je tandis que les deux guerriers commençaient à sangler les nouvelles attelles autour de sa jambe et que j'étais obligé de lui appuyer sur les épaules pour l'empêcher de se soulever du sable dans son supplice. Rappelez-vous

comment nous avons fait, quand vous êtes devenu un shengar. Comment vous vous cramponniez à ma voix, et sortiez de votre corps en le laissant se transformer à sa guise. Faites cela maintenant. Emparez-vous de moi, et laissez-moi vous entraîner. J'en ai moi-même une expérience récente. Blaise a été mon ange gardien, comme vous disiez que je l'étais pour vous…

Sovari et Malver furent aussi doux que possible pour attacher le membre dans sa cage de bois, mais l'entreprise prit beaucoup de temps. Au cours de cette heure interminable, je parlai au prince de ma folie, de ma peur de Dénas et de Kir'Navarrin, non par complaisance envers moi-même, ni en

pensant qu'il pourrait m'aider, ni en croyant que c'était quelque chose dont il devait s'inquiéter. En fait, j'aurais préféré de loin garder cela pour moi. Mais je savais que tout autre sujet important pour lui nous ramènerait à son père, sa bataille, son échec et sa blessure, et il avait besoin de penser à autre chose. Il ne se souviendrait probablement même pas de ce que je disais.

À la fin, Aleksander était gris et au bord de l'évanouissement. Je lui retirai l'étui du poignard de la bouche. Il avait presque mordu à travers lui. Pendant que je lui séchais le visage et lui laissais tomber de l'eau goutte à goutte sur les

lèvres, il garda les yeux clos et respira de manière superficielle, tremblante.

Nous devions déterminer où nous étions, examiner notre position et nos ressources, prévoir que faire ensuite, mais nous étions tous las au-delà de toute expression, et le soleil cruel minait nos forces, comme le feu d'un forgeron ramollit l'acier. Nous nous serrâmes dans le peu de parcelles d'ombre que nous pûmes créer avec des haffaï et des épées, et passâmes midi à dormir.

Je volais… au-dessus de collines verdoyantes sculptées par la lumière fortement inclinée, au-delà des méandres des rivières de bronze étincelant, par-dessus des bosquets d'arbres au vert somptueux bordé

d'or… une lumière dorée, éclatante… une promesse de la magnificence flamboyante qui se cachait juste sous l'horizon de l'ouest. Pourquoi volais-je loin de la lumière ? Quelle beauté se trouvait dans l'est ombragé, pour que je fonce vers elle avec tant d'acharnement ? Mais, bien sûr, ce n'était pas la beauté qui m'attirait… Le bois, si, les troncs jaunes volubiles des gamarandes, les plus charmants de tous les arbres forestiers… c'était la beauté, mais au-delà… Alors même que je volais sans dévier de ma route, mes yeux voulaient se détourner. Cependant, même si je les fermais, les scellais par des enchantements pour

qu'ils ne puissent pas regarder de l'autre côté du bois de gamarandes, les rendre aveugles à toute vision pour toujours… même alors, je verrais. L'orée du bois en train de fumer. Des cendres arrivant au genou, et des arbres squelettiques. Le mur austère, dont la fuite de sang n'était endiguée que pour l'instant. À la prochaine brèche, la forteresse sur le versant de la montagne revomirait du sang, une rivière qui mettrait le feu à tout ce qu'elle toucherait. Le bois brûlerait en premier, puis les collines, les rivières et tous les mondes au-delà de ses frontières saintes. Je continuai à voler… en dépassant des murs gracieux de pierre grise… des jardins et des

cours remplis de fleurs et de fontaines… des fenêtres cristallines, car la forteresse était aussi belle que redoutable… et j'allai de l'avant, jusqu'aux remparts plongés dans l'ombre où le prisonnier attendait, les ailes déployées, prêt à dévaster le monde… « Ne vous retournez pas, suppliai-je en atterrissant sur la pierre. Ne vous tournez pas… Je ne veux pas voir… » Mais, comme toujours, il se tourna, et comme toujours il avait mon visage…

Le coucher de soleil sans relief et argenté se dissipait lorsque je m'éveillai en nage. J'enterrai prestement la terreur suscitée par mon rêve. Même si la peur

possédait mon sommeil, je ne lui permettrais pas de régner sur ma vie éveillée. Je trouverais une autre voie. Il le fallait.

Malver était assis et plumait ses oiseaux, les préparant pour un feu de goudronnier émettant de la fumée. De là où j'étais allongé sur le sable chaud, je chuchotai un sortilège qui aviva bientôt les charbons, sans consumer son maigre combustible plus vite. Au bout de quelques minutes, il cligna des yeux, examina son petit incendie, puis jeta un regard hésitant autour de lui. Je ne pus entendre ce qu'il marmonna lorsqu'il embrocha les oiseaux sur un long poignard, en secouant la tête pendant tout ce temps. Je souris intérieurement.

J'avais horreur de la volaille crue.

Je me retournai et m'assis, bâillai, et m'étirai les épaules. Malver baissa vivement et maladroitement la tête dans ma direction tandis qu'il enfonçait ses oiseaux dans le feu, essayant de ne pas me regarder. Il se demandait sans doute s'il allait me repousser des ailes d'un moment à l'autre. Je me levai et allai vérifier l'état d'Aleksander. Le prince gémissait doucement dans son sommeil, la peau chaude et sèche. Je n'aurais su dire s'il était fiévreux ou avait simplement eu trop chaud en cette longue journée.

— Je lui ai donné de l'eau et du carroc, mais il ne s'est pas réveillé une

seule fois pour autant, déclara Malver. Le capitaine Sovari est parti chercher plus d'eau. Il a pensé que nous ferions mieux de voyager cette nuit pour trouver un abri, à moins… à moins que vous ayez un autre plan.

— Dites-moi ce que nous trouverions à huit lieues de Zhagad, Malver, m'enquis-je tandis que je revenais vers le feu, coupais un morceau de carroc et le suçais. Dans chaque direction.

Le désert azhaki n'était pas un endroit hospitalier pour des voyageurs égarés. Nous devions en effet trouver à nous abriter, non seulement des éléments, mais aussi des Hamraschi et de l'empereur qu'ils allaient nommer. Je

ne pouvais imaginer d'endroit où Aleksander serait en sécurité.

— Le capitaine et moi en avons un peu parlé. Nous ne sommes probablement pas au nord de Zhagad. De la cité, au nord sur la route de Capharna et à l'ouest, nous ne verrions que du wasil, quasiment partout, jusqu'à être assez loin pour arriver dans des prairies et la campagne fluviale. De l'autre côté de la route, là où elle bifurque à l'est vers Avenkhar, nous nous situerions au milieu du Srif Polnar ; mais ce n'est pas aussi vaste que ce que nous voyons d'ici. Et de toute manière, je ne pense pas que nous ayons pu traverser Zhagad dans la tempête…

Il leva les yeux vers moi, comme pour me demander si j'avais pratiqué quelque sorcellerie pour rendre une telle chose possible.

— Non. C'est peu probable.

Malver posa une pierre dans le sable pour représenter Zhagad, puis, avec son doigt, dessina un cercle autour d'elle pour symboliser la distance que nous avions parcourue depuis la forteresse hamraschi. À mesure qu'il parlait de villes, de routes et de caractéristiques du désert, il les marquait toutes sur son diagramme.

— Droit au sud, c'est la route de Zhagad au Manganar. À huit lieues, on verrait à l'ouest le Srif Balat, la plus

vaste étendue de dunes de l'Azhakstan. Un peu plus à l'ouest, on trouverait le Mérat Salé, la mer de Sel. Il y a quelques zones montagneuses aux environs – deux grandes forteresses fontézhi qui gardent le sel –, et des étendues de wasil. Nous pourrions être quelque part ici, ou ici. (Il avait l'air dubitatif, en enfonçant son doigt dans le sable.) Nous ne voudrions pas entrer à cheval dans les propriétés des Fontézhi en ce moment. Ils sont mariés avec des Hamraschi. Plus loin à l'ouest, il y a d'autres régions montagneuses qui dominent le Srif Naj, une partie des terres du prince Aleksander, mais ça n'a pas l'air d'être le Srif Naj. Je suis allé assez souvent par là, et le capitaine

davantage, et il ne le pense pas.

Les Hamraschi surveilleraient toutes les propriétés d'Aleksander, selon moi. Pas de sanctuaire là-bas. Avec les termes de capitulation de Kiril entravant le peu de loyalistes qui pourraient rester dans la garnison de Zhagad, et le gros des troupes personnelles d'Aleksander qui arrivait toujours de manière dispersée depuis Suzain, le prince n'aurait personne pour le protéger.

— Et si nous étions à l'est de la route du Manganar ?

— Sur huit lieues et près de la route, nous serions dans des terres des hégeds : les Ramiell – la place forte de

sire Kiril –, les Fozhèt, et de plus petites maisons du genre. (Chaque héged avait ses propriétés traditionnelles dans le désert, en plus de ses fiefs plus productifs dans les fertiles terres conquises.) Au-delà, plus à l'est, nous serions dans le Srif Anar, une terre perfide, hantée, disent certains… (Malver jeta un rapide coup d'œil à mon visage, et revint très vite à son dessin.) … car c'est là que se trouve Drafa. (Drafa était la ruine d'une cité antique, née et disparue bien avant que l'empire s'agrandisse depuis le cœur du désert d'Azhakstan.) Prenez tout droit à l'est de Zhagad, et vous êtes sur les routes commerciales vers les provinces de l'est…

Il continua à bouger le doigt le long de son cercle, en me parlant de villes et de villages, de routes, de wasils et des srifs, les mers de dunes vides où il y avait trop peu de vie à partager avec le désert.

Je le remerciai pour sa leçon, et davantage pour les oiseaux rôtis ; les quelques bouchées qui représentaient ma part étaient exquises. Les hommes avaient raison ; nous ne pouvions rester où nous étions. Où que nous soyons sur le cercle, la cuvette fertile attirerait des gardiens de troupeaux et des voyageurs, qui préviendraient que quelqu'un campait aux environs. J'avais coupé deux longues perches supplémentaires

dans les arbres. Nous aurions besoin de fabriquer une civière et de transporter Aleksander, une manière de voyager d'une lenteur à faire peur.

Une fois Sovari de retour avec les chevaux et les gourdes pleines, j'informai les hommes que j'allais explorer un peu, et qu'ensuite nous nous mettrions en route. Ils semblaient curieux, mais ne me demandèrent pas comment je pourrais faire ce genre de chose dans l'obscurité croissante. Ils se contentèrent de dire qu'ils essaieraient de faire manger et boire le prince, afin de lui donner des forces pour le voyage.

Je pénétrai dans la nuit en direction de la cuvette, juste assez loin pour être hors de vue. À ce moment-là,

m'adossant à un rocher encore palpitant de chaleur, je me préparai à me changer en oiseau de nuit, afin de pouvoir inspecter la région d'en haut. Mais je n'avais même pas encore débuté la métamorphose qu'un mouvement dans l'obscurité m'attira l'œil. Je m'aplatis sur le sable près du rocher, m'attendant à voir un coureur des dunes, peut-être, une gazelle ou un daim des sables quitter la cuvette, effarouchés par l'odeur d'hommes dans le vent, ou inquiets de la présence embusquée d'un kayeet. Mais la silhouette qui émergea de l'obscurité était grande et svelte et, si la lumière des étoiles avait flamboyé davantage, sa robe aurait affiché un vert éclatant.

Je me levai et attendis qu'elle vienne, écoutant les mots qu'elle essayait de me dire depuis tant de jours. Ma peau fourmillait. Qui était-elle, pour pouvoir se fondre dans les foules et les palais et s'en évaporer, pour avoir été capable de me reconnaître sous ma forme de faucon, pour pouvoir apparaître dans la nuit du désert sans aucun transport manifeste ? Sa beauté n'était pas la perfection éthérée de Vallyne, la rai-kirah qui avait essayé de voler mon âme à Kir'Vagonoth, ni l'élégance froide et ténébreuse de mon épouse, Ysanne. Cette femme me faisait plutôt penser à Élinor – son charme étant plus dans le maintien et l'esprit que dans

la finesse des traits. Elle s'arrêta à quelques pas de moi et, après m'avoir étudié de la tête aux pieds, eut un sourire dont l'éclat réchauffa la nuit.

— Une forme charmante, mon chéri. (Sa voix caressa mon âme, tels les vents doux de l'Ezzarie.) Force et grâce, comme furent toujours tes atours. (Un pas de plus, et elle effleura de la main la cicatrice sur ma joue gauche.) Et ceci… ah, cher ami… seulement une marque de tant de chagrins.

Je baissai les yeux et tombai à genoux, incapable de regarder une profondeur de deuil comme celle que j'entrevoyais dans son expression lumineuse.

— Madame, que voulez-vous de

moi ?

Les larmes me montèrent aux yeux. De la nostalgie… du dévouement… un vieux, vieux chagrin…, même si je ne pouvais rien en expliquer.

— Vous devez vous souvenir, mon chéri. Il essaie de vous atteindre, pensant que vous avez oublié.

Le braiment d'un chastou déchira la nuit tranquille dans mon dos, l'animal bruyant du désert noyant les mots prononcés par la femme à mi-voix, rompant le charme qu'elle avait jeté sur moi. Je me mis debout d'un bond, épée dégainée, prête à la protéger, et faillis être aveuglé par la lumière flamboyante d'une torche.

— Vous voilà ! s'écria une voix âgée. Je savais que nous vous trouverions près de la source. Que t'avais-je dit, mon garçon ?

À une vingtaine de pas, un vieillard étreignait le bras d'un garçon mince, de douze ou treize ans. La chevelure du vieil homme était tout à fait blanche, coiffée en deux tresses qui lui descendaient sous la taille, une de chaque côté de la tête. Il était manifestement derzhi. Même si l'exposition au soleil lui avait flétri le visage en une myriade de rides minuscules, l'âge n'avait ni voûté ni rétréci sa longue ossature, ni avachi les bras révélés par sa tunique sans

manches. Il avait le nez long et légèrement arqué, et à ses oreilles se balançaient des créoles d'or. Ses yeux avaient des reflets ambre à la lueur de la torche, même s'il était évident, d'après leur errance sans but, qu'ils ne voyaient rien du monde. Il ne portait pas de canne, comme les aveugles le font d'habitude, mais tenait seulement le bras du garçon.

— Il n'est pas près de la source, Gaspar, objecta le garçon calmement, en se penchant vers le vieillard comme pour garder cette rectification entre eux deux. Elle est encore à cinq cents pas.

Le garçon était svelte et musclé, chacun de ses mouvements rapide et gracieux. Il avait de longs cheveux

clairs, non tressés, et était quasiment nu, portant seulement un pagne, des anneaux de bras en argent et des créoles d'argent aux oreilles. Ni le garçon ni l'homme ne portait de chaussures.

Le vieil homme ronchonna.

— Les garçons ! Qui peut leur apprendre ? J'annonce que dans tout le Srif Anar, nous les trouverions à Taíne Het, et Qeb chicane pour cinq cents pas.

Quelque part derrière eux, le chastou brailla son déplaisir.

J'avais la tête encore embuée d'enchantement vert, de mots affectueux qui voletaient à travers la nuit, telles des lucioles, d'yeux noirs remplis de tous les chagrins du monde. J'arrivais à

peine à comprendre les curieux nouveaux venus, ni leur bruit, ni leur lumière vive.

— Madame, dis-je en me retournant pour confirmer qu'elle était en sécurité… mais elle avait disparu de nouveau, et je voulais crier cette perte.

— Nous n'avions pas l'intention d'interrompre vos prières, monsieur, déclara le garçon très solennellement. Gaspar était très pressé, il croyait votre compagnon blessé en grave danger.

— Des prières… non, dis-je mollement.

De la folie, plus probablement. Ils ne l'avaient pas vue. Je frissonnai.

— Je viens de… qui êtes-vous, et qui cherchez-vous donc ?

— Vous et votre camarade, répondit le vieil homme. Celui des ténèbres et celui de la lumière. Nous sommes venus vous emmener à Drafa pour vous préparer à la dernière bataille.

Chapitre 8

Drafa. Les dieux avaient-ils déjà inventé un refuge aussi improbable ? Une balafre si terriblement chaude et lugubre sur le majestueux désert ? Une cité sainte, selon Gaspar, autrefois aimée des dieux qui étaient vieux avant qu'Athos aille vivre parmi les étoiles, des dieux qui avaient bâti le monde avec du sable, de l'eau et du feu.

La cité elle-même avait assurément été construite avec du sable et de l'eau – des briques de terre crue – dans quelque antique passé, quand l'eau était plus

abondante. Le vieillard disait qu'à une certaine époque, dix mille personnes avaient vécu là, que Drafa était le véritable cœur de l'Azhakstan, lorsque le roi derzhi demeurait encore dans une tente qui ondulait au vent, des centaines d'années avant qu'un empereur derzhi rêve des arches roses de Zhagad. Citronniers, amandiers, grenadiers et noisetiers avaient fleuri en abondance, et des milliers de moutons avaient brouté sur des collines d'herbe fine, bordées par le désert infini.

Les palais ou taudis qui avaient orné le cœur de l'Azhakstan étaient tous semblables à présent, effondrés en un dédale de demi-murs et de dallage cassé. Quelques maigres piliers et la

statue tombée d'un lion marquaient une légère côte au centre de la cité. Les vergers de citronniers et d'amandiers avaient disparu, ainsi que l'herbe fine. Seul demeurait le vent incessant, un gémissement léger et caverneux qui agitait le sable, couvrant et découvrant les murs qui s'effritaient et les tours effondrées, volant un peu plus des os de l'antique cité à chaque passage. Un unique citronnier poussiéreux se dressait près de la cour murée où nous barricadâmes les chevaux et le chastou efflanqué de Gaspar, afin de les protéger des zhaïdegs et des kayeets qui rôdaient. Une rangée de tamaris bleu-vert aux longues branches marquait la voie

d'accès de l'est, là où ils avaient autrefois offert une ombre bienvenue à tous ceux qui s'approchaient de la cité sainte. À présent, ils retenaient les dunes, empêchant le désert de réclamer totalement la ruine. Et un petit bosquet de palmiers nagéras, toujours présents, toujours utiles, se trouvait juste derrière le coin abrité par des murs brisés où nous allongeâmes Aleksander, pour voir s'il vivrait ou mourrait.

Il était difficile de croire que des humains demeuraient vraiment au milieu d'une telle désolation. On s'attendait aux scorpions aussi grands qu'une moitié de ma paume, aux lézards, aux chacals qui gémissaient hors des limites de notre feu la nuit et aux vautours qui tournoyaient

au-dessus des dunes. Mais le vieillard Gaspar et le garçon Qeb étaient deux des cinq personnes qui vivaient chichement en extrayant ce qu'elles pouvaient de la source, des arbres et de quelques chèvres. Les trois autres étaient des femmes – Sarya, Manot et Fessa – qui paraissaient toutes plus âgées que Gaspar. Le garçon m'intriguait. S'il était esclave, il s'agissait alors d'une servitude bienveillante, car il n'était pas marqué et ne portait pas d'anneaux d'esclave. De toute évidence, les quatre personnes âgées l'adoraient. Ses traits et son teint suggéraient des origines derzhi ou basranni.

Le trajet depuis notre parcelle de

wasil avait été très lent. Les secousses n'avaient dû être qu'agonie pour Aleksander, et le temps que nous atteignions Drafa il avait les yeux vitreux et était fiévreux. À peine l'eûmes-nous allongé à l'ombre des nagéras que les trois vieilles femmes se mirent à rôder autour de nous, comme des mouches sur du sang en train de sécher.

— Éloignez-vous de lui ! dit Sovari d'un ton sec à la petite femme ratatinée nommée Sarya. (Sa peau avait la couleur de la boue cuite, toute en craquelures et fissures, et elle semblait ne pas avoir plus de trois dents, en condition précaire.) Aucune vermine crasseuse du désert ne le touchera.

Durant toute la longue marche pénible de la nuit, j'avais observé la main du capitaine de la garde, attirée par la lourde épée à sa ceinture, pour le voir la retirer d'un geste vif quelques instants plus tard. Un guerrier chevronné comme Sovari savait combien il était dangereux de laisser un membre se gangrener. Il se préparait à sauver la vie d'Aleksander. Je priai chaque dieu que je connaissais que nous n'en arrivions pas là.

— Avez-vous des médicaments ? demandai-je à Sarya discrètement tandis que Sovari baignait le visage du prince et essayait de lui faire avaler de l'eau. Nous n'avons rien, et les seuls remèdes que je connaisse viennent de régions

forestières.

Il n'y avait aucun chêne dans cette désolation, et aucune des herbes ou des racines que les Ezzariens utilisaient pour soigner les blessures.

— Manot s'y connaît bien en guérison. Fessa davantage, dit la vieille femme en faisant un signe de tête vers ses compagnes.

Une grande femme anguleuse, aux cheveux blancs épars emmêlés, se tenait debout à observer Aleksander, ses narines tannées dilatées, testant l'air à la recherche de toute odeur de putréfaction, je suppose. La troisième vieille femme, le visage rond, papillonnante, se précipita vers Sovari et Aleksander en claquant la langue.

— Mais elles ont besoin de voir la blessure, et de soigner les parties abîmées, pour qu'elle puisse guérir proprement. Nous devons faire vite.

Gaspar et le garçon descendirent lentement le sentier poussiéreux.

— Votre autre ami s'occupe de vos chevaux, annonça le vieillard. Comment se porte le guerrier ?

— Très malade, soupirai-je en entraînant le vieil homme à l'écart. Ces femmes… ?

— Elles savent ce qu'elles font. La guérison existe dans le désert… (Il me fit un clin d'œil et sourit d'un air conspirateur.)… pour toutes sortes de blessures.

J'avais le sentiment troublant que ses yeux aveugles voyaient bien davantage que ce n'en était confortable. Je n'avais pas oublié son accueil : « … un des ténèbres et un de la lumière… la dernière bataille… ». Et comment avait-il été capable d'informer les femmes de la blessure d'Aleksander avant de venir nous trouver dans le désert ?

Alors que le soleil grimpait au-dessus de la crête des dunes, je m'accroupis près de Sovari. Le vétéran était assis, le menton sur les poings, les yeux rivés sans espoir sur le prince endormi.

— Nous devons laisser ces femmes s'occuper de lui, capitaine, dis-je

doucement. Ce ne sont pas des médecins royaux, mais elles sauront quels remèdes sont disponibles par ici. Vous et moi n'avons que cette unique chose à offrir, et il ne l'accueillera pas bien.

Sovari me décocha un regard dur, puis le détourna.

— Mon devoir est de protéger sa vie, gronda-t-il. Qui sait quel poison ces gens concocteraient ? (Fessa s'était de nouveau approchée sur la pointe des pieds, et le capitaine lui fit signe de partir, avec colère.) Que pourraient connaître d'ignorants mendiants en matière de guérison ? Autant faire venir les chacals, pour qu'ils le regardent bouche bée, ou une sorcière thrid. Le laisser avec un membre gangrené le

tuera, c'est certain.

J'étais prêt à me disputer avec lui, mais un murmure haletant, devant nous, fit taire la controverse avant qu'elle ait commencé.

— Vous ne la prendrez pas. Vous ne le ferez pas.

Aleksander n'avait pas les yeux ouverts, mais les poings serrés, comme prêt à se battre contre nous.

— Bien sûr que non, Monseigneur, dit Sovari. Seulement si c'est absolument…

— Vous… ne le ferez… pas… (Les mots étaient de l'acier tranchant.)… jamais.

— Comme vous voudrez,

Monseigneur. Bien sûr.

Je levai les sourcils vers le capitaine, et il haussa les épaules à contrecœur. Même si Sovari avait à peine bougé, les femmes s'abattirent sur nous et nous poussèrent petit à petit à l'écart. En un rien de temps, elles eurent fait flamber un petit feu de bouse, déroulé des nattes tressées, étalé des paniers contenant diverses racines et feuilles séchées, et coupé nos bandages grossiers pour exposer la jambe d'Aleksander, qui avait l'air bien pis que la veille. Je n'aurais pas cru cela possible. Le prince n'y prêta pas attention. L'effort qu'il avait fait pour parler semblait l'avoir plongé dans l'abrutissement.

— Qeb ! appela Sarya. Nous avons besoin de chosoni frais.

Le garçon acquiesça de la tête et partit en courant, laissant Gaspar assis contre un mur, où le vieil homme s'assoupit bientôt.

Sarya broya des racines séchées du laiteron collant qui poussait dans les lézardes des murs de boue, fit bouillir la poudre grise, la fit refroidir, l'égoutta dans du tissu grossier, puis la fit bouillir de nouveau. Tandis que Manot utilisait le liquide fumant pour nettoyer la saleté et le sang de la blessure d'Aleksander, Fessa fit chauffer de l'huile de nagéra dans un petit récipient de terre, en ajoutant des feuilles de goudronnier

émiettées. Durant deux heures, elle remua la mixture, reniflant les fumées acides et touchant de la langue les gouttes qu'elle saupoudrait sur sa main.

Le soleil monta plus haut, éliminant la fraîcheur de la nuit dans une chaleur cuisante. Qeb apporta à Sarya une poignée de mauvaises herbes grisâtres et piquantes, puis s'accroupit au côté de Gaspar en disant au vieil homme qu'il l'aiderait à aller au lit pour finir sa sieste. Gaspar protesta d'un air somnolent, essayant de s'asseoir droit.

— Il y a trop longtemps que nous n'avons pas eu de visiteurs. Dès la fin des soins, je veux parler.

Il repoussa une chèvre qui s'était aventurée tout près, intéressée par le

carré de chardons derrière Gaspar.

— Dès la fin des soins, Qeb vous ramènera, assura Sarya en levant les yeux de l'écorce de trois branches de pin qu'elle pelait. Vous aurez le temps de jacasser à votre guise.

Ses yeux plissés souriaient.

— Pas beaucoup de temps. (Le vieil homme se gratta la barbe.) Non. Pas tant que cela.

Le sourire de Sarya s'évanouit, et son regard se précipita vers le garçon. Qeb, son visage hâlé serein, aida le vieil homme à se lever et le manœuvra gentiment et en sécurité sur le sol cassé. Le garçon revint au bout d'un moment, observant silencieusement tout ce qui

était fait, et aidant de toutes les manières nécessaires.

Les femmes me réquisitionnèrent aussi. Je hachai deux oignons du panier de Manot, tandis que Fessa pressait son mélange huileux à travers le tissu dans une autre cuvette en terre. Sovari et Malver revinrent après avoir soigné les chevaux, et Fessa au visage rond pria les deux hommes de tenir les épaules d'Aleksander. Elle fit bien, car elle laissa tomber sa concoction, goutte à goutte, directement dans la blessure à vif. Le cri perçant d'Aleksander déchira la paix du jour.

— Sois maudite, sorcière, hurla Sovari. Ezzarien, nous devrions envoyer chercher un vrai méde…

— La douleur est nécessaire, affirma Sarya en posant sa main fanée sur mon bras. Nous devons tuer les poisons avant que la blessure puisse guérir.

Les Derzhi cautérisaient une telle plaie au fer rouge, puis la bandaient jusqu'à ce qu'elle s'envenime ou guérisse. Même dans les meilleurs cas, la victime finissait boiteuse. Ce traitement ne pouvait sûrement pas être plus risqué. Je respirai de nouveau et me remis à hacher.

— Il est très important, dis-je.

— Nous le savons.

Je levai les yeux, mais Sarya était retournée près du feu et y avait installé

un petit récipient d'eau pour préparer le chosoni aux feuilles grises de Qeb. Une heure encore, et elles avaient placé un cataplasme à l'oignon sur la blessure, et l'avaient recouvert de feuilles. Le chosoni macérait dans une marmite, et la résine de l'écorce de Sarya avait été cuite et mélangée à l'huile de nagéra pour fabriquer un onguent collant et âcre. À présent, nous attendions.

Manot veilla le prince en premier, ses yeux clairs clignant à peine. Au bout de quelques heures, Sarya prit la relève, tandis que l'infatigable Fessa nous apportait quelque chose à manger : quelques fruits à chair rouge du nagéra, des tasses de lait de chèvre et des galettes de pain faites d'amandes

broyées et de beurre doux de nagéra. Après avoir partagé cette généreuse offrande – trois hommes robustes allaient taxer une si maigre subsistance –, Malver et Sovari partirent en reconnaissance, disant qu'ils avaient besoin de voir comment la cité était disposée et de trouver le meilleur endroit pour installer une surveillance. Les deux heures suivantes, je m'assis dans l'ombre étouffante et regardai la fièvre d'Aleksander monter. Ses joues étaient empourprées, sa respiration superficielle et rapide, et il devint agité, si bien que celle des femmes qui s'occupait de lui était obligée de garder une main sur son torse, pour le faire

tenir tranquille. Nous n'aurions pas besoin de feu pour le réchauffer quand viendrait la nuit froide.

Fessa prit son tour de garde. Je ne pouvais plus rester assis sans bouger. Tandis que le soleil impitoyable effectuait sa course, je fis les cent pas dans les décombres sablonneux, le regard perdu dans les dunes sculptées qu'Aleksander appréciait tant. Les changements du désert étaient subtils. Des ombres bleues s'étiraient lentement à sa surface. Un saupoudrage de sable remuait dans le vent. J'avais grandi dans la forêt profonde, et préférais peu de choses à l'odeur de la pluie sur la terre printanière ou au frôlement du soleil d'automne sur ma joue, tandis que des

feuilles rouge et or évoquaient le feu au-dessus de ma tête et sous mes pieds. Pourtant, je ne pus conjurer d'image de mon pays, en regardant le désert du soir, ni fixer mon esprit sur des démons insidieux, des rêves périlleux, ni l'échec amoureux. Le vide paisible fut fort bienvenu.

— C'est un lieu saint.

La voix de Gaspar était aussi sobre que le désert. Qeb et le vieil homme avaient grimpé le sentier alors que le soleil glissait à l'ouest, déployant la nuit sur le désert comme une grande cape.

— Je le sens, dis-je.

— Il fut un temps où tous les guerriers derzhi effectuaient des

pèlerinages à Drafa, poursuivit Gaspar. Juste après avoir gagné leurs tresses, ils venaient ici en quête de visions. Un jeune guerrier fraîchement imprégné de sang doit trouver son point d'équilibre.

— Parfois, des guerriers plus vieux ont besoin de la même chose, dis-je.

Le vieillard était debout tout près de moi, presque de ma taille, et à son côté se tenait le garçon mince et gracieux dont les boucles d'oreilles d'argent capturaient les derniers rayons vagabonds du jour. Il flottait autour d'eux une odeur sucrée capiteuse de fumée et d'herbes inconnues.

— Nous pouvons vous aider, guerrier. Peu se souviennent que nous sommes ici, mais nous n'avons pas

entièrement perdu la main.

— Est-ce pour cela que vous restez dans cette ruine ?

— Il y a eu des personnes comme nous à Drafa depuis qu'elle a émergé du sable. Aussi longtemps qu'il y aura des guerriers, nous serons là.

Gaspar était donc une sorte de mystique tribal. Chaque race en avait, des hommes ou femmes sages qui observaient les étoiles ou affirmaient avoir des visions ou trouver des présages dans les nuages, les entrailles d'animaux ou les excréments de vers. Cela expliquerait le garçon. Gaspar avait sans doute trouvé Qeb dans un village reculé et l'avait amené à Drafa

pour en faire son acolyte, formant l'enfant à servir quelque fonction de prêtre, pour des Derzhi qui ne venaient plus trouver leur équilibre à Drafa. Avant de pouvoir en apprendre davantage, j'entendis des vociférations enrouées qui provenaient de l'abri.

Je me dépêchai de repartir, et trouvai Sarya en train de retirer la marmite de thé au chosoni du feu tandis que Manot et Fessa serraient les bras d'Aleksander. Les yeux ambre du prince étaient ouverts et flamboyaient intensément dans la lumière du feu, sans rien voir pourtant des femmes ni de moi.

— Sors de moi, démon ! Je ne veux pas de toi ! Oh, puissant Athos… il brûle…

Ses délires étaient des fragments de souvenirs : de disputes avec son père, d'amour et de désir nostalgique pour sa femme, du temps où le Seigneur des Démons avait ravagé son âme pour s'en faire une demeure, de confusion et d'incertitudes longtemps restées privées.

— Lève-lui la tête et maintiens-le fermement, ordonna Sarya, qui tenait une tasse fumante. Nous avions espéré laisser cette fièvre se consumer d'elle-même, mais elle est trop violente.

En prenant soin de ne pas renverser le liquide chaud sur le torse nu d'Aleksander, elle le força à boire le thé au chosoni à l'arôme infect. Il eut des haut-le-cœur, lutta et délira, nous traitant

de démons et de traîtres, nous menaçant de pagaille en tout genre. Lorsqu'il eut bu toute sa tasse, la vieille femme en apporta une autre, et nous la lui fîmes avaler aussi. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que la marmite de Sarya soit vide. Le prince était inerte et calme quand nous le reposâmes sur sa cape, et il se mit bientôt à transpirer. Sarya manifesta sa satisfaction d'un signe de tête et lui sécha gentiment le visage, le torse et les membres avec des chiffons, tandis que Manot renouvelait le cataplasme sur sa jambe.

Durant deux autres jours, la fièvre du prince monta en flèche, et fut évacuée de nouveau par la transpiration. Sovari et moi nous assîmes à tour de rôle avec

lui tandis que les femmes le gavaient de leurs thés et potions. Avec Malver, nous partageâmes la garde, le soin des chevaux et la chasse pour compléter les réserves de nourriture. Nous volâmes un peu de sommeil, par tranches d'une heure. À l'aube de notre troisième matin à Drafa, nous étions irritables, et j'avais l'impression qu'on m'avait broyé du sable dans les yeux. Après une matinée frustrante à essayer de tirer sur quelque chose de mangeable, je jetai l'arc malchanceux de Malver sur le sable, tombai au sol près de Sovari et m'endormis avant que mon estomac vide ait fini de gargouiller. Malver était de garde.

La lumière aveuglante du soleil me brûla les yeux lorsque je les ouvris d'une fente. « Fente » était un mot approprié, pensai-je, peut-être une fente droite à travers le front. Et le soleil meurtrier pesait lourd sur mon épaule. *Dangereux. Stupide*. Quel genre d'idiot étais-je pour m'endormir sans m'abriter ? J'étais pourtant persuadé de m'être allongé sur la natte tressée sous les nagéras, à trois pas de Sovari et du prince.

— … laissé là. Je ne compte pas que les cordes le retiennent, mais le coup a semblé plutôt bien l'abattre. (Les mots courageux de l'interlocuteur ne masquaient pas des nuances

d'inquiétude.) Je ne savais pas s'il était possible de le tuer… ni sage. Ça n'a aucun sens, après tout ce qu'il a fait avant.

— Faites voir votre bras aux femmes. Je vais écouter ce qu'il a à dire.

Les deux interlocuteurs étaient nerveux.

— Soyez prudent, capitaine.

Ce n'est qu'en essayant de ramper hors du soleil brutal, et en découvrant que c'était impossible, que je compris que la discussion à propos de cordes et de coups s'appliquait à moi… et que l'acier étincelant de l'épée de Sovari était placé en équilibre contre mon cou. J'étais allongé sur le côté, les mains

liées derrière le dos et attachées aux chevilles par des cordes bien trop courtes. Avec le dos fortement tendu en un tel arc, mon flanc droit commençait à vibrer au rythme de ma tête. Mais aucune de ces gênes n'était aussi pénible que la compréhension qui chassa mon réveil confus.

— Je vais bien maintenant, émis-je en haletant un peu pour prononcer les mots. Je ne vais pas vous faire de mal.

— Dites cela à Malver.

— Que s'est-il passé ? Je ne sais vraiment pas.

Bon, je savais en gros ce qui s'était passé, bien sûr. Il ne manquait que les détails.

— Malver affirme que vous êtes monté ici en délirant, en jurant de « tuer les maudits humains ». Vous aviez un couteau à la main, et ne sembliez pas vous soucier de qui se ferait percer avec lui. Malver s'est caché derrière l'un des piliers. Quand vous vous êtes approché, il vous a assommé avec une brique. Lorsqu'il a essayé de vous ligoter, vous avez failli lui trancher le bras, alors il a dû vous frapper de nouveau.

— Dieux… (Si troublés qu'aient été mes rêves, le sommeil avait toujours été mon refuge contre cette folie.) Je suis navré. Dites à Malver… (Lui dire quoi ? De ne pas avoir peur ?)… que je suis réellement navré. (Des mots

pitoyablement inadéquats.) S'il vous plaît, reculez maintenant, capitaine. Je dois me libérer, mais je promets de ne pas vous faire de mal.

Après seulement un instant d'hésitation, Sovari se retira assez loin pour éliminer tout danger de me trancher le cou tandis que je me démêlais. Il ne baissa pas son épée, cependant. Je comprenais sa réticence.

Je grognai au relâchement brutal de la tension lorsque les cordes liant mes poignets et mes chevilles cassèrent net.

— Les autres… Je n'ai blessé personne d'autre, n'est-ce pas ?

Je m'assis lentement, appuyant une main contre mon flanc douloureux, faisant de mon mieux pour ne pas

paraître menaçant.

Sovari secoua la tête en regardant les bouts noircis des cordes que j'avais brûlées d'un mot. Sa réponse m'offrit plus de soulagement que les liens rompus.

Je frictionnai mes poignets et ma tête douloureuse, conservant une respiration superficielle tandis que la douleur dans mon flanc s'apaisait.

— C'est quelque chose que je ne semble pas pouvoir contrôler, expliquai-je plus calmement que je ne me sentais. Une maladie de l'esprit, qui n'a rien à voir avec Malver, vous, ou n'importe qui ici. J'aurais dû vous prévenir.

J'aurais dû rester éloigné des

gens… « Des humains », avais-je dit. Était-ce cela ? Jamais au cours de ma vie n'avais-je pris les Ezzariens pour autre chose que des humains ? Il était pourtant vrai que ma rage meurtrière, inexplicable, n'avait jamais été dirigée contre un Ezzarien, jamais contre quelqu'un d'uni à un démon. Gordain, les trois premiers mendiants à Vayapol, Dian l'ami de Blaise, le namhir… tous étaient humains.

— Mon seul but a été de m'assurer que le prince soit hors de danger, déclarai-je à Sovari, méfiant. Et vous avez encore besoin de moi pour cela. Mais je partirai dès qu'il pourra faire du cheval. D'ici là, si Malver ou vous voyez ceci se reproduire, vous avez mon

entière permission de faire tout le nécessaire.

— Nous y veillerons.

Je levai les yeux et vis qu'il était songeur. Terminées, les idées que j'étais le messager d'Athos, je suppose, sauf si les dieux étaient quelque chose de tout à fait différent de ce qu'il avait jamais appris. La pointe de son épée s'était affaissée jusqu'au dallage cassé.

— N'essayez pas d'y aller doucement avec moi si cela se reproduit, Sovari. Je suis bon à ce que je fais. Vous l'avez vu.

— Oh oui. J'ai vu ce que vous faisiez.

Il tendit une main pour m'aider à

me relever.

Je descendis lentement la pente douce en clopinant. Quand nous atteignîmes la source et son compagnon, un grenadier solitaire, je m'arrêtai pour boire et me rafraîchir à l'ombre, laissant Sovari partir devant moi et parler à Malver et aux autres.

Après avoir savouré quelques gorgées de l'eau chaude et trouble, en m'obligeant à ne pas engloutir tout le contenu du bassin lent à se reconstituer en eau, je me reposai sous les feuilles au vert vernissé de l'arbre ancien et essayai de ne pas penser. En vain. Je devais partir ; je ne pouvais même pas protéger Aleksander de moi. Je fermai les yeux et cachai mon visage derrière

mes bras moites. Si seulement je pouvais retrouver la paix du soir dans le désert.

Comme pour répondre à mon désir, les pas lents de Gaspar approchèrent, s'arrêtant juste à côté de moi. Le garçon ne l'accompagnait pas.

— Vous n'avez pas peur ? demandai-je quand je le sentis s'asseoir à mon côté.

Les feuilles bruissaient avec lassitude dans le vent chaud.

— Pas autant que vous. (La voix du vieillard était différente de tout ce que j'en avais entendu. Pas taquine, pas plaintive, pas respectueuse, mais tranchante. Résonnant d'autorité.) Ma

main ne détient pas la vie ni la mort du monde.

Je m'assis et le dévisageai. En un instant, le jour fut englouti par un minuit d'étoiles fracassées, si froid que j'aspirai au rude éclat du soleil.

— Qu'êtes-vous, Gaspar ? dis-je.

— Je pourrais vous demander la même chose. (Ses yeux aveugles, dorés, étaient rivés sur moi. Même si sa voix ne chevrotait pas, ce qu'il prévoyait au-delà du royaume de la vision humaine, quoi que ce soit, l'effrayait vraiment.) Mais bon, vous savez déjà ce que vous êtes. Je vous ai nommé.

— Celui des ténèbres.

Il n'indiqua ni son accord ni son désaccord, mais se dépêcha de

poursuivre, comme si ses mots avaient hâte d'être prononcés.

— Remplir d'épouvante les cœurs de ceux que vous aimez est une chose difficile. L'une de maintes choses difficiles. Étreindre les ténèbres de vos rêves est la plus difficile de toutes. Pour donner un nom au sans-nom, et vous tenir de l'autre côté du gouffre insondable, en face de la lumière.

— Ce n'est pas moi, protestai-je tandis que mon cœur se serrait, sans demander comment il savait, sans remettre en question sa certitude, sans prendre la peine de penser à quel point il était ridicule de supplier l'univers de changer ce que j'avais su tous ces mois.

Je vous en prie, ce n'est pas moi.

— C'est votre vraie voie, celle que vous avez choisie. Pour le bien ou le mal, pour la mort ou la vie.

— Non. Dites autre chose.

Comme si ses paroles allaient changer cela.

— Je ne peux pas retirer ces paroles, ni prononcer un mensonge qui pourrait sembler plus plaisant. Protéger une âme du mal, à un moment donné, la condamne souvent au mal pour l'éternité.

Mais si je ne pouvais protéger ceux que j'aimais, ni ceux que j'avais juré de défendre, alors quel était l'intérêt de quoi que ce soit ? Si j'étais réellement destiné à détruire le monde, mieux

vaudrait peut-être mettre fin à mon existence d'abord. Et pourtant, j'avais tout particulièrement horreur du suicide, le reniement ultime de la valeur de la vie.

— Aidez-moi à comprendre, demandai-je. Je ne sais que faire.

— Vous marchez sur la voie que vous avez choisie. Pour que la lumière triomphe, il doit y avoir des ténèbres.

Ainsi, au final, ce moment de mystère ne m'apporta rien de neuf. Quelle que soit la source de ses paroles – les dieux, une prophétie ou les divagations d'un vieillard mettant le doigt, par hasard, sur une plaie purulente –, les choses se résumaient encore à

céder le contrôle de mon avenir, poser mon pied sur la voie, et la suivre où qu'elle mène. Mais je savais où elle menait. Au franchissement d'une porte faite de piliers, jusqu'à une forteresse qui saignait, là où un homme ailé… un homme avec mon visage… tempêtait et jurait de détruire le monde.

— Nous pouvons vous aider à trouver l'équilibre, guerrier. Avant d'entamer la dernière bataille, vous devez achever cette guerre avec vous-même.

Mais je ne voulais plus entendre. J'enfouis la tête dans mes bras et fortifiai les barrières que j'avais érigées pour tenir mon démon à distance, l'étouffant de sortilèges et

enchantements, l'enfermant dans une forteresse de mon pouvoir. Si je pouvais rester moi-même, réprimer le démon, demeurer de ce côté du portail, refuser son désir impérieux de retourner à Kir'Navarrin, sûrement que rien de tout cela ne se produirait. *Ce n'est pas moi. Je ne le ferai pas. Ce n'est pas moi*.

Lorsque je relevai les yeux, c'était le début de la soirée et j'étais seul. De la fumée odorante flottait légèrement dans l'air. J'avais dû dormir ou être assommé par le soleil, pensai-je. Gaspar n'était qu'un vieillard aveugle. Nul augure ni astrologue n'allait me donner de réponses.

— Il vous demande, Ezzarien !

L’appel venait de Sovari, en bas près du bosquet de nagéras. J’agitai une main en remerciement et me hâtai de descendre le sentier.

Chapitre 9

Aleksander était calé en position assise contre l'une des selles derzhi, et grimaçait tandis que Sarya lui donnait à manger un épais liquide brunâtre avec une cuiller en bois.

— Feu de démon, femme, n'avez-vous rien qui n'ait pas le goût de bouse ? Si je dois vivre dans ce monde maudit, il pourrait être plaisant d'avoir de la nourriture décente.

— Le manioc va bien vous nourrir, guerrier. C'est mieux que la viande pour le blessé. Ça guérit les os.

La vieille femme lui fourra une autre cuillerée dans la bouche avant qu'il puisse se plaindre de nouveau. Malgré son attitude belliqueuse, il ne semblait pas pouvoir rassembler la force de repousser sa main. Il me jeta un regard féroce par-dessus la tête de la vieille femme.

Je m'assis près de l'un des murs qui formaient le coin abrité, et attendis. Sovari avait disparu après m'avoir convoqué, et Malver était invisible. Le soldat réservé envisageait probablement de rester hors de mon chemin jusqu'à ce qu'il ait vu que je n'allais pas le tuer à la prochaine occasion.

Lorsque la coupe fut vide, Sarya la

posa de côté et indiqua du doigt un bassin en argile près du prince.

— Voulez-vous que je vous aide pour cela, maintenant que vous êtes réveillé, guerrier, ou préférez-vous que votre ami le fasse, ou allez-vous rester dans votre propre flaque ?

— Je pisse tout seul depuis un bon nombre d'années. Je n'ai besoin ni d'une fichue vieille chouette, ni d'un Ezzarien lâche pour y arriver.

— Je pense que son sang circule de nouveau, déclara Sarya en me décochant un sourire de ses trois dents marron. Ils ne me nomment jamais « fichue vieille chouette » tant que la fièvre n'est pas bien partie. Mannot va venir s'occuper du cataplasme dans un moment.

Aleksander marmonna contre son dos qui se retirait.

— Quelle sorte de guérisseuse laisse un homme sentir comme le taudis d'un mendiant ? La prochaine fois, elles vont me mettre un bandage de foie de chèvre ou de chou pourri.

Il se mit à manier gauchement le bassin et le pan de sa chemise sale, maculée de sang, mais dans sa tentative de manœuvre il se cogna la jambe, solidement enserrée dans sa cage de bois de la cuisse au pied. Sa tête retomba en arrière sur la selle, et il ferma les yeux.

— Par le sang d'Athos, murmura-t-il en perdant le peu de bonne mine qu'il

avait retrouvée.

— Vous vouliez me voir ? demandai-je en me déplaçant pour soutenir sa jambe éclissée et le faire rouler en douceur, afin qu'il puisse bien viser dans le bassin de Sarya.

Même dans cette position moins que digne, la mâchoire serrée dans l'effort du mouvement, il parvint à avoir le ton d'un prince derzhi.

— Je souhaitais t'annoncer que tu es libre de partir. Prends ton essor, envole-toi, quoi que tu saches faire.

— Un renvoi hardi, de la part de qui ne peut visiblement pas pisser tout seul en ce moment.

— Ton devoir est terminé. Tu m'as toujours dit que ton intérêt n'était pas de

protéger mon empire. Ça me va. Cela pourrait me prendre un peu de temps de regagner la confiance de mes nobles, après m'être enfui d'un combat comme un paysan.

Il grimaça et poussa un juron lorsque je le fis rouler en arrière et ajustai la selle, pour qu'elle le soutienne plus confortablement.

— Vous alliez mourir. Cela n'allait pas inspirer beaucoup confiance non plus.

La douleur dans ses yeux exprima plus qu'un corps blessé.

— Tu as mis ce maudit fardeau sur moi – voir le monde comme tu le vois. J'ai essayé, et où cela m'a-t-il laissé ?

Quand je reprendrai ce qui est mien, penses-tu que je serai capable de m'accorder la moindre suggestion de faiblesse ? Sais-tu ce que je vais devoir céder pour attirer des alliés ?

Je n'avais aucune réponse, bien sûr, et il le savait bien. À quoi bon débattre de possibilités, quand nulle n'avait existé ni pour l'un ni pour l'autre ? Je le laissai donc me hurler dessus, aussi longtemps qu'il en eut la force, et me régaler du peu de connaissances que j'avais sur la guerre derzhi, de ma stupidité de penser que, juste parce que les Hamraschi avaient encerclé ses hommes et en avaient tué la moitié, il avait été destiné à perdre la bataille. Puis il me raconta, avec des détails

macabres, comment il punirait les traîtres qui avaient failli à leur empereur.

Ce ne fut que lorsqu'il s'appuya finalement en arrière et ferma les yeux que je parlai de nouveau.

— Qu'allez-vous donc faire maintenant, Monseigneur ?

— Aller mendier, je suppose. Ramper devant les Gorusch et jurer que je n'ai pas tué mon père. Ramper devant les Fontézhi et leur dire qu'ils peuvent avoir la moitié de mes chevaux, de mes terres, et mon fils premier-né, s'ils veulent simplement faire leur devoir. Dire aux Nyabozzi que je faisais erreur – ils peuvent prendre tous ceux qui leur

plaisent comme esclaves de nouveau, découper les yeux des misérables et vendre leurs enfants, si cela rend le premier seigneur heureux. À ce moment-là, peut-être, pourrai-je les amener à embrocher Édik avant qu'il se mette à penser qu'il n'a qu'à prendre mon empire. Mais me voici contraint à un repos forcé, comme un kayeet dans un piège à mâchoires, tandis que le serpent est sans doute en train de dormir dans mon lit. Par les cornes de Druya, un homme s'est-il déjà trouvé dans une situation aussi abominable ?

— Vous devriez sans doute dormir un peu plus avant de partir ramper.

Je tirai sa cape blanche tachée sur ses jambes.

— Des semaines… il s'écoulera des maudites semaines avant que je puisse monter à cheval.

— Si vous voulez que le membre soit droit, vous devrez le ménager jusqu'à ce que les os se ressoudent.

— Il y a un homme à Zhagad, qui fabrique des bottes de cheval pour des membres fracturés… avec des barres d'acier dedans, du pied à la cuisse. Je vais envoyer Malver pour qu'on m'en fabrique une. Il peut prendre ma vieille botte pour les mesures.

— Mais, Monseigneur, vous ne pouvez pas permettre…

— Malver sait être prudent. Et Sovari et lui devront porter mes

messages jusqu'à ce que puisse me déplacer de nouveau. Je dois découvrir qui est avec moi.

La nuit était tombée tandis que nous discutions. La lune était nouvelle et se levait tard, et bientôt le visage d'Aleksander ne fut plus qu'une tache pâle dans les ténèbres. Notre conversation s'éteignit peu à peu, mon esprit retournant à l'étrange minuit que j'avais expérimenté cet après-midi-là, quand Gaspar avait parlé de lumière, d'obscurité, de destin et de choix. En observant le ciel scintillant au-dessus des silhouettes pointues du bosquet de nagéras, je mourais d'envie de me trouver parmi les étoiles, froid et détaché de toute cette souffrance. Je

devais m'occuper de mon départ. Mais des soucis me harcelaient sans cesse, et je n'arrivais pas à commencer. Si Aleksander envoyait Sovari et Malver en mission, il n'aurait plus personne pour le protéger…

— Malver m'a expliqué ce qui s'est passé avec toi, cet après-midi. (La voix d'Aleksander venait doucement de l'ombre. Je l'avais cru endormi.) Était-ce ce que tu m'avais raconté, cette maladie de l'esprit qui t'inquiète tant ? Le démon ?

J'aurais dû savoir qu'il se souviendrait de tout ce que je lui avais dit, le jour où Sovari et Malver lui avaient immobilisé la jambe.

— Il faut que je quitte Drafa avant de m'assoupir et de vous couper la gorge, déclarai-je, l'amertume montant en moi tel l'octar puant qui suinte des rochers du désert.

— Est-ce pour cette raison que tu n'as pas combattu à mes côtés ? Avais-tu peur de tuer les mauvaises personnes ?

— Il y avait un certain nombre de raisons.

— Dis-moi, Seyonne. Je croyais que tu me soutiendrais, si je le demandais. Pour moi, pas mon père. Pourquoi n'as-tu pas voulu m'aider avant que la journée soit perdue ?

C'est l'amour qui avait fait naître

sa question, car sa fierté ne lui aurait jamais permis de la poser. Je surmontai donc ma propre fierté et lui donnai la réponse, cette chose que je ne pourrais révéler, et ne révélerais à personne d'autre au monde.

— Oui, je m'inquiétais de ce maudit démon, et de mon habitude agaçante d'attaquer quiconque se trouve être à ma portée. Mais sans même cela… je ne peux plus brandir une épée sans avoir mal, Monseigneur. Un coup bien placé au flanc droit, et je ne peux même pas lever le bras, encore moins tenir une arme.

C'était une chose difficile à révéler pour un guerrier, surtout à un ami qui croyait que la force était tout.

— Ah, bon sang… la blessure de poignard.

Aleksander avait vu l'œuvre d'Ysanne. Blaise, Fiona et lui m'avaient sauvé, alors que j'étais à l'article de la mort, ce jour-là.

— Le namhir a failli m'éliminer avec un bâton en bois. Heureusement qu'il était pratiquement mort quand il a réussi à m'atteindre. On pourrait dire que cette folie m'a sauvé ; je n'ai pas l'air de ressentir la douleur quand je taille des corps en pièces. Mais si vous aviez compté sur moi dans la bataille, cela aurait pu tout vous coûter. J'étais obligé d'attendre, et d'être prêt à vous sauver la vie.

— Ça ne te gênera pas si je m'abstiens de remerciements pour cela ?

— Je ne me suis jamais attendu à vos remerciements.

— Je suis sûr que non. (Il rit un peu, mais quand il reprit la parole il était très sérieux.) Tu demeureras avec moi, maintenant ? Nous ferons en sorte que les autres restent sur leurs gardes – ils ne savent que penser de toi, de toute façon –, et il y a des mois que je n'ai pas dormi sans un couteau à la main. Mais je ne crois pas que tu me ferais de mal un jour, même si tu étais fou.

Sa confiance était une leçon d'humilité, mais seule la conviction qu'il était un homme mort, autrement, me

retint là-bas.

— Si vous êtes disposé à prendre ce risque, dis-je, à moins que j'aille plus mal, je vais rester.

Les jours à Drafa étaient très longs et très chauds. L'été approchait, saison où même les coureurs des dunes et les daims des sables ne sortaient qu'après la tombée de la nuit. Nous dormions beaucoup le jour, surtout Aleksander, car les femmes le gavaient d'herbes et de thés pour soulager sa douleur et guérir ses blessures. Dans les jours qui suivirent mon attaque contre Malver, la jambe du prince commença à désenfler, et l'affreuse déchirure de sa chair à se souder. Aucun autre signe de septicémie n'apparut, et Manot remplaça son

cataplasme par un onguent à base d'écorce de pin.

Comme il l'avait prévu, Aleksander dépêcha Sovari et Malver avec des messages bien tournés à destination des seigneurs de plusieurs hégeds puissants. Je le persuadai de laisser les deux hommes parler en premier avec Kiril. Qu'il refuse de le faire pendant aussi longtemps en disait long sur son pessimisme inexprimé.

— Votre cousin attend de vos nouvelles, Monseigneur, argumentai-je pour la dixième fois. Il se peut qu'il ait déjà les renseignements que vous cherchez. Vous n'avez pas d'allié plus solide.

— Je ne veux pas que Kiril meure. Si le vieil Hamrasch a la moindre idée que…

— Vous faites honte à sire Kiril en n'acceptant pas ce qu'il offre. Même moi, j'en connais assez sur l'honneur derzhi pour comprendre cela.

Avec une profonde appréhension, il finit par céder, et envoya Sovari chez Kiril et Malver chez le bottier. Malver me laissa son arc, et j'endossai toutes les tâches de la chasse, attrapant les perdrix choukars filandreuses qui se nourrissaient à la source – pas plus d'une sur dix, me dit Gaspar, autrement les oiseaux ne viendraient plus – et un daim des sables. Les vieillards avaient

du mal à chasser désormais, et Qeb refusait de s'éloigner de Gaspar. Nous étions au moins capables de les remercier un peu pour leur bonté avec des provisions.

Les vieilles femmes papillonnaient autour de nous jour et nuit, nettoyant et pansant la blessure d'Aleksander, éclissant de nouveau sa jambe lorsque l'enflure diminua, en prenant soin de capitonner le bois soigneusement avec des feuilles et des onguents pour éviter des plaies cutanées. Elles conversaient très peu, en dehors de leurs occupations du moment, me laissant la tâche difficile de divertir Aleksander. Au bout d'une journée à peine, nos lames coururent le risque de disparaître par son affûtage

excessif. Il ne tenait pas en place, jurait et se plaignait de mes tentatives de distraction : des discussions sur la géographie et le temps qu'il faisait, mon récent emploi de scribe à Karesh, et à quel point l'agriculture était difficile quand les propriétaires refusaient de donner des outils à leurs métayers. Les paysans faisaient partie des plus courageux de ses sujets. La fabrication ezzarienne des épées, et les différences entre combattre des démons et des humains l'intéressèrent un peu plus. Mais la seule chose qui l'intrigua réellement fut l'histoire de mon bannissement de l'Ezzarie : la recherche de mon fils, qui m'avait mené à Blaise,

mon long séjour dans le royaume démoniaque de Kir'Vagonoth, le Gardien Merryt, longtemps captif là-bas, et l'accumulation de preuves qui m'avait conduit à croire que mon peuple et les démons avaient été divisés par peur de quelque chose ou de quelqu'un emprisonné à Kir'Navarrin.

— Et tu ne sais pas ce qui se trouve à l'intérieur de ce Tyrrad Nor ? demanda-t-il une nuit où nous ne dormions pas.

— À mon avis, une forteresse a plus de chances de détenir un prisonnier qu'un danger informe, dis-je. Merryt en était convaincu, et l'a appelé « le Sans-Nom », en référence au Dieu Sans-Nom, un personnage du mythe ezzarien.

J'imagine qu'il n'est pas impossible que notre légende sur les dieux ait pour origine un incident réel de notre histoire.

Je dus alors raconter à Aleksander l'histoire de Verdonne, la jeune mortelle aimée d'un dieu, et comment le dieu était devenu jaloux de Valdis, leur fils mi-humain, mi-divin, et avait essayé de le tuer, lui et tous les humains qui aimaient l'enfant. Malgré la fureur de son mari, Verdonne s'était tenue fermement entre le dieu et le monde mortel, protégeant son enfant et son peuple.

— Quand Valdis a atteint l'âge d'homme, dis-je, il a vaincu le dieu en combat singulier, mais il n'a pas pu se résoudre à tuer son propre père. Il l'a

donc emprisonné dans une forteresse magique et a retiré son nom pour que plus personne ne puisse le vénérer. L'histoire se conclut sur un avertissement : « Malheur à l'homme qui déverrouillera la prison du Dieu Sans-Nom, car s'abattra sur la terre un courroux de feu et de destruction tel qu'aucun mortel ne peut l'imaginer. Et on appellera cela le Jour de la Fin, le dernier jour du monde. » Ce n'est pas un avertissement à prendre à la légère.

Aleksander, qui était en train d'engloutir un morceau de cuissot de daim aussi gros qu'un poing, s'interrompit.

— Alors, tu penses qu'un dieu siège dans cette forteresse appelée

Tyrrad Nor, à attendre de détruire le monde. Et tu crois que, d'une certaine façon, c'est toi.

— Ce n'est pas un dieu. Non. Ni un rai-kirah. Il comprend comment se servir des rêves, et les rai-kirah ne rêvent pas. Un sorcier, peut-être, de mon propre peuple – un rai-kirah uni à un homme. (Je tapotai négligemment mon couteau sur l'os du cuissot.) Parfois, je pense qu'il me nargue… en me disant que ce que j'ai déjà fait va lui permettre d'être libre… ou que, d'une manière ou d'une autre, il peut me forcer à accomplir son travail pour lui. Je ne sais pas.

— Accomplir son travail… détruire le monde ? Je ne peux pas le

croire. (Il se remit à manger. Si l'appétit était un signe de guérison, Aleksander monterait à cheval dans moins d'un mois.) C'est ton maudit attachement pour le monde entier qui n'arrête pas de déchirer ma vie. Tu t'es cramponné à toi, même à travers tout ce que nous, les Derzhi, t'avons fait, puis à travers la torture et les sortilèges, dans ce Kir'Vagonoth diabolique. Qu'est-ce qui pourrait te faire modifier la nature même de ton âme ? Rien. (Il agita un morceau de galette de pain dans ma direction, pour souligner son propos.) Comme tu l'as dit, il est probablement en train de te narguer, d'essayer de te faire douter de toi. Il sait peut-être que tu es le seul à pouvoir le détruire.

Mais, bien sûr, j'*avais* modifié la nature même de mon âme. Je ne rappelai pas cela au prince, et ne lui parlai pas de mon étrange rencontre avec Gaspar à la source. J'essayais encore de me convaincre que les intuitions de Gaspar n'étaient que les divagations d'un vieillard, et mes perceptions bizarres simplement le résultat de l'exposition au soleil.

— Regarde, exposa-t-il, je vais te faire la même promesse que celle que tu m'as faite, le jour où j'ai coupé tes anneaux d'esclave. Si tu deviens un jour ce scélérat monstrueux, je m'en prendrai à toi. Tu mourras de ma main et d'aucune autre. Te sens-tu mieux comme

cela ?

Je ris.

— Beaucoup mieux.

Je ne précisai pas que, si je devenais la chose que je craignais, ni prince, ni guerrier, ni sorcier ne serait capable de m'affronter.

Le vieil homme et Qeb venaient s'asseoir avec nous tous les soirs, déroulant leurs nattes quand la fournaise étouffante du jour cédait la place à la nuit frissonnante. Gaspar buvait des tasses de nazrheel à n'en plus finir, et nous racontait des récits à n'en plus finir sur Drafa et son histoire, sur les jours où les Derzhi étaient des guerriers nomades, qui protégeaient des invasions barbares les autres peuples du désert.

— Les hommes sauvages venaient à la recherche de nos chevaux et de nos moutons, de notre sel et de nos femmes, dit-il en inhalant les fumées puantes de son thé avec une intense satisfaction. Mais les guerriers les chassaient, et restaient vigilants dans leurs voyages à travers tout le pays. Les gens du désert donnèrent aux Derzhi le nom de « seigneurs des tribus », en remerciement pour leur protection, et nommèrent le plus grand d'entre eux roi de leur pays, qu'ils appelaient l'Azhakstan.

— Seyonne vous a-t-il soudoyé pour réciter cette fable ? demanda Aleksander avec irritation. Ça lui

ressemble tout à fait. Mais je ne suis pas un membre de tribu nomade à qui des gardiens de moutons ont donné un trône. Je suis l'empereur légitime de toutes les terres que mes aïeux ont conquises, y compris l'Azhakstan, et j'aurai mon héritage, même si je dois tuer chaque Hamraschi qui respire.

Comme Gaspar continuait à radoter, absolument pas impressionné par cette sortie, le prince se cacha le visage derrière les bras et fit semblant de dormir.

— Tandis que le royaume se développait, les guerriers se rappelèrent Drafa et firent des pèlerinages ici pour le siffaru – les rites de l'équilibre. Chaque roi d'Azhakstan venait ici

chercher sa vision, le jour de son onction. Cela fait très longtemps que nous n'avons pas vu un roi ici, et nous n'avons jamais vu d'empereur, mais quelques-uns viennent encore…

— Des Lidunni, grogna Aleksander, la voix assourdie par son bras. Je parierais mon âme là-dessus. Ils sont sacrément bons au combat, mais ont le cul trop coincé par toutes leurs traditions. Un peu comme mon ami ezzarien ici.

Les Lidunni étaient les guerriers les plus redoutables de tous les Derzhi – des membres d'une secte combinant religion et art du combat à mains nues. Ils ne portaient jamais d'armes, mais on

racontait qu'ils pouvaient, d'une seule main, briser l'échine d'un homme ou saisir une lance au vol avant qu'elle frappe sa cible.

Gaspar soupira.

— Je ne dirai pas qui cherche à nous voir – sincèrement, il n'y en pas tant que cela –, seulement qu'ils viennent souvent nus et brisés, et partent d'ici entiers. J'ai essayé de persuader votre ami préoccupé de rechercher le siffaru avant de reprendre le combat, mais il continue à lutter sans aide. Peut-être pourriez-vous l'influencer ?

Aleksander retira le bras de son visage et fronça les sourcils dans ma direction.

— Tu devrais peut-être essayer. Tu

aimes les trucs mystiques, et ils ont beau papoter sans arrêt sur des sujets sans importance, ces gens semblent vraiment s'y connaître en matière de guérison. Si les Lidunni trouvent du mérite à leurs pitreries, cela t'aiderait peut-être pour ton problème.

Je secouai la tête. Je ne voulais plus de visions.

Sovari revint au bout de dix jours. Il arriva à l'aube, apportant des sacoches pleines de couvertures, d'outres de vin, de viande séchée, de galettes de pain comme celles que les Derzhi transportaient lors de longues campagnes, ainsi que quelques vêtements merveilleusement propres, et

une tête remplie de nouvelles informations, dont aucune n'était bonne.

— Sire Kiril allait devenir fou d'inquiétude pour vous, Monseigneur, déclara Sovari en se laissant tomber de sa selle et en fléchissant le genou devant le prince. (Il ne se leva pas, mais garda la tête baissée même quand le prince lui fit signe de se relever.) Veuillez me pardonner d'apporter des nouvelles exécrables, Votre Altesse, mais sire Kiril m'a prié de tout dire sans m'arrêter pour reprendre mon souffle ou si vous m'interrompiez, et c'est ce que je vais faire. Vous avez été déclaré parricide et régicide, Monseigneur, dépouillé de tous vos titres et toutes vos terres, condamné par les Vingt à être

fouetté, pendu au grand marché de Zhagad, à avoir vos entrailles arrachées et enflammées alors que vous vivez encore…

— Dieux, capitaine, songez à vos paroles ! protestai-je.

Nul homme qui se rétablissait d'une grave blessure n'avait besoin d'entendre des détails aussi grotesques. Aleksander savait de quoi son peuple était capable.

— Comme je le disais, Ezzarien, sire Kiril m'a prié de tout raconter, sans retenue, pour que Monseigneur comprenne dans quel danger il est. Vous n'êtes en sécurité nulle part dans votre empire, Monseigneur Prince. (Sovari

déglutit avec peine.) Ils ont mis votre tête à prix.

À prix… comme un vulgaire voleur. Aleksander resta silencieux si longtemps que je crus que son cœur s'était arrêté. Quand il parla enfin, ses mots auraient pu trancher de la chair.

— J'espère qu'ils ont fixé un prix intéressant, au moins. Alors, dis-moi, à combien estiment-ils mes entrailles ?

— Dix mille zénars, Monseigneur.

— Dix mille… Tu étais une affaire, Seyonne. Je n'ai payé que vingt zénars pour toi et n'ai pas une seule fois brûlé tes entrailles. (Il s'adossa au mont de sable que nous avions entassé derrière lui, mais l'air frémissait encore de sa colère.) Alors, ont-ils couronné le

cousin de mon père ?

Sovari faiblit, et son hésitation confirma ce que sa langue n'osait dire.

— Monseigneur…

— Je vois. (Rarement avais-je ressenti un froid si mortel.) Et qui en est mort ?

— Siva, Walthar, Dèmtari – tous vos conseillers personnels, gardes du corps et serviteurs ont été exécutés le jour du sacre. Environ soixante-dix hommes. Seuls ont été laissés en vie quelques-uns qui sont apparentés aux Fontézhi, et ceux qui sont disposés à témoigner contre vous. Certains ont attesté de vos désaccords avec votre père et ont fait allusion à des complots

contre lui ; d'autres ont affirmé que vos décrets modérant le commerce des esclaves, et changeant les termes des contrats de main-d'œuvre, avaient pour but d'affaiblir les hégeds que vous n'aimiez pas. L'ordre a été donné d'intercepter vos troupes et de tuer vos capitaines, mais sire Kiril avait déjà fait passer le message à Stépok d'éviter Zhagad et d'amener vos hommes directement à Srif Naj. Quand les choses se sont gâtées, il a ordonné à Stépok de disperser les troupes, de se cacher dans le village et d'attendre vos instructions.

Aleksander était livide, les mains tremblantes.

— Et ma femme… quelles nouvelles d'elle ?

J’avais pensé que le visage de Sovari, brûlé par le soleil, ne pouvait flamber davantage.

— Elle est suffisamment en sécurité pour l’instant, Monseigneur. Son père, sire Marag, a dénoncé publiquement l’assassin de l’empereur, sans vous nommer cependant. Il est retourné à Zhagad pour protéger le jeune Damok ; les temps sont trop périlleux pour laisser un garçon en charge de la maison de Zhagad. Ma dame est revenue à Zhagad avec sire Marag mais reste confinée dans la maison de son père, et a fait savoir qu’elle refuse que votre nom soit prononcé en sa présence.

— C’est aussi bien que nous

n’ayons pas fait d’enfant. C’est la seule raison pour laquelle elle vit encore. Comment Kiril reste-t-il en sécurité ?

— Madame sa mère, la princesse Rahil, a gardé le silence sur l’ascension de sire Édik, ce qui le perturbe grandement. Sire Édik a ostensiblement courtisé la bénédiction de la princesse, affirmant que son souci de l’honneur des Dénischkar l’avait forcé à ces choix difficiles, et que son autorité ne serait pas complète tant que son propre héged n’aurait pas resserré les rangs derrière lui. Quand même, sire Kiril en personne a témoigné publiquement contre votre folie d’avoir attaqué les Hamraschi. Il vous supplie de comprendre que cela lui écorche la langue, mais c’est la seule

façon de défendre vos intérêts. Il a négocié la capitulation de votre légion après la bataille et a réussi à obtenir des conditions favorables, en déclarant que la plupart d'entre eux étaient des conscrits non volontaires. Mais il est aussi en contact avec plusieurs maisons qui détestent clairement Édik et la hâte inconvenante avec laquelle il a agi.

Aleksander se pencha en avant.

— Alors, elles me soutiendront ? Quelles maisons ?

Sovari baissa davantage la tête.

— Ah, Monseigneur…

— Allez, dis-moi. S'il n'y en a que trois ou quatre, qu'il en soit ainsi, tant qu'elles font partie des Vingt. Chaque

héged puissant a ses propres alliances que l'on peut mettre à profit. Lesquels se joindront à moi ?

— Aucun, Monseigneur. Sire Kiril dit…

— Aucun ! Comment, au nom des saints dieux, est-il possible qu'aucun héged ne soutienne son empereur légitime ? Et les maudits Rhyzka, les plus loyaux de tous ?

Sovari tressaillit, comme si les mots du prince étaient munis d'une pointe d'acier.

— Le prince Édik a donné aux Rhyzka la charge de vos propriétés personnelles, Monseigneur, pour vous empêcher de les utiliser comme base de rébellion.

— Sortez. Vous tous. Sortez !

Aleksander tremblait de rage. J'étais convaincu que si Sovari ou moi avions prononcé un mot de plus à ce moment-là, nous nous serions retrouvés avec un poignard entre les yeux. Nous le quittâmes donc, et j'avertis Sarya que le prince ne devait pas être dérangé jusqu'à ce que je lui en donne la permission.

— Il a peut-être aussi besoin du siffaru, dit-elle en s'efforçant de voir, à travers la lumière éblouissante du soleil, la silhouette recroquevillée dans l'ombre suffocante.

— Il faudra plus que des visions pour rééquilibrer sa vie, rétorquai-je. Et

je ne sais pas où nous trouverons ce qu'il faut.

— Gaspar cherche des réponses pour le guerrier de la lumière, mais, juste au moment où il ressent cette motivation urgente, sa vue est brouillée. (La tristesse accablante de Sarya détourna mon attention de la détresse d'Aleksander.) Gaspar n'a plus beaucoup de temps. Je ne sais vraiment pas si c'est une chance ou un fardeau qu'il le sache.

— La vue de Gaspar… (Je touchai l'épaule ronde de Sarya lorsqu'elle se détourna.) Parlez-moi de la vue d'un aveugle, Sarya.

Des gouttelettes humides perlaient à ses yeux rougis.

— Gaspar avait quinze ans quand son jour est venu de regarder dans la fumée. Il en avait manifesté les signes depuis l'enfance, bien sûr, et on l'avait amené à Drafa pour qu'il attende son heure. Dyomed n'avait que cinquante printemps, Gaspar pensait donc qu'il aurait longtemps à attendre. Mais Dyomed a été mordu par un cycnid, un scorpion venimeux, et il est décédé en moins d'une journée. Depuis ce jour, Gaspar est l'Avocar de Drafa. Durant soixante printemps, il a détenu des réponses, mais tellement peu sont venus demander. Et maintenant, il se fait tard.

« Avocar ». Oracle.

Chapitre 10

Les Ezzariens n'étaient pas les seuls sorciers au monde. Bien que nous soyons convaincus que nous étions les seuls à comprendre suffisamment la mélydda, et à en posséder assez pour mener la guerre contre les démons, nous savions que chaque race et chaque tribu avait ses voyants, ses prophètes, ou ceux qui tissaient des amulettes d'amour, des sortilèges de guérison ou des talismans contre le mal, et que, en de rares occasions, ces personnes tissaient avec exactitude.

Un matin caniculaire, quelques jours après le retour de Sovari, je demandai à Aleksander s'il avait déjà entendu parler de l'Avocar de Drafa. J'étais en train d'aider le prince à changer de position, le calant assis avec des montagnes de sable tassé et de couvertures roulées. Sa jambe lui faisait toujours mal, mais pas autant que le rapport de Sovari. Le prince avait dit à peine dix mots les jours précédents, hormis au capitaine, qu'il interrogeait sans fin sur le sort ou les prises de position publiques et privées de chaque seigneur des Vingt hégeds. Sovari était censé partir pour Zhagad à la tombée de cette même nuit, pour découvrir les

réponses qu'il n'avait pas été capable de fournir.

— Un oracle ? Ça ne me rappelle rien. Cela aurait pu m'éviter beaucoup d'ennuis, n'est-ce pas ? M'avoir dit de ne pas me soucier d'un certain nombre de choses.

J'étais peiné d'entendre l'amertume d'Aleksander.

— Il y a sûrement eu une mention quelconque de Drafa. Vous avez été formé par des gens qui révéraient les traditions derzhi – votre oncle…

— Dmitri aurait tué quiconque aurait essayé de lui prédire son avenir. Il aurait affirmé qu'ils complotaient contre lui, et que le seul moyen d'être certain de leur échec était de se

débarrasser d'eux. C'est l'une des nombreuses leçons que j'aurais dû apprendre de lui.

— Les oracles ne prédisent pas l'avenir, objectai-je. Ils ne prétendent pas voir de vrais événements, ni interpréter ni influencer ce qu'on devrait faire à leur sujet. Ils rapportent seulement les aperçus qui viennent de leurs visions. Il faut déterminer soi-même de quelle façon les interpréter. Sarya dit qu'on appelle Gaspar l'Avocar de Drafa.

— Dis au vieillard de ne me prêcher aucune de ses sottises. Notre avenir n'est écrit nulle part, sauf dans nos actes.

Aleksander se cacha les yeux derrière ses bras pour s'isoler de la lumière – un geste que j'avais appris à identifier comme un renvoi.

— Peut-être, murmurai-je, en le laissant à son sommeil… ou plus vraisemblablement à ses idées noires.

Je ne pouvais dissiper mon malaise. Ma vie avait été entrelacée de prophétie. Chaque fois que je refusais de l'admettre et fonçais dans une autre direction, je finissais de nouveau en plein dedans. Mes ancêtres avaient fermé l'accès à Kir'Navarrin à cause d'une prophétie, et j'avais jugé qu'ils avaient eu tort. Ils n'avaient pas compris les conséquences de leurs actes :

l'existence des rai-kirah et le tourment de l'exil des démons, qui avaient conduit à notre guerre interminable. Cette même prophétie, évoquée dans une ancienne mosaïque, avait dépeint un homme ailé marchant vers la forteresse de Tyrrad Nor, une clef à la main, et avait averti d'une catastrophe accablante, qui était l'un des résultats possibles de ses actes. J'avais fait ce que je croyais être juste, étais arrivé à une interprétation qui justifiait ce que j'avais fait pour rouvrir la porte, mais je ne pouvais échapper aux doutes, pas quand mes rêves me disaient que le visage de la monstrueuse catastrophe était le mien. Par conséquent, il était plus difficile de rejeter en bloc les

paroles de Gaspar, à présent que j'entendais dire qu'il y avait une tradition de vérité mystique à Drafa.

Mon malaise ne m'avait pas quitté lorsque je montai la côte jusqu'à notre point de surveillance et envoyai Sovari prendre un peu de repos, avant son trajet nocturne. Sarya était assise avec le prince endormi, car Malver n'était pas encore rentré de sa mission à Zhagad. La journée était atrocement chaude. J'étais assis sous un nagéra solitaire, à boire de temps en temps de petites gorgées d'une gourde et à regarder les lézards se précipiter d'un petit coin d'ombre à l'autre. Je devais fournir un effort monumental pour me convaincre de

quitter l'ombre et de faire le tour de la butte toutes les heures, afin de fouiller du regard chaque direction à la recherche de signes de poursuite. Kiril nous avait fait avertir qu'Édik ne serait pas à l'aise sur son trône dérobé tant qu'il n'aurait pas la preuve qu'Aleksander était de la nourriture pour les vautours, mais il était difficile d'imaginer que le Derzhi chercherait le prince à Drafa, parmi toute l'immensité d'Azhakstan.

L'air vibrait de chaleur. Je sentis que je m'assoupissais. Il ne s'était écoulé que peu de temps depuis ma dernière ronde, mais je remontai le foulard du haffaï blanc fluide que Sovari m'avait apporté et me levai en

trébuchant. Je choisis quelques graines juteuses de grenade, dans un fruit que je venais d'ouvrir, et me fourrai les petits nodules sucrés dans la bouche en arpentant de nouveau le sentier poussiéreux. La lumière de midi était mate, le ciel d'un bleu dur argenté. Nul oiseau, insecte, ni murmure de vent ne venait rompre le silence. Pourtant au nord, où se trouvait Zhagad, j'aperçus un éloquent nuage de poussière. Je m'immobilisai et plissai les yeux. La poussière se déplaçait… vers le sud, en direction de Drafa.

— Des cavaliers ! hurlai-je, descendant en courant le sentier vers notre abri.

Comme je l'avais appris de dure expérience, même une sorcellerie puissante ne pouvait contrer la simple supériorité numérique. Quel que soit le sortilège que je pratique, Sovari et moi ne pouvions tuer cinquante Derzhi tout seuls, et en laisser ne serait-ce qu'un en vie, pour qu'il signale la position d'Aleksander, serait un échec. Je n'avais pas le temps de me métamorphoser. Nous ne pouvions pas non plus nous enfuir, pas avant qu'Aleksander soit suffisamment bien pour monter à cheval, ce qui signifiait que nous étions obligés de laisser les cavaliers fouiller Drafa. Les femmes nous avaient dit qu'elles avaient un

endroit où nous cacher s'il le fallait, mais elles avaient refusé de le révéler, sauf en cas de nécessité. N'ayant pas d'autre solution raisonnable, je priai qu'il soit sûr. Les Derzhi seraient là dans quelques instants, pas dans quelques heures.

— Qeb ! criai-je. Nous avons besoin de la cachette.

Debout dans le sentier poussiéreux, le garçon regarda au nord, dans le désert.

— Sarya va vous montrer, déclara-t-il calmement en croisant les bras sur son mince torse brun. Je vais aller voir Gaspar. Nous nous chargerons de cela.

— Dis à Gaspar que ce sont des guerriers derzhi. Ils ne viennent pas en

quête d'équilibre. Ils pourchassent mon ami blessé. Il est l'héritier…

Qeb écarta d'un geste mes préoccupations.

— Nous savons qui il est. Ce n'est pas la peine de vous inquiéter. Emmenez-le en sécurité.

J'avais envie de secouer le garçon pour le faire sortir de son étrange détachement. Déchiré entre le désir d'éloigner Aleksander et la certitude que ce garçon calme et le vieil homme allaient faire quelque chose d'idiot, je restai debout stupidement dans la poussière, à ne rien faire. Mais Sarya nous fit signe, près d'un mur éboulé, et je dus bouger.

— Ils ne feront preuve d'aucune pitié, Qeb, criai-je au garçon. Ils le veulent absolument.

Tandis qu'il marchait lentement vers la maison de Gaspar, il acquiesça de la tête avec calme.

— Nous comprenons.

Sovari avait posé notre civière rudimentaire à côté d'Aleksander qui ronflait, et secouait l'épaule du prince.

— Monseigneur, dit-il. Monseigneur, nous devons vous déplacer.

Aleksander marmonna d'un air somnolent, mais ne se réveilla pas.

— Nous ne pouvons attendre sa permission, décidai-je.

Je saisis le prince par la taille et le fis rouler vers moi tandis que Sovari lui glissait la civière sous le dos.

Aleksander grogna lorsque nous le déposâmes, puis, alors que je levais sa jambe avec précaution et la plaçais sur la civière, ses couleurs s'évanouirent et ses yeux s'ouvrirent brusquement.

— Par le feu du démon ! Qu'est-ce que vous faites ?

— Des cavaliers, Monseigneur. Nous ne sommes pas certains de qui ils sont, mais il y en a un nombre considérable. Nous devons vous cacher.

— Je vais donc m'enfuir de nouveau.

— Nous n'avons pas le temps de

discuter, éludai-je en jetant l'épée d'Aleksander, son poignard et ses couvertures sur lui.

Je fis un signe de tête à Sovari, et nous soulevâmes la civière.

Manot nous avait rejoints et rassemblait ses remèdes, les gourdes et les couvertures éparpillés dans notre petit refuge. Elle répandit à coups de pied du sable et des broussailles sur le sol, et le coin près du bosquet de nagéras ressembla bientôt à n'importe quelle autre partie de la ruine décrépite. Pendant ce temps, Sarya avait écarté un enchevêtrement de mauvaises herbes et de briques de terre, dévoilant une porte basse sur le côté d'une montagne de décombres, où un certain nombre de

maisons et de murs s'étaient effondrés les uns sur les autres.

Sovari et moi dûmes nous baisser en franchissant la porte pour entrer dans un passage obscur. L'air avait une douce odeur de fumée, et les murs et le plafond semblaient bien plus stables que le revêtement de briques effritées ne l'aurait laissé supposer. Ce que je pouvais voir du chemin menait en pente raide vers le bas, disparaissant dans un noir d'encre, après la lumière éblouissante du midi. J'invoquai en chuchotant une lumière pour accroître la lueur de la torche crachotante de Sarya. Trébucher et laisser tomber Aleksander n'améliorerait pas notre sort.

Ce que nous découvrîmes au bout du passage était stupéfiant : une pièce fraîche et sèche, aux murs de roche solide – la salle d'une grotte, ensevelie depuis longtemps par le désert et la cité. Lorsque nous déposâmes la civière du prince et que nous nous tournâmes pour nous émerveiller, le temps lui-même sembla se dérouler à l'envers. Cet endroit ne faisait pas partie de Drafa, mais était bien plus vieux. Sur chaque surface de la pièce, il y avait des peintures, qui ne représentaient ni les abstractions sophistiquées de visages et de silhouettes ornant les peintures de sable derzhi, ni les représentations détaillées de la vie et des mythes que

j'avais vues dans d'autres cultures de l'empire. C'étaient des œuvres plus simples, créées par des mains qui croyaient au pouvoir de ce qu'elles dessinaient. Des kayeets, des daims des sables, des hardes de coureurs des dunes et de gazelles – les créatures du désert –, tous en train de bouger, courir, bondir, peints en rouge, ocre, brun et noir profonds – les couleurs du désert. Et partout il y avait des chevaux, les chevaux gracieux qui étaient l'âme même des Derzhi. La pièce était remplie de leur pouvoir.

— Saint Athos…

Le prince regardait bouche bée le spectacle majestueux, et je m'en émerveillai aussi, mais rien qu'un

instant, car les chevaux me rappelèrent les sabots qui fonçaient vers nous à travers les dunes.

Manot avait descendu le sentier derrière nous, mais il n'y avait aucun signe de Fessa, de Gaspar ou de Qeb. Je remontai le passage en courant, pour aller les chercher, mais Sarya se tenait dans le rectangle brillant de la porte extérieure et me saisit le bras avant que je puisse sortir.

— Restez ici. Qeb fermera l'accès quand il viendra.

La lumière du soleil illuminait sa face flétrie. Elle pleurait.

— Que vont-ils faire, Sarya ?

— Gaspar croit que nous ne

pouvons pas tous nous cacher. Les chasseurs sauront que quelqu'un vit ici, à Drafa. Mieux vaut qu'ils trouvent quelqu'un.

Le vieillard avait raison, bien sûr. Malgré toute ma volonté de les traîner vers la sécurité, quelle qu'elle soit, que cette salle cachée pouvait offrir, l'absence de résidents, dans un endroit qui présentait des signes d'habitation récente, pousserait les poursuivants à mettre le lieu en pièces.

— Il sait ce que ces hommes vont faire ?

Sarya acquiesça.

— Durant la moitié de sa vie, il a su. Seul le jour était le mystère.

Nous étions obligés de respecter le

choix de Gaspar et Fessa. Il leur appartenait d'offrir ce présent, et il aurait été cruel de refuser leur générosité, car cela n'aurait sauvé aucun de nous.

Le couple âgé était assis dans le bosquet de nagéras. Qeb était agenouillé à leurs côtés, la tête inclinée, tandis que Fessa, souriante, caressait ses cheveux brillants. Gaspar posa les mains sur les épaules minces et nerveuses du garçon et l'embrassa, puis lui fit signe de se dépêcher. Des nuages de poussière s'élevaient derrière les tamaris.

Qeb s'éloigna lentement du couple âgé, s'arrêtant plusieurs fois pour contempler le désert et lever les yeux

vers le ciel. À un moment donné, il s'accroupit, puisa une poignée de sable, et la regarda s'écouler entre ses doigts. J'étais sur le point de m'arracher les cheveux, à le voir ainsi prendre son temps.

Gaspar lança au garçon :

— Va, mon enfant ! Tu n'oublieras pas !

Qeb se releva et fit un geste de la main à Fessa, puis il courut avec légèreté vers notre cachette. Avant de m'écarter pour laisser le garçon passer par la porte, je soulevai une petite tornade, pour masquer nos traces de pas. Dans le bosquet de nagéras, Gaspar rit et leva une tasse dans ma direction. Peut-être l'homme aveugle sentait-il le

vent et savait-il qu'il n'était pas du désert. J'aidai Qeb à mettre des briques et des broussailles en place, nous battîmes en retraite dans le passage obscur que nous descendîmes, et là nous nous assîmes. À attendre.

D'épaisses couches de sable et de décombres nous séparaient de ce qui eut lieu à Drafa cet après-midi-là. Des oreilles ordinaires ne pouvaient entendre les cris et imprécations de fouilleurs frustrés, ni les cris d'agonie des deux personnes âgées qui connurent une mort cruelle pour garder nos secrets et nous sauver la vie. Même si j'aurais préféré rester sourd comme les autres, je choisis d'écouter. Partager l'événement

d'une certaine façon semblait une question de respect pour le sacrifice de Gaspar et de Fessa. J'espérais que les vieillards devinaient mon aptitude et savaient donc que, d'une si petite manière, ils n'étaient pas seuls.

Les autres m'observèrent, mais ne me demandèrent pas ce que j'entendais. Les malédictions que je marmonnais, et mes poings serrés, leur suffisaient sans doute pour supposer qu'ils ne voulaient pas savoir. Sarya et Manot se tenaient les mains, appuyant leur tête grise sur l'épaule l'une de l'autre. Qeb, solennel, était assis dans le coin de la pièce peinte, ses bras minces enroulés autour des genoux, ses yeux marron clair rivés sur les peintures antiques. Sa peau

bronzée semblait rayonner de sa propre lumière. D'une manière insondable, le garçon était à sa place dans cette salle. Un lieu saint. Son lieu.

J'entendis finalement le groupe des chasseurs partir, en parlant à voix basse de leur malaise à rester dans Drafa « hanté » après la tombée de la nuit. Leur capitaine se déclara satisfait des résultats de l'après-midi. Les vieillards avaient tenu bon plus longtemps qu'il ne l'aurait cru possible, mais ils avaient à l'évidence révélé leur secret : le prince Aleksander avait trouvé refuge à Drafa assez longtemps pour se remettre d'une cheville tordue, mais avait disparu dans le désert dix jours plus tôt.

Une fois les assassins partis, le silence resta absolu, et au bout d'une autre heure à écouter, je me dis que si des soldats avaient été laissés pour monter la garde dans la cité, ils étaient assez peu nombreux pour que je puisse les tuer. Je me réjouissais de cette chance.

— Restez ici jusqu'à ce que je vous dise de sortir, déclarai-je. Je vais m'assurer qu'ils n'ont pas laissé de sentinelle.

— Les vieillards ? demanda Aleksander.

— Morts, répondis-je. Ils ont raconté une bonne histoire et l'ont maintenue jusqu'à la fin.

J’écartai avec prudence les décombres à la porte et sortis en rampant dans la fin d’après-midi. Je montai et descendis furtivement les chemins de la cité morte, l’oreille à l’affût du frottement d’une botte, d’une toux ou du tintement étouffé d’armes, l’œil guettant le miroitement du métal là où il n’avait pas sa place, ou une ombre plus foncée que d’habitude. Je voulais punir quelqu’un pour ce qui s’était passé ; je désirais ardemment un cou derzhi à étrangler, une mâchoire arrogante à fracasser, un ventre bien nourri dans lequel enfoncer mon poignard. Mais une inspection minutieuse me convainquit que chaque cheval entré au galop dans

Drafa cet après-midi était reparti au galop, et que les seules créatures au-dehors étaient des rats, des scorpions et un unique daim des sables, nerveux, à la source.

Avant d'appeler les autres pour qu'ils sortent de leur cachette, je me demandai si je devais descendre Gaspar et Fessa des nagéras où ils avaient été attachés et torturés. Même si cela aurait été un acte de gentillesse envers Manot et Sarya, je ne me sentais pas particulièrement gentil, et l'instinct m'enjoignait de laisser intacte cette scène atroce, pour que nous puissions tous témoigner de la vilenie qu'un humain pouvait pratiquer sur un autre. Et c'est ainsi que Sovari et moi

transportâmes Aleksander hors de la salle peinte, et que le prince vit ce qui avait été donné pour le sauver. Il ne détourna pas les yeux, mais ne dit rien, ce qui indiquait peut-être avec plus de justesse l'ampleur de son horreur.

Sovari nous suggéra de laisser le couple décédé en place, pour que leur absence ne témoigne pas de notre présence, au cas où les chasseurs reviendraient. Mais les femmes ne voulurent pas en entendre parler, affirmant que les âmes ne pouvaient prendre congé de la chair tourmentée tant que les corps n'étaient pas étendus sur le sable. Une fois Aleksander réinstallé, le capitaine et moi

descendîmes donc Gaspar et Fessa, laissant Manot et Sarya s'occuper des corps détruits.

Sovari partit pour Zhagad une heure après le coucher du soleil, à pied, car les éclaireurs derzhi avaient pris son cheval et tué le chastou.

— … et je veux savoir qui est venu ici aujourd'hui, dit le prince après avoir passé en revue sa longue liste de messages et de demandes de renseignements. Le nom de chaque homme.

— Oh oui, Monseigneur. Je l'aurais fait pour ma propre information, même si vous ne l'aviez pas ordonné.

J'aidai Sovari à remplir ses gourdes d'eau et assistai à son départ.

Lorsque Sarya fut prête, je portai les deux corps nettoyés dans le désert, les dieux ayant eu leur dû de lumière du jour, et les exposai sur les dunes, pour les chacals. Le bois était rare dans le désert. Seuls les empereurs pouvaient se permettre une crémation. Quand tout cela fut fini, je recherchai une autre occupation. J'offris de participer avec Sarya et Manot à la veillée funèbre nocturne, mais elles refusèrent. Qeb n'avait pas encore émergé de la grotte. Peut-être le garçon avait-il peur de voir ce qui s'était abattu sur ses amis. Il était très jeune. Je retournai voir Aleksander.

Le prince prétendit qu'il souhaitait dormir, mais je sentis qu'il avait besoin

d'être seul. Je comprenais. J'avais toujours eu besoin de passer du temps seul, après une bataille de démons, pour retrouver équilibre et perspective. Mais, cette nuit-là, j'avais peur d'être seul. Les ténèbres et la violence bouillonnaient en moi, alimentées par les horreurs du jour, et je n'étais pas sûr d'être capable de les tenir à distance. Je prévins Aleksander de ne dormir que d'un œil, puis me débarrassai de mes armes, et me promenai dans la ruine poussiéreuse en essayant de ne pas penser, de ne pas scruter la nuit déserte, craignant de voir une femme en vert déchirer mon âme divisée avec une peine que je ne comprenais pas. En quête de stabilité, je m'efforçai de

renforcer de nouveau mes barrières – les protections contre l'infestation démoniaque que j'avais apprises dans mon enfance –, mais la mélydda ne se façonnait pas selon ma volonté. J'étais sur le point d'exploser, prêt à cracher violence, danger et folie dans toute la ruine silencieuse. Finalement, juste après le lever de la lune, je tombai à genoux dans le sable, m'enfouissant la tête dans des mains tremblantes. Je me sentais en lambeaux, infirme et effrayé.

— Je peux vous aider, guerrier.

Le parfum de fumée chargée d'herbes et la voix calme, juste à l'orée de l'âge d'homme, m'indiquèrent qui était venu. Les pieds nus du garçon

n’avaient fait aucun bruit.

— À moins que vous puissiez m’accompagner dans un lieu où j’ai peur d’aller, je ne pense pas que ce soit possible.

— Le siffaru est un voyage de l’esprit. Les dieux peuvent vous conduire où ils veulent, vous enseigner ce que vous craignez, en vous rappelant la force que vous possédez pour y faire face. Vous connaissez déjà le mérite de voir ce qui est douloureux. Vous devez maintenant vous préparer pour la tâche que vous avez choisie. Ne nous permettrez-vous pas de vous aider ?

— Je ne peux pas donner libre cours à mes peurs pour le moment. Le prince… en tel danger… il est tout…

— Gaspar et Fessa vous ont donné ce temps. Les chasseurs ne reviendront pas ici, et Sarya et Manot prendront soin de votre prince tandis qu'il guérit. Pour l'instant, son plus grand danger, c'est votre propre main.

Je frissonnai devant cet écho inquiétant de mes propres pensées.

— Comment pouvez-vous savoir ces choses… vous, un enfant qui avez vécu ici, dans ces terres désolées, depuis plus longtemps que vous ne pouvez vous en souvenir ?

— C'est mon don de savoir.

L'étrangeté de la voix de Qeb me fit brusquement lever les yeux, mais le garçon s'éloignait déjà, vers la porte

obscure qui béait dans le tas de décombres. Ses pas étaient lents et maladroits, hésitants, tout à fait à l'opposé de sa gracieuse vivacité. Il trébucha sur un débris, et quelque chose dans la façon dont il agita les mains pour trouver l'équilibre me déchira le cœur.

Quand j'étais asservi aux Derzhi, une vieille esclave m'avait conseillé de me satisfaire de mon sort, en disant que ceux qui s'élevaient aux plus hauts sommets avaient le prix le plus fort à payer. Voilà encore une fois une preuve de sa sagesse. Quel prix, pour regarder dans des royaumes du mystère, rechercher des visions, et les tenir prêtes pour ceux qui venaient nus et brisés ?

Je me levai et descendis le sentier, suivant le jeune aveugle dans les ténèbres.

Chapitre 11

Combien de jours vécus-je dans la grotte ? Dès que je me fus convaincu d'abandonner les exigences du devoir et d'entreprendre le voyage, je me fis également renoncer à l'impératif du prisonnier de compter ses jours de servitude. J'aurais pu dénombrer mes périodes de sommeil, mais, perdu dans une brume de fumée et de mystère, je ne pouvais être certain de dormir une seule fois par jour, ou de dormir du tout. Des fruits ou du pain, et du lait de chèvre, apparaissaient sur le rocher plat, près de

la porte d'entrée, lorsque je ne regardais pas, juste assez pour apaiser les besoins physiques impérieux, tout en laissant mes faims intérieures intactes. Je n'étais pas captif, bien sûr. J'aurais pu sortir de la grotte n'importe quand. Mais j'étais au bord de la désintégration, et priais pour que ce mystère m'aide à maintenir ma cohésion.

Dès la première heure, quand Qeb me conduisit dans la pièce intérieure nue, m'assit sur le sol de terre et me pria de renoncer à la parole et à toute connexion avec la vie pour la durée du siffaru, je ne fus jamais sûr exactement de ce qui se passait. Chaque fois que ma tête commençait à s'éclaircir, je clignais des yeux et trouvais Qeb assis en tailleur

à mon côté. Il souriait, jetait une poignée de feuilles sèches dans une cuvette de cuivre et les allumait avec un cierge, mettant ses doigts minces autour du bassin pour guider ses actions. Puis, tandis que l'âcre fumée gris-bleu s'élevait en bouffées de la cuvette, il prenait mes mains et me forçait à regarder dans ses yeux aveugles, toujours à vif et suintant de ce qu'il avait bien pu faire pour les détruire.

Il était difficile de détacher les liens avec le monde. De vagues inquiétudes me tourmentaient : à propos d'Aleksander, de Sovari, de Malver, qui n'était pas encore revenu de Zhagad, de ma femme et des Ezzariens, perdus dans

leur refus de la vérité, et de Blaise, de sa sœur et de mon enfant, cachés quelque part dans le monde de plus en plus dangereux. Quand je mangeais, les goûts me brûlaient la langue comme de l'acide, et j'étais submergé de souvenirs : une petite gorgée de vin dans le verre de mon père… une pêche mûre partagée avec Ysanne, le premier jour de notre appariade, quand j'avais quinze ans et que je l'aimais de la passion concentrée de la jeunesse… le pain sec, infesté d'asticots qui m'avait donné envie de vomir quand j'avais succombé à la faim pour la première fois en tant qu'esclave. Parfois, je me retrouvais agenouillé au centre d'une pièce à peu près circulaire, les genoux douloureux et les muscles

raides, comme si j'avais été là de longues heures, et mon corps réclamait mon attention, criant sa dure histoire de guerrier, d'esclave et de prisonnier.

Mais peu à peu, tandis que j'étais immergé dans le silence, la solitude et la fumée, la clameur de ces choses – les appétits et l'anxiété, la douleur et la mémoire – s'effaça en un murmure aussi léger que le battement de mon cœur. Mon esprit se mit à errer librement… dans un vaste néant, semblait-il. Alors seulement débutai-je véritablement le voyage.

J'étais assis en tailleur au centre de la pièce circulaire, comme toujours. Mes mains reposaient, détendues, sur

mes genoux. J'avais adopté la position que les Gardiens utilisaient en se préparant à combattre des démons, trouvant l'attitude de paix et de contemplation qui convenait si bien à ce curieux exercice. L'air immobile de la salle de la grotte sentait légèrement les herbes de Qeb. Mes yeux étaient rivés sur la tache de lumière qu'était la flamme de ma chandelle, et j'étais si engourdi que mon cœur semblait à peine battre.

La lumière diminua peu à peu, remplacée par un néant gris-bleu à présent familier. Pourtant quelque chose était différent… un épaississement… une texture dans le nuage tournoyant… des formes imprécises… des arbres…

... Un paysage fantomatique. Un merle cria... La légère odeur de cendre dans une chaude brise... Le goût plat, métallique, du sang sur ma langue...

Je clignai des yeux, longuement et lentement, et Qeb fut là, avec sa cuvette et son cierge. Le jeune aveugle, qui ne souriait plus, approuva de la tête et toucha de sa toute petite flamme les feuilles effritées dans son bassin de cuivre, et je dérivai plus profondément...

Des gouttes de pluie crépitaient sur le sentier de graviers, ricochant sur les pierres blanches comme des perles de cristal, rejoignant leurs compagnes en de fins ruisseaux qui s'écoulaient dans le

jardin. Les feuilles d'un chèvrefeuille sinueux s'inclinaient sous le vif martèlement, et des hémérocalles étaient repliées sur elles-mêmes, comme pour protéger leurs tendres pétales. C'était si vert, il y avait d'étroites bandes d'herbe entourées de massifs exubérants de fleurs jaunes, blanches et bleues. Au centre d'une rigole se trouvait un saule imposant, et les arcs gracieux de ses branches effleuraient la pelouse. Quel son était aussi délicieux que celui d'une douce pluie, la vie bienfaisante elle-même, donnée avec tant de générosité, de tendresse, du ciel à la terre ? Absorbé dans ma contemplation du jardin pluvieux, je flânai le long du sentier de graviers blancs, notant au

passage que je n'avais pas l'air de me mouiller.

Quel endroit était-ce ? Je m'arrêtai, perplexe, essayant de me rappeler d'où je venais d'arriver, et où j'allais. Au-delà du champ de fleurs, à peine visible à travers le rideau de pluie, il y avait la ligne foncée d'un mur. Comme le son tiré de la corde cassée d'une harpe gâche une douce mélodie, la vision de ce mur imprégnait la beauté du jour d'une tristesse aiguë.

— Vous avez donc enfin risqué une visite. C'est une manière intéressante que vous avez choisie.

Le commentaire déconcerté venait de derrière moi.

Je pivotai sur les talons et faillis cesser de respirer. Un homme grand, sec, âgé, vêtu d'une chemise couleur prune, d'un pantalon vert et de bottes montantes se tenait debout entre deux rosiers, au bord du sentier, à me regarder. Un sac de cuir usé pendait à sa large ceinture, et une cape grise était jetée négligemment sur une de ses épaules. Ses habits et ses courts cheveux gris dégoulinaient, ce qui accentuait l'étrangeté de ma constitution. Pourtant, ce qui m'avait coupé le souffle n'était pas l'arrivée soudaine de l'homme, ni rien qui se rapporte à son apparence, plutôt quelconque. C'était plutôt ce que je voyais derrière lui.

Le jardin faisait partie d'un parc entouré d'un mur situé devant un château de pierre grise, un palais à tourelles construit sur l'accotement vaste, verdoyant, en pente douce, d'un pic escarpé. Au-delà de l'encerclement des bras du mur noir, le terrain s'affaissait abruptement, révélant des perspectives brumeuses de lointaines chaînes de montagnes. À l'intérieur du château, une lueur de chandelles brillait à travers des fenêtres de verre coloré, les faisant luire et scintiller dans le gris tamisé du jour. Et bien au-dessus de moi, là où des tours gracieuses montaient en flèche dans les nuages, à côté des cimes des montagnes, se trouvaient les remparts isolés… les

chemins de ronde où un prisonnier allait et venait à grands pas, tempêtant contre le monde. Oh oui, je savais où j'étais.

— Ce n'est pas comme vous l'imaginiez, n'est-ce pas ? (Mon regard revint au maigre personnage, qui me tournait le dos.) Eh bien, je ne vais pas rester dehors sous la pluie tandis que vous décidez si vous préférez demeurer bouche bée ou converser. Vous pouvez venir, si vous le souhaitez.

Il s'avança brusquement sur le sentier de graviers, en direction du château.

— Attendez ! criai-je à son dos qui disparaissait rapidement.

Il avait presque atteint les larges marches et le portique à colonnes avant

que je le rattrape. Même à ce moment-là, il continua à monter l'escalier, et entra dans une vaste salle où une lumière tamisée venant de hautes fenêtres de verre laissait un reflet sur des colonnes lisses et des statues de marbre.

Comment débuter ? Lui demander si celui qui était emprisonné là souhaitait réellement détruire le monde ? Lui faire dire quelle était ma connexion avec le plan redoutable du prisonnier ? Je n'avais pas franchi la porte à Dasiet Homol, alors comment était-il possible que je marche dans Kir'Navarrin ? J'avais touché une fois une image peinte qui m'avait convaincu que cette forteresse était la source d'une profonde

noirceur ; pourquoi ne ressentais-je pas cela, à présent que j'y étais ? Ce maigre vieillard était-il le geôlier d'un dieu en colère ?

— J'aimerais beaucoup parler avec vous, dis-je en me dépêchant de le rattraper.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais d'abord me procurer une chemise sèche. Nous n'avons pas tous la même chance que vous, d'éviter d'être trempés.

Il entra à grands pas dans une pièce aménagée avec raffinement : des tapis à motifs vert foncé et rouge, de hautes fenêtres donnant sur le portique et le jardin, un foyer de marbre trois fois plus haut qu'un homme, sculpté de telle

manière que les grandes et minces silhouettes d'un homme et d'une femme, qui regardaient d'en haut sereinement la pièce bien proportionnée, semblaient sur le point d'émerger de la pierre. Sur les murs, il y avait des lampes de cristal et de verre peint, luisant d'une douce lumière. Une petite table près du feu portait un plateau de jeu à damiers, en verre blanc et gris, et sur lui les pièces taillées d'un jeu de guerriers et donjons.

— Kasparian, où es-tu ? appela l'homme avec mécontentement, lorsqu'il jeta sa cape sur un banc capitonné et se hâta vers le feu, retirant sa chemise trempée couleur prune pour révéler un large torse couvert de poils gris.

Presque avant qu'il ait prononcé les mots, un homme et une femme entrèrent d'un air empressé par une porte près du foyer. L'homme portait une serviette, une chemise verte et une cape vert foncé, tandis que la femme déposait un plateau de tasses et théières en porcelaine, de verres et carafes en cristal, sur une desserte. Le serviteur – car tel semblait-il être – récupéra la chemise mouillée et se mit à s'affairer avec la serviette autour de la tête et du torse de l'homme. Le vieux gentilhomme arracha la serviette et la jeta à terre, lui indiquant d'un signe d'apporter la chemise sèche et la tenue verte, en grommelant :

— Je ne suis pas un enfant qui a besoin d'être séché.

Le serviteur ne sembla pas s'apercevoir du commentaire, puisqu'il se baissa, récupéra la serviette et se mit à tamponner les bottes du vieillard.

La femme versa du liquide chaud de la théière dans la tasse et se mit à ajouter en remuant du sucre et des épices embaumées.

— Non, non. Je veux du vin, réclama le vieil homme.

Mon hôte – je n'avais pas d'autre nom pour l'appeler –, bientôt sec et habillé, se mit à taper du pied, tandis que la servante continuait ses préparatifs sans l'écouter. Ce ne fut que lorsqu'elle

eut mis la tasse à infuser et l'eut couverte d'une assiette de verre fin qu'elle versa le vin – trois sortes, dans trois verres –, et ce qui semblait être de la bière brune, dans une chope d'argent. Lorsque les deux serviteurs se retirèrent, le vieillard soupira et attrapa un verre de vin sur la table, se parlant à lui-même autant qu'à moi.

— On penserait que je m'habituerais à de telles contrariétés insignifiantes. J'ai tellement pris l'habitude de l'ordre général des choses que je serais presque disposé à rester ainsi, comme tant de gens semblent le souhaiter, mais c'est vraiment le banal qui crée le plus lourd fardeau. Et Kasparian, qui se consacre à alléger ces

fardeaux, ne peut pas comprendre pourquoi ils m'exaspèrent tant. (Il but du vin pâle à petites gorgées et me décocha un regard de biais.) Vous n'êtes pas aussi grand que je l'imaginais.

Jamais n'avais-je été si complètement à court de mots.

Le vieillard secoua légèrement la tête, comme s'il revenait à lui.

— Vous êtes mal à l'aise. Je n'avais aucune intention d'être impoli. (Il m'indiqua une chaise près du feu.) Entrez donc, et asseyez-vous. Vous vouliez parler.

Abandonnant toute attente, je bredouillai la folle, l'impossible fantaisie qui avait pris forme à mesure

que j'observais et que j'écoutais :

— Vous êtes le prisonnier.

Ses yeux noirs s'écarquillèrent dans une parodie de stupéfaction.

— Un jour rempli de surprises. Je le fêterais si je pouvais me rappeler comment faire ce genre de chose.

Ses traits étaient fins : de hautes pommettes, une mâchoire et un front qui auraient pu avoir été façonnés dans le même granit que sa prison de montagne, d'épais cheveux gris, et une barbe coupée court. Il y avait chez lui un air digne, aristocratique, mais aucune preuve d'une nature malveillante, à part son humour grincheux. Pas du tout de haine ni de cruauté inscrites sur son visage, même si j'en traquais

attentivement les signes. Et ses yeux noirs, intelligents, ne racontaient pas d'autre histoire. Ils étaient profonds et limpides, comme des lacs de montagne alimentés par les neiges, un minuit au clair de lune, des yeux qui paraissaient bien plus jeunes que son corps. Je ne changeai pas de vision pour regarder plus en profondeur. Je ne pouvais penser que sonder cette âme n'aurait pas de conséquences.

Il était assis sur une chaise en bois à haut dossier, près de l'âtre, et s'enveloppait dans sa cape verte en tendant ses bottes vers les flammes.

Cet homme, ce lieu, ne pouvaient être que des créations de mon esprit

malade. Cette expérience était certainement une sorte de songe… Ce n'était que dans les rêves et les visions que l'on pouvait marcher sous la pluie et rester sec. Pourtant, je ne croyais pas qu'un rêve puisse être aussi contraire aux idées préconçues du rêveur.

— Qui êtes-vous ? demandai-je, comme si une simple réponse allait tout éclairer.

— Vous êtes un individu du genre direct. (Il me fit de nouveau signe d'aller m'asseoir.) Eh bien, je suppose que moi aussi, ces derniers temps, comme vous le voyez. Mais faites-moi au moins la courtoisie de feindre la politesse. Permettez-moi de démontrer que je me souviens un peu de ce qu'est

un comportement civilisé.

Comme dans un rêve, je m'avançai vers la chaise dure à dossier droit en face de lui. La table avec le jeu en verre se trouvait entre nous. Environ la moitié des pièces de chaque couleur – noires et blanches – étaient d'un côté, comme si un jeu avait été interrompu.

— Jouez-vous ?

La question simple fut prononcée d'un ton bourru, comme toute sa conversation.

— Je sais jouer. Je ne suis pas expert.

Il n'avait pas répondu à ma propre question, mais je ne pouvais trouver autre chose à dire.

Il tripota les pièces noires… de l'obsidienne, le verre noir trouvé près des vieux volcans. Les blanches étaient en albâtre.

— J'ai persuadé Kasparian d'apprendre, mais il ne voit pas plus d'utilité aux jeux qu'à la conversation. Tous les deux ou trois jours, il s'arme de courage et propose de jouer, mais je le remercie et refuse. Je ne prends aucun plaisir à le tourmenter. Je me demande souvent si je me souviens correctement des règles.

— Je vais jouer, si vous voulez.

Ses yeux s'ouvrirent tout grands, et pour la première fois il me regarda bien en face.

— Ce serait parfait. Vraiment parfait.

Il avait des yeux remarquables.

Nous tirâmes donc nos chaises près de la table et posâmes les pièces dans leurs cases. C'est moi, en tant que joueur blanc, qui commençai, et nous échangeâmes plusieurs coups avant qu'il parle de nouveau.

— Vous pouvez m'appeler Nyel.

Nyel. Dans la langue des rai-kirah, le mot signifiait « oublié ».

— On dirait que vous me connaissez déjà, signalai-je en avançant l'un de mes châteaux de deux cases.

Il inclina la tête en signe d'aveu, et observa mon coup. Au bout de quelques

instants à peine, il déplaça un cavalier noir et captura l'un de mes guerriers.

— Je n'ai eu aucun désir de vous effrayer.

— Aucun désir d'effrayer… Ça, je ne le crois pas.

Son affirmation était si absurde qu'elle me tira de ma réticence prudente. Je pensai aux rêves qu'il avait touchés : mes visions de mort de cette forteresse même, qui hantaient mes nuits, et les songes qui m'avaient attiré dans le royaume démoniaque – l'image d'un guerrier noir et argent, dont le pouvoir me remplissait de désespoir et d'effroi. Les deux visions laissaient entendre que j'allais provoquer la destruction de tout ce à quoi je tenais. Quel homme ou

quelle femme n'aurait pas peur ?

— Le pouvoir est effrayant, dit-il. Le grand pouvoir, extrêmement. Mais la peur n'a jamais été mon intention.

— Alors, vous avez mal calculé.

— Votre peur ne diminue pas mon opinion de vous. Je sais comment je suis perçu dans les mondes. Même le cœur le plus loyal doit blêmir face au mal extrême.

Il aurait pu parler d'une préférence pour les oignons par rapport aux radis.

Cette autodérision pince-sans-rire ne fit rien pour restaurer mon équilibre, si gravement compromis par cette étrange visite. Je pris un moment pour étudier le jeu et reprendre mes esprits.

Je posai un doigt sur l'un de mes guerriers… puis le retirai en voyant le danger du déplacement. Je bougeai plutôt l'un de mes prêtres pour protéger ma reine.

— Si ce n'est pour m'intimider, alors pourquoi tout cela ?

Sans hésitation, il se servit de nouveau de son cavalier pour prendre un autre guerrier blanc.

— Parce que je veux être libre. Je ne suis pas immortel, en dépit de ce que les histoires racontent sur moi. J'arrive au terme d'une très longue vie, passée pour l'essentiel sous les verrous, en ce lieu. Si plaisant soit-il, c'est toujours une prison. Alors – ce n'est pas un concept si difficile –, il y a certaines

choses que j'aimerais faire avant de mourir. Peut-être me promener dans le monde derrière ces murs.

Je déplaçai un cavalier pour menacer le sien.

— Vous avez essayé de vous échapper. En vous servant d'autres personnes, en les manipulant… avec des rêves, je pense, comme avec moi.

Je ne pouvais même pas commencer à compter les noms des morts gisant à ses pieds – rai-kirah, Ezzariens, Khélid, les innombrables victimes de la guerre des démons –, pourtant les défunts semblaient tellement loin par rapport à la réalité dévorante de ce moment.

— Tout prisonnier a le droit d'aspirer à la liberté. Il y a une certaine folie dans la servitude… vous êtes au courant. Nous sommes poussés à faire des compromis dont nous aurions horreur en d'autres circonstances.

Il était déconcertant de penser qu'il en savait autant sur moi, et moi si peu sur lui. Mon démon et moi avions tous deux fait des compromis pour être libres, et nos choix n'avaient pas été innocents. Cependant, les crimes de Nyel devaient sûrement peser plus lourd que les miens ; mes ancêtres avaient divisé leur âme par peur de lui. Qu'avait-il fait ? Et que voyait-il en moi qui lui fasse penser que je serais son

outil ? Je ne pouvais me permettre d'être hypnotisé par une franchise désarmante et un jeu amical.

— Pourquoi moi ?

Il garda les yeux rivés sur le jeu et tira son prêtre d'obsidienne à travers la moitié du verre pour menacer mon roi.

— Votre pouvoir, bien sûr. C'est ce que j'ai essayé de vous dire. De tous les êtres des mondes, vous avez le pouvoir de me libérer. Vous avez suffisamment de pouvoir pour faire un grand nombre de choses.

C'était le premier mensonge que j'entendais de sa part. Non que ce qu'il déclare soit faux. À présent qu'il l'expliquait, il était évident que mes rêves avaient été façonnés pour me

communiquer exactement cela – je possédais un pouvoir au-delà de toute expression. Mais je sentais aussi que ses paroles n'étaient pas la réponse honnête à ma question.

Alors que je réfléchissais à ce jeu et à ce curieux discours, la servante revint, apportant de l'eau chaude pour remplir de nouveau la théière, une assiette de gâteaux glacés et un bol de raisins rouges charnus.

Nyel se leva de sa chaise d'un bond et se rendit à la fenêtre à grands pas, scrutant l'après-midi brumeux.

— Où est le maudit Kasparian ? Je n'ai pas la tête aux sucreries ni aux mets délicats. J'ai grimpé le sentier de la

montagne aujourd'hui, et je voudrais dîner tôt.

La femme ne répondit pas. Elle quitta la pièce et revint avec un plateau d'argent chargé d'une haute pile de dattes sucrées. Le domestique tisonna le feu, alluma les lampes et tira les rideaux sur la lumière déclinante. Nyel aurait pu ne pas se trouver dans la pièce, pour tout ce qu'ils prenaient note de lui. Ils accomplissaient leurs tâches sans paroles ni déférence. Quand le domestique apporta des chaussons moelleux, il ne s'approcha pas de Nyel, ne lui demanda pas non plus s'il était prêt, mais s'agenouilla devant la chaise vide de Nyel. Il attendit là sans bouger, jusqu'à ce que le vieillard soupire

d'exaspération, s'assoie et lui permette d'enlever ses bottes humides et de les remplacer par les souliers plus doux.

Juste au moment où les deux serviteurs quittaient la pièce, un autre homme franchit la porte à la hâte, boutonnant un haut col autour d'un cou aussi épais que ma taille. Contrairement aux serviteurs, il s'adressa à Nyel directement, en s'inclinant avec une familiarité respectueuse.

— Je suis honteux, Maître. Comment ai-je pu rater sa venue ?

Ses épaules et son torse étaient proportionnés à son cou – un géant d'homme. Ses cheveux châtains, mouillés, longs et épais, étaient

grisonnants. Sa tenue, apparemment enfilée avec négligence, était simple – une veste et un pantalon marron foncé, une chemise blanche, et des bottes usées. Il n'avait pas été pressé au point de ne pas remettre son arme, cependant, une épée redoutable, dans un étui très abîmé. À observer les marques aux angles vifs de son visage, je présumai que l'arme serait toujours la dernière chose qu'il omettrait.

— Son arrivée a été peu conventionnelle, comme le fait qu'il soit encore là, dit Nyel en répondant à l'adresse respectueuse du nouveau venu par un léger signe de tête. Il n'a pas eu besoin d'admission dans notre forteresse enchantée, semble-t-il.

Les larges mains de l'homme, libres d'occupation à présent que son col était fermé, s'installèrent sur ses hanches tandis qu'il m'observait, m'évaluant franchement. Au bout d'un moment, ses yeux s'écarquillèrent.

— Il n'est pas vraiment ici du tout !

Nyel se cala le menton sur la main et haussa les sourcils.

— Il est peut-être plus juste de dire qu'il est avec nous par l'esprit seulement. Il doit encore prendre la mesure plus décisive de traverser la dernière brèche.

— Alors, il est encore humain.

La haine moqueuse avec laquelle le nouveau venu cracha cette accusation

plaça l'aimable joute verbale de Nyel dans un contexte plus sombre.

— Non, contra Nyel d'un ton sec. Il ne l'a jamais été. Surveille ta langue.

L'homme inclina la tête.

— Nous ne sommes pas d'accord, comme toujours, Maître. Je ne peux dire que ce que je vois.

— Avant de nous lancer dans une nouvelle dispute, veux-tu informer tes laquais ignares que je suis prêt à dîner ? J'ai grimpé aujourd'hui, et je risque de dépérir complètement sans nourriture.

L'homme s'inclina et se retira. Nyel s'affala sur sa chaise, regardant le jeu. Il n'avait pas la tête à notre partie, selon moi, certainement pas à celle que nous jouions avec des pièces blanches et

noires.

— Je n'aurais jamais pensé voir d'autres personnes en ce lieu, dis-je. Qui sont-elles ?

Nyel me jeta un coup d'œil.

— Les serviteurs sont… des créations… ni humaines ni autre chose. Ils sont faits pour mon confort, quoique, comme vous le voyez, je ne puisse pas leur commander. Ni les tuer. (Il grimaça avec regret.) Je dois confesser que j'ai parfois été poussé à essayer de le faire. Quand je mourrai, ils s'évanouiront comme s'ils n'avaient jamais existé.

— Mais cet autre homme…

— Kasparian. Comme moi, un prisonnier dans cette gracieuse maison.

Même si, contrairement à moi, il l'a choisi librement.

— Il a choisi d'être emprisonné ?

— C'est extraordinaire, n'est-ce pas, une loyauté aussi féroce ? Et toujours pas ternie, car c'est un noble esprit que le sien. Pourriez-vous faire ce genre de chose pour quelqu'un ? Je ne pense pas que je le pourrais. (Le vieillard soupira.) Ce n'est pas sa faute s'il a l'esprit le plus lent qui ait jamais vu le petit jour.

Extraordinaire, en effet. Quelqu'un avait tenu suffisamment à Nyel pour partager sa captivité un nombre incalculable d'années – bien plus de mille, car c'était il y a un bon millier d'années qu'un prophète ezzarien avait

prédit la libération du prisonnier de Tyrrad Nor, et la catastrophe qu'elle provoquerait.

— Est-il de votre famille ?

— C'était mon attelé – le fils d'un très bon ami, envoyé pour vivre avec moi, et apprendre de moi, bien qu'il n'ait pas eu beaucoup de succès, même à l'époque.

— Votre étudiant.

— Bien plus que cela. Quel étudiant choisit d'être souffrant et alité quand son maître est malade ?

— Plutôt comme un fils, alors.

Et là, je crus avoir buté près du cœur du sujet car, même si Nyel se tint très tranquille et ne manifesta aucune

colère, son regard ténébreux pesa sur moi jusqu'à ce que je sois presque étouffé.

— Non. Pas un fils. Jamais cela.

Même Kasparian ne pouvait égaler Nyel comme source d'étonnement. Je m'étais attendu à trouver un être apparenté au Seigneur des Démons, le rai-kirah infâme et meurtrier que j'avais combattu dans l'âme d'Aleksander, et qu'avais-je trouvé à la place ? Un vieillard fatigué – acariâtre, solitaire, plein d'humour désabusé, contrarié. Même si je n'en avais pas vu de manifestation directe, je ne négligeais pas son pouvoir. J'étais totalement fasciné.

— Me raconterez-vous votre

histoire, Nyel ? J'aimerais comprendre.

Il se frotta distraitement le front.

— À quoi bon ? Vous m'avez jugé il y a longtemps. Vous pensez que ceux qui m'ont mis ici doivent l'avoir fait pour une bonne raison, et qu'un jeu amical de guerriers et donjons n'y changera rien.

— Je n'ai pas peur d'écouter.

J'étais méfiant, mais n'avais plus peur.

Il jeta un coup d'œil de l'autre côté de la pièce, où le domestique apportait des plats couverts pour le dîner. Il se leva et baissa les yeux vers moi.

— J'ai besoin de manger et de me reposer un moment. Vous pouvez

ruminer vos attentes contrariées, et décider si vous pensez vraiment ce que vous dites. Si vous êtes encore ici au lever du soleil, peut-être vous raconterai-je.

Chapitre 12

Je me promenai dans le jardin de Nyel, sous une lune deux fois plus grosse que la nôtre, suspendue à une voûte d'étoiles inconnues. Tel un fantôme, je ne laissais pas de traces de pas sur l'herbe humide, et ne pouvais pas non plus ressentir l'air lavé par la pluie, ni humer le chèvrefeuille. Loin dans mon esprit, comme les minuscules images nettes repérées dans une longue-vue, il y avait un garçon aveugle, à moitié nu, et une cuvette de cuivre. Je croyais n'avoir qu'à tendre la main vers

eux pour repartir. Ma vraie vie m'attendait là-bas, mais ici… qu'y avait-il ?

Du danger, assurément. Exactement comme à l'époque où j'avais emprunté des portails pour me rendre aux royaumes des âmes humaines, j'avais voyagé bien au-delà des limites de l'intellect et de l'expérience. Mais, à cause du démon en moi, je ne pouvais plus me fier à mes instincts de Gardien. Je me sentais vulnérable. Exposé. L'histoire, la légende et le soupçon proclamaient la méchanceté de cet homme mystérieux, pourtant j'étais attiré vers lui de façon indicible. Il était une réponse à des questions que je n'avais pas posées. Il était une mémoire que je

ne pouvais saisir, un mot sur le bout de la langue, prêt à être prononcé.

Lors de mon séjour à Kir'Vagonoth, j'avais été ensorcelé, enveloppé dans un sort d'attachement romantique à une belle rai-kirah nommée Vallyne. À l'aide de confusion et de vol de mémoire, Vallyne et son charmant partenaire Vyx avaient essayé de m'amener, par la ruse, à céder mon âme à Dénas, sans comprendre que j'étais prêt à agir selon leurs souhaits pour mes propres raisons. Mais ma fascination pour Nyel était quelque chose de bien plus profond – un attachement développé en ayant les yeux ouverts et méfiants, et par conséquent bien plus inquiétant.

Dénas ne pouvait m'aider. Au moment de notre union, Dénas n'en avait pas su plus que moi sur le danger de Tyrrad Nor.

Passant en revue tous les mots de mon étrange conversation avec Nyel, et les examinant pour y trouver des pièges ou des signes de traîtrise, je marchai des heures. Je ne regardais pas où je flânais, si bien que lorsqu'une ombre obstrua le clair de lune oblique, je levai les yeux et fus surpris de me trouver sur le point de trébucher la tête la première dans le mur. L'obstacle faisait deux fois ma taille. Quoiqu'il ait été construit en pierre noire polie, solide, jointoyée avec une précision telle que l'on arrivait à peine à voir les bords des blocs, on

aurait dit que quelqu'un y avait porté des coups de marteau. Des éclats de pierre gisaient au sol, et des fissures aussi profondes que ma deuxième phalange couraient ici et là sur les parties planes. Le haut était irrégulier par endroits et s'effritait.

Lorsque je perdais mon sang et la vie sur le flanc d'un coteau dans le sud du Manganar, ma vision de mort m'avait montré ce mur précis, percé d'une fissure irrégulière, d'où s'écoulait du sang, un écoulement mortel qui menaçait de consumer le monde de Kir'Navarrin dans le feu. Dans cette même vision, j'avais vu Vyx s'insérer dans la brèche pour la colmater. Je croyais ce que cette

image m'avait montré – non qu'un rai-kirah d'humeur plaisante soit réellement devenu une partie de la pierre, mais que Vyx s'était sacrifié, d'une manière ou d'une autre, pour maintenir la forteresse en sécurité. Je fis courir mes doigts sur la pierre noire, essayant de percevoir un peu de son enchantement, d'apprendre le sort de Vyx ou ce qu'il aurait pu faire pour cicatriser la brèche. Mais ma main de fantôme ne put sentir que la surface dure.

— Je souhaiterais que vous soyez ici pour me conseiller, rai-kirah, dis-je en longeant l'obstacle, passant la paume de ma main sur sa surface solide et rugueuse. Ce n'est pas du tout ce que j'imaginais.

Je marchai tout le long du mur, jusqu'à la jonction où il fusionnait, sans soudure, avec le flanc de la montagne ; puis je rebroussai chemin plus loin que mon point de départ, jusqu'à l'autre bout. Nul arbre ne poussait à moins de cinquante pas de cet obstacle sinistre, et je ne trouvai ni porte ni ouverture dans la pierre noire. Nulle part ne vis-je la moindre possibilité pour un homme, sorcier ou non, d'escalader sa surface lisse, ou d'y percer une brèche.

Les heures passèrent vite. Lorsque l'obscurité, après le coucher de la lune, céda la place au gris de l'aube, je me dépêchai de traverser le jardin pour retourner au château, où je trouvai Nyel,

en cape verte, assis sur les larges marches, à regarder le soleil pâle se lever au-dessus des montagnes. Il hocha la tête – de satisfaction, je pense – quand il m'aperçut.

— Le terrain n'est pas aussi grand qu'il en a l'air, n'est-ce pas ? dit-il en faisant un geste vers son domaine. Cela ne vous ennuie pas de marcher encore un moment ? Je suis un peu courbatu avec l'humidité.

— Si vous voulez, acceptai-je. Vous êtes-vous bien reposé ?

— Parfaitement. Je trouve si agaçant d'avoir besoin de sommeil. Quand j'étais jeune, je pouvais m'en passer des saisons entières. Il y avait tant à faire – explorer, savourer des jeux

et des conversations, bâtir, élaborer ces choses que les humains appellent la magie, contempler le monde… les mondes, comme nous l'avons découvert.

Nous flânâmes sur les mêmes chemins que ceux que j'avais foulés la nuit, mais je ne regardai pas le paysage, cette fois, me contentant d'écouter et de poser des questions.

— Quand vous dites « nous »…

— Nous nous donnions le nom de Madonaï, et vivions dans ce monde, que nous appelions Kir'Navarrin, depuis sept âges – des milliers d'années pour ceux qui comptent le temps. Je ne saurais décrire la magnificence de mon peuple – sa beauté, son intelligence et la

bonté de son cœur. Voir Kasparian et moi-même si déchus… penser que nous sommes les derniers… c'est une fin amère.

Je pensais qu'il allait s'arrêter là, car sa voix tremblait. Mais même si ses pas ralentirent, ils ne s'arrêtèrent pas, et il se remit bientôt à parler.

— Comme je vous l'ai dit, nous ne sommes pas immortels, mais nous vivons très longtemps par rapport aux humains ou vos propres semblables.

Il ne cracha pas, ne jura pas vraiment non plus, quand il prononça le mot « humain », comme Kasparian l'avait fait, mais depuis les débuts de cette histoire je sentais son aversion pour l'humanité.

— Comme pour tout, dans le monde naturel, il y avait un équilibre à maintenir, poursuivit-il. Et ainsi en allait-il de nos longues existences. Nous ne donnions que rarement naissance à des enfants. Aucun Madonaï ne pouvait en avoir plus d'un et, quand j'atteignis ma majorité, cela faisait beaucoup d'années que le dernier enfant madonaï était né. C'était un grand regret pour nous, car cela nous manquait, de partager notre savoir et nos aventures avec des enfants.

» Le temps vint où mon bon ami Hyrdon et moi entrâmes en possession d'un grand sortilège – un mode de voyage qui nous emporta dans un endroit

dont nous ne connaissions pas l'existence. Dans un monde différent, où vivaient des êtres assez semblables à nous, quoique faibles, fragiles et perpétuellement querelleurs. (Il jeta un coup d'œil dans ma direction.) Ils nous ont appelés des dieux, Hyrdon et moi.

— Vous avez trouvé le monde humain, dis-je.

Nous avions flâné à travers le jardin, et jusque dans l'herbe sauvage en bordure, mais sans jamais nous approcher du mur. Chaque fois que notre chemin menaçait de nous mener près de lui, Nyel changeait de direction.

— Hyrdon était mal à l'aise dans ce nouveau monde, et bientôt, il rentra à la maison, mais je poursuivis mon

exploration, et tombai sur un pays si merveilleux… une chaude région boisée, aux arbres robustes et aux pluies abondantes… aux douces collines, et aux feuilles qui s'embrasaient de couleurs dans la saison déclinante…

L'Ezzarie. Il était tombé amoureux de ma patrie. Sa voix s'estompa, et je poursuivis l'histoire pour le moment, la récitant avec empressement, comme pour un maître d'école bien-aimé.

— Vous avez aidé les gens à entretenir la forêt. Leur avez enseigné comment y vivre, comment la nourrir et l'aimer comme vous. Et en fin de compte, vous avez rencontré une femme humaine, êtes tombé amoureux d'elle, et

elle vous a donné un enfant.

Nyel rit, mais sans amusement.

— Vous avez bien appris vos leçons. Oui. Tout cela est arrivé. Mais je n'ai jamais été jaloux du garçon. J'étais fou de joie. Tous les Madonaï se sont réjouis. Quand ils ont appris que j'avais eu un enfant après seulement une courte période d'accouplement, d'autres se sont mis en quête de partenaires parmi les humains. Des hommes qui avaient eu un enfant madonaï pouvaient aussi engendrer un enfant semi-humain. Une femme madonaï qui avait vu son unique bébé grandir des années auparavant pouvait en avoir trois autres si elle s'accouplait avec un homme humain. Et les enfants étaient si beaux et

merveilleux… Nous les avons appelés « rekkonarre »…

— Les enfants de la joie, traduisis-je.

Rekkonarre… rai-kirah… Je voulais qu'il en reste là. Qu'il me laisse savourer la révélation, la réponse à l'énigme de l'origine de mon peuple, les morceaux de vérité que j'avais vus, à présent brusquement remis en place dans la mosaïque de l'histoire.

— Ils pouvaient se métamorphoser, poursuivis-je. Ces enfants avaient un pouvoir qui ressemblait un peu à celui des Madonaï.

— Plus grand, à certains égards, dit Nyel, alors que nous grimpions une piste

étroite menant de la pente herbeuse à la paroi rocheuse du flanc de la montagne, derrière le château. Ils vivaient facilement dans les deux mondes. En fait, ils avaient besoin de passer du temps aux deux endroits, car leur nature était double. Ils pouvaient eux-mêmes avoir de nombreux enfants, et vieillissaient plus lentement que les humains, quoique bien plus vite que nous. Cela nous faisait énormément de peine de penser que nous pourrions les voir mourir.

À mesure qu'il racontait l'histoire, nous grimpions plus rapidement la piste, qui devenait de plus en plus escarpée et étroite, le terrain s'affaissant d'un côté.

— Mais il s'est produit quelque

chose d'autre. Quelque chose de terrible. Mon propre peuple s'est mis à mourir de façon très, très prématurée. Ceux qui sont restés trop longtemps dans le monde humain se sont affaiblis, jusqu'à ne plus pouvoir respirer, comme si quelque chose leur avait retiré le cœur. Nous avons essayé de trouver la cause – quelque maladie, avons-nous pensé. Mais ce n'était pas une maladie… pas comme on l'entend. Nous avons découvert que ceux qui mouraient le plus tôt étaient ceux de mon peuple qui avaient eu de nombreux enfants avec leur partenaire humain. Plus il avait d'enfants, plus le parent madonaï s'éteignait tôt.

Et elle arrivait donc. La raison de tout.

— J'avais gravi les plus hauts échelons dans nos rangs, et j'ai informé les autres de ce que j'avais appris. Nous devions cesser, ai-je dit, sous peine d'exterminer notre race. Personne n'a voulu m'écouter. Personne ne souhaite entendre que notre joie était en train de nous tuer.

Nous avions atteint une corniche et ne pouvions aller plus loin. Une falaise abrupte se dressait derrière nous, s'élançant dans les airs jusqu'au sommet rocheux, et devant nous se trouvait un précipice à pic jusqu'aux remparts du palais. Nyel haletait. Debout à son côté,

je regardais la campagne verdoyante dans le lointain, baignée de la lumière du soleil qui s'éveillait. Une nappe d'eau miroitait sur une plaine distante. Plus près de nous, il y avait la plate-forme de verdure entourée d'un mur qui était la prison de Nyel, le précipice derrière le mur et, bien plus bas, au pied de la montagne, un ruban vert pâle et jaune vif. Des gamarandes, des arbres aux troncs jaunes jumelés qui s'enroulaient l'un autour de l'autre, tels des amants. Dénas m'avait dit que le bois de gamarandes était un endroit sacré pour ceux qui vivaient à Kir'Navarrin, qu'il les aidait, d'une manière ou d'une autre, à les protéger du danger emprisonné à Tyrrad Nor.

— J'ai essayé de barricader l'accès au monde humain, reprit Nyel. Voilà mon crime. J'ai dit que nous devions quitter nos partenaires, abandonner nos enfants à leur famille humaine, et détruire les passages entre nous avant de nous autodétruire. Je les ai suppliés de m'écouter, de me laisser les sauver. (Il jeta une pierre dans le vaste néant qui nous entourait.) Certains ont été d'accord avec moi. La plupart non. Ils m'ont traité d'assassin, de monstre, d'infanticide, car nous pouvions voir que nos enfants avaient besoin de la vie des deux mondes pour survivre. La dispute a été longue et terrible. J'ai perdu.

— Et, depuis votre prison, vous avez regardé votre peuple mourir.

Le vent que je ne pouvais sentir s'empara de la cape verte de Nyel et la fouetta sur sa haute silhouette.

— Quelqu'un qui n'est pas madonaï ne peut saisir le lien que nous partagions. Au cours de toutes ces années, j'ai ressenti leurs joies et leurs peines, et, chaque fois que l'un d'eux mourait, une partie de moi mourait aussi. (Il croisa fermement les bras.) Lorsqu'est venu le temps de leur épouvantable prophétie, les enfants de nos enfants avaient oublié leur propre histoire. Ils appelaient les Madonaï des « dieux » ou des « mythes », et se

souvenaient seulement que le prisonnier de la forteresse était anathème. Effrayés par leurs visions, ils se sont détruits, ont quitté ce pays et fermé le chemin de retour, sans savoir le prix qu'ils paieraient quand ils seraient piégés, avec leur folie, dans le monde humain. N'est-ce pas une ironie terrible ?

Mais il ne pouvait être aussi innocent que son histoire le prétendait.

— Vous envahissez pourtant nos rêves et provoquez des bouleversements, dis-je. Vous avez utilisé les rai-kirah – les démons –, les avez poussés à tourmenter le monde. En votre nom, Tasgeddyr, le Seigneur des Démons, a essayé de prendre le pouvoir dans le monde humain. Vous voulez

peut-être vous venger sur les descendants qui ont causé la mort de votre peuple. Comment m'est-il possible de vous remettre en liberté ?

— Comment pourrais-je désirer détruire nos enfants ? Votre race – les rekkonarre – est tout ce qui reste de la mienne. En outre, vous vous êtes fait plus de mal que je ne l'aurais jamais pu. Quel besoin ai-je de vengeance ?

Nyel commença à descendre la piste.

Mais les Ezzariens n'étaient pas ceux qu'il haïssait.

— Ce sont les humains, n'est-ce pas ? criai-je derrière lui. Pas les rai-kirah qui sont notre partie « madonaï »,

ni les Ezzariens qui devraient bel et bien être unis à eux – vos enfants. Ce sont les humains que vous méprisez.

Son expression avait tout du dégoût lorsqu'il hurla en retour.

— Oui. Je le confesse librement. Les humains déforment, détruisent et gâchent tout ce qu'ils touchent ; ils se massacrent les uns les autres, comme des animaux fous furieux. Je maudis le jour où je suis entré dans leur monde. Mais vous n'avez pas à vous inquiéter pour eux non plus. (Il haussa les épaules et se remit à marcher, plus lentement cette fois, me permettant de le rattraper.) Leur propre violence et leur manque d'harmonie causent les perturbations que vous me reprochez. Vous, entre tous les

rekkonarre, avez vécu dans leur monde et vu leurs cruautés.

— Le monde humain est mon monde. Comment pouvez-vous m'imaginer relâcher un être qui menace les gens mêmes que j'ai passé ma vie à protéger ?

— Les humains sont une maladie ; ils finiront par se tuer. Je n'ai pas besoin d'accélérer les choses. Je souhaite seulement marcher dans les bois et m'asseoir près des rivières, écouter des chansons de nobles faits, parler avec des gens qui me répondent, de sujets autres que le fruit que je veux pour le dîner. Je ne m'excuserai pas de ce que j'ai fait pour gagner ma liberté. Si vous avez des

doutes, qu'il en soit ainsi. Je mourrai ici.

Nous descendîmes la piste rapidement et en silence, comme si nous nous hâtions vers une destination finale, à présent que l'histoire était racontée. Pourtant, j'aurais voulu m'attarder un moment, réfléchir à son histoire, pour en découvrir les failles… trouver une solution. Les limites de sa prison étaient si restreintes, et les vastes et charmantes terres au-delà, si proches qu'on pouvait presque les toucher, étaient vides de tous ceux qu'il avait connus et aimés. Il valait peut-être mieux être prisonnier dans les gouffres obscurs des Gastaï ou les maisons d'esclaves des Derzhi, où on ne pouvait voir de façon si éclatante

ce qu'on avait perdu.

— Que savez-vous de ma vie, Nyel ?

Il s'arrêta dans le jardin, hésitant avant de parler.

— J'ai touché votre esprit alors que vous agonisiez. Je ne peux pas lire vos pensées, mais les visions d'un homme agonisant donnent une bonne image de sa vie.

— Alors, vous savez que lorsque j'étais esclave, je méprisais les humains autant que vous, même si je croyais en être un.

— Oui, je l'ai vu. C'est pourquoi j'ai pensé que vous pourriez comprendre.

— Mais j'ai appris que, même dans un cœur qui semble irrécupérable, il y a des merveilles…

Je lui parlai brièvement d'Aleksander et de notre voyage ensemble.

Et même si Nyel écouta patiemment mon récit, quand j'eus terminé, il n'exprima que du mépris.

— De toutes les choses que j'ai vues en vous, celle-ci, je ne peux la comprendre. Votre considération pour cet avorton humain… vulgaire, bestial… est inexplicable. Vous êtes un rekkonarre, un enfant des Madonaï, qui vaut tellement plus que n'importe quel animal humain pleurnichard. Vous

prétendez qu'il a une noble destinée, pourtant toute destinée est mieux remplie par le moindre individu de notre sang que par n'importe quel humain. Venez à Kir'Navarrin sous votre propre forme. Promenez-vous dans ce pays qui est le nôtre, et sentez le pouvoir qui coule dans vos veines. Votre droit de naissance. Puis tenez-vous devant moi, et parlez-moi de la destinée humaine.

— Leur pouvoir est différent du nôtre, dis-je. Je veux vous le faire voir.

Nous étions revenus au point de départ de notre parcours. Nyel se tenait en haut des marches du palais, et moi sur le sentier de graviers blancs en contrebas.

— Vous reviendrez donc ici ? me

demanda-t-il.

Je m'étonnai qu'il ne connaisse pas déjà la réponse, tant mon désir de le faire était fort.

— Nous devons finir notre jeu, déclarai-je en m'inclinant très légèrement.

Je songeai que ce n'était pas par déférence, mais seulement par respect pour l'âge et le chagrin.

Pour la première fois depuis mon entrée à Tyrrad Nor, Nyel sourit… et fut transformé. Durant un seul et merveilleux instant, j'entraperçus un seigneur des Madonaï, grand, brun, impérieux, à la mélydda qui scintillait et chantait dans l'air autour de lui. Sa

beauté physique n'avait d'égale que celle qui résidait dans ses yeux noirs, les yeux profonds, limpides, qui contenaient tout de la sagesse, tout du pouvoir, tout de la gentillesse et de la joie. Je mis un genou à terre et baissai les yeux. On pourrait facilement prendre un tel être pour un dieu.

Je m'éveillai de mes visions lucide, affamé, et seul. Quand je pénétrai en titubant dans la lumière éclatante du soleil, chancelant à la suite des maigres rations et courbatu par l'inactivité, Aleksander, Sovari et les deux vieilles femmes interrompirent leurs occupations, comme si j'étais une apparition qui pourrait bien les foudroyer sur place. Je fis un geste de la

main.

— Je vais bien, leur lançai-je. Tout va bien.

Même si Aleksander ne dit pas moins de trois fois au cours de cette première heure que je semblais plus à l'aise que je ne l'avais été depuis mon arrivée à Zhagad, et s'il haussa les sourcils en guise d'invitation, je gardai le secret sur Nyel et son étrange histoire. Il semblait sacrilège, d'une manière ou d'une autre, de discuter de choses pareilles à la lumière éblouissante du jour, ou de spéculer sur leur signification en conversant à bâtons rompus. Je me bornai à dire spontanément que le siffaru avait fourni

des visions plutôt inattendues, et que j'avais besoin d'y réfléchir. Mais je convins que je me sentais plus équilibré après m'être lancé dans ce voyage. Effectivement, pour la première fois depuis des mois, j'éprouvais de l'espoir.

Le prisonnier de Tyrrad Nor était très dangereux. Quoique je sois encore incapable de dénombrer ses talents, je n'étais pas aveugle à son pouvoir ; il pouvait toucher mes rêves. Cependant, bien avant que j'aie appris la vérité sur les rai-kirah, mon peuple avait cru que tuer un démon diminuerait l'univers. Quand un Gardien menait une bataille contre un démon, son premier objectif était de bannir le rai-kirah de l'âme

possédée, de l'empêcher de faire du mal, pas de le tuer. Même mon bref aperçu de la magnificence de Nyel m'indiquait que sa mort serait une perte incommensurable – un savoir, une beauté et un pouvoir à jamais irremplaçables. Chaque événement de ma vie m'avait conduit à ce stade, avait progressivement fait de moi quelqu'un qui pourrait comprendre cet être curieux et splendide, et je refusais de croire que ce n'était qu'une coïncidence. Dès qu'Aleksander serait en sécurité, je risquerais le passage dans Kir'Navarrin. Pour empêcher Nyel d'écorcher le monde de sa haine, il me faudrait soit l'en guérir, soit le tuer. Oui, je serais sur

mes gardes, mais j’avais l’espoir… je priais… de pouvoir le sauver

Chapitre 13

— Demain, dit Aleksander, arrivant en boitillant là où j'étais assis à m'empiffrer d'une seconde perdrix choukar rôtie et d'une poignée de dattes. Demain, nous chevauchons sur Karn'Hegeth. Kiril a fait savoir que le premier seigneur des Mardek est disposé à m'accorder une audience. « Disposé »… insolent bâtard.

— Les Mardek ne font pas partie des Vingt, remarquai-je, la bouche pleine de volaille coriace et filandreuse.

Mon estomac gargouilla de plaisir.

La guérison d'Aleksander avait progressé rapidement tandis que j'étais dans la grotte – une durée de trois semaines, découvris-je. Le temps que j'émerge, le prince se forçait déjà à monter et descendre les sentiers poussiéreux de Drafa, sur des béquilles que Sovari avait façonnées à partir des bras en bois de sa civière. Malver était arrivé avec la botte de cheval le lendemain de mon retour. La botte lourde, trempée et rétrécie selon les instructions du fabricant, emboîtait étroitement la jambe et la cuisse d'Aleksander. De solides lacets permettaient de la mettre et de l'enlever selon les besoins, et les tiges d'acier

intégrées maintenaient son membre droit et tendu, pour qu'il guérisse correctement. Sovari avait ramené de nouveaux chevaux de chez Kiril et, au bout de deux semaines à porter la botte et de quelques jours d'entraînement à cheval, Aleksander était prêt à faire ses adieux à Drafa. Le lendemain matin, nous devions nous mettre en route afin de recueillir du soutien pour tenter de récupérer son trône.

— Aucun des Vingt ne veut m'entendre. (Aleksander s'adossa au mur cassé, se servit d'une béquille comme d'une batte pour écarter plusieurs sacs de vêtements, d'armes et d'aliments, et se laissa glisser gauchement dans le sable, installant

soigneusement son dos contre le mur.) Il ne me reste plus qu'à bâtir une armée de mauviettes.

— L'impuissance sera votre force.

Même si le soleil s'était couché depuis longtemps sur les dunes, la nuit fut changée au moment où Qeb se joignit si subitement à notre conversation. La lumière crue des étoiles prit une lueur plus douce, le ciel devint confus, telle une page écrite à l'encre lorsqu'on renverse de l'eau dessus, et l'air s'immobilisa, comme si le vent s'était retiré loin dans les dunes. Le garçon sortit du bosquet de nagéras, les créoles d'argent de ses boucles d'oreilles reflétant la lumière de notre petit feu.

— L'impuissance sera ma mort, corrigea Aleksander, dirigeant son couteau et son attention sur la perdrix choukar qui restait. Si je marche sur Zhagad avec une légion désordonnée de maisons mineures, je serai embroché comme ce maudit oiseau, et le cousin de mon père se fera plaisir avec mes entrailles.

— Vous ne trouverez aucun royaume à Zhagad, dit le garçon, dont la voix résonnait d'une autorité dépassant son âge. L'empire du Trône du Lion est pourri. Malade.

Les anneaux qui striaient son bras et ses doigts tendus pointaient vers les dunes de Srif Anar, telle une flèche

d'argent.

Aleksander s'interrompit dans ce qu'il faisait et dévisagea l'adolescent.

— Je vais donc être empereur de rien ? S'agit-il d'une de tes « visions » ?

— Un guerrier méritant doit se dénuder avant de chevaucher au combat, céder ce qui a le plus de valeur. Un roi méritant doit être prêt à trancher une part de sa propre chair, à la détruire, fût-elle son cœur même.

Le prince haussa les épaules et se remit à tailler une portion de la perdrix choukar rôtie.

— On dirait que je vais être mutilé, quelle que soit la direction que je choisisse. Alors excuse-moi si je suis mes propres plans plutôt que les tiens.

— Monseigneur…

Je voulais lui enjoindre de prêter attention au garçon, qui connaissait mieux son sujet qu'on aurait pu le croire. Mais si je réprimandais Aleksander pour qu'il ajoute foi aux déclarations de Qeb, le prince pourrait, à juste titre, demander ce que Gaspar m'avait confié un sombre après-midi près de la source boueuse de Drafa. Je ne voulais pas y penser. J'avais enseveli les radotages du vieillard sous mes récents espoirs, les avais persuadés de partir, en me disant que tout avait changé lorsque j'avais affronté mon ennemi. Ce ne fut donc qu'avec un sentiment modéré de culpabilité que je gardai le silence,

tandis qu'Aleksander continuait à ronchonner avec dédain.

Nous prîmes congé de Drafa dans les heures fraîches précédant l'aube. Les deux vieilles femmes nous dirent au revoir avec prières et sermons, tapotant nos chevilles et nous donnant des instructions pour la suite des soins d'Aleksander. Quand elles eurent terminé, Aleksander se baissa et plaça entre les mains de Sarya un petit paquet, noué par une bande de tissu brodé d'or coupée dans sa cape blanche en lambeaux.

— *Na salé vinkaye viterre*, déclara-t-il.

« Le sel donne sa saveur à la vie. » La coutume était aussi ancienne que les

Derzhi, et même Manot eut un sourire radieux. Je me retournai lorsque nous partîmes à cheval. Qeb se tenait près du lion tombé, au sommet de la côte, et le vent faisait bouger ses tresses luisantes, tandis que ses yeux ruinés observaient le désert vide.

L'un des plus authentiques plaisirs de l'existence est de regarder une personne faire ce pour quoi elle est née – observer un excellent fabricant d'épées plier et façonner l'acier brûlant, regarder une harpiste habile frôler de ses doigts les cordes nues et donner naissance à une mélodie qui vous chavire le cœur, rester bouche bée lorsqu'un artiste étale trois traits avec un

morceau de fusain et fait s'envoler un oiseau. Aleksander était né pour monter à cheval.

— Maudit cheval de labour, grommela le prince lorsqu'il décala encore une fois son poids sur l'alezan obstiné, essayant de s'accommoder de la botte rigide qui faisait dépasser sa jambe d'un côté, raide comme du fer, en dehors d'une légère flexion au genou. Comment, au nom d'Athos, Kiril imagine-t-il que je vais inspirer le respect en montant un animal à la tête comme une brique et aux jambes comme des poteaux ? C'est déjà assez horrible d'être enfermé dans ce maudit piège à mâchoires.

Ni le prince ni le cheval n'avaient

l'air d'autre chose que malheureux, lorsque Malver aidait Aleksander à poser son membre ligoté de cuir par-dessus la croupe de l'animal. Une fois en selle, Aleksander pestait et jurait qu'il était impossible de commander un cheval correctement de façon unilatérale. Pourtant, ce matin-là, dix-sept jours après avoir quitté Drafa, comme tous les matins de notre voyage, j'observai le prince se pencher en avant pour parler à l'animal, poser les mains sur son cou épais et le genou droit sur son flanc en forme de tonneau, lui imposant sa discipline, tel un joueur de luth accordant son instrument. À cet instant, homme et cheval ne faisaient

qu'un.

Sovari sourit, ses dents blanches sur son visage brûlé par le soleil. On détectait juste un sourire sous l'allure flegmatique de Malver. Les trois Derzhi firent faire demi-tour à leur monture, poussèrent un ululement et foncèrent à travers les dunes du Srif Anar en se détachant sur le ciel zébré de feu. Je poussai un soupir et abandonnai notre lieu de repos à un puits de voyageur, résigné à un autre jour interminable de départs et de haltes tandis que nous voyagions en direction de l'ouest, à travers le désert, vers Karn'Hegeth et un rendez-vous avec le premier seigneur des Mardek.

Les Mardek étaient une maison

mineure qui n'avait qu'un seul droit à l'honneur dans l'Empire. Un seigneur des Mardek était toujours le Premier Dénissaire du trésor impérial, et supervisait la perception des impôts municipaux dans la cité de Zhagad elle-même, et certains prélèvements particuliers pour les guerres ou les plaisirs de l'empereur. Malgré la trivialité de tels postes administratifs pour un peuple guerrier, celui-ci pouvait être tout à fait profitable. Il y avait toujours des pots-de-vin à toucher, des honoraires de perception à estimer – et à déposer dans sa propre trésorerie –, et des jugements à rendre pouvant causer douleur et contrariété dans de plus

puissantes maisons. Mais les Mardek étaient fiers – et la fierté était une part presque aussi significative du caractère derzhi que l'expérience au combat – de leur pureté éthique. En plus de cent vingt ans, on n'avait jamais connu d'officiel mardek enrichir ses propres coffres par des gains illicites, accepter de pot-de-vin pour retarder des perceptions ou réduire des prélèvements, ou rendre des jugements qui ne soient pas strictement dans l'intérêt de l'empereur. Mais, la première semaine de l'ascension d'Édik, leur charge leur avait été arrachée et donnée à un certain Yagnéti zha Jurran, un beau-frère débauché de Léonid zha Hamrasch. Kiril avait signalé que les Mardek étaient mûrs pour la rébellion.

Une rébellion honorable, bien sûr.

À midi, Malver revint d'une sortie de reconnaissance.

— La route de Karn'Hegeth se trouve juste après la prochaine côte, Votre Altesse. Faut que nous prenions la route à partir d'ici, ça fera trop bizarre, sinon. Ils ont des guetteurs partout sur les murs, et seules les portes principales ouvertes, avec au moins cinquante soldats qui les tiennent. J'ai demandé à un meneur de bestiaux la raison de cette lourde garde, et il a dit qu'il y avait des rumeurs, venant de marchands, sur des raids de bandits, et qu'on les a prévenus de rechercher… ah… des hors-la-loi particuliers.

— Alors, rejoignons la route, décida Aleksander en encourageant sa monture. Je n'ai pas le temps de traînasser.

Même si je pouvais à peine lever mes paupières à cause de la chaleur étouffante, aveuglante, je saisis l'hésitation dans le rapport du soldat.

— Attendez, intervins-je en plissant les yeux dans la lumière éblouissante. Ces « hors-la-loi particuliers »… Ils guettent le prince Aleksander, est-ce cela, Malver ?

Malver baissa vivement la tête en guise d'aveu. Il refusait toujours de me regarder dans les yeux.

— Monseigneur, il ne faut pas

qu'on vous reconnaisse, dis-je.

— Ces haillons ne sont pas dignes d'un esclave et n'ont pas été propres depuis deux mois. Mes chambellans, serviteurs et légions de guerriers sont ostensiblement absents. Et je n'ai ni étendard ni héraut pour annoncer ma venue. On pourrait difficilement me prendre pour un empereur en visite sur ce cheval bon à tirer des charrettes.

Kiril, en effet, avait été suffisamment sage pour nous envoyer des chevaux médiocres, en nous présentant ses excuses, tout en nous expliquant que des montures de la préférence d'Aleksander seraient trop voyantes. Mais les vêtements, les chevaux et les serviteurs n'étaient

qu'une partie du personnage royal. Aleksander ne voyait pas que même son mécontentement était révélateur.

— Vous devez détresser vos cheveux, dis-je, Sovari et vous, tous les deux. Et, Monseigneur, vous devez ôter votre bague et couvrir la garde de votre épée. Capitaine Sovari…

— Détresser mes cheveux ? (Aleksander tira brusquement sur ses rênes.) Tu plaisantes.

Je continuai, espérant qu'il comprendrait bientôt où je voulais en venir, pour que nous puissions poursuivre notre chemin et trouver de l'ombre et quelque chose de frais à boire. Les dernières gouttes sableuses

de nos gourdes d'eau nous brûleraient la langue.

— Capitaine Sovari, vous devez retirer votre écharpe impériale. Elle ne vous a pas trahi à Zhagad, où les troupes impériales sont banales, mais tout le monde saura quels capitaines sont en garnison ici. Nous ne devons afficher aucune connexion impériale et aucune identification d'héged pour un homme avec une jambe fracturée. Mieux vaudrait qu'aucun de vous ne puisse même être reconnu comme Derzhi. Ne leur donnez absolument aucune raison d'associer cette botte avec le prince Aleksander. Me comprenez-vous ?

Sovari grimaça et fit glisser l'écharpe brodée portant le lion derzhi

et l'insigne de son rang par-dessus sa tête. Il la fourra dans sa sacoche, puis délia le ruban de cuir qui attachait sa longue tresse. Malver était assis à regarder calmement le prince, qui me jetait un regard furieux.

Il fallait qu'il l'entende.

— Votre tête est mise à prix, Monseigneur. Vous devez agir en conséquence, ou vous souffrirez de votre folie. Nous en souffrirons tous.

La chevelure rousse d'Aleksander avait juste assez repoussé pour faire un petit bout de tresse, du côté droit. Toute sa posture avait changé le jour où il avait réussi à la torsader en quelque chose qui reste en place – comme un

homme marche lorsqu'il pénètre sur ses propres terres après un long voyage. Il n'allait pas apprécier d'être un fugitif.

Je soupirai et essuyai en vain la sueur qui me dégoulinait sans fin le long du cou.

— Il y a autre chose. Nous devons nous mettre d'accord sur une histoire… Dites-lui, Malver. Vous savez comment se comportent les gardes derzhi, et ce qu'ils sont susceptibles de faire quand ils traquent un régicide.

Malver hocha lentement la tête.

— Nous ne devons pas chevaucher à plus de deux ensemble. Les gardes à la porte vont probablement interroger tout homme en âge de se battre, comme le fera n'importe quel guerrier des maisons

locales que nous croiserons par hasard dans les rues. Si nous sommes tous les quatre, ils auront dégainé les épées avant de demander…

— Ils feraient aussi bien, grogna Aleksander. Je ne voudrais pas que mes guerriers manquent à leur devoir.

Malver me jeta un rapide coup d'œil et poursuivit.

— Les Fontézhi ont les plus grandes propriétés ici. Leurs guerriers sont parmi les plus… Ils peuvent vous frapper n'importe quand, Monseigneur, s'ils n'aiment pas vos réponses ou les mots que vous utilisez pour les faire, et ils vous tailleront ou vous feront tâter du fouet si vous les regardez de travers.

— Et si je fais quelque chose d'inconvenant, je pourrais aussi bien vous planter une couronne sur la tête et crier votre nom sur les toits, dis-je. Je vais devoir masquer mes traits, en l'occurrence – essayer, du moins. Vous n'oserez pas être vu en compagnie d'un Ezzarien. S'ils reconnaissent n'importe lequel d'entre nous, nous sommes morts.

Aleksander fit tourner la tête de son cheval furieusement, comme pour rebrousser chemin, mais il cessa dès qu'il nous eut tourné le dos. Au bout d'un long moment, il leva le bras et retira d'un coup sec la lanière qui retenait sa tresse.

— Vous voudriez m'ôter ma

virilité.

— Nous voudrions que vous viviez, Monseigneur.

Karn'Hegeth était une cité tentaculaire, bâtie sur les pentes escarpées d'une crête vaste et dénudée dans le territoire de Basran, juste de l'autre côté de la frontière ouest de l'Azhakstan. Les Basranni étaient de proches parents des Derzhi, liés par des mariages, la culture et une longue alliance, mais un assassinat mal dirigé avait condamné les villes et villages de Basran à la destruction, et son peuple à l'esclavage, une trentaine d'années plus tôt. Karn'Hegeth avait survécu au rasement de Basran parce qu'il y avait énormément de richesses aux environs

– des mines d'or et d'argent, des dépôts de sel, des routes commerciales majeures qui menaient loin dans l'empire de l'ouest – et les Derzhi n'auraient eu qu'à reconstruire la cité. L'oncle d'Aleksander, Dmitri, avait frappé et réduit en ruines le palais du seigneur de la guerre des Basran, monté les têtes de la noblesse basranni sur des piques, aux dix portes de la cité, réduit en esclavage le peuple de Basran, et déclaré que cela suffisait.

Nous émergeâmes de notre dune abritée juste au moment où une longue caravane disparaissait de notre vue sur la large route de Karn'Hegeth, un ruban fréquenté qui s'étirait droit à travers le

désert jusqu'aux hauteurs paresseuses à peine visibles à l'ouest.

Tandis que mon cheval avançait avec lourdeur, consciencieusement, derrière mes compagnons, je laissai le foulard de mon haffaï tomber bas sur mon visage et envisageai la transformation. Les yeux d'abord – nous, les Ezzariens, étions instantanément reconnaissables par des paupières donnant à nos yeux un angle incliné. Puis la couleur de peau – même dans une cité d'habitants du désert, notre coloration cuivrée et notre manque de barbe étaient distinctifs, et j'aurais besoin de masquer la marque royale gravée sur ma joue gauche. Je dessinai une image d'yeux ezzariens dans mon esprit et déterminai

quels changements les feraient apparaître comme ceux d'autres races : resserrer la paupière, dessiner le contour extérieur vers le haut et l'intérieur, réduire la pommette et le front saillants qui les faisaient ressortir. Estimant rapidement la variation nécessaire de couleur de peau, et évitant résolument ma tendance à trop réfléchir, j'invoquai la mélydda et relâchai les frontières de ma chair.

Un fourmillement froid se répercuta à travers mon visage et mon cou, se propageant rapidement au torse et aux membres, redéfinissant les limites de mon être physique à mesure qu'il touchait l'air ou le tissu… Facile… à

peine plus que le feu aux joues de l'effort prolongé par temps froid. Souriant de soulagement face à cette expérience étonnamment plaisante de métamorphose, j'encourageai mon cheval à augmenter un peu son allure. Je voulais rattraper Aleksander pour qu'il puisse me dire si j'en avais fait assez.

— *Allez à la porte…*

Le chuchotement venait de l'intérieur de moi, accompagné d'une subite pression croissante de colère et de frustration. L'une de mes mains secoua brutalement les rênes, tandis qu'une telle conviction de catastrophe imminente m'envahit que mon autre main vola instinctivement à mon poignard, en caressa le manche, considéra son

équilibre. Mon bras et mon œil se préparèrent à estimer la distance, la vitesse et l'angle. C'étaient les instincts d'un guerrier confronté au danger, mais pas les miens à ce moment-là.

— *Pendant que vous jouez avec ces compagnons inutiles, perdez notre temps… le danger grandit…*

Je reconnus cette voix, que je n'avais pas entendue depuis mon agonie à Dasiet Homol. Je forçai mes mains à s'éloigner de mon poignard et refusai la demande d'éperonner mon cheval vers le sud, en direction de l'entrée de Kir'Navarrin.

— Alors, dites-moi, démon, grondai-je en serrant les dents contre

l'écœurante intrusion. Quel danger affronté-je ? Dites-moi son nom, si ce n'est pas le vôtre.

— *Il est du passé*, répondit-il. *Et en vous. Il est la raison de tout.*

— Pourquoi maintenant ? Toutes ces semaines, j'ai tendu l'oreille pour vous entendre. Je suis resté ouvert, j'ai essayé de parler, d'arriver à une décision… (Je m'étais laissé exposé, vulnérable à la corruption, jusqu'à en avoir été presque malade.)… mais vous n'avez jamais daigné répondre.

— *Je vous avais dit que vous gagneriez. Vous avez l'âme. Qu'y avait-il d'autre à ajouter ? Mais maintenant, après avoir vu le prisonnier… l'avoir entendu. Écoutez-*

moi. Quand vous franchirez la porte, vous devrez céder le contrôle de ce corps. Laissez-moi vous guider. (Ses mots précipités devinrent plus forts, plus désespérés, un filet d'eau transformé rapidement en déluge.) *C'est quelque chose à propos de la prison… c'est si près… laissez-moi me souvenir… vous êtes déjà compromis…*

Alors même que nous parlions, je sentis la tempête monter, le paraïvo à l'horizon de mon esprit, prêt à écorcher tout humain à portée de ma main.

— Vous voulez que je vous fasse confiance, que je vous cède alors que vous m'avez poussé au meurtre ?

J'arrivais à peine à exprimer les

mots, à cause de la rage qui me martelait le crâne, m'assourdissait, me conduisait à la violence et à la folie.

— *... perdre du temps... Je ne m'en excuserai pas... votre propre faiblesse d'esprit...*

Le vacarme devint plus fort. Mon œil tomba sur le dos d'Aleksander, et une bouffée d'hostilité me brûla la peau. Les humains étaient si stupides, si ignorants. Prisonniers de leur chair.

— *Écoutez-moi !*

Ma main rampa vers la poignée de mon poignard. Il fallait que je me débarrasse de ces diversions. Une violente colère bouillit et déferla... la chaleur qui vibrait... l'éclat du sable et du ciel qui aveuglait... embrouillait...

tandis qu'une noirceur froide, insidieuse, rongeait mon âme…

— Non ! Vous ne m'aurez pas.

Je fis passer les mots à travers des dents serrées. Écœuré par ce que je m'apprêtais à faire, je projetai toutes les protections que je connaissais entre mon âme et mon démon éveillé, luttant contre lui jusqu'à le faire taire, apaisant la cacophonie dans ma tête. Je comprenais enfin et, avec la lucidité, mes récents espoirs vinrent s'écraser à terre.

La colère de Dénas alimentait ma folie. Son indignation me conduisait au carnage, et sa fureur mettait ma maîtrise en lambeaux. Mais Nyel choisissait sûrement mes victimes. Le long deuil du

Madonaï s'était changé en un poison virulent qui souillait tout ce qu'il touchait. Il avait contaminé mes rêves et, comme du cèdre sec sous un orage semé d'éclairs, sa haine de la race humaine avait eu un effet incendiaire dans ma main de guerrier. Je m'étais nourri de cette haine : en regardant les corps de Gaspar et de Fessa, en observant Édik battre l'esclave, en voyant comment le namhir avait mutilé Gordain. Elle s'était envenimée en moi à mesure que j'observais Aleksander souffrir de la folie et de l'injustice de ses semblables, jusqu'à exploser comme un furoncle suppurant, pour me polluer l'âme. Une noirceur insidieuse.

— *Votre force sera votre chute,*

idiot, cria la voix déclinante du démon.

— Je n'ai pas oublié vos sentiments à l'égard de ceux qui ont de la chair, marmonnai-je sous le couvert de mon foulard, rengainant brutalement la lame à demi tirée de mon poignard, ordonnant à mes mains tremblantes de ne pas bouger. Quand nous avons risqué cette union, vous avez prétendu que le danger à Tyrrad Nor était votre ennemi. Mais même si vous ne partagez pas son but, votre colère ne fait qu'alimenter son pouvoir. Vous m'avez pris au dépourvu aujourd'hui, Dénas, mais plus jamais. Je contrôle ma propre âme, ma propre main. Ni vous ni celui de Tyrrad Nor ne façonnerez mon avenir.

Je savais à présent que c'étaient eux deux qui livraient bataille dans mon âme, chacun essayant de me manipuler selon sa volonté. Je ne céderais ni à l'un ni à l'autre, pas à présent, pas au cas où je m'aventurerais un jour à Kir'Navarrin.

— Seyonne ?

J'ouvris les yeux dans un battement de paupières, et trouvai Aleksander à moins de trois pas de moi, la main suspendue avec désinvolture au-dessus de sa propre dague. Malver et Sovari étaient juste derrière lui, l'air perplexe.

— Je vais bien, dis-je. Je ne fais rien de plus que ce que j'ai exigé de vous.

Je rejetai mon capuchon en arrière et regardai le prince en face, en sortant brusquement mes pâles bras nus du haffaï poussiéreux.

— Est-ce fait convenablement ?

Étonné, prudent, il m'examina comme un courtier en chevaux derzhi passe en revue sa plus récente acquisition.

— C'est fait, répondit-il enfin. Mais pas convenablement, je pense. Tu as l'air d'avoir mangé quelque chose d'avarié.

Nous chevauchâmes un moment en silence. Je sentis mon cœur reprendre son rythme normal. La sueur séchait rapidement. Lorsque les deux soldats

prirent de l'avance sur nous, Aleksander parla à mi-voix.

— Est-ce le rai-kirah, Seyonne ?

— Ce n'est rien.

— Tu as toujours été un homme discret. Je respecte cela. (Il plissa le visage de manière désabusée.) Une nouvelle chose sur laquelle j'ai travaillé. Mais ce qui t'arrive… Quand tu as été si malade après les affaires de Dasiet Homol, tu m'as demandé de te regarder et de te dire ce que je voyais, comme si tu attachais de la valeur à ma parole sur ce sujet. Je t'ai confirmé alors que, malgré cette union avec un démon, je ne voyais que l'homme que je connaissais, celui qui se battait avec la main des dieux pour sauver mon âme.

Malgré le midi ensoleillé, ma peau se glaça. Je souhaitais qu'il s'arrête là.

— Tu n'es plus le même depuis ce siffaru. En meilleure santé, ai-je pensé, plus en paix que n'importe quand depuis ton arrivée à Zhagad, et j'en suis heureux. J'ai cependant constaté que depuis ta sortie de la grotte, je ne vois que l'apparence, et non la vérité. Tu as été enseveli trois semaines dans cette grotte, pourtant tu n'en as pas soufflé mot. Je ne sais plus te lire.

— L'apparence est la vérité, répondis-je. Dénas est silencieux et le restera. Le prisonnier est toujours sous les verrous. Mon… problème… est sous contrôle. Quand vous serez en sécurité,

je le réglerai une fois pour toutes.

Je ne savais pas vraiment comment. Je ne pouvais pas parler du siffaru. Nyel et les sentiments qu'il avait suscités en moi, ma conviction que, d'une manière ou d'une autre, j'étais destiné, non à détruire, mais à sauver quelque chose de merveilleux – j'enfouis cela profondément. Je ne me fiais plus à mes sentiments, et je devais vaquer à d'autres occupations.

Nous n'entrâmes dans Karn'Hegeth qu'au coucher du soleil. Même si nous nous attardâmes à l'extérieur des portes tout l'après-midi, comme si nous pensions camper là pour la nuit, ainsi que des tas d'autres qui dédaignaient les toits ou pouvaient difficilement s'offrir

le prix d'une auberge, nous rejoignîmes de nouveau la route dès que les ombres s'allongèrent. La nuit pourrait mieux dissimuler nos traits, mais entraînerait un examen plus minutieux de la part des troupes de guerriers derzhi qui patrouillaient aux portes et dans les rues. Nous avions de meilleures chances de nous perdre dans la confusion des caravanes qui arrivaient tardivement, en marge du jour.

Malver et Sovari s'aventurèrent aux portes en premier, en conduisant nos quatre chevaux. Les traits bruns de Malver se mêlèrent aisément à la foule lorsque les deux soldats se frayèrent un passage dans la cohue bruyante. Mais

même s'il était à pied – chose improbable pour tout Derzhi –, la taille, les cheveux clairs et le maintien assuré de Sovari le faisaient paraître déplacé dans les flots de paysans et de marchands, de cavaliers et d'esclaves, de chastous, chèvres, poulets, mendiants, charrettes et chariots. Malver avait dû constater la même chose, car il s'arrêta, eut une rapide conversation avec un berger en guenilles, puis jeta une chèvre bêlante sur les épaules du capitaine derzhi. Les deux soldats avancèrent lentement avec la foule et disparurent par les portes. Nous ne notâmes aucune perturbation parmi les gardes, qui se tenaient rigides et sur le qui-vive sur les tours de la porte au-dessus de nous, ou

sur les remparts de chaque côté, et aucun rassemblement des guerriers montés qui fonçaient à travers le grouillement de voyageurs, en dévisageant certaines personnes et en enfonçant leurs lances dans des charrettes.

— Il est temps de se risquer à avancer, Monseigneur.

— Dois-je, moi aussi, porter une chèvre ? Peut-être pourrais-je l'apporter à Mardek comme pot-de-vin.

— Même si la chèvre ajouterait un certain charme, dis-je, incapable de réprimer un sourire à cette pensée, vos béquilles suffiront. Voûtez-vous sur elles, comme si votre dos était tordu, lui aussi. Et souvenez-vous de garder les

yeux baissés. Ne regardez jamais un Derzhi dans les yeux, surtout quand il vous interpelle. Gardez les mains loin de vos armes, comme Malver vous l'a indiqué. Souvenez-vous de notre histoire, et laissez-moi parler.

— Mon éducation est-elle tout à fait complète, maintenant ?

Le prince coinça les traverses de ses béquilles sous ses bras.

Je ramassai nos deux sacs de toile crasseux, passai leurs liens de corde autour de son cou, nouai un vieux chiffon de Sarya autour de sa tête pour atténuer l'aspect révélateur de ses cheveux roux et tirai d'un coup sec sur les longs plis de son haffaï sale, pour veiller à ce qu'ils couvrent la botte inhabituelle.

Puis je lui fis signe de se diriger vers la porte, marmonnant tout seul :

— Je crois que nous n'avons même pas commencé

Chapitre 14

La fillette n'avait pas plus de sept ou huit ans, un lutin mince, tout en jambes, avec des yeux pétillants, des boucles châtains et les pieds nus, une enfant sale, en haillons, qui dansait, perdue dans sa propre fantaisie. Elle était avec l'homme juste devant Aleksander et moi – un Manganar émacié tirant vers les portes une carriole à deux roues, le long de laquelle il menait un troupeau de cinq petites filles et trois chèvres. La carriole aux longs bras était pleine à craquer : deux porcs

décharnés, un tonneau de farine, une marmite en fer et une pile de paquets miteux, dont l'un émettait de faibles gémissements.

— Je n'ai rien pour un tel droit d'entrée, Votre Honneur, dit l'homme au percepteur de forte carrure qui inspectait sa cargaison pitoyable. La m'man des gosses est morte en couches, et j'les ai amenés chez ses gens. Sa famille ne prendra pas les gosses sans les chèvres pour les nourrir. Mes cochons sont pratiquement morts, mais si vous en preniez un pour le droit…

Deux officiels impériaux recueillaient un tribut d'entrée sur toutes les charrettes et tout le bétail franchissant les portes, évaluant la

valeur des biens et réclamant un droit proportionnel ou une part de la marchandise. C'était un devoir lucratif pour un percepteur, mais avec les neuf autres portes de Karn'Hegeth verrouillées contre la menace de bandits, et de plus en plus de retardataires essayant d'entrer dans la cité avant la fermeture des portes pour la nuit, les deux Derzhi étaient stressés et irritables.

Je maudis le moment que j'avais choisi. Sovari et Malver avaient franchi directement les portes, mais le prince et moi avions été bloqués dans la chaleur et la puanteur de la foule, entassés entre le pauvre Manganar et les chevaux

agités de l'entourage d'un baron fontézhi. Après un retard fastidieux d'une heure, durant laquelle une énorme caravane fut évaluée et son gonaj discuta chaque zénar de ses taxes, nous approchions seulement à présent des portes. Le serviteur du baron agacé se pressa vers l'avant pour toucher un mot aux gardes de la porte, et le groupe fut bientôt autorisé à passer sans s'arrêter pour les percepteurs.

— Un Fontézhi du sixième degré, chuchota Aleksander, gardant la tête baissée et la voix basse. Probablement un demeuré. Les Fontézhi sont tellement consanguins qu'ils ne peuvent pas voir plus haut que leur cul. Ils ont peur de perdre une partie de leurs biens en

cadeaux à la mariée, et épousent donc leurs propres sœurs.

La place du baron fut vite prise par un cavalier suzaini d'allure prospère, fort impatient, et par deux joueurs de luth kuvaï sur des ânes, qui décidèrent de faire passer le temps en apprenant par eux-mêmes un certain passage, fâcheusement répétitif, d'une saga populaire. Pendant un moment, je crus que les luthistes risquaient de nous attirer des ennuis, car Aleksander commença à marmonner quelques mots sur le fait de fracasser leurs instruments et d'insérer divers petits éléments dans les oreilles, le nez et d'autres orifices du corps des musiciens. Mais c'était avant

que le percepteur se mette à lorgner la petite fille.

Son cou était aussi large que sa tête, et une panse poilue pendait sous sa veste brodée et son écharpe impériale. Il ne portait pas de tresse.

— Qu'en penses-tu, Vallot ? lança-t-il à son collègue, un homme mou aux joues rebondies qui inspectait les paquets sur la carriole du Manganar. Nous pourrions prendre l'une des mômes et la vendre. Celle-ci pourrait être plaisante si on l'engraissait. Ce serait mieux qu'un cochon à demi-mort.

Le gros homme saisit le bras de l'enfant qui tournoyait et l'attira près de lui, faisant courir un doigt épais le long de son épaule. Quoique barbouillée et

sale, la peau bronzée de l'enfant n'était pas encore épaissie par le soleil incessant et la pauvreté. La fillette fronça les sourcils et essaya de se dégager.

Aleksander leva la tête pour voir. Je me faufilai devant lui.

Le père secoua la tête, sa lassitude ressemblant à un autre compagnon debout près de ses épaules voûtées.

— Prenez-la si vous voulez, Vos Honneurs. Je la vendrais moi-même, mais on me dit qu'elle est trop jeune pour être bien utile. Un an ou deux, et elle atteindra un bon prix… si elle vit aussi longtemps. Vous devrez la nourrir d'ici là.

Il tendit une unique pièce d'argent, qu'il avait déballée avec précaution d'un morceau de chiffon.

— Je n'ai rien de plus que cette monnaie pour payer. Vaut-elle davantage qu'une enfant affamée ?

Le second percepteur, le plus jeune, aux joues rebondies, Vallot, venait juste d'autoriser le cavalier suzaini à passer, après avoir empoché une bourse bien garnie. Il jeta un coup d'œil à la foule nerveuse, bruyante et insistante, dans la lumière déclinante.

— Je pense que nous avons des perspectives plus rentables pour notre empereur qu'un crève-la-faim cagneux. D'après l'apparence de ce mendiant et

de sa carriole, elle aura déjà des morpions. (Il attrapa la pièce du Manganar.) Allez-y.

Il lança la pièce à un assistant au visage cireux qui se tenait juste derrière les deux individus et notait le compte officiel des encaissements – à ne pas confondre avec la somme réelle – dans un registre relié en tissu. Vallot fit signe à Aleksander et à moi d'avancer.

Tout aurait dû assez bien se terminer, sauf que l'officiel bestial haussa les épaules, se lécha les lèvres et tendit la main pour la passer sous la tunique de la fillette. L'enfant empoigna son autre main et le mordit. Il mugit et la repoussa, secouant son doigt qui saignait.

— Idiote de fille !

Le père fou d'angoisse gifla l'enfant, qui tomba à terre juste au moment où le Derzhi blessé se rétablissait assez pour lever le poing. La fille étant hors de portée, le coup violent fit chuter le père, et la lourde botte du percepteur renversa la carriole, éparpillant marmites, paquets et enfants en pleurs de-ci de-là.

Ce fut vite terminé. Vallot, aux joues rebondies, écarta sans ménagement les enfants gémissants et fit impatiemment signe au reste d'entre nous d'avancer.

— Occupe-toi de tes vraies affaires, Félics. J'ai un souper qui

m'attend.

J'avais une pièce d'argent prête à glisser dans la main du Derzhi. Ayant envoyé nos chevaux avec Malver, nous n'avions ni biens ni bétail, mais cela n'empêchait jamais un percepteur d'évaluer un droit.

— Je m'appelle Arago, déclarai-je en inclinant la tête avec respect. L'ouvrier d'un forgeron, venu d'Avenkhar pour trouver du travail dans les mines. Lui, c'est mon cousin Wat.

L'officiel joufflu ne nous accorda qu'un bref coup d'œil. Nous étions sales, pauvrement vêtus, et avions trouvé le moyen de paraître désarmés. Sovari avait lié l'épée du prince dans son dos, sous l'ample haffaï, et j'avais fait de

même avec la mienne. Ce n'était pas une pratique inédite parmi les gens du désert, mais Vallot n'avait pas le temps de nous déshabiller.

— Il boite ?

Vallot désigna Aleksander d'un mouvement brusque de la tête.

— Tombé dans le puits d'une mine dans son enfance, dis-je en imaginant les cent répliques malencontreuses qu'Aleksander devait brûler de proférer.

À notre gauche, je vis le père qui saignait redresser sa carriole, incitant silencieusement les petites à rassembler vite leurs sacs et paquets. Félics, furieux, fléchissait sa main mordue et jetait des coups d'œil obliques à la

famille tout en braillant sur les joueurs de luth et en menaçant de fermer complètement les portes si les gens ne cessaient pas de s'entasser trop près.

— Wat ne peut-il parler pour lui-même ? interrogea Vallot, dont les petits yeux regardaient le prince avec suspicion, comme s'il ressentait, lui aussi, l'hostilité d'Aleksander.

— Tombé sur la tête, expliquai-je, essayant de rester concentré sur nos affaires ainsi que sur le désastre qui s'approchait dangereusement.

— Dis-lui ton nom, Wat.

— Je m'appelle Wat, grogna Aleksander.

Il était raide sous son haffaï râpé.

— On est effronté avec moi,

l'infirme ?

Le Derzhi enfonça un doigt charnu dans le torse d'Aleksander, ce qui obligea le prince à déplacer sa béquille pour ne pas être renversé.

— Pas du tout, intervins-je. N'est-ce pas, Wat ?

Aleksander se pencha en s'écartant légèrement de moi. Comme j'étais à sa droite, cela signifiait qu'il s'appuyait sur sa bonne jambe. Je craignis qu'il ne se prépare à assener un coup.

Je lui saisis le bras comme pour retenir sa maladresse, mais me cramponnai si fort qu'il aurait été obligé de fracturer son propre membre pour le dégager.

— Mon cousin n'a que le plus grand respect pour les hommes de l'empereur, qui font le travail impérial comme ils en ont fait le serment. Hein, Wat ? Réponds à Son Honneur, et parle avec respect, maintenant. Il est juste bêta, Vos Excellences.

Je m'écartai et poussai Aleksander vers eux, comme pour le faire parler pour lui-même, ce qui me laissa directement entre le brutal Félics et le Manganar qui se démenait. Ce faisant, je laissai tomber dix pièces d'argent par terre.

— Oh oui, rien que le plus grand respect pour le vrai empereur du pays et ses loyaux serviteurs, dit le prince,

secouant la tête en ce qu'on aurait pu interpréter comme une mesure de respect – ou une sèche imitation d'un crachat.

— Sont-elles à vous, monsieur ? (Je me penchai vers Félics et indiquai l'argent du doigt, feignant de chuchoter, néanmoins juste assez fort pour que mon propre interrogateur puisse entendre.) Je n'ai pas vu qui les a fait tomber.

Le gros homme arracha son regard du Manganar, le posant lentement sur moi puis sur le sol.

Avant qu'il puisse s'emparer des pièces, un groupe bruyant de jeunes nobles derzhi arriva à cheval près de nous, riant et plaisantant sur une course de chevaux de la soirée. Ils étaient bien imbibés de vin, et impatients envers les

percepteurs et les gardes des portes.

— Sire Mardek aura vos dents pour ces retards ! s'écria un jeune blond à la barbe nouvellement poussée. Il avait parié sur cette course et attend de savoir s'il a eu de la chance. Écartez ces rustres.

Les chevaux caracolants serrèrent les percepteurs sur le côté, et le prince et moi aussi, jusqu'à ce que nous trébuchions les uns sur les autres. La queue du cheval du jeune seigneur passa rapidement sur le visage d'Aleksander. Derrière le groupe de cavaliers, il y avait une importante caravane, dont les chastous beuglants tiraient fort sur leurs harnais, comme s'ils avaient reniflé

l'eau à l'intérieur des murs. Des meneurs de bestiaux crièrent et firent claquer leurs fouets pour contenir les animaux turbulents.

— Pouvons-nous y aller, monsieur ? demandai-je.

Vallot nous fit impatiemment signe d'avancer.

— Disparaissez, et enseignez à l'infirme plus de respect, ou je le jetterai dans un puits sans fond.

L'œil alerte, et la main davantage, il écarta du coude son partenaire à l'esprit lent, ramassa pour lui-même les pièces d'argent que j'avais laissé tomber et s'occupa du cas urgent – et sans doute profitable – du jeune noble. Son large visage rouge et bouffi, Félics,

bâti comme un taureau, recula, se cognant contre le clerc au visage cireux et son registre. Félics marmonna quelque chose au clerc et fit un brusque signe de tête en direction de la porte.

Sans desserrer mon étreinte sur son bras ni ralentir mon allure pour tenir compte de sa blessure, je traînai Aleksander dans le passage sous les tours de la porte. La dernière fois que je les regardai, les deux percepteurs étaient en train de se disputer.

— Fichue vermine insolente ! grommela le prince, qui essaya d'arracher son bras de ma main mais ne réussit qu'à trébucher avec maladresse et douleur sur quelque chose.

Il était difficile de distinguer quoi que ce soit dans les ombres profondes sous les tours de la porte. Je rattrapai Aleksander avant qu'il tombe, mais dus immédiatement le pousser contre le mur de brique lorsque la bande du noble derzhi arriva à toute allure par la porte cintrée. Le jeune seigneur aux cheveux pâles nous jeta une gourde de vin vide, nous éclaboussant avec la lie qui sentait le moisi.

— Dieux de la terre et du ciel !

Aleksander tremblait.

— Trouvez votre équilibre, lui grondai-je à l'oreille, ignorant qui pouvait se tapir dans l'obscurité. Et gardez le silence. Nous devons nous

éloigner d'ici.

— Je les tuerai pour cela.

Je ne savais de quel « cela » il parlait, ni, pour sûr, de quels « les ».

— Il faudra que ce soit plus tard. Nous devons y aller.

— À moins que tu aies l'intention de me casser le bras, dit Aleksander les dents serrées, j'apprécierais que tu le lâches.

Mes doigts le cramponnaient presque jusqu'à l'os.

— Désolé.

Je n'avais pas plus d'assurance que lui.

Nous dûmes attendre qu'un chariot passe en grondant, et après lui deux cavaliers en robes rayées qui stimulaient

trois esclaves tirant un traîneau chargé de blocs de pierre taillés. Devant nous, dans un porche illuminé par le crépuscule qui s'attardait, se trouvait la cité. Derrière nous, là où des portes de bois aux fixations métalliques étaient ouvertes, des esclaves installaient des torches dans de hautes appliques. Comme mes yeux s'adaptaient à l'obscurité, je ramassai ce qui avait fait trébucher le prince – l'un des paquets de la carriole du Manganar, un tablier de cuir enveloppé autour d'un pic, d'une petite scie, d'un marteau à tête d'acier et de quelques burins de tailles diverses. Le gagne-pain d'un homme. Je remballai le paquet et passai son lien de corde sur

mon épaule.

— Allons-y, dis-je.

Nous allâmes aussi vite qu'Aleksander le pouvait sur le boulevard extérieur de Karn'Hegeth, une rue exiguë bordée d'écuries, d'entrepôts et de quartiers d'esclaves qui s'étaient développés entre les remparts intérieurs et extérieurs. Des mendiants assaillaient tous les voyageurs qui franchissaient les portes, et des enfants à la bouche tombante, aux yeux éteints, traînaient les pieds ici et là dans la foule, sébiles levées. Une femme squelettique d'âge indéterminé, les seins ratatinés dépassant d'un corset aux liens peu serrés, sourit et frotta une hanche osseuse contre mon flanc.

— Deux pièces de cuivre, voyageur, et je ferai l'infirme pour rien de plus.

Je la repoussai, nous franchîmes les portes intérieures et parvînmes aux rues pavées.

Sovari et Malver étaient invisibles. Ce n'était pas un souci ; nous étions convenus de nous retrouver sur la place du marché dès que nous serions sûrs de ne pas avoir été suivis. Mais juste devant nous, en train de disparaître dans une allée, se trouvait la carriole à deux roues, et se faufilant à travers la foule, observant la progression du véhicule, se trouvait le clerc des portes au visage cireux. La vengeance mesquine était la

plus dangereuse.

— Venez, dis-je. Nous devons rendre ces objets au Manganar. Il va probablement mourir de faim sans eux.

Aleksander se balança en avant sur ses béquilles.

— Laisse le lâche scélérat mourir de faim. (Il cracha sur la chaussée poussiéreuse.) Il allait vendre la fillette… sa propre fille… ou la tuer. Même les animaux protègent leurs petits. Les mauviettes méritent ce qu'elles reçoivent.

— Et le Derzhi qui a commencé ?

— Même les brutes ont des devoirs.

Il ne voyait pas encore l'intégralité des problèmes, ni comment la brute

envisageait de s'acquitter de ses « devoirs ».

— Est-ce le devoir qui vient d'éloigner le clerc des portes à l'instant ? demandai-je en entraînant Aleksander dans la ruelle obscure. Ou le bon Félics pense-t-il obtenir la dîme qu'il désirait depuis le début ?

Je m'arrêtai juste assez loin dans le virage pour que nous ne soyons pas vus de la rue, et montrai l'homme se frayant un passage dans le flot de la circulation.

Aleksander demeura sceptique jusqu'à ce que le clerc se précipite dans l'allée.

— Salopard ! (Je n'avais pas eu le temps de prendre les choses en main

qu'Aleksander flanqua une béquille dans le ventre du clerc, projetant l'homme au visage cireux contre moi.) Voler des enfants est contraire à la loi de l'empire, espèce de chacal bâtard !

Ce que je n'avais pas remarqué dans la rue, c'était que l'individu sournois avait amené un ami avec lui, une grosse brute efficace, mais à part cela quelconque. Le compagnon musclé percuta du poing la mâchoire d'Aleksander, puis retira d'un coup de pied l'autre béquille sur laquelle il s'appuyait. Le prince, brassant l'air frénétiquement, tomba à terre. Avant que l'énorme botte de la brute puisse frapper la tête du prince, je poussai le clerc au sol et plaquai son gros ami. Aleksander

conserva assez d'esprit pour se couvrir la tête et rouler vers le mur, lâchant un flot de jurons et d'épithètes tout à fait appropriés aux circonstances.

La brute fut facile à gérer. Je la laissai affalée dans un tas d'ordures, avec une bosse sur la tête telle qu'elle ne se rappellerait pas comment elle avait fait pour se trouver là. Malheureusement, le clerc déguerpit avant que je puisse lui donner une leçon similaire.

— Satané, maudit fléau de monde…

La force de la diatribe d'Aleksander soulagea mes inquiétudes quant à son bien-être physique.

Je récupérai ses béquilles et l'aidai à prendre une position chancelante.

— Je pense que notre séjour à Karn'Hegeth vient d'être écourté, dis-je. Quelqu'un va nous chercher.

Le prince frotta la fente qui saignait à sa mâchoire et s'essuya les doigts sur son haffaï souillé.

— Je ne vais pas m'enfuir. Mais je n'ai aucune envie de rester davantage que le temps de m'occuper de mon affaire.

Nous descendîmes prudemment l'allée fétide. La nuit y était déjà arrivée, bien avant d'atteindre les rues plus larges. Un mendiant ayant seulement une moitié de visage et pas de langue

grogna et me tripota les pieds alors que je contournais une femme au visage jaune, effondrée contre le mur de briques de terre crue, les jupes retroussées autour de la taille. Aleksander toussa et cracha, et je tirai le foulard de mon haffaï en travers de mon nez. La puanteur de l'yarétha – l'herbe engourdissant l'esprit, qui laissait de telles femmes mortes à vingt ans – et les odeurs d'excréments et de vomi qui allaient de pair étaient suffocantes. Un peu plus loin, assis près d'un tas de détritus incluant un monticule boursouflé qui avait un jour été un chat, nous trouvâmes le Manganar et ses enfants.

L'homme décharné était adossé au mur et tenait tendrement sa petite fille,

étouffant ses sanglots contre sa chemise en haillons et tamponnant son petit bleu au front.

— Ça va passer, mon enfant. Ça va passer. Il n'y a plus qu'un peu de chemin à faire, maintenant que nous nous sommes reposés un moment.

Son visage meurtri, qui saignait, semblait avoir cinquante ans, même s'il n'en avait probablement pas plus de vingt-cinq. Tandis que les chèvres bêlaient faiblement et fouinaient dans les détritus, les autres enfants se blottissaient près de l'homme, les yeux grands ouverts et effrayés dans leurs maigres visages. L'une des filles étreignait un paquet gris presque aussi

grand qu'elle. Elle n'arrêtait pas de le regarder et de le secouer très légèrement. Le père lui jeta un coup d'œil. Son expression était une illustration de la douleur.

— Ça ne sert à rien, Daggi, dit-il doucement. Laisse-le jusqu'à ce que nous trouvions l'allée des Potiers. Il… dort.

Je n'arrivais pas à comprendre comment l'homme pouvait encore trouver de l'énergie à consacrer au deuil.

— Bonjour, monsieur, l'interpellai-je. Vous avez oublié ceci aux portes.

L'homme se leva d'un bond et poussa les enfants derrière lui, sortant à tâtons un grand couteau démodé, qu'il

agita maladroitement.

— Qui est là ?

— Nous avons trouvé ceci à la porte de la cité. Nous avons pensé que vous pourriez en avoir besoin.

Je lançai le paquet à ses pieds en me tenant à une distance respectueuse. Je n'avais pas besoin de lui écraser le nez dans la terre.

Il regarda le paquet comme s'il était revenu tout seul, puis se retourna vers moi avec stupéfaction, plissant les yeux dans l'obscurité et tendant la tête pour voir Aleksander, qui s'adossait lourdement au mur.

— C'est une gentillesse dans un jour qui n'en comporte pas d'autre,

sauf… je me suis demandé… vous avez laissé tomber les pièces qui ont détourné les yeux du scélérat de nous.

— Un nœud lâche dans ma bourse, dis-je.

— Puisse Panfeya vous doter d'enfants bien portants, mon bon monsieur.

— Et que Dolgar vous accorde des murs solides, dis-je. (Les dieux manganar inférieurs fournissaient des dons utiles pour leurs requérants.) Et vous pourriez en avoir besoin. Vous avez été suivis depuis les portes. L'efflanqué, au visage jaune, a été chargé d'une mission… vous comprenez ?

Le Manganar rengaina son couteau

et souleva de nouveau sa fille, attirant gentiment sa tête sur son épaule.

— Je vais surveiller, alors. Si j'avais de quoi vous récompenser… Dites-moi comment vous vous appelez, que je puisse au moins vous nommer dans mes prières.

— Arago, d'Avenkhar, et voici mon cousin Wat. Si la chance se maintient, nous n'aurons pas besoin de votre récompense.

— Je suis Vanko d'Éleuthra, et bientôt de l'allée des Potiers, avec mon beau-frère Borian. Ma main sera pour toujours à votre service, Arago, ainsi que celle de toute ma famille.

Je m'inclinai.

— Que Dolgar vous protège, monsieur, et console votre enfant.

L'homme s'inclina à son tour. Il rassembla ses enfants et ses chèvres, et reprit les longs bras de sa carriole.

Aleksander et moi retournâmes d'où nous étions venus. Des torches imprégnées d'octar – l'écoulement goudronneux trouvé parmi les rochers du désert – remplissaient déjà les rues de fumée jaune puante. Nous ne vîmes aucun signe de l'homme au visage cireux.

— Nous n'aurons nul besoin de ce Vanko, ni d'un autre paysan, dit Aleksander alors que nous progressions lentement dans les rues. (Ses

mouvements devenaient de plus en plus saccadés, et il ne pouvait faire que quelques pas à la fois sans s'arrêter.) Mon oncle a donné aux Mardek leur maison ici, et au moins deux mines d'argent. Et mon dénissaire local Tosya et moi avions passé trois semaines à ouvrir les routes commerciales de l'argent depuis Karn'Hegeth, quand ton ami l'Yvor Lukash a étranglé cet endroit il y a deux ans. Tosya nous hébergera, si Mardek est trop lâche. (Nous nous arrêtâmes une fois de plus, et Aleksander s'appuya lourdement sur ses béquilles en grimaçant.) Par les cornes de Druya, ce sera bien de remonter en selle. Je m'excuserai auprès de ce misérable cheval pour tout ce que j'ai

dit sur lui.

— Je ne compterais sur la loyauté de personne. (Je n'étais pas sûr que la gratitude de Mardek s'étendrait à un homme dont la tête était mise à prix.) Vanko pourrait être l'ami le plus utile des deux.

Je n'arrêtais pas de parcourir des yeux la foule dans les rues, guettant tout regard se posant sur Aleksander plus d'un instant. Il avait peu de chances d'être reconnu par le premier venu ; peu de roturiers entrevoyaient un jour la royauté. Mais le percepteur derzhi ne serait pas ravi que son méchant petit plan ait été déjoué par un homme en béquilles.

— Tes oreilles d'esclave sont-elles sourdes ? Le lâche qui bat les enfants a parlé de vendre la fille. Il aurait sans doute conclu un marché pour elle, là-bas, dans cette allée.

Je poussai le prince dans l'embrasure obscure d'une porte et m'y enfonçai de surcroît tandis que deux Derzhi passaient à cheval devant nous, scrutant de près les passants.

— Votre tête est devenue bornée, Wat, chuchotai-je, et votre vue trouble. Il lui a sauvé la vie avec les seules armes qu'il avait. Le bleu qu'elle a sur le visage le peine probablement bien davantage que le sang sur le sien.

Et, même si je ne le dis pas, je

savais que le visage contusionné de l’enfant blessait aussi Aleksander. Il n’avait pas oublié Nyamot.

Chapitre 15

Tous les doutes qu'Aleksander aurait pu nourrir sur les intentions de l'empereur disparurent lorsque nous arrivâmes à la grand-place du marché de Karn'Hegeth. Au début, nous ne pûmes comprendre pourquoi les activités du soir, manger, boire, acheter et vendre, semblaient confinées à la moitié est de la place pavée… jusqu'à ce que nous avancions jusqu'au bord de la foule pour guetter Sovari et Malver, et voyions les corps.

Sur une enfilade de gibets, qui

jalonnaient la limite ouest de la place du marché, étaient pendus au moins vingt hommes. Trois d'entre eux étaient des individus d'allure fruste – marqués au fer rouge, fouettés et pendus par le cou comme des voleurs. Mais les autres étaient derzhi, certains vêtus avec raffinement, comme arrachés à un festin ou à des pratiques pieuses au temple, et tous pendus par les pieds, les lèvres et le nez tranchés, et les tresses rasées et attachées à leur langue gonflée, par dérision – une punition de traître. La plupart étaient morts. Des rats affamés avaient déjà trouvé le moyen d'arriver en bas des chaînes. Mais tandis qu'Aleksander descendait maladroitement la rangée, attiré vers

l'exposition macabre par un mélange de fascination et d'horreur que mes avertissements nerveux ne purent empêcher, nous entendîmes des râles pitoyables provenant de certains des visages noircis, alors même que des rats se nourrissaient d'eux.

— Tosya, murmura-t-il sans se soucier des sentinelles impériales qui montaient la garde aux deux bouts de l'horrible étalage pour s'assurer que personne ne secourrait les mourants. Et Jov, et Laurent… oh, saint Athos… (Aleksander se tourna vers moi, le visage accablé, jaune dans la lueur blafarde des torches.) Si jamais tu voulais me rendre un service,

Seyonne… Je te supplie de les achever avec n'importe quelle sorcellerie que tu puisses pratiquer. Ce sont des hommes honorables, de nobles guerriers dont le seul crime a été de me servir.

— Ah, Monseigneur, ne demandez pas…

Ce n'était pas dans les habitudes ezzariennes de précipiter une mort.

Il agrippa mon épaule avec des doigts d'acier.

— Tu as écouté Fessa et Gaspar, en restant avec eux tout au long de leur calvaire, de la seule façon que tu pouvais. Je ne peux pas faire moins pour mes guerriers. Je ne vais pas les laisser ainsi.

Tout mon être voulait refuser.

Intervenir, même face à une telle horreur, était priver un homme de son dernier souffle, sa dernière pensée, son dernier espoir, si impossible soit-il. Je ne pouvais pourtant pas rejeter la menace d'Aleksander de rester. Seuls dans la zone désertée de la place du marché à les regarder bouche bée comme de mauvais galopins, nous étions aussi remarquables que de la soie sur un mendiant. Mon serment… mon désir… mes espérances exigeaient que je garde Aleksander en sécurité.

— Ils implorent la mort, Seyonne. Ils en ont faim. C'est notre manière de faire.

Une manière lamentable,

méprisable, de soulager la souffrance – le meurtre. Cependant, je n'avais pas de compétence pour guérir les Derzhi mourants, ni de sorcellerie pour apaiser leur douleur, et personne n'allait les sauver. Parmi toutes les morts à mon actif, ces quelques-unes… leur compte serait sûrement très léger.

— Que les dieux me pardonnent, chuchotai-je, et je rassemblai ma mélydda.

— Le dénissaire dit que vous devez entrer par la porte de la poterne et attendre dans l'oliveraie que quelqu'un vienne à votre rencontre.

Sovari garda les yeux baissés en rendant compte de son incursion dans la propriété fortifiée de l'héged des

Mardek.

— La poterne ? Attendre dehors ? Tu les as informés que c'était leur souverain, et non quelque rustre d'émissaire ?

Nous avions attendu tout en bas d'une chaussée raide, tortueuse, presque une heure, tandis que Sovari informait les Mardek que leur prince était venu parler avec le premier seigneur Vassile. Avec une diplomatie admirable, le capitaine avait convaincu Aleksander de la sagesse d'avertir le seigneur un peu à l'avance.

— Sincèrement, Monseigneur, expliqua le capitaine, même faire transmettre un message si tard dans la

soirée n'a pas été facile. J'ai cru que l'intendant allait avaler sa langue, quand j'ai dit que j'apportais des nouvelles de l'empereur légitime.

Après ce que nous avions vu sur la place du marché, je n'étais pas surpris.

— Mais il a vraiment pris le message, puis quelqu'un de plus responsable est venu te parler ? demanda Aleksander.

— Oui, Monseigneur.

— Je suppose que je dois être reconnaissant qu'on ne m'ait pas laissé entièrement à l'intendant.

Aleksander savait qu'il affrontait un entretien humiliant ; pourtant, après avoir vu l'œuvre d'Édik et l'achèvement impie que je venais de lui donner, il

avait gardé son sang-froid de façon sinistre. Il avait consacré le temps d'attente à passer en revue tous les détails de la position des Mardek dans l'empire, leurs propriétés et leur histoire, jusqu'aux bijoux et parfums préférés de la maîtresse favorite du sixième seigneur. Sa mémoire de tels détails était stupéfiante.

— Un dénissaire junior anxieux a joué les intermédiaires, je suppose.

Sovari acquiesça.

— Il était lui aussi très effrayé, Monseigneur. Je pense que c'est déjà une sorte de succès que vous soyez ne serait-ce que reçu.

Aleksander grogna et poussa sa

monture au cou épais.

— Eh bien, alors, voyons si ramper suffisamment peut augmenter le butin de notre victoire. Après un jour comme celui-ci, mes espérances ne peuvent que s'améliorer.

Malgré la légèreté de ses paroles, elles étaient dénuées d'humour.

Aleksander pouvait être obligé à passer furtivement par la porte d'une poterne, mais il n'arriverait pas déguisé. Il avait de nouveau tressé ses cheveux, remis sa chevalière et ôté son haffaï, exposant la garde de son épée et son membre accidenté.

— Ils verront que je suis honnête avec eux, dit-il quand Sovari s'efforça de le convaincre de garder sa blessure

cachée. Et que rien ne me freinera.

On ne pouvait rien faire pour son menton meurtri, le cheval médiocre, sa chemise auréolée de sueur, ni pour les culottes coupées irrégulièrement pour les adapter à la botte, mais aucun de ceux qui lui jetteraient plus qu'un rapide coup d'œil ne le prendrait pour un simple émissaire.

Nous laissâmes Malver au pied de la chaussée et Sovari de faction à la porte dérobée, laissée sans surveillance à cette heure-là.

— Ils n'ont pas plus de considération pour moi que pour un vieux chien édenté qu'on autorise à entrer et sortir à volonté, gronda

Aleksander alors que nous chevauchions entre les arbres tordus jusqu'au carrefour où il avait reçu l'instruction d'attendre.

L'oliveraie, aux touffes parfumées de fleurs blanches à peine visibles sous les feuilles foncées, embaumait la floraison estivale. À travers les branches, nous pouvions voir la lumière d'une lampe venant d'une maison en pierre qui s'étendait à travers la crête au-dessus de la cité, là où les brises pouvaient rafraîchir ses cours.

L'attente parut interminable mais, sans effort apparent, le prince tint sa monture tout à fait immobile. Avec bien plus de difficultés, j'empêchai la mienne de déguerpir. Je n'avais jamais prétendu

être un cavalier, et l'animal semblait avoir senti quelque chose qu'il préférait aux olives.

Enfin, quelques lumières autour de la maison se mirent à avancer dans notre direction.

— Je serai tout près, dis-je, prêt à me retirer parmi les arbres. Voulez-vous que j'écoute ?

— Je n'ai rien à te cacher.

Sa raillerie me blessa, mais je décidai de ne pas m'attarder dessus. Aux portes de la cité, dans les allées fétides et sur la maudite place du marché, j'avais en effet senti la rage familière monter en moi – éveillée par la cruauté humaine qui entraînait ma

main à la violence et au meurtre, menaçant de corrompre mes dons. Je ne pouvais exprimer une noirceur comme celle que je ressentais cette nuit-là car, bien sûr, la colère de Dénas et le dégoût de Nyel étaient miens aussi. Mais ma tête restait lucide et ma main sous contrôle. Je savais ce que je faisais, à présent.

— *Très cher… tu dois te souvenir… trompé…*

Les mots chuchotés flottaient à travers mon esprit, telle la brise parfumée. Je tournai brusquement la tête d'un côté et de l'autre, regardant attentivement à travers les branches sombres, prévoyant… redoutant… de voir une lueur verte. Mais les seules

autres âmes dans l'oliveraie étaient les deux hommes qui arrivèrent à cheval, parmi les arbres, de la direction de la maison, dont le chemin était éclairé par un jeune porteur de flambeau qui courait à petites foulées à côté d'eux.

En tête se trouvait un guerrier au dos droit, corpulent, dont le nez, les joues et la bedaine naissante parlaient de trop d'outres de vin depuis son dernier départ à la guerre. Sa chemise sans manches et sa cofat – une cape courte fixée à une épaule par une broche d'argent – étaient en étoffes de luxe, et sur le bras laissé nu il portait un cercle d'argent serti d'émeraudes. Il s'immobilisa au bord de la route et

examina Aleksander, faisant signe au jeune esclave de lever la lumière. L'autre cavalier resta hors de vue, à côté de l'homme, et un peu en retrait.

— Votre Altesse, dit le guerrier rubicond, les sourcils légè-rement levés.

Il ne fit aucun salut avec son épée, aucune révérence, ni même un hochement de tête. Son accueil était presque une question.

— Mardek.

Aleksander maintint son cheval immobile tout en tendant la main gauche, faisant luire sa chevalière à la lumière.

Les lèvres charnues de sire Vassile se pincèrent en une désapprobation maussade. Refuser la main offerte du prince et la bague qui était le symbole

de l'empire même serait un affront autrement plus grave qu'une froide réception. L'homme plus âgé encouragea sa monture agitée à avancer lentement, jusqu'à ce qu'il puisse toucher les doigts d'Aleksander, puis il se baissa avec raideur et baisa la chevalière.

— Mon fils Hadéon, prononça-t-il lorsqu'il se retira, indiquant de la main le second cavalier.

Le dos d'Aleksander se raidit. L'homme qui s'avançait dans la lumière vacillante était le jeune noble qui nous avait éclaboussés de la lie de son vin plus tôt dans la soirée.

Je mis la main sur la garde de mon épée et explorai de nouveau nos

environs avec mes sens accentués. Il n'y avait personne d'autre dans l'oliveraie.

Hadéon, élégamment vêtu d'une chemise de soie violette et d'une cofat brodée d'or, suivit l'exemple de son père et baisa la chevalière d'Aleksander, mais lorsqu'il leva la tête il jeta un coup d'œil calculateur au membre accidenté du prince. Heureusement pour le jeune Hadéon, Aleksander était résolu à rester concentré sur ses affaires.

Les convenances établies, le prince devint un gracieux suppliant.

— Messire Vassile, je suis venu affirmer les liens solides entre nos familles. Mon père et mon oncle n'avaient tous deux que le plus grand

respect pour les Mardek et leur service à l'empire. L'honneur de votre maison est réputé à travers tout le pays. Je viens donc vers vous en notre heure la plus grave, confiant que vous jugerez bon de vous joindre à nos efforts pour exclure l'usurpateur du trône où les meurtriers de mon père pensent le placer.

Le corpulent Vassile était raide et méfiant.

— Ce sont de belles paroles, messire Aleksander. Nous entendons beaucoup de paroles. Les Mardek ne portent pas cet Édik dans leur cœur, ni les chiens hamraschi qui s'installent sur le tapis des autres… mais vous, monsieur… (Il promena son œil exercé

sur Aleksander.) Que devons-nous penser de vous ?

— Je suis votre futur empereur légitime, proclamé le jour de ma naissance, et oint par votre souverain l'année de ma majorité. Nul Derzhi honorable ne peut penser autre chose de moi.

— Mais notre empereur gît assassiné. Nous entendons dire qu'il y avait des disputes entre vous, des désaccords de longue date. On connaît bien votre impatience… votre main sans retenue. Et vous venez maintenant vers nous dans cet état…

Sire Vassile bougea la main sur le cou de son cheval pour apaiser l'animal agité. Rien qu'un petit mouvement, mais

Aleksander et sa monture étaient toujours absolument immobiles, parfaitement sous contrôle.

— Le jour de mon onction, mon empereur m'a nommé sa Voix et sa Main. Pendant plus de deux ans, j'ai parlé pour lui, et brandi son autorité, comme c'était son intention. Tout homme, sire Vassile, même un empereur, a l'occasion de se disputer avec lui-même. Quant au décès de mon père, voici la vérité sur lui : les Hamraschi se sont rebellés contre mon autorité légitime. Lorsque le temps est venu de récolter les conséquences de leur perfidie, ils ont comploté contre votre empereur et son fils, de crainte que ma

« main sans retenue » n'élève des maisons honorables comme les Mardek aux dépens de leurs propres domaines. Voudriez-vous que je serve la modération, et que je leur permette de réussir un tel crime ? Et quant à mon état… les lâches et les usurpateurs craignent un guerrier méritant.

La stratégie d'Aleksander était un coup de poker. Les maisons mineures grommelaient depuis des années contre l'influence excessive des Vingt, mais, bien sûr, si le caprice d'un empereur pouvait promouvoir un héged loyal, son prochain caprice pouvait aussi facilement le rabaisser. Vassile hésitait, examinant attentivement Aleksander, comme pour mettre en balance son

apparence et ses mots.

— Quel guerrier méritant abandonne ses troupes et ose ensuite exhiber sa défaite ? lança Hadéon dans le silence pesant, pointant son menton étroit vers la botte d'Aleksander. Et quel meurtrier est meilleur qu'un autre ?

— Quel guerrier méritant joue aux courses de chevaux quand ses frères derzhi sont pendus et vivent le martyre dans cette cité ? rétorqua Aleksander en relâchant sa fureur refoulée. (On aurait pu imaginer les pierres mêmes sous l'oliveraie gronder en réponse.) Des frères dont le seul crime était le service à leur empereur par onction, et dont le sang clame vengeance, comme le faisait

le sang de mon père. Je porte la marque de mon service à l'honneur. Où est la tienne, garçon ?

Hadéon, le visage rouge, toucha la garde de son épée, mais retira vite sa main quand sire Vassile leva la sienne et parla d'un ton vif.

— Je vous en prie, je vous en prie, monseigneur Aleksander. Mon fils s'inquiète seulement de risquer ce qui reste de sécurité dans notre famille. Tous ceux qui osent contredire cet Édik sont rapidement réduits au silence, comme vous l'avez vu. En fait, aucune preuve, aucune justice rendue n'a condamné nos frères, mais seulement l'ordre de ce faux seigneur. Vous voir en chair et en os, et entendre vos

affirmations, sont une puissante garantie de votre sincérité. Mais nous avons aussi entendu dire qu'aucun des Vingt ne vous soutiendra. Qu'une petite maison risque son existence même dans une poursuite ingagnable…

— Édik est en train d'acheter les Vingt avec la fortune de toutes les autres maisons, dit Aleksander.

Avec calme, froidement, il raconta en détail les histoires de corruption et de traîtrise que Kiril avait recueillies et lui avait transmises : terres confisquées, chevaux qu'on s'approprie pour le service de l'empereur et retrouvés ensuite dans les troupeaux d'un autre héged, droits d'exploitation minière et

monopoles commerciaux détenus de longue date transférés sous le contrôle d'un rival plus puissant.

— Pensez-vous que l'usurpateur vous autorisera à conserver vos mines, alors que les Fontézhi souhaitent accroître leur mainmise sur l'argent ? Que protégez-vous par votre retenue ?

— Mais qu'offrez-vous de différent, Monseigneur ? Pour regagner votre position, vous devez avoir les Vingt, et nous inhalerons de nouveau leur poussière.

— Jamais plus, Mardek, assura Aleksander, d'une tranquillité féroce. Jamais plus les Vingt ne me garderont en otage, ni ne traiteront mes alliés comme des hommes inférieurs. Dites aux

seigneurs des Fozhèt, des Kandavar, des Naddasine et des Bek, de toutes les dignes maisons dont on ne tient pas compte depuis trop longtemps… que je trouverai une nouvelle méthode. Sur le sang et l'épée de mon père, sur mes guerriers morts au marché de Karn'Hegeth, je le jure.

Le hochement de tête approbateur du vieux Derzhi était quasi imperceptible, pourtant il signalait qu'Aleksander avait remporté une victoire monumentale. Malheureusement, elle lui rapporta fort peu. Sous ses dehors bien en chair, le vieux Mardek était aussi dur que les fondations rocheuses de Karn'Hegeth.

— Nous portons le deuil du trépas de votre père, seigneur Aleksander, et voudrions honorer sa volonté de vous voir couronné. Revenez vers nous avec la preuve que d'autres ont confiance en votre parole et vos perspectives, et les Mardek chevaucheront avec eux et vous jusqu'à Zhagad. D'ici là, nous ne faisons rien, et vous n'êtes point le bienvenu ici. Votre présence dans la cité nous met tous en danger, et ma famille doit passer avant tout. (Avec une ample révérence, le premier seigneur fit ses adieux.) Bon voyage, Votre Altesse.

Comme si Aleksander pouvait sortir de Karn'Hegeth ouvertement, et dans l'état correspondant à sa naissance.

Le vieux guerrier fit claquer sa langue à l'intention de sa monture et repartit d'où il était venu. Le jeune Hadéon suivit l'exemple de son père, quoique moins gracieusement et sans un mot. Un court salut de la tête, et il fut parti, lui aussi.

Aleksander retira d'un coup sec la chevalière de son doigt et le lien de sa tresse, enroula son haffaï sale autour de sa tête, de ses épaules et de sa botte, puis fit faire demi-tour à sa monture, passant devant moi sans un regard ni un mot. J'éperonnai mon animal impatient et le rattrapai. Même s'il s'en était honorablement sorti, je restai moi aussi silencieux. Je ne pouvais songer à la moindre parole qu'il prendrait bien.

Aleksander ne voulait pas accepter

l'offre de Vanko d'hospitalité dans sa famille, prétendant qu'il aimerait autant dormir dans une allée que partager un toit avec un lâche pleurnicheur, mais je le convainquis que nous serions plus en sécurité hors des rues. Je n'aimais pas imposer le péril que nous courions à la famille manganar, mais nous avions désespérément besoin de repos et de nous occuper de la jambe d'Aleksander. J'avais peur de ce que nous pourrions trouver. Après des semaines d'amélioration constante, il semblait à peine capable de la bouger.

En vérité, je ne désirais rien de plus que quitter Karn'Hegeth cette nuit-là, mais l'un des seigneurs cadets des

Fontézhi, qui résidait dans la cité, s'était battu aux côtés d'Aleksander dans sa première bataille, et le prince pensait lui rendre visite dans l'heure précédant l'aube. Si le noble voulait bien l'entendre, peut-être le prince pourrait-il scinder l'un des Vingt hégeds. La stratégie était au mieux peu prometteuse, mais, en dépit de ses paroles courageuses à sire Vassile, Aleksander demeurait convaincu qu'il ne pourrait combattre la puissance combinée des Vingt avec seulement les hégeds mineurs.

Moins d'une heure après notre arrivée à la porte de son beau-frère, Vanko et sa progéniture déménageaient dans un abri à chèvres, derrière la

boutique de poteries, laissant le minuscule balcon, qui donnait directement dans les pièces familiales du premier étage – les quartiers de premier choix de la maison, pour les invités – à la disposition d'Aleksander et moi. Je protestai que mon cousin et moi dormirions de bon cœur avec les chèvres ; pour ma part, j'aurais pu dormir dans un buisson d'épines. Mais Vanko soutint qu'il n'y avait pas assez de place pour tous ses enfants sur le balcon frais.

— Daggi appelle toujours sa maman toute la nuit, et Olia est somnambule. Elle pourrait bien tomber du balcon, dit Vanko. Mieux vaut que

nous restions ensemble près des petits coins, au rez-
de-chaussée. Je ne voudrais pas rendre une nouvelle visite aux fossoyeurs cette nuit.

Le paquet sinistrement silencieux dans les bras de sa fille avait été le fils nouveau-né du Manganar.

Malver se porta volontaire pour passer la nuit à rôder dans le quartier du marché. Il affirma qu'il avait connu des commerçants et des bergers de caravanes qui fréquentaient Karn'Hegeth, et qu'au marché, où ils chargeaient, déchargeaient et buvaient leurs profits, il trouverait un moyen de faire sortir Aleksander de la cité. Sovari resta au-dehors, dans l'allée des Potiers,

pour monter la garde jusqu'à ce que je vienne le relever plus tard dans la nuit.

Le prince et moi fûmes bientôt assis dans une petite pièce chaude, au-dessus de la boutique du potier, à prendre un souper tardif. La pièce étouffante comprenait une longue table en planches, un foyer où flambait un feu, et seize personnes, dont la plupart gigotaient, et au moins la moitié parlaient en même temps. Outre Vanko et ses cinq enfants, Borian, le potier sec et musclé, et Lavra, sa femme rondelette, en avaient eux-mêmes au moins six, âgés de deux à quinze ans.

— Je suis navré pour votre perte, Vanko, dis-je en essayant de ne pas

engloutir la soupe claire de Lavra trop goulûment.

Malgré notre arrivée tardive, la femme tracassée avait fait en sorte de rallonger suffisamment le contenu de sa marmite pour s'adapter à nous. Nous apportâmes les restes de nos provisions de voyage – un morceau de fromage de chèvre, qui n'était plus de première jeunesse, une poignée de dattes et un paquet de galettes de pain – en contribution au repas animé. J'étais assis au milieu d'un long banc, tassé entre Vanko et l'un des fils de Borian, un garçon de quinze ans au visage boutonneux qui semblait avoir un excès de coudes et de genoux.

— Le lait de Lavra fait grandir de

beaux garçons, comme vous le voyez, dit Vanko, s'efforçant en vain de porter un petit bol d'émail vert à sa bouche avec deux fillettes sur les genoux, dont l'une lui bousculait le coude, et une autre était pendue à ses épaules osseuses. J'avais espéré lui mettre le bébé au sein avant qu'il tombe malade. Il n'a jamais trouvé le coup pour téter, avec aucune des femmes du village. Mais vraiment les gamins si jeunes et si faibles ne se font pas aux voyages. Huit jours, il nous fallait pour venir d'Éleuthra. Mes fillettes s'en sont bien sorties, pourtant.

Vanko caressa les boucles de sa fille, même s'il ne pouvait cacher sa tristesse mélancolique. C'était, après

tout, un Manganar, dont les dieux décrétaient que sa place dans l'au-delà était déterminée par le nombre de ses fils.

— S'il n'y avait eu le Derzhi aux portes…

— La brute sans tresse à la porte s'est contentée de finir ce qui était déjà fait, intervint Aleksander. Un homme doit endosser sa propre responsabilité.

Le prince était perché sur un tabouret, dans le coin, où sa jambe maladroite se trouvait hors du passage de Laura, qui transpirait, et de sa fille aux joues roses, qui allait et venait entre l'âtre et la table, s'efforçant de garder les bols multicolores remplis. Aleksander avait très peu parlé au cours

de l'heure depuis laquelle j'avais frappé à la porte de la boutique de poteries et demandé si Vanko était sérieux quand il parlait de nous aider.

— Ce n'était qu'un maudit baron derzhi qu'a tué le garçon, déclara Borian, le potier timide et anxieux, s'exprimant pour la première fois. Dis-leur comme tu me l'as raconté, Vanko. La faute revient au bâtard des Rhyzka, qui n'a pas voulu autoriser ma sœur à se reposer, quand il a décidé que les hommes d'Éleuthra ne suffisaient pas pour planter ses champs cette année. Du lever au coucher du soleil, durant sept jours, il l'a forcée, elle et les autres femmes, à s'agenouiller sous le soleil

pour semer ses rangs. Quand elle a demandé de se reposer un moment et de s'occuper de ses gamins, le surveillant n'a pas voulu lui permettre de boire de toute la journée, comme punition. Et ainsi de suite tous les jours, jusqu'à la fin des plantations. Même s'ils lui ont donné de l'eau tous les soirs après le coucher du soleil, l'enfant s'est flétri en elle. Par l'œil de Dolgar, c'est ça qui les a tués tous les deux.

Borian rougit après s'être emporté ainsi, et baissa vivement la tête vers son bol.

— Aucun baron des Rhyzka n'a de paysans astreints à la terre à Éleuthra, déclara Aleksander avec dédain. Ce sont des terrains des Bek, détenus par

l'octroi de mon… de propriétés impériales.

Vanko regarda Aleksander comme si le visiteur boiteux était en fait tombé sur la tête.

— Quel Derzhi s'est jamais soucié de savoir si un homme était astreint à la terre pour le forcer à faire son travail ?

Le prince avala les dernières gouttes de sa soupe et secoua la tête.

— La loi de l'empire dit…

— As-tu la tête coincée dans le cul d'une chèvre, ami Wat ? s'écria le Manganar émacié. Si le seigneur refuse de te vendre du blé et interdit tout transport à un autre seigneur à travers ses terres, alors tu travailles pour lui ou

tu meurs de faim. Même si je ne créditerais aucun Derzhi d'un os décent, au moins Bek payait un salaire pour travail forcé. Les Bek détiennent toujours le manoir à Gan Hyffir, mais le nouvel empereur – maudits soient tous les Derzhi, maintenant et pour toujours – a donné toute la terre du nord du Manganar à ces Rhyzka, qui ne sauraient pas faire la différence entre la loi et la merde sur leurs bottes.

— Satané voleur ! (Aleksander jeta son bol par terre, éparpillant des éclats de poterie partout.) J'aurai ses couilles pour cela.

Tandis qu'il cherchait maladroitement ses béquilles, Lavra et sa fille jetèrent un coup d'œil alarmé au

prince et se mirent à chasser les plus jeunes enfants sur les genoux d'autres personnes pour qu'ils ne se coupent pas les pieds, car ils ne portaient pas de chaussure.

— Arrête, Wat, dis-je, essayant de retenir Aleksander, tout en étant subitement emmêlé dans les membres chauds et gigotants d'un garçon de deux ans. Wat ne porte pas non plus ce nouvel empereur dans son cœur. Sa blessure a été…

Mais je n'eus pas le temps de leur fournir une histoire, car un martèlement bruyant à la porte de la boutique, en dessous de nous, fut suivi d'un bruit de course et de l'apparition de Sovari,

rouge et haletant en haut des marches.

— Une patrouille de recherche impériale se dirige par ici – cinq guerriers. Et vous – il fit un signe de tête à Vanko –, vous voudrez savoir que le clerc des portes est avec eux, et le gros percepteur.

— Une patrouille de recherche impériale ? répéta Borian en tournant vers moi un visage perplexe. Pourquoi ? Qui êtes-vous ?

Avant que je puisse répondre, son regard glissa vers Aleksander, et l'épée que le prince bouclait autour de sa taille – la belle épée à la garde simple, gravée d'un faucon et d'un lion. Toute couleur déserta le visage du potier.

— Mon cousin a eu une dispute

mortelle avec les serviteurs du nouvel empereur, éludai-je en me levant d'un bond et en posant le garçonnet sur la table. Je suis vraiment désolé, Borian, nous n'avions pas de raison de croire qu'ils pourraient nous suivre jusqu'ici. Nous allons partir. Et vous, Vanko, dites-leur…

Dieux. Que leur dire…

— Tous autant que nous sommes, nous serons morts avant de les laisser prendre Olia, siffla Borian, d'une colère sourde. Maintenant, partez, vous deux. Vanko vous doit sa subsistance – pour ainsi dire sa vie, pour un Manganar dans cet empire. Et quiconque est en conflit avec notre nouvel empereur – qui que

vous soyez – mérite une vie pour une vie. Mais nous nous chargerons de nos propres problèmes, comme nous l'avons toujours fait.

— Nous n'oublierons pas, dis-je en m'inclinant rapidement.

— Neftar, montre-leur la ruelle à l'arrière.

Borian poussa le garçon boutonneux vers nous. Sovari aidait déjà Aleksander à descendre l'escalier dérobé.

La cour du potier sentait la chèvre et la cendre, et il y avait partout des jarres à huile et à eau, cassées ou difformes, des pots de peinture sèche et des barils de sable. L'abri à chèvres n'était rien de plus qu'un vestibule au

toit de terre bâti sur une légère entaille creusée dans le coteau. Sovari avait amené les chevaux en montant et, alors que le capitaine et moi poussions Aleksander sans ménagement sur sa monture, j'entendis un bruit fracassant lorsque la porte d'entrée de la boutique fut défoncée à coups de pied.

— Allez-y, lançai-je à Aleksander et à Sovari. Trouvez Malver et quittez la cité. Prenez mon cheval. Je vous rattraperai. Je volerai s'il le faut.

Je ne pouvais laisser les deux familles en un tel péril. Elles ne comprenaient pas le genre d'ennuis qu'elles avaient.

— Où est l'infirme ? (Le

beuglement du guerrier était quasi inaudible, au-dessus des cris et gémissements des enfants.) Enlevez ces mômes de mon chemin.

— Partez ! les pressai-je.

Neftar, au visage boutonneux, avait ouvert, en la traînant, une section de la barrière en bois, révélant une ruelle étouffée par les mauvaises herbes qui menait dans l'obscurité près de l'abri aux chèvres et de la colline. Le garçon agita le bras frénétiquement pour que nous y passions. Sovari hésita, mais Aleksander acquiesça de la tête et disparut rapidement dans la ruelle sans se retourner.

— Si tu veux sauver ta famille, viens jusqu'à l'abri avec moi, dis-je au

garçon une fois qu'il eut fermé la porte en la poussant, et agité les bras vers les chèvres pour qu'elles s'égaillent dans tous les sens et couvrent les traces de cheval. Et écoute attentivement tout ce que je dis.

Je ne lui enjoignis pas de ne pas avoir peur. Une bonne démonstration de terreur était exactement ce que je voulais.

Nous nous glissâmes dans la chaleur lourde de l'abri à chèvres. Dans un coin, à peine discernable dans l'obscurité, se trouvait la pile effondrée des paquets qui étaient l'intégralité du foyer de Vanko. Je retirai mon haffaï, ma chemise, mon caleçon long et mes

bottes, et les planquai derrière les paquets avec mon baudrier. Vêtu seulement de mon pantalon, mon couteau à la main, je pris une inspiration.

— Donne-moi un instant.

Avec précaution et discipline, je laissai la forme que j'avais portée en moi durant tout ce long après-midi se dissiper. Même si je ne pouvais voir mes yeux changer d'angle, ni ma peau prendre une autre couleur, je sentis se lever la compression harcelante du sortilège que l'on maintient, soulagement qu'un serpent doit ressentir en se dépouillant de sa peau parcheminée. Mais je n'avais pas le temps d'apprécier la libération, ni le fait d'avoir préservé mes protections contre

mon démon en colère lors de ma transformation : il me fallait pratiquer une illusion, qui était très facile à créer, car ses composants étaient d'une familiarité dérangeante. Un instant de concentration, puis, avec toute ma compassion pour la terreur étouffée du jeune Neftar, je traînai le garçon dans le coin du cabanon, lui tordis les bras en arrière en une prise ferme et lui mis mon poignard sur la gorge. Quand les hommes de la patrouille arrivèrent et allumèrent l'abri à chèvres avec leurs torches, les anneaux d'esclave à mes poignets et mes chevilles brillaient comme des talismans maléfiques pour les conduire droit sur nous.

Chapitre 16

— Où est la fille ? grondai-je. Je t'ai expliqué que je voulais la petite fille brune, pas ce crétin couvert de pustules avec qui un asticot ne s'accouplerait pas.

— Eh bien, qu'avons-nous ici ?

La voix tonitrua de bon cœur derrière Borian, bouche bée, qui venait juste d'entrer en trébuchant dans l'abri à chèvres. L'un des yeux du potier était pourpre et enflé à en être presque fermé, et il serrait fort son bras gauche contre sa chemise déchirée.

Je tins plus fermement Neftar, saisi de frissons, et veillai à ce que mes propres mains tremblent visiblement.

— Ce Félics veut une putain, pas un catamite. C'est ma liberté…

Puis, comme si je venais de remarquer les trois Derzhi qui affluaient derrière Borian, perplexe, je hurlai :

— Espèce de bâtard ! J'ai épargné vos vies. J'ai épargné tes enfants. Tout ce que je voulais, c'était la seule fille, pour acheter ma liberté. Il m'a promis. (J'entaillai légèrement le menton du garçon avec mon poignard, une petite blessure nette qui ferait dégouliner une bonne quantité de sang le long du cou et ne laisserait qu'une petite cicatrice

virile.) N'avance pas, ou je vais le tuer.

— Je vous en prie, Vos Honneurs, mon fils…

La voix de Borian se fêla.

— Nous nous fichons totalement de votre rejeton efflanqué.

Le capitaine-guerrier poussa Borian à genoux, et ses deux compagnons se mirent de chaque côté de moi, attendant son ordre pour me terrasser. Sovari n'avait signalé que cinq Derzhi, mais mes oreilles m'indiquaient qu'il y avait un homme debout juste derrière la porte, et au moins quatre autres personnes dans la cour, deux avec des épées dégainées, et deux grimpant la colline à tâtons, derrière l'abri à chèvres.

— Entre ici, le clerc ! beugla le capitaine.

Le clerc au visage cireux se faufila dans l'abri, les mains dans les poches.

— À quel jeu joues-tu, imbécile de petit mouchard ? demanda le capitaine, sans me quitter des yeux tandis qu'il rugissait contre le clerc. Au lieu du prince parricide, tu nous as tirés de notre garde pour attraper un esclave fugitif, qui ne pourrait pas faire cinq pas loin des murs sans se faire attraper.

— Mais ce n'est pas celui-ci, protesta le clerc, dont la suffisance se changea vite en confusion. Ils étaient deux, un infirme qui portait une tresse et une bague et allait à cheval comme un

seigneur, et le type qui l'accompagnait – un Kuvaï, je pense. Et ils en ont retrouvé deux autres – au moins un derzhi – à l'extérieur de la maison des Mardek. Exactement comme je vous l'ai dit.

— C'est le diable dégoûtant qu'a fait le marché, hurlai-je, montrant du doigt le clerc, en entraînant le garçon tremblant plus profondément dans le coin. Son maître m'a promis ma liberté contre la fille. Pensais-tu jouer un double jeu, diable ? Empocher à la fois l'argent pour la fille et la récompense pour le fugitif ? Ton maître est sans doute en train de faucher la fille pour lui en ce moment même. Tu es trop stupide pour savoir faire la différence entre la vérité et la merde sur tes bottes.

Borian leva brusquement la tête et me dévisagea, sans prêter attention aux six chèvres qui furetaient autour de lui.

Je ne vis pas grand-chose après cela. D'un mouvement sec de la tête, le capitaine-guerrier envoya ses lieutenants me retirer Neftar des mains et me jeter dans la paille, exposant mon accumulation de cicatrices, y compris la marque d'esclavage gravée sur mon épaule. Puis ils me passèrent à tabac avec leurs bottes, un bon moment, avant que l'un des pieds pesants vienne se poser au milieu de mon dos.

Le capitaine s'approcha, ses bottes bien travaillées s'arrêtant dangereusement près de mon visage. Il

s'accroupit et se servit d'une poignée de mes cheveux pour tirer mon oreille près de sa bouche.

— Maintenant, c'est quoi toute cette histoire à propos de Félics ? demanda-t-il.

Avant que je puisse reprendre mon souffle pour faire durer mon récit, le potier lâcha :

— Cet esclave s'est faufilé ici plus tôt dans la soirée et a fait mon fils prisonnier. Il a expliqué qu'un percepteur promettait de le laisser sortir par les portes s'il volait pour lui l'enfant de ma sœur. Ce Félics désirait l'enfant, a-t-il dit, mais ne pouvait la prendre lui-même, car c'était contraire à la loi et qu'il perdrait son poste. (Le capitaine

me flanqua le visage dans la saleté et s'éloigna, tandis que Borian poursuivait son bla-bla.) Je ne savais que faire, Vos Honneurs. L'esclave a affirmé qu'il tuerait mon fils si je le dénonçais à la garde, et nous tuerait tous dans nos lits si nous ne lui donnions pas l'enfant.

Mon sourire était caché par la paille dégoûtante. Ce n'était pas une histoire irréfutable, mais elle ferait l'affaire.

Le clerc retrouva ses esprits aussi vite que Borian.

— Félics est fou de la petite fille, Votre Honneur. Demandez à Vallot, qui travaillait aux portes avec lui aujourd'hui. Le gros bâtard m'a fait

courir partout dans la cité toute la nuit pour la trouver. C'est un tel poltron qu'il m'a forcé à mentir sur la présence du prince scélérat ici. Il pensait qu'en venant ici avec la garde, il pourrait subtiliser la fille, sans courir de danger auprès de sa famille. J'ai eu peur de le fâcher, alors qu'il est dingue de la fille.

— Amenez-moi ce Félics, hurla le capitaine exaspéré, qui semblait prêt à perdre courage sous ce déluge d'histoires changeantes.

Ils trouvèrent évidemment Félics dans la maison de Borian, en train de tenter de démembrer un Vanko rebelle, qui protégeait la petite Olia des pattes du percepteur. Quand on le traîna dans la cour et qu'on l'interrogea, Félics nia

avec véhémence toute connaissance des accusations du clerc. Son démenti sonnait assez vrai, puisqu'il était visiblement déconcerté par mon apparence et la tournure générale des événements. Malheureusement, il donna au Derzhi une description plutôt précise d'Aleksander.

Il fallut au capitaine de la garde derzhi bien plus d'une heure pour tirer les choses au clair. D'une manière ou d'une autre, tous les voisins avaient eu vent de l'histoire selon laquelle on avait trouvé le prince Aleksander dans l'abri à chèvres de Borian, et un bon nombre d'entre eux se manifestèrent pour raconter aux gardes qu'ils avaient vu le

prince dans d'autres parties de la cité. Leurs descriptions n'étaient pas tout aussi exactes que celle du percepteur, même si chacun d'eux mentionna que le prince boitait. Ils jurèrent tous que Borian leur avait demandé d'appeler les gardes pour qu'on ne l'accuse pas de donner asile à un esclave fugitif. Le potier n'aurait pas pu aller donner les informations lui-même, dirent-ils, puisque tous les Manganar étaient connus pour être à moitié fous au sujet de leurs fils.

À la fin, irrité et perplexe, le capitaine envoya paître tout le monde, avec des menaces de grabuge si on l'appelait encore, que ce soit pour des histoires erronées de princes en fuite ou

des histoires vraies d'enlèvement d'enfant. Le temps qu'il dépêche deux de ses guerriers pour découvrir à qui il manquait un esclave dans la cité, la foule s'était dispersée. Personne n'avait besoin d'assister au triste départ de l'esclave fugitif, en route pour une nuit de corrections et une mutilation certaine. Car moi, bien sûr, je n'avais pas été renvoyé à la maison, mais attaché à la selle du capitaine par des cordes autour des poignets, et à sa main par une corde autour du cou. Mes liens ne dureraient pas longtemps ; un peu plus bas dans la rue, en s'éloignant de la maison du Manganar et en entrant dans les allées obscures où les Derzhi se détendraient,

les anneaux d'esclaves à mes poignets et mes chevilles disparaîtraient, et les cordes se rompraient pour me libérer. J'espérais simplement ne pas être forcé de tuer l'un des gardes au cours de mon évasion, attirant ainsi le châtiment derzhi sur les esclaves de Karn'Hegeth.

Tandis que le capitaine et ses hommes se mettaient en selle, je restai debout, pieds nus dans le fumier, plié en deux pour soulager la douleur lancinante dans mon flanc, où la botte d'un guerrier était venue trop près de ma vieille blessure. J'attendais la secousse inconfortable sur mes poignets et mon cou signifiant que je devais suivre, ou être traîné. Par la porte ouverte de la boutique de poteries, je vis Vanko me

regarder, tenant sa fille aux yeux brillants. Il appartiendrait à Vanko et à Borian de garder la petite fille à l'abri du percepteur lubrique. Je n'avais pas de grands espoirs pour eux. Mais, à ce moment-là, je ne comptais pas sur Aleksander.

À peu près au moment où le capitaine éperonnait sa monture et où j'avançais en trébuchant, un rire familier résonna dans l'allée des Potiers.

— Ah, Vanye, le vin était doux cette nuit, n'est-ce pas ? Et l'amour si plein de charme ! Vous n'avez pas de roses aussi succulentes dans le nord, je pense.

Mes oreilles se dressèrent. Vanye

était le nom de l'homme décédé qui était à la source de mon histoire avec le prince. Nous avions déjà utilisé le nom une fois, en pratiquant une duperie.

— As-tu vu la tête de son père quand elle a vu que tu étais un Derzhi ? J'ai entendu dire que les chastouains enfermaient leurs filles à clef en cage, si elles s'allongeaient pour des Derzhi. (Je n'aurais jamais pris Sovari pour un acteur.) En parlant de pères, nous devons rentrer à la maison avant que le tien nous fasse donner une raclée. Il t'a prévenu, après les courses.

— Mon père est un noble imbécile. (Le baryton, qui avait du mal à articuler, se mit à chanter avec une ferveur d'ivrogne.) *Les roses du désert sont de*

toute beauté ; nulle fleur nourrie de pluie ne peut rivaliser. Notez bien mes paroles, vous tous qui l'osez ; mon amour est sincère, même si je suis… saoul ! Qu'est-ce qui vient ensuite, mon bon Vanye ? J'ai oublié les maudites paroles.

Toutes les torches, sauf une, étaient parties avec les messagers derzhi, et les voisins somnolents étaient retournés au lit ; seules une flamme crépitante et quelques fenêtres projetaient donc de l'éclairage sur la rue sombre, où deux cavaliers vêtus de haffaï descendaient l'allée des Potiers avec des zigzags d'ivrognes.

— Mais que voilà, capitaine ?

(Aleksander s'arrêta brusquement, à peu près au moment où je me levais tant bien que mal après avoir trébuché dans une ornière. Je ne pouvais me méprendre ni sur la silhouette ni sur la voix, même si l'écharpe du haffaï était enroulée autour de sa tête.) Votre cheval vient-il de chier une crotte ezzarienne ? (Le prince et Sovari éclatèrent d'un rire gras.) Que faites-vous donc avec l'esclave de sire Vanye ?

Avec une irritation à peine déguisée, le capitaine donna une version abrégée de la confusion de la soirée.

— Une petite fille ! (Sovari me donna un coup de pied dans l'épaule, me faisant tomber de tout mon long dans la saleté de la rue.) Allons, allons,

vermine, je pensais que les Ezzariens convoitaient seulement les cochons. (Lorsque Sovari se pencha vers le capitaine pour lui offrir une lampée de sa gourde de vin, son haffaï s'ouvrit et révéla son écharpe impériale rouge.) Mon esclave n'aime pas le désert, ici, parce que les cochons empestent trop dans la chaleur.

— Alors, c'est votre esclave, sire… Vanye, c'est cela ?

— Maison de Mezzrah, de Capharna. (Sovari faillit dégringoler de cheval en faisant une majestueuse révérence.) En visite chez mes cousins fontézhi. Et oui, cette petite vermine qui se tortille est l'esclave que mon père a

chargé d'être ma nounou. Je lui ai ordonné d'attendre aux portes, jusqu'à mon retour de…

— Chut ! coupa Aleksander avec des gestes exagérés. Tu ne dois pas dire au capitaine où on peut trouver les roses. (Son haffaï était juste assez enveloppé pour couvrir sa botte mais révéler un gilet-faï travaillé d'or, brodé du kayeet des Fontézhi.) Alors, où est cette petite fille ?

— Dans la boutique du potier, juste derrière moi, Messire.

La voix du capitaine était pincée. N'importe qui aurait fini par s'impatienter contre leur bêtise et leur démarche titubante.

— Est-elle belle ?

— Assez jolie pour une gosse manganar. Dois-je la faire sortir et vous l'amener ? Sinon, je vais…

— As-tu besoin d'une autre rose, Vanye ? demanda Aleksander en donnant une tape sur l'épaule de Sovari. Ou nous sommes-nous assez piqués sur leurs tiges cette nuit ?

— Je pense que c'est nous qui avons joué de la tige ! (Encore de l'hilarité.) Mon esclave fera joliment l'affaire. Je lui ferai me donner un bain avec des pétales de roses, avant de lui prendre le pied.

Sovari envoya une pièce en l'air en direction du garde, mais elle tomba dans la saleté, hors de portée du Derzhi.

L'officier devait soit se courber pour la ramasser, risquant d'apparaître cupide, soit ne pas y faire attention, risquant le courroux du « noble » par son ingratitude. J'aurais pu jurer entendre murmurer un juron. Après s'être incliné avec une politesse forcée, il attacha mes cordes à la selle de Sovari, puis demanda s'il pouvait faire quoi que ce soit d'autre pour les deux seigneurs.

— Cette belle petite fille, dit Aleksander en menaçant le capitaine du doigt. Il ne faut pas que nos roses soient cueillies par des esclaves ni des percepteurs. Vous faites circuler le bruit que tout homme qui touche à cette maison sera pendu sur la place du marché, sans ses couilles – juste à côté

des maudits traîtres. Me comprenez-vous, capitaine ? Sur l'honneur de la maison de mon père, vous avez ordre d'y veiller. Et ne pensez pas que je sois trop ivre pour ne pas m'en souvenir. Est-ce compris ?

Même avec son défaut d'articulation imprégné d'alcool, l'ordre était clair. Les nobles derzhi avaient un certain chic pour s'exprimer, et les capitaines de la garde derzhi le reconnaissaient.

Le capitaine inclina la tête.

— Compris, messire… Je n'ai pas saisi votre nom…

Mais Aleksander et Sovari avaient déjà éperonné leurs montures en un trot

rapide et s'étaient remis à chanter. J'avançai en trébuchant derrière eux, dans l'obscurité.

— Je savais que tu allais faire quelque chose de stupide, dit le prince lorsque Sovari décrocha les cordes de sa selle et me hissa derrière lui. Quand vas-tu cesser cette maudite comédie ? Veux-tu vraiment être esclave de nouveau ?

Avec le pan de l'écharpe de Sovari, je séchai une coupure sur mon front, qui saignait assez pour m'aveugler l'œil droit.

— On dirait que je ne peux jamais penser à autre chose sur le moment, soupirai-je en me jurant d'améliorer mon répertoire de subterfuges dès que je

pourrais penser avec clarté de nouveau. Les conséquences sont toujours prévisibles, et les gens remarquent mes anneaux d'esclave avant mon visage. Cela me donne le temps de réussir à comprendre ce que je fais. Où, au nom des dieux, vous êtes-vous procuré le gilet-faï fontézhi ?

— Après avoir regardé ta petite performance…

— Vous avez regardé ?

Bien sûr qu'il avait regardé. Je me souvenais des bruits de tâtonnements derrière l'abri à chèvres. Pas étonnant qu'il soit parti sans discuter. Maudit entêté d'insensé de Derzhi.

— Comme je disais, je savais que

tu allais faire quelque chose de stupide. L'arrière de cet abri est construit directement dans la colline. C'était relativement facile de grimper à quatre pattes et de jeter un coup d'œil à l'intérieur. J'ai pensé que j'allais devoir entrer te chercher. Tu n'avais pas l'ombre d'une chance de les convaincre de cette histoire…

— Jusqu'à ce que Borian la confirme.

— Le potier s'est bien débrouillé. Vraiment. (Aleksander haussa les épaules.) En tout cas, quand j'ai vu le garde obtenir des récits différents de tous les côtés, j'ai su que nous devions t'empêcher de devoir faire quelque chose de trop extraordinaire pour

t'échapper.

— Vous avez réveillé les voisins !

— Plutôt facile. Ça nous a donné le temps d'aller à la chasse. J'ai passé quelques bons moments à Karn'Hegeth. Je savais donc où dénicher quelque jeune bâtard stupide ayant trop bu et recherchant des plaisirs là où il ne devrait pas. J'en ai trouvé un, aussi. Sovari l'a assommé et laissé dans une ruelle. Il s'éveillera sans un indice de l'endroit où sont partis ses habits.

Au moment même où il me le disait, Aleksander retira le gilet-faï et le jeta dans la saleté.

— Je vous recommanderais de garder votre jambe bien couverte,

Monseigneur, fis-je observer. Ils vont vous chercher partout.

Nous chevauchâmes rapidement dans les rues jusqu'au quartier toujours en éveil des caravanes, pour chercher Malver parmi les chariots et chastous, les tonneaux, fûts et caisses, les esclaves et les traîneaux. Nous nous faufilâmes entre deux attelages de bœufs montagnards, aux cornes méchamment pointues plus grandes que l'envergure des bras d'un homme, et nous trouvâmes immobilisés par un troupeau de porcs. Les animaux couinaient en un chœur frénétique tandis qu'on les faisait entrer dans un abattoir éclairé par des torches, afin d'y être taillés en pavés ou hachés en saucisses qui pendraient dans les

étals des marchands à l'aube.

— Où est ce fichu type ? demanda Aleksander, scrutant la multitude de négociants et de vendeurs de toutes les races marchandant les uns avec les autres sur des comptes, des emplacements sur le marché, et criant sur leurs esclaves et leurs asservis qui chargeaient et déchargeaient leur marchandise. Comment peut-on trouver quelqu'un dans un tel chaos ?

Il jura lorsque deux hommes musclés, transportant un stand en bois sur leurs épaules, heurtèrent sa jambe.

— Comment un guerrier distingue-t-il ses ennemis de ses frères au combat ? répondis-je. Il vous suffit de savoir où

s'attendre à les trouver. De plus, Malver a signalé qu'il connaissait des marchands de tissu.

Je montrai du doigt un groupe d'hommes et de femmes qui se disputaient et gesticulaient autour d'un coffre ouvert. Une grande femme aux cheveux nattés et à la peau couleur d'ébène se tenait sereinement au milieu du petit attroupement. Elle portait une loubah violette – un gracieux vêtement thrid, fait d'une seule bande de tissu drapée autour du corps – et un collier d'anneaux entrelacés, d'ivoire ou d'os. De temps en temps, elle désignait du doigt l'un de ses clients agités, et la personne ainsi privilégiée retirait du coffre une pièce d'étoffe colorée et

déposait des zénars dans la main fine de la femme. Elle les transférait dans les plis de son vêtement richement coloré. Occupé à regarder le déroulement des événements depuis le siège d'un chariot allongé où pendaient des bouts d'étoffe, se trouvait Malver.

Sovari leva la main, et Malver descendit d'un bond du chariot, inspectant la foule grouillante avec anxiété lorsqu'il nous fit signe de contourner par l'arrière le groupe d'acheteurs de tissu.

— Je ne m'attendais pas à vous voir cette nuit, Monseigneur, murmura-t-il en entraînant nos chevaux dans un recoin sombre. Quelque chose n'a pas

tout à fait marché comme prévu ?

— Nous avons besoin d'un endroit où rester cachés quelques heures, dit Aleksander. Je vais toujours voir Kestor avant de quitter la cité.

Je pouvais songer à peu d'idées pires qu'une rencontre d'Aleksander avec un noble fontézhi, même si l'homme était lié à lui par le sang de leur première bataille, et, si j'avais pu pratiquer quelque sorcellerie pour retirer le prince de Karn'Hegeth à cette heure-là, je l'aurais fait. Mais je n'étais pas en état d'être utile. Je m'étais cramponné à la taille de Sovari du bras gauche, parce que je pouvais à peine bouger le droit, et en fait l'engourdissement affectait plus que mon

bras. Lorsque je baissais les yeux, le sol semblait très loin. Sovari descendit de cheval avec grâce, et je restai assis là, à me demander comment j'allais me débrouiller pour mettre moi-même pied à terre.

— W'Assani va vous transporter, Monseigneur, déclara Malver en s'approchant et en parlant à voix basse. Elle a rejoint une caravane qui part après le marché du soir de demain. Je lui ai seulement dit que j'avais un ami – pardonnez la présomption, Monseigneur – qui avait besoin de quitter la cité discrètement. Elle a écoulé des biens qui n'étaient peut-être… pas correctement taxés… dans le passé.

— Quel genre d'idiot êtes-vous, pour confier le prince à un contrebandier thrid – et une femme ? s'indigna Sovari. Je pensais que vous aviez du bon sens. Les Thrid prennent le poste qui paie le mieux, quel qu'il soit, et l'usurpateur peut payer mieux que nous en ce moment.

Malver ne fut pas décontenancé le moins du monde.

— Je me suis battu aux côtés de Thrid la moitié de ma vie. Ils s'en tiennent à leurs marchés. Une fois qu'ils sont payés, personne n'est plus fiable. Elle…

Je n'entendis rien de plus sur les vertus des Thrid, car juste à ce moment-

là une vague de malaise passa à travers la multitude des rues : ici et là, un coup d'œil nerveux jeté vers le centre de la cité, une conversation bruyante devenue murmures, une main qui se tend vers des amis ou des enfants, les entraîne loin du cœur de l'activité. Je me passai le dos de la main devant les yeux, forçant mes sens à être vigilants. La source de la perturbation était un petit groupe lointain de guerriers derzhi qui se dirigeaient lentement vers nous à travers la foule. Un second détachement dépassait un tournant, à l'autre bout de la longue rue. Plus loin, des chevaux galopaient à travers les rues principales de la cité. Des traqueurs.

— Nous ne pouvons attendre le

marché du soir, dis-je, la langue pâteuse. Ni attendre de voir les Fontézhi. Nous devons partir maintenant. (La nuit approchait.) Avec ou sans la femme thrid.

Aleksander m'inspecta, de la tête meurtrie aux pieds sans bottes.

— Peut-être avons-nous fait tout ce que nous pouvions ici.

Malver courut parler à la femme, tandis que Sovari aidait Aleksander à descendre de cheval. J'agrippai le rebord de la selle de la main gauche et balançai ma jambe par-dessus, mais le cheval était très grand, et je me sentis tout à coup très faible, et le sol fut très dur lorsque mon visage heurta la terre.

Chapitre 17

Je ne fis la connaissance de W'Assani que lorsque le coffre qu'elle me fit tomber sur le bras m'éveilla en sursaut d'un sommeil de plomb, en me jurant de démembrer celui qui avait fait ça.

— Vous avez eu la libre utilisation de ma maison toute la matinée. Je ne m'excuserai pas d'en récupérer un bout.

Je retirai mon bras gauche de sous la caisse couverte de peau, soulagé que le membre soit intact, et essayai de me dégager la tête d'une pile d'articles

tissés et colorés. J'avais à peine eu le temps d'apercevoir la lumière mate et argentée du midi dans le désert qu'une boule de lin gris grossier me frappa au visage.

— Mettez-cela.

La femme n'était pas du tout de bonne humeur.

Son ordre était plus facilement dit qu'obéi, car je devais d'abord me démêler des plis interminables du vêtement, et l'une de mes mains semblait fermement attachée ailleurs. Et, au-delà de ces difficultés, j'avais si férocement mal à la tête que je pouvais à peine voir.

Quelqu'un libéra la main impossible à bouger en dénouant les cordes qui la liaient. Une activité

similaire dans la zone de mes chevilles m'indiqua qu'elles avaient été attachées, elles aussi – une découverte déconcertante.

— Désolé pour les liens. Nous avons dit que vous étiez le nouvel esclave de W'Assani, qui s'était mal conduit. (Le visage sombre de Malver baignait dans un flou de lumière solaire et de tissu gris.) Je n'avais pas le temps de m'occuper de vous. Là. (Il me flanqua une gourde d'eau dans la main.) W'Assani va regarder votre tête.

— Où sont les autres ?

Je n'avais que de vagues souvenirs d'une chute, de chuchotements et de bousculades précipitées. Quelqu'un

m'avait ordonné de garder la bouche fermée sous peine qu'elle la couse comme cela.

— Le capitaine Sovari a été envoyé à Tanzire, pour organiser une entrevue avec les Bek. Le prince est là-haut à l'avant. En sécurité pour l'instant.

Malver se recula dans la lumière éblouissante du soleil.

Je n'étais pas sûr de vouloir que quelqu'un regarde ma tête, encore moins une femme qui avait laissé tomber un coffre sur moi. Mais lorsque je m'assis et commençai à évaluer les dégâts, essayant de résister à l'envie de vider tout le contenu de la gourde d'eau, je me rendis compte qu'une partie de mon problème de vision était dû au fait que

du sang avait coagulé sur mon œil gauche. D'après la sensation sur le reste de mon visage, il y avait probablement beaucoup de terre qui formait une croûte avec lui. Et du purin, et énormément d'autres saletés. J'empestais.

— Par le sang d'Athos, femme, avez-vous été formée à l'art de guérir par un shengar ?

Le beuglement d'Aleksander avait l'air assez sain. Je laissai couler quelques gouttes d'eau sur un coin du haffaï gris et me tamponnai l'œil, plus convaincu que jamais que je ferais mieux de m'occuper de mes propres problèmes.

« À l'avant » était la moitié de la

plate-forme large et profonde d'un chariot, exposée au soleil brutal, par opposition à la semi-ombre fournie par le toit de bouts d'étoffe tissée au-dessus de ma tête. Une fois mes paupières décollées, je rampai vers la lumière, me faufilant entre des tonneaux, des coffres empilés et des paniers pleins à craquer de tissu, me sentant légèrement nauséeux à cause de la chaleur, de ma tête et de la puanteur.

Le chariot n'avançait pas. Nous nous trouvions, semble-t-il, au bord de rien. À ma gauche, aussi loin que je puisse voir, il y avait des rochers et du sable. Quatre ânes, attelés au chariot bien construit, reniflaient un trou de boue sur ma droite, où le dernier reste

d'un cours d'eau avait fendu cette aire rocheuse du désert. Dépassant du chaos des rochers, de l'autre côté de la boue craquelée, se trouvaient quelques tamaris poussiéreux et un enchevêtrement de mauvaises herbes jaunies et cassantes. Je ne voyais pas Malver.

Aleksander était assis juste derrière le siège, le dos arc-bouté contre le côté du chariot et les bras étendus le long du rebord. La botte de cheval délacée était jetée sur un tas de cordes et de harnais, et quelqu'un en haffaï blanc était agenouillé près de lui, penché sur sa jambe nue. Sa longue chevelure noire était attachée en une centaine de

minuscules cascades, chacune entourée de fil violet et bleu.

— Regardez, dit Aleksander en donnant un brusque coup de tête dans ma direction, voici un individu tellement blessé qu'il descend de cheval la tête la première. Il peut à peine bouger ses piètres os. Pourquoi n'allez-vous pas le soigner un moment ?

La femme se redressa et pointa un long doigt vers le prince.

— Un mot de plus de votre part, et vous êtes tous les deux sortis de ma charrette.

Ses yeux marron étincelaient comme du petit bois sec allumé à minuit dans le désert. Alors que le soleil baignait les méplats et les angles

délicats de son visage étroit, je ne pouvais que songer aux pièces d'obsidienne, sculptées de façon exquise, sur le plateau de jeu de Nyel.

— Vous m'avez coûté un jour de bénéfices dans le meilleur marché à l'ouest de Zhagad, et au lieu d'avoir un plaisant voyage en soirée à Khessida, où les femmes apprécient le tissage de qualité, je suis au milieu du Srif Naj, en chemin pour le Manganar, où les gens pensent qu'ils sont bénis des dieux de porter de la peau de chèvre. Et qui est susceptible de me poursuivre ? Seulement tous les Derzhi aux mains couvertes de sang, au service de votre maudit empire. Le frôlement d'une aile

de papillon de nuit sur mes fesses suffirait à me convaincre de mettre des épines de bakza dans ces blessures, au lieu de cet onguent qui me coûte cinquante zénars la boîte. Alors vous, mon ami derzhi, vous feriez mieux de mesurer vos fières paroles.

D'un seul mouvement du doigt, qui dirigeait chaque mot de sa diatribe vers moi aussi bien que le prince, elle retourna à son travail.

L'expression d'Aleksander était une telle perfection d'ahurissement que je souris, pensant que j'aimais peut-être bien cette femme, après tout.

— Va-t-il bien ? demandai-je en avançant à quatre pattes jusqu'à pouvoir distinguer ce qu'elle faisait. À part sa

langue, je veux dire.

Elle entourait une fine bande de lin blanc propre juste au-dessus de la cheville du prince. Deux autres bandelettes étaient déjà en place à côté de l'affreuse cicatrice rouge et pourpre, juste sous le genou.

— Il a des plaies venant de cette botte, répondit-elle. Elles ont rongé sa tendre peau royale. Une d'entre elles a presque atteint l'os. N'a-t-il aucune intelligence ?

— Son intelligence a toujours été un sujet de débat. Mais personne ne peut lui reprocher son manque de persévérance.

La femme leva les yeux. Elle retint

un sourire, sauf dans ses grands yeux noirs, où il s'installa comme dans un endroit familier.

— Je suis W'Assani. Comment va votre tête ?

— Seyonne, dis-je. (Ses qualifications d'hôte-amie étaient incontestables ; je ne m'irritai donc pas de l'échange des noms.) Elle me fait l'effet d'avoir reçu des coups de sabots de vos ânes.

— Elle en a l'air aussi, marmonna Aleksander en descendant bien le foulard de son haffaï sur son visage.

— Ne remettez pas la botte jusqu'à ce que celles-ci guérissent, seigneur des princes, ou vous n'aurez aucun besoin de bottes.

Avec un petit couteau, W'Assani déchira prestement le bout du bandage, et porta son attention vers moi. La ligne de sa lèvre m'informa sur-le-champ que je n'aurais pas dû me servir du haffaï gris pour me nettoyer l'œil.

— Je pensais que les Ezzariens étaient un peuple propre, lança-t-elle.

Avant qu'elle puisse commencer une autre leçon, un bruit pressant de sabots et une averse suffocante de poussière rouge annoncèrent le retour de Malver.

— Caravane ! cria-t-il en glissant de sa selle.

W'Assani donna une tape sur le coffre en bois.

— Je savais que Kavel viendrait par ici. (Elle me fourra un carré irrégulier de linge propre et une petite boîte en cuivre dans la main.) Utilisez *ceci* pour le nettoyer. Puis mettez un peu d'onguent dessus ; rien qu'un peu, attention, ou je vous tannerai le cuir en guise de paiement. À la prochaine halte, je préparerai du mavroa pour soulager votre tête.

Elle descendit d'un bond du chariot, empoigna le harnais des ânes et traîna les animaux hors du trou de boue, les injuriant dans un mélange de thrid et d'aséol, la langue commune de l'empire. Malver sauta sur le siège du chariot et empoigna les guides juste au moment où

le chariot faisait un bond en avant.

— Je vais tout arranger, hurla W'Assani à Malver. Tu amènes le chariot sur la route.

Elle saisit d'un geste vif un pli traînant de sa loubah violette, le remonta entre ses jambes et le glissa quelque part dans les autres plis. Quelques instants plus tard, elle était à califourchon sur le cheval de Malver et partait dans la direction d'où il venait d'arriver, tandis que sa chevelure noire enrubannée volait et que son haffaï flottait derrière elle, telles des ailes blanches.

Je me rendis à quatre pattes près du prince, m'adossai au côté du compartiment du chariot et fermai les yeux, espérant ne pas devoir attendre le

thé de W'Assani pour me soulager la tête, satisfait pour le moment de contempler son image saisissante derrière mes paupières.

— As-tu eu une femme depuis que tu as quitté l'Ezzarie ?

J'avais cru qu'il dormait.

Même sous la saleté et le sang croûté, je sentis le rouge me monter aux joues.

— Je pensais bien que non.

— Je pensais que vous ne pouviez plus me lire.

— Les ânes pourraient lire cela.

— J'ai une épouse…

— … qui a essayé de t'assassiner, et le fera encore si jamais tu croises son

chemin. De dignes épouses ne laissent pas tomber leurs gages de mariage dans le sang de leur mari.

Fiona avait dû lui parler d'Ysanne et de la bague.

— J'ai juré d'être fidèle jusqu'à la mort, dis-je. Ce qu'elle a fait ne change rien.

Aleksander tira son foulard plus bas et s'installa comme pour dormir.

— Eh bien, si jamais tu devais changer d'avis, je ne commencerais pas avec celle-ci. Elle te dévorerait comme un kayeet mange un lapin.

Une heure plus tard, j'étais assis au fond du chariot cahotant, à rêver d'un bain. Je m'étais passé un grand coup sur le visage et essayais de trouver un

endroit propre sur le carré de lin pour m'attaquer à mes mains. Malheureusement, je ne fis aucun progrès sur la puanteur, qui semblait empirer. Il m'était venu à l'esprit un certain nombre de choses éminemment souhaitables – de la nourriture, de la pluie, des bottes –, et d'autres désirs absurdes semblaient inscrits sur mon visage à la vue de tous, mais j'aurais échangé la perspective de n'importe lequel d'entre eux contre un petit morceau de savon et une heure dans un bain, une mare ou une rivière.

Aleksander s'était également déplacé à l'ombre du baldaquin coloré, mais ne s'était pas montré enclin à

parler davantage. Il était assis en face de moi, ses longs doigts traçant la gravure de la garde de son épée. Il n'y avait pas là de pensées plaisantes.

— J'ai raconté à Pujat Kavel que vous étiez mes nouveaux asservis, dit W'Assani, qui arriva à côté du chariot et adapta le pas du cheval à la marche pesante des ânes. Il pense que M'Alver ici est mon nouvel associé, et que je vous ai acquis – un infirme et un esclave affranchi – pour dépouiller et nettoyer les os. Vous devrez montrer votre empressement, ou il ne me croira pas. Quand nous nous arrêterons à midi, vous pourrez commencer par ceux du panier.

Elle éperonna le cheval et nous laissa à cracher de la poussière, mais

pas avant que j'aie vu le plissement aux coins de ses yeux.

Aleksander l'avait vu aussi.

— Maudite sorcière thrid suffisante. Je laisserai Édik agir à sa guise avec moi avant d'exécuter ses ordres.

— Des os ? dis-je.

Ma tête s'était considérablement calmée, mais j'étais toujours confus.

Aleksander fit une grimace et repoussa son baudrier sous un coffre de chêne.

— Jette ton œil de sorcier dans le panier. Non, le long, juste derrière toi.

L'objet auquel il faisait référence était à peu près de la longueur et de la

largeur d'un cercueil, mais deux fois plus profond. Il était fait de roseaux tressés serrés, avec des anses de corde. Dès que je fracturai le couvercle, je constatai que l'épouvantable puanteur que j'avais prise pour la mienne venait d'une tout autre source – deux animaux, fort morts.

— Des renards ?

W'Assani nous avait fait sortir de Karn'Hegeth par l'une des portes fermées, d'après ce que m'avait dit Aleksander. De toute évidence, elle avait régulièrement besoin d'un moyen discret de quitter la cité et connaissait plusieurs gardes prêts à la laisser passer contre une part de ses profits. Cette fois, elle avait payé un homme avec le cheval

d'Aleksander et le mien. Le garde avait fureté autour de son chariot, pour voir ce qui valait un pot-de-vin aussi coûteux, et n'avait trouvé qu'un esclave battu, inconscient, prétendument acquis dans un échange, ses corbeilles et paniers habituels de marchandises tissées, et un grand panier, à l'odeur infecte, qui contenait deux carcasses de renards. Les renards étaient une explication suffisante.

Les colifichets d'os de renard étaient prisés par un bon nombre d'hommes à travers l'empire, car on croyait qu'ils augmentaient la virilité. On avait connu les Derzhi des hégeds permettant d'avoir plusieurs épouses, et

les Suzaini, qui en avaient souvent au moins trois, payer généreusement des anneaux de bras, des bagues, des pendentifs, des bracelets ou des broches en os de renard. Les os de l'insaisissable renard azhaki roux étaient particulièrement appréciés. Étant donné qu'un certain seigneur fontézhi, qui résidait à Karn'Hegeth, en maintenait sa propre réserve en captivité, le garde n'eut aucune difficulté à comprendre la hâte de W'Assani. Il n'avait aucune envie de fouiller dans le panier puant, il ne réussit donc pas à découvrir que, juste sous les carcasses qui venaient rapidement à maturation, se trouvaient un double fond et son empereur par onction.

— J'ai cru que j'allais mijoter dans mon propre vomi, dit le prince. Si elle pense que je vais encore jouer la comédie…

Mais elle le pensait, bien sûr. Et nous le fîmes. W'Assani était très maligne.

Nous chevauchions avec la caravane d'un certain Pujat Kavel, un négociant hollenni en huile d'olive, épices et poisson séché. Même si l'huile et les épices étaient des articles extrêmement profitables, leur commerce était contrôlé par des hégeds derzhi, les Jurran pour les épices, les Gorusch pour l'huile d'olive. Une fois que Kavel avait payé les taxes impériales, les parts des

hégeds requises et assez de pots-de-vin pour ne pas arrêter ses caravanes, il gagnait à peine de quoi financer son propre commerce en poisson séché. Et il savait que si ce commerce devait un jour devenir vraiment rentable, l'une des familles derzhi s'en emparerait, le tuant probablement par la même occasion. S'il n'avait pas encore trente ans, les dures réalités du monde avaient déjà sapé ses espérances, et il arborait une expression perpétuellement morose. Même ses moustaches noires s'affaissaient.

À notre première halte, Malver – M'Alver, comme l'appelait W'Assani, dans la langue des Thrid – m'aida à transporter le panier de carcasses de

renards hors du chariot. Dès que nous laissâmes le panier pour aller aider Aleksander à sortir de la plate-forme du chariot, les chiens de la caravane furent dessus. W'Assani cria sur eux et jeta des pierres, puis saisit l'une des béquilles d'Aleksander et les repoussa.

Je suggérai qu'il pourrait être astucieux de laisser les chiens faire le travail dégoûtant de retirer la chair en décomposition sur les os prisés, mais W'Assani dit qu'elle ne pouvait se permettre que sa précieuse marchandise soit ruinée par des marques de dents ou des fêlures. C'était déjà assez malheureux que notre départ dans l'urgence l'ait empêchée de dépouiller

ses objets de valeur sur-le-champ. Le retard avait sans doute gâché la fourrure. Une fois la peau retirée, nous étions censés ôter au couteau, avec précaution, la viande et le cartilage. Cela devrait distraire les chiens et les vautours tandis que nous terminions le travail de dépouille des os. Chaque fois que nous établirions le camp pour la nuit, nous ferions bouillir une marmite en terre contenant du hali – la poudre amère que le soleil du désert extrayait de trous d'eau de mauvaise qualité – et nettoierions à fond les petits morceaux qui restaient de la moisson d'os du jour.

Dans la chaleur de midi, de telles tâches n'étaient pas plaisantes, mais j'avais fait bien pis, maintes fois.

W'Assani ne nous nourrirait, protégerait et transporterait que durant quelques jours, mais longtemps après notre départ elle parcourrait ces routes et ces villages, où des informateurs vendraient sa vie pour quelques zénars. Tenir notre engagement dans la duperie semblait honnête en échange du risque qu'elle prenait.

Aleksander ne protestait pas tant que cela contre la tâche – il chassait dans le désert depuis qu'il pouvait bander un arc, et même les princes derzhi dépouillaient leurs propres proies. Le désagrément résultant de trois jours de pourriture dans le panier de W'Assani n'était qu'une question de

degré. Mais recevoir des ordres d'une femme… et d'une Thrid, la plus méprisée de toutes les races… travailler sous ses ordres tandis que d'autres prenaient du bon temps, et soupçonner qu'elle devait parfaitement apprécier sa brève prédominance sur le futur empereur derzhi… *cela* le laissait au bord de l'explosion.

— C'est une diablesse.

Son couteau glissa de manière experte le long de l'intérieur des pattes du renard et descendit la ligne médiane du ventre, détachant la fourrure douce du muscle en décomposition. J'avais le sentiment que le renard mort avait le visage d'une femme thrid, à ce moment-là.

— Elle est rusée.

— Que fait-elle maintenant ?

Aleksander était assis dos au chariot, la jambe étendue avec raideur devant lui. Changer de position afin d'observer sa persécutrice aurait été maladroit et manifeste.

— Elle boit de la bière avec Malver.

— Dieux, je le fouetterai pour cela. Elle rit, n'est-ce pas ?

— Pas du tout. Elle lui montre certains de ses tissages.

Malver était à plus l'aise avec W'Assani que je ne l'avais vu avec personne d'autre. Je l'avais pris pour un homme taciturne, mais ces deux-là

semblaient trouver à parler de beaucoup de choses. J'étais surpris qu'il lui ait révélé l'identité d'Aleksander, mais tout s'était arrangé pour le mieux, semblait-il. Elle prenait sa mission très au sérieux.

— Ça t'amuse.

Le regard furieux du prince était plus brûlant que le soleil.

— Je peux penser à beaucoup de choses que je préférerais faire.

Pujat Kavel passa en flânant, les mains serrées dans le dos. Il salua W'Assani de la tête.

— Encore une heure, et nous serons en route, Mèzonna.

« Mèzonna » était le terme honorifique pour une femme d'affaires.

Même si le Hollenni affaissé avait été disposé à accepter la cotisation de W'Assani et son histoire d'un marché rompu avec une autre caravane, il prenait soin de s'assurer que la femme thrid était ce qu'elle disait. Lorsque le convoi de neuf chariots et vingt chastous faisait halte pour se reposer, manger et dormir durant la partie la plus chaude de la journée, il passait près de notre emplacement pas moins de quatre fois par heure.

— Elle va envoyer Malver chasser pour nous rapporter plus de charognes avec lesquelles jouer, n'est-ce pas ? grogna Aleksander après le passage de Kavel.

— J'imagine que oui. Des os de gazelle ou de kayeet ne vont pas atteindre le même prix, mais quelqu'un achètera ses colifichets. Nous pourrons au moins faire cuire de la viande fraîche et la manger.

Quoique, à ce moment-là, les mains enfouies dans la chair de renard en putréfaction, manger de la viande était à peu près la dernière chose dont je puisse avoir envie.

Nous conservâmes soigneusement nos rôles en voyageant avec W'Assani. Aleksander et moi roulions dans le chariot et travaillions chaque fois qu'il s'arrêtait. W'Assani montait notre cheval, riait et parlait avec Malver, qui

conduisait son véhicule. Elle ne tenait aucune conversation avec le prince ni moi, nous donnait seulement des ordres là où tout le monde pouvait entendre. Elle chevauchait parfois aux côtés de Pujat Kavel dans la journée, et passait toutes les soirées près du feu où il cuisinait. Son rire velouté résonnait à travers le camp tandis que nous dépouillions et désossions, cuisinions et mangions ses proies, et transpirions au-dessus de ses marmites bouillantes.

Mes yeux refusaient de quitter sa gracieuse silhouette, qui marchait, chevauchait, évoquait tout de la vie ; ils effleuraient sa peau savoureusement noire, et j'imaginais comment ce pourrait être de détacher son épaisse

chevelure de ses torsades et de la laisser tomber sur ses épaules… ou les miennes. Tandis qu'Aleksander ruminait et tramait des stratégies, je souriais intérieurement de son esprit, j'admirais son intelligence et me demandais si les histoires qu'elle contait à Kavel sur ses exploits de contrebande étaient vraies.

Mais lorsqu'il se faisait tard la nuit et que je terminais mon travail, je m'allongeais sous les étoiles et essayais de me libérer la tête de cette femme, qui n'y avait pas de place légitime. J'avais une femme. Ysanne avait été mon cœur même depuis mes quinze ans, tout ce que je désirais, tout ce que je pouvais imaginer désirer. Comment pouvais-je

envisager une intimité avec quelqu'un d'autre ? Pourtant, le seul souvenir que je puisse évoquer de mon épouse était les derniers mots que j'avais entendus de ses lèvres. « Trouvez le démon… Saignez-le jusqu'à ce qu'il meure. » La blessure de ces mots était bien plus profonde que la cicatrice de mon flanc.

Chapitre 18

La caravane avançait lentement sur la route de Vayapol, une voie fréquentée qui menait de Karn'Hegeth au sud-est, en traversant le Srif Naj, vers la lointaine ville commerciale où j'avais fait la rencontre de Blaise. Bien avant notre arrivée à Vayapol, cependant, W'Assani projeta de faire tourner notre chariot vers le sud et de mettre le cap sur les fertiles champs de blé et d'orge du Manganar, des terres qu'Aleksander avait autrefois appelées siennes. Le prince avait octroyé un certain nombre

de propriétés à l'héged des Bek, à l'époque de son onction, comme il l'avait fait pour toutes les autres familles derzhi. Savoir que les détestés Rhyzka contrôlaient dorénavant ses immenses domaines avait déjà été déplaisant, mais entendre qu'Édik avait révoqué ses cadeaux faillit le rendre fou. Il ne voyait qu'une éclaircie. Les Bek et d'autres hégeds soumis à de telles humiliations se joindraient sûrement à lui pour renverser Édik.

Un jour, je lui rappellerais que ni les Rhyzka, ni les Bek, ni les Dénischkar ne détenaient de véritable droit sur ces terres. Le Manganar avait eu jadis son propre roi.

Au cours de notre troisième jour

avec la caravane, nous entendîmes des nouvelles de Karn'Hegeth. Un groupe de Sénigarains à l'allure rapide nous dépassa sur la route et, selon la coutume, chevaucha à côté de la caravane assez longtemps pour échanger des nouvelles. Les trois individus étaient des épéistes à gages, à mon avis, d'après la confiance qu'ils éprouvaient à voyager seuls. En outre, la qualité de leurs armes était bien supérieure à celle de leur tenue.

— Nous avons eu de la chance de quitter Karn'Hegeth, dit le porte-parole basané des trois hommes. Ils ont verrouillé les portes et ne laissent personne entrer ni sortir.

— Comment cela ? demanda

Kavel.

— On y a vu le prince Aleksander – dans toute la cité, on croirait –, dans le quartier des nobles, celui des artisans, celui du marché. Le bruit court qu'il est venu venger les meurtres de ses amis, exécutés par le gouverneur impérial. Qu'il est venu sauver les gens du peuple du nouvel empereur. Qu'il va tuer le deuxième seigneur des Fontézhi. Aucun homme ne pourrait effectuer autant d'actes que les bavardages voudraient lui faire accomplir, ni se trouver dans autant d'endroits à la fois. Vous avez entendu l'histoire de sa bataille avec les Hamraschi ? Comment un dieu ailé est venu et l'a emmené ? Comme si ce n'était pas assez étonnant, on dit

maintenant que le prince lui-même peut changer de forme. Les seigneurs des Fontézhi sont furieux contre ces racontars, et fouillent toutes les maisons. Ils ont juré d'étriper le Parricide sur le marché de Zhagad, et de voir si un dieu vient le sauver.

Je rapportai la conversation à Aleksander.

— Tout le monde serait plutôt déçu de voir la vérité, n'est-ce pas ? dit-il.

Nous offrions en effet un triste spectacle, couverts de sable et de sueur, la peau et les vêtements désespérément tachés de sang, et pis que cela. Je n'avais toujours pas de chemise et de bottes, et ma peau était marbrée de vert

et de noir par les contusions qui s'effaçaient. La jambe d'Aleksander était grotesque, pleine de plaies, sa blessure en cours de guérison, et des plaques de chair pâle flétrie. Plus tard ce même jour, alors qu'il pensait que personne ne pouvait le voir, je l'observai essayer de faire porter du poids sur sa jambe. Elle s'effondra immédiatement et le laissa à la recherche désespérée d'une prise sur le chariot. Il fracassa sa béquille par terre, puis appuya le front sur le côté du chariot, un poing martelant le chêne inflexible.

Cinq jours après avoir quitté Karn'Hegeth, les traqueurs arrivèrent. La caravane s'était arrêtée à Taíne

Dabu, une cuvette de verdure luxuriante, avec un puits si prolifique qu'il méritait une longue halte, même s'il était plus tôt que d'habitude pour se reposer. Aleksander et moi étions reconnaissants de cela, car non seulement c'était un moment un peu plus frais de la journée pour effectuer notre sanglant travail – un daim des sables à démembrer, ce jour-là –, mais nous pourrions aussi, en fait, avoir un peu d'ombre pour nous. Et, duperie ou non, coutume du désert ou non, j'étais déterminé à me laver.

La plupart des caravanes s'immobilisèrent près du puits, manière la plus facile de s'occuper de leurs animaux et de remplir leurs barriques

d'eau. Mais nous tirâmes le chariot de W'Assani loin des autres chariots, et nous nous installâmes sous un tamaris aux branches étendues, à l'extérieur du rebord de la cuvette verdoyante, pour que nos activités ne polluent pas le puits. Alors que j'entaillais le daim et jetais un petit sortilège pour empêcher les chiens et les vautours d'approcher jusqu'à ce que nous soyons prêts, j'intensifiai mon audition, pour écouter les bavardages à travers toute la caravane. J'avais pris l'habitude d'agir ainsi, pour m'assurer qu'aucun soupçon n'était lié à W'Assani ou ses asservis. Comme toujours, les chastouains injuriaient leurs bêtes récalcitrantes. Le marchand de cuir battait son esclave

pour avoir renversé une tasse de nazrheel sur son haffaï neuf. W'Assani racontait à Kavel comment elle avait passé en contrebande une cargaison de nazrheel non taxé par les portes de Zhagad, par défi. Ils étaient assis tous deux près du puits, derrière un bosquet de nagéras, et je laissai mon enquête s'y attarder un moment. La vieille Talar, la gardienne de la pureté ezzarienne, aurait été horrifiée par un tel usage de mes dons. Mais, parce que j'avais assouvi ma fascination et laissé mon audition affûtée, j'entendis les Derzhi à cheval arriver bien avant qu'ils atteignent Taíne Dabu.

— Des cavaliers ! dis-je à

Aleksander, puis je sifflai longtemps et fort, signal fixé à l'avance pour avertir W'Assani et Malver d'un danger proche.

Je bondis dans le chariot pour vérifier que le baudrier, la chevalière et la botte révélatrice d'Aleksander étaient bien dissimulés dans le double fond du panier de W'Assani, puis revins auprès du prince. Aleksander avait entouré le foulard de son haffaï autour de ses cheveux, et je fis de même, m'assurant qu'il tombait sur la cicatrice de mon visage. Rien d'autre à faire. Nous nous remîmes au travail.

— Qui est le gonaj ici ? demanda l'officier derzhi tandis qu'arrivaient les cinq guerriers dont les chevaux envoyaient à coups de sabots de la

poussière partout sur notre viande fraîche.

Je baissai vivement la tête et tendis le doigt vers le puits.

— Pujat Kavel, de Hollen, Votre Honneur.

Aleksander garda les yeux sur le daim des sables, mais ses mains, couvertes de sang jusqu'aux coudes et crispées sur son couteau, étaient fort immobiles.

Les cavaliers descendirent le sentier jusqu'à la cuvette.

— Quel héged… ?

Je fis signe à Aleksander de se taire et écoutai l'interrogatoire. Le Derzhi parla de rapports selon lesquels

on avait fait sortir le Parricide clandestinement de Karn'Hegeth. Toutes les routes étaient ratissées. « On doit fouiller tous les chariots et charrettes. Le prince scélérat est soi-disant en compagnie de trois hommes, l'un d'eux derzhi, les deux autres de race inconnue. Le premier seigneur des Fontézhi a ajouté cinq mille zénars au prix de la capture de l'assassin, mais seulement s'il est pris vivant. Et, ah oui, le prince a été blessé. Il porte une épaisse botte de cuir sur une jambe, comme celles qu'adoptent les nobles pour un membre fracturé. »

— Rien de neuf, dis-je. Ils vont fouiller la caravane.

Je traînai la fourrure du daim des

sables sur la jambe blessée et les béquilles d'Aleksander et me maudis de ne pas avoir pensé à les cacher plus tôt. Et si les soldats s'en étaient aperçus ?

— Inutile que quelqu'un se pose des questions sur vous.

Aleksander bougea maladroitement.

— Je n'aime pas cela.

Je ressentais la même chose. Nous étions assis, le dos exposé. Incapables de courir. Incapables de nous battre pour une bonne raison. Je pourrais peut-être lutter contre cinq Derzhi, si j'avais une épée en main, tant qu'aucun d'eux ne me frapperait au flanc droit. Mais il y avait au moins vingt hommes en âge de se battre dans la caravane, et quinze mille

zénars permettraient à un homme et à sa famille de vivre comme des seigneurs. Même si j'avais été disposé à sacrifier W'Assani et Malver et à m'envoler avec Aleksander, je ne pouvais le transporter assez loin pour le mettre en sécurité. Voler un cheval ne nous aiderait pas non plus, car il lui était extrêmement difficile de se mettre en selle, et aucun cheval dans la caravane n'était assez bon pour courir plus vite que ceux que montaient les Derzhi. Nous restâmes donc assis à attendre. Nous retirâmes du muscle saignant des os, comme s'il était important que ce soit bien fait.

Une demi-heure s'écoula. Je réfléchis aux sortilèges. Préparer des paraïvos et des murs de feu requérait du

temps et de la concentration, j'essayai donc de trouver un stratagème plus simple à élaborer. Je n'osais faire quoi que ce soit qui attirerait l'attention, sauf si nous n'avions pas le choix. Autant laisser cet orage passer au-dessus de nous.

— Vous abîmez mon tissu, petite cervelle ! hurla W'Assani en montant jusqu'à son chariot en courant lorsqu'un Derzhi empoté se hissa à l'intérieur et se mit à déverser ses coffres et paniers.

Impossible de se méprendre sur le claquement d'un solide coup sur de la chair.

Je laissai tomber un os de patte à moitié dépouillé, et me levai d'un bond.

Aleksander serra une main de fer autour de ma cheville.

— Assieds-toi, grogna-t-il les dents serrées.

— Quel genre de sorcière êtes-vous ? (Le Derzhi leva une poignée d'os de kayeet.) Messire ! La sauvage thrid a un panier d'os couverts de sang, ici ! Des os d'animaux, je pense.

Un cavalier s'approcha du chariot.

— Quelqu'un t'a-t-il payée pour ta magie du diable ?

— Je fabrique des colifichets en os, mon bon seigneur, en plus de tisser des étoffes, expliqua W'Assani, frottant son visage meurtri et leur montrant son collier, ses bracelets et ses bagues. (Elle fit une belle démonstration de défi

calmé… jusqu'à ce qu'elle rouvre la bouche.) Mes asservis dépouillent et nettoient les os, mais même des benêts comme eux savent éviter de mettre du sang sur mon tissu.

— Nous n'avons que faire de tes babioles, sorcière thrid, siffla le cavalier, un noble, ainsi que l'indiquait l'excellente coupe de ses vêtements. Nous traquons le lâche Aleksander, et je dépouillerais ta chair noire de tes os si cela permettait de le trouver.

Il y avait quelque chose de vaguement familier dans la voix du noble, mais j'avais le soleil dans les yeux et ne parvenais pas à le reconnaître de dos.

— Si ces os sont ceux de votre royal tueur de père, vous pouvez les avoir, et bon débarras ! répliqua W'Assani. Même les sauvages thrid ne saignent pas leur père.

Le Derzhi dans le chariot empoigna et tordit la chevelure de W'Assani, lui tira la tête près de sa bouche et grogna contre elle.

— Surveille ta langue barbare, sorcière.

Le noble fit claquer ses rênes.

— Partons, Durn. Il n'y a rien à trouver dans cette bande pitoyable.

Les cavaliers derzhi passèrent au galop devant Aleksander et moi en retournant sur la route. J'étais presque

prêt à respirer tranquillement de nouveau lorsque le dernier cavalier ralentit, rebroussa chemin, et conduisit sa monture à pied autour de nous. Je gardai la tête baissée et mon couteau en mouvement. Aleksander fit de même. Au bout d'un moment, le cavalier, le jeune noble blond, poursuivit sa route derrière les autres, et nous lui jetâmes tous deux un coup d'œil. Nous pouvions le voir clairement à présent.

— Hadéon, prononçâmes-nous d'une seule voix.

— Nous devons quitter la caravane, déclarai-je. Ce jeune seigneur n'est pas stupide. Il a vu la jambe et les béquilles du prince avant que je les recouvre. Une fois qu'il y aura réfléchi,

il va revenir. Alors vous mourrez, W'Assani. S'il croit que vous savez où est le prince Aleksander, il vous forcera à le lui dire.

De toutes les maudites malchances, il fallait que ce soit l'orgueilleux jeune Mardek qui voie la jambe grotesque d'Aleksander.

— Et où proposez-vous d'aller ? demanda la femme en pressant un tissu humide sur une coupure à sa lèvre.

» Vous m'avez payée afin de vous faire sortir de Karn'Hegeth, pas de mourir pour vous. Pas d'avoir tout mon commerce ruiné.

Le chariot était en piteux état. Au moins la moitié des pièces d'étoffe

colorée étaient déchirées, maculées de sang, ou tombées dans la boue où on avait abreuvé le cheval et les ânes. Les os répandus n'étaient pas importants, sauf les os et queues de renard, qui étaient bien cachés avec l'épée d'Aleksander. W'Assani avait besoin des queues de renard pour prouver la valeur de son stock. Mais elle avait besoin de vivre pour profiter de ses bénéfices.

— Nous allons auprès des Bek, dit Aleksander. Sovari attend à Tanzire. Nous quittons simplement la caravane en avance – ce soir au lieu de demain.

— Nous devons partir maintenant, insistai-je.

Je ne pouvais exprimer mon

sentiment d'urgence. Hadéon avait vu la jambe accidentée d'Aleksander. Il saurait. Et les Mardek et les Fontézhi avaient des oiseaux messagers.

Malver acquiesça.

— Kavel a l'intention de rester ici après midi. Ses chastous ont soif et ont besoin de ce temps. Mais tout le monde est en bas au puits, alors si nous partons maintenant personne ne s'apercevra de notre absence jusqu'à ce qu'il rassemble la caravane. Si nous pouvions juste couvrir nos traces…

— J'y veillerai, déclarai-je, heureux d'avoir quelque chose d'utile à faire.

W'Assani n'était pas convaincue.

Elle était debout sur la plate-forme du chariot, les sourcils froncés, les mains sur les hanches.

— Vous ne pouvez pas effacer dix lieues de traces de chariot, et il n'y a pas de vent aujourd'hui. J'ai vu des traces durer trente jours en été. Ils sauront donc que nous nous sommes enfuis, et pourront nous suivre. Autant nous en tenir à notre histoire, et rester avec les autres. L'empereur peut se cacher dans le panier, en cas de besoin.

— Seyonne peut s'occuper des traces, dit Aleksander, mais je vous conseillerais de garder votre haffaï bien enveloppé autour de vous. (Puis, d'un mouvement qui nous surprit, même moi, qui pensais avoir vu toutes les surprises

d'Aleksander, il fit une profonde révérence à W'Assani.) Je regrette que nous devions davantage perturber votre commerce, madame. Un jour, quand je serai en meilleure position pour le faire, je vous montrerai ma gratitude plus complètement. Pour l'instant, je peux seulement vous assurer que vous êtes le meilleur acteur que j'aie jamais rencontré. En fait, ajouta-t-il en se relevant et en s'attelant les béquilles sous les bras, je pense que vous devriez donner des leçons à Seyonne. Vos tours comportent beaucoup de sang mais, jusqu'à présent, aucun n'est le sien.

Pour la première fois en cinq jours, W'Assani était à court de mots. Je ne

pensais pas que cela se produise souvent. Ni qu'il soit judicieux de lui laisser voir mon amusement face à cette scène. Tandis que Malver attelait les ânes et attachait le cheval au chariot, Aleksander lança ses béquilles sur la plate-forme et se hissa à leur suite. Je retirai mon haffaï et me dépêchai de descendre au puits. En saluant respectueusement de la tête Kavel, qui supervisait l'abreuvage de ses chastous, je trempai la robe, prenant garde de ne pas mettre le sang de mes mains dans l'eau. Le chariot s'ébranlait déjà lorsque je montai le sentier en courant et me jetai dedans la tête la première.

— Nous pouvons au moins nous nettoyer un peu, dis-je en laissant tomber

la boule détrempée sur les genoux d'Aleksander.

Je regrettais amèrement d'avoir perdu l'occasion de me laver avec les eaux généreuses de Taíne Dabu.

Nous voyageâmes durant le redoutable midi, et tout cet après-midi torride, en abreuvant généreusement les ânes avec nos barriques pleines et en nous asseyant à tour de rôle au soleil pour conduire le chariot. En réalité, les trois autres partagèrent le siège du chariot, tandis que j'étais assis complètement à l'arrière, derrière le baldaquin donnant de l'ombre, et que j'invoquais le vent. Doucement. Juste assez pour remuer le sable et effacer nos

traces à travers les dunes. Malver repérait notre direction d'après le soleil, s'entretenant constamment avec Aleksander, qui connaissait plus de détails sur la géographie de son empire qu'un cartographe thrycien. W'Assani assuma son tour de conduite, puis passa le reste du temps à trier son stock, fourrant les tissus abîmés dans un panier, et pliant et roulant le reste avec soin.

— Alors, avez-vous peur de conduire des ânes ?

Elle passa la tête par le rideau qui traînait et, avant que j'aie pu répondre, avait marché entre les traverses de bois jusqu'au bord du compartiment du chariot. La lumière du désert avait

changé, passant du lustre mat de l'après-midi aux pourpre et or changeants du soir. À l'est, le ciel avait déjà foncé. Derrière nous s'étendaient les dunes sculptées… une étendue lisse, intacte, de sable.

— J'avais d'autres choses à faire.

Je me déplaçai un peu sur le côté, et elle s'assit près de moi en laissant pendre ses jambes à l'arrière comme moi.

Pendant un certain temps, elle n'éprouva pas le besoin de parler, à regarder le désert derrière nous. Son corps bougeait tandis que nous roulions, traduisant les rudes secousses du chariot en grâce décontractée. Alors que l'heure

s'écoulait, je jetai un coup d'œil de côté et vis un petit froncement de sourcils s'installer sur son front. Je souris intérieurement et poursuivis mon travail. Encore quelques minutes et elle ouvrit la bouche, mais aucun mot ne suivit. Elle ferma les yeux, puis regarda de nouveau. Finalement, juste quand je pensais que la question arriverait, elle s'appuya en arrière contre une pile de caisses, cala ses pieds en hauteur contre l'un des supports du baldaquin et s'installa comme si elle pouvait rouler de cette manière jusqu'au bout de la terre.

— Vous n'avez pas peur ? demandai-je.

— En ai-je besoin ?

Je secouai la tête.

— Pas de moi.

— Et de celui qui dort ?

Dans le chariot, Aleksander ronflait avec vigueur.

— Ni de lui.

— Bien. Je ne voudrais pas que ma vie soit mise sens dessus dessous par des esprits maléfiques ou des princes scélérats.

Les étoiles commençaient à apparaître. Nous roulâmes un long moment sans dire grand-chose.

Plus tard, une fois W'Assani partie dormir à l'intérieur, je décidai que j'en avais fait assez. Nous quittions le srif pour de plus hautes terres – une région de prairies et de blé. Personne ne

pourrait suivre notre trace depuis Taíne Dabu. J'enjambai Aleksander et W'Assani, endormis, pour me rendre au siège du chariot, et offris de conduire à mon tour. Malver me céda les guides, mais resta près de moi, se repérant grâce aux étoiles pour garder notre cap sur Tanzire.

— Est-ce votre sœur ou votre cousine, M'Alver ? dis-je à mi-voix en prononçant son nom à la manière thrid.

— Mère de la terre…

Le soldat me dévisagea, terrifié.

— Tout va bien, assurai-je. Je ne dirai rien. Non que cela change quoi que ce soit après tout ce que vous avez fait.

Les Thrid étaient des soldats recrutés, des mercenaires payés pour

mourir dans des guerres derzhi, habiles avec les armes, mais à qui on ne faisait jamais confiance. Qu'on n'honorait jamais. Qu'on ne remarquait jamais, sauf pour juger s'ils méritaient leurs indemnités. Jamais, au grand jamais, un Thrid ne servait dans une troupe derzhi, encore moins ne commandait-il des guerriers derzhi. La sagesse populaire disait que l'homme de la plus basse extraction de sang derzhi s'élèverait au rang d'empereur avant qu'une telle chose puisse se produire. Sauf que c'était arrivé.

— Mon devoir. C'est tout ce que j'ai fait.

— Pourquoi ? Dissimuler ce que

vous êtes, toutes ces années… servir les conquérants derzhi…

Sa peau était foncée, mais pas de la couleur révélatrice de son peuple. D'ordinaire, les Thrid étaient la seule race plus facile à reconnaître que les Ezzariens.

Il haussa les épaules et garda les yeux rivés sur les terres arides s'élevant devant nous.

— Je suis doué pour le combat. Pour diriger des hommes. Et je tiens à la vie. Pourquoi voudrais-je la laisser entre les mains de quelque freluquet derzhi, qui pense pouvoir me payer suffisamment pour aller là où il n'ose enfoncer sa lance ? J'ai décidé de déterminer mon propre destin, autant que

faire se peut.

— Mais ceci… maintenant… c'est quelque chose de plus…

Il me jeta un coup d'œil de côté.

— Oh oui. Il se pourrait qu'un Thrid barbare ne voie pas autant de choses qu'un sorcier ezzarien, mais j'ai des yeux dans la tête. Un jour, j'aurai peut-être des fils qui voudront se battre pour quelque chose qui en vaut la peine.

J'acquiesçai de la tête et reportai mon attention sur les ânes.

— Il en vaut la peine. Si nous pouvons seulement le garder en vie assez longtemps pour qu'il puisse trouver sa voie. Je vous le promets.

Nous continuâmes à rouler, et

Malver me poussa du coude pour me remettre sur la bonne route lorsque nous contournâmes la dernière des imposantes dunes. Au bout d'un moment, je frissonnai et lui passai les rênes, disant que j'allais récupérer mon haffaï et lui apporter une gourde d'eau. Tandis que j'allais à quatre pattes vers l'arrière, Malver parla par-dessus son épaule.

— Demi-sœur.

Chapitre 19

Grâce à l'eau que nous avions prise à Taíne Dabu, les ânes de W'Assani restèrent en vie assez longtemps pour nous amener à Tanzire, une ville fortifiée de taille moyenne entourée de champs de blé et de tout petits villages, dont l'un était le pays natal de Vanko, Éleuthra. Les portes nord de Tanzire étaient ouvertes, le bas enfoui dans le sable étouffé par les mauvaises herbes. Il y avait cent trente ans que les épaisses portes de bois n'avaient pas été fermées, depuis que les derniers survivants de la

lignée royale manganar avaient été écrasés. Une tour de briques de terre crue s'élevait à l'autre bout de la vaste place du marché par rapport aux portes, vestige d'une forteresse primitive qui avait jadis occupé ce site.

Dès que W'Assani eut forcé son passage devant trois gardes fouineurs aux portes, Malver descendit d'un bond du chariot et se glissa dans les obscures allées transversales, à la recherche de Sovari. Aleksander et moi restâmes sous le baldaquin de W'Assani tandis qu'elle guidait ses ânes dans la large rue de terre jusqu'au marché urbain. Nous croisâmes au moins six Derzhi montés, tous de l'héged des Rhyzka. Je crus que le prince allait cracher de la vapeur à

leur vue.

À la manière de beaucoup de villes des régions du désert, le marché était un grand carré entouré de maisons à deux étages en briques de terre crue. Les étages supérieurs des habitations dépassaient sur le marché, soutenus par des piliers de briques, si bien que tout autour du marché se trouvait un cloître ombragé, où des vendeurs pouvaient étaler leurs marchandises. Chariots et charrettes s'arrêtaient n'importe comment, dans l'espace ouvert, où les propriétaires pouvaient installer de petites clôtures pour le bétail, enfoncer au marteau des poteaux d'acier dans le sol afin d'attacher des chevaux ou des

esclaves de valeur, ou dérouler des baldaquins de toile, pour faire de l'ombre. Au moins dix rues partaient du marché, allant plus loin en ville.

W'Assani partit précipitamment pour les bureaux municipaux, afin de faire une demande auprès du rédyikka – le magistrat qui supervisait le marché, et remarquerait certainement qu'un marchand avait omis de s'inscrire à son entrée dans la cité. Aleksander récupéra son épée et sa chevalière dans le panier à double fond, et les dissimula sous son haffaï. Je m'assis dans l'obscurité et écoutai les commérages parmi les commerçants près de là, assis ensemble à l'ombre, à boire du nazrheel. Il s'agissait pour l'essentiel des affaires

courantes de la famille et des voyages en caravanes : des nouvelles de connaissances mutuelles, le temps, les routes, les tarifs et les difficultés. Mais, au bout d'un moment, ils baissèrent la voix à un niveau où je ne pus saisir qu'un certain nombre de mots.

« … inquiet… ces nouvelles règles de Zhagad… Comment un homme peut-il survivre, encore moins faire du bénéfice ? Des prélèvements monstrueux… sur la route de Suzain, les soldats impériaux saisissent la moitié des marchandises de chaque caravane… des villages entiers pris comme esclaves, si leurs impôts ne répondent pas aux attentes… nous tous bientôt dans des chaînes nyabozzi. Peut-

être… peut-être que non… J'ai entendu une rumeur, un nom pas entendu depuis un an… »

Les voix baissèrent sous mon niveau d'audition, même intensifiée comme elle l'était par l'aptitude et la mélydda. Je crus pourtant entendre un mot de plus, ou peut-être mon propre esprit l'ajouta-t-il aux chuchotements, parce que je me souvenais des rumeurs de bandits à Karn'Hegeth. Mais j'aurais pu jurer qu'ils dirent : « lukash ». *Yvor Lukash*… l'épée de lumière… Blaise. La bande de hors-la-loi chevauchait-elle de nouveau, sa trêve avec l'empire rompue par la chute d'Aleksander ? J'étais à deux doigts de quitter le chariot pour aller convaincre les cancaniers de

me le dire, lorsque Malver revint avec Sovari.

— Athos soit loué, Monseigneur, de voir que vous allez bien.

Les paroles de Sovari ne reflétaient pas son désarroi face à l'apparence misérable d'Aleksander, mais son visage en disait long.

— Oui, j'ai besoin de vêtements convenables avant de voir qui que ce soit et, si tu n'as pas une marmite, une flaque ou un suintement où je puisse me laver et ôter cette infâme puanteur de moi, je vais t'étrangler.

— Bien sûr, j'arrangerai quelque chose. Mais, Monseigneur, les Bek…

Sovari avait manifestement été loin

de la Cour assez longtemps pour perdre le masque impénétrable des courtisans, le vernis poli, indifférent, qui pouvait couvrir toutes les émotions, de la fureur meurtrière à la concupiscence pressante. Le bon capitaine ne voulait pas poursuivre. Et, bien sûr, Aleksander, doué pour pénétrer même le masque du courtisan, le vit.

Il poussa un grand soupir.

— Dis-moi, Sovari. Je ne m'attends guère à des hérauts ni à un baldaquin de pétales de rose.

— Le premier seigneur ne vous verra pas, Monseigneur, et n'autorisera pas non plus d'entrevue dans la place forte des Bek.

— Continue.

— Ils m'ont parlé d'une taverne…

Sovari avait pris une chambre dans une petite auberge dépenaillée, tassée entre une tannerie et l'échoppe d'un sellier, dont les murs de boue lézardés et la cour d'écurie envahie par les mauvaises herbes étaient si misérables qu'elle n'avait même pas de nom. La lanterne de cuivre suspendue à l'extérieur de sa porte cintrée était le seul moyen de savoir qu'un voyageur las pouvait y trouver une chope de bière tiède, un bol de soupe d'orge ou une paillasse. W'Assani prévoyait de rester avec le chariot sur la place du marché, de mener ses affaires et de protéger ses marchandises. Malver resta l'aider à

s'occuper de l'attelage des ânes avant de nous rejoindre à la taverne. L'idée me trottait dans la tête de rendre visite à W'Assani plus tard, une fois nos affaires terminées. De parler un peu. D'en apprendre davantage sur elle.

Nous n'avions pas été suivis jusqu'à l'auberge, mais je n'aimais pas la chambre – il n'y avait qu'une porte et une seule petite fenêtre à barreaux. Je scrutai les amas de déchets derrière la tannerie et décidai que la puanteur n'allait pas s'améliorer beaucoup, même si Aleksander et moi pouvions nous laver.

— Séreg, le quatrième seigneur des Bek, grommela Aleksander en s'asseyant avec précaution sur la paillasse dans la

pièce étouffante. Que fait un Bek de quatrième rang ? Il affûte sans doute des herses pour des laboureurs. Ou c'est le neveu idiot du deuxième seigneur. Tout ce maudit trajet jusqu'ici pour rencontrer un quatrième.

Sovari était debout à la porte, les bras croisés, des lignes d'inquiétude plissant son visage rude.

— Ce n'est pas pour excuser leur manque de courtoisie, Monseigneur, mais je suis ici depuis trois jours, et tous les matins un nouveau messager impérial est arrivé à cheval. Les Bek – quiconque avec un grief contre le nouvel… contre sire Édik – sont probablement surveillés. Ils savent que vous êtes en

marche.

— Y a-t-il des oiseaux messagers ? demandai-je. Des nouvelles de Karn'Hegeth ?

J'avais eu le poil hérissé depuis l'instant où nous étions entrés en ville. La sécurité du désert vide semblait loin.

— Je ne les ai pas vus. Mais il y a des chances que tous les oiseaux aillent au château de Gan Hyffir, qui est toujours tenu par les Bek. Les Rhyzka se sont emparés de plusieurs grandes maisons en ville pour l'instant ; ils ont au moins vingt guerriers dans la garnison, dont certains avec des antécédents impériaux. C'est pourquoi je vous ai conduit ici en faisant un tel détour. On raconte que les Rhyzka

essaient de persuader sire Édik de leur donner Gan Hyffir, pour leur sixième. Avec cela, ils pourraient tenir tout le nord du Manganar.

— Je sais très bien ce qu'ils veulent, dit Aleksander d'un ton sec. Alors, quand cette entrevue a-t-elle lieu ?

— Sire Séreg sera dans la salle commune ce soir, au cinquième tour de garde. J'enverrai la confirmation, puis ferai apporter de l'eau chaude et de la nourriture. (Il désigna des piles de vêtements pliés et deux paires de bottes.) Mes excuses pour les habits, Monseigneur. Ce sont les mieux que j'ai pu faire confectionner en si peu de

temps. J'ai quatre chevaux frais dans l'écurie, et je vais partir fixer votre entrevue avec les Fozhèt dès que j'aurai communiqué vos ordres.

— Nous te verrons donc à Khoura dans deux jours, capitaine.

— Deux jours. Je vous attendrai, Monseigneur.

Aleksander s'adossa au mur.

— Tu t'es bien débrouillé, Sovari.

Le capitaine rougit et fit une profonde révérence.

— C'est, et ce fut toujours, un honneur pour moi de vous servir, Votre Majesté.

— Majesté… dit Aleksander à mi-voix, après le départ de Sovari.

De la poche de son haffaï crasseux,

il sortit sa chevalière et la regarda sans parler, jusqu'à ce que deux jeunes servantes arrivent à notre porte avec de l'eau chaude et assez de nourriture pour cinq hommes. Sovari s'était très bien débrouillé, en effet.

Une fois raisonnablement propre, rasé, les cheveux raccourcis, tressés, et vêtu d'habits qui, quoique simples, n'étaient ni en lambeaux ni tachés de sang, Aleksander recouvra un peu de fougue. Dès l'arrivée de Malver, il envoya le soldat récupérer sa botte de cheval, et quand vint le moment de l'entrevue avec le quatrième seigneur des Bek, Malver informa le noble anxieux que son empereur légitime le

rencontrerait, non dans la salle commune, comme un voleur qui se cache, mais dans la cour derrière la taverne, en selle, comme il était approprié pour un guerrier derzhi en première ligne d'une bataille. Le choix du lieu m'inquiétait, mais la cour était obscure, cachée de la rue, et aucune fenêtre ne donnait sur elle à part la nôtre. Et, effectivement, Aleksander était plus mobile sur un cheval.

Cette attitude affectée ne fit guère que servir la fierté d'Aleksander, car le quatrième seigneur des Bek, ni idiot, ni affûteur d'outils, mais le plus jeune fils cultivé du premier seigneur, n'offrit rien de plus que sire Vassile des Mardek. Les Bek voulaient bien honorer les

souhaits de leur défunt empereur et voir Aleksander couronné, mais ils ne combattraient pas pour lui, sauf s'il apportait la preuve qu'ils ne seraient pas seuls. Même si sa famille n'hébergerait jamais Aleksander et ne lui donnerait pas non plus d'hommes, de chevaux ni de provisions, sire Séreg lui-même semblait intrigué par la promesse d'Aleksander de restructurer l'ordre des hégeds derzhi.

— L'avez-vous entendu ? s'écria Aleksander. La nouille à l'œil de chouette a dit que mes actions des deux dernières années, en tant que substitut de mon père, lui avaient donné des idées sur une manière différente dont l'empire

pourrait être gouverné, découpé en régions, chacune avec un prince puissant pour contrebalancer la force des Vingt. (Nous rentrions lentement à pied, de l'écurie à la taverne, le visage du prince tendu tandis qu'il mettait délibérément du poids sur sa jambe bottée.) Je n'ai même pas pu faire un seul fils, ajouta-t-il avec amertume. Qu'est-ce qui lui fait penser que je pourrais en engendrer cinq, adultes ?

— A-t-il dit quelque chose sur des raids de bandits ? demandai-je.

Je n'avais écouté l'entrevue que d'une oreille distraite, m'efforçant de guetter dans la rue, la cour et le dédale de ruelles obscures quiconque chercherait un Derzhi roux, avec une

bague impériale et une botte de cheval.

— Des bandits… non. Il a seulement mentionné que les choses empiraient d'heure en heure pour les maisons mineures. De nouvelles levées de chevaux, en plus d'un doublement des impôts et de la conscription de la moitié des troupes de leur héged pour les frontières, juste au moment où Édik a donné leurs terres – mes terres – aux maudits Rhyzka. Ce serait bien fait pour Édik si l'Yvor… Saint Druya, as-tu entendu quelque chose à propos de ton ami hors-la-loi ?

— Juste des commérages.

Mais je me posais la question. J'avais persuadé Blaise de cesser ses

raids en concession à Aleksander. Mais si la capture d'esclaves et les autres fardeaux cruels des gens du peuple empiraient, Blaise ne resterait pas longtemps sans bouger. Mes pas ralentirent et, en regardant Aleksander franchir en boitillant la porte dérobée de la taverne miteuse, je commençai à envisager la défaite.

Je ne pouvais rester avec le prince pour toujours. Était-il inconsidéré pour moi de poursuivre ce voyage, quand il aurait mieux valu économiser le peu de forces qui me restaient pour une lutte plus grave, que moi seul pouvais affronter ? Restais-je pour Aleksander, pour la promesse évasive de sa féadnach, ou étais-je juste trop lâche

pour faire face à mon propre avenir ?

Distrait, inquiet, je ne prêtai pas assez attention à la nuit. Mais parce que je m'attardai au bord de la cour obscure de l'écurie, à peser les possibilités, j'entendis les murmures dans les ombres près du mur de la tannerie, et les pas légers qui se sauvaient. Deux paires de pas. *Malédiction !* J'esquivai une pile de tonneaux de bière vides, les faisant dégringoler en les cognant, et bondis par-dessus le châssis du chariot cassé et le tuyau de poêle rouillé qui étaient entassés au bord de la cour. Je tournai à gauche près du mur du tanneur, enjambant avec légèreté des amas de débris, mais trébuchai sur un bâton de

bois poussé brusquement en travers de l'allée étroite, juste à l'endroit où elle débouchait dans la rue. Celui qui tenait le bâton essaya de l'abattre sur ma tête, mais je roulai, me levai d'un bond et fus sur son dos avant qu'il puisse le lever assez haut. Mon assaillant efflanqué se tortilla, cogna du poing et me mordit le bras, mais je le tins fermement et le ramenai de force dans l'allée obscure, en jetant un vain sortilège en direction de son compagnon qui s'échappait. Je n'avais pas vu ni touché le fugitif, mon travail ne ferait donc guère plus que ralentir ses pas alors qu'il courait raconter ce qu'il avait observé.

— Où va-t-il ? demandai-je en grondant contre le garçon renfrogné,

durement coincé contre le mur de la tannerie, mon bras en travers de sa gorge. À qui ton ami va-t-il le raconter ?

— Je ne le…

— Ne pense pas pouvoir me mentir, ni cacher ce que je veux savoir, assenai-je avec rudesse, laissant mes yeux flamboyer de bleu.

Je pouvais imaginer combien mes yeux auraient l'air étranges et terrifiants. Bien sûr, le garçon, qui n'avait pas plus de treize ans, ne pouvait se rendre compte que ma colère était plus dirigée contre moi-même que contre lui.

— Le premier m-magistrat est son oncle, glapit le garçon, dont la bouche grande ouverte laissait échapper de la

salive sur le côté.

— Et qui est le seigneur du magistrat ?

Aucun espoir qu'il soit l'employé de Bek.

— Sire M-Miron.

— Rhyzka ?

Le garçon acquiesça de la tête et s'effondra au sol, tremblant violemment, des larmes striant son visage sale tandis que mon poignard lui piquait le ventre. J'aurais pu le menacer de toutes sortes de supplices pour lui imposer le silence, ou pour contrer le récit de son ami, mais il pleurait déjà comme une Madeleine.

Je retournai donc en courant à la taverne et fis irruption dans la pièce, surprenant Aleksander juste au moment

où il défaisait sa tresse. Il fronça les sourcils.

— Où étais-tu…

— Nous devons fuir, Monseigneur. J'ai été négligent. En ce moment même, un garçon stupide est en train de raconter à un magistrat des Rhyzka ce qu'il a vu dans la cour de l'écurie derrière la taverne. Je jurerais qu'ils n'y étaient pas pendant que vous discutiez avec Séreg, mais nous ne pouvons le risquer. Nous espérerons qu'il leur faudra un certain temps pour venir voir.

Aleksander tendit la main pour prendre son haffaï et se leva avec peine.

— Je n'ai aucune envie de dormir dans ce trou à rats, de toute manière.

— Je vais seller les chevaux, dit Malver en se dirigeant vers la porte.

Dix minutes plus tard, nous quittions les écuries de la taverne. Aucun signe de poursuite lorsque nous traversâmes les rues presque désertes. Lentement. Atrocement lentement. Le bruit des sabots de nos chevaux était déjà fort sur la terre tassée ; nous n'osions pas attirer l'attention par notre hâte. Mais lorsque nous approchâmes du quartier du marché, je sus que quelque chose n'allait pas. Le marché d'une ville du désert ne dormait jamais vraiment. Il y avait trop de choses à faire dans les fraîches heures nocturnes, entre les derniers chalands du soir et les premiers

du matin. Pourtant, la place sombre n'était illuminée que par quelques braseros vacillants, et le silence était oppressant.

Aleksander le sentit également. Juste à l'endroit où notre étroite rue débouchait sur le marché, il tira sur ses rênes, pointa le doigt vers son oreille, puis vers moi. Je passai le dos de la main devant mes yeux et écoutai. J'humai l'air sec qui flottait dans les rues obscures. Goûtai le silence. Des hommes attendaient, dans des rues tout près de la place… un bon nombre, au moins dix. J'entendais leur respiration, superficielle, prête. Je sentais l'huile sur leurs lames et la sueur nerveuse trempant leurs chemises. Si nous

entrions sur la place du marché, nous allions nous battre. Comment étaient-ils arrivés sur place si vite ? Le récit du garçon ne pouvait avoir déclenché cela.

Je fis un brusque signe de tête en direction du marché et levai dix doigts, indiquant cinq du côté est, cinq à l'ouest. Puis de nouveau trois ou quatre autres, aux portes. La prudence exigeait que nous abandonnions W'Assani et trouvions un moyen plus furtif de quitter Tanzire. Mais Aleksander tira son haffaï en arrière pour exposer la garde de son épée. Au geste du prince, Malver se détendit et découvrit sa propre épée. Aleksander signala à Malver d'aller directement vers W'Assani. Le prince et

moi nous tiendrions entre lui et les Derzhi qui attendaient ; puis nous nous précipiterions ensemble vers les portes. Aleksander pencha la tête vers moi, agita les coudes, puis leva les sourcils. Je souris en secouant la tête, et dégainai l'épée. Lorsqu'il déchira la nuit avec un cri de guerre derzhi, je le suivis au combat. Pas d'ailes cette nuit.

Sortant en trombe de l'allée, nous parvînmes à traverser plus de la moitié de la place avant que le premier guerrier nous atteigne. Aleksander le désarma d'un unique coup, et poussa un hurlement de victoire. Le chariot de W'Assani était garé juste après le centre de la place, environ aux deux tiers du trajet jusqu'à la porte. Elle devait au moins être bien

réveillée à présent.

Nous étions terriblement en infériorité numérique. Je fus bientôt engagé contre deux guerriers à la fois, un de chaque côté, et je ne progressais beaucoup ni avec l'un ni avec l'autre. Aleksander était quelque part sur ma droite, à combattre un gros homme dont le cheval rua de terreur quand l'épée du prince l'entailla. La monture d'Aleksander resta stable lorsqu'il tournoya et attaqua. *Restez en selle, Monseigneur*, priai-je. *Tombez, et nous sommes faits*. Mais j'eus peu de temps pour m'inquiéter au sujet du prince. Une énorme lame siffla au-dessus de ma tête, et je faillis tomber moi-même. Se battre

à dos de cheval ne faisait pas partie de mon expérience ; les démons n'utilisaient pas la cavalerie. Dieux de la nuit, si seulement nous avions Sovari. Je poignardai un guerrier qui chargeait, et me foulai le bras lorsqu'il glissa sur le côté de sa monture. Chaque coup de mon épée faisait hurler mon flanc.

Me servant de ma main gauche pour tirer sur les rênes et stabiliser ma monture sous moi, je me levai dans les étriers et donnai un coup d'épée en direction d'un Derzhi qui m'attaquait. D'après son juron véhément, j'en déduisis que je l'avais entaillé, mais j'étais trop occupé à contrer la lame d'un autre homme pour regarder. *Esquive. Frappe de nouveau. Contiens*

celui-ci. Contre-attaque. Oui. Le rythme est là. Trouve-le, c'est tout. Tiens-toi tranquille, stupide animal. Comment puis-je m'habituer à cela, si tu te sauves sous moi ?

— Seyonne !

Tout en gardant la main occupée par un combattant, l'esprit employé à convaincre un autre homme que des serpents rampaient vers le haut de son dos, et en regardant Aleksander achever un Derzhi énorme qui avait l'intention de lui trancher le bras, je jetai un rapide coup d'œil derrière moi. W'Assani était en selle. L'épée à la main, elle se défendait bien contre un Derzhi svelte, souriait en se battant, son mince corps

solide et agile. Malver, l'épée dans une main et sa longue dague dans l'autre, embrocha un guerrier qui se précipitait vers mon dos.

— Monseigneur ! criai-je. Il est temps de partir !

Plus que temps.

Aleksander acheva un opposant de plus, puis amorça sa retraite, décrivant des cercles, frappant, toujours maître de la situation. Sa botte dépassait gauchement, et l'un des guerriers des Rhyzka la frappa. Mais l'épée tapa sur la tringle d'acier et fut déviée, et Aleksander déchira l'épaule de l'homme en riant.

Je repoussai un autre attaquant et tournai mon esprit vers

l'enchantement… le vent… le sable… pas le déplacement facile pour couvrir nos traces, mais pas un paraïvo non plus. Juste assez pour obscurcir la vision de nos attaquants et nous permettre de nous retirer avec élégance. Un peu plus en réserve. *Prêt… Divise le vent violent, et tiens-le. Presque jusqu'à la porte.* De nouveaux venus coururent vers les murs, mais nous avions déjà franchi les portes. Avec une explosion de mélydda, je lâchai une rafale de vents contraires, qui déterra ce qui restait de sable entassé contre les portes et, dans un fracas retentissant, les claqua à la figure de nos poursuivants.

— Je *vais* découvrir comment vous

faites cela ! cria W'Assani par-dessus le mugissement du vent, en agitant son long doigt vers moi.

J'acquiesçai de la tête. Quelque chose à attendre avec impatience. De prometteur.

Nous n'avions que quelques écorchures et étions prêts à nous mettre en chemin, victorieux, mais nos sourires moururent avant de naître quand nous regardâmes par-dessus nos épaules et vîmes ce qui avait été laissé pour que nous le voyions. Une poutre en bois avait été montée en haut des murs de la cité, et un homme y était pendu par les pieds. Exactement comme avec ceux de Karn'Hegeth, on lui avait tranché les lèvres et le nez, et attaché la tresse

tondue à la langue. Il était mort, au moins. Son ventre était tellement déchiqueté qu'il ne pouvait plus rien y avoir à l'intérieur. Une écharpe impériale se balançait à son cou.

— Non !

Le cri d'angoisse d'Aleksander aurait pu être entendu à Zhagad, et j'eus toutes les peines du monde à le maîtriser.

C'était donc comme cela qu'ils avaient su guetter notre arrivée… et pourquoi ils n'avaient pas su où nous trouver. Sovari avait cédé ce seul secret, mais gardé le dernier. Ils avaient envoyé des espions dans toutes les auberges pour nous dénicher, les garçons

malhabiles au pauvre endroit où nous étions logés, sans jamais s'imaginer trouver l'héritier de l'empire en train de rencontrer ses sujets dans la saleté repoussante de la cour d'une tannerie.

— Nous n'avons que quelques minutes, Monseigneur, insistai-je, la voix stridente dans le silence soudain. Rendez son sacrifice valable. Nous devons partir maintenant.

Mais nous ne fûmes pas assez rapides, et dans ma distraction j'avais omis de tenir le vent aussi fermement que le prince. Depuis les murs parvint une volée de flèches, volant avec précision dans l'air immobile. Derrière moi, j'en entendis une atteindre solidement sa cible… puis une autre. Je

me retournai brusquement et vis W'Assani, touchée par deux fois, s'effondrer sur sa selle. Malver tendit le bras vers elle, rien que pour qu'une flèche lui claque dans le dos, et une autre, et une troisième, jusqu'à ce que demi-frère et demi-sœur basculent en une étreinte grotesque sur la terre aride. Adieu la victoire. Et la promesse.

— Nous devons partir, grognai-je en luttant pour réfréner la noirceur insidieuse… non, déchaînée. Ils sont morts. Tous morts.

Chapitre 20

Aleksander et moi parcourûmes à cheval les chemins du Manganar et de l'Azhakstan le reste de cet été, nous cachant, fuyant, cherchant refuge dans des cabanes et des caravanes de bergers, dans des villages, des ruelles et des écuries, tandis que le prince essayait de trouver un seigneur derzhi disposé à lui donner asile ou à le soutenir. Je tentai de faire office d'intermédiaire, comme Sovari l'avait fait. Avec effort, je réussis à modifier mes traits pour ressembler davantage à un Derzhi, mais

personne ne voulait faire confiance à un étranger, et je n'allai jamais plus loin que les intendants. Nous n'osions pas consigner la présence d'Aleksander par écrit, car les seigneurs derzhi ne lisaient pas, et les scribes étaient connus pour vendre des renseignements. N'ayant personne à qui confier ses messages, le prince dut courir le risque d'approcher les maisons lui-même. Deux fois, il trouva les propriétés des hégeds accaparées par les représentants des Vingt et partit sans révéler son identité. Deux fois, il essuya une totale rebuffade. Cinq seigneurs lui accordèrent une entrevue, mais donnèrent les mêmes réponses que les Mardek et les Bek ; ils ne prendraient pas le parti d'Aleksander

sans preuve du soutien d'autres hégeds. Une fois, nous dûmes nous battre pour sortir d'un jardin clos, et y survécûmes tout juste. Cependant, le prince refusait d'abandonner. Il était sinistre et déterminé, parlait peu, sauf de la façon de se rendre d'une ville à l'autre, cherchant constamment des nouvelles de maisons qu'il pensait les plus susceptibles de le soutenir, ne s'arrêtant que le temps nécessaire pour garder nos chevaux en vie.

Même s'il restait encore plus de vingt prospects à approcher, nous commencions rapidement à manquer de temps. Nous avions non seulement perdu Sovari, Malver et W'Assani dans la

débâcle à Tanzire, mais aussi la majeure partie des fonds fournis par Kiril. À la fin de l'été, nous étions affreusement débraillés, et mangions maigre. Nous pouvions à peine rassembler un ensemble décent de vêtements à porter par Aleksander quand il rencontrait un seigneur d'héged, et il refusait de mettre un haffaï, de crainte qu'ils ne pensent qu'il cachait quelque chose.

Deux semaines après notre fuite de Tanzire, Aleksander avait renoncé à sa botte de cheval. Chaque fois que nous mettions pied à terre, que ce soit en ville, dans le désert ou un village, il marchait au moins une heure, travaillant à recouvrer sa force et sa souplesse. Le temps que notre situation devienne

désespérée, il avait jeté ses béquilles et ne se servait que d'un seul bâton de marche. La cicatrisation avait été franche et propre, et je ne doutais pas qu'il retrouve l'usage complet de son membre, mais ce qui aurait dû être une raison de se réjouir n'était qu'un rappel de tout ce qu'il avait perdu.

— Il est peut-être temps de contacter de nouveau votre cousin, suggérai-je une nuit où nous montions à pied un sentier désolé derrière Andassar, le village où nous nous cachions depuis quelques jours, en attendant que le premier seigneur des Naddasine revienne de Zhagad dans son château voisin. Nous ne pouvons plus

laisser Avrel nous nourrir. Marya m'a dit que les impôts de leur village sont dus dans dix jours. Leur moisson d'hiver ne sera rentrée que dans quatre mois, et je ne sais pas comment ils vont manger d'ici là.

— Je ne veux pas que Kiril meure, si ce n'est déjà le cas. Mais nous allons partir si tu le souhaites. Manger de l'herbe si nous le devons. Retourner dans le désert et chasser.

La dispute était toujours la même.

— Nous ne pouvons pas aller dans le désert, soupirai-je. Nous n'avons rien pour nourrir les animaux, et nous ne pouvons nous permettre d'acheter quoi que ce soit. Si les chevaux meurent, nous sommes à pied, et même si vous

progressez bien, je ne suis pas sûr que vous soyez prêt à marcher jusqu'à Vayapol. Et nous ne pouvons pas entrer dans une cité, parce que nous n'avons pas d'argent comme pot-de-vin pour nous faire passer les portes. Les illusions d'argent ne marchent jamais ; les gens le manipulent trop, le regardent de trop près. Dans une ville de n'importe quelle taille, je pourrais gagner ma vie comme scribe, mais seulement en travaillant pour quelqu'un qui ne soupçonne pas un scribe qui a l'air d'un mendiant, et sent plus mauvais. Je pourrais exercer un bon nombre de métiers, mais les seules personnes qui peuvent encore se

permettre de payer sont derzhi, et personne n'embaucherait un Ezzarien avec une marque d'esclavage à l'épaule. Monseigneur, je comprends votre sentiment d'urgence, mais il est temps pour vous de vous arrêter et de réfléchir.

Je n'avais pas eu l'intention d'aller si loin. Ce qui me poussait était peut-être la vue du village pitoyable juste en dessous de nous, les toutes petites masures installées au milieu de champs fertiles de pommes de terre et d'orge. Les vingt hommes et femmes d'Andassar travaillaient sans répit pour produire deux récoltes d'orge par an, et une de pommes de terre, s'harnachant eux-mêmes à leurs charrues parce qu'ils n'avaient pas de bêtes de somme,

n'ayant pas le droit de chasser le gibier abondant des collines avoisinantes parce qu'il appartenait à leur seigneur. Pourtant, l'intégralité de leur récolte pouvait à peine payer leurs nouveaux prélèvements d'impôts et, si nous étions encore là dans dix jours, nous serions témoins du sévère résultat.

Partout où nous voyagions, nous voyions le signe du gouvernement d'Édik : des marchés sans la moindre marchandise qu'un homme puisse s'offrir, des propriétaires de caravanes obligés de vendre leurs chastous, des mendiants partout se battant entre eux pour des restes, et des esclaves… dieux ayez pitié, je n'avais jamais vu autant de

caravanes d'esclaves. Les Veshtari, la tribu du désert qui considérait l'esclavage comme la punition légitime de leurs dieux envers les âmes plus faibles, prospéraient au service des Nyabozzi, l'héged qui contrôlait le commerce des esclaves. Pendant ce temps, les seigneurs des Vingt menaient sans scrupule grand train – des soies et des bijoux, des caparaçons d'or sur leurs chevaux, des litières parfumées pour leurs femmes – et ne rencontraient pas d'opposition à leur arrogant étalage de pouvoir. Pas de ville qui n'ait ses têtes ratatinées ou ses cadavres exposés. Pas de région qui n'ait des villages brûlés. Pas de commérages de brasserie qui ne parlent d'assassinats, de vol et de

cruauté délibérée, épargnés par la loi. Et aucune femme, aucune fille ni aucun bel adolescent, d'origine modeste ou de haut rang, n'était en sécurité si un seigneur des Vingt s'en entichait.

— Comment puis-je abandonner, Seyonne ? (Aleksander s'arrêta au sommet de la côte et s'appuya sur son bâton en bois d'olivier. Le coucher du soleil or et rouge roussissait le ciel derrière lui.) Penses-tu que je fasse cela pour moi ? Parce que les draps de soie, les serviteurs et les beaux chevaux me manquent ?

— Non, bien sûr…

— Chaque cadavre que tu vois pendu dans les cités est mort de ma

main. Chaque nouvel esclave est enchaîné par mon échec. En une seule génération, j'ai détruit ce que mes aïeux ont construit en cinq cents ans, et la main de chaque mendiant est tendue vers moi en accusation. Comment puis-je m'arrêter ?

La culpabilité est un tyran cruel. J'avais essayé de faire voir à Aleksander la réalité de son empire, de l'enjoindre à prendre des responsabilités, mais je n'avais jamais eu l'intention que la leçon le détruise. Je m'adossai à un doigt de roche qui pointait de manière accusatrice vers les cieux et me frottai les yeux, qui me donnaient l'impression d'avoir les sables du désert définitivement incrustés

en eux.

— Tu ne dors pas. Cela fait des semaines.

Il pencha la tête vers moi et leva les sourcils, comme toujours lorsqu'il voulait demander des choses auxquelles il savait que je ne répondrais pas.

— Il faut que je parte, Monseigneur. Bientôt.

La dévastation du monde semblait un sinistre reflet de la guerre disputée dans mon âme. Dénas se déchaînait encore, exigeant que j'aille à Kir'Navarrin et insistant pour que je cède devant lui, au moment où nous passerions la porte. Sa volonté de parler était si vigoureuse que j'avais toutes les

peines du monde à le contenir. Mais je craignais de détacher ses liens, de risquer ma maîtrise de moi juste quand il me fallait toutes mes forces pour affronter mes rêves. Car mes visions nocturnes, elles aussi, avaient pris une tournure déconcertante. Chaque horreur que nous voyions dans nos voyages, je la revisitais, pas une, mais cent fois chaque nuit. Chaque cruauté dont j'avais fait l'expérience dans ma vie, je la revivais, encore et encore. Parfois, j'étais la victime. Parfois, l'auteur. Parfois, et c'était le plus effrayant de tout, j'infligeais un châtiment à ceux qui commettaient ces actes horribles et savourais l'exécution impie de la justice. Je ne pouvais plus supporter mes

rêves, et j'avais donc appris à me réveiller à l'instant où ils commençaient. C'était l'œuvre de Nyel, certainement. Il l'avait admis. Il fallait que je trouve une réponse à cela tant que je pouvais encore penser clairement, encore contrôler mon âme.

— Je ne veux pas vous quitter, mais…

— Tu as assez souffert pour moi. Pars quand tu en as besoin.

Et que ferait-il alors ? Il poursuivrait seul son chemin. Je lui fis signe de reprendre son exercice.

— Pas encore. Bientôt, mais pas encore.

Je ne voulais pas penser à mon

propre voyage.

Nous n'avions pas prévu de nous cacher à Andassar. Marya, une jeune femme trapue à l'échine tordue, nous avait trouvés dans les collines, au-dessus du village, juste au moment où j'allais abattre un cochon sauvage. Elle s'était approchée par hasard, en ramassant des herbes et des œufs de caille, et malgré mon intention de rester caché des villageois je n'allais pas lâcher le porc. Aleksander et moi n'avions pas mangé depuis deux jours.

— Êtes-vous fou, étranger ? s'écria-t-elle. Voudriez-vous attirer la colère du seigneur sur un village entier, pour un avorton de cochon ?

— Pas fou. Juste affamé, dis-je. Et

pourquoi le seigneur se soucierait-il d'un cochon sauvage ?

— Il est interdit de prendre du gibier dans ces collines depuis que le baron gorusch est devenu suzerain. Naddasine laissait chaque homme d'Andassar prendre un sanglier ou un chevreuil par saison, mais ce seigneur des Gorusch envoie des gardiens tous les deux ou trois jours chercher des signes de braconnage. (Le porc, comme s'il sentait sa libération imminente, se mit à couiner.) Un homme du village se fera mutiler pour cette proie, si on ne trouve pas qu'elle est à vous.

En soupirant, je relâchai le cochon, me rassis sur l'herbe et l'observai

s'éloigner au trot, à une vitesse surprenante.

— Dites-moi alors où je peux trouver quelque chose d'autre. Je vais manger ma vilaine chemise, si je ne découvre pas un dîner. Je n'ai que du travail pour payer, et j'ai un ami avec moi.

— Là. (Elle me lança une prune sauvage du lourd panier qu'elle portait sur la hanche.) Amenez votre ami à la dernière maison du village. Je vous donnerai à manger.

Marya avait insisté pour que nous emménagions avec elle et son mari Avrel. Ils n'étaient devenus indépendants tous deux que l'année précédente, ce qui leur avait permis de

quitter la maison du père d'Avrel pour s'installer dans leur propre masure de boue.

— Ce sont les abeilles d'Avrel, dit la femme fièrement, indiquant du doigt les mottes de boue coniques sur une côte douce et herbeuse partant de leur maison. Avrel est allé à Vayapol une fois, et a parlé à un homme au marché qui avait de gros pots de miel, et il a appris à connaître les abeilles. Et il a pensé que le pré ici pourrait être un excellent endroit pour elles, avec le trèfle qui vient après les pluies et tient si longtemps en été. L'homme à Zhagad n'a pas voulu lui dire comment il arrivait à faire rester les abeilles, mais Avrel les a

observées à l'état sauvage, et a tout appris lui-même.

Le jeune couple n'avait pas encore d'enfant, mais Marya était persuadée que Panfeya les bénirait bientôt, à présent qu'ils étaient logés dans leurs propres murs. Si le village pouvait seulement payer ses prélèvements cette année, tout irait bien, car Avrel projetait de fabriquer plus de ruches, et d'enseigner aux autres villageois comment s'occuper des abeilles, pour que l'année prochaine ils puissent payer tout l'impôt en miel.

Nous racontâmes aux villageois qu'Aleksander – je le nommai Kassian – était un parent dépossédé des Naddasine. Un dépensier, insinuai-je,

venu voir son premier seigneur pour implorer une réintégration dans la famille. Ils le regardèrent avec admiration et respect, un Derzhi dans un état si triste qu'il cherchait refuge dans leur village. Mais ils avaient meilleure opinion des Naddasine que d'autres Derzhi, et il ne s'était pas écoulé une journée qu'ils offraient des conseils à Aleksander sur la manière d'approcher le vieux premier seigneur, quand il reviendrait de Zhagad.

— Du respect, dit Kéro, le père d'Avrel. Naddasine a toujours été pour le respect. Pas rampant. Un air lâche ne lui plaît pas. Mais je peux me dresser hardiment et déclarer : « Voici votre

part, mon bon seigneur », ou « J'ai pris mon sanglier ce jour, mon bon seigneur, et nul autre », et il écoutera avec gravité et dira : « Bien joué, maître Kéro », ou « Une belle proie, compagnon », comme si j'étais un homme convenable. Mais ce Gorusch… L'empereur, maudit soit son… – pardon, sire Kassian –, l'empereur a envoyé ses propres troupes saisir les terres des Naddasine, et toutes leurs maisons à part celle-ci, et les donner à ces Gorusch. Ma cousine sert chez le vieux Naddasine. Elle assure que les fils du vieillard craignent pour sa vie.

— Entendre qu'un premier seigneur derzhi craint pour sa vie aux mains de l'empereur, me glissa Aleksander plus

tard. Même après tout cela, je ne peux comprendre une telle infamie. Édik est un fléau pour ce pays. Si je le pouvais, je me couperais le bras pour faire sortir toute goutte de mon sang en commun avec le sien.

Les derniers vestiges du jour pâlissaient lorsque nous commençâmes à rentrer vers le village après notre difficile conversation, et j'envoyai Aleksander devant moi, car j'avais besoin de me soulager. Peu de temps après, alors que j'entamais la descente de la pente, j'entraperçus du vert dans la lumière mourante, une touche de couleur qui voletait plus haut sur la colline à ma droite, une couleur vive qui n'avait pas

sa place dans le morne environnement. Je contournai le flanc de la colline, passant par-dessus rochers et mauvaises herbes en m'aidant des mains, et la trouvai qui attendait.

— Madame, qui êtes-vous ? demandai-je, osant à peine respirer de peur qu'elle disparaisse. Qu'essayez-vous de me dire ?

Auparavant, son regard avait toujours été serein, rayonnant d'affection et de sollicitude. Mais cette nuit-là ses yeux bougeaient sans cesse, et ses mains étaient en perpétuel mouvement. Elle les frottait, les pétrissait et les étreignait. Cela me déchirait le cœur de la voir si anxieuse, même si je n'avais aucune raison de ressentir une telle émotion.

Ses lèvres remuèrent, mais je ne pus entendre que la moitié des mots.

— … faites attention… enfant bien-aimé… les Douze s'affaiblissent… peut-être mieux de ne pas défier sans savoir… pis que je pensais… (Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, comme si quelqu'un s'approchait d'elle par-derrière.) Venez au bois de gamarandes. Quoi qu'il arrive, je vous supplie de venir.

Puis elle n'était plus là.

— Attendez !

Mais elle avait disparu aussi complètement que la lumière du jour. *Le bois de gamarandes*… J'avais donc raison de penser qu'elle venait de

Kir'Navarrin. Et cependant, ce n'était pas qu'un être de lumière, comme les rai-kirah que j'avais connus à Kir'Vagonoth, et elle n'était pas non plus comme l'un des corps physiques que les démons modelaient d'après leurs souvenirs de la vraie vie. Sa silhouette était naturelle et entièrement humaine, et la lumière qui rayonnait d'elle ressemblait davantage à la féadnach que je voyais en Aleksander qu'à quoi que ce soit des démons. Ce qui était encore plus curieux… c'était une vague sensation datant de notre première rencontre, devenue dorénavant certitude… Je la connaissais. Mais, ma vie dût-elle en dépendre, je ne savais dire comment, ni pourquoi, ni qui elle

était. Dénas la connaissait-il ? Me persuadait-elle par la ruse de franchir la porte, pour lui donner une chance de victoire ?

Je restai assis sur le flanc de la colline une heure, scrutant la nuit, espérant qu'elle reviendrait, ayant peur d'un tel mystère, mourant pourtant d'envie de le revivre, de le comprendre, de réentendre les mots qui s'éclipsaient déjà. « … Enfant bien-aimé… » Parlait-elle de mon fils ? Je fermai les yeux et priai Verdonne, la mère forêt, de les garder, lui et sa mère adoptive, sains et saufs.

Lorsqu'enfin j'abandonnai ma veille, je devins vite conscient d'autres

activités, qui agitaient l'air nocturne. L'odeur de fumée de torches. D'herbe qui brûlait. De faibles cris de chagrin et de peur. Dieux de la nuit, que se passait-il ? En silence, je descendis à toute vitesse le chemin vers Andassar. Les gémissements s'amplifièrent, et je vis bientôt le feu – une haute pile de paniers au centre du village. Du grain, la récolte d'une demi-année, consumé dans d'imposantes flammes.

Marya était debout, rigide, devant sa maison, à regarder le feu. Elle avait une main devant la bouche, et l'autre autour du ventre. D'autres femmes étaient agenouillées et pleuraient, quelques-unes avec des enfants cramponnés à elles. Deux hommes du

village gisaient morts, près de la récolte qui brûlait, mais personne d'autre n'était dans les parages. Pas d'étrangers. Pas d'hommes vivants. Pas d'Aleksander.

— Étaient-ce des voleurs, Marya ? Des raiders ? Les hommes sont-ils partis à leur poursuite ?

Elle secoua la tête, et la sinistre terreur dans ses yeux me confirma que c'était bien pis.

— Racontez-moi, Marya. Vous devez tout me dire. Qui était-ce ?

— Des Derzhi. Des hommes des Gorusch venus pour les impôts…

— Mais vos prélèvements n'étaient pas dus avant dix jours.

Elle referma les bras sur elle,

grelottant dans l'air frais et sec de la nuit.

— Ils ont soutenu avoir entendu dire que nous donnions du grain à des bandits, et qu'ils étaient venus préserver les parts du seigneur. Ils nous ont fait sortir la récolte, mais le compte était bas. Nous avions pensé donner des pommes de terre et deux pots de miel, mais ils ne nous ont jamais laissé leur expliquer. Ils ont dit que nous devrions envoyer quatre d'entre nous – deux hommes, deux femmes – en otages jusqu'au paiement du prélèvement. Kéro et Valnar ont protesté que nous avions encore dix jours.

Elle n'avait pas à m'en relater davantage. Les Derzhi avaient tué les

deux hommes qui osaient parler franchement, brûlé le grain et pris tous les hommes au lieu de seulement quatre otages.

— Mon ami… Kassian… ?

Ses yeux étaient grands ouverts sous le choc.

— Tous. Les soldats ont dit qu'ils seraient esclaves. Avrel… oh, saint Dolgar, mon Avrel…

Je lui saisis les bras. Elle tremblait violemment à présent que la vérité s'abattait sur elle.

— Dans quelle direction sont-ils partis, Marya ? Et combien ? Je peux les aider, mais vous devez tout me raconter.

Faisant appel à ses réserves, Marya

me donna tous les détails du raid. Deux guerriers derzhi et trois simples soldats étaient arrivés, armés d'épées et de poignards, mais sans lances ni haches. Cinq hommes du village avaient été pris, plus deux garçons de douze et quatorze ans, et Aleksander. Les prisonniers avaient été encordés par les mains et le cou, et on leur avait fait descendre en troupeau le lit à sec du ruisseau, vers la route de Vayapol.

Je courus vers le recoin herbeux où nous avions entravé nos chevaux. Les animaux avaient disparu, bien sûr. Aucun voleur derzhi ne laisserait un cheval derrière lui. Mais j'écartai un tas de rochers et trouvai l'épée et la chevalière d'Aleksander, toujours bien

cachées. Je fourrai la bague dans ma poche, m'attachai les armes du prince autour de la taille, près de mon épée et de mon poignard, et orientai mon esprit vers la sorcellerie. Un quart d'heure plus tard, je m'envolais.

Je les trouvai rapidement. Ce n'était pas difficile, pour mes yeux de faucon, de repérer la flamme jaune des torches imbibées d'octar. Les chevilles entravées, les prisonniers ne pouvaient avancer vite, malgré les coups de fouet et les injures des soldats. Les deux garçons étaient à l'avant, le plus jeune en pleurs, tous deux totalement nus dans la nuit fraîche, tandis qu'ils descendaient le ravin rocheux en

trébuchant, entre deux Derzhi montés. Leurs mains étaient attachées par des cordes aux selles des guerriers. Derrière les garçons venaient les hommes du village, deux par deux, pieds nus et vêtus seulement de leurs culottes. Un homme saignait gravement d'une entaille au-dessus des côtes, et son frère terrifié l'aidait à marcher. Avrel et Aleksander fermaient la marche. Aleksander boitait légèrement, s'appuyant sur la large épaule d'Avrel, le visage à parts égales sang et furie. En travers des épaules du prince, il y avait de profondes traces de coups de fouet. Combien de fois, dans ces premiers jours à Capharna, avais-je souhaité le voir ainsi.

Un Derzhi chevauchait de chaque

côté des prisonniers, et les deux simples soldats arrivaient derrière. Le troisième était invisible. Je traversai la colonne en voletant bas, puis recommençai. À mon deuxième passage, je captai l'attention d'Aleksander et, lorsque je tournoyai et effectuai un nouveau survol, il fit un signe de tête, un sourire féroce se montrant sous le sang.

— Regardez, dit l'un des Derzhi en me montrant du doigt. L'oiseau de l'empereur.

L'oiseau du véritable *empereur*, songeai-je, et je descendis dans le ravin en un éclair afin de trouver le meilleur terrain pour mon plan. Là. À quelques centaines de pas plus loin, les collines

de chaque côté du ravin devenaient plus escarpées et se rapprochaient, et le cours du ru s'incurvait brusquement à gauche. Cela ferait l'affaire. Je volai plus loin vers le bas de la colline en direction de la route de Vayapol, chassant le garde manquant, ayant besoin de savoir si c'était un petit commando ou une partie d'une rafle plus importante, et d'estimer le temps dont je disposais pour opérer la délivrance.

Dieux, ayez pitié... Je découvris plus de choses que je l'aurais pensé. Le cinquième cavalier avait émergé du sentier de la montagne et filait vers les grands espaces en direction d'une souillure sur la nuit, qui me comprima l'estomac bien avant que je voie plus

que des points de lumière se détachant sur l'obscurité. On la sentait toujours en premier – la puanteur de peur, de crasse et de désespoir. Puis on entendait le bourdonnement des plaintes, des pleurs et des prières étouffées, ponctué de hurlements à déchirer l'âme. Je n'avais pas besoin de voir l'horreur afin de la nommer. Une caravane d'esclaves.

Le soldat s'immobilisa près d'une sentinelle, indiquant du doigt la direction d'où il était venu. Je le dépassai, continuant à voler au-dessus d'une vaste prairie éclairée par d'énormes feux de camp. Face contre terre étaient allongés au moins une centaine d'hommes et de garçons

encordés. Un par un, on les détachait des autres et les amenait aux forgerons veshtari, qui leur marquaient au fer rouge le cercle traversé d'une croix sur les épaules, et leur scellaient des bandes d'acier autour des poignets et des chevilles. Des esclavagistes veshtari, en haffaï à rayures, leur coupaient alors les cheveux et les enchaînaient aux autres, nouvellement préparés pour le marché. Un petit détachement de Derzhi aux couleurs des Nyabozzi gardait le campement.

Il fallait que je libère Aleksander et les autres avant qu'ils atteignent la prairie. Je remontai le ravin et me posai sur les rocs, au-dessus du sentier. La colonne des prisonniers atteignait

l'ouverture entre les rochers peu espacés. Bien. Les guerriers sur les côtés étaient partis devant, si bien qu'ils étaient séparés des deux soldats à l'arrière. Aucun des cavaliers ne pouvait voir la colonne en entier. J'éliminerais les deux à l'arrière rapidement, puis couperais les liens d'Aleksander et lui donnerais son épée. Il serait en train de m'attendre. Je forçai tout à sortir de mon esprit, sauf ma propre forme…

… Un oiseau… dont le corps est effilé, l'aile large, la queue longue, les pattes munies de serres… relâche cette forme et considère celle de ton désir… ton propre corps… celui affûté par des

années d'entraînement : à combattre… courir… le corps du guerrier, pas celui de l'oiseau, à part une seule chose… les ailes… amples, fines, solides… et maintiens tes protections coûte que coûte, car tu as besoin de ton esprit et de ton âme pour faire cela…

Dans un long intervalle de feu et de nausée, j'accomplis la transformation d'oiseau en homme, puis me tins debout avec des haut-le-cœur, me préparant à façonner mes ailes. Mais, avant que je puisse amorcer ce changement, un tissu noir s'abattit sur ma tête et je fus traîné de mon roc, le bras de quelqu'un serré de façon désagréable autour de ma gorge, et quelque chose de tranchant et de déplaisant qui s'enfonçait dans mes

côtes.

Chapitre 21

— Par ici ! Regardez ce que j'ai trouvé en train de rôder dans les rochers.

Le chuchotement intense était quelque part derrière moi. C'était compréhensible, puisque ma figure encapuchonnée était écrasée fermement dans le sol. Le couteau de l'attaquant menaçait toujours mes côtes.

— Qu'allons-nous faire de lui ?

— S'il tressaille, tue-le. Nous devons y aller. C'est une occasion trop belle pour la rater.

Perdu dans mon inconfortable métamorphose, je n'avais pas entendu les pas monter derrière moi, et il s'écoulait à présent un temps précieux, tandis que je tirais au clair ma confusion… ma forme… et l'identité de mes ravisseurs. *D'accord, pas d'ailes.* Je n'avais donc que ma personne humaine avec laquelle travailler. Ma personne humaine affolée. *Tue les bâtards maintenant, pendant qu'ils ne s'y attendent pas.* Calmant mon anxiété, pour que mes sens puissent fonctionner, je sentis la position du couteau et évaluai la posture de l'homme – à moitié à califourchon sur moi, le genou dans mon dos, la main gauche tordant mon

bras droit derrière moi. Saints dieux, j'aurais souhaité qu'il ne fasse pas cela. Assez facile à déloger, malgré tout. *Combien d'autres ?* Le deuxième interlocuteur se trouvait à quelques pas. Et une autre personne derrière lui. Je tendis mon ouïe et tous mes sens. Trois. Quatre… Damnation, les nouveaux venus étaient au moins vingt ! Vingt sentinelles de caravane ? Et pourquoi des sentinelles derzhi chuchotaient-elles ?

— Dites donc. Regardez son épée ! (Mon ravisseur arrachait mes armes de leur fourreau et les rejetait.) Bâtard de Derzhi… qui es-tu ?

Assez curieusement, il s'adressait à moi.

Tandis que j'essayais de comprendre, ses compagnons glissaient silencieusement devant nous. J'entendis bientôt quelques coups assourdis, tout près. D'autres pas traînants. Des « chut ! ». Un bruit étouffé d'étranglement. Des reniflements, comme si quelqu'un pleurait. Des chevaux qui hennissaient, vite réduits au silence. Il se passait beaucoup de choses dans le lit à sec du ruisseau… et très furtivement. Ils attaquaient les preneurs d'esclaves.

J'étais si profondément étonné et préoccupé par la tournure qu'avaient prise les événements que ce fut presque après coup que je réussis à projeter une illusion sur le couteau de mon ravisseur

– sortilège auquel je travaillais depuis Tanzire. L'arme devrait bientôt sembler aussi chaude que si on venait de la retirer du feu d'un forgeron. Lorsque l'homme la laissa tomber avec un juron sourd, je me tortillai et faillis lui casser le bras en le balançant sur le dos. Je faisais tout au toucher, talent dont j'avais souvent eu besoin quand je combattais des démons. Mais lorsque je bondis sur lui, lui pressai son propre couteau sur la gorge et arrachai mon capuchon étouffant, je faillis me mettre à rire. Son visage était noirci par du charbon, et de la mâchoire au front, en travers de chaque joue, était peint un poignard blanc. *Yvor Lukash*... épée de lumière. Mon ravisseur était un homme

de Blaise.

— Vas-y, ordure de Derzhi, murmura-t-il avec bravoure, manifestement offensé par mon large sourire. Les autres vont s'occuper de toi, que je sois mort ou non.

L'accent me dit qu'il était kuvaï. La bravade indiquait qu'il avait environ dix-sept ans.

— Mon ami, il faut que nous discutions, dis-je en me penchant bas, pour parler à mi-voix. Si tu regardes avec attention, tu noteras que je ne suis pas derzhi. En fait, je pense que nous sommes ici dans le même but.

— Il y a peu de chances, grommela-t-il d'un ton maussade.

— Qui commande ? Farrol ? Gorrid ? Blaise en personne ? S'en prennent-ils à la caravane ?

Le garçon eut un mouvement de recul et serra la bouche. Je me levai d'un bond, en récupérant mes armes et celles d'Aleksander, avant de jeter son couteau au jeune homme paralysé.

— Vas-y, et rejoins tes camarades. Reste en bonne santé, et je serai là pour aider.

Il rampa lentement en arrière, les yeux sur moi, comme s'il ne savait pas vraiment s'il devait attaquer ou courir. Heureusement pour moi, il courut, et je pus retourner m'occuper de ma transformation. Après avoir formé mes

ailes, je sortis mon épée et pris mon envol, satisfait de ne pas avoir à livrer ce combat seul.

Assez bizarrement, la colonne des prisonniers descendait toujours le défilé rocheux. Si je n'avais pas vu les quatre soldats qui gisaient morts dans l'ombre, j'aurais été plus inquiet. Les cavaliers encadrant les prisonniers portaient des capes derzhi, aisément reconnaissables à distance, mais ils avaient relevé les capuchons pour voiler leur visage – des visages colorés en noir et peints de poignards blancs. Un observateur habile aurait pu noter aussi que les prisonniers marchaient plus facilement qu'avant, leurs entraves de corde coupées, et même si leurs mains semblaient toujours

ligotées et liées, je ne doutais pas qu'ils pourraient facilement détacher les nœuds. Les prisonniers n'étaient nécessaires que pour l'approche, pour faire passer aux premiers hors-la-loi les sentinelles veshtari qui attendaient.

Le plan des raiders était évident. Tandis que la majeure partie de la bande restait en arrière, dans les arbres broussailleux et les rochers, là où le défilé débouchait sur la route, les quatre hors-la-loi déguisés chevauchaient avec les hommes d'Andassar jusqu'au milieu du campement, espérant surprendre des gardes sans méfiance et libérer assez d'esclaves pour être utiles. Le terrain aurait difficilement pu être pire pour

leur plan. Une fois que leurs compagnons se seraient révélés, ceux qui étaient tapis devraient charger à travers une vaste superficie de route et de prairie dégagée, droit dans les bras des sentinelles en alerte.

Même si le détachement de guerriers derzhi gardant la caravane ne comptait pas plus de huit individus, qu'il y avait huit simples soldats, et peut-être vingt-cinq esclavagistes veshtari, je ne me faisais aucune illusion sur les chances des hors-la-loi. Les Nyabozzi et les Veshtari étaient également impitoyables et experts en meurtres, et protégeaient la propriété de leur seigneur, qui valait des milliers de zénars. Les combattants de Blaise étaient

dévoués et courageux, mais lamentablement inexpérimentés.

Aleksander était toujours dans la colonne de prisonniers. Il se serait immédiatement rendu compte des défauts du plan et, comme ses mouvements étaient imités, ce n'était pas son rôle de se battre à pied. Mais il saurait, lui aussi, que tout espoir de réussite serait réduit à néant si le cinquième soldat repérait la ruse trop tôt. Et si n'importe quel prisonnier restait en arrière, le jeu était terminé. Je vis le prince jeter des coups d'œil vers le haut, scrutant le ciel nocturne. Il m'attendait. C'était insensé. Nous étions tous insensés.

Les hors-la-loi firent franchir à

leurs « prisonniers » la ligne des sentinelles veshtari. Juste au moment où le dernier cavalier passait, un Veshtari barbu donna une claque sur la croupe du cheval du hors-la-loi et lança à une autre sentinelle :

— *Vysstar haddov Derzhina !*

Le hors-la-loi déguisé dut s'affoler ; il dégaina son épée maladroitement et essaya de frapper le Veshtari. Son mouvement inexpérimenté lui coûta la vie ; le jeune hors-la-loi glissa de la selle, presque fendu en deux par l'épée recourbée du Veshtari.

Idiot ! jurai-je alors que l'alarme était donnée. Les mots de la sentinelle ne signifiaient que « bonne croupe derzhi ». Les ailes déployées, l'épée levée, je

descendis du ciel en un éclair tandis que deux autres hors-la-loi déguisés tombaient. Aleksander poussait les villageois au sol alors qu'ils regardaient, bouche bée, l'éruption de chaos. Les hors-la-loi surgirent de leur cachette, de l'autre côté de la route, attirant ainsi l'attention des gardes assez longtemps pour que j'approche en piqué, lance à Aleksander son épée et à Avrel le couteau du prince. Je donnai mon propre poignard à Dorgan, aux yeux écarquillés, un autre homme du village qui essayait de protéger les deux garçons nus avec ses larges bras.

— Restez baissés et sortez en me suivant ! criai-je. Faites venir avec vous

tous les prisonniers libérés.

Après une escarmouche courte, féroce, j'achevai un Veshtari qui m'avait attaqué, nullement impressionné par mes ailes déployées. Les Veshtari croyaient vivre tout près d'esprits malveillants, l'apparence d'un guerrier ailé n'était donc rien de plus pour eux qu'une prévision réalisée. Ils présumaient que tout homme rencontrerait un jour un tel être.

Des Veshtari montés traversèrent la masse agitée des esclaves, leur criant de rester face contre terre, les cinglant avec des fouets à bout d'acier. Les forgerons agitaient des torches contre tous les infortunés qui essayaient de se lever ; deux captifs qui hurlaient étaient en

flammes. Mais tandis que le gros des hommes de Blaise engageait les Derzhi et les sentinelles veshtari, d'autres hors-la-loi brandissaient des haches furieusement, taillant dans des cordes et des chaînes, criant aux prisonniers hébétés de s'en prendre à leurs ravisseurs. L'un des hommes d'Andassar empoigna l'épée d'un Veshtari tombé et se joignit aux hors-la-loi, tranchant les cordes qui attachaient les esclaves prostrés.

Tandis que j'esquivais un coup cinglant et m'affairais en volant à tirer un cavalier nyabozzi de sa selle, Aleksander se battait en duel avec un Veshtari. Au début, je ne voyais pas

comment le prince faisait pour rester debout, mais lorsque mon opposant se leva d'un bond, j'entrevis Avrel, son large dos stable contre l'épaule gauche du prince, soutenir Aleksander et protéger son côté vulnérable. Je ne pus les regarder longtemps, car le guerrier désarçonné était un habile combattant. Je luttai contre le Nyabozzi, le repoussant encore et encore, jusqu'à ce qu'il trébuche sur un esclave qui saignait et tombe au sol. Alors, un essaim de prisonniers libérés le désarma, et on n'eut plus besoin de moi.

Je criai aux hommes d'Andassar qui restaient d'envoyer leurs protégés derrière moi, me frayai un chemin à travers les Derzhi qui convergeaient et

menai le groupe titubant de l'autre côté de la route. Puis je m'élançai dans les airs, décrivis des cercles et revins chercher Aleksander. Il refusa de bouger, attirant à lui les guerriers rageurs comme de la viande morte attire les mouches. Je continuai donc à me battre, moi aussi, laissant la fièvre de la bataille atténuer la douleur de mon flanc, me complaisant dans le sang et la mort, jusqu'à ce que la nuit voie notre victoire.

Le temps que la lune se lève pour illuminer la large prairie, les trois Nyabozzi survivants étaient enchaînés les uns aux autres et avaient des poignards blancs peints sur la poitrine.

Les prisonniers morts étaient enterrés, les esclavagistes morts laissés sur l'herbe. Tous les Veshtari étaient morts.

La plupart des captifs capables de voyager s'étaient déjà enfuis. On transporta ceux qui étaient trop blessés ou malades pour rentrer chez eux vers le haut de la colline jusqu'à Andassar, où ils auraient peut-être quelques jours pour se rétablir. Les hommes d'Andassar rentreraient à la maison, eux aussi, mais ils savaient que leur période de sécurité ne durerait que quelques jours. Ils seraient obligés d'abandonner leur village, car les trois Derzhi survivants attireraient le courroux de l'empire sur leurs masures de boue. Plusieurs villageois étaient blessés –

l'homme qui l'avait été à Andassar avait perdu beaucoup de sang –, mais ils étaient tous en vie.

Parmi les survivants, certains voulaient exécuter les trois Derzhi, mais le commandant des hors-la-loi avait fait circuler l'information que c'était interdit.

— Quel genre d'insensés sont-ils, pour ne pas les achever ? demanda Aleksander, assis sur les rochers à l'ouverture du défilé à se bander une entaille au bras droit. Quand Édik entendra parler de cette bataille, tous les villages à une lieue à la ronde seront détruits, quoi qu'il arrive. Mais ces trois Nyabozzi ne lâcheront jamais. Ils

traqueront ton Yvor Lukash et ces villageois jusque dans l'au-delà pour venger une telle défaite. Sans parler de transmettre des histoires du guerrier ailé.

Il leva les yeux vers moi.

J'étais debout près de lui, effondré sur un rocher, toujours en sueur et nauséeux à la suite de ma longue transformation, essayant de me dissuader de battre en retraite dans les rochers pour vomir et faire une sieste. Je devais parler au commandant des hors-la-loi dès qu'il aurait le temps. Je ne reconnaissais pas son visage, ni aucune des faces peintes qui se déplaçaient à travers la foule qui se clairsemait, encourageant, apaisant, pressant les

prisonniers de continuer à avancer avant que quelqu'un vienne à la recherche de la caravane manquante.

— Blaise leur interdit de tuer des hommes désarmés, dis-je.

— Il n'a pas toujours été aussi généreux. Pas jusqu'à ce qu'il t'ait rencontré.

Je pris la relève pour bander le bras d'Aleksander. Il n'était pas doué de la main gauche et faisait n'importe quoi.

— En fait, je suis grandement tenté de planter un couteau dans ces trois-là, avouai-je. Nous avons enterré vingt-trois prisonniers, certains pas plus vieux que ces deux-là. (Je fis un signe de tête vers les deux garçons pâles d'Andassar,

enveloppés dans des capes d'emprunt et les bras de leurs pères.) Les Veshtari avaient déjà castré tous les garçons de la caravane.

C'était pour cela qu'aucun Veshtari ne survivait. Ma satisfaction de pouvoir dorénavant contrôler et diriger ma rage ne perdait qu'un peu de son charme quand je regardais le carnage que j'avais occasionné.

— Par le sang d'Athos.

Je finis de panser le bras d'Aleksander, et étais parti faire un tour en quête d'une branche susceptible de lui servir de bâton de marche lorsqu'Avrel vint voir le prince et fit une révérence.

— Bon sire Kassian, je ne peux

m'en aller sans vous exprimer notre gratitude.

— Remerciez ces hommes de Lukash, dit Aleksander avec brusquerie, et mon compagnon, où qu'il soit, celui aux capacités extraordinaires. (Aucun des deux hommes ne pouvait m'avoir vu dans les arbres en broussailles juste derrière le prince.) J'ai été secouru exactement comme vous. Et vous nous aviez déjà empêchés de mourir de faim.

— Votre ami… l'esprit vengeur… je ne sais comment l'appeler. Arago est le nom d'un homme simple, mais celui que j'ai vu cette nuit n'est pas un homme simple, et n'a sûrement pas besoin des remerciements d'un pauvre homme.

(Avrel secoua la tête.) Mais vous, messire, n'aviez de cause que votre propre sécurité. L'esprit vous aurait retiré de notre bataille, pourtant vous êtes resté et avez combattu avec nous. Nous, à Andassar, sommes privilégiés de vous avoir donné asile. Pas étonnant que les dieux vous envoient un ange gardien. Puissent-ils toujours éclairer votre chemin.

Il fit une profonde révérence et rebroussa chemin vers les autres villageois.

— Avrel ! (L'homme se retourna à l'appel du prince.) Vous avez été une excellente jambe gauche.

Avrel sourit, s'inclina de nouveau, puis courut vers ses amis, qui entamaient

leur longue marche pénible jusque chez eux.

— Ta réputation d'esprit vengeur ne va jamais croître autant qu'elle le devrait, si tu continues à vomir tes entrailles après un tel spectacle, fit remarquer Aleksander lorsque je lui lançai un bâton solide, battis en retraite derrière son rocher et continuai à faire exactement cela. Voici tes amis hors-la-loi.

Je m'essuyai la bouche et forçai mon estomac à reprendre sa place, juste à temps pour saluer l'homme grand, au visage peint, qui marchait lentement vers nous. À ses côtés se trouvaient l'adolescent qui m'avait fait prisonnier

et cinq autres hors-la-loi. À mon grand étonnement, leurs épées étaient tirées. Aleksander gronda et fit voler la main vers son arme, mais un mouvement d'avertissement de la main du commandant le retint.

— Qui êtes-vous, vous deux ?

Le jeune chef était très nerveux.

— Cela ne semble guère une façon appropriée de saluer mon ami ici présent, qui a sauvé vos culs rebelles cette nuit. (Aleksander ne réagissait pas bien à une épée dégainée et braquée sur lui.) Un être qui pourrait probablement…

— Je pense que le commandant est juste prudent, Kassian, dis-je, préférant que le prince ne mentionne pas mes

aptitudes, qui ne semblaient jamais se montrer à la hauteur des attentes des gens. Nous sommes des étrangers, et il se trouve que j'ai mentionné au jeune homme ici que je connaissais Blaise et Farrol. Ils n'aiment pas qu'on claironne ces noms, je suppose.

— En effet, vous avez mis le doigt dessus, reconnut le commandant. (Du sang imprégnait sa chemise, à cause d'une entaille à l'épaule, et dégoulinait le long de sa joue, en raison d'une coupure au front.) Vous vous êtes battu contre les esclavagistes… Pourtant, vous êtes derzhi. Et vous, Ezzarien – il me fit un signe de tête –, à l'évidence, vous êtes un sorcier extraordinaire,

pourtant vous chevauchez avec un Derzhi. Que suis-je censé faire de vous ? Nous ne pouvons pas vous permettre de partir libres, sachant ce que vous savez. Pourtant, nos ordres sont…

— Pas nous *permettre* de partir libres. Espèce de stupide imbécile arrogant ! Vous avez permis aux esclavagistes nyabozzi de partir libres.

Aleksander agita le bâton que je lui avais apporté, et les hors-la-loi s'approchèrent, menaçants.

— Kassian, je t'en prie ! intervins-je vivement. (Le prince ne se rendait pas compte, je pense, de la sévérité du dilemme du jeune commandant anxieux.) Commandant, je connais les dures réalités de la vie de hors-la-loi. Je sais

que vous vous dites que vos serments ne doivent pas être influencés, même par un service comme celui que nous avons rendu cette nuit. Mais ceux que j'ai nommés ne seraient pas du tout ravis si vous nous faisiez du mal, même si cela vous était possible. Et cette sorcellerie que vous avez constatée… ne mérite-t-elle pas un mot à votre chef ? Je pense qu'il serait affreusement mécontent s'il savait que vous aviez contrarié un Ezzarien avec un talent comme le mien. N'êtes-vous pas d'accord ?

J'aurais juré que l'homme pâlissait sous sa peinture. Les hors-la-loi de Blaise n'avaient pas tous le droit de savoir que lui et quelques-uns de ses

semblables pouvaient se métamorphoser. D'après la forme de ses yeux, je soupçonnais le commandant d'être lui-même un Ezzarien, peut-être l'un des enfants nés comme mon fils et Blaise. Mais l'homme n'en dit rien.

— Je suis désolé. Vraiment désolé. Mais nous devons protéger nos chefs. Je ne peux permettre à un Derzhi de partir libre, avec la connaissance que vous…

— Alors, emmenez-nous avec vous, proposai-je.

— Impossible ! s'écrièrent Aleksander et le commandant ensemble.

— Naddasine revient demain, grommela le prince.

Je ne lui prêtai pas attention.

— Bandez-nous les yeux si vous le

souhaitez, commandant. Croyez-moi quand j'affirme que je comprends votre problème, mais je vous promets que l'Yvor Lukash aura vos couilles si vous faites du mal à mon ami ou à moi.

— Il est interdit d'amener des prisonniers dans notre camp, dit le commandant comme un coureur qui, quoiqu'il doute de son endurance, se force quand même à terminer la course. Pour un Ezzarien, nous pourrions peut-être faire une exception, mais jamais pour un Derzhi.

Je me levai et, un seul instant, laissai le bleu démoniaque de mes yeux flamber, et la lumière or pâle de mon démon vaciller aux limites de ma peau.

Même Aleksander recula lentement sur son rocher.

— J'insiste.

Je détestais effrayer les gens. La leçon m'avait été enseignée de bonne heure et était l'une des plus frappantes de mon enfance.

Utiliser la mélydda pour en taquiner, agacer et tyranniser d'autres personnes était certainement une partie de l'existence d'un enfant en Ezzarie, même si elle était rapidement abandonnée lorsqu'on se plongeait dans l'affaire sérieuse que constituait l'entraînement pour la guerre contre les démons. Cependant, une fois, lorsque j'avais environ huit ou neuf ans et n'avais pas encore compris à quoi

devaient servir mes dons, je fis une bêtise, enfermant un autre enfant dans un tonneau, et le terrorisant avec l'illusion d'ours y donnant des coups de patte. L'autre enfant m'avait fait du tort – je ne pus jamais me souvenir exactement de ce que c'était par la suite –, mais je me sentais parfaitement en droit de prendre une revanche aussi cruelle.

Attiré par les hurlements de l'enfant et le bruit de mon illusion, mon père arriva, descendant le sentier forestier en courant. Dès qu'il fut en vue, je cessai, bien sûr. Mon père dégagea l'enfant du tonneau, le réconforta et l'envoya chez lui. Puis il s'accroupit près de moi et déclara :

— C'est déloyal, Seyonne. Injuste, de lever la main contre qui ne peut riposter comme toi. As-tu réfléchi à ce que tu faisais ?

Je me mis à le régaler des détails de la dispute, mais il leva la main et dit :

— Je vais entrer dans ce tonneau, et je veux que tu refasses ce que tu as fait à Wyyver. Strictement la même chose.

J'étais horrifié.

— Mais je ne pourrais jamais…

Il posa la main sur ma bouche :

— Mais tu l'as fait. Maintenant, fais comme je te dis, pendant exactement aussi longtemps que pour lui.

Il grimpa dans le tonneau et me fit

verrouiller le couvercle avec ma mélydda, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus l'ouvrir en le poussant. Je fis secouer, rouler et se fendre en éclats le tonneau, l'accompagnant de grondements ressemblant à ceux des ours, tout comme je l'avais fait à l'enfant. Le temps que les grondements et les secousses cessent, je pleurais de causer une telle humiliation à l'homme que j'honorais et aimais plus que toute personne au monde. Mon père n'avait pas de mélydda. C'était la toute première fois que je considérais que je possédais le pouvoir de lui infliger une telle cruauté. Lorsqu'il sortit en rampant du tonneau, je me jetai dans ses bras, le suppliant de me pardonner et jurant de ne plus jamais

utiliser mes dons à de si mauvaises fins.

— Je te crois, m'assura-t-il, et il me pressa contre son cœur qui battait à tout rompre.

Mais, bien sûr, intimider les hommes de Blaise était bien mieux que de les tuer, ou de leur faire ce qu'il aurait fallu d'autre pour les persuader non seulement de nous laisser tous deux en vie, mais aussi de nous ramener à leur camp. J'admirais le courage dont ils faisaient preuve à m'affronter un tant soit peu.

Aleksander était furieux contre moi, et menaça de rester en arrière, surtout quand ils nous demandèrent de céder nos armes.

— La seule manière dont ils vont abandonner derrière eux un Derzhi qui connaît le nom de Blaise est de vous laisser mort, dis-je. Bien sûr, je pourrais probablement les effrayer et les amener à vous relâcher, mais je ne le ferai pas, à moins que vous le demandiez poliment. (Je savais à quel point il était peu probable qu'il le fasse.) Vous imaginez-vous vraiment que vous arriverez à voir Naddasine après cela ? Même si le vieillard est vivant, il n'osera pas vous rencontrer. Vous n'avez nulle part ailleurs où aller.

Aleksander savait tout cela. Il n'était pas idiot. J'aurais seulement souhaité que son cœur obstiné ne

m'oblige pas à le formuler si franchement.

Ils nous donnèrent nos chevaux et, une fois que j'eus aidé le prince à se mettre en selle, nous fûmes séparés, Aleksander étant tenu de chevaucher près de l'avant du groupe, sous l'œil vigilant du commandant, et moi avec les cavaliers à l'arrière. Le groupe était composé de seize hors-la-loi, tous blessés. Il y en avait plusieurs dont je doutais qu'ils se battent de nouveau un jour ; quatre autres étaient enveloppés dans leurs capes et allongés par-dessus leurs montures. Pour deux autres, il n'était pas resté assez de morceaux à ramener à la maison. Nous chevauchâmes plusieurs heures, et ma

supposition sur le jeune commandant s'avéra juste ; je sentis ses subtiles élaborations qui nous faisaient traverser les chemins, comme Blaise. Avant d'avoir pu parcourir un dixième de la distance réelle jusqu'à un tel paysage, nous entreprîmes la traversée d'un vaste srif, dont les dunes ne comportaient pas de trace de passage récent. Je vis Aleksander jeter des coups d'œil autour de lui avec curiosité, mais il n'aurait pas daigné interroger ceux qui chevauchaient à côté de lui, et il sombra bientôt de nouveau dans ses idées noires.

Peu après, le commandant appela le groupe à faire halte, et signala que le moment était venu de bander nos yeux.

— Je risque ma place en vous faisant entrer, grogna-t-il en réponse à mes assurances de bonne volonté et à l'invitation marmonnée d'Aleksander de le tuer d'abord. Et je ne peux pas garantir votre sécurité une fois que nous serons arrivés. Peu importe quel pouvoir vous possédez, quelqu'un vous terrassera si nous jugeons que vous êtes un danger pour notre cause. Comprenez-vous cela ?

— Nous comprenons, dis-je. Nous vous donnons notre parole, n'est-ce pas, Kassian ? Nous n'utiliserons rien de ce que nous verrons ou entendrons contre l'Yvor Lukash ou sa cause.

Aleksander cracha dans le sable.

Le commandant tira son épée et en mit la pointe sur le ventre d'Aleksander. Il y eut un moment de flottement où chacun retint son souffle, jusqu'à ce qu'Aleksander me jette un regard foudroyant et acquiesce sèchement de la tête. Bien sûr, j'aurais pu empêcher qu'il leur arrive du mal. J'aurais pu empêcher cette dernière humiliation aussi. Mais servir sa fierté ne ferait que prolonger ce qui devait arriver.

Ils nous nouèrent des foulards sur les yeux, nous passèrent des sacs par-dessus la tête, et puis, avec de gracieuses excuses à Aleksander, prirent les rênes de nos chevaux. Le commandant connaissait assez la

coutume derzhi pour se rendre compte de l'affront que c'était de forcer un guerrier à chevaucher sans contrôler sa propre monture.

En moins d'un quart d'heure, nous montions en lacets le long d'une piste raide, tassée. L'odeur de poussière et de goudronnier céda bientôt la place à celle du cèdre et du pin, puis de l'herbe et de la lavande sauvage. Une agréable fraîcheur se posa sur ma peau, une fine brume qui avait le goût de l'aube… et j'avais à peine commencé à savourer cette merveille qu'on immobilisa nos chevaux. Un certain nombre de gens nous regardaient, mais les voix étaient assourdies, et les activités s'interrompirent lorsque j'aidai

Aleksander à mettre pied à terre et posai ses mains sur mes épaules pour le soutenir. Il retira brutalement son bras.

— Par ici, indiqua le commandant. Nos chefs attendent.

On nous conduisit à travers un terrain plat, Aleksander boitant lentement près de moi. Des mains me forcèrent à baisser la tête, et je compris pourquoi lorsque mes épaules frôlèrent une porte en tissu et que je sentis l'odeur de la toile humide d'une tente. Une grande tente, puisque je pouvais me mettre debout facilement et que mes sens m'indiquaient la présence d'au moins cinq personnes à l'intérieur.

— Les voici, comme Jinu l'a

rapporté, déclara le commandant. Je ne peux que plaider ma cause en disant que sans ces deux-là pour se battre à nos côtés, nous aurions perdu bien plus que six des nôtres. Peut-être entièrement échoué. Et, comme Jinu vous l'aura expliqué, l'Ezzarien présentait la preuve incontestable qu'il est… davantage comme certains que nous connaissons qu'un Ezzarien du genre ordinaire. Je ne suis pas sûr que nous aurions pu le tuer.

— Je ne pensais pas que vous auriez approuvé cela, dis-je, souhaitant pouvoir penser à quelque chose de plus malin pour saluer mes amis invisibles. J'espérais que non, du moins.

Mais, avant que mon esprit puisse s'épanouir davantage, tous les mots

moururent sur mes lèvres car, lorsque nos capuchons et nos œillères furent retirés, ni Blaise ni Farrol ne fut là pour nous accueillir. La tente était assez grande, bourrée de paniers, de sacs de farine et de grain, de jarres d'huile et d'autres provisions pour un campement important. Au centre, il y avait une longue table sur laquelle étaient étalés des cartes et des papiers, et plusieurs hommes et femmes étaient penchés sur eux, certains assis, d'autres debout, tous levant les yeux comme si nous avions interrompu une discussion critique. Je ne connaissais que l'une des personnes… celle à qui mon ravisseur s'en remettait, et dont les yeux noirs devinrent réservés

et méfiants à ma vue. Élinor.

Chapitre 22

Que dites-vous à quelqu'un qui, à votre dernière rencontre, vous a vu déchaîné dans la folie, en train de détruire sauvagement un autre être humain ? « Désolé » semblait parfaitement inadéquat. « Je vais bien maintenant » n'était pas tout à fait vrai. « Vous n'avez pas à avoir peur » serait présomptueux. Et me voilà, maculé de sang de nouveau, empestant la mort et l'enchantement. Les amis d'Élinor l'auraient probablement informée que l'Ezzarien ailé avait tué plus des trois

quarts des Veshtari tout seul. *Au service de sa cause*, me dis-je. *Pour sauver son commando, qui aurait péri sans Aleksander et moi.* Néanmoins, je me trouvai sans voix devant elle, incapable de la regarder dans les yeux, incapable de poser les questions qui se pressaient sur ma langue à sa vue. *Comment se porte-t-il, Maîtresse ? Grandit-il bien ? Est-il heureux ?*

La voix d'Élinor était ferme lorsqu'elle rompit le silence abasourdi.

— Tu as parfaitement bien fait de les amener ici, Roche. Blaise serait fort affligé si cet homme et son ami… (Sa voix s'égara un instant.) Vous tous, laissez-nous lança-t-elle d'une façon acerbe en se levant d'un bond. (Elle fit

sortir en hâte sa compagnie de la tente, lançant des ordres d'un ton sec.) Roche, trouve Blaise. Où qu'il soit, fais-le venir ici sur-le-champ. Fais ton rapport sur le raid à Farrol ; je l'entendrai plus tard. Et dis à Farrol de doubler la garde sur tout le périmètre, au cas où vous auriez été suivis. Jinu, fais le nécessaire pour qu'on apporte à manger et à boire ici pour nos visiteurs. Nous ne devons pas être dérangés jusqu'à ce que je le dise. (Dès le départ des autres, elle se retourna.) Je n'ai pas envoyé chercher un guérisseur. Avez-vous besoin… ?

— Je n'ai aucun désir d'abuser de votre hospitalité, répliqua Aleksander avec raideur. Il y a beaucoup d'autres

endroits où il me faut aller.

— Vraiment… si vous êtes qui je pense, où que vous alliez, vous serez mort. Jinu a dit que vous aviez demandé à venir nous voir.

Le prince aurait pu faire frissonner un glacier.

— Cet Ezzarien souhaitait venir ici. Ce n'était pas mon idée.

Il fallait que je les présente convenablement. *Monseigneur, voici la mère adoptive de mon enfant, qui fait de son mieux pour miner ce qui reste de votre empire. Maîtresse Élinor, voici l'homme qui a autrefois juré de vous massacrer, vous et tous vos compagnons, mais qui, si je peux le garder en vie malgré ses efforts*

obstinés, changera le monde de telle façon que je ne le comprendrai pas. Et, au fait, je suis toujours parfaitement fou, et je ne vais pas mieux, mais je risque un peu moins de vous tailler en pièces que la dernière fois que vous m'avez vu. Il ne m'était jamais venu à l'idée qu'Élinor serait là.

— Avez-vous la moindre idée du danger que vous nous avez apporté ? (Élinor pivota vers moi.) Si l'empereur a vent que cet homme est dans l'entourage de l'Yvor Lukash… La seule chose qui nous ait gardés en sécurité ces derniers mois est que les Derzhi étaient si obsédés par le fait de le trouver qu'ils ne nous ont pas harcelés trop durement.

Et amener un Derzhi ici dans notre cœur même, lui qui a ordonné notre mort…

— Maîtresse Élinor…

— Renvoyez-moi, alors, jeta Aleksander en m'interrompant avant que j'aie pu décider ce que j'allais dire. (Il croisa les bras sur sa poitrine.) Ou même mieux, vendez-moi au cousin de mon père. Vous pourrez alors payer de meilleurs guerriers, et ne vous lancerez donc peut-être pas dans ces aventures absurdes qui font massacrer des gens – ces gens mêmes que vous essayez d'aider.

La femme se pencha en avant, les mains appuyées sur la table, les yeux enflammés.

— Comme si *vous* vous souciiez

des gens, ceux que vous et vos assassins derzhi réduisent en esclavage, tuent et conduisent au désespoir depuis cinq cents ans. Comment osez-vous, entre tous les hommes, parler des… ?

— Attendez ! interrompis-je en voulant les secouer. Je vous en prie, Monseigneur, si vous vouliez me permettre. Si nous pouvions juste recommencer… Je suis réellement navré d'arriver ainsi sans prévenir, Maîtresse. Je comprends le danger, et je n'ai jamais fait courir de risque à l'un de vous à la légère. Mais le temps et les circonstances nous ont mis entre vos mains, alors que nous n'avions plus d'autres solutions. (Aleksander était prêt

à exploser lorsque je me tournai de nouveau vers lui.) Monseigneur, maîtresse Élinor est la sœur de Blaise. C'est elle dont le bon mari est tombé aux mains des Hamraschi, comme votre père. Elle a perdu des parents et des amis contre les Vingt, exactement comme vous avez perdu tant d'êtres chers. Son frère et son enfant sont en péril tous les jours, exactement comme votre femme et sire Kiril. Nos ennemis sont les mêmes.

— Sa sœur… celle qui… ?

Aleksander sembla oublier sa colère un moment.

J'acquiesçai de la tête, mes yeux passant des bottes d'Élinor à la table, à la lanterne suspendue – n'importe où

sauf à son visage.

— Maîtresse Élinor, vous avez deviné juste. Je voudrais vous présenter Son Altesse Aleksander zha Dénischkar, anciennement de Zhagad, et plus récemment de partout où ses ennemis n'ont pas pensé à regarder, y compris le harnais d'un esclavagiste. En venant ici, nous avons placé nos vies entre vos mains, et je demande votre patience aussi bien que votre protection. Nous avons eu un voyage difficile, et n'avons pas dormi depuis plus d'une journée. Il faut que nous parlions à Blaise, puis nous partirons si vous, ou lui, ou le prince Aleksander le souhaitez toujours. (J'étais à présent obligé de la regarder

dans les yeux, sans quoi elle aurait toutes les raisons de ne pas tenir compte de mes mots.) Je jure sur la vie la plus précieuse pour nous deux que monseigneur Aleksander lui-même n'est pas une menace pour vos partisans. Quant à vos autres inquiétudes… si cela doit améliorer votre propre sommeil, vous pouvez me confiner comme bon vous semble.

Ses yeux noirs n'étaient pas remplis d'horreur, seulement de colère. Cela me convenait. Je pouvais vivre avec la colère.

Élinor s'assit sur le tabouret près de sa table et se cala le menton sur les mains, qu'elle croisa, tapotant rapidement d'un unique doigt sur ses

autres doigts, seul signe de son agitation.

— Blaise devrait bientôt être ici, déclara-t-elle. Je lui conseillerai de vous emmener tous deux au fin fond du désert, et de vous y laisser.

Elle me jeta un regard furieux, comme si j'avais apporté la peste dans son ménage, même si elle ne portait plus de tablier de matrone. Autour de la taille de sa tunique et de sa jupe bleu foncé, elle portait une ceinture de cuir tressé d'où pendait le fourreau d'un poignard effrontément exposé. Son épaisse tresse brune était bien serrée autour de sa tête, en dehors de quelques petites mèches qui s'étaient échappées et étaient collées à son haut front par l'humidité.

Tant d'émotions s'échappèrent et rentrèrent de nouveau. Heureusement, un léger « Pardon, maîtresse Élinor » à l'extérieur de la tente nous empêcha de poursuivre la conversation. Élinor pria le nouveau venu d'entrer, et une jeune fille apporta un plateau en bois et le déposa sur la table. Sur le plateau, il y avait des dattes, une miche de pain, une petite motte de fromage de chèvre, une cruche d'argile et trois tasses.

— Merci, Mélia, dit Élinor.

La fille nous jeta à tous les trois des regards curieux, puis quitta la tente.

Aleksander se tenait debout sans bouger à côté de moi. Sans béquille ni bâton, refusant obstinément de se servir

de mon épaule, il était probablement sur le point de tomber à la renverse.

— Pouvons-nous nous asseoir ? demandai-je. Jusqu'à l'arrivée de Blaise, au moins ?

— Bien sûr. Mangez et buvez comme vous voudrez.

Élinor nous fit signe de prendre les tabourets en bois où ses compagnons avaient été assis, mais nous choisîmes la natte tressée posée sur le sol de terre.

Nous étions sales tous les deux. Roche avait donné à Aleksander un haffaï en lambeaux au cours de notre chevauchée à travers le désert, mais le vêtement était ouvert et révélait ses culottes maculées de sang et son absence de chemise, de chaussettes ou de bottes.

Il avait noué ses cheveux en arrière lors de notre séjour à Andassar, et ils l'étaient toujours, à présent maculés du sang de la bataille. J'étais légèrement mieux habillé, mais mes vêtements étaient raides de sang.

La nourriture était bonne. Ni le ressentiment d'Aleksander, ni mon embarras teinté de mutisme devant Élinor ne pouvaient devancer les exigences de la faim, et en moins de deux minutes nous nous mesurions du regard sur la dernière datte. Mon ventre gronda de plaisir à demi rassasié. J'aurais pu manger dix fois plus.

— Je peux en avoir plus, offrit Élinor, bondissant de son tabouret

comme si elle avait lu dans mes pensées.

— Seulement ce dont vous pouvez vous passer, dis-je. Mais nous en serions très reconnaissants.

Elle acquiesça de la tête et s'empressa de franchir la porte de la tente en baissant la tête. Elle ne trouvait pas nécessaire, semble-t-il, de laisser un garde avec nous. Je supposai que, pour le moment du moins, notre évidente vulnérabilité sur le point extrêmement humain de la faim apaisait ses inquiétudes sur nos intentions.

Après son départ, le regard furieux d'Aleksander tomba sur moi tel le marteau d'un forgeron, et pas à cause d'une datte orpheline.

— Je suis désolé, lâchai-je

calmement lorsque j'eus accepté qu'il n'allait pas laisser tomber le sujet tant que je n'aurais pas dit quelque chose. Cela semblait la seule solution raisonnable.

— Étais-je censé de rien avoir à dire à ce sujet ?

— Vous avez besoin de temps et de sécurité pour que votre jambe redevienne solide. Vous devez arrêter de courir un moment pour pouvoir réfléchir clairement à ce que vous devez faire ensuite. Je ne peux rester avec vous beaucoup plus longtemps. Je crois que vous trouverez votre voie, et je veux vous aider, mais je… (Malgré ma réticence, le temps était venu de parler

du siffaru. Je fis courir mes doigts à travers mes cheveux sales, et essayai de formuler le récit.)… je dois décider ce qu'il faut que je fasse à propos de Kir'Navarrin. Je sais qui attend maintenant. Le siffaru m'a amené à Tyrrad Nor, et je lui ai parlé.

— Tu as perdu l'esprit.

— C'est très possible. (Je tentai un sourire, même s'il fut probablement faible.) Mais je ne le crois pas. Pas encore, du moins. J'avais raison sur un seul point : le prisonnier dans la forteresse n'est qu'un homme, un sorcier puissant qui peut toucher mes rêves. Mais tout le reste… Monseigneur, c'est une âme d'une telle complexité, d'une telle profondeur de sentiments, d'une

telle magnificence de pouvoir et d'esprit, tout à fait différente de ce que j'imaginais. (En dépit de tous mes doutes, les sensations sortaient de moi à flots, aussi puissantes que jamais.) Il est dangereux, oui. Mais je suis à moitié fou d'envie d'y aller et d'en apprendre davantage sur lui.

— Dangereux et magnifique ? Après quelques jours de la vision d'un garçon du désert – sans doute une herbe embrouillant l'esprit qu'il t'a donnée à manger –, mon ami toujours prudent est « à moitié fou » d'envie de passer la tête dans un nœud coulant ? Pas étonnant que tu ne veuilles pas me raconter.

Quelque chose heurta l'extérieur de

la tente mollement, et un groupe d'enfants qui riaient vint le récupérer, quoi que ce soit. Je ne poursuivis que lorsque leur gaieté pétillante se fut estompée dans les bruits routiniers d'un campement animé.

— Ce dont j'ai fait l'expérience n'était pas qu'une vision. Quels que soient les dons ou les herbes de Qeb, mon propre pouvoir a agi avec eux pour m'amener à Kir'Navarrin. J'ai parlé au prisonnier, marché avec lui, entendu son histoire. J'ai touché le mur qui le détient. Et je crois peut-être pouvoir… (Impossible de parler de cela.) Je lui ai dit que je reviendrais. Il m'embrouille la tête, je ne sais donc si j'oserai l'affronter. Mais si je décide que c'est

là que mène ce chemin, je dois continuer tant que je peux, tant que j'ai un espoir de succès.

— Je t'ai proposé de partir si tu en avais besoin. (Derrière les échos de colère, d'amertume et d'humiliation, il y avait une véritable inquiétude.) Mais je pense que tu risques ton âme à le faire.

— Eh bien, si c'est le cas, vous vous en occuperez, pas vrai ? À Drafa, vous m'avez promis de ne pas me laisser vivre en monstre, et j'ai une confiance infinie en vous.

— Même pour toi, c'est une mauvaise plaisanterie. Alors, quand vas-tu partir ?

— Je ne vous laisserai pas seul.

— Et tu penses donc m'abandonner avec des gens qui me méprisent ?

Je fis un grand sourire.

— Quand cela vous a-t-il jamais dérangé ?

Il ricana et saisit la dernière datte, juste au moment où Blaise entrait à la hâte dans la tente.

— Seyonne ! Étoiles des cieux, je me suis inquiété pour vous.

Je me levai d'un bond, et il me serra les mains en sondant au plus profond de moi avec un regard si intense que je ne pus le supporter. Entre son examen minutieux et celui d'Aleksander, ma peau me semblait à vif.

— Quand j'ai appris ce qui s'était

passé à Zhagad… et après… Allez-vous bien ?

— Je survis, je contrôle. (Je souris et m'effaçai d'entre le prince et lui.) Vous vous souvenez du prince Aleksander ?

Le visage maigre de Blaise se fit prudent, mais il ne manifesta aucun signe de l'hostilité d'Élinor. Il s'inclina légèrement.

— Bien sûr.

La dernière fois que ces deux-là s'étaient rencontrés, Blaise avait promis allégeance à l'empire et consenti à arrêter ses raids, permettant ainsi à Aleksander d'éviter la guerre civile. En échange, Aleksander avait révoqué ses ordres condamnant à mort les cavaliers

de l'Yvor Lukash et pris les premières mesures pour changer les prérogatives des propriétaires d'esclaves. Ils avaient fait ces concessions, non par considération l'un pour l'autre, mais parce que je le leur avais demandé. J'avais besoin à présent qu'ils bâtissent cette même confiance l'un en l'autre.

Un bruit à l'arrière de la tente interrompit cette délicate confrontation.

— Linnie ? dit Blaise, scrutant les piles désordonnées de paniers et de sacs.

Élinor émergea de l'ombre, nullement décontenancée, portant une corbeille de pain et de fromage. À l'évidence, elle avait espionné la

conversation. Malgré mon malaise à l'idée qu'elle ait entendu ma confession à Aleksander, je ne pouvais la blâmer.

— Blaise, nous ne pouvons pas l'avoir ici, lança-t-elle en faisant un brusque signe de tête vers Aleksander. Nous n'avons pas le droit. Nous avons juré aux autres…

Blaise posa une main sur son épaule.

— Entendons-le d'abord. (Il fixa son attention sur le prince.) Que souhaitez-vous de nous, seigneur Aleksander ? demanda-t-il. J'espère que vous n'êtes pas venu pour appliquer le serment que je vous ai fait. Les circonstances ont changé, et mes objectifs ne peuvent plus rester en

jachère.

Le ton de Blaise n'était pas hostile. Seulement clair.

Je fis taire ma langue. Le reproche d'Aleksander avait été valide. Il fallait qu'il parle pour sa propre vie.

Le prince se leva maladroitement de la natte, refusant ma main offerte.

— Les circonstances ont en effet changé, dit-il une fois qu'il fut debout et eut retourné le salut raide de Blaise. (Même appuyé sur la table, il faisait une demi-tête de plus que Blaise.) Beaucoup de choses ont changé. Ce maudit Ezzarien n'arrête pas d'insister pour que je pense à ce que je fais, mais, si improbable que cela puisse paraître à

ceux qui me connaissent, j'ai beaucoup réfléchi ces derniers mois. Vous êtes un hors-la-loi qui avez mené une guerre secrète contre cet empire, qui avez perturbé sa stabilité et participé à l'amener au bord de la ruine. Je ne débattrai pas de justice ni de droit, car des hommes peuvent être d'accord sur une cause tout en ayant des avis différents sur son remède. En fait, je ne veux rien de vous… (Le prince marqua un temps d'arrêt et prit une profonde inspiration.)… mais il semble que je doive demander quand même. Je crois que j'ai égaré mon empire, et j'ai donc besoin d'un asile. Mon propre peuple ne veut pas de moi. Alors, qu'en est-il de vous ? M'hébergerez-vous ?

Blaise était d'un naturel suprêmement serein. Je lui avais toujours envié cela. Passion et raison avaient trouvé un sain équilibre en lui, guidées par une confiance intérieure qui inspirait la foi, et un cœur généreux qui inspirait l'amour. Mais, à mesure qu'Aleksander parlait, la main que Blaise avait posée d'une manière si rassurante sur l'épaule de sa sœur se crispait. De la colère, de l'indignation et du dédain jouèrent sur les joues creuses et les yeux en amande du hors-la-loi, au cours de ces brefs instants. Pourtant, à la fin, il acquiesça et dit :

— Vous pouvez rester, et partager nos provisions aussi longtemps que vous

en avez besoin. J'attends avec impatience d'autres discussions sur ces sujets.

Élinor se débarrassa d'un coup d'épaule de la main de son frère, laissa tomber sa corbeille de nourriture sur le plateau de cuivre et sortit.

Blaise fit mine de la suivre, mais il se ravisa.

— Il est rare que je conteste le jugement de ma sœur, fit-il remarquer. Elle est bien meilleure que moi pour peser les conséquences. J'espère ne pas avoir à le regretter.

Blaise en personne nous fit traverser à pied le val de Taíne Keddar, un joyau bleu-vert en plein milieu de la désolation. En plus de s'alimenter dans

le profond puits limpide d'où il tenait son nom, le bassin élevé, herbeux, saisissait toute l'humidité qui était desséchée dans les lieues environnantes du désert et retournait à la terre sous forme d'averses tous les après-midi. Des bosquets de cèdres parfumés et d'oliviers gris-vert ornaient un jardin rocheux d'herbe et de fleurs, enfermé ce matin-là dans une brume délavée.

Blaise nous raconta qu'il s'agissait de l'une des deux vallées nichées en altitude dans la crête rocheuse du désert azhaki. La légende de deux vallées luxuriantes cachées prospérait parmi les gens du désert depuis des centaines d'années, expliqua-t-il. Mais son

emplacement était si reculé, et leur accès si difficile, que personne n'avait été capable de dire avec certitude où elles se trouvaient, ni même si elles existaient du tout. Avec sa faculté à se changer en oiseau de proie et à voyager où il voulait, et comme il avait besoin précisément de ce genre d'endroit pour cacher ses partisans, Blaise l'avait découvert.

J'étais stupéfait du nombre de gens dehors dans le matin humide. Des hommes et des femmes se hâtaient ici et là, traînant du bois et de l'eau, et transportant des paniers de pain depuis un bâtiment trapu en briques. D'après les odeurs appétissantes qui flottaient au-dessus de nous, je devinai que le

bâtiment abritait les fours communs. Des enfants poursuivaient des chèvres et des poulets, portaient des seaux de lait et menaient des chevaux dans une grange en bois qui résonnait du marteau d'un maréchal-ferrant. Des hommes polissaient des rondins et assemblaient à coups de marteau une petite maison, qui rejoindrait les vieilles et nouvelles demeures de pierre et de bois dispersées çà et là. Un certain nombre de tentes de toile étaient dressées à l'abri d'une saillie rocheuse, l'une d'elles étant le quartier général que nous venions de quitter.

— Navré de ne pouvoir vous offrir un logement plus confortable. Nous

sommes un peu à court de toits, pour le moment, dit Blaise à Aleksander en nous faisant descendre un sentier à travers une oliveraie ancienne jusqu'à une petite cabane de pierre. (L'endroit n'était qu'une pièce unique sans fenêtre, avec un sol en terre et un toit en bois, construite pour entreposer des olives, à mon avis.) Mais ceci… j'ai pensé que vous seriez prêt à supporter cet espace exigu en échange d'intimité. Seyonne peut rester avec Farrol et moi, ou dormir dans les baraquements, comme vous préférez tous les deux. Et nous pouvons vous donner des vêtements. Vous avez tous les deux l'air d'avoir besoin d'un change. Ils ne seront pas beaux…

— Inutile de vous excuser sans

arrêt. (Aleksander s'appuya contre l'encadrement de la porte et inspecta le petit abri lugubre.) Je suis pleinement conscient de ma position et n'ai aucune attente. Même si j'apprécierais des bottes, si on peut en avoir. Je suis suffisamment instable sans qu'un terrain accidenté me fasse trébucher.

Blaise acquiesça.

— Seyonne, vous vous souvenez de Cafazz. Il peut vous aider pour les bottes. Et Sufrah dirige les réserves de nourriture, comme avant. Mais ce soir… et tous les soirs… j'aimerais que vous dîniez avec moi.

Je protestai, certain que Blaise oubliait quel embarras ce serait

d'imposer notre compagnie à Élinor.

— Nous pouvons nous débrouiller tout seuls, dis-je. Nous y sommes habitués depuis un moment maintenant.

Mais il refusait d'entendre mes excuses.

— Je pense que ce serait sage, insista-t-il, pour de nombreuses raisons, que vous pouvez sans doute imaginer vous-mêmes. Tout le monde, dans la vallée, a entendu parler du Derzhi et du métamorphe ezzarien à l'heure qu'il est. Beaucoup connaissent Seyonne et lui font confiance. Mais je ne doute pas que la moitié de mes gens ait déjà deviné votre identité, seigneur Aleksander, et nul n'a la moindre raison de vous aimer. Si vous devez être accepté ici, il faut

qu'ils voient que je ne vous considère pas comme une menace. (Il sourit avec regret.) Mes compagnons sont assez protecteurs envers moi. Certains ont tendance à être un peu trop zélés.

Il minimisait entièrement le sujet.

Dans l'heure qui suivit le départ de Blaise, Aleksander prit en main notre hébergement, marmonnant qu'il ferait aussi bien d'apprendre à être utile. Il trouva un bâton en bois d'olivier pour s'appuyer, une branche feuillue pour balayer la maison de pierre et un tas d'herbes sèches à ramasser pour des paillasses. Pendant qu'il s'occupait de ces tâches, je partis à la recherche d'eau et de tout ce qui pourrait être disponible

comme vêtements. Je croisai plusieurs personnes que je connaissais de mon séjour avec Blaise à Karesh et, même si elles avaient sûrement entendu parler de ma rage folle, la nuit du décès de Gordain, nulle ne sembla avoir particulièrement peur de moi. Elles étaient méfiantes, certainement, surtout de mon compagnon. Elles ne posèrent pas de questions sur lui directement, mais effleurèrent le sujet. « Tu as ramené un ami avec toi, hein ? Un Basranni, a mentionné quelqu'un… J'ai entendu dire que cela a été un sacré combat à Andassar. Ton ami semblait savoir se servir d'une épée… Votre entraînement à l'épée nous a manqué, Seyonne. Resterez-vous assez longtemps

pour le redémarrer ? Ou peut-être votre compagnon a-t-il d'autres idées… ? »

Je les remerciai pour leur aide ; je repartis les bras chargés de culottes, chemises, caleçons longs, serviettes, tasses, capes, de deux couvertures, d'une jarre à eau, d'une pierre à aiguiser et d'une paire de bottes qui, pensais-je, pourraient aller à Aleksander. Mais, en réponse à leurs questions, je dis seulement que je connaissais mon ami depuis longtemps, qu'il se remettait d'une blessure grave et que nous resterions au moins quelques jours, jusqu'à ce qu'il puisse mieux se déplacer. Pour toutes les autres questions, je m'en remis à Blaise.

Alors que je rebroussais chemin vers l'oliveraie avec mon chargement, des pas légers descendirent à toute allure le sentier derrière moi.

— Maître Seyonne ! Est-ce vraiment vous ?

Je m'efforçai de regarder autour de la pile de vêtements, posée de façon précaire sur une jarre à eau, et vis une paire d'yeux bleu vif qui brillaient sous une tignasse blonde indisciplinée. Il n'y avait là aucune méfiance, aucune peur ni retenue.

— Matteï ! Saintes étoiles, mon garçon, tu es aussi grand que moi.

— Cafazz m'a informé que vous étiez ici. (Le garçon empoigna la jarre à

eau sous ma pile et la hissa sur son épaule.) J'apprends à me battre à l'épée, maintenant. J'ai déjà participé à trois raids – c'était plus de l'approche furtive que du combat, mais ça vient. Maintenant, vous pouvez m'apprendre comme il faut.

Le salut de l'adolescent kuvaï était un accueil aussi bon que celui que j'avais eu n'importe où. En dehors de Blaise et de Farrol, Matteï était la seule personne dans la bande de hors-la-loi dont je pouvais réellement dire que c'était un ami.

Cinq ans auparavant, un baron derzhi avait décidé de dévier l'eau du puits du village de Matteï pour faire un étang dans son domaine kuvaï. Pour

avoir osé remettre en question cet ordre, qui aurait laissé les cultures des villageois se dessécher et leurs animaux mourir de soif, les parents de Matteï avaient été attachés ensemble et brûlés vifs dans leur propre maison. Blaise avait amené un commando pour stopper l'exécution mais était arrivé trop tard. Il avait néanmoins trouvé le garçon de dix ans blotti dans la cave à légumes où il s'était caché, forcé d'écouter ses parents hurler en mourant. Les quatre années suivantes, le garçon n'avait pas prononcé un mot.

Lorsque j'étais venu vivre avec lui à Karesh, Blaise m'avait demandé d'enseigner à Matteï quelques

techniques de combat. Blaise croyait que si le garçon pouvait apprendre à se défendre, et à défendre les autres, cela pourrait aider à guérir la terrible blessure qui le rendait muet. Assailli de chagrin, de culpabilité et de maladie de l'âme, après mon voyage de révélation, je pouvais à peine me forcer à parler moi-même, mais j'acceptai, et me mis à enseigner à Matteï les rudiments de la lutte à mains nues. Le garçon était rapide, fort et féroce, même si ses yeux étaient un abîme de douleur lorsqu'il se battait.

Un soir, après plusieurs semaines d'entraînement, je parlai à Matteï de Kyor, le garçon de son âge qui était mort à la suite de mon ordre d'amener Blaise

à la porte de Dasiet Homol. Je lui racontai combien je me reprochais la mort de Kyor, même si ma main n'avait pas tenu le poignard qui l'avait tué. Mais j'ajoutai que, bien que ce soit très dur, j'en venais à croire que j'avais donné à Kyor un devoir et un but, et ne devrais pas regretter sa fin. Kyor avait sauvé la raison de Blaise, et tout le bien que Blaise avait fait et ferait était un cadeau que Kyor avait offert au monde. Peut-être, dis-je, les parents de Matteï étaient-ils morts, non en reprochant à leur fils de se cacher dans cette cave à légumes, mais en se réjouissant de sa sécurité et en pensant à tout le bien qu'il pourrait faire dans le monde.

Matteï et moi allâmes ensemble dans les étendues sauvages, cette nuit-là, et je lui montrai comment les Ezzariens bâtissaient un cercle de feu sacré. J'expliquai que nous nous sentions près des dieux quand nous nous agenouillions à l'intérieur, comme Verdonne l'avait fait lors de son long siège, piégée entre le ciel et la terre. Lorsque notre feu flamba haut, je priai à haute voix pour la sagesse et la force, et demandai aux dieux de réconforter Kyor et de lui parler du bien qui avait résulté de son sacrifice. Et Matteï, rompant son long silence, chuchota ses propres prières, pour que les dieux disent à Nasia et Rudolf qu'ils lui manquaient

terriblement, et qu'il ferait tout pour être leur digne fils. Nous avions tous deux entamé une guérison dans ce cercle de feu. L'excitation de Matteï à mon arrivée, et les sourires et plaisanteries qui le suivirent, à mesure que nous parcourions le campement, me démontrèrent qu'il était plus avancé que moi.

Alors que nous traversions l'herbe piétinée de la vallée dégagée avec mes provisions, je vis Blaise et Élinor partir ensemble au galop vers l'extrémité sud de la vallée.

— Ils ont l'air pressés, remarquai-je.

— Ils s'en vont juste voir les vieillards, je suppose, dit le garçon.

— Vieillards ?

— Oh ! (Matteï devint aussi écarlate que l'ajiléa qui fleurissait dans l'herbe.) Je pensais que Blaise vous aurait… Nous ne sommes pas censés parler d'eux, même entre nous. Je suis désolé. Mais je suis sûr que ça irait, si je vous le disais. Blaise vous honore tant…

— Non, non. Je ne veux pas que tu parles de choses dont on t'a demandé de ne pas parler. Ne t'inquiète pas pour cela. Blaise me dira tout ce qu'il souhaite que je sache.

Je dis à Matteï de laisser la jarre à eau à la lisière de la clairière, près de la cabane de pierre, en précisant que je

reviendrais la chercher.

— Je te présenterai à mon compagnon un autre jour, poursuivis-je. Il aurait bien besoin d'un bon ami. Il a perdu son foyer, vu son père et ses amis assassinés, et entendu des gens crier sans pouvoir les aider. Il va lui falloir un moment pour apprendre à vivre avec cela. Pour l'instant, il ne veut vraiment parler à personne.

— Il est dans sa période silencieuse, dit le garçon.

— Oui, approuvai-je. C'est tout à fait cela.

Chapitre 23

Tout Taíne Keddar était morose en ce premier après-midi, pas simplement Aleksander. Les six décès dans le commando avaient jeté une ombre sur le village des hors-la-loi, et la majeure partie de l'après-midi avait été dédiée aux enterrements. Le prince et moi consacrâmes plusieurs jarres d'eau, deux serviettes et un bon moment à nous nettoyer, puis nous prîmes quelques minutes pour visiter le site d'inhumation de ceux qui étaient tombés. La tradition derzhi enjoignait à un guerrier d'honorer

ceux qui étaient morts en combattant à ses côtés, même s'il ne connaissait pas leurs noms. Comprenant combien Aleksander serait peu bienvenu, nous ne nous mêlâmes pas aux rites funéraires, mais arrivâmes tout de suite après, et restâmes juste assez longtemps pour jeter une poignée de terre sur la tombe et saluer le cavalier tombé avec nos épées. Ce devoir accompli sous un déluge de regards silencieux, nous nous retirâmes dans notre cabane en pierre et dormîmes.

Juste après le coucher du soleil, je grimpai le sentier en direction de Blaise et de quatre autres hommes, qui se tenaient debout près d'une robuste flambée devant l'une des deux plus

grandes tentes, au bord de la vallée. La brise du soir était humide, après une brève averse, et j'accueillais avec joie la perspective d'un bon feu et d'un repas chaud, si ce n'était la société embarrassante qui les accompagnerait à coup sûr. Aleksander était lent à remettre ses nouvelles bottes et m'avait donc fait partir devant lui, disant qu'il me rattraperait.

Un petit homme rond à forte carrure remuait une marmite suspendue au-dessus du feu mais, quand il m'aperçut, il fourra la cuiller dans la main de quelqu'un d'autre et leva les bras pour me saluer.

— Seyonne ! Par la chair de

l'Esprit, c'est bon de te voir. (Je n'eus pas le temps de prononcer un mot qu'il avait traversé la vaste étendue d'herbe piétinée, boueuse, me donnant une grande tape dans le dos, me renversant presque à terre dans son enthousiasme.) Dès l'instant où j'ai entendu l'histoire de l'Ezzarien ailé, j'ai su que c'était toi qui étais revenu.

— Je me demandais si vous vous cachiez de moi, lançai-je, incapable de réprimer un sourire face à l'accueil maladroit de Farrol.

Depuis que j'avais aidé à sauver la raison de Blaise et à sauvegarder son propre avenir sombre, je n'avais pas subi de dévotion plus enthousiaste que celle de Farrol.

— Nan. Je faisais juste les éternelles courses de Blaise. Avec la taille de notre compagnie, c'est sans fin. Et de plus en plus de gens nous rejoignent tous les jours.

Il mit son bras autour de mes épaules et commença à m'entraîner vers le groupe près du feu mais, avant que nous allions si loin, je le fis arrêter, pris ses mains et les examinai. Elles étaient méchamment cousues de cicatrices, et deux doigts de sa main gauche étaient recroquevillés avec raideur. Il les fit remuer, comme pour démontrer qu'il pouvait un peu s'en servir.

— Je n'ai jamais eu l'occasion de vous remercier, ni de me renseigner sur

votre blessure, dis-je. Vous avez sauvé…

— Je suis un rustre empoté, grogna-t-il, tandis qu'une sobriété peinée éteignait son exubérance. J'ai fait tuer un homme bien, et ai failli me retrouver en cendres, parce que je ne savais pas ce que je faisais – d'abord, en envoyant des assassins après Blaise, puis en ne sachant pas comment maîtriser le feu. Mais nous avons accompli ce que nous pouvions, hein ? C'est tout ce qu'un homme peut faire.

— Vous n'aviez aucun moyen de savoir, aucune raison de supposer ce qui s'est passé. Mais je n'oublierai jamais ce que vous avez fait. Jamais.

— L'as-tu vu ?

Farrol baissa la voix, comme si ceux qui étaient près du feu risquaient d'écouter.

Je secouai la tête.

— Élinor n'est pas très contente que je sois ici.

— Elle a un certain nombre de…

— Je ne lui en veux pas, coupai-je, anticipant ses mots avec précipitation, ne voulant pas qu'il se sente obligé de la défendre. Je n'arrive simplement pas encore à le demander. Je ne sais même pas si je devrais. Mais juste entendre un mot sur lui…

Le large visage de Farrol était plein de compassion.

— Il va bien. Un chouette garçon. Il

parle à vous casser les oreilles, quand il s'y met. Il court, grimpe, et garde la santé. Vif comme la lumière du soleil sur la neige.

Je ne savais exprimer mon soulagement ni ma gratitude.

Aleksander sortit du bosquet en boitant juste à ce moment-là, et j'attendis qu'il nous rejoigne.

— Monseigneur, je vous présente le frère adoptif de Blaise, Farrol. Farrol, voici…

— Je sais qui il est. (La mâchoire de l'homme grassouillet se projeta en avant, comme les rochers qui bordaient la vallée.) Si vous n'étiez pas avec Seyonne, je me présenterais avec une épée dans vos entrailles. Je prie d'avoir

l'occasion de le faire depuis que je suis petit.

Avec un regard qui aurait pu geler un volcan, le prince écarta ses mains vides, comme pour l'inviter à faire exactement ce qu'il disait.

— Le prince est ici sous la protection de Blaise, ainsi que la mienne, intervins-je précipitamment. Nous avons beaucoup à apprendre l'un de l'autre. Nous ferions peut-être mieux de nous y mettre.

Farrol tourna le dos et s'éloigna.

Je jetai un coup d'œil au prince lorsque nous traversâmes la prairie à la suite de Farrol. Son visage était de marbre. En fait, son expression ne

changea pas au cours de toute cette soirée, et il ne dit rien, en dehors de la politesse la plus indispensable, tandis que nous mangions et écoutions Blaise et ses amis parler du raid sur la caravane d'esclaves et de ceux qui étaient morts.

En plus de Blaise et de Farrol, Roche, le commandant du raid, partagea la marmite du souper. Dépourvu de sa peinture, c'était un Ezzarien filiforme, grêlé, de vingt-cinq ans environ, né uni à u n démon, comme Blaise et Farrol. Lorsque Blaise interrogea le jeune commandant sur les problèmes pendant le raid, Roche jeta des coups d'œil obliques à Aleksander et moi, comme si nous risquions de le contredire ou de rire. Il expliqua comment les Veshtari

s'étaient battus plus férocement qu'il s'y attendait, et comment les Nyabozzi avaient été capables de réagir à la surprise, sans hésitation. En fait, quelqu'un qui partait combattre les Derzhi et leurs alliés aurait dû mieux savoir à quoi s'attendre, mais ni Aleksander ni moi ne fîmes de commentaire.

Gorrid, un Ezzarien trapu, musclé, d'environ trente-cinq ans, que j'avais rencontré brièvement à Karesh, me rendit mon salut avec un regard hostile et cracha sur les bottes d'Aleksander. Sa position étant claire, il se mit à faire comme si nous n'étions pas là tous deux, sans s'adresser à nous ni répondre à mes

tentatives avortées de conversation.

Le dernier de l'assemblée était un Suzaini barbu nommé Admèt. Ce n'était manifestement pas un guerrier. Ses longues robes retombaient sur un dos sévèrement tordu. Il avait l'attitude plaisante, extravertie et pleine d'autorité d'un marchand, et tandis que Blaise et Roche discutaient du raid il nous dévisageait, le prince et moi, avec une curiosité sans gêne. Alors que la conversation générale se poursuivait, il nous posa quelques questions polies. Quelqu'un nous avait-il trouvé un endroit pour dormir ? Nous fallait-il des armes, des vêtements ou des couvertures ? Avions-nous des blessures nécessitant des soins ? Une fois ces échanges

terminés, il se tourna de nouveau vers Gorrid, et rit bientôt avec l'autre homme au sujet de quelque divertissement privé.

Farrol servit le souper de flèt, une épaisse bouillie de millet liée avec de la graisse de porc et assaisonnée d'oignons et de restes de viande. Aliment de base d'un pauvre, il pesait sur l'estomac, mais soutiendrait un homme durant des jours de vaches maigres. Au cours du repas, la conversation revint à la condition de hors-la-loi, Gorrid et Admèt réprimandant Blaise pour sa piètre opération de reconnaissance, insistant qu'il était nécessaire de mieux connaître le terrain avant de commencer à entreprendre de telles aventures à

grande échelle. Je sentis, plutôt qu'entendis, le grognement de dédain d'Aleksander. Personne d'autre ne sembla le remarquer, sauf peut-être Admèt, qui décocha un regard perçant dans notre direction.

Élinor n'était pas là, et personne ne mentionna où elle se trouvait. J'écoutai la conversation d'une oreille distraite, préférant laisser mon esprit s'attarder sur un enfant aussi vif que la lumière du soleil sur la neige, qui courait, grimpait et cassait les oreilles. Aleksander et moi prîmes congé de bonne heure, remerciant Blaise et Farrol pour le repas, et rentrant nous coucher sans même échanger un mot.

Comme Matteï s'en était rendu

compte, les semaines suivantes furent en effet la période silencieuse d'Aleksander. Je l'avais amené à Taíne Keddar pour qu'il guérisse et réfléchisse, et il travaillait assidûment, à la guérison physique du moins. Le matin, il était parti avant mon réveil pour monter et descendre péniblement les sentiers du coteau et fortifier sa jambe. Aux alentours de midi, il revenait à la cabane, faisait un petit feu et se préparait une tasse de nazrheel. Puis il saisissait des galettes de pain et du miel ou des fruits, et les emportait avec lui au-dehors, dans les coins d'herbe entre les oliviers, où il se penchait, s'accroupissait et s'étirait, travaillant à

retrouver sa souplesse. Je supposais qu'il réfléchissait aussi beaucoup pendant ce temps, mais il ne partageait rien de cela avec moi. Lorsque nous étions seuls tous les deux, le plus souvent la nuit, allongés sur nos grabats d'herbe dans l'abri de pierre, j'essayais de l'entraîner dans la discussion, lui racontant le peu de nouvelles que j'avais apprises. Il écoutait sans commentaire, mais ne faisait rien pour prolonger la conversation. Il n'était ni impoli ni renfrogné, seulement distant, retiré de l'intimité des derniers mois, comme si j'étais déjà parti pour mon voyage longuement retardé.

Parce qu'Aleksander occupait si peu de mon temps, j'essayai de me

rendre utile dans le campement : aider à bâtir et à transporter, nettoyer les proies rapportées par les chasseurs, tout ce qui était nécessaire. Je vis peu Blaise, les premiers jours, et pas du tout Élinor. À écouter Matteï, je déduisis que la sœur de Blaise était aussi l'un de ses lieutenants en chef, bien respecté parmi la compagnie. Élinor et Admèt, le Suzaini au dos tordu, fixaient le moment des aventures des hors-la-loi et choisissaient les cibles en fonction des rapports des éclaireurs et des sympathisants à travers tout l'empire. Contrairement à mon premier séjour avec la compagnie des hors-la-loi, je ne fus pas invité à assister aux sessions où

ils planifiaient leurs activités, et on ne me demanda pas non plus d'enseigner aux hommes et aux femmes des techniques de combat ou de travail à l'épée. Je comprenais leurs sentiments. Comment pouvaient-ils me faire confiance, quand je tenais compagnie au symbole vivant de tout ce qu'ils détestaient ?

Au bout de quelques jours, je me remis à courir. En se levant tôt comme il le faisait, Aleksander se jetait sur son grabat et s'endormait immédiatement dès que nous revenions du feu de Blaise. J'avais de plus en plus peur de m'endormir, cependant. Mes rêves ne s'étaient pas calmés et, plutôt que de passer une nuit peu satisfaisante à me

tirer du sommeil à maintes reprises, je courais en long et en large à Taíne Keddar, sous les étoiles, jusqu'à tomber sur mon grabat comme raide mort.

Peu de temps après notre arrivée, alors qu'Aleksander et moi nous occupions de nos montures dans le pâturage commun, un homme entra à cheval dans la vallée, avec des nouvelles. Le prince et moi nous joignîmes à la centaine de personnes qui se regroupa rapidement pour entendre l'épouvantable histoire. Par ordre de l'empereur, tous les villages à dix lieues à la ronde d'Andassar avaient été brûlés, rapporta l'homme. Tous les champs avaient été salés, tous les

animaux massacrés. Le peu d'âmes qui restaient dans les villages avaient été tuées ou vendues.

— Et le seigneur local ? interrogea Aleksander, sans prêter attention aux bouches grandes ouvertes de surprise de la foule, qui s'écarta de lui lorsqu'elle constata qui se tenait en son sein. Avez-vous entendu des nouvelles du seigneur derzhi Naddasine ?

— Oui, répondit le cavalier, ne comprenant de toute évidence pas qui posait la question. Le premier seigneur des Naddasine a été accusé de donner asile au Parricide, car l'histoire était remontée à l'empereur que le prince disparu avait été vu près d'Andassar. Le vieillard a été étripé et pendu comme un

traître, à Zhagad. Les autres de la bande – ses cinq fils et trois filles – ont été ramassés et donnés aux Veshtari.

— Donnés ? Réduits en esclavage ?

— Oui. Imaginez cela ! Des nobles derzhi scellés dans des anneaux d'esclaves. Mais je dirais que, s'ils n'ont été qu'asservis, même aux Veshtari, ils s'en sont tirés à bon compte.

Aleksander me flanqua la longe de son cheval dans la main et s'éloigna à pied. Aucun de ceux qui l'auraient regardé à ce moment-là n'aurait noté quoi que ce soit d'inhabituel, mais j'avais touché sa main froide et senti son tremblement.

Tous les soirs, Aleksander et moi empruntions le sentier à travers les oliviers noueux pour partager la nourriture et le feu de Blaise. Le quatrième soir de notre séjour, Élinor se joignit à la compagnie du dîner. Elle servit un potage de haricots, de carottes et d'oignons, et hocha la tête poliment quand je la remerciai. Plus tard, je la vis froncer les sourcils lorsque je racontai à Gorrid et à Blaise comment Aleksander et moi en étions venus à nous trouver à Andassar et à être impliqués dans le raid sur la caravane d'esclaves. Je me dis de ne pas trop m'inquiéter. Le temps rassurerait Élinor sur le fait que ni Aleksander ni moi n'étions une menace.

Quant au passé… je savais que je n'aurais rien pu faire de plus pour sauver Gordain, et que l'horreur que j'avais perpétrée sur le namhir n'était que le fruit de ma folie. Il était inutile que je me sente coupable chaque fois que je me trouvais près d'elle. Mais, bien sûr, c'était le cas. De tels sentiments ne sont pas soumis à la raison. Elle était la tutrice de mon enfant, et je mourais d'envie de le voir. Je voulais qu'elle ait une bonne opinion de moi.

À mesure que les autres s'accoutumaient à notre présence, la conversation circula plus librement. Ceux qui s'assemblaient autour du feu de Blaise parlaient de politique et

d'espérances, d'inquiétudes pour les approvisionnements, de questions de géographie, ou de leurs petites victoires des mois passés – du surveillant brutal remplacé lorsque la récolte d'amandes de son seigneur avait mystérieusement disparu, ou des paysans qui s'étaient servis du blé de leur propre seigneur pour payer l'impôt écrasant de leur village. Les discussions animées provoquaient un certain nombre de disputes. Tout le monde à Taíne Keddar se battait pour une raison différente, certaines généreuses, d'autres vindicatives, d'autres qui n'étaient guère plus qu'une envie de créer le chaos plutôt que de suivre les règles de

quelqu'un d'autre. Alors que Blaise était l'âme de l'Yvor Lukash, insufflant, même à la préoccupation la plus terre-à-terre, l'éloquence de la vraie passion, Élinor était sa tête, dont le questionnement intelligent amenait les autres à réfléchir au-delà des limites de leur éducation et de leur expérience. La voir convaincre Gorrid, l'impétueux débatteur, de confesser qu'il était probablement utile d'avoir une seule personne pour gouverner plutôt que de laisser chaque homme faire comme bon lui semblait, ou l'observer encourager le timide Roche à démontrer ses dons en poésie, étaient un plaisir inattendu.

Même si j'aimais écouter les échanges et me trouvais quelquefois

tenté d'émettre une observation, je le faisais rarement. Élinor évitait avec soin toute répétition de notre confrontation initiale. Elle était polie mais froide, n'acceptant le prince et moi, à mon avis, que parce que c'était le souhait de Blaise. Mais ma participation active dans le groupe semblait la pousser derrière un mur de réserve, privant toute la compagnie de sa délicieuse conversation. Alors, à moins d'être directement invité à ajouter mon commentaire, je prenais plaisir à regarder et à écouter.

Aleksander gardait ses distances, ne répondant jamais rien de plus qu'un occasionnel « Assez bien » aux

questions de Blaise sur sa santé et son confort. Il était toujours assis à l'écart, hors de la lumière du feu. Parfois, il regardait le groupe de camarades parler, se taquiner, se disputer, s'incitant les uns les autres à être meilleurs et plus sages. Parfois, il leur tournait le dos, faisant face au camp où d'autres hommes et femmes se groupaient autour d'autres feux de cuisine, leurs rires et leurs discussions sérieuses se mêlant aux bêlements lointains de chèvres et aux cris d'oiseaux de nuit. Je m'inquiétais pour lui, mais il m'avait fermé l'accès comme à tous les autres, et je ne pouvais trouver ni mot ni acte pour rouvrir le chemin.

Un soir, alors que nous vivions à

Taíne Keddar depuis presque un mois, Farrol me demanda comment ensorceler un feu pour qu'il brûle plus vivement et plus longtemps, et je le guidai à travers les étapes rudimentaires, travaillant à la tâche difficile de disséquer une action qui avait été ma seconde nature depuis mes sept ans.

— Non, le mot est « *felyyd* », qui veut dire « flamme », pas « *flydd* », qui veut dire « humide », expliquai-je lorsque le feu du souper siffla et faillit s'éteindre, puis s'embrasa énormément, menaçant de faire fondre la marmite en fer suspendue au-dessus de lui. Et vous ne le prononcez pas à haute voix.

— Mais quand je me contente d'y

penser, rien ne se passe… même lorsque je pense au mot juste, se plaignit Farrol, dont les joues rondes s'affaissèrent.

Personne ne pouvait représenter une image d'abattement comme Farrol.

Je lui souris, malgré ma frustration de ne pouvoir expliquer quelque chose d'aussi simple.

— Eh bien, vous voyez, c'est cela la difficulté. Vous ne pouvez pas simplement le « penser ». Vous devez le « sentir », l'exprimer par de la mélydda plutôt que par la pensée ou la langue. C'est le secret des sortilèges simples. Je suis désolé de ne pouvoir mieux l'expliquer.

Nous y travaillions depuis presque une heure, et Blaise et Roche prenaient

désormais part à la leçon, avec peu de succès mais beaucoup de bonne humeur. Gorrid essayait de faire bouillir des os de poulet pour une soupe et n'arrêtait pas de nous grommeler d'arrêter, car il était soit roussi par des flammes qui s'élançaient vers le ciel, soit obligé de jeter plus de morceaux de bois dans le feu pour l'empêcher de s'éteindre. Admèt, le Suzaini qui n'avait pas de mélydda, était assis sur un rondin et riait de nous tous. Le feu finit par prendre une légère teinte bordée d'argent qui m'indiqua que quelqu'un approchait du succès, mais je ne pus déterminer qui.

Seuls Élinor et Aleksander gardaient leurs distances. Élinor était

assise à la lumière d'une lanterne, absorbée dans quelque projet de couture. Aleksander était assis, inexpressif, en marge du groupe, le menton appuyé sur les poings et les yeux mi-clos.

— Linnie, pourquoi n'essaies-tu pas ? demanda Blaise, après que Gorrid eut jeté un couvercle d'exaspération lorsqu'un soudain geyser d'étincelles menaça de mettre le feu à son bras. On t'en avait enseigné une partie. Tu auras peut-être plus de chance.

— Pourquoi voudrais-je faire une chose pareille ? dit-elle en me jetant un regard furieux, comme si j'avais fait la suggestion. Les feux brûlent comme ils le veulent, et on apprend à les contrôler

avec du combustible et de l'air. Seul un idiot s'intéresse à de tels tours de magie.

— Ce « tour » peut vous tenir chaud si vous avez une quantité restreinte de combustible, laissai-je échapper, pris au dépourvu par la véhémence de sa riposte. Ou vous permettre de dormir en sécurité quand vous êtes désespéré et que des créatures sauvages sont aux alentours, ou vous donner la possibilité de manger, de nettoyer des blessures quand vous ne pourriez pas le faire autrement. Seul un idiot refuserait d'apprendre ce qui pourrait sauver une vie.

Au cours de mes deux dernières années en Ezzarie, j'avais lutté sans

cesse contre ceux qui croyaient qu'on ne devrait jamais utiliser la sorcellerie pour servir des objectifs humains, mais seulement pour faire avancer la guerre contre les démons. Je pensais avoir abandonné mes ressentiments derrière moi mais, de toute évidence, j'avais tort.

Les joues d'Élinor devinrent écarlates, et elle serra les lèvres en retournant à sa couture. Notre échange avait éteint l'atmosphère enjouée, telle une pluie froide.

Imbécile. Aurais-tu pu l'insulter plus directement ? Espérant regagner du terrain, j'essayai de tirer une leçon de la dispute.

— Il pourrait sembler ridicule de continuer à faire brûler un feu si on n'en

a pas besoin de suite mais, si on n'a absolument aucun moyen d'en faire un, c'est parfois la seule réponse. Allumer un nouveau feu à partir de rien est bien plus difficile. Essayez… là… (Je saisis un tas d'herbes emmêlées dans le panier de bois d'allumage et le posai sur une pierre plate.) Modifiez l'image dans votre esprit – voyez d'abord l'herbe, goûtez sa sécheresse, humez-la, puis considérez l'étincelle, vive, nette comme la piqûre d'un couteau, la chaleur, la première fumée – et utilisez les mots « *diargh inestu* » à la place de l'autre.

Je sentis les vacillements crépitants de l'enchantement et entendis les autres

marmonner. « Froid… cela me laisse froid, c'est tout… je ne peux pas le trouver… Silence, empoté. Ressens-le, ne le dis pas… Je n'y arriverai jamais… Impossible… »

J'observai le petit tas d'herbes. L'allumer sur la pierre humide, sans le toucher, serait très difficile. Mais c'était la beauté de la sorcellerie, bien sûr, son art… combiner l'imagination, le récit des sens, la compréhension profondément ancrée, puis lâcher le flot chaud de mélydda… juste assez, en le modelant avec le mot. Je fermai les yeux et respirai les mots « *diargh inestu* »… oh, dieux, je ne m'en lassais jamais…

— Fichtre ! Qui l'a fait ? dit Farrol, s'asseyant sur les talons et

regardant la minuscule flamme dorée consumer le tas d'herbes.

Blaise sourit et leva sa tasse vers moi.

— Notre maître, bien sûr. Ne pouvez-vous le sentir ? Nous rampons au sol tandis qu'il s'élève vers le ciel.

Ce qui était réellement étrange de sa part, lui qui pouvait se changer en oiseau en une seule pensée.

Je m'éloignai du feu et m'assis sur un épais rondin près d'Aleksander, permettant à la leçon de prendre fin. Gorrid servit bientôt son bouillon à la louche, dans les bols de bois empilés près de lui, et Roche se mit à les distribuer. Élinor abandonna sa couture

et sortit du pain et du fromage.

Même si j'essayais de ne pas la laisser me voir la regarder, mes yeux la suivaient dans son déplacement autour du cercle. J'étais surpris du fait qu'elle était capable de manier la mélydda. Quand les aînés ezzariens avaient rendu le cruel verdict que Blaise était possédé par un démon et devait être abandonné dans la forêt pour se faire dévorer par les loups, leurs parents avaient pris leurs deux enfants et fui l'Ezzarie. Au cours des années qui avaient suivi, les parents de Blaise avaient abandonné tout usage de la mélydda, terrifiés que son « démon » puisse un jour s'en servir pour provoquer des ravages chez ceux qui livraient la guerre contre les

démons. Ils auraient sûrement insisté pour qu'Élinor, âgée de sept ans, abandonne ses courtes années d'expérience, elle aussi, et l'aptitude à contrôler la mélydda dépérissait en cas de non-utilisation prolongée. L'avait-elle retrouvée, d'une manière ou d'une autre ? Quels autres mystères se dissimulaient en elle ?

Au cours du repas, Blaise et Farrol rirent de leurs tentatives magiques, et spéculèrent sur ce qu'ils pourraient devoir faire pour créer d'autres pratiques magiques. Élinor les regarda en secouant la tête, incapable de réprimer un sourire devant leurs taquineries, et même le revêche Gorrid

oublia son hostilité pour le moment, et grogna de bonne humeur contre ces deux-là.

— Vous aimez enseigner.

Élinor s'immobilisa devant moi, proposant de remplir de nouveau mon bol, et de me parler en même temps, un geste de trêve qui ne m'échappa pas.

— Oui.

Je maniai gauchement mon bol et renversai les dernières gouttes sur mes culottes, maudissant ma tête bouchée de ne rien trouver de malin ou d'intéressant à dire qui puisse prolonger la conversation.

Élinor, le regard rivé sur mon bol, plongea sa louche dans la marmite et me resservit soigneusement à dîner.

— Il est évident que vous êtes raisonnablement doué pour cela. Matteï m'aide souvent pour Évan.

On aurait pensé que mon bol s'était transformé en or martelé, car mes yeux ne voulaient plus le quitter.

— Matteï est un jeune homme très bien, parvins-je à sortir.

— Oui.

Élinor remplit de nouveau le bol d'Aleksander et poursuivit son chemin vers l'homme suivant. J'envisageai de me noyer dans le bouillon fumant.

Au bout d'un moment, Admèt se mit à discuter tranquillement avec Roche et Gorrid du rapport d'un éclaireur, qu'il avait obtenu d'un contact à Syra, une

ville minière à l'est de Zhagad. Il semblait avoir oublié qu'Aleksander et moi étions assis juste derrière lui.

— … et elle dit que les convois partent régulièrement, tous les quatorze jours. Danye a entendu dire qu'un convoi plus important que d'habitude part dans cinq jours – un chariot d'impôts. La garnison de la mine n'est que de vingt guerriers – dix pour chaque garde d'une demi-journée. Ils ne postent que quatre guerriers à l'entrée de la mine, et six en bas, à l'intérieur. Le temps qu'ils en détachent d'autres pour protéger l'expédition, il pourrait ne rester que cinq ou six guerriers en tout, plus les surveillants et les intendants de la mine. Ce qui est encore mieux, c'est

qu'ils ont construit un barrage sur un cours d'eau au-dessus de la mine, y ont inséré une vanne d'écluse qu'ils ouvrent pour laver les déchets, afin d'en retirer les derniers morceaux d'or. Famarn assure que ça ne prendrait pas plus d'une heure de faire une brèche dans la vanne et de la laisser inonder l'usine. Cela ne mettrait-il pas le maudit Derzhi sur la paille ? Les Danatos seraient obligés de renoncer à leurs taxes pendant dix ans, et la pire mine d'esclaves de l'empire se retrouverait inutilisable.

— Combien de personnes devrions-nous envoyer ? demanda Gorrid.

— Pas plus de douze ou quatorze. Deux pour ouvrir une brèche dans la vanne, quatre pour tenir l'entrée. Six pour se charger des gardes à l'intérieur et faire sortir les esclaves avant que l'eau…

Depuis qu'Admèt avait commencé, Aleksander secouait la tête.

— Vous ne vous en sortirez jamais, dit-il, interrompant le Suzaini dans son explication. (Même si le prince parlait à mi-voix, presque à lui-même, tous dans le groupe se turent et le dévisagèrent, comme s'ils avaient oublié qu'il pouvait parler.) Vous en enterrerez plus de six, cette fois. Chacun de vous mourra. Et les esclaves avec vous.

— Quoi ? s'écria Blaise

— Danatos et sa mine d'or – la mine la plus riche du monde. Pensez-vous que parce qu'il est derzhi, il est également stupide ? Pensez-vous que parce que c'est un scélérat sans cervelle, que sa propre mère a dénoncé, il négligerait d'envisager une ruse aussi évidente ? Il n'est pas étonnant que vous ne changiez rien dans ce monde, avec des têtes aussi naïves pour élaborer vos stratégies.

Gorrid se leva d'un bond.

— Vous adoreriez que nous échouions, n'est-ce pas ? Bâtard de Derzhi…

— Danatos fait travailler plus de

sept cents esclaves dans sa mine, expliqua Aleksander d'un ton sec, la plupart enchaînés à la roche. Ils y vivent et y meurent. Il vous faudrait la moitié d'une nuit pour les libérer. Et la vanne de l'écluse… même si vous arriviez à tuer les guerriers à l'intérieur de la mine, plus le garde et le mineur qui fait fonctionner la vanne, vous seriez obligé de vous occuper du poste de guet, juste en face d'elle de l'autre côté du ravin. Il n'y a pas cinq personnes, en dehors de la garnison danatos, qui connaissent l'emplacement exact de ce poste de guet, et les familles des guerriers sont gardées en otage, pour éviter qu'elles le révèlent. Le poste est tenu par trois archers, à toute heure du jour et de la

nuit, et ils ne rateraient pas le cœur d'un voleur à la vanne, fût-il deux fois plus loin, car les archers de Danatos sont les meilleurs d'Azhakstan. Il les paie en or de la mine, ce qui signifie que leurs familles otages vivent vraiment très bien. Et il est exact qu'il n'y a peut-être que vingt guerriers dans la garnison de la mine, mais Danatos n'a jamais moins de cent cinquante guerriers dans son donjon. Une fois l'alarme donnée, il faudrait peut-être une demi-heure pour que chacun des cent cinquante hommes attende à l'extérieur de la mine… mais vous ne parviendriez jamais à sortir pour les affronter, car les guerriers derzhi à l'intérieur auraient déjà fermé

les conduits d'air et suffoqué tous les êtres vivants dans la mine – vous, les sept cents esclaves, et eux-mêmes. Ils ont juré sur l'épée de leur père d'agir ainsi, et quiconque envisage de combattre un Derzhi doit comprendre qu'ils feront ce qu'ils ont juré de faire. Je n'enverrais aucun de mes guerriers dans une telle mission à moins de vouloir sa mort.

Aleksander but le reste de sa soupe, lança son bol sur la pile, puis se leva comme pour partir.

— Que sommes-nous censés penser de vous, Prince ? dit Admèt, dont la douceur de l'accent suzaini ne masquait pas la vivacité. Les Danatos sont vos semblables. Depuis une demi-année,

vous recherchez des alliances derzhi. Vous pourriez bien être en train d'essayer de les protéger.

— Je pourrais, confirma Aleksander. Essayez, alors.

Il commença à traverser l'herbe en direction de l'oliveraie.

— Attendez, cria Blaise. Un instant, seigneur Aleksander. Savez-vous où se trouve ce poste de guet d'archers ?

Les pas inégaux s'immobilisèrent, et au bout d'un moment la réponse vint des ombres.

— Oui.

— Et savez-vous comment l'alarme serait donnée ?

— Une cloche est suspendue aux

falaises au-dessus de la mine. Deux guetteurs se tiennent là où ils peuvent voir les voies d'accès à la mine, éclairées par des écoulements d'octar qui brûlent jour et nuit. Les guetteurs ne dorment jamais.

— Seigneur Aleksander, viendriez-vous avec nous à Syra ?

La question tranquille de Blaise empoigna la nuit, et la tint par le cou. Perdu dans mes confusions personnelles, j'avais manqué quelque chose d'une importance monumentale, quelque chose d'extraordinaire, mais Blaise non.

— Les Danatos détiennent la mine de Syra par concession de mon arrière-grand-père, donnée en remerciement d'avoir repoussé l'invasion de l'empire

par des barbares édusiens, qui ravageaient toutes les terres qu'ils touchaient. Seuls dix guerriers de l'héged des Danatos ont survécu à cette bataille. Tous les autres ont été tués. Je suis mon père, et son père, et le sien avant lui ; comment puis-je reprendre mon propre cadeau par le vol ?

— Ils ont peut-être perdu le droit à votre cadeau, suggéra Blaise. Ils sont peut-être eux-mêmes devenus les Édusiens qui ravagent notre pays.

Des mois de fuite et de clandestinité, d'un monde déchiqueté, d'une vie mise sens dessus dessous, de douleur et de chagrin, de culpabilité et d'épuisement, trouvèrent enfin leur

expression dans l'angoisse d'Aleksander.

— Les guerriers qui devront être tués dans votre aventure sont derzhi… mon propre peuple… mes frères. Je suis responsable d'eux. Des Danatos. De vous tous. Et, oui, des sept cents hommes qui sont enchaînés aux rochers, à l'intérieur de la mine des Danatos. Pensez-vous que c'est un jeu, où je peux choisir mon camp, et retourner le tableau si je n'aime pas le résultat ?

Aleksander ne s'adressait pas à Blaise, ni à moi, ni à personne d'autre. Rien qu'à lui-même.

— Réfléchissez-y, dit Blaise. Choisissez. Nous partons dans cinq jours.

Chapitre 24

Cinq jours. Cinq jours pour décider de se retourner ou non contre l'empire qu'il avait pensé diriger. Une fois engagé, il n'y aurait pas moyen de revenir en arrière. Qu'un prince des Derzhi attaque un fief des Vingt, qu'il sorte de l'obscurité et tue des guerriers derzhi… la nouvelle se répandrait à travers l'empire tel un paraïvo. Et il n'y aurait aucune dissimulation. Aleksander ne peindrait jamais son visage. Il tresserait ses cheveux et chevaucherait comme un prince derzhi, les guerriers

d'Édik dussent-ils l'attendre à la mine, un nœud coulant à la main.

Cette nuit-là, je retournai à la cabane dans l'oliveraie bien déterminé à ouvrir une brèche dans le mur qui avait surgi entre Aleksander et moi. Mais il n'était ni là, ni assis dehors sous les arbres, ni nulle part où je puisse le trouver. Je m'assis dans l'embrasure de la porte de la cabane et l'attendis, incapable de prendre plaisir à l'éclat de la pleine lune, aux cèdres imposants en bas du val, derrière le bosquet, ni au parfum de lavande sauvage flottant dans la douce nuit. Je fis tournoyer dans ma main le bâton de marche en bois d'olivier d'Aleksander. Il s'en était débarrassé quelques jours plus tôt,

disant que je pouvais le brûler si je le souhaitais.

À un certain moment, je m'assoupis, car j'étais étendu en travers de la porte de la cabane et la lune s'était presque couchée lorsque la main me réveilla en me secouant. Il était accroupi près de moi, une ombre obscure se détachant devant la lumière fortement inclinée de la lune.

— Seyonne. Es-tu réveillé ?

Je chassai les rêves perturbants de prisons en montagne et de bois de gamarandes, et m'assis, désagréablement conscient de la raideur douloureuse qui semblait s'être installée définitivement dans mon dos et mes

genoux.

— Je suis totalement réveillé, répondis-je en bâillant. Je vous attendais.

Il se leva immédiatement et traversa la clairière à grands pas jusqu'à l'olivier le plus proche, tourna sur les talons et revint tout de suite.

— J'ai besoin de ton aide.

— C'est pour cela que je suis ici. Tout ce que vous…

— Il faut que j'envoie un message à Lydia. (Il s'accroupit près de moi de nouveau.) Il faut que tu fasses cela pour moi. Elle te fait confiance.

— Bien sûr que je le ferai. Tout ce que…

— Elle doit apparaître devant

Édik, et lui demander de dissoudre notre mariage.

— Quoi ?

— Voici ce que tu lui diras…

Il ne permit ni question ni discussion. Au lieu de cela, il me donna les mots pour expliquer à l'épouse qu'il adorait qu'il ne l'aimait plus, qu'il préférerait encore être marié à un chacal qu'à une femme qui ne le défendait pas devant ses ennemis, et qu'il en avait trouvé une plus satisfaisante pour partager son lit, une qui lui donnerait des fils.

— Monseigneur, elle ne le croira jamais. Elle vous connaît mieux que vous ne vous connaissez vous-même.

— Alors, fais-le-lui croire. Ensorcelle-la, injurie-la. Rappelle-lui comment je l'ai renvoyée, comment je lui ai fait honte devant tout le monde à Zhagad. Tu as spécifié « tout ce dont j'avais besoin », et j'ai besoin de cela plus que tout au monde. Elle ne doit pas être mon épouse une heure de plus.

Il n'avait pas mis cinq jours à se décider.

— Cela la gardera-t-il en sécurité ?

— Dieux de la nuit, je prie que oui. J'aurais dû le faire il y a des mois, mais je ne pouvais pas, pas tant que… Je ne pouvais pas.

Pas tant qu'il y avait l'espoir de revenir à la vie qu'il connaissait. Il

repartit à pas mesurés jusqu'à l'olivier et cassa une touffe des fruits verts charnus, puis la regarda comme s'il n'était pas tout à fait sûr de ce que c'était.

— Peut-être l'a-t-elle déjà fait. Ce serait le mieux. Mais elle est si éternellement obstinée…

— Avez-vous envisagé de lui dire la vérité ? De la laisser décider ?

Ysanne ne m'avait pas confié la vérité sur la naissance démoniaque de notre fils. J'en ressentais toujours une peine amère.

— Bien sûr que je l'ai envisagé. Mais je refuse qu'elle meure pour moi. La colère la gardera en vie.

Il n'y eut pas moyen de le

dissuader, et je ne pus me convaincre de contrecarrer sa volonté. Peut-être était-ce ainsi que les choses devaient se passer. Il avait tout cédé, comme l'avait prédit Qeb. Cet acte devait sûrement en être la fin. « Être prêt à trancher une part de votre propre chair, à la détruire, fût-elle votre cœur même. »

— Je ferai de mon mieux, soupirai-je enfin.

— Tu vas voler… ou quelque chose de magique… ? Je déteste le demander, mais le temps…

Je me levai et ramassai ma cape et mon baudrier dans la cabane.

— Je demanderai à Blaise de me guider. En voyageant à sa manière, nous

pourrons finir cette nuit.

— Cette nuit ? (Sa réponse étranglée était celle d'un homme qui croit s'être préparé à ce qu'on lui retire un membre et découvre que la hache est déjà suspendue au-dessus de lui.) Bon. Cette nuit, alors. Fais-la y croire, Seyonne. Fais-la me détester.

Blaise comprit ma mission et ses implications sans qu'une longue explication soit nécessaire, et il accepta de partir immédiatement.

— Il faudra trois heures de rude chevauchée, pour arriver là-bas.

Nous y serions juste avant l'aube.

La partie facile de la mission à Zhagad était d'entrer dans les murs. Les flèches et les arches de la cité impériale

commençaient juste à prendre forme dans la lumière grise lorsque Blaise et moi laissâmes nos chevaux aux soins d'un valet d'écurie faible d'esprit. À l'extérieur des murs de Zhagad, une cité de laissés-pour-compte s'était développée, bâtie par ceux qui étaient trop pauvres, trop malades ou trop peu recommandables pour être admis à l'intérieur de la capitale impériale. Nous nous dépêchâmes de traverser ses allées étroites, jusqu'à trouver un coin désert où nous pourrions nous métamorphoser en oiseaux sans être observés.

— Vous en premier, décida Blaise. Je vais monter la garde.

— Ne me regardez pas, moi, c'est tout, dis-je.

Après le temps inconfortable dont j'avais besoin, je me perchai sur un tonneau cassé, et Blaise m'inspecta dans la faible lumière.

— Un travail raisonnable, estima-t-il, alors que son visage surgissait en grand dans ma vision. Encore un peu de bec. Les plumes de votre queue devraient être plus longues, et vous avez laissé trop de blanc sur le poitrail. N'avez-vous jamais regardé un faucon de près ?

Je lui hurlai de cesser de parler et de se dépêcher, ce qui, bien sûr, sortit comme un « kek-kek-kek » totalement

inintelligible. Il rit, croisa les bras sur la poitrine et, en moins de temps qu'il m'en fallait pour *penser* à me transformer, un épervier marron et blanc descendait l'allée en voletant devant moi.

Aleksander m'avait indiqué où trouver l'hôtel particulier des Marag, un imposant édifice de pierre finement taillée niché en hauteur, si près des terrains du palais que ses balcons donnaient sur les jardins de l'empereur. Blaise et moi survolâmes les cours et les allées, essayant de repérer des gardes, en particulier des archers, qui pourraient occuper leurs heures matinales à tirer des oiseaux de passage. De la fumée s'élevait des cheminées de la cuisine, et des serviteurs déversaient déjà de l'eau

de lavage dans les bacs à fleurs en pierre, et portaient des paniers de linge plié du lavoir à la résidence. Aleksander avait précisé que les appartements de Lydia avaient vue sur un jardin aquatique, un dédale de marches de pierre et de murs sculptés, de rigoles et bassins carrelés qui étaient remplis, arrosés et recevaient l'écoulement continuel d'eau tirée des profonds puits calcaires sous la cité du désert. L'endroit était facile à trouver. Dans le calme du matin, les éclaboussures et minces filets d'eau étaient aisément reconnaissables, accompagnés du pépiement d'un millier de petits oiseaux, qui s'élevèrent dans un nuage de

mécontentement contre l'invasion d'un faucon et d'un épervier.

Nous tournoyâmes près du sol au-dessus du jardin et j'examinai les balcons et les portes, me demandant si je devais voler à l'intérieur de la maison et rechercher la princesse, ce qui me laisserait dans une position vulnérable pendant que je reprendrais ma propre forme, ou me transformer d'abord, et partir à la chasse en tant qu'homme. La seconde solution comporterait ses propres dangers. Mais la décision fut inutile. Dans l'angle du jardin aquatique le plus proche de la maison, deux femmes étaient assises sur un coin d'herbe, près d'un bassin qui scintillait d'or dans la lumière matinale. L'une des

deux, la peau claire, l'ossature longue, élégante, était drapée dans un volumineux châle blanc pour se protéger de la fraîcheur du matin. Ses boucles rousses humides étaient étalées sur ses épaules, comme pour sécher au soleil matinal. Un livre était ouvert dans sa main. L'autre femme portait une tunique et une jupe marron uni de servante, et le foulard blanc lâche que portaient les femmes suzaini traditionnelles et qui couvrait les cheveux et la partie inférieure du visage, laissant les yeux à peine visibles. Elles étaient toutes deux intensément occupées, la servante penchée vers sa maîtresse, lui montrant du doigt quelque chose dans le livre. La

princesse Lydia apprenait à lire, semble-t-il, une compétence que la plupart des Derzhi dédaignaient comme tâche subalterne, s'apparentant au nettoyage, à la couture ou à la vente de babioles au marché. Utile, mais pas nécessaire pour une race de guerriers.

Alors que Blaise se perchait dans les grosses branches d'un citronnier, je me posai sur un sentier dallé, dans une partie retirée du jardin, et repris ma propre forme. Faisant un signe de main à Blaise, je me dépêchai de descendre le sentier tortueux, écoutant l'art du maître-jardinier dans la texture changeante du son sur mon passage : une fontaine qui éclaboussait, une aspersion douce, chuintante, un ruisselet gargouillant.

Quelques instants après, je scrutais la cour de la dame, derrière un mur ruisselant. Sans guetteur en vue, et avec cette seule servante, la situation était aussi favorable que je puisse l'espérer. Alors, préparé à toutes les réactions, des larmes au lancer de couteau, je sortis de ma cachette, mis un genou à terre, baissai la tête et m'éclaircis la voix.

— Votre Altesse, permettez-moi de vous dire quelques mots.

La servante se leva d'un bond.

— Qui êtes-vous ? Comment êtes-vous entré ici ?

— Les chemins font à la fois entrer et sortir de tout labyrinthe, répondis-je. J'apporte un message urgent, privé, de la

part de l'ami étranger de la dame.

L'« ami étranger » était en fait ma propre personne, la façon dont Lydia m'avait désigné, lorsque nous nous employions à sauver Aleksander des Khélid et de leurs démons.

Assez curieusement, mes mots suscitèrent une vive aspiration d'air, non de Lydia, dont la seule réaction fut une immobilité parfaite, fragile, mais plutôt de la servante voilée, qui se pencha rapidement pour s'entretenir avec sa maîtresse. Je n'espionnai pas ce qu'elle disait et restai à environ vingt pas, espérant avoir l'air moins menaçant. Lorsque la servante se retira et s'installa à une distance discrète, à un quart du pourtour du bassin, la princesse dit :

— Viens.

Je me relevai et m'approchai de quelques pas.

— Puis-je parler librement, ma dame ? m'enquis-je à voix basse.

— La réponse dépend de quelles nouvelles tu apportes, déclara-t-elle, croisant mon regard.

Le feu dans ses grands yeux verts me dit que sa fragilité n'était qu'une illusion. Cette femme était la future impératrice que je connaissais, la digne partenaire de lutte d'Aleksander.

— Ma suivante nous fera signe, si quelqu'un nous dérange. Mais sois prévenu. Je porte un poignard.

Je m'accroupis près d'elle, parlant

bas, si bien que personne n'aurait pu nous entendre, à part peut-être l'épervier marron et blanc perché à présent sur un amandier à côté du bassin.

— Il vit, ma dame.

— Et tu penses que je me soucie du tyran méprisable à la tête de roc ?

Seule une personne qui comprenait le tempérament de Lydia, et sa passion pour son mari, aurait reconnu l'instant de véritable émotion – l'expiration de souffle superficiel, la déglutition rapide, le livre rejeté par des doigts qui n'étaient plus serrés.

— En effet, ma dame, je crois que nous partageons encore cette affliction particulière, même si, une fois que je vous aurai transmis ce message, vos

sentiments pourraient changer à juste titre.

Je détestais ce que le prince avait exigé de moi.

Elle courba les épaules sous son spacieux châle blanc, comme si le jour était devenu glacial.

— Alors peut-être devrais-tu te dépêcher, sous peine que je sois tentée de penser que le fait de t'envoyer, toi entre tous les messagers, est l'une de ses habituelles ruses sournoises pour regagner ma faveur. Combien d'épouses exilées ont des messages apportés par un être que la rumeur nomme un dieu ?

— Ah, ma dame…

— Savais-tu qu'Édik craint cette

rumeur plus que tout ? Qu'un esprit ailé favorise son rival ?

Je ne pouvais permettre de telles distractions. Peu importaient mes propres sympathies, je devais lui restituer les paroles d'Aleksander exactement comme il les avait prononcées. Puis je serais obligé de la quitter, sans un mot ni un geste personnels qui puissent adoucir leur cruauté. Il me l'avait fait jurer, sachant que je n'étais pas d'accord avec lui sur le sujet. Et, au lieu de lui raconter comment il s'était raccroché à des pensées d'elle, dans sa douleur, et combien il avait désespérément besoin de la savoir en sécurité avant de pouvoir s'embarquer dans cette dangereuse

aventure, je regardai donc les ronds grandissants des poissons sur le bassin et lui rappelai que la tradition de l'héged des Dénischkar donnait à Aleksander la prérogative de prendre une nouvelle épouse si la première était stérile. Comme les termes de l'accord de mariage établi entre leurs maisons spécifiaient la soumission de Lydia à la coutume dénischkar, Aleksander pouvait aussi lui ordonner de faire sa volonté en tout point. Par conséquent, son mari exigeait qu'elle adresse une requête à l'empereur publiquement, pour dissolution de mariage.

— Il regrette d'avoir à vous y forcer, ajoutai-je. Mais il ne laissera pas

sa nouvelle épouse passer après une femme en qui il ne peut se fier pour défendre ses intérêts.

— L'imbécile pense-t-il que je vais croire qu'il a trouvé une nouvelle femme disposée à le supporter ?

— Il insiste pour que vous le croyiez, ma dame. Il dit qu'il n'a plus le temps pour des jeux puérils avec vous. Si vous ne l'avez pas cru au printemps, quand il vous a bannie de sa maison et de son lit, alors vous feriez mieux de revenir à la raison.

Les joues pâles de Lydia s'empourprèrent, comme si le soleil se levait là au lieu de l'est.

— Et si je refuse d'obéir à ses ordres et de m'effacer ?

— Le seigneur Aleksander enverra la requête à l'empereur et au Conseil des Vingt lui-même, avec une note sur le manquement à l'accord de mariage passé entre son père et le vôtre. Votre père sera disgracié par votre désobéissance à sa parole donnée sous serment.

— Édik rira de lui, et brûlera sa requête. Qu'en a-t-il à faire, des souhaits d'Aleksander ? Et pourquoi mon père s'en soucierait-il, d'ailleurs ? Personne ne le tiendra pour responsable de moi.

— Monseigneur se moque totalement du prince Édik. Mais il exige que cela soit clair pour d'autres membres de la Cour impériale, pour

qu'à la fois ses partisans et ses ennemis voient qu'il est engagé dans la succession. Il préfère que vous traitiez cette tâche déplaisante en agissant vous-même, car il n'a aucun désir de ruiner votre père et vos frères, dont il aimerait conserver le soutien. Mais vous êtes dans son passage, et il vous *fera* vous écarter.

Les yeux dissimulés de la suivante semblaient rivés sur son livre, mais au geste léger de Lydia elle se leva et se précipita à son côté.

Lydia leva les yeux vers moi, et déclara avec un sang-froid remarquable :

— Dis-moi une seule chose, Seyonne, sa jambe est-elle guérie ?

Surpris par le changement de sujet, je ne vis aucune raison de ne pas lui répondre honnêtement.

— Droite et entière, ma dame. Il a jeté sa dernière béquille. Je l'ai vu courir pour la première fois pas plus tard qu'hier.

Quelques pas seulement, mais un petit triomphe. Un triomphe amer.

— Eh bien, tu peux faire savoir au seigneur des kayeets, scorpions et shengars qu'il peut s'enfuir d'une falaise sur sa jambe réparée, et emmener sa « nouvelle épouse » avec lui. Comme tu le verras, je n'ai aucune intention de m'effacer pour qui que ce soit.

La princesse derzhi donna la main à

la servante, qui l'aida à se lever, permettant au châle blanc gonflant de tomber sur les côtés. Et alors, le monde tangua dans une toute nouvelle direction. L'épouse d'Aleksander était de manière fort sûre, fort évidente et fort immédiate non stérile.

— Oh, ma dame… ma chère dame…

Je ne pus en dire plus pendant un moment.

— Qu'ils soient damnés, damnés, damnés, tous les maudits hommes… (Tout d'un coup, Lydia tripotait sa robe. Ses efforts furent vains, et la servante dut sortir un mouchoir pour que la princesse se tamponne les yeux.)… et que soit damnée cette infâme condition

qui fait retomber en enfance. Tu ne lui raconteras pas qu'il y a eu des larmes, Seyonne. Elles ne sont pas pour lui, de toute façon, mais seulement un résultat de cette même maladie qui rend mes pieds comme ceux d'un chastou et ma peau comme une meule à aiguiser.

En fait, sa fière allure n'était pas diminuée par les larmes, même si elle avait tous les droits et toutes les raisons de pleurer. Je ne pouvais imaginer à quel point sa situation était tendue. Savoir que dès qu'Edik entendrait parler de l'enfant ils seraient morts tous les deux, elle et le bébé. N'avoir aucune nouvelle d'Aleksander, depuis des mois qu'il avait été si malade à Drafa, à part

que les hommes de l'empereur ratissaient l'empire, jurant de le voir mort des plus atroces façons. Complètement incertaine sur l'avenir, sauf que le péril serait pire de jour en jour.

— Ma dame, si nous avions su…

Non, je ne pouvais lui expliquer. Pas encore. Je ne pouvais revenir sur ce que j'avais juré de dire, même si la vérité rendait tout hors de propos. Lydia ne pouvait apparaître devant l'empereur pour dissoudre le mariage, pas pendant un peu plus de deux mois, mais assurément moins de trois. Et, même alors, un bébé était bien plus difficile à cacher qu'un ventre arrondi, à moins de faire partir l'enfant comme on l'avait

fait pour le mien.

— Nous devons vous faire quitter Zhagad, Votre Altesse. Vous et l'enfant êtes en grave danger.

— Et où irais-je ? Auprès de mon mari, dont la position envers moi est si claire ? Je ne crois pas. Le simple fait qu'il ait eu tort ne remédiera pas à ce qu'il a dit. Alors, où puis-je aller ? Je ne suis pas la plus utile des femmes, pour qu'on me mette dans une maisonnette quelque part et que je me débrouille toute seule. Quoique je sois assez ingénieuse, sans doute, l'apprentissage pourrait être difficile pour l'enfant, et je ne risquerai pas cela. Non, je pense que rester derrière les

murs de mon père est le mieux que je puisse faire.

— Non, ma dame. Vous devez me croire. Vous et votre enfant n'êtes en sécurité nulle part dans l'empire ; vous êtes assez au courant des habitudes du monde pour comprendre cela, et le danger va bientôt être cent fois plus grand. Si vous souhaitez que cet enfant survive, vous devez partir avec moi, ou vous préparer à rester ici, tandis que l'enfant sera caché quelque part.

— On ne me séparera pas de mon enfant.

— Je pensais bien que non. Nous devons donc vous trouver un refuge, et le plus tôt sera le mieux. Je connais un endroit…

— Y est-il ?

— Oui, pour le moment. Mais beaucoup d'autres y vivent aussi. (Je m'adressais à son dos, à présent.) Ni le voyage ni la destination ne seront confortables. C'est un endroit pauvre, mais le mieux que je puisse offrir.

— Si le maudit prince peut y vivre, moi aussi. Quand partons-nous ?

Comme toujours, elle me coupa le souffle.

Je levai les yeux vers l'oiseau marron et blanc qui traversait le toit de tuiles en planant.

— J'ai besoin d'en discuter avec un compagnon. Pouvez-vous faire du cheval actuellement, ma dame ?

— Par choix, non, mais par nécessité, oui. Pas vite.

— Nous partirons au crépuscule. Je dois m'arranger pour trouver un cheval supplémentaire et de l'eau, puis je reviendrai vous chercher. Il vaudrait mieux qu'on ne vous voie pas traverser les rues à cheval, vous devrez donc marcher jusqu'aux portes sud. Mais comment allons-nous vous les faire franchir, je ne…

— Je lui ferai franchir les portes. (La suivante parlait avec une autorité saisissante.) Elle sera plus en sécurité avec moi. Nous vous rejoindrons à l'extérieur des portes sud au crépuscule, prêtes pour un rude voyage.

J'accompagnerai la dame, apportez donc un moyen de transport pour moi aussi.

— Ma dame ?

Je m'adressais à Lydia, même s'il y avait quelque chose qui m'échappait dans le discours de la femme voilée et qui attirait mon attention sur la servante plutôt que la maîtresse.

— Comme elle l'a dit, confirma la princesse.

— Il ne faut pas qu'on vous reconnaisse, dis-je. Ce sera très dangereux. Vous devriez attendre…

— Je peux m'en occuper, assura la femme voilée. Ne peux-tu toujours faire confiance à personne d'autre que toi, garçon insolent ?

Je savais à présent ce qui m'avait

taquiné l'oreille. Son accent était ezzarien… et elle se moquait de moi.

Je secouai la tête, incrédule.

— Catrin ?

— *Tienoch havedd*, Gardien. Mon cœur te salue, toi mon premier et mon plus précieux disciple.

Mon amie et mentor baissa son voile, ouvrit les bras et m'attira dans une ardente étreinte.

Chapitre 25

Catrin, membre du Conseil ezzarien qui administrait la guerre contre les démons, ne sortait des frontières de l'Ezzarie que dans les plus rares circonstances. Mais je ne pouvais rester dans le jardin assez longtemps pour découvrir pourquoi elle se trouvait à jouer la suivante de la princesse bannie des Derzhi. Vu que, la dernière fois que je l'avais vue, elle avait consenti à mon exécution, l'histoire prendrait probablement plus qu'un instant à raconter. Et étant donné les mots que

cette femme normalement réservée chuchota en me serrant sur son cœur, je n'étais pas sûr d'être pressé d'entendre son récit.

— Que saint Valdis te donne de la force, Seyonne.

Je lui rendis son étreinte avec raideur, incertain de ce qu'elle signifiait, incertain de mes sentiments envers une amie qui m'avait laissé mourir. Mais j'étais obligé de reporter toute exploration du cœur de Catrin ou du mien.

Le danger traquait la princesse, même à l'intérieur de la maison des Marag, déclarèrent les femmes. L'empereur avait envoyé son propre représentant résider avec les Marag,

pour intercepter « quiconque pourrait harceler ou menacer l'épouse noble, angoissée », de son « cousin meurtrier ». Lydia passait la majeure partie de ses journées dans l'isolement, ne se promenant et ne s'asseyant dans le jardin qu'aux toutes premières heures du matin, quand personne n'était aux alentours. Seuls son père, son frère et deux loyaux serviteurs étaient au courant du futur enfant… et mon mentor Catrin.

Laissant les femmes avec suffisamment de mises en garde, je revins discrètement dans le jardin et me métamorphosai. Blaise et moi revînmes dans notre allée à l'extérieur des murs, et je lui racontai ce qui s'était passé.

— Nous devons amener la princesse à Taíne Keddar, dis-je. Chaque instant où elle reste entre des mains derzhi, elle est en péril mortel. Elle n'a nulle part ailleurs où aller.

Blaise était assis contre le mur de l'allée, le visage au soleil, le reste du corps dans l'ombre, tandis que le soleil grimpait plus haut au-dessus de Zhagad.

— Essayez-vous de nous faire tous tuer ? Vous et vos amis royaux sont comme un cadavre pestiféré – susceptibles d'attirer toutes sortes de vermines après vous. Non, la dame ne peut pas rester à Taíne Keddar. Mais… (Il leva la main pour faire taire ma protestation.)… il y a un autre village. Il

me faudra demander la permission, mais je ne pense pas qu'ils refuseront. C'est un meilleur endroit pour donner naissance à un enfant, et il est au moins aussi sûr. (Il sortit un biscuit de sa poche et regarda sa couleur grise peu appétissante.) Quoique la sécurité et le confort n'abondent nulle part, actuellement.

Nous passâmes le reste de la journée à acquérir deux autres chevaux. Nous étions loin d'avoir assez d'argent sur nous pour cette dépense imprévue, et aucun homme qui tenait à sa peau n'envisagerait de voler des chevaux à Zhagad. L'acquisition fut donc une affaire de grande délicatesse, impliquant boisson forte, un jeu d'ulyat et un peu

d'enchantement. Une fois que nous eûmes les chevaux, nous acquîmes des gourdes d'eau supplémentaires, ainsi que des provisions pour un voyage de deux jours et un accouchement d'urgence. Au souvenir du bébé mort de Vanko, je ne pouvais chasser l'idée de Lydia donnant naissance avant terme au cours d'un voyage dans le désert.

Tard dans l'après-midi, Blaise repartit en volant dans la cité pour surveiller les deux femmes à mesure qu'elles progressaient dans les rues. Ma transformation était trop lente pour être fort utile en cas d'urgence. Il viendrait me chercher seulement s'ils avaient besoin de moi. Je m'assis sur un mur de

pierre à l'extérieur des portes, entortillant les longes des chevaux autour d'une main moite et cassant net les petites branches sèches d'un arbre épineux de l'autre. J'avais horreur d'attendre.

Des gardes montés foncèrent à travers la foule grouillante, soulevant davantage de souvenirs des troubles à Karn'Hegeth. Des esclaves allumèrent les torches aux portes, qui ressemblaient à celles d'une forteresse. Lorsqu'un flot d'hommes et de femmes pauvrement vêtus se déversa de l'immense ouverture – des serviteurs et des ouvriers trop peu utiles pour être logés dans le palais d'un noble et pas autorisés à rester à l'intérieur de la cité la nuit –, je me

redressai, sur le qui-vive. Parmi la foule ordinaire et lasse se trouvaient deux femmes voilées en robes marron, marchant lourdement et poussant une petite brouette où s'empilaient des paniers.

J'allais quitter mon poste et rejoindre les deux femmes lorsqu'un oiseau marron et blanc descendit en piqué au-dessus d'un homme longiligne, barbu, qui se frayait un chemin à travers la foule en jouant des épaules. Une cape bleu foncé, dont le capuchon voilait son visage, dissimulait ses mains et sa tenue. Il n'était qu'à quelques pas du dos de Lydia. Avec un cri strident, l'oiseau monta en flèche et décrivit des cercles

au-dessus de ma tête, puis replongea au-dessus de l'homme. Il n'avait pas besoin de me le dire deux fois. Je me laissai tomber du mur, enroulai les longes des chevaux autour de l'arbre épineux et me glissai dans la foule.

Je détournai volontairement le visage lorsque Catrin et Lydia passèrent près de moi. L'homme en cape bleue s'approcha doucement de leurs dos alors qu'elles descendaient lentement la route et que Catrin tendait le cou à ma recherche. Je me frayai brutalement un passage dans le flot des gens, jusqu'à me trouver juste derrière lui. Il tendit le bras vers la princesse voilée.

— Excusez-moi, monsieur, dis-je, saisissant son bras tendu et tirant

l'homme près de moi, où il pouvait sentir mon poignard s'enfoncer sous ses côtes. Je pense qu'il faut que nous parlions en privé.

L'homme grommela un juron et essaya de se dégager. En grondant, je le piquai plus fort et le poussai du coude vers le bas-côté. Si je pouvais l'amener dans les allées de la cité extérieure, qui s'assombrissaient, je pourrais l'assommer d'un grand coup, jusqu'à ce que nous soyons bien loin. Mais il refusait de coopérer, et la chance était contre lui. L'un des Derzhi montés vint à moins de dix pas de nous. Mon prisonnier rugit et leva le bras.

— Votre Honn…

J’enfonçai mon poignard vers le haut, faisant taire sa trahison. Avant qu’il puisse tomber, je rengainai mon arme et le saisis des deux bras. Alors que sa tête tombait en avant, qu’un filet de sang coulait de sa bouche, je posai son bras par-dessus mon épaule et titubai comme un ivrogne vers le bord de la route, l’entraînant loin des Derzhi alertés. *Attention. Pas trop vite.* Je manœuvrai le corps vers l’endroit où j’avais laissé les chevaux, puis l’étendis la tête la première par-dessus le mur, comme s’il était en train de vomir. Arrachant les rênes du buisson épineux et me tenant entre les animaux, à l’abri des regards, je distançai rapidement le

mort.

La foule commença à se clairsemer à mesure que des gens se rendaient d'un pas nonchalant dans le dédale obscur et enfumé des tentes et des baraques. Seuls restaient quelques chariots prêts à continuer à descendre la route du désert, ainsi qu'une poignée de voyageurs à cheval, un berger avec un petit troupeau de chèvres et la caravane d'un rétameur. Blaise marchait à présent juste devant moi, près de la caravane. À environ vingt ou trente pas devant lui se trouvaient les deux dos vêtus de marron, qui hésitaient tandis que les autres voyageurs avançaient.

Je dépassai sans ménagement le chevrier et son troupeau juste au moment

où la première alarme était donnée, à l'intérieur des murs de la cité. Qu'ils soient ou non à la poursuite de Lydia, les gardes alertés trouveraient l'homme mort dans quelques instants.

— Métamorphe ! appelai-je à mi-voix, ne voulant pas claironner de noms. (Blaise fit volte-face.) Nous ferions mieux de décamper !

Blaise s'empara des chevaux tandis que je partais à la poursuite des femmes. Je touchai le bras de Catrin juste au moment où elle posait sur moi ses yeux perplexes. Nous sortîmes ensemble Lydia de la circulation.

— Catrin, ma dame princesse, voici notre guide, dis-je alors que

Blaise nous rattrapait avec les chevaux. Nous devons nous dépêcher.

Je fis une marche avec mes mains et, avec l'aide de Blaise et de Catrin pour la soulever et l'équilibrer, nous hissâmes Lydia en douceur sur sa monture. Blaise fit monter Catrin facilement en lui faisant la courte échelle, puis le hors-la-loi se jeta en selle et nous conduisit dans l'obscurité.

— Pas trop vite, précisai-je, même si la clameur montant dans la direction des portes exigeait que nous courions.

Nous éperonnâmes les chevaux jusqu'à ce qu'ils avancent à un pas modéré en passant devant la caravane du rétameur. Le son d'une corne provint des remparts. Des hommes criaient – c'était

un puissant hurlement d'alarme, probablement l'homme mort que l'on découvrait.

Le pouvoir de Blaise s'enfla et prit vie, ses enchantements aussi visibles pour moi, dans cette nuit qui s'assombrissait, que la lune qui se levait. Malgré nos pas mesurés, les taches de lumière des torches et des lanternes se réduisirent vite à des pointes d'épingle jaunes parsemées au milieu des étoiles à la vive clarté. Nous chevauchâmes sans converser durant plus d'une heure, nos oreilles et nos pensées fixées sur la route derrière nous, Blaise en tête, puis les femmes, et moi-même à l'arrière. Des sabots martelèrent

la route tassée, mais personne ne s'approcha de nous.

À peu près au moment où les dernières faibles vibrations de poursuite furent couvertes par l'urgence maussade de nos propres montures, Catrin se retourna en selle.

— Seyonne, il faut que nous nous reposions bientôt.

— Non, dit la princesse, je peux continuer à avancer.

Je fis un signe de tête à Catrin et m'avançai jusqu'à Blaise.

— Sommes-nous bien loin ? demandai-je. Ça ne fait pas longtemps, mais je ne détecte plus personne derrière nous.

Les yeux de Blaise étaient comme

des puits de charbon dans son visage blanc, et de la sueur lui perlait au front.

— Un autre quart d'heure, dit-il, la voix rauque. J'essaie de nous emmener plus vite.

— Encore un petit moment et nous serons hors de danger, annonçai-je, retournant me placer à côté des femmes. Puis nous nous arrêterons et nous reposerons un peu. Nous pourrons faire le reste du trajet plus tranquillement.

Sur le visage de la princesse se lisaient toutes la férocité et la détermination de ses ancêtres derzhi. Alors que je reprenais ma position à la traîne, Catrin ralentit, adaptant l'allure de son cheval sur la mienne.

— C’est celui dont Fiona nous a parlé ? interrogea-t-elle à mi-voix en indiquant Blaise de la tête. Celui né… possédé ?

— Oui.

Le malaise à peine réprimé de Catrin effaça la chaleur de son accueil dont je gardais le souvenir. Je relâchai l’emprise ferme que je maintenais sur mes yeux de démon depuis que je l’avais reconnue, exposant le feu bleu derrière leur coloration noire normale de peur que, d’une manière ou d’une autre, elle ne se soit fait l’illusion que je n’avais pas accompli l’acte pour lequel elle m’avait condamné.

— Il est uni à un démon depuis sa

naissance, dis-je, et c'est un homme bon et honorable, qui est la survivance de ce que notre race est censée être. Le sortilège que tu sens émaner de lui est en train de sauver nos vies.

Les mots sortirent plus durement que je n'en avais l'intention.

— Donne-moi un peu de temps, Seyonne. J'essaie de comprendre.

Elle tenait ses rênes avec raideur. Après un coup d'œil inquiet à mon visage, elle garda les yeux rivés sur le dos de Lydia.

— Que fais-tu à Zhagad ? demandai-je, ni prêt à m'excuser ni prêt à pardonner pour l'instant.

— Je vous cherche, Fiona et toi, répondit-elle. Le seul endroit que je

connaissais pour commencer était le prince Aleksander. Quand j'ai entendu les histoires de sauveteur ailé, j'ai su que tu devais être avec lui, mais, bien sûr, cela ne m'aidait pas à te trouver. J'ai donc recherché la princesse, et me suis servie de la ruse de « l'ami étranger » pour entrer la voir. Après lui avoir parlé un peu, appris quel genre de femme elle était, j'ai estimé que le prince ne pourrait l'abandonner pour toujours. Rester près d'elle semblait mon seul espoir. Ils vont bien ensemble, n'est-ce pas ?

Catrin avait voyagé avec Aleksander et moi lors du périple à Parnifour et de notre confrontation avec

le Seigneur des Démons. Reprenant le rôle de mentor de son grand-père auprès de moi, elle avait travaillé avec ténacité pour m'aider à me préparer à ma mission dans cette bataille. Je lui devais au moins un avis franc.

— C'est un couple conçu par les dieux, acquiesçai-je.

— Toute cette histoire de la réprimander à Zhagad, de prendre une nouvelle épouse… il essaie de la protéger.

— Oui.

Nous fîmes halte peu après cela. Lydia tombait d'épuisement, et j'eus un moment peur que nous soyons incapables de la faire descendre du cheval.

— Monstrueuse vache maladroite, grogna-t-elle lorsque Blaise et Catrin aidèrent à l'amener à terre près du feu de goudronnier que je faisais flamber. J'ai gagné toutes les courses de chevaux que j'aie jamais faites, et une marche lente d'une heure me rend maintenant faible comme un poulain nouveau-né.

— Nous allons vous trouver quelque chose à manger, ma dame, dit Catrin en enroulant une cape autour des épaules de la princesse. Vous vous sentirez mieux après cela.

— Si je pouvais juste avoir du nazrheel, j'irais mieux, corrigea Lydia. Donnez-moi de quoi le préparer, pour que je n'aie pas à me relever, puis vous

pourrez partir avec Seyonne. Tous ces mois, vous avez été si impatiente de parler avec lui.

— Je prendrai soin de la dame, assura Blaise, qui semblait davantage lui-même à présent que nous étions arrêtés. Vous deux, allez-y si vous voulez.

Je me levai, et sentis immédiatement trois paires d'yeux me regarder. Ma chemise était raide du sang du traqueur. Ma main et mon poignet droits en étaient couverts. Je ne m'en étais même pas rendu compte.

— Vous avez saisi mon signal, alors, dit Blaise, rompant le silence embarrassé. Je pensais que l'homme préparait un mauvais coup. Êtes-vous

blessé ?

— Je vais bien. (Je n'allais pas me justifier de les avoir protégées.) Catrin, veux-tu marcher ou non ?

Catrin se leva, et son regard passa de moi à Blaise. Le hors-la-loi s'inclina devant la princesse et lui tendit une gourde d'eau pour patienter.

— Je m'appelle Blaise, madame…

Il commença à retirer des provisions d'un petit sac.

Ils nous laissèrent donc, Catrin et moi, nous dégourdir les jambes… et aplanir les difficultés dans notre longue amitié. Je sentis qu'elle commençait à parler plusieurs fois, tandis que nous nous éloignions du feu joyeux et entrions

dans les dunes éclairées par les étoiles. Mais elle ne semblait pas y parvenir.

— Tu n'as pas à avoir peur de moi, dis-je enfin. Je ne cherche pas la vengeance et, même si j'en ai un qui vit en moi, je ne suis pas un démon. Tout ce que Fiona vous a raconté – sur notre histoire, le monde démoniaque, la séparation, lorsque nos ancêtres ont divisé nos âmes – est entièrement vrai. Mais je n'ai pas tué Tégyr ni…

— Seyonne, Ysanne est morte.

Je secouai la tête, comme si elle avait prononcé une question au lieu d'une réponse. Ces mots n'allaient pas ensemble. Je continuai à marcher en grimpant une montagne de sable, aux flancs escarpés, qui me tirait sur les

genoux et les chevilles.

Catrin marchait péniblement, avec persévérance, à mon côté, faisant deux pas pour chacun des miens.

— Elle faisait équipe avec Hueil, un des étudiants de Gryffin, qui avait incroyablement bien progressé et réussi son test environ trois mois plus tôt. Nous en avions perdu tant d'autres, et Ysanne était déterminée à ce que nous ne perdions pas Hueil. Elle n'a donc pas voulu laisser une autre Aife tisser pour lui. Nous ne savons pas si Hueil a été fait prisonnier, blessé au cours du combat, ou s'il n'a pas voulu, ou pas pu, abandonner la bataille et sortir, mais Ysanne n'a pas fermé le portail. Elle a

tenu plus de trois jours. Hueil n'est jamais revenu, et Ysanne ne s'est jamais réveillée.

Mes pieds continuèrent à avancer. Mon sang continua à couler. Mes poumons continuèrent à faire entrer et sortir l'air avec grande difficulté. Mais tout le reste au monde ralentit pour s'immobiliser. *Ysanne. Morte.* Je grimpai, toujours plus haut, l'imposante dune, avançant péniblement dans du sable tombant en cascade, incapable de parler, incapable de penser à la signification des mots, comme si le sable s'infiltrait à travers mes yeux, mes oreilles et mes pores, comme s'il me remplissait l'estomac et les poumons, me bouchait l'esprit, me noyait.

J'avançai jusqu'à la crête en trébuchant, et contemplai l'immensité du désert. Vide. Le monde était vide. Un poing de géant me comprimait la poitrine, mais je ne pouvais ni crier ni pleurer. Le sable me privait de souffle et de larmes.

Ce ne fut qu'au bout d'un long moment à me tenir dans le vent froid de la nuit que je pris conscience que Catrin était debout à mon côté, oublieuse des bourrasques qui fouettaient ses cheveux noirs autour de son visage.

— Au cours des premiers mois après Dasiet Homol, les démons ont été tranquilles, dit-elle. Certains de nous ont murmuré que Fiona avait peut-être eu raison. Les démons n'avaient peut-être

plus besoin d'âmes humaines. Personne n'osait prononcer ton nom. Ysanne ne l'aurait pas permis. Elle poursuivait la corruption avec vengeance, comme pour apaiser son âme de ce que nous t'avions fait… pour le justifier. Beaucoup ont commencé à s'indigner de sa dureté. Mais ensuite, il y a quelques mois, des Pisteurs se sont mis à envoyer des histoires de nouvelles possessions démoniaques, pires que tout ce que nous avions vu depuis des années – des actes atroces, de la folie virulente, des horreurs correspondant à nos pires expériences.

Le récit de Catrin força mon esprit paralysé à se mettre en marche. La possession démoniaque aurait dû

s'achever avec le déménagement à Kir'Navarrin. C'était une raison d'ouvrir la porte… pour que les rai-kirah puissent retrouver un semblant de vie et ne soient pas obligés d'envoyer les chasseurs dans les âmes humaines, pour récolter ce qu'ils pouvaient de la sensation physique et de la mémoire. À moins que… Quelques démons avaient été laissés à Kir'Vagonoth. Les fous. Les chasseurs gastaï cruels et brutaux, qui m'avaient gardé en captivité pendant huit mois, torturant mon esprit et mon corps jusqu'au bord de la ruine. Quelques autres rai-kirah étaient restés pour garder les fous, jusqu'à ce que ceux qui passaient dans Kir'Navarrin puissent

découvrir comment guérir leurs frères cruels. Et si les Gastaï fous s'étaient échappés pour chasser de nouveau ?

Catrin m'incita à m'asseoir. Privé de volonté, je lui obéis, et elle s'installa près de moi, serrant bien sa cape marron contre le froid.

— L'interruption nous avait donné le temps de faire progresser quelques étudiants gardiens plus vite, et lorsque les messages se sont mis à arriver des Pisteurs, nous nous sommes donc crus aussi prêts que possible. Mais les combats ont été terribles. Le premier mois, les jeunes Gardiens ont été forcés de se retirer de tous les conflits. En même temps, nous avons commencé à perdre des Pisteurs, des Consolateurs et

des messagers, plus de cinquante – presque toutes les personnes que nous avions envoyées dans le monde. Puis nous nous sommes mis à perdre des Gardiens aussi. Leurs Aifes ont dit qu'ils ne mouraient pas.

— Faits prisonniers, murmurai-je sur un ton engourdi. Tombés dans l'abîme. Dieux, ayez pitié… (Les agonies de ma captivité dans les gouffres des Gastaï hantaient encore ma mémoire. D'autres Gardiens étaient à présent obligés d'endurer l'horreur que j'avais connue, mais sans mon expérience, sans la lueur de vérité que j'avais possédée, sans l'espoir furtif d'évasion que la veille fidèle de Fiona

m'avait fourni.) Combien de perdus ?

L'effroi se posa sur mes épaules, tel un joug de fer.

— Tous, Seyonne. Trois captifs. Deux plus gravement blessés. Deux morts. Deux Aifes mortes avant Ysanne, une laissée possédée. Chaque partie est déjà horrible, mais si on retourne en arrière et qu'on regarde l'ensemble, les choses sont bien pires. Autant que je puisse l'estimer, tout s'est produit en même temps : l'assassinat de l'empereur… et le nouvel assaut des démons… l'effondrement de l'empire… nos Pisteurs morts et les Aifes, et les Gardiens morts ou prisonniers. Comprends-tu, Seyonne ? L'Ezzarie est un vrai désastre, et tout ce que nous

avons craint est en train d'arriver. Nous avons perdu la guerre contre les démons.

La guerre contre les démons perdue… C'était impensable. Et l'empire… l'Ezzarie… Ysanne…

— Pourquoi, au nom des dieux, es-tu venue auprès de moi ? demandai-je. Vous devez penser que c'est ma faute.

Que pouvaient-ils croire d'autre ?

— Je ne peux négliger cette possibilité. Et, oui, j'ai peur de ce que tu es devenu. (Catrin posa la main sur mon menton, attira mon visage vers elle et me força à la regarder.) Mais, quoi que tu sois, je crois aussi que l'âme que je connais comme Seyonne vit encore. Tu ne m'as pas demandé le nom des jeunes

Gardiens faits prisonniers.

— Les noms ? (Je ne pouvais imaginer ce qu'elle pensait.) Quelle importance cela aurait-il ?

— Hueil, Olwydd… et Drych.

— Drych ! (Le nom fendit la nuit, telle une épée étincelante.) Il a survécu…

À la fin du jour où j'avais ouvert la porte de Kir'Navarrin, le jeune Gardien, mon propre disciple, avait été le seul témoin vivant de mes actes. Mais il avait été trop profondément blessé pour donner sa déposition, et ma femme, la reine, m'avait donc condamné à mourir.

— Oui. (Les yeux noirs de Catrin se remplirent de larmes, chose rare pour cette femme de détermination et de

devoir.) Durant des jours après ton évasion, il a été proche de la mort, et il est resté sans connaissance pendant plusieurs semaines. Mais lorsqu'il s'est enfin réveillé, il m'a tout raconté de cette bataille. Comment tu l'as mis en garde contre Merryt et lui as sauvé la vie. Comment tu as si désespérément essayé de sauver les autres. Nous pensions que le démon t'avait corrompu, fait tuer tes propres frères gardiens, et pendant tout ce temps tu essayais de les sauver, et de nous sauver. Oh, enfant de Verdonne, Seyonne, tu nous as tous sauvés, et nous avons failli te tuer pour cela.

— Ysanne l'a-t-elle su ?

L'espoir flamboya, comme une dernière étincelle dans les cendres.

Catrin secoua la tête.

— Elle n'aurait pas écouté, et Drych aurait été jugé corrompu, et évité ou exilé. Je lui ai conseillé de garder le silence jusqu'au bon moment. Je suis tellement navrée.

Mais le bon moment n'était jamais arrivé, et Ysanne était donc morte en me croyant son ennemi, en croyant que ma corruption avait déchaîné cette terreur sur le monde. Catrin doutait même encore de moi. Et s'ils avaient raison ?

Mon amie et mentor me prit les mains.

— Nous avons besoin que vous

nous disiez que faire, Seyonne. Fiona et toi. Ysanne n'a jamais nommé d'autre kafydda, ce qui fait de Fiona notre reine légitime. Après le décès d'Ysanne, Drych a témoigné devant le Conseil. Certains l'ont cru. D'autres non. Mais nous avons rassemblé assez de soutien pour que les autres au Conseil m'envoient trouver Fiona et la ramener chez nous. J'ai pris sur moi de te trouver aussi.

— Blaise peut ramener Fiona, dis-je en refermant les bras sur moi, contre le froid. Et j'irai chercher Drych et les autres. Je ne les laisserai pas là-bas.

Pas dans l'abîme de Kir'Vagonoth. Mais, avant de pouvoir risquer ce dangereux voyage, je devais effectuer

l’autre. D’abord franchir la porte de Kir’Navarrin et lutter contre mon démon, puis affronter le prisonnier de Tyrrad Nor et découvrir ce que, au nom des dieux, j’avais fait.

Chapitre 26

Nous arrivâmes à Taíne Keddar tôt le matin. Même si Blaise avait travaillé dur pour nous emmener par la route la plus courte possible, nos haltes fréquentes pour que Lydia se repose prolongèrent notre voyage toute la nuit. Blaise, le visage ridé de fatigue, était affalé sur sa selle lorsque nous franchîmes la crête de la dernière côte raide menant au bord de la vallée.

— Mille pas en descendant dans cette direction, dit-il en faisant un signe de tête vers le bas du sentier, et en allant

chercher à l'évidence profondément les mots. Il y a deux blocs de roche de la taille d'une maison. Sur la droite se trouve un petit chemin qui mène à une cédraie. Restez là. J'enverrai quelqu'un avec de la nourriture. (Il arrêta d'un geste notre inquiétude sur son état.) Ça va aller. Il faut que j'obtienne la permission d'amener la dame où elle a besoin d'aller.

Il ne précisa pas de qui, mais se transforma et s'envola.

Nous mîmes pied à terre dans l'intimité fraîche de la cédraie et Catrin roula sa cape pour faire un oreiller à Lydia, si fatiguée que ses larmes coulaient librement, malgré ses efforts acharnés pour les contrôler. À cause de

cette dure chevauchée, de notre inquiétude pour la princesse et de notre lutte contre le sommeil, Catrin et moi ne trouvâmes pas le temps de parler davantage.

En vérité, j'avais été enfermé dans mes propres pensées, essayant de conjurer le visage d'Ysanne le jour de notre mariage, ou celui où nous avions su qu'elle attendait un enfant, ou lorsque nous avions exulté lors de notre première victoire dans un combat de démon. Mais tout ce que je pouvais visualiser était son expression la dernière fois que je l'avais vue – l'horreur et la révulsion lorsqu'elle avait reconnu du feu démoniaque brûlant

dans mes yeux.

J'avais donc abandonné un deuil inutile, et passé en revue mes actions des quatre dernières années. Avais-je eu tort de faire sortir les rai-kirah de Kir'Vagonoth ? M'étais-je trompé en rassemblant les pièces de l'histoire ezzarienne ? Mon ignorance et ma fierté avaient-elles apporté la ruine à trois mondes ? Et ma confiance naïve après le siffaru – penser que, d'une façon ou d'une autre, j'étais assez sage, ou assez pur, ou assez fort, pour transformer un monstre, alors que je n'avais aucune idée de son pouvoir… Quel genre d'idiot étais-je ? Je ne parvins à aucune nouvelle conclusion, à part que je ferais mieux de cesser de réfléchir sous peine

de me paralyser de culpabilité. Que je doive inverser ce que j'avais mis en mouvement, ou simplement parcourir la route jusqu'au bout, les réponses que je cherchais ne pouvaient se trouver qu'à Kir'Navarrin. Le moment était venu.

Une demi-heure après le départ de Blaise, le jeune Matteï monta péniblement la colline jusqu'à notre lieu de repos, apportant un panier de nourriture fraîche, une gourde de vin et une guérisseuse corpulente et compétente nommée Corya. Matteï prit nos chevaux pour les nourrir et les abreuver tandis que je présentais Corya aux femmes.

Corya ne perdit pas de temps. Elle

me flanqua quelques fruits et du fromage dans la main et me fit signe de m'éloigner.

— Allez-vous-en maintenant, monsieur, pendant que je m'occupe de cette jeune femme. Même si ce n'est pas la plus confortable des chambres, nous devons nous assurer que la mère et l'enfant ont bien supporté le voyage.

— Je suis la fille d'un guerrier derzhi, intervint Lydia, son visage poussiéreux strié des traces blanches de ses larmes. Un voyage d'une nuit à cheval ne peut faire de mal ni à mon enfant ni à moi. (Elle me jeta un regard accusateur.) Tu ne laisseras pas le maudit prince voir ces satanés pleurs ? Tu diras que c'est du sable dans mes

yeux, ou l'éclat du soleil. Bien sûr, il n'est absolument pas nécessaire que je le voie. Un peu de repos, et je pourrai refaire du cheval. Ton aimable ami m'amènera dans cet autre endroit, et je ne serai pas obligée de le voir.

— Mon Dieu, femme, si un peu d'eau salée est le seul résultat de cette aventure, alors aucun homme de n'importe quelle race ne pourra vous faire de reproches, s'exclama la guérisseuse. Même un minable Derzhi.

— Ah, vous ne connaissez pas mon minable époux ! Il pourrait faire de tels reproches à un glacier qu'il fondrait pour se défendre. Pourquoi n'y a-t-il pas de déesse derzhi pour remédier à cette

condition bestiale ? Mon mari est un prêtre d'Athos, et lui et son dieu sont de la même espèce, ils nous rendent tous malheureux, nous qui vivons sans cuirasse. Et Druya… un taureau. À quoi sert-il ?

Corya gloussa et caressa les cheveux roux de la princesse de sa main robuste.

— En Thrid, certains vénèrent une déesse qui mange ses hommes. Mais elle n'a rien fait pour nous les mères non plus, car elle laisse les bâtards planter leur graine en elle, avant de les tuer. Vous ne devez pas vous tracasser, pourtant. Tout est fini assez tôt, et nous, qui l'avons déjà fait, saurons toujours comment nous occuper de vous, les

novices.

En un clin d'œil, Corya étala une couverture propre, me permit de retarder mon départ assez longtemps pour aider à poser la princesse dessus, puis suspendit nos capes à des branches de cèdres, pour créer un écran.

— Maîtresse… Catrin, c'est cela ? Peut-être que, comme la dame est à l'aise avec vous, vous voudriez rester et lui tenir compagnie ?

Je dis aux femmes que je resterais à proximité, au cas où elles auraient besoin de moi ; puis je traversai la pente en flânant et grimpai à un rocher affleurant, où je pouvais m'asseoir et regarder la vallée tout en mâchonnant

des prunes aigres et du fromage de chèvre. La lumière fortement inclinée sculptait les rochers et les arbres en un relief profond, transformant l'herbe en velours et les mares et ruisseaux en or bruni. De minuscules silhouettes de gens et d'animaux se déplaçaient sans bruit dans ce paysage lointain, la distance masquant leurs identités, émotions et imperfections. Quelques heures d'une telle isolation, pensai-je, loin des exigences incessantes de la douleur et du chagrin, de l'amour et du désespoir, et je pourrais peut-être saisir une certaine sorte de clarté.

Mais la paix qui s'installait fut bientôt rompue lorsqu'un milan cria, plongeant vers son petit déjeuner sur les

rochers, juste en dessous de moi, et que des pas crissèrent sur le chemin gravillonné menant à mon nid d'aigle. Chose étonnante, celle qui parla dans mon dos ne fut pas Catrin, mais Élinor.

— Blaise m'a dit ce qui s'était passé, déclara-t-elle. Le prince est avec Gorrid et Admèt dans la tente de commandement, à travailler sur des plans pour le raid. Si vous souhaitez le rejoindre pour lui donner les nouvelles, je resterai avec la princesse, jusqu'à ce qu'elle puisse faire le reste du chemin. Mon frère vous emmènera, vous et le prince, rendre visite à la dame ce soir.

— Ce ne sera peut-être pas nécessaire, murmurai-je en jetant un

coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Je ne comprends pas.

— Il se peut que je ne dise pas à Aleksander qu'elle est ici… ni rien de tout cela. Je n'ai pas décidé.

— Décidé ? Quel droit avez-vous de décider d'un tel sujet ? (C'en était fini de notre jeu de courtoisie. Ses narines frémirent et sa voix se brisa de passion et d'indignation.) Même un Derzhi mérite de savoir qu'il a engendré un enfant, avant d'affronter la mort. Avez-vous fini par croire ce que tout le monde dit de vous ? Seuls des dieux jouent aussi cruellement avec le cœur des gens.

D'une manière ou d'une autre, la franchise simple de son accusation mit

mon chagrin et mes mauvais pressentiments au premier plan, les faisant exploser comme le cœur en fusion d'un volcan qui a trouvé le point faible dans la calotte rocheuse de la montagne.

— Je ne suis pas un dieu ! criai-je en me levant d'un bond. Je n'en ai pas la prétention. Je suis si loin de leurs bonnes grâces que je ne pense pas pouvoir retrouver un jour mon chemin de retour. Regardez-moi. (Je plantai ma main devant son visage. Du sang avait formé une croûte dans les crevasses de ma peau et sous mes ongles.) Il y a tant de sang sur mon âme qu'il s'échappe de ma peau même. J'ai tué un homme la nuit

dernière, sans y réfléchir à deux fois, parce que je le suspectais d'être une menace et que j'avais peur. J'ai tué dix-sept Veshtari à Andassar… certains bien après qu'ils eurent cessé de constituer une menace pour leurs prisonniers… parce que je les haïssais, eux et ce qu'ils font. Il se peut que je sois à moitié fou à cause de ce que j'ai fait, et de ce que j'ai encore à entreprendre, mais j'en connais vraiment l'horreur, et je la ressens, et je la crains. Je *suis* humain, Élinor, alors ne me dites pas ce qui cruel et ce qui ne l'est pas.

Elle tint bon, son charmant visage sévère et dur, confirmant mon auto-jugement, quoique sceptique sur ma capacité à donner une juste estimation de

la cruauté.

— Aleksander est mon ami. J'ai dû le regarder céder tout ce qui avait un sens pour lui, le voir apprendre de dures et terribles leçons sur le monde, des leçons que vous saviez déjà à dix ans. Oui, cet apprentissage a fait de lui un homme meilleur, mais cela ne rend pas plus facile le fait de voir quelqu'un qu'on aime souffrir autant. Et maintenant, si je lui annonce que cette unique chose si précieuse n'est pas perdue, comment va-t-il admettre de la reperdre entièrement ? J'ai affronté cette même vérité la nuit où j'ai vu pour la première fois mon enfant dans vos bras, et où votre frère m'a parlé du sort

tragique de folie qui l'attendait. Depuis ce jour, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour réparer ce monde brisé, mais j'ai peur que mes actes m'aient détruit, moi et tout ce à quoi je tiens, alors ne me dites pas combien je suis cruel d'épargner à mon ami un unique chagrin.

Je commençai à descendre la colline, la laissant en possession des rochers. Mais je n'étais pas encore à mi-descente que je fis demi-tour et regrimpai, assez loin pour la voir debout où je l'avais laissée, le vent tirant sur sa robe bleue râpée, ses yeux bien fermés, sa main gracieuse, capable, pressée fermement sur sa bouche. Maintenant que j'avais évacué un peu de ma fureur,

j'avais gagné une petite partie de la clarté que je recherchais. Entre toutes choses, je devrais reconnaître la peur. Peut-être que prononcer les mots douloureux à haute voix soulagerait cet effroi qui rongeait son cœur généreux.

— Je ne vous enlèverai pas Évan, Élinor, lui lançai-je. Jamais. Mon fils est la seule parcelle d'innocence qui reste en ce monde, et j'endurerais n'importe quoi pour le garder en sécurité, aimé, ignorant des terreurs que je connais. Sa mère est morte. Il est à vous. Maintenant, je vous ai donné tout ce que je pouvais. Laissez-moi tranquille.

Finalement, je décidai que je ne

pouvais cacher la vérité à Aleksander, quelles qu'en soient les conséquences douloureuses. Élinor avait raison. Un homme s'embarquant dans une telle voie avait le droit d'en connaître les enjeux. Mais je n'allais pas lui *dire*. Il entrerait dans une rage folle, maudirait l'entêtement de Lydia, et inventerait quelque moyen d'éviter la tentation de la voir. Alors, tard cet après-midi-là, lorsque le prince me trouva à éviter le sommeil dans l'obscurité fraîche de notre cabane dans l'oliveraie et posa la question que j'attendais, j'éludai soigneusement la réponse.

— Je lui ai tout raconté, Monseigneur, exactement comme vous l'aviez demandé. Elle ne l'a pas bien

pris.

— Maudit soit son cœur obstiné. Qu'a-t-elle fait ?

— Vous n'avez pas à avoir peur. Sa décision est suffisamment définitive. Elle a déjà fait connaître sa position à Édik. (Je me levai d'un bond, et lui fis monter le sentier en direction de la tente de Blaise.) Maintenant que Farrol et vous avez terminé vos affaires, Blaise attend pour nous conduire quelque part. Je vous expliquerai tout ensuite.

Mon devoir serait alors accompli, et je prendrais congé de lui.

Notre destination était la seconde des deux vallées cachées – Taíne Horèt, l'appelait Blaise. La lumière baissait

lorsque Blaise, Aleksander et moi fîmes halte en altitude sur sa face sud, et regardâmes en contrebas une vaste étendue de prairies herbeuses, avec en leur centre un petit lac. Quoique plus rocheuse et moins boisée que Taíne Keddar, la vallée était densément peuplée. D'après le nombre de feux surgissant dans le crépuscule, il semblait que des centaines de gens vivent là. De nombreux moutons et chèvres broutaient les pâtures, et nous pouvions voir au moins trois villages distincts.

Le plus grand se trouvait à l'extrémité ouest de la vallée. À travers les prairies rocheuses étaient disséminées des dépendances en bois et des enclos pour les animaux, tandis que

le village lui-même était niché à l'abri de trois grottes larges et peu profondes, dans les falaises de la paroi de la vallée. Le deuxième village se situait au milieu des bosquets de cèdres et d'oliviers, à l'est de la vallée. De la fumée s'élevait de quelques maisons éparses en bois, aux toits de branches tressées. Un ensemble impressionnant de grandes tentes, montées du côté nord de la vallée, y compris une vaste tente au centre, composait le troisième village. Sur cette tente centrale flottait un étendard tout à fait inconnu de moi, un dragon avec un serpent dans la gueule.

— Taíne Horèt est la moins hospitalière des deux vallées, nous dit

Blaise alors que nous grimpions à cheval l'étroite piste escarpée. Mais aussi la plus reculée et la plus difficile à trouver. J'ai exploré la région trois jours avant de voler assez haut pour la découvrir. On appelle cette crête « le mur de protection », et à juste titre. Vous pouvez vous tenir n'importe où à Taíne Keddar et jurer qu'il ne pourrait rien y avoir derrière les falaises. (Un sourire lent baigna son visage fatigué.) Il vous aurait fallu considérablement plus de temps pour arriver ici si vous n'étiez pas avec moi, même si vous aviez pu trouver le chemin vous-mêmes.

— Depuis combien de temps avez-vous des gens ici ? soufflai-je, éberlué de voir la multitude qui demeurait dans

un tel endroit.

— Eh bien, voyez-vous, ce ne sont pas « mes » gens. Ils se sont installés ici longtemps avant que j'arrive… très longtemps, vraiment. C'est pourquoi je demande la permission avant d'entrer ou d'amener des invités. Et c'est pourquoi nous devons mettre pied à terre et approcher avec respect… (Blaise balança la jambe par-dessus la croupe de son cheval gris et se laissa tomber sur le sentier.)… sauf vous, seigneur Aleksander. Ils s'attendront à voir un Derzhi à cheval. Leurs coutumes se maintiennent depuis aussi longtemps que les vôtres.

Déconcerté, je mis pied à terre et le

suivis sur la piste en pente raide. Alors que nous descendions à travers un chaos d'énormes rochers rouges et de pins rabougris, Blaise et moi en tête, Aleksander derrière, nous fûmes confrontés à trois sentinelles : un Manganar à la barbe châtain muni d'une épée, un Suzaini qui portait une épée courbée et était vêtu d'un haffaï jaune, et un adolescent thrid dégingandé qui avait son arc bandé, une flèche encochée et pointée vers mon cœur.

— Mes salutations, Thério, Vunaz, et… est-ce-toi, L'Avan ? Cela fait une demi-année que je ne t'ai vu, mon garçon. J'espère que tu as eu de bonnes chasses. (La vue de Blaise adoucit les expressions féroces des trois hommes,

mais leurs armes restèrent prêtes tandis qu'ils regardaient attentivement autour du hors-la-loi, essayant d'entrevoir qui était derrière lui.) Vous venez probablement de prendre votre tour de garde. J'étais ici tout à l'heure, et j'ai expliqué à M'Assala que je reviendrais avec deux autres. (Blaise fit un geste vers moi.) Je vous présente mon bon ami et professeur, un Ezzarien qui ne dit pas son nom, comme c'est leur coutume. Nous avons amené une personne que vous attendez depuis très longtemps. Voici, mes amis, le seigneur Aleksander Jényazar Ivaneschi zha Dénischkar, Premier-né d'Azhakstan.

Blaise s'écarta et tendit la main

vers Aleksander. Dès qu'ils virent le prince, les trois sentinelles méfiantes redressèrent les épaules, regardèrent droit devant elles et levèrent leurs armes, non en menace, mais en salut. Aleksander et moi échangeâmes un rapide regard confus.

— *Aveddi*, dit le Suzaini, inclinant la tête en parlant. Nous sommes honorés au-delà de toute expression que ce jour soit arrivé alors que nous montions la garde. Les vieillards vont se réjouir de votre venue.

— Vieillards ? *Aveddi* ? murmurai-je à Blaise en regardant Aleksander répondre à l'honneur qui lui était fait par un gracieux signe de tête, et un geste qui invitait clairement les sentinelles à

reprendre leur garde.

— Vous verrez, glissa Blaise, dont le visage était illuminé par la satisfaction devant cet échange de courtoisies.

Je vis alors qu'une partie de sa fatigue avait été due à l'appréhension de cette rencontre… quelle qu'elle soit. Il se mit à descendre le sentier comme avant, conduisant son cheval devant Aleksander. Derrière nous, une voix puissante entonna un chant qui perça l'air du soir, triomphant, rebondissant contre le mur de protection et les falaises tout autour :

— *Pas maru se fell marischat, Aveddi di Azhakstan.*

Je ne connaissais pas la langue du chanteur suzaini. Ses échos retentissaient encore à travers la vallée lorsque le Thrid se joignit à lui avec la même mélodie, mais dans sa propre langue… et puis le Manganar, également dans un dialecte inconnu de moi. Leur chanson aurait pu être tirée des os mêmes de la terre.

— Que chantent-ils ? chuchotai-je à Blaise.

— Ils disent « Notre défenseur arrive du désert, l'*Aveddi* d'Azhakstan ». Le Premier-né. C'est un chant plus vieux que l'empire. (Blaise tendit le doigt vers la vallée en contrebas.) Ceux qui vivent ici n'ont que

faire de l'empire derzhi, mais ils attendent depuis très longtemps un Derzhi précis. Je pense que leur attente a pris fin.

Des vieillards… plus vieux que l'empire… le défenseur venu du désert. Les histoires de Gaspar… Une lueur de compréhension flamboya en moi, comme la première étincelle qu'on fait jaillir dans les profondeurs d'une grotte.

— Vous avez pris un grand risque, je pense.

Blaise fronça son long visage avec ironie.

— Ne dites pas cela ! Je ne suis pas sûr que je l'aurais jamais amené ici de ma propre initiative. C'est votre foi qui m'a persuadé.

Je ralentis mes pas pour laisser Aleksander nous rattraper, pensant lui raconter ce que les chanteurs avaient dit.

— Monseigneur, les mots…

— Je sais. (Il ne baissa pas les yeux vers moi. Au lieu de cela, son regard parcourut la vallée, comme s'il pouvait voir le futur écrit dans le feu et l'ombre.) Peux-tu me trouver du sel ? En toute hâte ? Si tu voulais bien… comme à Drafa, mais trois portions. (Il jeta un coup d'œil à Blaise.) Trois ?

Blaise acquiesça de la tête.

Je me souvenais du cadeau d'Aleksander aux vieilles femmes, lorsque nous avions quitté Drafa, en vertu de l'antique coutume derzhi selon

laquelle un noble donne du sel à ceux qui le sustentent. Même en comprenant si peu la cérémonie imprévue de la nuit, je soupçonnais que son instinct ne le trompait pas. Je me retirai donc dans l'ombre, luttai contre moi pour prendre la forme d'un faucon, et m'envolai à la recherche de sel. Le temps que je revienne, transformé, et que je trouve Aleksander de nouveau, il était assis sur l'herbe avec un cercle de Thrid, au fond d'une cédraie éclairée par des torches.

Alors que je sortais discrètement de l'ombre pour m'asseoir derrière lui, le prince vida une tasse de bois et la rendit à un vieux Thrid. Blaise était assis entre Aleksander et le vieillard, légèrement derrière eux, traduisant pour

eux. La conversation était peu substantielle… des salutations cérémonielles et des reconstitutions généalogiques… mais, en écoutant et en observant le vieillard, je me rendis compte que c'était quelqu'un de très important. Je n'avais jamais vu personne avec autant de tatouages. Chaque mezzit de sa peau noire était marqué de lignes et de spirales d'encre, même son crâne rasé. L'étroite bande de tissu blanc enveloppée autour de ses reins, ses nombreux bracelets et un large collier de perles d'ivoire… des centaines de perles… couvraient davantage de marques. Les pères thrid portaient un tatouage pour chacun de leurs enfants et

stockaient leur richesse – leur héritage pour leurs enfants – en objets décoratifs d'ivoire prisés. Cet homme, à l'évidence, avait beaucoup d'enfants… ou peut-être était-il un père pour beaucoup qui n'étaient pas nés de son corps. Plus de deux cents ans s'étaient écoulés depuis que le peuple de Thrid était tombé sous le joug de l'empire. Était-il possible qu'un chef vive encore en exil, ici au cœur du désert ?

Pensif, étonné, je faillis oublier ma mission. Mais lorsque le vieillard et Aleksander se levèrent, je récupérai vite trois petits paquets dans ma poche – du sel quémandé auprès de l'intendant de Blaise et noué dans de petits carrés de lin déchirés de son mouchoir – et les mis

dans la main du prince. Il tourna la tête d'un coup sec et me fit un signe d'approbation. Sur son visage morose, il y avait le premier soupçon d'espoir que j'avais vu en une demi-année.

— *Na salé vinkaye viterre*, prononça-t-il en ouvrant la main devant le vieillard.

Le Thrid prit le minuscule paquet, sourit, et fit une profonde référence à Aleksander.

« Le sel donne sa saveur à la vie. »

Aleksander enfourcha son cheval et, en compagnie de Blaise, du vieillard et d'au moins vingt Thrid, il se dirigea lentement, à travers la vallée, vers la nuée de tentes. Je suivis, me tenant à

l'écart, regardant les Thrid lui dire adieu et un groupe de jeunes Suzaini venir le saluer. Les trois robustes guerriers, portant des haffaï rayés, et qui avaient de longues moustaches frisées et une barbe tissée de perles rouges, blanches et orange, escortèrent le prince jusqu'à la grande tente à l'étendard inconnu où attendait un homme puissamment bâti, d'une cinquantaine d'années. L'homme lui-même n'avait pas d'ornement à part les perles dans sa barbe frisée avec minutie, mais trois femmes vêtues de blanc se tenaient à ses côtés, chacune portant un tel poids d'argent que je me demandai comment elles pouvaient tenir debout. Ses épouses. Les trois jeunes gens

impressionnants qui avaient salué le prince étaient très probablement les fils de cet homme. D'après la déférence du reste de la foule – ceux qui nous apportèrent des coussins de soie, des plats de dattes et de gâteaux sucrés et des pots fumants de thé parfumé se prosternèrent devant notre hôte –, je commençai à comprendre les implications. C'était, lui aussi, un homme de rang considérable. Était-ce possible ? Les Suzaini avaient été l'une des toutes premières conquêtes de l'empire, plus de quatre cents ans auparavant. Après un siècle de rébellion et de résistance, la belliqueuse noblesse suzaini – les palatins – avait été

exterminée… C'est ce que tout le monde pensait.

De nouveau, Blaise servit de traducteur. Aleksander fut accueilli dans la tente de l'homme, et on lui offrit des rafraîchissements et des pipes remplies d'herbes aromatiques. Deux heures et des milliers de mots plus tard, le Suzaini embrassa Aleksander sur les deux joues, fit une révérence et lui donna son propre poignard. Aleksander lui offrit le paquet de sel et la bénédiction qui complétait le don.

Après tout cela, ce ne fut pas une surprise lorsque les dignitaires suzaini escortèrent Aleksander jusqu'au village niché dans la paroi ouest de la vallée. Et j'aurais pu conjurer l'image du

Manganar aux cheveux blancs qui se tenait avec un faucon chaperonné, perché sur son poing ganté, à attendre de saluer l'Aveddi. Le vieillard était droit et large d'épaules, et son long pantalon, sa tunique blanche aux manches amples qui lui arrivait au genou et sa ceinture tissée colorée étaient exactement ceux que l'on pouvait voir sur de vieilles tapisseries dépeignant les hommes de la tribu manganar qui s'étaient rendus aux conquérants impériaux. Tous les hommes et femmes manganar debout dans le cercle de lumière du feu portaient cette tenue des plus traditionnelles, et avec elle le gualar, le vêtement de laine tissé, à plusieurs

poches, qui leur couvrait la tête, dans les couleurs et motifs duquel était tramée l'identification familiale. Mais l'homme large d'épaules, aux cheveux blancs, présenté sous le nom de Yulaï portait un gualar blanc immaculé, la couleur qui était la combinaison de toutes les couleurs, nous indiquant que la famille de Yulaï était la combinaison de toutes les familles. Le gualar blanc était le symbole des rois du Manganar.

Je m'assis sur le sol rocheux, derrière Aleksander, tandis qu'il acceptait l'hospitalité de nazrheel et de pommes épicées et écoutait solennellement Yulaï raconter l'histoire de la fuite de ses ancêtres devant l'empire conquérant. Le fils d'Yulaï, un

homme d'une cinquantaine d'années présenté sous le nom de Terlach, était assis à la droite du vieillard, à les observer en silence tandis qu'une vieille femme tannée au gentil visage appelée Magda, assise à sa gauche, versait le thé et l'interrompait librement pour ajouter des détails ou corriger l'histoire. Une foule d'hommes et de femmes manganar étaient assis et debout en cercle, autour du prince et du vieux Yulaï, à écouter, rire et faire leurs propres commentaires. Il se fit tard. La chaleur du feu me rendit somnolent, et en examinant le faucon de Yulaï, installé à présent sur un perchoir en bois près de l'habitation du vieil homme, je me demandai comment ce

serait de prendre ma forme de faucon et d'essayer de parler à l'oiseau. Peut-être pourrait-il me dire ce que tout cela signifiait.

Juste à ce moment-là, une légère perturbation éclata dans le cercle des auditeurs, d'un côté du vieillard. Un jeune enfant courut dans la lumière du feu et se jeta dans les bras de Magda, puis sur Yulaï, qui lui frotta la tête avec affection, et demanda qui le laissait rester debout si tard.

— M'man a dit, gazouilla le petit garçon. Dis « fais de beaux rêves », Gopa.

Gopa… grand-père.

— Fais de beaux rêves, petit, murmura Yulaï en souriant. Maintenant,

disparais !

Yulaï le mit debout et le poussa un peu, mais l'enfant fut tout à coup frappé de timidité devant tous ces gens, et tourna doucement en regardant le cercle de gens souriants. Évan. Ma langue était sur le point de l'appeler, mais au même instant il traversa l'herbe en un éclair, vers quelqu'un qui était de l'autre côté du cercle. Lorsqu'Élinor le prit dans ses bras, nos yeux se croisèrent, son regard noir me jetant un défi que je ne sus interpréter. La présence d'Évan était-elle un accident, une raillerie, un cadeau ? Elle disparut parmi les Manganar rassemblés, et sa posture m'invita à la suivre et à le découvrir. Mais je ne me

faisais pas confiance.

Dès que Catrin m'avait parlé des terribles événements en Ezzarie, les sons les et sensations de la vie ordinaire avaient commencé à s'émousser et à s'estomper. Ysanne était morte, et accepter cette réalité me prendrait beaucoup de temps. Pourtant, ce n'était pas le chagrin qui avait créé cette distance ; j'avais pleuré Ysanne il y a des années, tandis que nous vivions ensemble et nous éloignions l'un de l'autre. Mais, tout au long de ce dernier jour, mon esprit avait été assiégé par des visions : de prisons et de démons, des vents glacés de Kir'Vagonoth, de Gaspar et Fessa attachés à l'arbre, de Sovari pendu aux murs de Tanzire, les

entrailles rongées par les vautours… et du Madonaï assis à son jeu. Les images me consumaient, plus réalistes que le monde où j'évoluais. Tout au long de cette soirée magique, malgré mon immersion dans des événements de dimension historique, je n'eus pas plus l'impression d'en faire partie que si je regardais les abeilles d'Avrel bourdonner délibérément autour de leur ruche. Je n'étais plus à ma place ici. Mon devoir était ailleurs. La seule chose qui puisse peut-être adoucir ma résolution était mon fils. Je ne pouvais le permettre. Trois jeunes Gardiens étaient au supplice, à attendre que je les sauve.

Je ramenai violemment mes yeux vers le feu et mon esprit à la conversation.

— … reçu un invité dans notre maison ce jour, Aveddi, expliquait le vieillard, rayonnant. Selon notre coutume, nos hôtes sont traités comme notre propre famille, honorés et protégés tels nos propres fils et filles, partageant entièrement notre prospérité ou nos manques. Je crois comprendre que ce visiteur vous préoccupe particulièrement, alors je souhaite vous rassurer sur ma bienveillance. Il ne faut pas que vous soyez préoccupé en vous lançant dans la voie que vous avez choisie.

Aleksander, perplexe, hocha poliment la tête.

— Je vous remercie, seigneur Yulaï, mais…

Ce que le prince allait dire fut perdu à cet instant, car Lydia apparut juste derrière le cercle de lumière du feu, s'appuyant sur le bras de Blaise. Elle se tenait derrière Magda, au milieu des femmes et des enfants de la famille d'Yulaï. Une cape foncée, fluide, masquait sa condition, à demi cachée qu'elle était dans les ombres mouvantes. Ses boucles rousses étaient ramenées en chignon au sommet de sa tête, et sa fierté l'ornait comme aucune parure d'or ou d'argent n'aurait pu le faire. Mais la

seule couleur sur son visage était le reflet rosé de la lumière du feu.

Aleksander se leva lentement. Ses remarques s'adressaient au Manganar, mais ses mots et ses yeux n'étaient que pour Lydia.

— De nouveau, et au-delà de toute courtoisie, je vous remercie, seigneur Yulaï. Je ne pourrais rien demander de plus… rien de plus… que votre abri et votre protection pour ma femme. Mon seul souhait a toujours été de la voir en sécurité, car je l'aime comme le saint Athos aime la terre, et l'honore comme les étoiles témoignent de la déférence à la lune.

Il n'alla pas vers la princesse, restreint, peut-être, par une fierté

persistante, ou seulement par la délicate cérémonie de la nuit, les niveaux en cascade de déférence, de position et d'honneur, mais il tendit la main vers elle. En réponse, elle inclina la tête avec froideur, et resta où elle était. Aleksander rougit et retira sa main, s'inclinant avec raideur avant de fouiller sa poche pour en retirer le dernier paquet de sel.

Le regard du vieux Yulaï passa curieusement d'Aleksander à Lydia, mais son épouse chuchota à son oreille, et sa face ridée prit une expression de compassion.

— Il se fait tard, Aveddi, dit-il. Nous avons beaucoup à discuter, mais

cela a attendu un certain nombre d'années, et attendra quelques heures de plus. Ma maison est vôtre, cette nuit. Mon domestique Danéel sera à votre service pour vous montrer les appartements… si jamais vous aviez besoin de lui.

Aleksander força son regard à quitter la princesse et offrit le paquet de sel au Manganar, s'éclaircissant la voix avant de parler. Aux mots de bénédiction, il ajouta :

— Je serai honoré d'accepter votre hospitalité, roi Yulaï.

Le vieux roi se leva, congédia l'assemblée des amis et dignitaires, et la foule disparut rapidement dans la nuit. Avec une dernière révérence à

Aleksander, un baiser sur la main et une gentille étreinte pour Lydia, Yulaï et sa femme suivirent leurs serviteurs vers les maisons de pierre. Blaise chuchota à l'oreille de la princesse, puis vint me rejoindre.

— Je pense que nous allons devoir les laisser régler cela, dit-il. Je l'ai prévenu que nous attendrions un peu.

Mais Lydia n'aurait pas de nouveau besoin de nos services cette nuit-là, et Aleksander non plus. Le prince traversa le cercle de lumière du feu en bondissant vers sa femme, mais s'arrêta net avant d'avoir franchi toute la distance qui les séparait. Au lieu de cela, il tomba à genoux, inclina la tête et écarta les bras.

Il n'eut pas à attendre sa réponse longtemps. Lydia sortit des ombres et posa une main sur ses cheveux roux. Puis elle tendit le bras pour lui prendre le menton, et lui leva le visage pour qu'il voie l'émerveillement qui l'attendait.

— Quand prévoyez-vous de partir ? demanda Blaise doucement, lorsque je tournai les talons et marchai d'un bon pas vers la mare.

— Dès que vous pourrez m'y amener, dis-je. J'ai besoin que vous alliez chercher Fiona. Catrin a des nouvelles urgentes pour elle, et je dois parler avec elle avant de partir, apprendre tout ce qu'elle peut raconter.

— Je ne peux pas le faire cette nuit,

soupira-t-il. Je n’en peux plus. Et ce serait bien, je pense, que vous ayez une nuit sommeil, vous aussi, avant un tel voyage. Mais dans la matinée…

— Dans la matinée.

Chapitre 27

Au matin, Blaise, Catrin et moi arrivâmes à Dasiet Homol, la porte de Kir'Navarrin. J'entendais d'inconfortables échos des oracles de Drafa dans ma tête. Aleksander avait tout cédé, s'était mis à nu. Son impuissance s'était effectivement transformée en force. S'était-il trouvé un nouveau royaume dans le désert, comme Qeb l'avait prévu, au moment précis où il partait renverser son propre empire ? Et si les visions du garçon s'avéraient, alors qu'en était-il de celles de Gaspar ?

C'était là la pensée inconfortable.

« Remplir d'épouvante les cœurs de ceux que vous aimez est une chose difficile », m'avait dit Gaspar. Assurément, Aleksander, Blaise, Catrin et ceux que je connaissais parmi les hors-la-loi avaient craint ma folie, mais ils semblaient être parvenus à l'accepter. Mon horreur de ce que les humains pouvaient se faire les uns aux autres ne signifiait pas que je les exterminerais. J'avais l'intention de mettre fin aux jeux de Nyel.

Cependant, chaque pas en direction de la ligne de piliers blancs qui s'étendait au nord et au sud, à travers les collines du sud du Manganar, augmentait mon sentiment de séparation du monde

que je connaissais. « Pour donner un nom au sans-nom, et vous tenir de l'autre côté du gouffre insondable, en face de la lumière »… Je ne savais décider si la douleur dans mon ventre était de la terreur ou de l'anticipation… et c'était profondément troublant.

— Quand Fiona est-elle allée à Kir'Navarrin ? demanda Catrin, s'efforçant de voir à travers les paires d'imposants piliers, dans un soir moucheté de lumière, très différent du midi doré où nous étions assis à attendre Blaise et Fiona.

Derrière nous, les rangées de piliers couvraient un quart de lieue de prés secs, rocheux, presque jusqu'aux

montagnes du sud, qui marquaient la frontière de l'Ezzarie. Quoique nous soyons assis près de la paire la plus au nord, nous voyions un reflet des piliers devant nous, installés sur des pentes plus verdoyantes, parsemées de massifs d'arbres et de mares qui réfléchissaient la lumière du soir.

Je massai mon cuir chevelu, comme si mes doigts pouvaient dégager mes pensées des endroits sinistres où elles semblaient fixées. Il y avait presque deux jours que je n'avais dormi, la nuit dernière n'étant pas meilleure que la précédente. Chaque fois que je m'assoupissais, je devais de nouveau me réveiller pour échapper aux rêves qui me laissaient nauséeux et tremblant.

— Je pense qu'elle y est restée environ six semaines, cette fois, estimai-je. Blaise l'a fait traverser pour la première fois il y a quelques mois. Il dit qu'elle prévoyait un plus long séjour, mais qu'elle est tombée malade au bout de quelques semaines. Les rai-kirah ne connaissent rien aux maladies humaines, elle donc est sortie pour aller voir un guérisseur. Quelques jours à Taíne Keddar, et elle était prête à y retourner. Blaise vient ici tous les deux ou trois jours et ouvre le chemin, juste au cas où elle voudrait ressortir.

Une harde de coureurs des dunes monta nonchalamment le flanc de la colline à notre gauche et prit la fuite

quand ils nous remarquèrent, bondissant par-dessus une ravine à sec et disparaissant sur une autre colline. Je sortis des galettes de pain et du fromage d'un sac en tissu, les étalai sur l'herbe, puis les regardai comme si je ne pouvais pas vraiment me souvenir de leur fonction. Je ne pouvais supporter l'idée de manger. Ma peau bourdonnait par manque de sommeil. Ma langue me semblait pâteuse et mes mouvements gauches n'étaient pas tout à fait sous mon contrôle.

— Est-elle en sécurité ?

— Elle n'a pas dit grand-chose à Blaise, seulement qu'elle observait et apprenait tout ce qu'elle pouvait sur les rai-kirah et leur manière de vivre. Elle

affirme s'y sentir autant en sécurité que n'importe où dans ce monde. Il n'y a pas de monstres. Pas de combats.

Rien que le danger à Tyrrad Nor, qui semblait s'étendre sur tous les mondes.

— Toutes ces années, j'ai travaillé avec des Gardiens à enseigner les portails et la déambulation dans d'autres mondes. Savoir que je pourrais le faire moi-même… (La stupéfaction initiale de Catrin devant la porte ouverte s'était changée en observation déconcertée. Les Ezzariens avaient toujours vécu avec des merveilles.) Je serais probablement déçue si jamais je devais y aller. Ce ne pourrait être moitié aussi étrange que

toutes les choses que j'ai imaginées. D'après ce que nous voyons d'ici, l'endroit semble assez ordinaire.

— Ça ressemble beaucoup à l'Ezzarie, dis-je en pelant une petite orange aigre et en la posant sur le sac en tissu à côté du pain. Une rivière de la taille de la Dursk coule juste là, derrière cette rangée de collines, et derrière elle il y a une forêt de chênes et d'érables qui s'étend jusqu'aux montagnes – des sommets élevés, couronnés de neige, comme ceux aux alentours de Capharna et de Daël Ezzar. Il pleut tous les après-midi en été. Mais la nuit, tu saurais que ce n'est pas notre monde. La lumière des étoiles est presque aussi vive que notre pleine lune.

Catrin rompit un morceau de pain, mais s'interrompit avant de le porter à sa bouche.

— Je pensais que cela allait être la première fois que tu franchirais ce portail.

— Oui. La première fois. Le moment important. Le moment où tout changerait.

Elle jeta le pain sur le tissu et posa la main sur mon genou.

— Seyonne, tu trembles. Raconte-moi pourquoi tu as si peur. Je t'ai dit que je ne m'enfuirais pas.

Je m'écartai.

— Je n'ai pas le temps d'expliquer, Catrin. Il faut que je parle à Fiona et que

je continue. J'ai peur d'avoir attendu trop longtemps déjà. J'ai besoin d'être avec lui.

— Avec ce démon ? Je pensais qu'il était déjà…

— Il faut juste que je parte. (Je ne voulais pas parler de celui qui était assis à son jeu, à m'attendre.) Arrête de poser des questions.

Je savais que j'aurais dû parler de Nyel à Catrin. Elle, dont la sagesse pratique m'avait fait garder les idées claires pendant mes deux dernières années difficiles de Gardien, pourrait m'aider à donner un sens à mes devoirs et à mon avenir. Pourtant, même à ce moment où je voyais le monde à deux doigts du chaos et croyais qu'il

s'agissait de l'ouvrage de Nyel – et, d'une manière ou d'une autre, du mien aussi – je ne pouvais bannir l'image du Madonaï dans son impressionnante beauté. Parler d'une telle vision, ou de mes espérances et de mes peurs, s'apparenterait à faire courir la pointe d'un couteau le long de mon ventre et à écarter la peau pour exposer ce qui était dessous.

Catrin retira sa main.

— Je ne comprends pas. Comment peux-tu être si changé, et pourtant toujours l'homme que je connais ?

— Je ne suis *pas* l'homme que tu as connu… (Je me levai d'un bond et marchai jusqu'au bord même de la porte,

suppliant mentalement Fiona et Blaise de se dépêcher.)… et ne le serai plus jamais.

Enfin ! Blaise descendait à pied une route blanche poussiéreuse de l'autre côté de la porte, en compagnie d'une petite jeune femme ezzarienne au visage anguleux, avec un pantalon d'homme. Ses cheveux noirs étaient courts, et elle portait un sac sur ses étroites épaules.

— Maître !

Fiona monta une courte côte et franchit les piliers au trot, puis elle me prit les mains, sa poigne ferme m'exprimant tout ce qu'elle était gênée de dire en paroles. Elle était très maigre, plus que dans mes souvenirs, et, malgré

la tache momentanée de couleur sur ses joues parce qu'elle s'était dépêchée, elle était aussi pâle que les piliers eux-mêmes.

— S'agit-il d'une illusion, ou est-ce vraiment maîtresse Catrin ? s'exclama-t-elle, haussant les sourcils et inclinant la tête vers mon mentor. Je n'aurais jamais pensé la voir en compagnie d'une corruption telle que nous deux.

Fiona était peut-être maladroite avec les sentiments, mais elle n'était pas timide dans ses opinions. Elle avait été le fléau de ma vie pendant plus d'un an avant que nous commencions notre voyage à la recherche de mon fils, des

démons et de la vérité. Puis elle m'avait sauvé, d'abord en gardant un portail ouvert durant mes mois d'emprisonnement à Kir'Vagonoth, puis en m'arrachant de sous le poignard d'Ysanne, se condamnant à l'exil de la terre où elle avait pensé être reine.

— Elle est venue pour vous plus que pour moi, dis-je en me forçant à sourire et en soulevant le sac lourd de Fiona tandis qu'elle retirait ses bras des sangles. Vous vous contentez d'être amie avec des rai-kirah au lieu de les inviter à emménager.

Fiona était la seule avec qui j'aie jamais pu plaisanter sur Dénas. Peut-être parce qu'elle n'avait pas peur. Lorsque Fiona se mettait quelque chose en tête,

même si c'était la foi en un Gardien imparfait, elle était acharnée.

Fiona se laissa tomber lourdement près de Catrin, extrayant de son sac un livre mince, relié de cuir, et une gourde d'eau. Elle but une longue gorgée à la gourde, toussant un peu lorsqu'elle s'essuya la bouche, et leva les yeux vers Catrin.

— Pourquoi êtes-vous ici, Maîtresse ? Vous avez toujours été du genre à repousser les frontières de l'obéissance, à ce que je comprends, mais sur un sujet comme la corruption… après avoir permis à la reine de saigner votre ami presque jusqu'à…

— *Tienoch havedd, Kafydda*,

prononça doucement Catrin.

— Kafydda ? (Les yeux de Fiona s'écarquillèrent d'incrédulité.) Je pensais que ce titre cessait d'avoir un sens à l'heure où la reine déclarait que je n'existais plus. Ou avez-vous oublié ?

— La reine est morte.

Tandis que Fiona, choquée, écoutait une version concise du récit de Catrin, j'essayai de m'empêcher de les interrompre, de leur crier que rien n'avait d'importance, à moins que j'aille à Tyrrad Nor avec un certain semblant de mon propre esprit et que j'arrive à convaincre Nyel d'arrêter de jouer à ses petits jeux. Je fis les cent pas autour du feu, des piliers et des femmes. *Savoure ce moment*, me dis-je. *Écoute les*

oiseaux, sens l'air. Hume le parfum de l'herbe sèche. D'ici à une heure, il se peut que tu détestes l'odeur de la sauge et de la moutarde sauvage. Tu apprécieras peut-être les radis et la mauvaise poésie, les tempêtes de glace et les femmes qui feignent la faiblesse pour attirer les hommes. Qu'est-ce que cela ferait de devenir quelqu'un d'autre, d'avoir les préférences et les souvenirs d'un autre, impossibles à distinguer des miens ? Comment réconcilierais-je des désirs contradictoires ? Est-ce que j'aime la musique, ou non ? Est-ce que je cours ou je marche ? Quel est mon nom ? Un millier de petites batailles toutes les heures.

Blaise était assis sur l'herbe, observant, écoutant, les bras autour de ses longues jambes. Son allure patiente fut démentie par l'urgence d'un rappel.

— Nous ne pouvons mettre trop de temps à décider qui va où, intervint-il doucement, au moment où Catrin terminait son histoire. Nous ne sommes qu'à deux jours du raid sur Syra.

Fiona l'interrompit par une quinte de toux, de profonds spasmes qui torturaient son corps menu.

— Je me sentirai bien dans quelques semaines, croassa-t-elle en écartant d'un geste notre inquiétude. Je pense avoir réussi à comprendre cette maladie, ainsi que quelques autres

choses. (Elle but à la gourde, puis leva les yeux vers moi.) Alors, où allez-vous en premier ? Secourir Drych, ou à Tyrrad Nor ?

J'indiquai la porte d'un brusque mouvement de tête.

Elle acquiesça.

— Avez-vous le temps d'écouter ? J'ai toujours eu l'intention de vous accompagner dans ce voyage, mais maintenant…

Elle jeta un rapide coup d'œil à Catrin.

— On a besoin de vous à la maison, complétai-je en ressentant une vague de soulagement. (Je ne voulais pas qu'on m'accompagne.) Je suis heureux qu'ils soient suffisamment

revenus à la raison pour vous envoyer chercher. Ce qu'il me faut savoir, c'est tout ce qui m'aidera à Tyrrad Nor. J'ai juste besoin de comprendre ce que je pourrais y trouver.

— La compréhension… je ne pense pas pouvoir vous aider en cela, dit Fiona. Je ne peux que vous raconter ce que j'ai vu…

Les deux heures suivantes, alors que le soleil, de notre côté de la porte, grimpait haut au-dessus de la rangée de piliers et que celui de l'autre côté cédait la place à une nuit sans lune, la jeune Aife raconta ses voyages à Kir'Navarrin. Les rai-kirah ne lui avaient pas prêté attention dans

l'ensemble, apparemment indifférents aux humains à présent qu'ils étaient chez eux. Une fois le portail franchi, ils s'étaient dispersés à travers tout le pays, cherchant leur nom, leur famille et leur maison – tout le savoir et toute la mémoire qui leur avaient été arrachés, en même temps que leur vie physique, quand nos ancêtres avaient décidé de séparer une portion d'âme de leur corps par peur du prisonnier de Tyrrad Nor.

— Bien sûr, ils n'ont pas pu reprendre leur vie comme si elle n'avait jamais été interrompue, poursuivit Fiona, mais je trouvais de petits groupes qui marchaient ensemble, riaient, discutaient, nageaient dans les lacs ou construisaient des bateaux pour prendre

la mer, chassaient du gibier, festoyaient, toutes sortes d'occupations. Parfois, je ne voyais que leurs formes de lumière – d'une beauté radieuse, exactement comme vous les avez décrites, Maître –, et cela m'a surprise, car je pensais qu'une fois qu'ils vivraient à Kir'Navarrin ils modèleraient des corps tout le temps. Quelques-uns venaient voyager avec moi un jour ou deux avant de continuer à vaquer à leurs occupations. Un dénommé Kryddon, qui a dit vous connaître, a été particulièrement intéressé par mes études, car il essayait de faire un peu la même chose – comprendre ce qui était arrivé aux rai-kirah, et pourquoi, et

déterminer comment ils allaient vivre dans les années à venir. Ils ne se remettent pas vraiment aussi vite qu'ils s'y attendaient, mais ils sont encore en train d'apprendre…

Apprendre était le cœur de l'affaire, bien sûr. Les rai-kirah ne retrouveraient jamais de véritable existence physique. Leurs propres corps étaient morts depuis longtemps. Leur espoir avait été qu'en vivant dans le riche et merveilleux pays de Kir'Navarrin plutôt que dans les terres désolées et gelées de Kir'Vagonoth, leurs corps enchantés puissent satisfaire leurs aspirations physiques et retrouver leurs souvenirs perdus.

— Kryddon était très excité d'être

près de se souvenir de son nom, et ce d'autant plus qu'il s'était rappelé avoir un frère nommé Sirto, et il partait à sa recherche. Et il a dit de raconter à Dénas… à vous… que Vyx avait toujours tort à propos des fruits et des oiseaux. Il a ajouté que vous devriez les essayer quand vous viendrez, et clore le débat une fois pour toutes.

Elle saisit un quartier de l'orange épluchée, le fourra dans sa bouche et leva les yeux vers moi, attendant une explication.

— Ils se disputaient toujours au sujet de la nourriture, grommelai-je, agacé par la digression. Kryddon et Vyx… au sujet de ce qui vaudrait la

peine d'être mangé s'ils pouvaient percevoir quel goût cela avait vraiment. Vyx soutenait que les oiseaux rôtis seraient une perte de temps, mais que les fruits rôtis seraient un mets délicat valant la peine d'être savouré. Dénas avait horreur qu'ils parlent de telles choses. Il détestait dépendre autant de la chair pour lui dire la réalité du monde, et se méprisait d'éprouver une envie irrésistible de nourriture, de sommeil et de… tout. Il aurait préféré renoncer totalement à manger. (Comme toujours, il était étrange de parler ainsi de Dénas quand il était en moi, à écouter, quand nous serions bientôt un seul être au lieu de deux.) Ils sont donc capables de se servir correctement de leurs sens quand

ils modèlent leurs corps ?

— C'est ce qu'ils disent. Vous leur avez fait un tel cadeau, Seyonne. Ils vous tiennent, Dénas et vous, en une estime telle que vous ne pouvez l'imaginer.

— Je suis content que les choses se soient bien passées.

C'était bon de savoir qu'entre Blaise, mon fils et les rai-kirah, quelque chose de valable était sorti de tout cela, quoi que l'avenir apporte.

Mais le récit de Fiona n'était pas fini.

— J'ai appris tout cela lors de ma première visite, reprit-elle. Même alors, Kryddon a mentionné que quelques rai-kirah avaient cessé de chercher leur

famille. Certains ne semblaient même pas s'intéresser à leur nom. Il ne comprenait pas. Les noms les rendraient complets, disait-il, lieraient leurs formes de lumière à des formes de chair, pour qu'ils puissent réellement vivre.

Elle se pencha vers nous, comme pour appuyer son récit.

— Lorsque j'y suis retournée il y a quelques semaines, les choses avaient beaucoup changé, même dans le court intervalle de mon absence. Je marchais des jours sans voir personne. Les maisons étaient à demi construites. Des champs qui avaient été fraîchement plantés revenaient à l'état sauvage. Peu des rai-kirah que j'ai quand même vus avaient des corps, et même leurs formes

de lumière semblaient moins… substantielles. Des couleurs qui avaient été si éclatantes semblaient pâles à présent. J'ai recherché Kryddon de nouveau, et l'ai trouvé assis près d'un ruisseau dans une prairie, toujours dans son corps, mais sans vraiment en maintenir la cohésion. Des parties de lui – les jambes, le visage ou le torse – se changeaient en formes de lumière, mais il caressait alors l'herbe, ou plongeait la main dans le ruisseau, et son corps redevenait complet. Je lui ai demandé s'il avait trouvé son frère, et il a répondu qu'il n'était pas sûr. J'ai à peine pu l'inciter à parler. Il ne s'était pas encore souvenu de son propre nom,

mais il était plus inquiet pour les autres rai-kirah. La plupart avaient décidé que les corps physiques étaient trop épuisants, a-t-il dit. Dormir, c'est ce qu'ils n'aimaient pas. Il avait du mal avec cela lui-même. Ils se réveillaient plus fatigués qu'au départ, par conséquent beaucoup d'entre eux avaient arrêté de modeler des corps, pour éviter cela. Mais arrêter n'aidait plus, semble-t-il. Ils étaient tous si fatigués, et certains semblaient avoir entièrement disparu. Personne ne savait où ils étaient partis.

— Il se sert d'eux, compris-je. Maintenant qu'ils ont des corps et qu'ils dorment, il peut toucher leurs rêves, à eux aussi, et en étant si près de lui…

quand ils sont dans cet état… Il veut leur force pour lui. D'une manière ou d'une autre, il peut la leur prendre. (Fiona me regarda bizarrement, et je me rendis compte que je parlais tout seul. J'avais du mal à me concentrer sur son récit.) Et le prisonnier, Fiona ? Ont-ils dit quelque chose sur celui de Tyrrad Nor ?

Elle secoua la tête, obligée de faire passer une nouvelle quinte de toux avant de pouvoir poursuivre.

— Lors de mon premier voyage, j'ai posé des questions à ce sujet. Bien sûr. Personne ne savait qui, ou ce qui était dans la forteresse. Ils n'étaient même pas sûrs de l'endroit où elle était, sauf que c'était haut dans les montagnes,

derrière le bois de gamarandes. Ils ne voulaient pas aller dans le bois. Ils disaient qu'ils ne pouvaient rien se rappeler à son sujet, à part que c'était un lieu saint, un lieu terrible, et qu'il valait mieux laisser de telles choses tranquilles, jusqu'à ce qu'ils se souviennent. Mais vous aviez besoin de savoir, je ne pouvais donc simplement en rester là…

— Vous y êtes allée !

Je m'accroupis devant elle, m'employant à me retenir de lui saisir les épaules et de la secouer pour faire sortir les mots plus vite. La femme en vert m'avait prié d'aller aux gamarandes.

Fiona acquiesça, maladie et fatigue

écartées dans l'excitation de son récit.

— Tout au long de mon séjour, j'ai essayé de trouver des preuves, quelque chose pour confirmer ou réfuter ce qui s'était passé selon nous. (Elle s'adressa à Catrin.) Nos ancêtres vivaient dans les deux mondes. La mosaïque nous a appris cela. Mais, pour une raison que nous ne comprenons pas complètement – quelque chose à voir avec Tyrrad Nor et une prophétie –, ils ont décidé qu'il était trop dangereux pour eux de vivre plus longtemps à Kir'Navarrin. Ceux qui habitaient ici – nous les avons appelés les bâtisseurs – ont choisi de détruire tous leurs ouvrages pour que personne ne se souvienne de Kir'Navarrin et

n'essaie d'y retourner. Mais, d'après ce que Seyonne a pu me dire, ceux qui vivaient à Kir'Navarrin le jour où la magie a été pratiquée ont simplement quitté à pied leurs villes et leurs villages, abandonné leurs jardins et leurs champs, lâché leurs outils, laissé leurs livres ouverts sur leurs tables. J'espérais en découvrir une partie – des villages, des objets, des œuvres d'art, quelque chose. Mais je n'ai rien trouvé, à part des morceaux de murs et d'âtres qui tenaient encore debout ici et là, jusqu'à ce que j'aille dans le bois de gamarandes.

Elle s'adressait de nouveau à moi.

— Je l'ai exploré durant des jours. L'atmosphère de cette forêt… je ne sais

la décrire. Un endroit si triste et si beau. Nul signe que quelqu'un y ait jamais vécu, et nul rai-kirah. J'étais sur le point d'abandonner lorsque je suis tombée sur une tour de pierre, couverte d'une couche si épaisse de mousse et de plantes grimpantes que je l'ai d'abord prise pour un arbre, immense et incroyablement vieux. Mais, en y regardant de plus près, j'ai trouvé un ouvrage en pierre sous la mousse. Je n'ai jamais rien senti de semblable à cette pierre… plus chaude qu'elle aurait dû l'être, et de texture curieuse… presque comme si elle était vivante. Cependant il n'y avait aucune porte, nulle part, et j'ai cru devenir folle à

essayer d'y entrer. Finalement, je me suis souvenue de votre vision de Vyx qui s'enfonçait dans le mur de la prison, et j'ai pensé que je devais peut-être me pousser à travers lui. Il m'a fallu trois jours pour décrypter le sortilège. Il a fallu tout ce que j'avais, et un peu plus encore, mais avec des mots d'ouverture et de passage, je me suis faufilée à travers lui. À l'intérieur de la tour, tout était parfaitement préservé : le mobilier, la vaisselle… Il faut que vous y alliez vous-même. J'ai dessiné une carte… (Elle déchira une page de son journal et me la donna.) C'est là qu'ils ont tout planifié, Seyonne. Ils étaient assis dans une pièce en haut de cette tour, une pièce où on peut voir les sommets de

montagnes, et ils ont décidé ce qu'ils devaient faire. Ils l'ont rédigé sur des rouleaux de parchemin, dans une langue que je ne sais pas lire, mais ils ont fait des dessins aussi, j'ai donc pu deviner ce qu'ils avaient fait.

— La division, vous voulez dire. Là où ils ont planifié la division.

— Non. Bien avant cela. (Elle ouvrit son livre à une autre page et me montra ses croquis des dessins qu'elle avait vus.) Tout était net et en ordre, et les rouleaux étaient étalés sur une table, avec une chandelle neuve à côté d'eux, comme prêts à être examinés par celui qui franchirait les sortilèges de la porte. Je n'ai pas osé les faire sortir de la tour

; songez comme ils doivent être vieux. Seyonne, c'est là qu'ils ont planifié la prison.

Bien sûr, je reconnus ce qui était représenté dans les plans détaillés. J'avais foulé ces remparts dans mes rêves. J'avais exploré ce jardin et touché ce mur de démarcation au cours de mon siffaru. Fiona avait aussi recopié le texte et, comme elle, j'étais incapable de le lire. Mais, contrairement à Fiona, je reconnus certains des mots. « Madonaï », « Kasparian » et « Nyel » étaient disséminés dans tout le texte.

— Pouvez-vous le traduire ? demanda Fiona en me regardant.

— Non. (Je le lui rendis.) Autre chose ?

— Oui, dit-elle. La plus étrange de toutes. En hauteur, sur une étagère poussiéreuse et à l'écart, j'ai trouvé une petite boîte en bois. Dedans, il y avait un cube de pierre noire, à peu près gros comme mon poing. Un mot était gravé dessus. Je n'aurais pas cru qu'un simple mot soit si important que cela, jusqu'à ce que je décide de l'enregistrer avec tout le reste. Seyonne, je n'ai pas pu m'en souvenir assez longtemps pour encrer la plume. Je regardais de nouveau la pierre et répétais le mot dans ma tête, mais au moment où j'éloignais les yeux c'était comme si je n'avais jamais rien vu. J'ai essayé de copier le mot à l'aveuglette, les yeux rivés sur la pierre,

mais rien n'est apparu sur le papier. Quoi que j'aie essayé, je n'ai pu ni le prononcer, ni l'écrire, ni m'en souvenir. Vous devrez donc regarder par vous-même, pour voir si vous pouvez y comprendre quelque chose.

Fiona parla un peu plus longtemps… de rencontres avec les rai-kirah qui déclinaient, de sa maladie qui avait commencé lorsqu'elle avait mis le pied à Kir'Navarrin et empiré chaque jour qu'elle y était restée, l'empêchant de tenter d'escalader l'énorme masse de la montagne derrière le bois de gamarandes. Elle en avait conclu que les humains n'étaient pas faits pour vivre à Kir'Navarrin, et je savais que c'était vrai. Je le savais avec certitude. Peu

après, sa narration mourut sur ses lèvres.

— Vous êtes prêt à partir, n'est-ce pas ? Déjà à mi-chemin là-bas, je pense.

Ils me regardaient tous trois marcher en cercles autour d'eux, les bras refermés sur mon ventre, comme si j'avais froid ou que j'étais blessé, ou comme si je pouvais me cramponner à mon âme si seulement j'arrivais à serrer mon corps assez fort.

— Il m'attend, lançai-je. Je lui ai promis de revenir. Il faut que vous compreniez, à son sujet. Il n'est pas ce que nous avons pensé.

Les mots semblaient faibles. Précipités. Dénués de sens, sans l'histoire qui allait derrière eux. Ces

trois-là étaient des amis que j'aimais, mais ils me faisaient perdre mon temps. Tous mes dilemmes, incertitudes et spéculations avaient disparu, comme de la fumée emportée par le vent. Je devais partir.

« ... vous tenir de l'autre côté du gouffre insondable, en face de la lumière... celui des ténèbres... » Oh, dieux, ayez pitié, qu'étais-je en train de faire ?

Je cessai de faire les cent pas et m'éloignai d'eux et, exactement comme s'ils étaient tombés du bord du monde, je ne sentis plus leur présence. Seule la présence qui attendait derrière le portail était réelle – le portail et le monde au-delà, qui prenait plus d'importance que

le paysage autour de moi.

— Seyonne, qu'est-ce qui ne va pas ?

La voix aurait pu venir du fond d'un puits.

— Qui attend ?

— Vous devriez peut-être rester un moment. Nous dire ce qui vous arrive…

— *Prenez garde, insensé ! C'est le moment du danger ! Écoutez-moi…*

Saisi d'une rage sans bornes, cette nouvelle voix me cria dessus dans ma tête, fracassant les murs de mes sortilèges.

Oui, il y avait du danger. Du danger venant du pouvoir inconnu de Nyel. Mais du danger, aussi, de l'intérieur de

moi – ma propre corruption. La tradition ezzarienne enseignait que permettre à un démon d'entrer dans son âme pouvait nous faire perdre la guerre contre les démons. C'est ce que j'avais fait, et nous avions perdu. Je ne pouvais négliger la possibilité que toutes mes certitudes récentes soient erronées.

— *Je ne peux pas vous écouter*, dis-je. *J'ai des choses importantes à faire.*

— *... Je dois me souvenir... donnez-moi le temps... nous avons besoin de savoir... cédez devant moi... faites place. Vous l'emporterez au final. Cette âme est la vôtre et le sera toujours. Cédez.*

— *Je ne peux pas céder*, répliquai-

je. *Je ne peux courir ce risque.* (J'avais besoin de tout mon être pour cette aventure.) *Nous nous souviendrons de ce qui est nécessaire. Si vous posez les questions, je trouverai les réponses.*

Je forçai Dénas à se taire de nouveau… pour la dernière fois, espérais-je.

Rien qu'une dernière chose à ajouter, un sujet important déterré des restes de ma vie passée qui disparaissaient peu à peu, tel un joyau dégagé du sable.

— Dites à Aleksander que je ne voulais pas le réveiller ce matin. Dites-lui… que ma foi est plus forte que jamais. Je crois qu'il va changer le

monde.

— Seyonne, attendez !

— Arrêtez-le !

D’un large geste de la main, je rejetai d’un grand coup leurs faibles tentatives pour me retenir. Je me détournai de tout ce que je connaissais et entrai dans le pays qui était ma véritable patrie.

Chapitre 28

Je dépassai la première paire de piliers. La fureur dans ma tête se tut, comme lorsqu'une tempête passe dans le ciel. Je me préparai à l'assaut, au-delà de l'œil. Rien. Je continuai à marcher.

Je passai la deuxième paire. La nuit était chaude et profondément silencieuse. Aucun frémissement de vent ni cri d'oiseau nocturne. Aucune créature ne faisant bruire l'herbe. Aucun rai-kirah, nulle part, que je puisse détecter. Au-dessus de moi s'étalait une voûte d'étoiles, un déploiement si

éclatant que les ombres des piliers s'étendaient à travers la poussière blanche du sentier comme des rectangles aux arêtes tranchantes.

Quand cela commencerait-il ? À chaque pas entre les rangées de piliers blancs, je m'y attendais… au feu, à la douleur, à la lutte pour le contrôle, à l'horrifiante certitude d'être envahi.

Le temps que j'aie traversé la longueur de la porte entre les soixante paires de piliers qui étaient le reflet des rangées de colonnes dans le monde humain, la tache de lumière marquant le portail n'était plus visible derrière moi. Devant moi, la campagne silencieuse était baignée de la lumière des étoiles. Des bosquets d'arbres gigantesques, aux

feuilles épanouies, se trouvaient ici et là, tout à fait immobiles dans la lumière argentée, comme si leur croissance même était interrompue pour le moment. Les mares situées dans les collines et les prairies auraient pu être des bassins de procréation pour les étoiles.

Je dépassai la dernière paire de piliers. Toujours rien.

Je contemplai le paysage vallonné, pourtant tous mes sens étaient tournés vers l'intérieur. Comment m'appelais-je ? *Seyonne, bien sûr*. Aucune hésitation. Aucune confusion.

Quel âge avais-je ? *Trente-huit ans*. Se pouvait-il que ce soit tout ?

Qui était ma famille ? *Gareth, un*

homme doux qui aimait les livres, un ténydda, tenu de travailler dans les champs d'Ezzarie parce qu'il n'avait pas de mélydda, tué par une épée derzhi le jour où j'étais devenu esclave. Joëlle, une Tisserande, la puissante protectrice de notre village au sud-ouest de l'Ezzarie, décédée de fièvre quand j'avais douze ans. Élen, sœur aînée brillante et aimante, morte, elle aussi, terrassée trop jeune en essayant de défendre notre pays contre les envahisseurs derzhi…

Lentement, avec précaution, je relâchai mon souffle. Malgré la chaleur de la nuit, je grelottais comme un homme qui souffrirait de fièvre paludéenne. Mes paumes ruisselaient – de sang, pas de

sueur, comme je le découvris lorsque je desserrai les poings et examinai mes mains. Mes propres mains. Je pouvais raconter l'histoire de chaque cicatrice : l'écorchure de l'articulation, lorsque mon premier couteau avait ripé, la déchirure irrégulière faite par une aile de dragon tranchante comme un rasoir, dans un combat de démon il y avait longtemps, les crêtes calleuses autour de mes poignets, dues aux anneaux d'esclaves, et à présent ces entailles qui saignaient, faites par la terreur… Mes cicatrices. Mes histoires. Mon sang. Les miens…

… pourtant, en vérité, ce n'était pas tout.

Au-delà des mares et des collines herbeuses, une forêt dense s'étendait devant moi jusqu'à l'horizon. Le fleuve derrière la forêt s'appelait le Serrhio – le Fleuve de l'Os –, à cause de ses rochers blancs. Les montagnes derrière lui se nommaient Zéthar Aérol, les Dents du Vent. À une époque, ce sentier de pierre blanche concassée, sous mes pieds, avait mené… où ? À une ville ? Non, plutôt un village, pourtant même pas cela. Nous ne nous étions pas regroupés comme des humains, mais avions dispersé nos maisons partout dans la campagne, car nous pouvions voyager facilement – voler, si nous le souhaitions –, pour trouver tout ce, ou

tous ceux, dont nous avions besoin. Nous, les rekkonarre qui résidions dans ce pays. La connaissance du monde que je foulais n'était ni arrachée à des mains réticentes, ni cédée à contrecœur pour servir un besoin commun. Elles étaient miennes, aussi, ces choses.

Juste au-dessus de l'horizon à l'ouest, il y avait un motif de dix étoiles : le Harpiste, l'appelions-nous dans ma jeunesse – pas le temps où j'avais grandi en Ezzarie, mais les saisons passées ici. J'avais toujours été fasciné par les étoiles, et en l'espace de cinq minutes j'en nommai cinquante, et repérai les voyageuses : Carab, la bleue, vue seulement en automne, Élémiel, le compagnon rouge du soleil, qui ne se

montrait que vers le lever et le coucher du soleil, et Valagora, l'objet le plus brillant du ciel après la lune elle-même – la lune plus grande qui existait ici à Kir'Navarrin, ma patrie. Je m'agenouillai au bord du sentier et grattai fébrilement l'herbe épaisse jusqu'à pouvoir attraper une poignée de terre. Je pressai la main autour d'elle et inspirai son arôme riche, ce qui provoqua une compréhension intérieure qui me dit que j'étais à trois jours de marche de la maison… et de la colère s'éleva du plus profond de moi et tonitrua à travers mes veines, comme les torrents de printemps venant des montagnes. Perdu si longtemps dans les

régions désolées, sombres et gelées, privé de la voûte des étoiles, de cette terre au doux parfum… tant de choses perdues… volées… arrachées dans le feu et la fumée du jasnyr. Je n'avais jamais voulu croire que nous étions liés à la chair… la chair méprisable, qui se recroqueville, a toujours faim…

J'arrachai mes pensées à cette voie inconfortable, aux émotions qui s'étaient entrelacées dans mon sang et mes os. Comment m'appelais-je ? *Seyonne.* Qui était ma famille ? *Gareth, Joëlle, Élen, Ysanne, qui avait été reine, Évandiargh – morts, tous morts, sauf l'enfant qui était mort pour moi car je l'avais donné… et…* Nulle autre réponse ne me vint. Bien. *La*

connaissance est bienvenue. Rien de plus. Mais j'avais faim de plus, comme un mendiant qui arrive enfin à la porte de l'aumône et entend la barre se mettre en place à l'intérieur de la porte.

Alors, profiter au mieux de nouvelles connaissances. J'avais besoin de planifier mon parcours : aller au bois de gamarandes et enquêter sur ses mystères, trouver les rai-kirah et découvrir pourquoi leur vie déclinait, apprendre tout ce qui pourrait m'aider à comprendre celui que j'étais venu affronter ici. Pourquoi étais-je le seul à pouvoir libérer le prisonnier de la tour ? Pourquoi étais-je si sûr de pouvoir modérer la haine de Nyel, quand j'en

savais si peu sur sa cause, et si peu sur le pouvoir de cet être ? On ne pouvait lui faire confiance. Quelle était la nature de sa prison – le mur et le bois de gamarandes ? Les réponses que je désirais ardemment m'attendaient ici – et du pouvoir, une telle mélydda dans ce pays, qui se déversait en moi à chaque respiration, chaque pas, à travers chaque sens, dont la force s'édifiait comme une rivière endiguée… à attendre…

Alors, que pourrais-je déjà savoir du danger de Tyrrad Nor… moi, qui restais Seyonne, mais en savais plus que lui ? Avec délicatesse, j'ouvris les portes de la mémoire. Je savais tout de la vie à Kir'Vagonoth, de mes mille ans d'exil amer, mais, au-delà de cela, du

temps d'avant la division, du temps ici dans ma… oui, *ma* vraie vie… très peu. Quelques noms, quelques images sans rapport avec mes questions fondamentales. Nous avions parcouru les chemins comme le faisait Blaise. Nous préférions le pain sans levain. Ceux qui vivaient à l'extrême nord faisaient des courses de bateaux à vent qui rasaient la surface de lacs gelés. La journée d'attribution du nom d'un enfant était dans sa douzième année de vie. Pas de réponses. Pas de connaissances emmagasinées sur Nyel, la prison, des prophéties ou des raisons. Ce que je trouvai, c'étaient les débris et rebuts laissés dans un campement de bergers

quand les gens avaient poursuivi leur chemin depuis longtemps.

C'était déroutant. Peut-être me retenais-je encore, masquant les choses importantes dans ma peur de l'union avec le démon. Timidement, avec précaution, n'osant croire que j'avais dépassé le moment du plus grand danger, je relâchai les barrières internes. Silence. Tranquillité. Pas de démon en rage. Pas de connaissance dissimulée de Tyrrad Nor. Pas de réponses. Ce qui restait de Dénas, quoi que ce soit, faisait déjà partie de moi. Tout le reste était perdu. Je connaissais ce que Gordain avait dû ressentir la première fois qu'il s'était réveillé et avait vu le vide à l'endroit où sa jambe avait été un jour.

Je pris à travers le flanc du coteau, dans l'herbe aussi haute que mon genou, et descendis une pente vers l'une des mares. Ma gorge me faisait l'effet du sable. Je tombai à genoux et plongeai les mains dans l'eau immobile. Des spirales de sang troublèrent le reflet pur des étoiles lorsque je puisai de l'eau à pleines mains, aspergeai ma tête fébrile et la fis couler à flots dans ma gorge. Ce n'est qu'en sentant le goût plat, métallique, de la trace de sang dans l'eau que je songeai à ce que j'étais en train de faire… laver mes mains ensanglantées directement dans la mare, et boire la même eau… C'était interdit par la loi ezzarienne depuis un millier

d'années, de crainte que nous n'en venions à nous délecter du goût du sang et de la saleté, et ne permettions donc à un démon d'entrer dans nos âmes. Je retirai brutalement mes mains du bassin et, lorsque les ondulations s'apaisèrent, mon visage apparut, un reflet sombre qui cachait une portion des étoiles. Anxieux, plein d'appréhension, déterminé néanmoins à découvrir ce que j'étais devenu, je scrutai mes propres yeux, me servant de ma vue de Gardien pour regarder plus loin que le feu bleu, et dans l'obscurité au-delà. Dans les abysses…

Je me mis à rire alors, entourant mes bras au-dessus de la tête, et m'appuyant le front sur l'herbe fraîche.

La vérité attendait là, en moi. J'essayai en vain de battre en retraite, de forcer mon esprit à revenir dans le monde que je venais juste d'abandonner, de forger un lien plus fort, qui me fasse peut-être tenir mon but. Mais mes propres enquêtes devraient attendre. Nyel se tendait vers moi en ce moment même, et mes yeux et mes pensées étaient attirés vers lui comme une fleur éclose se tourne pour faire face au soleil.

— *Vous avez dit que vous reviendriez finir notre jeu. Êtes-vous prêt ?*

La voix était partout – dedans, dehors, dans mon esprit, dans mes oreilles –, la voix de mes rêves.

— *Bien sûr que non,* répondis-je en m'agenouillant dans l'herbe aux reflets d'argent tandis que la marée de l'inévitabilité me balayait en avant. *Qui pourrait jamais être prêt à jouer avec un dieu ?*

Pas moi, dont la résolution arrogante de sauver le monde selon mes propres conditions m'avait laissé vulnérable aux séductions de Nyel. Dont la force même avait fait le jeu de mon ennemi. En me démenant pour ligoter Dénas, j'avais permis à Nyel de prendre une telle emprise sur mon cœur, mon esprit et mon âme que lui dire non me mettrait en pièces. Je ne pouvais pas plus refuser ses sommations que me

trancher la main.

Il rit, pas méchamment.

— *Venez, alors, et nous discuterons un moment avant de jouer.*

Je croisai les bras sur la poitrine et me transformai, puis volai à travers le pays sombre et silencieux jusqu'à Tyrrad Nor. Il attendait sur les remparts de la nuit, comme j'avais toujours su qu'il le ferait.

Chapitre 29

— Avez-vous bien dormi ?

L'acidité fraîche, humide, d'un matin d'automne se répandait par les portes et fenêtres ouvertes lorsque j'entrai dans la pièce et que Nyel leva son verre pour me saluer.

— J'apprécie votre indulgence d'une nuit sans rêves, dis-je en sélectionnant une tasse de thé parfumé sur un buffet bas chargé de tous les mets délicats que l'on puisse désirer pour un repas du matin. (Nous étions dans la même pièce qu'avant – la salle haute de

plafond avec les grandes fenêtres donnant sur le jardin, le manteau de cheminée sculpté en forme d'homme et de femme, et le plateau de jeu posé devant le feu joyeux… qui m'attendait.) J'avais oublié ce que c'était de vraiment dormir.

— Maintenant que vous êtes ici, je peux converser avec vous face à face. Entre-temps, j'ai dû faire passer mes messages du mieux possible. Vous étiez si infiniment lent à revenir.

Son dépit s'était manifesté avec plus de vigueur lors de son accueil initial, quand j'avais atterri sur les remparts la nuit précédente. Ce matin, sa réprimande était davantage un rappel qu'un reproche, un positionnement fixant

les bases de notre relation. Il se sentait plus démonstratif et satisfait, ce matin. J'étais là. C'est ce qu'il avait toujours voulu.

— Plusieurs sujets méritaient mon attention, fis-je valoir. Un nombre incroyable de problèmes ont surgi de partout ces derniers temps.

— Et vous me pensez responsable de ces problèmes.

Je regardai ses yeux profonds, limpides, si frappants dans son visage à barbe grise. Il connaissait très bien mes convictions et mes espérances… et mes craintes… toutes si sottement révélées lors de notre première rencontre. Il faudrait que je réussisse mieux à garder

mes opinions pour moi.

— Je suis ici, à boire votre thé. Je ne porte pas d'arme.

En effet, mes propres armes et les vêtements crasseux que j'avais retirés la nuit précédente avaient disparu avant le matin. Lorsque je m'étais éveillé dans la vaste chambre, j'avais trouvé un baquet en cuivre plein d'eau délicieusement chaude, prêt dans une tache de soleil. Pour la première fois depuis des mois, j'avais pu me faire plaisir et me laver complètement. Mais un mépris tenace pour une telle complaisance envers moi-même, ainsi que l'impatience de poursuivre ce que mon hôte avait en tête pour moi, quoi que ce soit, me gâchèrent le plaisir et me firent sortir du bain

rapidement. On avait déposé sur mon lit des sous-vêtements de lin, des culottes et collants foncés, une chemise de soie du vert de la forêt, une veste et des bottes de cuir pâle aussi doux qu'une joue d'enfant, et même un ruban vert foncé pour nouer mes cheveux mouillés en arrière. Et près des habits se trouvaient une épée, une dague et un large baudrier de cuir, avec des fourreaux admirablement façonnés pour chaque arme. L'épée était de qualité – une lame longue, effilée, d'acier luisant, une poignée confortable et élégante d'anneaux de métal, convenant pour une ou deux mains, et un simple pommeau arrondi, suffisamment consistant pour

équilibrer la longue lame. La garde était légèrement galbée, et le pommeau et elle étaient ciselés d'argent en un plaisant motif de plantes grimpantes et de feuilles. La dague était similaire, de style simple, à l'équilibre et au tranchant parfaits. Je ne les mis pas. Brandir une épée offerte par Nyel serait sûrement un acte significatif que je ne pouvais pas encore parfaitement comprendre. Autant les laisser où elles étaient. Et, en fait, contre qui étais-je censé les utiliser ?

Nyel répondit à cette question sans que je la pose.

— Bien sûr, vous n'avez aucun besoin d'épées ni de dagues ici. Mais, sachant combien vous appréciez votre entraînement pour vos entreprises

humaines, j'ai pensé que vous pourriez aimer des armes de qualité supérieure, dit-il en prenant une assiette de pain et de saucisses et en l'apportant à une table située près des portes ouvertes sur le jardin. (Son évocation du mot « humaines » ne comportait qu'un modeste niveau de dégoût.) Allons, voyons. Mangez. Partagez mon hospitalité, puis nous ferons venir Kasparian, qui vous fera visiter ma forteresse. J'aimerais penser que vous resterez un moment. Apprendrez. Écouterez. Et, seulement alors, déciderez de votre avenir… et du mien. Cela fait très longtemps que je vous attends.

— Jusqu'à ce que nous ayons résolu nos différences, je n'ai à être nulle part ailleurs. (Pour ma part, je ne me sentais pas particulièrement démonstratif.) Cependant, j'apprécierais une résolution rapide.

— Rapide, hein ? (Nyel planta un couteau dans une saucisse, et l'examina avant d'en mordre le bout.) Et quand vous en aurez fini avec le Madonaï dément, vous pensez rentrer auprès de votre maître humain et le servir de nouveau ? Être son instrument de guerre ? Le sauver des conséquences de ses propres faiblesses humaines… ? Ah ! (Il jeta son couteau et son fardeau appétissant dans son assiette.) Ce n'est

pas un bon début. Je vous ai dit que nous discuterions d'abord.

Je pris une tranche de volaille fumée, trois gâteaux d'avoine et une poignée de fraises, et allai m'asseoir à sa table.

— Je répondrai à vos questions quand vous répondrez aux miennes, dis-je. La seule difficulté est de choisir laquelle poser en premier. Quelque chose à propos de trois Gardiens emprisonnés à Kir'Vagonoth, ou de l'assassinat d'un empereur, ou peut-être une demande liée au retour au pays des rai-kirah, qui ne trouvent pas que Kir'Navarrin soit une solution durable à leurs problèmes. Ils ont peur de dormir. Vous *savez* qu'ils sont revenus ici ?

Je plongeai dans la nourriture comme si je n'étais pas pressé d'avoir des réponses. Prenant des poses. Nous aurions pu être des garçons exhibant nos armes de bois l'un devant l'autre. Seulement je redoutais que la sienne ait un tranchant d'acier, tandis que la mienne n'était qu'écorce et éclats de bois.

Il grimaça et fit courir un pouce sur le manche de son couteau.

— D'accord, d'accord. C'est honnête.

Même si je restai concentré sur mon petit déjeuner, je sentis ses jeunes yeux âgés s'attarder sur mon visage un moment, avant de se poser sur son

assiette. Je m'assurai que je pouvais encore respirer, après la pression de son examen minutieux. Il ramassa son couteau et coupa un autre morceau de la saucisse, mais il joua avec lui au lieu de le manger.

— Je pense que j'ai épuisé toutes mes réserves de conversation polie il y a très longtemps, lança-t-il d'un ton bourru. Avec tant à nous dire, tant à apprendre, à enseigner, à comprendre, je trouve difficile de parler du temps qu'il fait – qui semble être au beau jusqu'en fin de journée – ou de la nourriture, qui, comme vous le voyez, n'a rien de remarquable.

— Tout ici est remarquable, objectai-je en terminant mon repas

inlassablement insipide, mais tout à fait convenable. Ma propre présence non des moindres. Avant que vous fassiez de moi ce que vous voudrez, j'aimerais comprendre la question fondamentale. Pourquoi suis-je ici ?

— Je vous ai dit avant…

— … que moi seul avais le pouvoir de vous libérer. C'est ce que vous avez dit.

— Et c'est vrai.

La saucisse aurait pu être fourrée de diamants, pour l'attention intense qu'il lui accordait. La subtilité, semblait-il, avait pris le chemin de la conversation polie.

— Mais ce n'*était* pas, et n'*est* pas,

la réponse à la question, poursuivis-je. Votre but n'est pas d'être libre. Vous ne m'auriez jamais permis de voir votre influence dans le monde si c'était votre objectif. D'une manière ou d'une autre, vous avez provoqué ces horreurs et les avez fait vivre dans mon esprit jusqu'à ce que je m'interdise de dormir, jusqu'à ce que je commence à les voir devant moi à chaque instant. Vous m'avez transmis votre propre folie, si bien que je ne peux même pas me rappeler lesquels des actes infâmes étaient les miens, mais je sais qu'au cours des deux ou trois derniers mois j'ai fait des choses que j'aurais considérées comme répréhensibles. (Élinor l'avait vu, et Catrin, et Aleksander, et ils avaient

essayé de me dire que je n'étais pas l'homme qu'ils connaissaient.) Trois mondes sont au bord du chaos, repris-je, et je crois que vous en êtes responsable. Vous savez que je ne peux pas partager, et ne partagerai pas, votre haine des humains, et je ne pourrai donc jamais vous libérer – pas avec des sentiments comme les vôtres. Je dois supposer que je suis ici pour une autre raison.

Une bourrasque de vent par la fenêtre fit claquer les longues tentures et basculer un vase de fleurs posé entre nous, répandant une flaque d'eau qui fila vers le bord de la table et dégoulina sur le tapis à motifs. Nyel ramassa les fleurs et les jeta par la fenêtre.

— Vous me forcerez donc à le dire avant que vous puissiez vraiment comprendre. (Il s'appuya au dossier de son fauteuil et croisa fermement les bras.) Riez si vous voulez. Je veux vous offrir un cadeau.

J'étais très loin de rire. Il détourna vite le regard, mais j'avais déjà vu les larmes lui monter aux yeux. Pas pour les Madonaï morts depuis longtemps. Pas pour Kir'Navarrin. Pas pour la liberté perdue, ni une vie gâchée. Ses larmes étaient pour moi. Sa peine me faisait mal aux os et dans le sang, comme s'ils comprenaient des vérités que mon esprit ne comprenait pas. Je ne savais que dire, toute ma colère, ma peur et ma

résolution rendues insignifiantes en un instant.

— Expliquez-moi, Nyel…

— Puisque vous êtes si impatient de tout savoir et de partir d'ici, nous allons poursuivre, interrompit-il avec brusquerie, tendant la main pour prendre une grosse tranche de pain et se mettant à étaler du beurre dessus. Allez chercher Kasparian. Repartez tout droit depuis les portes principales, puis descendez l'escalier gris pour aller au cœur du château, et vous le trouverez dans sa salle de travail, à s'exercer à l'épée. Dites-lui que j'ai besoin d'un coup de main. Allez-y donc.

Il prit une énorme bouchée et me fit signe de partir, en gardant les yeux rivés

sur sa nourriture.

Je me levai, m'inclinai et le quittai, plus perplexe que jamais.

Le château était plus grand qu'il ne paraissait du dehors, et vraiment beau d'un bout à l'autre. Le mobilier était austère et élégant, comme Nyel lui-même. Les escaliers étaient larges et gracieux, les pièces spacieuses, avec de hauts plafonds et de hautes fenêtres pour laisser entrer la lumière et l'air. Des fenêtres à claire-voie en verre coloré luisaient dans le soleil matinal, projetant des rayons ornés de pierres précieuses, rouges, bleus et verts, autour des vastes espaces. Tyrrad Nor n'était pas une forteresse bâtie pour repousser un

ennemi, ni punir un criminel, mais un palais pour héberger un seigneur. Ses pièces étaient façonnées avec soin, en songeant au confort, et ses défenses n'étaient pas des murs épais ni des meurtrières, mais des sortilèges omniprésents. Je n'étais pas un fantôme cette fois, et, quoique distrait par le mystérieux échange plein d'émotion qui venait de s'achever, je pouvais sentir le vrombissement de pouvoir dans l'air, comme la charge avant un orage. Par curiosité, tandis que je faisais une pause et regardais bouche bée un charmant jardin de sculptures qui s'étendait à perte de vue à droite et à gauche, je jetai un petit sort. Une douce brise agita les plantes fleuries qui grimpaient à des

piliers et des treillis, transportant le parfum de roses et de lilas sous mon nez. Aucune cloche d'alarme ne retentit contre ma pratique de la sorcellerie, à l'intérieur d'une prison construite pour la contenir. Personne n'arriva en courant. Aucun sort tragique ne s'abattit sur moi.

Je continuai à marcher dans un autre couloir, qui donnait sur une bibliothèque bien fournie et une salle de musique aménagée avec des harpes et des violes, des cors en cuivre de toutes tailles suspendus au mur et une flûte d'argent posée avec précaution sur un pupitre en cuivre, pas empilés ni fourrés dans des caisses et des étagères, comme

dans les pièces encombrées de mon palais de Kir'Vagonoth, mais soigneusement disposés, prêts à servir à quelqu'un sachant ce qu'ils étaient. Cinq marches larges, de carreaux rouges, me firent descendre dans un cloître voûté qui contournait une cour avec une fontaine, et juste derrière lui je trouvai un large escalier gris descendant en spirale. Le passage semblait conduire sous le château, je fus donc surpris qu'il me canalise vers un arc de lumière solaire. La précaution avorta une plus ample exploration et me retint dans le passage ombragé, car j'entendis le choc caractéristique du métal – au moins trois épées, au-delà de l'arche. Une respiration rauque. Des jurons

grommelés. Un gémissement sourd. Un grognement de triomphe. Je m'efforçai de voir autour du pilier de briques.

Un homme était étalé de tout son long, face contre terre, sur le fin gravillon d'une cour inondée de soleil. Inutile de voir les côtes blanches découvertes par une horrible blessure pour savoir qu'il était mort. Projetant des ombres grotesques sur les murs blanchis à la chaux, deux autres épéistes décrivaient des cercles dans un combat mortel – l'un d'eux était le grand Madonaï, Kasparian. Un homme râblé, vêtu de cuir, essaya de frapper férocement Kasparian, mais son coup fut interrompu, dans une puissance

frissonnante, par la lame du Madonaï. En un seul mouvement fluide, Kasparian amena sa lourde épée promptement dans un contrecoup ascendant, frappant du côté faible de l'épéiste, avant que l'homme ait pu mettre en place une garde efficace. Du sang jaillit d'une entaille à son flanc. Ce n'est que parce qu'il avait titubé et perdu l'équilibre à la suite de la fin abrupte de sa propre attaque puissante qu'il échappa à la perte d'un bras dans la frappe de Kasparian. Il se remit rapidement et s'en prit de nouveau au Madonaï, tandis que son visage était un masque de certitude austère, pas encore prêt à céder devant une défaite certaine, menant Kasparian dans un autre échange qui laissa le

Madonaï saigner abondamment du bras gauche.

Tous deux étaient des maîtres de l'art. Avec des manœuvres dénuées de mouvements ou de poses superflus, ils enchaînaient avec aisance les conclusions brutales, jusqu'à ce que Kasparian, en sueur, profite de la position trop allongée de son adversaire et lui porte un grand coup tranchant, qui faillit sectionner la cuisse de l'homme. L'épéiste poussa un cri et s'effondra au sol.

Kasparian éloigna d'un coup de pied l'épée de l'homme, tourna le dos à ses opposants tombés – celui qui était déjà décédé et celui qui saignait à mort

– et se mit à essuyer le sang de sa longue et large lame avec un tissu qui en était maculé. En un clin d'œil, l'homme mourant avait sorti un poignard et, contre toute attente, le leva haut et l'envoya en direction du dos de Kasparian. Incapable d'estimer le bien ou le mal dans ce combat, je criai un avertissement, sûr qu'il arriverait trop tard, mais Kasparian fit volte-face et bloqua l'arme en vol avec son épée à moitié nettoyée. Le poignard ricocha sur la lame, tournoya dans la lumière solaire… et disparut avant de toucher le sol, comme le firent les victimes trempées de sang. L'explosion de pouvoir faillit me renverser.

— C'étaient des enchantements,

dis-je à voix haute, même si c'était pour m'expliquer cela à moi-même que je parlais, certainement pas pour lui. Des créations, comme les serviteurs.

Kasparian m'examina et poussa un grognement de mépris.

— Vous êtes aussi aveugle que vous êtes faible.

Il retourna à son nettoyage.

— Nyel vous prie de venir, l'informai-je.

L'homme corpulent essuya soigneusement les fentes près de la garde et rengaina son arme. Un autre mystère. Le sang ne disparaissait pas avec les corps. Ces « créations » n'étaient pas entièrement des illusions,

alors.

— Il vous fait déjà sortir ?

— Me fait sortir ?

— Ce n'est pas mon rôle d'expliquer.

Il ôta sa chemise maculée de sang et la jeta à terre, puis s'aspergea la tête, les bras et les épaules avec l'eau d'une fontaine qui giclait, encastrée dans un mur de la cour. Quand le sang fut nettoyé sur son bras gauche, il ne resta de sa grave blessure qu'une fine égratignure.

— Je penserais que votre rôle serait tout ce qui vous plaît, après ce que vous avez fait, rétorquai-je alors même que je regardais son bras. (Combien de fois aurais-je pu me servir d'un tel pouvoir de guérison.) Vous avez donné

votre vie pour servir…

Il tourna sur les talons et empoigna le devant de ma chemise, m'attirant vers son visage, à moins d'une paume de main.

— Ne me dites pas ce que j'ai donné, progéniture humaine ! grinça-t-il. Vous ne pouvez absolument pas le concevoir – même maintenant que vous avez pris ce reste brisé d'un être véritable. Je n'ai jamais eu que faire de vous auparavant, et maintenant vous venez ici dans cette mascarade, et je suis censé vous céder la place. Moi, un Madonaï, son attelé. J'échangerais cinq mille vies dans cette prison contre un instant de liberté pour vous rendre votre

traîtrise.

— Ôtez votre main de moi, ordonnai-je, sachant avec une certitude inexplicable qu'une réaction moins sévère à l'insolence de Kasparian reviendrait à attirer encore un autre danger que j'étais mal préparé à affronter.

Des gouttelettes d'eau tombèrent de ses cheveux grisonnants sur ses joues en feu, coulant jusque dans sa moustache et sa barbe. Il illustrait la fureur, à moins de regarder d'assez près pour voir la douleur dans ses yeux. Le cadeau de Nyel, quoi qu'il puisse être, n'était pas pour lui, et les larmes du vieux Madonaï non plus. Et moi, ignorant son grief, je n'en savais même pas assez pour dire

que j'étais désolé.

Il me repoussa brutalement et saisit une chemise brun roux suspendue à une patère scellée dans le mur. À grandes enjambées, il me fit sortir de la cour ensoleillée à sa suite, en jetant le vêtement par-dessus ses larges épaules. *Je le connais*, songeai-je avec une perspicacité vive, déroutante, *le « je » qui n'est pas Seyonne*.

Je notai aussi que, dès notre entrée dans les passages ombragés, l'arche éclairée par le soleil, derrière nous, se transforma en une porte très ordinaire, avec une pièce sombre et caverneuse derrière elle. La cour n'était-elle pas plus réelle que les combattants ? Le sang

n’avait pas disparu, pourtant.

Nyel attendait près du jeu.

— Je t’avais dit qu’il viendrait, mon vieil ami. Tes doutes se révèlent indignes.

Kasparian s’inclina avec raideur.

— Il s’est donc montré prêt à étudier votre offre ?

Il ne s’était pas comporté de façon aussi solennelle lors de ma visite spectrale. Cette tension entre eux était nouvelle.

Nyel tripota le roi d’obsidienne, qui siégeait, bien défendu, dans un coin du jeu.

— Je pensais lui montrer d’abord… une aventure… et ensuite lui expliquer plus en détail. Comment peut-

il choisir sans voir ? Tu m'assisteras encore une fois, mon bon Kasparian ?

Cette question portait en elle tellement plus que des mots – l'essence du grief de Kasparian. J'étais au beau milieu, et n'avais aucun indice sur sa raison.

— Je suis toujours à vos ordres, Messire.

Nyel hocha la tête gracieusement, offrant à Kasparian de la dignité, sinon la substance de ce que le grand Madonaï désirait ardemment, quoi que ce fût. Kasparian approcha une troisième chaise de la table, tournée vers le feu, tandis que Nyel m'indiquait d'un geste le siège en face de lui.

— Venez, mon garçon. Ne soyez pas anxieux. Je ne vais pas vous corrompre davantage. Peut-être aurez-vous une nouvelle vision des choses avant que nous ayons terminé. On m'empêche d'exercer du pouvoir tout seul – une condition de mon enfermement –, mais on m'a laissé une unique source d'amusement. Comme vous l'avez deviné.

— Les rêves, lançai-je en m'asseyant avec précaution sur la chaise en bois, en face de Nyel et à droite de Kasparian, toute spéculation sur ces sous-entendus étant effacée par la promesse des éclaircissements. Vous pouvez modeler les rêves.

— Mon geôlier était assez intelligent pour se rendre compte que mener toute une vie madonaï sans aucun contact avec le monde était d'une cruauté dépassant de loin la mort. Et il n'a jamais été cruel…

Les yeux de Nyel étaient si profonds et si ténébreux – le bleu et le noir deviennent une seule couleur intense – qu'en cherchant à comprendre, je me sentis sombrer dans leurs profondeurs, froides et transparentes comme de l'eau bleu-noir, m'engloutissant… La pièce, le feu, la lumière du jour décrurent derrière moi. Je n'avais aucun sentiment de danger, ou peut-être chaque souffle de mon

existence était-il rempli de dangers à cette heure-là et ce voyage n'avait-il rien de différent. Si je devais apprendre, je devais laisser Nyel dévoiler son jeu. C'était le chemin que j'avais choisi… « pour le bien ou le mal, pour la mort ou la vie », avait dit Gaspar.

Et je le laissai donc m'emmener plus profondément, alors que le contact glacé de l'eau foncée sur ma peau picotait mes sens et les éveillait…

… Une bourrasque de vent faillit m'arracher les doigts du bord de la falaise. Les nuages étaient sur moi, effilochés, déchirés par le vent et les éclairs. S'il se mettait à pleuvoir, c'en serait fait de moi. Lentement, les épaules en feu, je me hissai… un

mezzit… deux… Un peu plus, et je pourrais risquer de bouger une main, tendre le bras pour atteindre la souche du pin tordu, juste après le rebord. Mes jambes brisées se balançaient, en un vain supplice, dans l'abîme… aucun secours par là… Chaque respiration était une lance enflammée. Les hurlements en dessous… oh, saints dieux, ils attendaient ma chute… Ne regarde pas en bas… n'écoute pas… Le vent me souffla de la terre dans les yeux, transportant la puanteur d'en dessous… dévorant ce qui restait de lumière… Une autre bourrasque… tirant sur mes jambes engourdies. Dépêche-toi… Les ongles se

déchirèrent… une glissade… la terre si meuble… des éclaboussures de pluie… Un coup d'œil vers le bas, où les hurlements devinrent plus forts… triomphants… Les gouffres… l'abîme… une douleur sans fin… une obscurité inébranlable… pour toujours. La terre se mit à s'effriter sous mes mains. La souche de pin s'éloigna davantage. J'essayai de m'agripper au terrain. Non ! Oh, sainte mère, je vous en prie, ne me laissez pas tomber. Je deviendrai fou dans l'obscurité…

— Allez-y, mon garçon… aidez-le. C'est ce que vous vouliez faire au lieu de venir ici. (La voix pressante me tira de la vision. J'avais les mains qui

tremblaient encore, le vent gémissait encore et les hurlements me glaçaient encore le sang, mais je ne pouvais plus sentir le bord qui se détachait de la falaise.) Et vous devriez l'aider, sachant que votre propre peuple a provoqué son supplice. Ils l'ont envoyé en ce lieu. Ils ont causé cette guerre par peur de moi et ont résisté à la vérité toutes ces années, aggravant les choses, renvoyant les pauvres Gastaï à Kir'Vagonoth, encore et encore, jusqu'à ce qu'ils en deviennent fous.

— Quel est ce lieu ? dis-je, la voix tremblant de la peur et de la douleur de l'homme désespéré tandis que je regardais le vent fouetter le pin tordu.

Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que je fais ?

— Faites appel à votre pouvoir. Devenez l'ombre de cet homme lorsqu'il est éveillé. Mon geôlier m'a lié à cette forteresse, je ne peux donc qu'observer, parler et conseiller. Ce garçon n'a besoin d'aucun conseil. Il lui faut votre main, votre force, vos soins. Il est à deux doigts de céder son âme, et vous, entre tous, vous connaissez ces créatures pitoyables qui ont faim de lui. Ne le condamnez pas à cette union perverse. Servez-vous du pouvoir qu'on vous a donné.

Je luttais contre la confusion, à moitié dans la vision, à moitié au-dehors.

— C'est le rêve de quelqu'un.

— Le rêve d'un pauvre prisonnier. L'un des vôtres. Vous pouvez l'aider, vous battre pour lui, l'emmener où il n'aurait jamais songé aller. Mais avec précaution, toujours. Il est si facile de briser un esprit si vous révélez trop de vous. Exactement comme vous l'avez appris au cours de votre entraînement ; ceux que vous aidiez n'auraient jamais pu savoir qu'on avait livré une bataille dans leur âme.

L'un des miens – un Gardien dans les gouffres de Kir'Vagonoth, se cramponnant à son âme, faisant son dernier rêve de lumière. Si je pouvais l'aider…

— Lâchez votre pouvoir. Pour le sauver, vous devez tout donner de vous-même… ne pas vous retenir… ne pas autoriser la peur à vous handicaper, comme vous l'avez fait par le passé…

Sans plus savoir ce que je faisais qu'un adolescent poursuivant son premier amour, je fis appel à ma mélydda… et déchaînai le déluge. Mon pouvoir montait depuis le moment où j'avais franchi les piliers de Dasiet Homol, et le torrent déferla à travers mon corps et mon âme, à travers mes membres, mes reins et mon cœur, une telle grandeur, une telle harmonie, une telle gloire à ma disposition que je poussai un cri d'admiration respectueuse

et de joie. Je fus nouveau-né à ce moment-là, un être de pouvoir, capable de vivre dans les rêves, de traverser les frontières des mondes par la pensée, de façonner des sortilèges d'une magnificence à faire exploser le cœur.

— *Ce n'est que le début, mon garçon. Vous êtes toujours lié à la terre et la chair, mais je peux vous libérer. Si vous donnez simplement le signal, tout sera à vous, comme c'était décrété depuis la nuit des temps.*

Je l'écouterais. Mais j'avais des choses à faire, qui ne pouvaient attendre. Je fermai les yeux, touchai mon pouvoir et étreignis le rêve en train de s'effacer du Gardien.

Chapitre 30

— P*renez ma main, dis-je en me penchant aussi loin que je le pouvais, au sommet de la falaise. Je ne vous laisserai pas tomber. (À travers les ténèbres, je n'arrivais à voir que ses yeux remplis de douleur, et ses mains agrippées à la terre qui s'effritait.) C'est bon. Je suis ici pour vous aider. (Un éclair jaune fendit l'obscurité grandissante, et le sol trembla sous l'effet du tonnerre lorsque les nuages libérèrent le déluge.) Nous allons vous sortir de là.*

Avec une extension de plus, je touchai ses doigts. Il y eut une lueur d'espérance dans son désespoir et il se jeta en avant, saisissant le bout de mes doigts juste au moment où je cramponnais ma main gauche à son poignet mouillé et tirais de toutes mes forces.

— Maintenant, tenez-vous bien, grognai-je en serrant les dents contre la traction de son poids.

Il tint bon…

… et j'ouvris les yeux dans l'obscurité glaciale.

Quelle expression de mots ou d'images peut conjurer un moment de parfaite horreur ? Quoi que proclame la

vraie voix de l'esprit, lorsque vous sentez, percevez, goûtez et voyez la matière de votre pire cauchemar, il est difficile de croire que vous ne le vivez pas. Une obscurité totale. Un froid intense. La puanteur du sang et des déchets humains, et le résidu âcre que la torture laisse sur une peau non lavée. Un sol qui n'a pas plus de substance que le minuit inflexible qui enveloppe le corps et l'âme. Durant un terrible instant, je crus que l'année passée n'avait été qu'illusion et que j'étais toujours captif dans les gouffres de Kir'Vagonoth. Mais je sentis alors quelqu'un à côté de moi sangloter doucement dans l'obscurité. Je reconnus cette angoisse : le désespoir de souffrir sans rémission, de sentir la

raison vaciller comme les flammes d'une chandelle brûlée.

— N'ayez pas peur, chuchotai-je en posant une main sur son dos courbé et l'autre sur son bras, pour l'empêcher de s'enfuir aussi vite que possible sous le choc. (Il avait la peau froide et moite de transpiration, et frissonnait comme un animal effrayé.) Je suis venu vous faire sortir.

— Qui est là ? J'ai rêvé… (Une main tremblante me toucha le bras, puis se recula brusquement.) Personne n'est là. Personne. Vous êtes une illusion, n'est-ce pas ? L'illusion des diables. (À travers les ténèbres palpables, je le sentis se replier sur lui-même et se

mettre à se balancer d'avant en arrière – le réconfort du prisonnier, et celui du fou.) Je ne vous dirai rien. Faites comme vous voudrez.

Même en ce lieu atroce, je pus sourire. Je reconnus la voix et la détermination. Drych.

— Chut, garçon obstiné, je ne suis pas une illusion. On dirait que tu n'es pas un homme facile à tuer. La dernière fois que je t'ai vu, nous étions dans une autre situation infâme, mais nous y avons survécu tous les deux.

Le balancement cessa, et je sentis bientôt de nouveau la main froide qui tâtonnait sur mon épaule, puis mon visage, jusqu'à se poser sur ma pommette gauche, où je portais la

cicatrice des Derzhi.

— Maître… est-ce vous ? Oh, dieux, je vous en prie, soyez vrai… oh, saints dieux…

— Tout va bien, chuchotai-je en serrant Drych, tremblant, dans mes bras, comme si je pouvais le protéger d'un autre moment de peur et de douleur si j'arrivais seulement à avoir assez de ma personne autour de lui. Je suis parfaitement réel, je pense, même s'il reste certaines questions sur la manière dont je suis arrivé ici. Peux-tu marcher ?

— P-pas sûr.

Il claquait si violemment des dents qu'il pouvait à peine parler. Les gouffres étaient enterrés sous la surface

de Kir'Vagonoth, pas aussi glaciaux que le paysage venté au-dessus, mais sculptés dans la glace, néanmoins, sans la moindre bribe de douceur ni de confort pour apaiser le froid brutal.

— Occupons-nous de te mettre debout.

Je mis son bras autour de mes épaules et le hissai. Un cri vite étouffé m'indiqua que ses blessures n'étaient pas confinées à ses rêves, mais je n'osais pas jeter une lumière pour l'examiner, ni le garder un seul instant de plus en ce lieu. Je ne savais vraiment pas combien de temps je pouvais rester avec lui dans ce voyage magique, ni quel pouvoir je pouvais bien posséder pour repousser ses ravisseurs.

— Par ici, dis-je en le soutenant tandis que nous marchions, me servant de mes sens et des souvenirs que j'avais hérités de Dénas pour choisir notre direction à travers le néant nauséabond, essayant de ne pas prêter attention au fait que des démons rôdaient assurément dans les parages.

Nous grimpâmes un court chemin incliné, et je sentis bientôt une surface dure sous mes pieds, au lieu de l'incertitude informe des gouffres.

Sortir des gouffres des Gastaï n'était pas une mince affaire, ni pour les démons ni pour leurs malchanceux prisonniers. Vous pouviez errer pour toujours sans vous être pourtant éloigné

de plus de dix pas de votre point de départ, à moins qu'on vous ait dit les secrets des passages en constante évolution… ou que vous vous trouviez être celui qui avait conçu les enchevêtrements de sortilèges gardant les fous sous les verrous. Et c'est ce que j'avais fait, au cours de mon exil millénaire, m'efforçant de protéger mon peuple de ses frères dégénérés – moi qui m'étais installé à Kir'Vagonoth, pas moi qui avais été emprisonné ici.

À réfléchir de la sorte, ma tête faillit éclater. Qu'il était stupide de tenter de garder séparés tous les souvenirs qui insistaient pour se mélanger les uns aux autres. Même si je n'avais pas donné à Dénas le temps de

se rappeler sa vie d'avant la division, toute sa connaissance et toute son expérience de ce monde étaient à ma disposition. Devenus une partie de moi au moment de notre union initiale, mille ans étaient miens, tout autant que mon enfance en Ezzarie ou mes années de servitude auprès des Derzhi.

Des hurlements perçants ressemblant aux cris du zhaïdeg, le loup charognard du désert, éclatèrent derrière moi. Drych faiblit, gémissant doucement et s'effondrant, essayant de se replier sur lui-même.

— Ils ne t'auront pas, murmurai-je, le forçant gentiment à se remettre debout, essayant de lui faire traverser

plus vite le néant obscur tandis que le bruit à vous flétrir l'âme s'approchait. Je te le jure.

Un quart d'heure de marche rude, et je sentis un mur solide se profiler devant nous. Je le longeai à tâtons, fouillant les bords cassants et les joints rugueux pour trouver l'endroit exact, prononçant les mots de découverte jusqu'à ce que la pierre froide cède sous ma main et que nous faillions tomber dans un étroit corridor. J'exhortai Drych à s'enfoncer plus avant dans le labyrinthe, jusqu'à ce que les cris de chasse s'affaiblissent de nouveau et que nous arrivions au scellé de pouvoir qui gardait la première porte dissimulée à ceux qu'on confinait dans les gouffres.

— Ferme les yeux. Personne ne peut nous voir ici, je vais donc faire un peu de lumière.

Rien qu'un peu, sous peine de lui brûler les yeux, privés de clarté depuis tant de mois. La lueur grise voilée illumina une petite salle circulaire taillée dans la glace et la pierre. Drych s'adossa à un mur, la tête baissée presque jusqu'aux genoux, luttant pour avoir assez d'air en prenant les plus superficielles des inspirations. Son corps émacié était contusionné et couvert d'une croûte de crasse, tandis que du sang suintait de profondes lacérations sur son visage, son dos et son torse. Des marques de griffes,

semblait-il. Un œil était fermé, cousu de cicatrices – des marques de brûlures – et il serrait son bras gauche tout contre son corps.

— Deux autres, siffla-t-il entre deux halètements, en fermant bien son bon œil. Je ne sais pas où. Ni même s'ils sont en vie. Des démons ont essayé de me faire dire leurs noms. Il se pourrait que je l'aie fait ; que les dieux me pardonnent, je ne sais même pas.

— Tu as fait de ton mieux. Tu n'as pas cédé ton nom, je suppose donc que tu n'as pas non plus cédé celui de quelqu'un d'autre.

— Olwydd est si jeune, Maître, à peine dix-neuf ans. (Drych lui-même n'en avait pas plus de vingt-trois, même

s'il devait se sentir aussi vieux que le monde même, je le savais, après une demi-année dans les gouffres.) Je l'ai entendu hurler il y a longtemps. Une éternité. Des hurlements si horribles. (Des larmes coulèrent de ses yeux clos, striant ses joues sales.) Je ne pense pas qu'il puisse être vivant.

Odieux dilemme. Les hurlements, quoique distants, ne s'étaient pas arrêtés, et je savais bien l'abominable vengeance que les démons fous infligeraient aux prisonniers qui restaient. Néanmoins, puisque je ne pouvais comprendre les conditions de ma présence, ni la méthode de mon départ, je n'osai courir le risque de

disparaître avant d'avoir aidé au moins l'un d'eux à sortir. Si l'on pouvait trouver la sécurité à Kir'Vagonoth – et, malgré mon serment, ce n'était pas garanti –, je ferais mieux d'y amener Drych.

— Je vais te faire sortir d'ici en premier, décidai-je. Te trouver de l'aide. Puis j'essaierai de revenir pour les autres. Si je ne peux pas, ce sera à toi de voir, dès que tu en seras capable.

Bien sûr, je devais d'abord m'assurer que je me rappelais comment faire sortir *quiconque* des gouffres.

La salle semblait n'avoir d'autre porte que celle par laquelle nous étions entrés. Mais je connaissais l'existence d'une autre ouverture, qui menait à un

escalier raide et à une autre salle, avec un portail vers le monde extérieur. *Concentre-toi… réfléchis… souviens-toi… c'est à l'époque où tu t'es finalement rendu compte qu'on ne pouvait plus autoriser les fous à errer en liberté, et où tu as façonné cet endroit…* Je suivis les fils de ma mémoire jusqu'à trouver les mots justes, et alors, avec un déferlement de mélydda, je démasquai le scellé, un enchevêtrement de lumière gelée fixé dans un encadrement de glace, deux fois plus haut que moi. À mon grand désarroi, je trouvai le scellé en lambeaux – les traces de lumière colorée éparses et fanées, les sortilèges

faibles ou brisés. N'importe lequel des infâmes Gastaï à qui il resterait un soupçon de bon sens serait capable de franchir directement la porte. Et où étaient ceux qui auraient dû l'entretenir, les rai-kirah en bonne santé qui s'étaient portés volontaires pour rester et surveiller ce passage ? *Une autre tâche à accomplir avant que je quitte Kir'Vagonoth : sceller cette ouverture, et trouver quelqu'un pour la garder. Mais chaque chose en son temps.*

— Allez. Encore un petit effort et tu pourras te reposer. (Je fis monter les marches à Drych et le fis entrer dans une autre salle, qui ressemblait beaucoup à la précédente, à part un carré noir surélevé en pierre exactement en son

milieu.) Cramponne-toi à ton estomac, dis-je en me saisissant fermement du Gardien faiblissant et en le faisant monter sur la pierre noire. Ça va être un peu déstabilisant.

À mon invocation – un mot démoniaque qui signifiait « Poursuivez » –, nous fûmes plongés dans un flou nauséeux de gris tourbillonnant. J'avançai avec difficulté de dix pas. Au onzième, Drych et moi entrâmes dans une étendue sauvage enneigée. Une rafale de vent glacial, mêlée de neige fondue, s'écrasa contre nous, faisant chanceler mon compagnon, ratissant notre peau exposée, menaçant d'aspirer l'air de nos poumons.

Kir'Vagonoth était le lieu de notre exil millénaire, une terre désolée, sans soleil, de tempêtes constantes, d'hiver sans fin, de sauvagerie et de désespoir, que nous avions modelée en un semblant de vie. Nous avions créé la beauté même dans un endroit comme celui-là. Nous avions survécu. Avec un hurlement plus fort que celui des Gastaï fous, le vent m'arracha les cheveux, déchira ma chemise et me cracha de la neige aux yeux, mais je ne voulus ni me couvrir ni m'incliner devant lui. Au lieu de cela, je le laissai me racler le visage, savourant son pouvoir brutal, lui permettant d'alimenter la fierté et la colère qui menaçaient de faire exploser les liens de

ma chair. Nous qui avions survécu ici étions les êtres véritables, mais nous avions été abandonnés comme des déchets de viande putride. Comment une telle parodie s'était-elle produite ?

— M-m-maître…

Drych n'était vêtu que des restes en haillons d'une tunique, et la brève exposition au vent le faisait trembler sans qu'il puisse se contrôler, tandis que ses lèvres et son nez prenaient rapidement le blanc terne des gelures.

Qu'avais-je songé faire de lui ? J'étais ici en vertu de son rêve, notre contact transformé en chair par mon pouvoir et le cadeau de Nyel. Je n'avais aucune idée de mes limites, mais la logique et l'instinct me disaient qu'elles

n'engloberaient pas le fait de ramener un autre être de chair avec moi à Kir'Navarrin. Cela signifiait que je devais découvrir si des rai-kirah survivaient ici, en dehors des fous, et, si oui, les persuader de prendre soin de Drych en attendant qu'une Aife puisse ouvrir un portail pour le laisser sortir. Il me fallait trouver Vallyne, car son pouvoir et mon château seraient la dernière place forte de Kir'Vagonoth. Pas le temps de penser à la gêne d'une telle entrevue ; le pauvre Drych était en train de geler. Chassant mes sources de distraction, je pris rapidement ma forme ailée.

— Voyons si nous pouvons trouver

un peu d'abri.

Comme frappé par le vent, Drych tomba en arrière contre le mur de glace qui hébergeait le portail et la porte des gouffres, et tomba à genoux, tandis que sa bouche meurtrie travaillait sans succès à former des mots et que ses yeux noirs me regardaient avec admiration, comme s'il avait vu les cieux s'ouvrir pour l'engloutir. Je ne comprenais pas. Il m'avait vu ailé dans notre dernière bataille, et avait entendu les histoires de ma transformation depuis le début de ses études. Mais lorsque je tendis le bras vers lui et lui dis que je le transporterais un moment, pour nous éviter d'avancer péniblement dans la neige qui nous arrivait aux hanches, afin de trouver un

endroit pour le cacher, je me rendis compte qu'il n'y avait pas que les ailes qui avaient changé.

J'étais en feu, ou du moins j'en avais pris l'apparence. Une lumière dorée enveloppait tout mon corps, qui semblait encore être le mien, à part une légère augmentation de ma corpulence et l'absence des cicatrices familières. Je pouvais en juger car j'étais nu à présent, à part un baudrier de cuir pâle. Même la marque d'esclavage sur mon épaule avait disparu. Je touchai le côté gauche de mon visage… non, celle-là restait. L'empreinte écailleuse de faucon et de lion sur ma pommette était toujours froide et insensible, comme la cicatrice

longue, nouée, sur mon flanc droit. Mais les autres marques avaient disparu, et le reste de ma personne avait assez chaud malgré le changement radical de tenue.

Je haussai les épaules.

— J'ai dû faire quelque chose de différent dans ma transformation.

Mais ce n'était pas cela. En soulevant le malheureux Drych, sans voix, dans mes bras et en m'envolant, je réfléchis à ma silhouette et essayai de me dépouiller des bizarreries apparentes – ou du moins de refaçonner quelques vêtements –, mais ne pus trouver la marche à suivre. C'était comme si, au lieu d'imposer un sortilège, je l'avais retiré, comme si je portais ma véritable forme et avais oublié les étapes

nécessaires pour la modifier. Mais il était impossible d'enquêter sur un tel sujet en combattant le vent, chargé comme je l'étais du poids embarrassant du jeune homme, et occupé à scruter les ténèbres à la recherche de points de repère familiers. *Chaque chose en son temps.*

Je survolai le paysage enneigé, à la chasse aux maisons construites par les plus forts des rai-kirah. Même si la plupart avaient été abandonnées lorsque nous avions quitté Kir'Vagonoth, elles auraient dû être toujours debout et jalonner le chemin. C'était déroutant. Je ne pouvais en trouver aucune. Enfin, une tour brisée dépassant des champs de

neige me fit m'approcher davantage du sol, et je découvris des ruines enfouies sous la glace et la neige. Restant à basse altitude, je suivis un chemin qui parlait de longs mois de guerre et de destruction progressive. J'arrivai finalement à la cité rudaï, la carcasse tentaculaire que nous avions bâtie en imitant les villes que les Gastaï voyaient au cours de leurs séjours dans le monde humain. Les tours, les temples, les allées et les maisons avaient été sombres et déserts un nombre incalculable d'années, et le demeuraient – le peu qui en restait. La cité était un amas de décombres. Je poursuivis mon vol et passai au-dessus des bâtiments longs et bas des ateliers, où le Cercle rudaï avait tout modelé, des chaises aux

volailles, des robes au vin, jusqu'aux roses sculptées de givre qui faisaient tout sauf pousser. Tous étaient à présent ravagés, et remplis de congères de neige. La guerre était passée sur tout ce pays. Quelque chose… quelqu'un y avait-il survécu ?

Plein d'appréhension, je continuai à voler vers le château que j'avais bâti pour héberger à la fois amis et ennemis – les amis pour pouvoir les protéger, les ennemis pour les surveiller. L'un de mes ennemis avait été laissé derrière nous lorsque nous avions abandonné Kir'Vagonoth – Gennod, qui avait essayé de forcer l'union avec l'humain… moi… et de conduire

l'ouverture de Kir'Navarrin lui-même. Il avait eu l'intention de détruire les Ezzariens et de libérer le prisonnier de Tyrrad Nor. Mais j'avais déjoué ses manœuvres et l'avais laissé emprisonné dans les gouffres, avec les Gastaï fous.

Lorsque je vis, sentis et entendis une tornade de noirceur à l'horizon, à l'endroit où j'aurais dû voir des tours de glace percer les nuages, je songeai au scellé brisé de la porte des gouffres. Nul Gastaï n'aurait pu causer autant de ravages sur tout ce que nous avions construit ici. Seul un Nevaï – l'un de nos cercles les plus puissants – aurait pu le faire. Gennod était libre.

J'avançai un peu plus et aperçus les tours du château au-dessus de la tornade

– une, deux, trois au moins, encore intactes. Venant de l'intérieur du mur sombre de la tempête, j'entendis le tumulte mugissant d'une bataille rangée de démons.

— Je savais que c'était trop facile, dis-je à Drych. Accroche-toi.

Je pris de la vitesse et fonçai à travers la tempête, pénétrant le mur noir. Dans les ténèbres se trouvaient des bêtes de toutes les espèces, changeant de forme au moment même où je passais, se griffant les unes les autres, volant, luttant au sol, leur fourrure, leurs écailles ou leurs ailes fouettées par le vent qui les encerclait. J'esquivai le souffle de feu d'un dragon, manquai de peu d'avoir les

jambes cisaillées par des ailes tranchantes comme des rasoirs, puis pris de l'altitude pour éviter une paire de créatures à l'allure d'ours, qui s'entre-déchiraient avec des serres d'acier. Trois loups baveurs chargeaient à maintes reprises un mur percé d'une brèche où un seul rai-kirah, portant une forme humaine, essayait de les retenir. Le défenseur ne tiendrait pas longtemps sans aide.

Je volai de-ci, de-là. Le pauvre Drych gémit doucement lorsque je descendis en piqué presque vertical dans l'œil dégagé de la tornade. La moitié de mon château était en ruine. Ce qui en restait était encore merveilleusement beau, ses facettes

glacées transformant les feux de destruction en une irisation semblable à des joyaux. Sur son plus haut rempart se tenait une silhouette de lumière argentée dont le rayonnement étendait un bouclier de pouvoir pour protéger la citadelle. Sa chevelure dorée volait librement au vent, et sa robe blanche aurait pu être une création de neige tourbillonnante. Lorsque je tournoyai et posai les pieds sur la glace, ses yeux verts s'écarquillèrent d'émerveillement et me touchèrent d'un véritable feu.

— Mon amour, dit-elle. Oh, mon très cher amour, comment est-ce possible ?

La surprise et l'incrédulité devaient

avoir ébranlé son sang-froid. Elle n'aurait jamais permis à une telle chaleur de se manifester, si elle avait été prévenue de ma venue. Son accueil n'avait plus rien de la fureur de notre dernière entrevue, lorsqu'elle m'avait maudit, encore une fois, de l'abandonner en faveur du devoir. Nous savions que mon choix reviendrait à me perdre dans une âme humaine, et elle avait juré de ne jamais me pardonner. Nous nous étions aimés tant d'années…

Je m'arrachai à ces pensées et émotions troublantes, les souvenirs les plus privés du démon… et me sentis instantanément honteux. D'une manière ou d'une autre, en ce lieu affreux où Dénas avait vécu, combattu et tempêté

contre le destin cruel, la véritable horreur de ce que je lui avais fait, la dernière année de son existence, me frappa. Je l'avais emmuré dans une prison de silence. Écraser ces derniers murmures serait un meurtre, aussi sûrement que si j'avais pris mon couteau de Gardien et l'avais plongé dans son cœur.

Je mis donc de côté ma culpabilité et mon sentiment de gêne et libérai les souvenirs enfouis de Vallyne et d'amour inassouvi, leur permettant de me submerger. Je touchai son visage et vis sa faim inquisitrice. *Oh, dieux, mille ans*... Mais même si son regard cherchait profondément la passion qui

égalerait la sienne, une mémoire vide fut tout ce qui restait. Tout ce que j'avais à offrir était de l'admiration, du respect, et les traces du sortilège qu'elle avait jeté sur son Gardien captif. J'avais tué la part de moi qui aurait pu répondre. Il fallait qu'elle sache la vérité.

— Je ne suis pas celui que vous pensez, dis-je en détachant mon regard du sien et en m'accroupissant pour poser délicatement Drych au sol. Peu importe cette aura que je me trouve avoir acquise. Ou plutôt je suis lui, comme nous savions que cela se produirait, mais je suis moi-même aussi. Surtout moi-même.

La seule chose qui était plus difficile que de définir mon état d'esprit

dans ma propre tête était d'essayer de l'expliquer à quelqu'un d'autre, même à Vallyne, avec qui j'avais discuté des implications de l'union humaine durant un millier d'années.

Vallyne croisa les bras sur sa poitrine et se mordit la lèvre, souriant avec amusement et résignation. Puis elle marcha lentement autour de moi, examinant chaque aspect de ma chair dans le moindre détail. Je me demandai si la ridicule rougeur qui m'était montée aux joues serait aussi évidente sous la lumière dorée que je portais. Contrairement aux impudiques Derzhi, les Ezzariens restaient vêtus d'habitude.

— Vous portez bien la couleur,

déclara-t-elle enfin, même si votre corps n'est pas vraiment aussi beau que celui que vous… Dénas… portait en votre temps ici. (Alors seulement me regarda-t-elle de nouveau dans les yeux, un plaisir authentique cachant presque les profondeurs de sa tristesse.) Je suis heureuse de vous voir, ami Seyonne.

— Et moi de vous voir, madame. Je suis venu chercher asile pour mon jeune ami ici, et votre aide pour récupérer deux de nos frères qui croupissent encore dans les gouffres. Nous accorderez-vous votre faveur ?

— Vous n'avez aucun besoin de demander tout ce que j'ai, dit-elle en faisant abstraction d'une vérité douloureuse et en tournant son attention

vers Drych, hébété. Bienvenu, ami de mon ami.

Elle s'accroupit près du jeune homme et tendit la main. Il regardait, impressionné, un rai-kirah entièrement en contradiction avec son entraînement et son expérience – un être de lumière, de couleur et de beauté qui brûlait le cœur, aussi différent des monstres qui avaient façonné son supplice que les douces brises de l'Ezzarie l'étaient de la tempête autour de nous. Me souvenant de la première fois que j'avais vu Vallyne, je devinai qu'il ne se rendait plus compte du froid.

— J'ai déjà convoqué quelqu'un qui vous réchauffera et vous nourrira,

poursuivit Vallyne. Je regrette que notre hospitalité se soit si tristement dégradée. Pas du tout de danse. De la nourriture plutôt limitée, et nous n'osons pas sortir à cheval pour le plaisir. Aucun invité charmant, toujours désorienté, comme celui-ci… (Elle fit un signe de tête vers moi, et écarquilla les yeux par taquinerie.)… pour nous faire la lecture. Et ceci… (Elle indiqua de la main la noirceur sauvage qui tournoyait autour du château.) Malheureusement, il se pourrait que je vous nourrisse cette heure-ci, et vous laisse de nouveau affamé et gelé la prochaine fois que le vaisseau du temps se videra.

— Gennod les a lâchés. Comment a-t-il pu ?

Vallyne rougit.

— J'ai peur que ceux que vous avez laissés ici pour monter la garde n'aient pas été de si bons geôliers que cela. Nous pensions que quelqu'un reviendrait nous chercher, mais personne ne l'a fait. Et, sans savoir quand nous pourrions l'espérer… Avez-vous si vite oublié le besoin irrésistible, mon amour ? (Sa voix était à peine audible par-dessus la tempête.) Nous avions tellement faim. Ne nous le reprochez pas.

— Quelqu'un a pensé laisser quelques Gastaï partir à la chasse. (Pour se nourrir d'une âme humaine, et rapporter des expériences et sensations

à partager avec ceux qui restaient dans ces terres désolées.) Et les chasseurs sont revenus pires que jamais.

— En effet. Même si nous ne comprenons pas pourquoi.

— Des rêves, dis-je en pensant à voix haute, assemblant enfin les preuves, comprenant comment Nyel avait été capable de toucher les rai-kirah tout ce millénaire. Les rai-kirah qui vivent à Kir'Vagonoth ne peuvent pas rêver. Mais lorsque les Gastaï possèdent une âme humaine, ils rêvent, et ces rêves peuvent être changés… touchés… par celui dans la tour, exactement comme mes rêves ont été touchés. Toutes ces années, nous les Ezzariens avons cru que nos combats faisaient empirer les

démons, mais cela n'a jamais été notre faute. C'était la sienne.

— La sienne ? Vous êtes donc allé là-bas…

— C'est compliqué, éludai-je, puis je me réfugiai dans le problème du moment. Gennod vous épuise petit à petit.

— Nous tiendrons bon. Même si je ne refuserais pas quelques guerriers de plus s'ils étaient disponibles. Vous, vous avez l'air tout à fait capable.

— Je suis venu ici par un moyen que je ne comprends pas vraiment, avouai-je. C'est pourquoi je ne suis pas sûr de pouvoir faire sortir mes trois jeunes amis de Kir'Vagonoth pour

l'instant, et je ne sais pas au juste combien de temps je peux rester…

Un cri strident et assourdissant et une explosion de flammes nous attirèrent au bord du rempart. La gracieuse tourelle du donjon le plus éloigné se brisa sous l'assaut d'un oiseau monstrueux, envoyant de grands éclats de glace tournoyer dans la tempête. Les fragments eurent des reflets argent, or et bleu dans la lumière du feu, répandant une nouvelle gelée sur les tours, les fenêtres et nous trois.

La tête et le long cou de l'oiseau étaient ceux d'un serpent et faisaient à peu près le diamètre d'un grand arbre. Son corps était de la taille d'une maison, et ses petits yeux rougeoyaient. Seul un

démon de pouvoir considérable pouvait modeler un tel monstre.

— Gennod, dîmes-nous ensemble, Vallyne et moi.

Deux oiseaux légèrement plus petits, aux serres acérées et aux becs crochus, s'envolèrent de la tour brisée. Ils étaient certainement plus agiles que l'oiseau-serpent, et féroces dans leur défense, mais n'avaient aucune chance, car l'envergure de l'oiseau géant était tellement plus grande. Au moment même où nous regardions, l'un des deux plus petits oiseaux laboura le dos du monstre de ses serres. La langue du serpent sortit tel un fouet et saisit le défenseur en train de le harceler, qui se désintégra dans

une explosion de feu pourpre. Le second défenseur grimpa en flèche dans le ciel agité, puis plongea vers l'oiseau-serpent, les serres complètement sorties. Les lourdes ailes du monstre balayèrent l'air d'une telle force qu'elles firent basculer l'oiseau plus petit la tête en bas, percutant le défenseur impuissant et froissant son ossature plus légère. De la lumière colorée suinta de l'oiseau brisé, comme du sang vivant, commençant à prendre une forme d'allure humaine, mais avant qu'il puisse se remodeler le rai-kirah étourdi fut emporté par la tornade sombre.

Avec un cri de triomphe, et un petit coup de sa langue semblable à une corde, l'oiseau-serpent retourna à son

assaut contre la tour, dont il fit éclater d'abord une portion, puis une autre, jusqu'à ce que tout ce qui restait de la gracieuse structure soit une montagne vitreuse de glace gris-bleu, bien en dessous de nous. Puis l'oiseau s'éleva dans les airs, tournoya paresseusement autour du château et posa son œil rouge de serpent sur Vallyne.

Libéré de la paralysie momentanée induite par le duel, je traversai en courant le rempart gelé.

— Quelqu'un viendra te chercher, mon garçon, criai-je par-dessus mon épaule. Guéris bien et sauve tes frères.

Et vous, merveilleuse Vallyne, vivez pour toujours !

Sans rompre mes foulées, je bondis sur le merlon et dans l'air agité, retirant d'un coup sec l'épée du fourreau le long de mon flanc et déployant mes ailes dorées. Puisant de la mélydda dans mon sang et mes os, je fis venir le vent à mon service et montai en flèche en direction du monstre.

Chapitre 31

Un bord affûté mordit dans la chair de ma main, menaçant de la trancher jusqu'à l'os, et je serrai moins fort la masse dure et anguleuse. Quel inepte fabricant de lames laisserait une telle arête sur une poignée d'épée ? Au moment même où la puanteur de plumes en feu et de chair roussie cédait devant des parfums de roses, de thé et d'herbe mouillée et que les hurlements rauques de monstres agonisants faisaient place au chuintement de la pluie tranquille, la lacération sur ma paume piqua plus

férocement – c'était une laisse, qui me retirait de la bataille et de la tempête. J'ouvris la main et regardai. Le guerrier noir… la pièce de jeu d'obsidienne.

— J'avais davantage à faire, dis-je. La porte des gouffres… les deux autres Gardiens…

Je posai la pièce sur le jeu avec précaution, forçant ma main à ne pas trembler – ma main tout à fait ordinaire, avec ses cicatrices familières. J'avais mal aux os. Mes épaules me semblaient à vif ; le suintement sur ma cuisse gauche, qui m'élançait, était sûrement du sang. Mon côté droit me donnait l'impression qu'une pointe avait été enfoncée et poussée vers le haut dans mon poumon. Au moins, j'étais de

nouveau vêtu ; néanmoins, je me sentais vulnérable – mou, faible, comme si la moitié de mon sang s'était vidée.

— Votre rêveur a dû s'endormir, objecta Nyel de l'autre côté du jeu. Vous ne pouvez pas rester avec lui une fois qu'il dort de nouveau et commence un autre rêve.

Je ne pouvais éloigner mon regard du jeu à motifs car, sous l'illusion de la lumière et de l'obscurité, des motifs et des formes, je pouvais encore avoir des visions fugitives d'un éclat argenté qui perçait des nuages cinglants pour me donner du courage, d'heures longues, difficiles, de combat dans ma forme dorée, tuant l'oiseau-serpent juste au

moment où j'avais commencé à craindre de ne pas pouvoir le faire.

— Son ombre lorsqu'il est éveillé, dis-je. Devenue chair à partir de son rêve.

— Le vietto est le plus rare des enchantements, même parmi les Madonaï. Il est passé de maître à attelé, si le pouvoir du disciple est assez grand. Si le cœur du disciple est assez généreux. Si l'âme du disciple est assez riche pour le tisser avec sagesse.

— Je dois reprendre mon entraînement à l'épée. (Kasparian écarta brutalement sa chaise de la table.) Vous n'avez plus besoin de moi.

Ses pas lourds résonnèrent à travers la maison silencieuse. Les

domestiques muets entrèrent, alimentèrent le feu et fermèrent les portes du jardin en protection contre le crépitement de la pluie et la nuit qui fraîchissait rapidement. La nuit. J'étais resté à Kir'Vagonoth un jour entier.

— Le vietto. C'est comme cela que vous avez voyagé jusqu'au monde humain, déclarai-je en levant les yeux vers mon compagnon, alors que la dernière vision s'effaçait. Vous et votre ami Hyrdon, qui ne voulait pas être un dieu.

Nyel s'appuyait au dossier de son fauteuil, sirotant un verre de vin.

— Il m'a fallu pas mal de temps pour me rendre compte que j'avais pris

corps dans un vrai monde et n'étais plus la part d'un rêve, que mes actes dans ce royaume étaient des événements réels, pas simplement une vision passagère. Qui pourrait imaginer une chose pareille ? Je me dis qu'il était dangereux de m'en mêler, insensé de me trouver impliqué auprès d'êtres si éphémères. Mais je ne pouvais me tenir à l'écart des gens de la forêt. Ils vivaient dans la beauté, exactement comme nous le faisions ici, et je n'arrivais pas à comprendre comment ils supportaient de telles épreuves – la faim, la maladie, et une mort précoce – et restaient pourtant tellement amoureux de la vie. J'ai essayé de prendre soin d'eux, de leur enseigner tout ce que je pouvais, qui

puisse leur faciliter les choses. Au fil du temps, j'ai décidé de ne choisir qu'un d'eux à la fois comme rêveur. Les choses deviennent vite déroutantes quand vous touchez trop d'esprits différents. Et, en fait, vous restez quelque peu… attaché… à la personne qui vous fait traverser. Dans votre récente aventure, par exemple, vous auriez trouvé difficile de trop vous éloigner du jeune homme. Vous avez senti le lien avec lui, bien au-delà de votre expérience partagée de supplice.

C'était vrai. Entièrement vrai.

— Pourquoi ai-je pris cette forme modifiée… la lumière… l'épée ? Cela en fait-il partie ? Je ne pouvais me

modeler comme je le voulais.

Nyel se leva et marcha jusqu'à la table au milieu de la pièce, où des carafes de vin et de bière se tenaient à sa disposition. Il remplit de nouveau son verre, en servit un second et me l'apporta. Quelques gouttelettes rouges rebelles tombèrent vers le jeu, et disparurent au moment où elles le touchèrent.

— C'est un enchantement des Madonaï, pas des rekkonarre. Avec le vietto, l'enchanteur devient l'expression physique de son pouvoir. Chacune de ses autres formes n'est qu'une ombre de celle-ci. Et c'était donc votre vraie forme madonaï – une forme de guerrier, semble-t-il – qui essayait de se montrer.

Ce serait toujours l'aspect de votre plus grande force, même si vous auriez sûrement pu vous changer en tout ce vous souhaitiez si vous aviez compris comment le faire. Mais vous êtes lié à de la chair humaine, votre transformation était donc défectueuse, incomplète. (Il se réinstalla dans son fauteuil et fit courir un doigt le long du bord lisse du jeu.) La douleur et la lassitude que vous ressentez maintenant sont le prix de votre naissance humaine, comme l'est la vérité que vous ne pouvez faire cela de vous-même. Vous aviez besoin de moi pour guider l'enchantement à votre place… et de Kasparian, bien sûr, parce que celui qui

a volé mon nom a aussi volé ma capacité à initier de telles pratiques, ou, en fait, à en accomplir d'autres que celle-ci.

Une autre pièce se mit en place.

— Vous pouvez parler dans les rêves et les modeler selon votre souhait, dis-je, mais vous ne pouvez plus voyager à travers eux.

— Exact. J'ai réussi à vous suivre et vous observer dans votre gloire aujourd'hui. Mais je n'aurais pas pu venir à votre secours si vous aviez eu besoin de moi. Mon geôlier ne prévoyait pour moi que de l'observation. (De l'amusement se refléta sur son visage, ainsi que l'écho de son deuil.) Il n'aurait pas été content de savoir que j'avais appris à modeler ou à parler dans les

rêves.

C'était donc pour cela que Kasparian s'était laissé emprisonner avec Nyel. Sans son attelé pour initier l'enchantement, Nyel n'aurait même pas eu le petit amusement que son geôlier lui avait laissé. Son geôlier… son fils, si l'histoire divine était vraie. Une explication adéquate à sa pointe d'amertume.

— Et Kasparian ? demandai-je. Il a eu le droit de conserver son nom.

J'avais besoin de comprendre, à propos des noms.

— Kasparian était… et est… suffisamment limité pour qu'il ne soit pas nécessaire de le handicaper. Il n'a

aucun pouvoir sur les rêves. Pardonnez-lui ses fautes. C'est un brave homme. La vérité est souvent le supplice le plus cruel.

Je me levai et m'éloignai de la table de jeu, sentant que j'étais sur le point de faire quelque découverte, mais que j'étais si fatigué qu'elle pourrait passer inaperçue.

— Je vous remercie de votre cadeau, Nyel. Le jeune homme que j'ai sauvé était mon propre attelé. Il est au moins libéré du supplice, maintenant. Il a l'espoir de rentrer à la maison, et de retrouver une certaine dose de sécurité, comme les autres laissés là-bas – à la fois les humains et les rai-kirah. (Gennod était mort ; je ne pouvais

contester que le dénouement était satisfaisant, même si je croyais que Nyel était toute la cause du problème.) Vous me déroutez complètement.

Tout ceci visait-il à démontrer le pouvoir des Madonaï ? Si oui, le concepteur avait atteint son but. Sous le manteau de la lassitude et des restes de mon ivresse, je pouvais sentir à la fois l'énormité palpitante de ma propre mélydda et la compréhension claire et intense de mon manque. Je possédais un pouvoir comme celui que j'avais ardemment désiré tout au long de ma vie, mais ma main humaine ne pouvait en manier qu'une portion. Était-ce son objectif ? Cette faim grandissante que je

sentais me ronger l'âme était-elle une punition pour la faute de mes ancêtres ? « La vérité est souvent le supplice le plus cruel. »

Je poussai la porte du jardin que les domestiques avaient fermée, laissant de fines gouttelettes de pluie portées par le vent baigner mon visage, espérant qu'elles pourraient réveiller mon esprit par leurs picotements. Nyel vint se tenir près de moi. Nous étions exactement de la même taille.

— Pensiez-vous que cette petite grâce était ce que j'avais prévu de vous offrir ? s'étonna-t-il. N'avez-vous pas entendu ce que je vous ai dit ? Je ne vous ai pas amené ici pour vous tourmenter avec des choses que vous ne

pouvez pas avoir.

Qu'avait-il dit, lorsque j'étais tombé dans ses yeux ? « Ce n'est que le début, mon garçon… »

— Vous avez expliqué que j'étais lié par la terre et la chair, mais que vous pouviez me libérer. (Le regard du vieillard retint mon attention.) Que vouliez-vous dire ?

Mon estomac me semblait creux, l'anticipation frisant la terreur.

— De tous les rekkonarre, vous avez le cœur et la sagesse d'utiliser le vietto. Vous me croyez fou, et en effet je le confesse. J'ai vécu trop longtemps. Mes chagrins ont dégénéré en amertume et erreur de jugement. J'ai, moi aussi,

fait des choses que j'aurais considérées comme répréhensibles dans ma jeunesse. Vous les avez vues. Mais vous pouvez redresser la situation… N'est-ce pas tout ce que vous avez toujours souhaité ? (Il me saisit les épaules et m'obligea à le regarder dans les yeux, et, avec un amour que je ne pouvais sonder, ils me suppliaient de le croire.) Je souhaite vous libérer du prix de votre compassion. Je peux vous changer, vous détacher de tout ce qui vous retient, vous permettre de réparer ces horreurs que j'ai commises. Vous serez comme vous êtes destiné à l'être, et je mourrai soulagé de mes péchés. Pouvez-vous comprendre ce que j'offre ? Je vais faire de vous un Madonaï.

Ce serait simple, me dit-il. Grâce à mon union de fraîche date. Grâce au pouvoir que je pouvais apporter à cette opération. Mon esprit et mon âme, l'union de Seyonne et du démon, resteraient comme ils l'étaient à présent. Seule la nature de mon corps changerait… toujours chair, sang et os, mais purgée de ces éléments qui me gênaient pour franchir facilement les portails des rêves, libérée des cicatrices qui entravaient ma transformation en un être qui ne ressentirait ni douleur ni lassitude, purifiée du frêle héritage qui empêchait le plein usage de ma mélydda. Je serais capable de toucher des rêves à ma guise et de devenir chair à travers

eux, de me battre, sans entrave, pour ces choses que je croyais bonnes et justes, ou d'enseigner, comme cela avait toujours été mon plaisir le plus authentique.

— Vous n'êtes pas né pour regarder les événements de loin et laisser d'autres en prendre la tête, pour perdre votre force et mourir alors que vous avez à peine commencé.

Oh oui, et je vivrais un nombre incalculable de siècles. Guerrier vieillissant dans mon propre monde, je n'étais qu'un enfant en bas âge dans la durée d'une vie madonaï.

— Vous voyez les fardeaux d'un tel choix. Demeurer à part, car vous ne pourriez permettre qu'un tel pouvoir soit

faussé par des soucis dérisoires ou des sentiments personnels. Vivre si longtemps et être le seul – c'est vraiment difficile, comme je peux l'attester. Mais, à mesure que vous gagnez en pouvoir, vous pouvez faire de même pour d'autres que vous trouvez dignes de notre nom. La race madonaï renaîtra en vous. L'équilibre des mondes sera restauré.

Mais je ne serais pas humain. Et ne pourrais pas non plus vivre de nouveau dans le monde humain. Cela avait été l'un des problèmes des Madonaï. Les humains ne pouvaient pas vivre à Kir'Navarrin ; comme Fiona l'avait vu, ils tombaient vite malades. Les Madonaï

ne pouvaient pas non plus exister plus d'un court moment dans le royaume humain. Ils avaient construit le premier portail entre les mondes, mais ne pouvaient s'en servir. Seuls les rekkonarre, les gens de mon peuple complètement unis, pouvaient vivre dans les deux mondes. Seuls ces Madonaï qui possédaient le secret du vietto, qui savaient prendre corps à travers l'enchantement et les rêves, pouvaient exister dans le monde humain aussi souvent qu'ils le souhaitaient, aussi longtemps que leur rêveur pouvait rester éveillé.

— Vous pourriez vous occuper des humains si vous le jugiez sage. Mieux que vous ne l'avez fait jusqu'à présent.

Même si je ne peux pas vous guider en sagesse ni en jugement, je peux vous en apprendre beaucoup sur le pouvoir.

Pensez-y, disait-il. Inutile de se précipiter. À chaque étape, je pourrais choisir, jusqu'à la dernière, quand ce serait fait.

— Allons, allons ! s'écria Nyel en fermant la porte du jardin, refrénant son empressement si fermement que seule la légère rougeur de ses joues l'indiquait jusqu'à présent. Vous n'êtes pas obligé de décider cette nuit. Vous êtes fatigué et blessé – en train de saigner sur mon tapis. Montez vous coucher, et j'enverrai Kasparian soigner vos blessures. Demain, nous reparlerons.

Je traversai lentement la maison silencieuse. Toujours tellement silencieuse. Je n'allai pas droit à ma chambre, mais montai et descendis les couloirs et les escaliers, passai devant des peintures et des statues, des salles de travail et des cuisines, des cours, des salons et des chambres à coucher. J'allai sur un balcon élevé et contemplai les étoiles, puis rentrai en flânant d'une pièce à l'autre. Je n'en vis aucune. Tout ce que je pouvais voir était Drych – Drych malade, brisé, misérable – en vie. Tout ce que j'entendais était l'infusion d'espoir béni dans sa voix quand je m'étais révélé réel.

Qui pourrait imaginer un tel cadeau

? De la mélydda illimitée. Et la libération – de la douleur et de la saleté, de règles mesquines, absurdes, d'hécatombes sans fin et de chagrins que je ne pouvais guérir. C'était exactement ce que j'avais toujours voulu – arranger les choses. Quand j'entrai enfin dans ma chambre d'un pas nonchalant, je n'allumai pas les lampes qui étaient prêtes, ne mouchai pas non plus l'unique chandelle et ne tombai pas sur le lit moelleux. Au lieu de cela, je m'assis sur le sol nu dans le coin, les genoux relevés, les bras refermés sur les jambes et le front reposant sur les genoux. Il n'y avait qu'au moment de mon union avec le démon que je m'étais senti aussi effrayé. Le prisonnier de Tyrrad Nor

avait proposé de faire de moi un dieu, et je ne pouvais penser à aucune raison de refuser.

Kasparian me trouva là. Il apportait un paquet de bandes de lin et une bassine d'eau d'où montaient des volutes de vapeur.

— Le Maître dit que vous êtes blessé. Faites-moi voir.

Sans toucher les mèches des lampes avec la chandelle, il embrasa le coin de lumière.

— Je n'ai nul besoin de votre aide.

Je ne voulais aucune compagnie, aucune intrusion dans le chaos de mes pensées.

— Pensez-vous que je vais vous

empoisonner ? Vous estropier ? Tirer une vengeance mesquine sous le couvert de soins médicaux ?

— Non.

J'en étais certain, tout comme j'étais certain qu'il aurait aimé le faire.

— Où est votre blessure ?

Quelles que soient ses raisons d'obéir aux ordres de Nyel, elles n'avaient rien à voir avec le fait de me vouloir du bien.

— Dites-moi, demandai-je, vous ai-je offensé à un certain moment, ou mon seul crime est-il que votre maître m'offre ce dont vous avez faim et que vous croyez mériter ? Vous savez que je ne peux pas me souvenir.

Comme il semblait déterminé à être

sur mon dos, que je le souhaite ou non, je tendis la jambe qui saignait.

Kasparian tira son couteau et fendit mes culottes. À une vilaine entaille à la cuisse suintaient du sang et le venin noir, poisseux, de l'oiseau-serpent. Ce n'était qu'à présent que je voyais la blessure que je me rendais compte à quel point elle faisait méchamment mal. Le Madonaï se mit à la nettoyer à l'eau chaude à l'aide d'une éponge, et je m'adossai au mur.

— Je n'ai pas le droit de parler du passé, déclara-t-il en travaillant. Vous possédez une force d'enchantement que je n'ai pas. On peut s'irriter de cela, mais ça ne change rien.

Il tendit le bras et traîna une chaise près de ma main gauche.

— Agrippez-vous à ceci, et au coffre de l'autre côté, et ne bougez pas. Nous devons faire sortir ce poison ou vous perdrez toute sensation dans cette jambe.

Effectivement, mes orteils fourmillaient de façon inquiétante à l'extrémité du membre qui m'élançait. Tandis que mes doigts blêmes serraient l'assise sculptée de la chaise en bois et les poignées de cuivre du coffre à habits à ma droite, Kasparian, avec l'adresse d'un chirurgien, se servit de son couteau pour élargir la blessure et permettre au sang d'emporter la vilenie noire.

La perspective d'un corps qui pourrait combattre sans douleur était extrêmement attrayante à ce moment-là. J'avais besoin de penser à autre chose, tandis qu'il séchait, pressait et tamponnait.

— Si vous pouviez exercer ce pouvoir, Kasparian, modeler les rêves et voyager à travers eux, qu'en feriez-vous ?

— Mieux vaut pour tous que je n'aie jamais un tel pouvoir.

— Mais si vous l'aviez ?

Sa réponse ne fut pas du tout celle que j'imaginais.

— Je ferais partir ceux que vous avez ramenés dans ce pays – je vous

renverrais, vous et eux, dans votre monde maudit –, et scellerais la dernière porte pour toujours.

Il ne libérerait pas son maître. Ni lui-même. N'assouvirait pas non plus de vengeance qui, selon moi pourtant, était le vrai désir de Nyel.

— Mais les rai-kirah, d'une manière ou d'une autre, le rendent plus fort, fis-je valoir, et à l'évidence il me veut ici. Je pensais que vous l'aimiez.

Il nettoya le reste de sang et de venin sur ma jambe avec une véhémence pénible.

— Vous ne savez rien de l'amour.

Je me demandai s'il avait raison. La certitude, dans quelque sujet que ce soit, était une chose du passé.

— Des conseils ne me feraient pas de mal, repris-je. Je ne sais que faire.

Il garda la tête penchée sur son travail. Je ne pouvais pas voir son visage, mais seulement ses longs cheveux bruns, épais et semés uniformément de gris fer.

— Vous devriez vous interroger, dit-il doucement en enroulant le lin propre autour de ma cuisse avec un sortilège qui soulagea la gêne la plus aiguë. Chercher des réponses au-delà de cette maison. L'amour parle avec beaucoup de voix.

Il noua le bandage d'un coup sec qui me fit grimacer, puis rassembla son matériel.

— Je suis désolé pour ce qui nous a brouillés, quoi que ce soit, Kasparian.

Un tel antagonisme ne se développait pas à distance.

Il me décocha un regard de haine à l'état pur.

— Épargnez-moi vos sentiments. Vous êtes le plus méprisable des êtres, et je maudirai votre nom jusqu'à la fin des temps.

À un moment donné, je rampai hors de mon coin et me glissai dans le lit. Ainsi la peur et la mystification cèdent-elles souvent devant des préoccupations plus banales. Le sol était très dur. Je pourrais bien prendre de mauvaises habitudes à dormir de nouveau dans un

lit.

Mon dilemme ne fut pas résolu par le sommeil. Lorsque la lumière du soleil se glissa à travers mes fenêtres, je me lavai mais, comme un enfant boudeur, je fis mine de ne pas voir la chemise propre qui m'avait été fournie et remis celle de la veille, tachée de sang. Je contemplai les armes laissées de nouveau pour mon usage, mais leur tournai le dos et descendis. Peu disposé à affronter l'un ou l'autre des Madonaï, je fus soulagé de me trouver à prendre le petit déjeuner seul. Malgré ma faim féroce, je mangeai léger, me forçant à quitter la table et ses réserves inépuisables de viande, de pain et de fruits avant que quelqu'un d'autre arrive.

La journée était radieuse, le genre de matin tout propre qui ne peut venir qu'après une pluie. Le soleil et l'air vif m'attirèrent à l'extérieur, et, ma blessure étant déjà en voie de guérison, je me dirigeai vers le chemin menant au versant de la montagne. J'avais toujours cherché la clarté aux sommets des montagnes. Mais, en traversant le jardin, j'aperçus le mur noir. Kasparian m'avait conseillé de rechercher des réponses au-delà de la maison, et malgré sa haine ses recommandations n'étaient pas données à la légère. Pouvait-il m'avoir dit de franchir le mur ?

Sa surface n'était pas aussi abîmée que dans mon souvenir, seulement

craquelée d'un réseau de fissures filiformes, telle de la poterie au vernis imparfait. Comme lorsque j'y étais venu dans le siffaru, je posai ma paume sur la pierre, sondant avec précaution le sortilège du mur, espérant sentir sa forme et ses conséquences, et en apprendre ainsi davantage sur lui. D'une façon ou d'une autre, j'imaginais que le mur serait froid – les sortilèges avaient souvent cet effet, comme s'ils puisaient dans la substance de l'objet qu'ils touchaient. Mais la pierre noire était, en fait, tout à fait chaude, bien plus que les bancs de pierre qui se trouvaient près de là dans le jardin ensoleillé.

Je retirai brusquement ma main. J'aurais juré que la pierre avait bougé…

gonflé… enflé, peut-être, autour de mes doigts. En même temps, je fus frappé d'une émotion si exubérante que je jetai la tête en arrière et ris, alors même que des larmes ruisselaient de mes yeux et que la terreur jaillissait de ma peau en sueur acide. Ce mur était une chose épouvantable. Une chose merveilleuse.

J'essayai de m'éclaircir les idées avant de le retoucher, mais en vain. Lorsque je passai légèrement la main le long de sa surface défectueuse, des visages s'animèrent dans mon esprit, et avec eux un déluge incessant de sentiments : une femme aux yeux bleus saisissants, un homme au crâne chauve qui brillait comme du cuir poli, un

homme aux sourcils épais qui portait un arc géant et riait jusqu'à ce que la terre gronde, une jeune femme ronde, aux joues roses, à l'esprit sérieux, un jeune homme blond – oh, dieux, je ne pouvais me souvenir de son nom, mais en quelque lointaine époque, au-delà des barrières de la mémoire, il avait été mon meilleur ami au monde. D'autres… dix, onze… la douzième place vide… Non, j'avais tort. Un visage de plus apparut – un visage ironique, étroit, à la barbe bien taillée, qui m'adressa un grand sourire par-dessus son épaule puis disparut dans un flamboiement de bleu, de violet et de gris-vert tourbillonnant. Vyx. Malgré la familiarité de chaque visage, c'était le seul d'entre eux que je

puisse nommer, le seul qui ait été en exil avec moi à Kir'Vagonoth. Douze places… Vyx avait toujours eu l'intention de revenir ici. Son choix n'avait pas été une lubie du moment. Les autres étaient-ils pareils, des amis à moi qui avaient tout donné pour conserver ce mur en sécurité ? *Maudite soit ta fierté obstinée, qui a détruit toute chance de te rappeler davantage. Tu devrais connaître ces gens.*

Je marchai au soleil à côté du mur, passant ma main sur sa surface, fouillant la maison aux multiples pièces de ma mémoire, où de tels amis auraient dû être rangés en toute sécurité. À mi-chemin autour du jardin, je m'arrêtai

brusquement. Une fissure unique, profonde, fendait la surface noire du sol au sommet. Quoique laide et béante, la lézarde ne l'avait pas encore tout à fait transpercée. Je traçai du doigt la fente irrégulière. Quelqu'un d'autre attendait-il de venir la remplir ? Je craignais que non – douze semblait « juste », d'une manière ou d'une autre, complet –, et pourtant je ne souhaiterais que ce mur soit l'avenir de personne. C'était un sort terrible. Toutes ces choses, je les savais, mais ne les savais pas.

— Expliquez-moi, dis-je en m'asseyant sur le sol humide à côté du mur, m'adossant à lui, fermant les yeux et tournant le visage vers le soleil. L'un de vous, venez et racontez-moi, pour que

je comprenne ce que vous avez fait. Je dois savoir si le cadeau que l'on m'offre est la grâce que vous avez gagnée, ou l'acte même qui fait de votre sacrifice un gâchis.

Je restai là un long moment. J'invoquai les visages un à un et me torturai l'esprit à essayer de retrouver quelque souvenir d'eux, mais je découvris très peu de chose. Le jeune homme que j'avais appelé mon meilleur ami adorait dormir à la belle étoile et nager dans les plus profonds bassins du monde, restant des semaines dans les profondeurs, se métamorphosant pour rendre cela possible. La jeune femme sérieuse m'avait vaincu dans une joute

d'esprit, et je l'avais très mal pris. L'archer était un superbe chasseur et un tyran impitoyable, à la fois aimé et détesté de tous ceux qui le connaissaient, et il nous avait emmenés, mon ami, la fille sérieuse et moi, dans une aventure magnifique qui échappait totalement à ma mémoire.

Bien sûr, je me souvenais davantage de Vyx que de n'importe quel autre, car j'avais vécu avec lui en exil. Mais il n'aurait jamais dû être à Kir'Vagonoth. Je ne pouvais dissiper cette conviction… qui n'avait pas du tout de sens. Personne n'avait projeté que nous, les rekkonarre, nous séparerions en deux êtres. Et pourquoi l'un de nous aurait-il été exempt du prix

que nous avions payé pour la prophétie – la vision qui nous avait persuadés de renoncer à Kir'Navarrin et de nous détruire ?

Comme à Kir'Vagonoth, je ressentis la honte de ce que j'avais fait à Dénas. Un homme de puissance et de devoir, qui savait parfaitement ce qu'il faisait lorsqu'il avait pris ma main et cédé sa propre vie. Malgré le silence de sa voix, je me jurai encore une fois de tenir compte de ce qui restait de lui en moi.

Quand j'abandonnai enfin, pas plus prêt à prendre une décision, je m'allongeai sur le dos dans l'herbe et étreignis la paix de midi. Un oiseau

marron-or planait bien au-dessus de la montagne, gracieux, majestueux lorsqu'il prit un courant d'air ascendant et se tint presque parfaitement immobile un moment, suspendu au faîte du vent, avant de disparaître derrière le sommet. L'oiseau m'amena à songer à Blaise, puis aux autres amis que j'avais laissés derrière moi dans le monde humain… le monde réel, dans mon esprit. Ils semblaient si irrémédiablement lointains, presque aussi distants que ceux dont je visualisais les visages en touchant le mur. Pourtant, le mur était là depuis des centaines d'années, alors que Catrin, Fiona, Blaise et Aleksander…

Je m'assis en sursautant. Le cinquième jour. Si le temps filait à peu

près de la même manière dans les deux mondes, ce serait le jour du raid sur Syra, le jour où le monde d'Aleksander changerait pour le bien ou le mal, pour la vie ou la mort. Je devrais être là-bas. J'arriverais plus facilement à marcher sur l'étoile Élémiel, me dis-je, tellement la distance qui me séparait d'Aleksander était impossible à franchir, et tellement tout ce qui me liait à Tyrrad Nor était inflexible. S'il avait été de l'autre côté du mur, je doutais d'avoir pu trouver mon chemin vers lui. Mais à ce moment-là, bien sûr, je me souvins de l'offre de Nyel et de ce qu'elle promettait. Peut-être *pourrais*-je y être. Et cela me conduisit à considérer la haine de Nyel

envers Aleksander, et la capacité des Madonaï à influencer les rêves. Avec une explosion de consternation, je me levai d'un bond et courus vers le château en appelant mon hôte à grands cris.

— Qu'y a-t-il, mon garçon ?

Il était debout sur les larges marches près du jardin, juste devant les portes de sa salle de séjour. Ses jeunes yeux âgés étaient rougis et fatigués, et les rides sur leurs côtés étaient plus profondes que je ne l'avais remarqué auparavant.

Je me tenais sur le sentier du jardin, en bas des marches.

— Parlez-moi de vos crimes dans le monde humain, Nyel. Avez-vous modelé le rêve d'un assassin fryth ? Une

brute rhyzka a-t-elle abusé de sa femme-enfant à mort, à cause de vous ? Où se trouvait votre main dans tous ces problèmes ?

— Pourquoi est-ce important ? Vous savez que je n'éprouve pas d'amour pour les humains. Je le confesse librement.

— Savez-vous ce qui se passe aujourd'hui ? Avez-vous manipulé quelqu'un, fait quelque chose pour le faire échouer ?

J'étais enflammé par ma conviction. D'une manière ou d'une autre, il allait faire tuer Aleksander.

Il haussa les épaules.

— Je ne peux que partager vos

rêves et vos visions, je ne peux pas lire dans vos pensées et y apprendre vos préoccupations. Et je ne garde aucun décompte des autres rêves que je touche. Je recherche des rêveurs qui soient intéressants. Tant de rêves sont des fragments, ou sont trop étranges, ou trop peu consistants pour être utiles. Mais, oui, j'ai trouvé un terrain fertile dans ces Derzhi en guerre. Ils sont tout ce que je méprise, et je prends grand plaisir à les embrouiller.

Il se dirigea vers la porte.

— Envoyez-moi là-bas, lui lançai-je.

Il s'interrompit, mais ne se retourna pas.

— Où ?

— Auprès d'Aleksander. À Syra. Si vous tenez à moi comme vous le dites, si votre cadeau est destiné au bien, à l'amour, à l'espérance du monde – et mon cœur vous croit, Nyel, même si ma raison me hurle d'avoir peur –, alors je vous supplie de faire cela pour moi. Laissez-moi les aider. Je ne vous le redemanderai plus. Après, je choisirai de dire oui ou non, mais si vous me faites défaut maintenant je jure que la réponse sera non.

— Vous me menacez à propos de ce misérable humain !

Il fit volte-face, et si le front d'un dieu en colère pouvait lancer la foudre, comme le prétendent les conteurs, c'est

ce qu'aurait fait le sien.

— Non. Je ne vous menace pas. Jamais je ne ferais cela. (Et « jamais » était la vérité. Même dans ma crainte de ce qu'il avait fait, je ne pouvais supporter l'idée de nuire à Nyel.) Mais je vous ai parlé de ma croyance en la destinée d'Aleksander. Si vous permettez qu'on lui fasse du mal, je ne peux vous croire apte à juger que votre cadeau est bon ou mauvais, bien ou mal. Si vous souhaitez que j'arrange les choses, que je substitue mon jugement au vôtre, vous devez commencer maintenant, et pas seulement quand je vous autoriserai à faire de moi autre chose qu'un humain.

Il frémissait de courroux, sa

présence enflant jusqu'à ce que je la sente se dresser, aussi énorme que la montagne elle-même. J'étais prêt à m'envoler s'il explosait de fureur comme je le craignais. Mais le moment passa, et il se retourna vers la porte. Il était simplement de taille humaine.

— Je ne vous enverrai pas auprès de ce prince, ni du rekkonarre qui vole avec vous. Quelqu'un d'autre. Un étranger.

— Tant que c'est quelqu'un qui souhaite le succès de cette aventure.

Pas de ruses, vieillard.

— Vous vous rappellerez que vous êtes toujours vulnérable. Je ne voudrais pas que vous mouriez.

— Je vais revenir ici et régler cela.

Tout à fait conscient de ma vulnérabilité, peu importe de quel côté du rêve je me promenais, je grimpai les marches et entrai de nouveau dans le jeu.

Chapitre 32

Le désert était jonché de cadavres… des vautours se nourrissaient… Les oiseaux me jetèrent un regard furieux comme si j'interrompais leur amusement privé. Les corps brisés étaient enchaînés les uns aux autres, et face contre terre, à part quelques-uns… les garçons nus… tournés de telle façon qu'on pouvait voir ce que les oiseaux avaient fait avec leurs becs tranchants comme des rasoirs… la mutilation… même si les enfants étaient morts à présent, la ruine sauvage de leur

virilité n'était qu'une autre torture du cœur. Trop tard… trop tard…

— C'est celui que vous voulez ?

— Oui. Celui-ci.

Nous avions touché un certain nombre de rêves, certains qui étaient épouvantables, d'autres incohérents, d'autres sans le moindre rapport avec les événements futurs, mais celui-ci… Ce rêveur avait sûrement vu la caravane d'esclaves à Andassar pour façonner cette image horrible de ce que l'on pourrait découvrir lors du raid à Syra.

— Et vous choisissez cette voie librement ?

— Oui, oui. Dépêchez-vous.

— Qu'il en soit ainsi.

Je me frayai un chemin parmi les

corps, plus denses à présent, empilés les uns sur les autres… à hauteur du genou, tous morts.

— Cette fois, nous les sauverons, dis-je. Cette fois…

Au-dessus de ma tête à présent, masquant le soleil… la puanteur suffocante… et si sombre… de plus en plus bas sous terre, et partout, il y avait davantage d'esclaves… tous morts… Où était-il allé, le rêveur ? Descendu profondément dans la grotte… Là… à taper sur les chaînes, à jurer lorsque ses coups fracassaient les maillons de fer pour qu'ils confluent de nouveau comme des bouts d'étain dans le feu du forgeron.

— Bonjour ! lançai-je.

L'homme fit volte-face et leva sa hache. Des larmes fumantes ruisselaient sur son visage, creusant de profonds sillons sur ses joues. Son visage n'était pas familier, mais, d'un autre côté, qui rêve de son propre visage ? Je bloquai le coup descendant ; que se passerait-il s'il me tuait dans son rêve ?

— Je suis venu vous aider. Réveillez-vous.

Il eut l'air perplexe, et tendit le bras pour saisir ma main tendue…

Une chaleur brutale me poussa contre le rocher sableux. Je clignai des yeux, essayant de débarrasser mon esprit

de cette transition, prenant soin de ne rien bouger d'autre tant que je n'avais pas une meilleure idée de mon environnement. Le désert, très certainement. La roche rouge sous mon nez me faisait l'effet d'un four et, même si ma tête projetait une ombre allongée sur ma gauche, le soleil, qu'il se lève ou qu'il se couche, me desséchait. Plus loin sur ma gauche, à une certaine distance, il y avait d'autres rochers, des pitons rouges dentelés aux parois ondulées comme les dunes, mais durement compactés par les années. La teinte ocre de la lumière tombant sur les falaises découpées m'indiqua que c'était l'après-midi. Avec précaution, je fis pivoter ma tête sans la lever jusqu'à ce

que je puisse voir sur ma droite.

De l'acier acéré me piqua le cou, et une botte s'écrasa sur ma main lorsqu'elle vola instinctivement à mon baudrier dépourvu d'arme.

— Qui êtes-vous ?

L'homme nerveux, au ton haut perché, n'avait pas la voix de quelqu'un de ma connaissance.

— Un ami. Puis-je m'asseoir et me présenter avant que vous me cassiez les doigts ?

— Lentement. Et restez au sol. Mettez les mains sur la tête.

Le timbre de sa voix ne signalait aucune modération, ni en férocité ni en sincérité. Plaçant docilement les paumes

de mes mains sur mes cheveux, je m'assis et me retournai pour lui faire face. Non, je ne le connaissais pas. C'était un étranger sous sa peinture blanc et noir. Peut-être avait-il seulement entendu des histoires sur le raid contre la caravane d'esclaves à Andassar, pour qu'il en rêve de manière si réaliste. Sa barbe et ses anglaises brunes, où étaient enfilées des perles, indiquaient qu'il était suzaini, et ses yeux, ensommeillés, clignaient dans ma direction, pas certains de me reconnaître.

— Je suis un ami de Blaise, et je viens juste d'arriver ici pour aider, dis-je. Vous m'avez probablement vu à Taíne Keddar ou peut-être… nous

sommes-nous rencontrés il y a trois nuits, à Taíne Horèt ? J'étais avec l'Aveddi.

Il pouvait être l'un des hommes du palatin suzaini. L'un des fils du palatin, qui nous avaient escortés jusqu'à la grande tente… oui, le port fier le laissait entendre.

Le jeune homme musclé retira son épée, sans la rengainer. Il tenait l'arme d'une main entraînée mais l'excitation nerveuse, qui tendait sa voix et ses mouvements, suggérait qu'il n'avait jamais affronté de vraie bataille.

— Comment êtes-vous arrivé ici ? (Il jeta un coup d'œil inquiet à un sentier escarpé qui semblait être le seul chemin

pour descendre du rocher rouge plat sur lequel j'étais assis.) Pourquoi personne ne m'a signalé que vous montiez ?

Nous avions une perspective grandiose depuis le rocher et, lorsque je regardai furtivement par-dessus mon épaule, je vis ce que l'homme avait été envoyé ici pour surveiller. Bien au-dessous de nous, une forteresse avait été bâtie directement dans le flanc des falaises.

— Peut-être que quelqu'un s'assoupissait dans la chaleur, dis-je. Ou qu'ils ont constaté que je n'étais pas armé, et que je n'avais pas l'air enclin à vous pousser du rocher. (Je fis un signe du pouce vers la forteresse.) Je vous recommanderais de baisser la tête et de

retirer votre arme du soleil, sous peine de trouver quelqu'un de moins amical que moi ici.

Je soupçonnai qu'il rougissait sous sa peinture en s'accroupissant. Un œil méfiant sur moi, il émit le gloussement strident de l'hirondelle à front brun. Ce ne fut que lorsqu'il entendit un cri de réponse venu d'en bas qu'il se détendit un peu, enfonça son épée dans son fourreau et s'allongea sur le ventre pour reprendre sa surveillance.

— Je suis venu jeter un dernier coup d'œil de la part de l'Aveddi, expliquai-je. M'assurer que tout le monde est prêt. Avez-vous vu quelque chose ?

— Rien. Tout est normalement calme, depuis bien avant l'aube.

On aurait pu penser que le jeune homme avait ordonné qu'il en soit ainsi par sa propre surveillance.

Il avait raison sur le fait que la forteresse ne montrait aucun signe d'alerte. Aucun signe de vie du tout. Même pas ceux qu'elle aurait dû montrer.

— Vous n'avez pas vu de domestiques ? De gardiens de troupeaux ? De chasseurs ?

La forteresse donnait sur une gorge à sec, aux parois escarpées. Les réserves d'eau seraient loin dans la citadelle, là où elle creusait la roche,

mais la plupart des provisions de la garnison rentreraient par caravane. Et si cent cinquante hommes vivaient ici, comme l'affirmait Aleksander, il y aurait sûrement de petits troupeaux – des chèvres pour le lait, et des moutons ou des porcs pour la viande fraîche –, gardés à l'arrière, dans les coins ombragés des rochers, où les sources ou les suintements d'humidité permettaient l'existence de pâturages clairsemés. On ferait rentrer cette nourriture, ou des proies fraîchement chassées, au moins une fois par jour.

— Il semble très étrange que personne n'ait apporté de vivres à une garnison aussi nombreuse.

Le jeune Suzaini me jeta un regard

furieux, se gonflant d'indignation. De toute évidence, il entendait un reproche personnel que je n'avais pas voulu.

— Vraiment, monsieur, mes yeux ne m'ont trahi que pendant un battement de cœur de puce. Le soleil a à peine bougé pendant ce temps. L'Aveddi affirme que cent cinquante individus sont logés ici, et je respecte sa parole, quoique, s'il ne l'avait pas dit, je mentionnerais sinon que la forteresse est curieusement calme pour une aussi grande force. Alors… ils n'ont pas la moindre idée que nous sommes ici, et l'Aveddi va les abattre de son bras puissant, si jamais ils montrent leur nez une fois que nous serons entrés dans la

mine.

J'eus une expression très légèrement amusée face à cette grandiloquence sincère – j'avais pris grand soin de ne pas sourire –, et sa fierté blessée se changea en abattement. Ses sourcils épais faillirent se rejoindre de détresse.

— Sincèrement, j'ai honte de ma négligence, monsieur, et Gossopar m'a sûrement puni du rêve le plus affreux. La nuit dernière, le bon Admèt a accepté que mon ami Jakor prenne ce poste au coucher du soleil pour que je puisse me joindre à l'Aveddi dans sa première chevauchée, afin de représenter tous les Suzaï en cette glorieuse occasion. Vous n'êtes pas venu m'annoncer que je dois

rester ici toute la nuit ? J'ai attendu toute ma vie de me lancer dans un combat. Jakor est un bon garçon, et il soufflera dans sa corne si la garnison derzhi sort à cheval.

Son ardent désir d'assener un coup était si saisissant que mes propres poings se serrèrent. « Vous restez quelque peu… attaché… à la personne qui vous fait traverser », avait dit Nyel. Je soupirai et souris à l'individu enthousiaste.

— Non, vous êtes censé venir avec moi, et n'aurez pas à attendre le coucher du soleil. Comment vous appelez-vous ?

— Feyd al Marsouf de Sabon ak Suza, monsieur. Si je puis faire quoi que

ce soit. Quoi que ce soit…

Suza était l'ancien nom des vastes terres à l'est de l'Azhakstan. Seuls ses conquérants derzhi l'avaient appelé Suzain, « petite Suza », la première de tant d'humiliations.

— Je suis Seyonne. Vous devez apprendre à vous fier à vos propres sens, Feyd. L'Aveddi compte sur vos compétences pour confirmer ou contrer ses renseignements. Si tout ce qu'il souhaitait entendre était ses propres paroles, il ne vous aurait pas envoyé ici. Maintenant, allez chercher ce Jakor et sa corne.

Tandis que le jeune Suzaini descendait précipitamment la piste, je cherchai à voir par-dessus le bord du

rocher, et passai le dos de ma main devant mes yeux. Avec tous les sens auxquels je pus faire appel, j'examinai la forteresse derzhi. Malgré la grande distance et l'épaisseur des murs de la place forte, le temps que mon rêveur revienne, accompagné d'un adolescent courtaud qui portait une corne incurvée en bronze, ma tête tintait d'avertissements. Les instincts de Feyd étaient corrects. Il n'y avait aucun guerrier à l'intérieur de la forteresse. Je l e savais comme je connaissais mon propre nom.

— Soyez vigilant, Jakor, dis-je en empoignant la chemise noire de Feyd et en le repoussant droit sur le sentier.

Restez accroupi, et restez éveillé.

La pensée de laisser Feyd derrière moi ne me vint jamais à l'esprit, même si voyager sous forme d'oiseau aurait été bien plus rapide que de descendre du rocher en négociant la piste de chèvres raide au point de vous dresser les cheveux sur la tête et pas plus large qu'une botte. Et expliquer au petit détachement de raiders suzaini comment j'avais monté le méchant chemin sans que personne ne s'en rende compte, ou pourquoi j'avais besoin d'emprunter l'un des chevaux du groupe pour vaquer à mes occupations, était diablement embarrassant.

— Vous comprendrez tout plus tard, assurai-je à Feyd lorsque nous nous

mîmes en selle et partîmes vers l'ouest, laissant sa petite troupe se gratter la tête. Nous avons juste besoin d'arriver jusqu'au prince – l'Aveddi –, ou jusqu'à Blaise, aussi vite que possible. Les guerriers danatos ne sont pas dans cette forteresse, et quelqu'un ferait sacrément bien de découvrir où ils sont. Dites-moi ce que vous savez du plan de cette nuit, Feyd. Je veux vérifier qu'il est bien clair pour vous.

Être « attaché » ne signifiait pas que je devais tout lui dire.

— Les commandants m'ont confié leur plan quand ils m'ont fait l'honneur de ce poste, déclara le jeune noble fièrement, alors que nous chevauchions à

travers un labyrinthe d'étroites gorges communicantes au sol sableux. (Le crépuscule avait déjà atteint ces failles ombragées, aux parois rouges si hautes que nous ne pouvions voir qu'un ruban de bleu profond, loin au-dessus de nos têtes.) Blaise se chargera seul des archers au poste de guet, et y restera de garde pour veiller à ce qu'on ne les remplace pas. Farrol et trois autres hommes doivent réduire au silence les sentinelles à l'entrée de la mine, juste après la relève de la garde, au coucher du soleil. Cela laisse six heures jusqu'au prochain changement de garde. Dès que le signal de Farrol sera donné, l'Aveddi emmènera Gorrid, Roche et cinq autres hommes s'attaquer aux gardes dans la

mine et dégager la voie, pour que nous autres entrions et libérions les esclaves. En même temps, Admèt conduira trois combattants et Pherro, l'employé des eaux, à la vanne de l'écluse pour l'ouvrir et l'endommager, afin qu'elle soit irréparable. C'est mon père qui a conseillé d'amener Pherro, car c'est lui qui a conçu le réseau des eaux à Taíne Horèt. L'Aveddi fait preuve d'une grande sagesse. Ai-je bien expliqué le plan ?

— Bravo, dis-je, l'esprit filant plus vite que nous pouvions traverser les gorges tortueuses. C'est bien de répéter un plan dans son esprit avant que le moment vienne.

— Puis-je parler librement, monsieur ? Un sujet me tracasse. Comme vous le connaissez si bien, vous pouvez peut-être me dire si je me suis mépris sur l'intention de l'Aveddi.

— Bien sûr. Avec moi, vous êtes libre de poser des questions à votre guise. C'est tout à votre honneur de parler franchement.

Feyd baissa la voix, comme si la brise risquait de la faire parvenir à Aleksander et de compromettre de nouveau sa participation aux activités de la nuit.

— Certains de ces hors-la-loi sont – que le saint Gossopar nous sauve, monsieur –, ce sont des femmes. Nous ne

pensions jamais que l'Aveddi accepterait cela, car les Derzhi semblent comprendre les convenances. Le bon Blaise a des idées curieuses, et nous avons une grande affection pour Blaise, mais nous pensions… L'Aveddi déclare qu'il acceptera tous ceux qui lèvent une épée dans la foi et l'honneur, mais peut-être qu'il ne dit cela que pour respecter le souhait de Blaise cette fois-ci, et pour qu'il ne soit pas nécessaire de revoir nos propres positions pour l'avenir. Pouvez-vous m'expliquer l'avis de l'Aveddi ?

Je ris et remerciai Gossopar – ou n'importe qui d'autre qui pouvait être en charge du mystère que je vivais – de me rendre auprès d'Aleksander cette nuit.

— L'Aveddi grandit en sagesse chaque jour, Feyd. Observez-le et apprenez. (J'éperonnai mon cheval pour traverser les imposants rochers plus vite.) Maintenant, tournez vos observations talentueuses vers autre chose. Qu'est-ce qu'il faudrait changer dans notre plan si les Danatos s'étaient préparés à notre arrivée ?

Les sourcils de Feyd se froncèrent laborieusement.

— Je suppose qu'ils alerteraient les archers et ceux qui surveillent l'entrée de la mine, ce qui impliquerait un grand péril pour Blaise et Farrol.

— Non, dis-je en laissant mes propres pensées se nourrir des siennes.

Réfléchissez. Si ces deux entreprises initiales échouent, le signal d'aller de l'avant ne sera pas donné, et le reste d'entre nous ne se présentera jamais à la mine. Si le seul objectif des Danatos était de protéger la mine, cela suffirait. Mais s'ils ont été prévenus de ce raid, ils vont être déterminés à capturer quiconque l'organise, ne pensez-vous pas ?

Feyd comprenait vite.

— Bien sûr ! Les Danatos pourraient alors laisser leur propre garde se faire prendre, même les archers, pour nous tromper.

— Exactement. Une fois que Blaise et Farrol auront éliminé leurs cibles, tout va avancer. Cela fera sortir nos chefs…

Et Aleksander et sept autres hommes devaient entrer dans la mine en premier. Et s'il y en avait cent cinquante pour l'accueillir dans la mine, au lieu de quelques gardes et surveillants ? Non. La mine serait trop exiguë pour tant de gens. Les guerriers à l'intérieur de la mine seraient prévenus, mais le gros de la garnison attendrait, pour cerner les hors-la-loi lorsqu'ils se montreraient. J'envisageai tous les autres scénarios que je pus inventer, et abandonnai presque aussi vite.

— Alors, comment pouvons-nous voir si mes craintes sont justifiées sans compromettre notre surprise ?

— Nous ne pouvons pas fouiller

toutes les failles et toutes les grottes autour d'ici à la recherche de la garnison. Il y a des centaines d'endroits où des hommes peuvent se cacher. C'est ce qui fait fonctionner notre propre plan.

— Dites-moi, Feyd, savez-vous où est le poste de guet des archers ?

— Oui, monsieur. Pas loin d'ici. Mais Blaise n'y sera pas encore.

— Montrez-moi les archers. Si je peux m'approcher suffisamment pour voir qui est au poste de guet, sans me révéler, nous aurons une idée de l'ampleur des soucis à se faire.

Ce serait plus facile que de trouver Blaise. Mon ami métamorphe pouvait être à cent endroits différents, en ce moment, et ne courir aucun danger du

tout.

Nous avions peut-être deux heures jusqu'au coucher du soleil. Un peu plus loin, nous arrivâmes à une cassure dans la paroi de la falaise où plusieurs failles latérales se rejoignaient, à peu près comme des ruisseaux s'unissent pour former une large rivière. Les falaises étaient criblées de grottes, et à ma grande surprise, au lieu de m'emmener grimper l'un des sentiers raides comme celui de son propre poste de guet, Feyd me fit descendre une autre gorge à fond plat, avançant d'un pas lent, regardant attentivement dans des trous et derrière des rochers, peu sûr de lui. Au bout de quelques centaines de pas, il mit pied à

terre et conduisit son cheval dans une grotte basse.

Je le suivis en protestant.

— Ce poste serait haut dans le roc. Je pensais que vous connaissiez…

— N'avez-vous pas entendu l'histoire de l'Aveddi sur cet endroit ? chuchota-t-il en me regardant avec méfiance. Je pensais que vous étiez son ami bien-aimé.

— J'ai dû m'absenter quelques jours, dis-je. Il n'a pas eu l'occasion de me la raconter.

Feyd désigna les profondeurs de la grotte.

— Si j'ai trouvé le bon endroit, alors juste là, après le tournant sur la droite, nous devrions trouver un conduit

– un passage étroit, incliné, qui mène en pente raide vers le haut. L'Aveddi affirme que si l'on escalade ce conduit jusqu'au sommet – c'est une distance considérable, d'après lui –, puis que l'on sort sur la corniche et qu'on se faufile autour d'elle par la gauche, sans faire de chute mortelle dans le gouffre, on arrive au poste de guet des archers. Je ne sais pas comment Blaise projette d'y parvenir ni comment vous pouvez vous approcher suffisamment sans les laisser vous voir, mais j'ai dit que je vous montrerais, et c'est ce que j'ai fait.

Son large torse se bomba un peu plus.

J'aurais dû donner à Feyd une

leçon sur l'excès de confiance – il semblait me croire sur parole à propos de tout. Peut-être notre « attachement » fonctionnait-il dans les deux sens. Il était fier et imprudent, plein de bonnes intentions et inexpérimenté, et, contre toute raison et toute attente, je lui aurais confié ma vie.

— Vous vous en êtes bien sorti, dis-je. Je ne vais pas mettre en danger le plan de Blaise, juste voir si j'arrive à jeter un coup d'œil. Restez près d'ici. Et, Feyd – je lui adressai mon expression la plus sérieuse –, ne vous endormez surtout pas. Il faudrait que je le signale à votre palatin, et il aura vos couilles, si ce n'est votre tête, pour cela. Comprenez-vous ?

Bien sûr, le jeune guerrier ne pouvait saisir les véritables implications de son endormissement, mais je ne pensais pas avoir à m'inquiéter. Il baissa la tête comme un enfant trop grand.

— Jamais plus, monsieur.

— Bien.

Je me dépêchai d'entrer dans la grotte, projetant une faible lumière pour chercher le conduit. *Damnation !* Il me faudrait une demi-heure pour grimper. Je serais obligé de me transformer un peu plus tôt que prévu. Je présumais que Blaise allait s'y rendre de la même manière que je pensais le faire – voler. Reconnaissant du fait que je me

métamorphosais aisément à présent, je modelai ma forme de faucon et montai la longue cheminée en voletant, puis m'injuriai de ne pas avoir imaginé une forme plus appropriée à l'espace exigu qu'un oiseau aux grandes ailes. Mais lorsque j'émergeai dans la lumière du soleil de l'après-midi, je fus heureux des larges ailes. La « corniche », qui était le sentier autour de la paroi de la falaise jusqu'au poste de guet, faisait ressembler la piste de chèvres qui descendait du rocher de Feyd à la route impériale.

À peine quelques instants de plus, et j'avais ma réponse. Juste à ma gauche se trouvait la dépression à vous soulever le cœur, dans la falaise abrupte, qui

constituait le poste de guet des archers. D'un perchoir sur un affleurement voisin, je pouvais regarder en bas et de chaque côté du gouffre béant, et voir ce que le poste était placé ici pour protéger. Un ruisseau de bonnes dimensions se frayait un passage à travers un large plateau verdoyant, et son écoulement était interrompu par une fortification ronde en terre qui faisait reculer l'eau et entraînait la formation d'un petit lac. Quelques chèvres paissaient dans le petit coin de verdure, et deux hommes étaient vautrés sur l'herbe, juste à côté d'une structure rectangulaire en fer et en bois encastrée dans la digue. C'était la vanne d'écluse

qui pouvait permettre à l'eau de couler à travers la fortification en terre et dans une série de tranchées rocheuses qui descendaient le versant de la montagne pour servir la mine. Aucun signe de gardes ni de vigilance supplémentaires à l'écluse.

Quant au poste de guet, conçu pour protéger l'écluse et ses gardes, les trois hommes qui y étaient assis n'étaient pas des archers d'élite, dont les familles vivaient dans un luxe doré. Ce n'étaient même pas de simples soldats, mais des voyous, comme on pourrait en trouver à louer dans les ruelles d'une cité ou à rôder dans le sillage de caravanes, à la recherche d'argent facile. Un individu du trio débraillé régalait l'autre d'une

histoire inconvenante à propos d'une maison close de Zhagad, tandis qu'ils jouaient tous deux à l'ulyat avec des éclats de roche. Le troisième pissait le long de la paroi plongeante de la falaise, et prenait les paris des deux autres sur son aptitude à toucher l'une des chèvres d'un tir de son arc.

— Ils ne t'ont pas mis dans cet œil de corbeau pour tirer, Rakiis, grogna l'un des joueurs d'ulyat. Jusqu'à ce qu'ils te paient de l'or d'archer, tu ferais mieux de ne pas gaspiller ton salaire de misère sur un pari d'idiot.

— Va te faire foutre ! gronda l'archer en nouant ses culottes et en saisissant un arc.

Sa flèche manqua plus de tuer ses compagnons que de toucher une chèvre. Exactement comme je l'avais deviné. Ces trois-là étaient seulement destinés à être sacrifiés lors de l'attaque des hors-la-loi. Les Danatos savaient que nous arrivions.

Encore quelques autres questions à résoudre avant de rejoindre Aleksander. D'importance capitale – où était la garnison manquante ? J'inspectai rapidement le terrain entre l'écluse et l'entrée de la mine, qui, d'après Feyd, se situait à une demi-lieue vers l'ouest. J'apercevrais sans doute quelque part les soldats qui manquaient. Mais je ne vis personne et, au lieu de chercher plus

loin, je me trouvai à revenir en tournoyant vers le poste de guet, la cheminée et la grotte en dessous d'elle, où le Suzaini anxieux était assis à m'attendre. Je ne pouvais le laisser derrière moi. *Attaché*. Peut-être que si je prenais ma propre forme ailée plutôt que l'aspect du faucon, je pourrais échapper au lien avec mon rêveur, mais pour le moment je me contentai de jurer un peu et de descendre à toute allure dans le conduit.

Quelque part hors de mon champ de vision, le soleil plongeait vers l'horizon. Nous avions mis bien trop de temps pour arriver en ce lieu, où la faille à l'allure de fente que nous parcourions s'ouvrait dans une autre gorge, plus large –

l'endroit où Admèt, le hors-la-loi suzaini à l'épaule estropiée, avait ordonné à Feyd d'attendre Aleksander et de rendre compte des faits et gestes de la garnison. Feyd leva la main en signe de prudence. Nous glissâmes à bas de nos chevaux et nous efforçâmes de regarder autour d'un grand pilier de roc qui marquait le carrefour. Sur notre droite, à deux mille pas vers le bas de la gorge ombragée, se trouvait l'entrée de la mine, une grande tache sombre à la base de la paroi de la falaise, obscurcie par une épaisse fumée jaune provenant des écoulements d'octar qui brûlaient devant elle. Entre notre position et l'entrée, de profondes ornières de

charrettes, et les traces de nombreux chevaux, laissaient penser que l'expédition d'or était sortie à l'heure prévue.

Tout était silencieux, à part les oiseaux qui piaillaient et pépiaient sur leurs perchoirs dans les parois de la faille. Mon imagination était obligée de conjurer le bruit sourd des pioches, le grincement des charrettes de minerai en bois, les jurons et les cris de surveillants, et les gémissements des prisonniers au labeur, enchaînés dans la lumière vacillante des torches, sous la roche. J'étais presque malade de ce que je sentais de cet endroit lamentable et des périls qui flottaient autour de lui, aussi denses que la fumée jaune.

Quelque part au-dessus de nous se trouvait la garde de la mine, où des guetteurs se tenaient prêts à envoyer un signal à la garnison si quelqu'un de suspect s'approchait de l'entrée. Quiconque surveillait cet endroit serait lui aussi sacrifié, selon moi, pour attirer les hors-la-loi plus profondément dans le piège. Et, non loin de là, il y aurait les cent cinquante guerriers de la forteresse. Malgré un certain nombre d'excursions secondaires, y compris mes vols en cercle sous forme de faucon, Feyd et moi n'avions trouvé aucun signe des Derzhi manquants en fonçant vers la mine.

— Je vais me métamorphoser de

nouveau, murmurai-je à Feyd. N'ayez pas peur.

Le pauvre Feyd avait failli perdre sa jeune barbe, lorsque j'étais descendu du conduit en piaillant, avais volé droit sur son visage et avais entrepris de me changer en ma propre forme. Mais, une fois son ahurissement initial passé, il avait accepté mon explication hâtive comme s'il rencontrait des métamorphes tous les jours. Seules ses prières marmonnées chaque fois que je me transformais révélaient la profondeur de sa peur et de son courage. Ce changement allait être un peu plus difficile pour lui, pensai-je. Les Suzaini avaient une aversion particulière envers les chauves-souris. Elles portaient

malheur, disaient-ils.

— Ne me suivez pas, quoi qu'il se passe. Si l'Aveddi arrive avant mon retour, ce sera à vous de l'avertir. Utilisez mon nom. Dites-lui que Seyonne est certain que les Danatos ont été prévenus. Comprenez-vous ?

— Mais je devrais être avec vous.

— Seulement si vous pouvez vous faire pousser de la fourrure ou des plumes dans les prochaines secondes. Je vais revenir, mon garçon. Votre devoir est ici.

Je commençais à me faire une idée de la distance où nous pouvions être à l'aise tout en étant séparés. Et donc, priant pour qu'il reste à son poste, et ne

s'enfuie pas loin de moi de terreur, et ne coure pas après moi à cause de la ferveur induite par le rêve, je réfléchis aux chauves-souris, ravalai mes propres mauvais souvenirs d'enfance de ces créatures et me métamorphosai.

Les chauves-souris ne sont pas aveugles. C'est ce que m'avaient dit mes professeurs. Mais, d'un autre côté, elles ne peuvent pas non plus voir aussi clairement qu'un faucon, ni même aussi bien qu'un sorcier, avec ou sans sa mélydda pour l'aider. J'avais pensé entrer dans la mine des Danatos inaperçu, et ce fut effectivement le cas, mais je n'étais pas préparé à la vue confuse provoquée par de faibles yeux de chauve-souris, la lumière crépitante

de torches, et des hommes de forte proportion entrant et sortant de nappes d'obscurité uniforme. Il était aussi quelque peu déconcertant d'avoir besoin d'être suspendu la tête en bas, pour effectuer une observation stationnaire, car mes misérables pattes étaient trop faibles pour me maintenir debout. Les chauves-souris ne se perchent pas. Heureusement, j'entendais très bien, sinon j'aurais abandonné et choisi une autre forme. Et je réussis finalement à déchiffrer ce que je voyais.

D'énormes poutres soutenaient le poids de la terre et de la roche au-dessus de la mine. L'atrium caverneux était éclairé par des torches placées

dans des supports de fer boulonnés dans le roc et était rempli de tonneaux, de caisses, de rouleaux de corde et de chaînes, de meules et de coffres d'outils. Les petites charrettes à deux roues alignées à côté des portes devaient servir à distribuer des rations d'eau et de nourriture aux esclaves attachés à l'intérieur de la mine, et à traîner au-dehors l'or qu'ils retiraient de la terre à grands coups. Sous la supervision d'un surveillant barbu, deux esclaves déchargeaient des tonneaux d'un grand chariot et les empilaient. L'odeur me dit que ces tonneaux-là contenaient de l'octar, pas de l'eau. Beaucoup d'octar. Deux esclaves se mirent à tremper des torches fraîches dans le contenu d'un

tonneau et à les lancer dans les charrettes. Trois autres surveillants rôdaient autour d'un groupe d'une vingtaine d'esclaves, tous solidement bâtis, horriblement cousus de cicatrices et entravés par de courtes sections de chaînes tendues entre leurs anneaux de cheville. Le groupe renfrogné attendait debout, devant deux portes de fer massives, installées dans le mur du fond de l'atrium – les portes qui menaient au réseau de puits connus pour cribler toute cette crête. Le bruit courait que les tunnels couvraient au moins une vingtaine de lieues.

Tout était anormal. Dès le premier instant, je le sentis, en perçus l'odeur, le

goût. Pourquoi tant de tonneaux d'octar ? Oui, des torches plongées dans l'octar seraient la seule lumière à l'intérieur de la mine, mais pourquoi tant à la fois ? Et où étaient les guerriers derzhi ? D'un coin près de l'entrée, je revins en voletant dans les ombres de la grotte, esquivant le grand coup dégoûté de la main d'un surveillant lorsque je survolai sa tête de près. Je ne vis personne d'autre. Non seulement il n'y avait pas de gardes supplémentaires pour attendre l'assaut des hors-la-loi, mais il n'y avait pas de gardes du tout. Comment avaient-ils pu laisser la mine sans défense ? D'après leur recroquevillement de terreur, leurs imprécations et leurs prières marmonnées, j'aurais pu prendre

les esclaves pour de nouveaux ouvriers que l'on initiait à ce calvaire. Mais leurs cicatrices étaient anciennes, et même le plus jeune d'entre eux avait la bosse distinctive et les yeux plissés en permanence des esclaves des mines. Et où était le bruit ? En vérité, les sons que j'avais entendus plus tôt dans la faille avaient été le fruit de mon imagination, car la mine était profondément silencieuse, en dehors de l'activité que je voyais juste devant moi.

Les esclaves reçurent l'ordre d'ouvrir les portes de fer, et ce ne fut que lorsque deux hommes les soulevèrent des supports sur lesquels elles reposaient que je remarquai les

larges sangles de métal qui avaient été posées en travers des portes bien ajustées. La mine avait été verrouillée, scellée. L'effroi me rongea l'esprit. Deux autres esclaves assuraient le fonctionnement des roues dentées, sur les côtés des portes, et au moment où ces dernières commencèrent à s'ouvrir avec fracas et force grincements, j'abandonnai mon coin et volai dans l'ouverture qui s'élargissait lentement.

Les tunnels froids et secs avaient une odeur fétide – une puanteur familière pour toute personne qui avait déjà été détenue dans un confinement étroit pendant longtemps –, et ils étaient implacablement noirs. Après m'être frotté un certain nombre de fois aux murs

solides, je laissai mes instincts prendre la relève et guider mon vol au son de mon cri aigu. Mais mes instincts ne me conduisirent nulle part où un homme ou une femme, de quelque forme que ce soit, puisse souhaiter se trouver. Rien ne vivait dans ces tunnels, ni dans les salles plus larges que je sentais s'agrandir autour de moi, de temps à autre, avant de se rétrécir dans un autre passage. De temps en temps, j'arrivais au bout d'un tunnel, à la paroi de roche où les veines d'or étaient découvertes, prêtes à être saisies, et je les sentais là… des corps mous, immobiles et sans vie. Pas chauds. Plus à présent. Tout le monde était mort.

Je voletai frénétiquement d'un passage à un autre, voulant désespérément trouver une preuve quelconque qui démentirait ma conviction. Les esclaves entravés étaient à présent enchaînés aux charrettes à deux roues. Ils les traînaient à travers les tunnels obscurs et allumaient des torches en chemin, illuminant l'horreur enterrée. Sept cents, avait dit Aleksander. Et seules ces quelques âmes avaient été épargnées, chargées à présent de traîner les défunts à l'extérieur et de les brûler. D'où l'octar.

Le temps… Le soleil devait approcher de l'horizon. Je mettais trop de temps à explorer tous les passages, à

la recherche d'un seul corps qui respirerait encore, de quelque chose pour dissiper cette noirceur infâme qui enveloppait le monde et s'infiltrait dans mon âme. Je laissai l'instinct me guider pour revenir à l'entrée de la mine. Inutile que j'explore les passages pour raconter toute l'histoire. Les autres arriveraient bientôt et découvriraient l'ampleur de notre défaite. Peut-être en trouveraient-ils un qui vive – une petite victoire à ravir aux ruines de la nuit. Pour le moment, j'avais d'autres devoirs. Les guerriers manquants. Où, au nom des dieux, attendaient-ils ?

Chapitre 33

J’émergeai de la grotte dans le crépuscule, la dernière bordure d’or soulignant le pourtour des falaises bien au-dessus de moi. D’une seule pensée, je me transformai de chauve-souris en faucon, déployant mes ailes pour attraper chaque déplacement d’air, m’élevant et décrivant de larges cercles au-dessus de la faille et des falaises criblées de trous. Aucun signe des Derzhi manquants. Aucun signe de qui que ce soit, à part le petit groupe de cavaliers qui chevauchait vers les

colonnes de pierre où se tenait Feyd, minuscule silhouette sombre qui les attendait. Sans me soucier de secret ou d'émerveillement, j'atterris derrière le Suzaini, pris ma forme humaine et attendis que les cavaliers s'immobilisent.

— Où est le prince ? dis-je avec rudesse, sans perdre de temps en explications. Je pensais qu'il était censé mener cet assaut.

— Seyonne !

Trois voix prononcèrent mon nom en même temps, et les trois visages peints révélèrent chacun un peu de vérité. Les lèvres de Feyd murmurèrent une invocation à son dieu, tandis que son expression reflétait déjà l'horreur que je

savais. L'heureuse surprise de Roche se changea rapidement en froncement de sourcils perplexe. Et Gorrid… avais-je tort de penser que l'antipathie dans ses yeux était mêlée de peur ?

— On nous a informés d'ennuis, commença Roche. Sire Aleksander est parti pour…

— Ne lui dis rien, ordonna Gorrid. Tu as entendu les histoires de Dasiet Homol, comment les femmes ont raconté qu'il était possédé par un être épouvantable. Nous ne pouvons pas lui faire confiance.

Je ne tins pas compte de Gorrid.

— Roche, dites-moi où je peux trouver le prince. Tout le monde dans

cette mission est en danger. Feyd témoignera de ce que nous avons trouvé à la forteresse et, dès que vous entrerez dans la mine, vous découvrirez une perfidie si ignoble que vous souhaiteriez que vos enfants soient aveugles avant qu'ils posent les yeux sur une telle vilenie. Souvenez-vous de ce que vous savez de moi, d'après Andassar, Taíne Keddar, d'après la confiance de Blaise. Vous devez me dire où Aleksander est parti. Sa vie en dépend.

À l'instant où je prononçai les mots, je sus qu'ils étaient vrais. Qu'est-ce qui aurait pu contraindre les Danatos à prendre une mesure si draconienne – assassiner leurs propres esclaves ? Seulement le besoin d'utiliser leurs

troupes à quelque chose d'autre que la garde des esclaves, ainsi qu'une détermination méprisable à refuser la liberté qu'ils ne pouvaient plus empêcher. Peut-être ne se rendaient-ils pas compte à quel point peu de hors-la-loi arrivaient, ou peut-être n'y avait-il pas cent cinquante guerriers en garnison dans leur forteresse. Mais peu importaient les chiffres ou le plan. Je ne pouvais songer qu'à une raison qui puisse inspirer une avidité d'une conséquence aussi monumentale – la perspective de quelque chose d'une valeur infiniment plus grande pour remplacer leurs biens morts. Le Parricide. Ils poursuivaient Aleksander.

Feyd intervint.

— La forteresse est vide, Roche, et les archers ont été retirés du poste de guet. C'est sûrement un piège. Vous devez nous dire où trouver l'Aveddi.

— On nous a informés qu'il y avait plus de guerriers à la vanne de l'écluse que nous le pensions, s'exécuta Roche, plus convaincu par Feyd que par moi, semblait-il. L'Aveddi a dit que je devrais prendre le commandement ici – pour récolter la gloire à sa place, m'a-t-il expliqué –, et il est parti seul les aider à la vanne.

Bien sûr. C'était stupide de ma part ne pas l'avoir vu. Des esclaves pouvaient être remplacés, mais pas la

mine. Les Danatos ne pourraient jamais laisser la mine se faire inonder. Et, en outre, les flancs obscurs des coteaux qui s'ouvraient sur le plateau verdoyant et le lac étaient de parfaits endroits pour que des guerriers se cachent, et capturent donc leur prince indocile. S'ils étaient sûrs qu'il y serait, si quelqu'un l'avait trahi, l'avait envoyé là-bas, croyant qu'on avait besoin de lui…

— Gaverna, dis-je à une femme basranni qui était l'un des combattants les plus féroces de Blaise, montez au poste de garde de la mine. Informez Farrol qu'il ne reste que vingt esclaves en vie, tous enchaînés aux charrettes. Seuls quatre surveillants à neutraliser, aucun garde, aucun guerrier. Installez un

guet, et faites tout ce que vous pourrez pour confirmer que personne d'autre ne survit, mais faites-le vite et sortez.

— Seulement vingt…

Gorrid et Roche avaient parlé en même temps, éberlués. La peau bronze de Gorrid perdit ses couleurs.

— Les Danatos ont décidé que leurs esclaves ne devaient pas être libres, confirmai-je d'un ton sec. Vous autres – la bataille est à la vanne. Si ce n'est par égard pour Aleksander, alors chevauchez pour Blaise ; sa vie est menacée aussi.

Car si Blaise, qui tenait le poste de guet, voyait Aleksander en difficulté, il traverserait sûrement le gouffre en

volant à son aide. Et si nous n'arrivions pas là-bas à temps, tous les hommes et femmes de la bande de hors-la-loi périraient… sauf Aleksander. La mort d'Aleksander n'appartenait qu'à l'empereur.

— Et si ce n'est pour Blaise, alors chevauchez pour les sept cents morts.

Je me tournai vers mon rêveur.

— Votre combat vous attend, Feyd. M'accompagnerez-vous ?

Feyd se redressa et desserra l'épée dans son fourreau.

— Il y a quatre cents ans, le premier jour de la Lune du Loup, Parassa, la cité royale de Suza, est tombée entre les mains de l'Empire derzhi, dit-il. Ce jour maudit, toutes les

fillettes de Parassa ont été tuées. Toutes les femmes ont été dévastées, ligotées et envoyées sur les marchés aux esclaves de Parnifour et de Vayapol. Tous les petits garçons ont été coupés, pour s'assurer que les nobles maisons des Suzaï s'éteindraient, et les hommes et les garçons ont été condamnés à creuser des mines comme celle-ci sous les rochers de Suza. Pendant toutes ces années, les Suzaï ont attendu que le Premier-né d'Azhakstan retourne dans le désert et fasse amende honorable pour les actes de ses ancêtres. Je ne lui ferai pas défaut. (Il enfourcha son cheval.) Conduisez-nous, Maître.

Avec une poussée de mélydda, je

pris ma forme de guerrier et, lorsque le reste d'or du soleil disparut, ma propre lumière dorée flamboya et je m'envolai.

Nulle perspective d'un champ de bataille ne peut rivaliser avec une vue depuis les airs. Tandis que je filais vers l'ouest, suivant le réseau obscur des failles qui me conduirait à la prairie verdoyante, à la vanne de l'écluse et au piège dressé pour Aleksander, je voyais la traînée plus foncée qu'étaient Feyd, Roche et les dix cavaliers galopant sur la même route en dessous de moi. La lune flottait déjà sur le désert, au-delà du mur de ces montagnes, et lorsque je virai à droite, au-dessus du plateau vert, son image vacillante se refléta dans les ondulations du soir sur le lac. En son

bord nord, la prairie plate se brisait en une pente raide, entrecroisée d'une étroite piste descendant au fond de la vallée.

J'entrevis une paix trompeuse. Cinq guerriers derzhi protégeaient la vanne. Deux d'entre eux étaient à cheval et patrouillaient lentement autour du lac. Deux étaient immobiles, rigides, la lance à la main, de chaque côté de la vanne de l'écluse. Le dernier s'occupait d'un feu. Trois chevaux paissaient près de là. Mais, au moment même où j'arrivais, cinq cavaliers atteignirent le sommet de la piste escarpée et foncèrent à travers la prairie en direction de la vanne et des gardes, quatre hors-la-loi peints, menés

par un Derzhi poussant le cri de guerre sauvage et guttural du désert. Aleksander. Quatre hors-la-loi de Blaise ne pourraient jamais surpasser cinq guerriers derzhi, mais avec le prince à leurs côtés, ils croiraient que la balance pencherait en leur faveur… sauf que je savais à quoi m'en tenir.

Pour l'instant, je restai haut dans les airs et tournoyai autour de la prairie, fouillant anxieusement du regard les replats crevassés de la crête voisine, les étroites fentes des falaises, où des hommes et des chevaux pourraient se cacher jusqu'à ce qu'ils entendent le signal de s'abattre sur les raiders, qui ne se douteraient de rien. *Là !* Même aussi haut au-dessus du sol, je sentis la tension

silencieuse dans le ravin obscur en dessous de moi… vingt… trente hommes et chevaux, sûrement pas plus de quarante, bien disciplinés, qui attendaient que les hors-la-loi attaquants soient entièrement engagés. Bien sûr, les Derzhi croiraient que quarante hommes suffiraient à vaincre le prince et une poignée de hors-la-loi. Mais alors, où étaient le reste des guerriers ? Je présumais que les Danatos, déterminés à s'emparer de leur trophée, avaient envoyé toute la garnison dans ce combat, prêts au cas où les hors-la-loi auraient eu vent de la traîtrise et envoyé leur force entière attaquer la vanne. Mais ma recherche ne révéla pas d'autres

guerriers, et le fracas de l'acier et des hurlements furieux en bas m'indiquèrent que je n'avais plus de temps. Les cavaliers dissimulés jaillirent de la fente de la falaise. Je revins en tournoyant, sortis mon épée et m'abattis sur la ligne de Derzhi se déversant à travers la prairie.

La surprise est une arme redoutable dans le combat, et l'admiration et la stupéfaction sont ses dignes compagnes. Mes ailes étaient entièrement déployées, et de mon corps émanait un rayonnement doré flamboyant. Je tuai sept Derzhi avant même qu'un seul songe à pointer une épée ou une lance dans ma direction. Même à ce moment-là, j'en forçai la moitié à tourner en rond et à se percuter

alors qu'ils essayaient de voir ce que j'étais, et de quel côté j'arriverais ensuite, tandis que d'autres restaient recroquevillés dans l'ouverture de la falaise, craignant de m'affronter. Mais alors que je récoltais les bénéfices d'une surprise réussie, je vis Aleksander souffrir des conséquences de l'inverse. Les cinq gardes, qui avaient, semble-t-il, suivi une routine tranquille, étaient montés et prêts au combat avant que la bande de hors-la-loi ait traversé la moitié de la distance séparant le bord de la prairie et le lac. Peut-être Aleksander soupçonnait-il déjà le piège, car il essaya de ralentir, mais ses quatre compagnons n'étaient pas aussi

observateurs, et ils continuèrent à foncer tête baissée. Pas du genre à battre à retraite, le prince lâcha sa monture, et lorsque les deux groupes se heurtèrent il était de nouveau à la tête de la bande de hors-la-loi.

Le temps que treize des guerriers dissimulés soient morts en dessous de moi, quelques-uns dans la troupe avaient retrouvé leurs esprits, et essayaient de reformer leur groupe. À un contre un, ils ne pouvaient me toucher. À trois contre un, je restais occupé. Chaque fois que je semblais être en difficulté, je songeais aux sept cents âmes sans défense assassinées dans leur obscure prison, et ma colère donnait de la force à mon bras et du pouvoir à mes sortilèges. Même

ainsi, certains des Derzhi s'éclipsèrent et chevauchèrent vers la porte et le prince. Je ne pouvais le permettre.

J'arrachai une flèche qui m'avait percé l'épaule gauche, mis le feu au projectile ensanglanté et le jetai avec une telle force qu'il perfora le cou de l'archer. Un dernier grand coup de ma lame décapita un guerrier et en désarçonna un autre, et je m'élançai vers le ciel et volai en direction du lac. J'abattis un à un les Derzhi qui s'échappaient, indifférent à leurs gémissements et à leurs hurlements. J'invoquai le vent et l'eau, provoquant la montée d'une vague monstrueuse du bassin boueux et lui faisant balayer deux

cavaliers dans le lac. Un autre fut piétiné lorsque je rendis son cheval fou avec des abeilles qui le piquaient.

Le temps que j'atteigne la vanne de l'écluse, Aleksander était engagé avec deux des gardes postés à cet endroit, qui ne lui laissaient aucun répit. Deux Derzhi étaient à terre – l'un mort, l'autre blessé –, ainsi qu'un hors-la-loi à qui il manquait la tête. Le garde danatos qui restait se battait contre deux hors-la-loi à la fois, tandis qu'un homme au visage peint travaillait sur les engrenages et loquets de la vanne, esquivant et évitant les armes et les sabots qui volaient lorsque la bataille s'approchait trop de lui.

Aleksander m'aperçut enfin.

— Grand Athos, sauve-nous !

— Ils viennent vous chercher, criai-je au prince au sourire sinistre, qui profita de mon arrivée pour embrocher un de ses opposants frappé de terreur tandis que je désarçonnais l'autre.

Aleksander fit tourner son cheval pour chercher son prochain adversaire et donna un coup de pied dans la tête du Derzhi désarçonné de crainte que l'homme ne poignarde Pherro, préoccupé.

— Au nom saint du dieu, que t'es-tu fait ?

Les poumons en feu à la suite du lourd combat, je me forçai à inspirer avant d'essayer de parler, et même à ce

moment-là je ne pus me permettre de perdre de force en explications.

— Au moins vingt de plus, qui arrivent en contournant le lac. Plus de cent hommes de la garnison introuvables.

Où étaient-ils ?

J'atterris entre les deux hors-la-loi qui luttaient et le dernier garde de la vanne. Le Derzhi chancela en arrière et tomba à genoux. Avant que le guerrier bouche bée puisse faire un signe de protection divine contre le mal, je le coupai en deux. Pas trop tôt. Le premier cavalier du plus grand groupe tournait au bout de la fortification en terre, l'épée levée, en se dirigeant droit sur le prince. Lorsqu'il passa en trombe devant moi, je

le tirai à bas de son cheval et lui tranchai le cou. Un deuxième cavalier arrivait sur ses talons. Celui-ci fit une embardée pour m'éviter. Le vent se leva à mon commandement, et je levai mon épée ensanglantée une fois de plus, mais n'eus pas le temps de prendre mon envol qu'une forme sombre traversait le ciel en un éclair avec des cris perçants et percutait le visage de l'homme. La monture du guerrier se cabra et le jeta au sol, où il resta immobile. L'oiseau tournoya une fois et, après un moment de flou, Blaise courait vers nous.

— Quand j'ai vu le feu – et vous –, j'ai décidé que ça ne servait plus à rien de tenir le poste de guet, expliqua-t-il en

me regardant sans se décontenancer. Étoiles des cieux, mon vieux, qu'avez-vous… ?

— Faites partir tout le monde, dis-je, encore haletant, du sang dégoulinant de mon épaule, même si je n'en ressentais aucune douleur. Vous avez été trahis.

Je tranchai la tête du Derzhi désarçonné, puis déployai mes ailes, prêt à m'attaquer aux autres cavaliers derzhi. Feyd, Roche et le reste du commando franchissaient à cheval le rebord de la prairie, et je leur hurlai de me suivre.

— Seyonne ! me lança Aleksander.

Bien que son ordre fût calme, d'une manière ou d'une autre, mon nom sur sa

langue m'atteignit à l'endroit lugubre où j'existais depuis que j'avais vu ce qui avait été fait dans la mine.

Je maintins le vent sous mes ailes de façon à faire du surplace au-dessus de lui, mon feu d'or baignant son visage inquiet.

— Monseigneur ?

— Surveille ton âme, mon gardien. Je ne voudrais pas acheter ma vie avec elle.

— Ils n'auraient pas dû laisser la mine sans surveillance, dis-je. Ils les ont tous tués, Monseigneur. Sept cents, moins vingt qu'ils ont épargnés pour empiler et brûler les autres. Je n'ai plus de pitié en moi.

La bataille s'engagea de nouveau à quelques centaines de pas de la vanne. Feyd assena son coup pour Parassa, pour Suza disparue et quatre cents ans d'humiliation. J'envoyai Blaise à la recherche du reste des guerriers, tandis que je tuais encore et encore. Aleksander se battit avec un succès dévastateur, mais seulement jusqu'à ce que le premier Derzhi mette pied à terre, s'agenouille et lui demande grâce.

— Pas une goutte de sang de plus ! cria-t-il en se précipitant vers chaque duel, stoppant les coups d'épée avec la sienne, si sa voix ne suffisait pas. Aucun autre cheveu ne sera touché.

Il força les sept Derzhi survivants à

s'agenouiller et à placer les mains sur la tête, tandis que les hors-la-loi les désarmaient et emmenaient leurs montures. Puis il passa à cheval devant la rangée de prisonniers, de long en large, comme pour s'assurer que chacun voyait son visage – en particulier ceux qui portaient les ornements d'or de la noblesse. L'un des Derzhi à genoux cracha sur le prince, mais Aleksander retint la main du raider mangamar qui l'avait levée pour frapper l'homme.

— Attachez ces sept-là ensemble avec des cordes. Pendant que nous prendrons soin des nôtres tombés, ils rassembleront mes frères et les enterreront, ordonna-t-il aux raiders. Je ne laisserai aucun guerrier derzhi aux

vautours, quels que soient ses crimes. Quand le travail sera fini, nous ferons descendre les prisonniers dans la mine, et verrons comment les juger.

Tandis que les prisonniers s'attaquaient à cette tâche macabre et que les raiders dépouillaient les corps de leurs armes et s'occupaient de leurs propres morts et blessés, j'atterris près du prince. Tout le monde se retira en hâte, nous laissant seuls au centre du champ de bataille.

— Il faut que vous trouviez où le reste de la garnison attend, dis-je. Vos prisonniers le savent. Avez-vous vu l'air suffisant sur leurs visages ?

Aleksander mit pied à terre,

s'accroupit à côté d'un Derzhi tombé et commença à se nettoyer les mains sur la cape déchirée de l'homme.

— Bien sûr que je l'ai vu. Ils imaginent que je vais leur soutirer les renseignements par la torture, mais je ne le ferai pas. Ils mourraient avant de me le dire – ou presque. Si les choses doivent changer, il faut que cela commence maintenant. Je veux que ces sept-là rapportent l'histoire à Zhagad. (Avant de se relever, il fit rouler le guerrier mort sur le dos, ferma ses yeux fixes et redressa ses membres qui refroidissaient, posant l'épée de l'homme sur son torse, en attendant que les hors-la-loi puissent la ramasser.) J'espérais que tu serais d'accord.

Il se leva et me regarda bien en face, toute sa posture étant une question à laquelle je ne pouvais répondre ; je ne savais pas encore qui, ni ce que j'étais.

— Alors, nous devrons apprendre ce qu'il nous faut savoir d'une autre manière, admis-je à contrecœur.

Abandonnant ailes et lumière, je repris ma propre forme, me frottant la tête pour essayer d'éclaircir mes idées embrouillées.

Aleksander acquiesça, satisfait, puis il se mit en selle et partit vers les autres, encourageant les combattants hors-la-loi, ne prêtant pas attention à la mine hargneuse et aux imprécations des guerriers danatos, veillant attentivement

à ce qu'ils ne manquent pas à leur parole. Agacé par ce retard, je me tins en haut du talus, là où je pouvais voir, essayant de trouver la pièce manquante du puzzle de la nuit. Blaise revint au bout d'un moment, rapportant qu'il n'avait vu aucune trace des autres Derzhi.

— La garnison a peut-être été réduite, dit-il en s'asseyant sur la butte herbeuse et en m'offrant une gourde d'eau.

Je m'assis près de lui et pris la poche de cuir fraîche. Ce n'est qu'en buvant que je me rendis compte à quel point j'avais soif.

— Cela n'a pas de sens, objectai-je. Ils ne peuvent être sûrs que nous

retournerons à la mine. Nous n'avons aucune raison de le faire, sauf pour aider les vingt derniers avant qu'ils soient jetés sur le bûcher funéraire avec les morts. Mais si ce n'est pas ici, ni à la mine, où pourraient-ils alors projeter de nous frapper ?

— Dieux de la nuit, feraient-ils cela ? Brûler les vivants ?

Blaise s'interrompit avant de prendre une autre lampée de la gourde d'eau pour lui.

— Il n'y a aucun mal qu'un humain ne commettra pas contre un autre, dis-je.

Ni aucune trahison. Qui avait prévenu les Danatos qu'Aleksander arrivait ?

— Blaise ! appela Roche à la vanne. Pherro dit qu'il est prêt à ouvrir l'écluse.

Blaise me jeta un coup d'œil en se levant.

— Prenez garde, Seyonne. (Il laissa tomber la gourde d'eau sur mes genoux, puis glissa le long du talus raide, vers la vanne et ses hommes.) Nous devons d'abord nous assurer que Farrol a fait sortir tout le monde de la mine, l'entendis-je expliquer à Roche. Je vais aller me renseigner. Lorsque l'Aveddi commencera à descendre, il veut que Pherro et toi restiez en arrière…

Ils partirent ensemble, me laissant à la solitude et à l'inquiétude.

Qui était le traître ? Malgré mes soupçons, je ne pouvais accuser Gorrid simplement parce qu'il détestait Aleksander. Tout le monde à Taíne Keddar avait quelque grief contre le prince ou son père. L'affaire des esclaves était la plus grande pierre d'achoppement, pour mettre cette bassesse sur le dos de l'un des compagnons de Blaise. Quels que soient leurs sentiments envers Aleksander, aucun d'entre eux n'était assez inhumain pour compromettre l'issue du raid pour une vengeance personnelle. Il ne s'agissait pas d'un hors-la-loi en colère, qui courait vers les Danatos sans réfléchir. Quelqu'un avait conçu un plan.

Cela éliminait Gorrid. Ce n'était pas un penseur complexe. Il détestait Aleksander, mais les Derzhi davantage, et ses amours et ses haines définiraient toujours ses actions. Alors, qui était-ce ? Je ne pouvais quitter ce monde avant de le savoir, même si je devais piquer le jeune Feyd pour qu'il ne dorme pas de trois jours.

Les derniers vestiges du jour disparaissaient du ciel, laissant mes amis et ennemis impossibles à distinguer à la frontière trouble de la nuit. Mes sens étaient accordés sur chaque bribe de pouvoir que je pouvais rassembler, cherchant à entendre des bruits de sabots, des voix étouffées, un harnais entouré de bandes de cuir pour atténuer

son tintement révélateur, des épées et des poignards rengainés avec précaution. Les guerriers manquants se tenaient prêts à nous égorger, mais où ? Je parcourus rapidement les échanges du jour. La récitation du plan de Feyd. La rencontre avec Roche et Gorrid à l'extérieur de la mine. Des semaines à écouter les hors-la-loi, près du feu de Blaise, à Taíne Keddar. À la cinquième fois, je sus la réponse.

— Roche ! dis-je en glissant le long du talus, et en appelant le jeune Ezzarien calme qui aidait un groupe de ses hommes et femmes à charger l'imposant amas d'armes derzhi confisquées, en les attachant sur des dos,

des ceintures et des selles. Qui est venu en reconnaissance pour ce raid ?

L'homme brun boucla un beau baudrier en cuir par-dessus trois autres sur l'épaule d'une femme kuvaï.

— Admèt, répondit-il. Après notre cafouillage à Andassar, il a dit vouloir vérifier le terrain par lui-même. Il est donc venu ici il y a trois jours pour s'en occuper.

— Et qui l'accompagnait ?

— Personne. C'est plus facile pour un seul homme de rester caché.

— Seul ? Mais il ne peut pas voyager comme vous.

Admèt était humain, pas un Ezzarien uni.

Roche jeta un coup d'œil aux

alentours, observant qui était à portée de voix.

— Personne ne vous a-t-il jamais expliqué l'emplacement de Taíne Keddar ? C'était la beauté de ce plan. La vallée n'est qu'à quelques heures de cheval – pour n'importe qui – de Syra. (Il secoua la tête.) C'est pourquoi nous pensions pouvoir faire partir tant d'esclaves en toute sécurité, parce qu'avec Blaise, Gorrid, Brynna, Farrol et moi pour les emmener à travers les chemins, nous aurions pu les avoir à Taíne Keddar en une demi-heure. (Le jeune Ezzarien sortit un autre baudrier du tas, tirant dessus d'un coup sec, avec impatience, lorsque le long fourreau se

prit dans l'enchevêtrement.) Non, Admèt est venu seul en reconnaissance, et il avait raison sur tous les points. Je suppose que nous avons tout flanqué par terre d'une autre façon cette fois-ci.

Admèt. Et Feyd avait dit qu'Admèt était censé conduire les combattants à la vanne.

— Avez-vous vu Admèt ce soir ? demandai-je. Il pourrait m'indiquer si la garnison était en place ce jour-là ou si elle s'est retirée depuis.

Ou comment les Danatos avaient eu vent du prince…

Roche prit un paquet de poignards des mains d'un adolescent râblé qui les avait roulés dans la chemise d'un mort, et les fourra dans une sacoche.

— Il est venu nous informer au sujet des deux gardes supplémentaires à l'écluse, mais Brynna l'a ramené ensuite à Taíne Keddar pour qu'il aide à tout préparer pour les esclaves. Admèt ne peut pas se battre, vous savez, pas avec un dos comme cela. Il a été esclave lui-même dans son enfance. Les Derzhi l'ont brisé, laissé infirme.

Et beaucoup de choses devinrent alors claires.

— Il a donc guidé les quatre combattants à la vanne… puis il est venu chercher Aleksander.

— C'est cela. (Roche m'appela lorsque je me retournai pour remonter le talus.) C'était bon de vous avoir ici,

Seyonne. Vous nous avez sauvés encore une fois.

Je secouai la tête. Sept cents morts.

Admèt, le stratège suzaini rusé. Un penseur complexe. Un homme qui pourrait imaginer pouvoir punir Aleksander tout en se débrouillant, d'une manière ou d'une autre, pour sauver les esclaves. Dieux… c'était cela. Il avait conclu un marché avec les Danatos. « Nous livrerons le Parricide, mais vous nous permettrez d'entrer dans la mine… la laisserez sans surveillance. Nous échangerons un seul homme contre sept cents. Et vous parviendrez à garder la mine, car nous fixerons l'échange au lac, et partirons avant de casser la vanne de l'écluse. » Le prince seul devait être

pris. Pas les autres combattants.

Mais les Danatos avaient été plus rusés qu'Admèt. « Nous prendrons le Parricide, et laisserons la mine sans surveillance, mais vous ne vous emparerez jamais de nos biens. Nous les tuerons d'abord. Nous prendrons le trophée et ne vous laisserons rien… rien… »

— Non !

Alors que les pièces se mettaient en place, je fus horrifié par l'image que j'avais bâtie. D'Admèt détestant les Derzhi au point de les croire stupides et de ne pouvoir les distinguer. Du premier seigneur des Danatos, dénoncé par sa propre mère pour son déshonneur

permanent, jurant de respecter l'accord tout en prévoyant, dès le début, comment le tourner à son avantage. D'Admèt, rentrant à la maison à cheval, après ses négociations astucieuses, fier de lui dans son succès. Et d'un Danatos qui avait suivi le Suzaini brisé, sur son trajet humain… tout le long du chemin jusqu'à Taíne Keddar. D'abord, garantir la capture du Parricide, puis anéantir l'Yvor Lukash. Sept cents esclaves n'étaient rien. Pour cela, l'empereur leur céderait la moitié de l'empire.

Fou de rage et de terreur, je formai mes ailes et fonçai dans le ciel, criant aux autres d'abandonner leurs tâches inutiles et de me suivre. Je savais où les Danatos étaient partis.

Chapitre 34

Taíne Keddar était en flammes. Les maisons et les tentes étaient déjà cendres, les anciens oliviers n'étaient que des cicatrices noires, tordues, sur un ciel orange et rouge criards. Le temps qu'Aleksander, Blaise et les autres cavaliers franchissent la crête d'enceinte, j'avais inspecté la vallée et l'avais trouvée dépourvue de vie. Des flammes léchaient quelques formes sombres allongées ici et là, au milieu des champs et des bosquets en feu. Tous les autres – les assaillants, ainsi que

ceux qui vivaient dans la vallée – avaient disparu.

— Où iraient-ils ? hurlai-je à Blaise par-dessus le rugissement des flammes, sachant, terrifié, ce qu'il répondrait.

De la cendre tournoyait paresseusement dans l'air torride, telles des feuilles ensorcelées qui disparaissaient lorsqu'on les touchait. Un pin s'enflamma juste derrière moi.

— Taíne Horèt, dit-il.

Son visage osseux était fou d'angoisse, sa sérénité brisée, lorsqu'il indiqua du doigt le sentier qui serpentait à travers un bosquet d'arbres en feu et menait plus profondément dans les montagnes vers le fief des vieux rois.

Aleksander claqua les talons dans les flancs haletants de son cheval avant que le mot ait quitté la langue de Blaise. J'étais la seule personne devant lui.

Que ce soit Blaise ou moi qui ait pratiqué les sortilèges pour nous faire traverser à toute allure le terrain accidenté, je ne le sus jamais. Les cavaliers ne ralentirent pas en passant devant les restes tailladés de l'arrière-garde des colons, mais me suivirent dans un bruit de tonnerre, comme ils l'avaient fait depuis que je leur avais parlé de mon terrible soupçon. Aucun homme, ni aucune femme du commando, qui n'ait un enfant, un amant, un membre de sa famille ou un ami parmi ceux de la

vallée. Je ne pouvais songer à Évan. La colère gouvernait déjà mon bras, et j'avais besoin de garder un semblant de raison.

Les Danatos avaient de nombreuses heures d'avance sur nous, mais lorsque nous les frappâmes dans le dos ils venaient seulement de faire chuter le premier cercle de la défense de Taíne Horèt. Leur arrière-garde était positionnée dans les rochers et les arbres à la base de la crête. À mi-chemin dans la descente du sentier, Aleksander fit silencieusement signe à sa maigre troupe de se placer en V, se mit lui-même à la pointe et donna le signal de charger. Je jaillis des hauteurs et arrivai juste devant lui. Ma première

victime avait encore les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte lorsque je dégageai son corps chaud de mon épée et frappai violemment un autre homme au visage de mon pied nu. Deux autres guerriers reculèrent en me voyant, la lumière de mon corps madonaï donnant à leurs visages pâles une teinte cireuse. Roche surgit à cheval et embrocha l'un d'eux dans le dos. Je virevoltai en l'air et donnai un large coup de lame qui emporta la tête du deuxième homme. Les sortilèges reposaient dans ma main comme une seconde épée, cette nuit-là ; l'impossibilité, la distance et la lassitude terrible n'étaient pas plus importants pour moi que des moucherons

pour une montagne.

Ce fut une bataille sanglante. Entre le commando, les Yvor Lukash qui restaient de Taíne Keddar et les gens de Taíne Horèt, nous étions supérieurs en nombre. Mais la plupart des compagnons de Blaise étaient des pauvres élevés en ville, ou des paysans, forts, mais sans formation au combat, des esclaves affranchis, essayant de substituer la vengeance et le courage à la faiblesse de leurs corps brisés, des vieillards ou des enfants ; il y avait un grand nombre d'enfants. Et les autres – les Manganar, les Thrid et les Suzaini qui résidaient à Taíne Horèt – se cachaient dans ces rochers depuis des décennies, à espérer, attendre, planifier

et s'entraîner ; mais leurs ennemis avaient été des images de l'histoire, non des guerriers superbement formés, maniant épées et lances avec une féroce précision.

Effectivement, les Danatos se battaient comme s'ils étaient possédés par les Gastaï fous. Ils croyaient leur trophée très proche – un pouvoir juste inférieur à celui de l'empereur –, et ils se remirent vite de notre assaut surprise. Le cercle extérieur des guerriers, pénétré si aisément par notre attaque initiale, se durcit en un mur d'acier, menaçant de se refermer autour de notre V. Ils nous tinrent à distance tandis que leurs lignes pressaient vers l'avant avec

discipline, méthode, écumant la vallée, poussant hommes, femmes, enfants, chèvres, ânes et chevaux devant eux, tuant toute personne qui résistait.

Aleksander, qui semblait être partout à la fois, modelait et façonnait ses seize combattants, les instruisant et les encourageant au moment même où il se jetait contre les lignes des Danatos. Mais les rangs derzhi refusaient de se rompre. Nos cavaliers étaient trop peu nombreux et, une fois que le cercle intérieur des Danatos aurait capturé ou massacré ceux à sa portée, il se retournerait et broierait notre bande pitoyable, comme la grande patte d'un lion écrase un chien agaçant.

Je m'évertuai à protéger à la fois

Aleksander et Feyd – je ne pouvais me permettre que l'on tue mon rêveur – et abattis tout Derzhi à portée de ma lame. Je restai toujours à l'affût d'Admèt. Je n'avais pas parlé aux autres de mon soupçon, mais je m'étais juré qu'il passerait en jugement avant que j'aie quitté le monde humain. S'il avait fait ce que je croyais, il en mourrait.

— Il faut que nous passions, me hurla Aleksander alors que je donnais des coups d'épée en direction d'un guerrier menaçant son dos. (Il était difficile de voir dans l'obscurité, avec pour toute lumière l'éclat vacillant des feux que les Derzhi allumaient sur leur passage.) Peux-tu nous trouver un

chemin ?

— D'accord ! criai-je. Roche, le dos du prince est à vous.

Je montai en flèche pour regarder autour de moi, essayant de donner un sens aux choses à travers la fumée, les cris et les armes qui s'agitaient dans tous les sens. Les trois campements étaient dans une confusion totale, les sentinelles et les gardes qui vivaient encore réussissant à peine à se défendre en battant en retraite. Les gens de la vallée n'avaient pas assez de chevaux pour une défense montée, et les Derzhi à cheval se répandaient à travers les combattants aux pieds lents comme du feu à travers l'herbe sèche. Quinze ou vingt défenseurs tombaient pour chaque

Derzhi. Je parcourus la longueur du front derzhi en essayant de trouver une petite trouée, un point faible où l'on pourrait percer leurs rangs disciplinés, espérant découvrir un noyau solide où Aleksander pourrait rallier les gens affolés, et tirer parti de sa multitude.

Une force d'environ vingt à trente Thrid chargea depuis les bosquets en feu afin d'attaquer le flanc gauche derzhi, et vit la moitié des siens se faire abattre au premier engagement. J'arrosai les Derzhi d'étincelles que je glanai dans les feux, permettant à une femme tatouée de rallier les combattants thrid. Bientôt, d'autres se joignirent à elle, et elle se mit à former une petite ligne de

résistance. Je poursuivis mon vol.

Plusieurs combattants de l'Yvor Lukash essayaient de résister près du campement suzaini. Le palatin Marouf, le père de Feyd, était parti à l'avant de la bataille. Un petit groupe de Derzhi avait contourné leur flanc, et menaçait à présent de décimer leurs familles. Une Suzaini gisait au sol, immobile, ensanglantée et découverte, et une vieille femme était assise par terre en train de gémir, d'essayer de couvrir les restes pitoyables avec des mains et des jupes. D'autres femmes, responsables de la fortune de leur mari, essayaient de récupérer leurs enfants et leurs magots d'argent avant qu'un sort similaire leur arrive.

Une nouvelle vague de Derzhi déferla de l'obscurité, chassant les combattants de l'Yvor Lukash et les femmes affolées des tentes suzaini. Un adolescent barbouillé de sang bondit de derrière un buisson et essaya de frapper sauvagement un cavalier derzhi, qui fonçait sur une femme portant deux petits garçons. L'adolescent ne voyait pas un deuxième cavalier arriver derrière lui, épée levée.

— Matteï, derrière toi ! (Je plongeai dans la mêlée, poussant sans ménagement mon jeune ami au sol et poignardant le guerrier qui m'assaillait tout en me servant de mes ailes pour balayer la cible de Matteï de sa monture,

qui se cabrait.) Reste en arrière, mon garçon ! criai-je lorsque le guerrier désarçonné se releva tant bien que mal, sans tarder.

Quelques coups plus tard, le Derzhi s'étouffa dans son propre sang et tomba à terre, essayant d'empêcher ses entrailles de s'échapper du trou béant que j'avais laissé dans son ventre.

Je tournai sur les talons. Matteï me regardait en rampant en arrière sur le sol rocheux. Je tendis la main pour le mettre debout, ayant envie de sourire pour la première fois depuis des heures.

— Allez, dis-je. Occupons-nous de t'amener dans un endroit moins dangereux.

Mais mon simple geste grava une

épouvante mortelle sur son jeune visage et, proférant un gémissement, il se leva aussi vite que possible et s'enfuit dans l'obscurité.

— Matteï, attends…

Pas le temps de le poursuivre. Je devais retenir les Derzhi qui attaquaient, pendant que les combattants de l'Yvor Lukash faisaient partir les femmes suzaini.

Une nouvelle reconnaissance à l'avant me montra que la femme thrid avait placé ses combattants en sécurité parmi les arbres, et que ses archers et hardis épéistes avaient ralenti l'avance derzhi et étiré les lignes de l'ennemi. C'était une petite victoire, mais le

meilleur espoir que j'aie vu. Je revins à toute allure auprès d'Aleksander et de Blaise, fortement harcelés par un deuxième seigneur des Danatos. Le noble derzhi hurlait à ses hommes que le Parricide était parmi eux.

— Allez à gauche ! criai-je, montrant au prince la direction des Thrid. Le peuple de W'Assani tient le passage.

Tandis que je me servais du feu et de l'épée, du vent et de la terreur pour empêcher les Derzhi de serrer les rangs derrière lui, Aleksander se fraya un chemin vers les vaillants Thrid. Une demi-heure plus tard, un chemin de Derzhi tombés derrière lui, il fit une percée au cœur de la bataille. Du centre

de la vallée, une marée de murmures s'enfla et noya les hurlements, les cris et le rugissement des flammes.

— Aveddi !

Les cris résonnèrent sur les falaises, et bientôt la forme même du combat changea. Une pression du centre vers l'extérieur stoppa l'avance derzhi et, moins d'une heure après, l'arrière-garde commença à se replier vers les collines. Une fois là, ils avaient affaire à moi.

Chaque heure où je me battais dans ma forme dorée, je me sentais plus fort. Oui, j'étais fatigué. Oui, j'avais une douzaine d'entailles et de perforations qui saignaient. Oui, je ressentais encore

un feu lacérant dans mon flanc chaque fois que je levais le bras droit. Mais au fil des instants mes réactions devenaient plus rapides, mes coups plus puissants, mes mouvements plus vifs et plus sûrs. J'étais né pour porter cette forme de lumière, livrer de telles batailles, utiliser le pouvoir qu'on m'avait donné pour protéger ceux qui en avaient besoin. Je pouvais sentir le moindre mouvement derrière moi, et tenir une partie de mon esprit hors du combat, me servant d'elle pour préparer mes armes d'enchantement. Je voyais avec une telle clarté – les combattants à proximité, les lignes mouvantes de la bataille, la masse sombre, déferlante, des gens de Blaise. Le hors-la-loi anguleux lui-même

conduisait la droite, avec les deux Manganar Yulaï et Terlach à ses côtés. La femme thrid tenait la gauche, et au centre se dressait Aleksander, le Premier-né d'Azhakstan, cheveux roux au vent, qui se battait avec la fureur mesurée d'un roi défendant sa citadelle. Derrière son épée, mon enfant était en sécurité, comme le sien, mais seulement si aucun Derzhi ne quittait cette vallée avec l'histoire de son emplacement. *Qu'ils me craignent.* Et je me livrai donc de plein gré au combat, et tuai tous les guerriers que ma main put atteindre.

Tout portait les diverses couleurs du sang – la terre sombre, qui en était trempée sous mes pieds, ma peau nue

barbouillée de rouge et de brun rouille, même les rochers au-dessus et près de moi, empourprés par l'aube écarlate. Le calme était descendu sur la vallée, mais je ne m'en étais pas aperçu, car la bataille qui faisait rage dans mes veines venait à peine de trouver sa délivrance finale. Je retirai brutalement mon épée du corps qui se contractait convulsivement à mes pieds, puis tombai à genoux et m'assurai de l'homme en lui enfonçant mon poignard dans le cœur.

— Pas mon fils, espèce de bâtard, dis-je tandis que le murmure rauque qui grinçait dans ma gorge était le seul son que je pouvais émettre.

Il avait du sang collé dans sa barbe brune et sur son haffaï rayé. La garde de

son épée glissa de sa main molle, et j'éloignai l'arme d'un coup de pied lorsque je me relevai, comme pour être sûr qu'il ne puisse ressusciter d'entre les morts et apporter plus de traîtrise dans le monde.

— Jamais lui.

— Saints dieux, Seyonne, qu'avez-vous fait ?

Je fis volte-face et les vis debout devant moi – Blaise, l'accusateur abasourdi, qui se tenait délicatement un bras, la peinture à demi lavée par la sueur et le sang, et Élinor, le visage gris, sa jupe bleue tachée et déchirée, une épée bien usagée le long du corps, stabilisant de la main son frère blessé.

Élinor regardait ma dernière victime, inexpressive, comme si le fardeau d'horreur qu'elle portait déjà ne pouvait en accepter davantage. La voir là, dans un tel état, déclencha une tempête de feu dans mon âme.

— Dites-moi ! beuglai-je.

Des flammes jaillirent de ma main et de mon épée, et ils reculèrent tous deux, dégringolant presque le sentier raide. Je fis appel aux dernières bribes de ma force pour réprimer ma fureur.

— Je vous en prie… Évan…

— Il va bien, déclara Élinor. Sain et sauf avec Magda. Sain et sauf.

Blaise regardait toujours le mort en haffaï rayé. Des pas lourds amenèrent Roche et Gorrid, leurs visages fatigués

et vitreux sous le choc et la consternation. Et derrière eux, contemplant la marée de cadavres autour de moi, jusqu'à ce que son regard se pose sur le mort à mes pieds, venait Aleksander.

— Le diable a assassiné Admèt ! hurla Gorrid, tirant son épée, son visage devenant un masque de haine. Combien d'autres parmi nous ont-ils nourri sa soif de sang ?

Aleksander tendit la main et retint le bras du hors-la-loi.

— Vous ne pouvez le défier, Gorrid, dit-il doucement, se plaçant entre nous. (Mon arme était prête, le martèlement de mon sang faisant vibrer

l'arme souillée en rythme avec mon cœur.) Regardez autour de vous. (Pas moins de quarante guerriers derzhi avaient senti mon épée en essayant d'échapper à la vallée. Le prince fit un signe de tête vers le Suzaini mort et haussa un sourcil.) Nous expliqueras-tu pourquoi ?

Sa voix était calme et ferme, mais dans ses yeux ambre… Il avait peur de moi.

D'un mot et d'une pensée, je me métamorphosai, sentant la lumière quitter le monde avec mon rayonnement doré et ma force. Une lassitude indescriptible s'installa dans mes os. Mon corps me semblait gris et lourd, mes vêtements restrictifs, mes sens

infirmes et émoussés. Je tentai de former une réponse, le moins de mots possibles, pour leur dire le marché arrogant, perfide, d'Admèt. Mais j'avais la langue embrouillée, comme habituée à un autre langage, et mon esprit semblait incapable de formuler la preuve dans un ordre qu'ils pourraient comprendre. Alors que je luttais pour parler, un autre homme monta encore la colline en titubant. Les cheveux et la barbe frisés indiquaient que c'était un Suzaini, et ses larges épaules l'identifièrent comme Feyd bien avant que je puisse voir son visage.

Feyd avait le souffle court lorsqu'il s'arrêta près du corps d'Admèt. Les

yeux de mon rêveur, écarquillés, noirs, volèrent vers les miens.

— Le traître, bredouillai-je, ne parvenant à exprimer que ces deux mots.

Feyd eut l'air de comprendre. Il ferma les yeux et dit :

— Que Gossopar lui pardonne. Une telle honte pour Suza. (Le jeune homme vacilla un moment, puis se reprit et me fit une révérence.) Mon honneur est vôtre pour toujours, saint seigneur.

Il n'eut pas le temps de se relever qu'il tomba la tête la première par terre. J'entrevis un trou irrégulier, ensanglanté, dans son dos, juste au moment où le monde s'évanouissait.

— Avez-vous accompli ce que vous vouliez faire ?

La question venait d'une distance infinie. Je n'avais qu'à ouvrir les yeux, mais le moindre mouvement me donnait l'impression de me traîner à travers une mer de boue.

— Allons, Kasparian, apporte-lui du vin. Les corps humains ne sont pas faits pour cela.

— Il fallait que je le tue, dis-je en repoussant le gobelet de vin que l'on me glissait dans la main et en posant le front sur le verre froid du plateau de jeu. (Mes lèvres n'essayaient pas de répondre à la question de Nyel, mais à celles restées sur la langue de mes amis.) Il s'enfuyait, à moitié fou de culpabilité. Il vous aurait trahis de

nouveau – je l'ai vu en lui –, pour se justifier.

Je n'avais pas tué Admèt uniquement sous le coup de la colère, ni assouvi de vengeance irréfléchie. Je lui avais donné une chance de s'expliquer, de me certifier qu'il n'avait jamais eu l'intention de causer l'horreur qu'il avait déchaînée. Mais tout ce qu'il avait fait, cela avait été de nous maudire, Aleksander et moi, et de dire que nous avions tué les sept cents personnes dans la mine, et les morts innombrables de la bataille de cette nuit-là. Admèt avait prêté serment de faire tomber Aleksander, quoi qu'il doive faire pour y parvenir. Même à ce moment-là, malgré ce qu'exigeaient la vengeance et

la fureur, je ne l'avais pas frappé avant qu'il dégaine l'épée, jurant de me tuer… puis de faire de même à mon fils. Dieux de la nuit, comment était-il au courant pour Évan ? Je ne pensais pas que Blaise ait parlé à quiconque de ma parenté avec le fils adoptif d'Élinor. Et à présent… *idiot*… Pourquoi n'avais-je pas découvert cela avant de le tuer ?

— Bien sûr que vous avez fait ce que vous pensiez juste.

La voix était plus proche à présent, juste de l'autre côté de la table, et pas dépourvue de bonté.

Le coût de l'aventure de la nuit serait épouvantable. Nous n'avions remporté une victoire que de nom,

arrachée à une défaite si infâme et si monstrueuse. La guerre que nous avions entamée serait longue et terrible, et mes amis n'auraient pas le temps de planifier, pas le temps de se préparer, pas d'endroit où se cacher. Aleksander ne pouvait la mener seul.

Je repoussai brutalement ma chaise de la petite table et me levai, notant au passage qu'il pleuvait de nouveau dans le jardin de Nyel. Le mouvement fit que mes blessures réclamèrent de l'attention à grands cris, et je dus empoigner le bord de la table pour éviter de m'effondrer à cause d'un vertige soudain. La blessure de la veille à la cuisse était rouverte. Entre cela et mon épaule, j'avais perdu beaucoup de sang.

— Je vous en prie, si vous vouliez bien faire envoyer de l'eau chaude dans ma chambre, et des remèdes pour cicatriser. Et des bandages. Je n'ai aucune envie de déranger Kasparian cette fois.

— Ce sera fait.

Je boitillai jusqu'à l'embrasure de la porte et m'y appuyai un moment, le dos tourné à la pièce et à Nyel.

— Quand pouvons-nous commencer ? demandai-je.

Il y eut un bref silence.

— Il me faudra un certain temps pour faire les préparatifs – une rotation lunaire. Peut-être le double. Puis nous pourrons procéder aussi rapidement que

vous voudrez. Ce sera à vous de décider à chaque étape.

Aucun empressement déplacé ne gâchait son discours. J'appréciais cela.

— Je dois retourner les aider, dis-je. Ils sont trop peu nombreux, et trop inexpérimentés.

Bien sûr, je pouvais repasser à pied la porte du monde humain, et servir Aleksander sous ma forme mortelle, mais je rejetai la pensée dès qu'elle me traversa l'esprit. Quel homme à qui l'on offre la vue, la force et la liberté pourrait vivre en esclave aveugle et infirme ? Je croyais que Nyel tiendrait sa promesse et me permettrait d'agir à ma guise. J'avais fait mes propres choix au cours du combat, et tout juge qui

aurait assisté à l'intégralité de mes actions, à Syra et Taíne Horèt, dirait que je n'avais fait que le nécessaire pour sauver mes amis du désastre. En vérité, il y avait un prix. Il y avait toujours un prix. Je l'avais vu sur le visage de Matteï… et celui d'Aleksander.

— Il y a beaucoup de choses que vous pourrez apprendre en attendant.

Nyel ne comprenait pas.

— Je ne peux pas attendre d'être changé. J'ai besoin d'y retourner dès qu'ils seront prêts à se battre de nouveau. Il s'agira de jours, pas de semaines.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Nyel me regardait, pesant

sa réponse. Il voulait de tout cœur refuser. *Alors, choisissez*, pensai-je. *Rejetez ma demande, et forcez-moi à quitter cet endroit.* Sincèrement, à ce moment-là, je n'aurais su dire ce que je voulais qu'il réponde. Mais mon corps endolori le savait.

— Même si je crois que vous feriez mieux de retarder votre retour dans le monde humain jusqu'à ce que nous puissions vous débarrasser de vos défauts innés, je suis disposé à accepter votre sentiment d'urgence. Votre jugement doit prévaloir… comme vous m'en avez si clairement informé.

Non, il ne m'avait pas pardonné de me servir de ses propres mots contre lui. Je devrais prendre cela comme une mise

en garde. Mais je n'avais pas vraiment peur. Il savait qu'il gagnerait, et il chicanait pour sa propre satisfaction, pas pour mon embarras.

— Je vous renverrai à travers des rêves, comme vous le demandez. L'expérience vous permettra de développer vos compétences. Mais je refuse que vous vous retrouviez davantage impliqué avec ces humains, juste au moment où vous devriez apprendre le détachement qui convient à celui qui détiendra un tel pouvoir. Vous n'échangerez de paroles qu'avec votre rêveur, nul autre humain, jusqu'à ce que vous soyez madonaï et puissiez agir à votre guise. Accepterez-vous cette

condition ?

— Si c'est le seul moyen pour moi de continuer, dis-je.

— Le seul. Si vous ne pouvez pas vivre sans remerciements ni gloire humains, ou si vous devez dépendre d'une voix humaine pour vous commander, alors vous n'êtes pas digne de mon cadeau.

— Et demain, vous m'aiderez donc à explorer des rêves, pour que je puisse choisir où, et comment j'y retournai ? Je ne sais pas si mon dernier rêveur vit encore.

— Comme vous voudrez. Demain. Et entre-temps je vais me préparer à vous libérer.

Chapitre 35

Qu'il est rare que les humains prennent en compte l'autre monde, qui longe celui que nous foulons. Pas un monde physique distinct, comme Kir'Navarrin ou Kir'Vagonoth, mais le plan de l'existence dans lequel chaque homme, femme et enfant habite, une partie de chaque jour – le monde des rêves. Un endroit où tout homme peut pratiquer la magie, où toute femme peut voler. Où les événements peuvent se répéter encore et encore, nous permettant d'en examiner chaque nuance.

Où vivent des créatures fantastiques, et où nous voyons des couleurs que la lumière du soleil ne peut nous montrer. Où nous pouvons marcher avec terreur, et mettre notre courage à l'épreuve, mais nous retirer en lieu sûr, sans plus de conséquence que des cœurs battant à tout rompre et des oreillers humides de sueur. Nous avons appris à craindre le monde des rêves, le considérant comme un endroit où demeurent les fous, et pourtant, j'ai entendu dire que ceux qui ne rêvaient pas pouvaient eux-mêmes devenir fous. Peut-être était-ce la source de ma folie. Mes rêves n'avaient pas été les miens depuis très longtemps.

— Ohé ! Un bel après-midi, n'est-ce pas ?

Le joyeux salut de Nyel immobilisa mes pas à la moitié du jardin, bien avant que j'atteigne le mur. Épuisé par les événements de Syra et de Taíne Horèt, j'avais dormi toute la journée et la nuit suivante. Et, ne trouvant personne dans les parages lorsque je m'étais enfin levé, j'avais décidé qu'il me siérait de m'étirer et de marcher un peu, avant d'entamer ce qui m'attendait pour le reste de la journée, quoi que ce soit. Tant que j'étais dehors, j'avais envisagé de réessayer de comprendre la mystérieuse structure de la prison de Nyel. En dépit des rigueurs du combat de la veille, mon esprit et mon corps se sentaient frais et dispos, et j'espérais

pouvoir me faire une meilleure idée du casse-tête du mur que lors de ma dernière tentative. Je caressai même la pensée de prendre ma forme ailée… ma « forme madonaï », comme l'avait appelée Nyel. Force et mélydda pourraient peut-être en révéler davantage sur la nature du mur que mes perceptions humaines limitées. La lumière scintillait sur le mur comme si la pierre noire était fraîchement taillée et polie.

— Oui, un bel après-midi, dis-je, m'interrompant tandis que Nyel me rattrapait.

Ses pas étaient vifs et assurés sur le sentier de graviers. Une brise agita mes cheveux humides, et malgré le ciel sans

nuages je frissonnai sous ma chemise de lin. L'automne arrivait à Kir'Navarrin. Même si l'herbe et le feuillage étaient encore luxuriants, ici et là, parmi les arbres, j'entrevoyais de l'or ou du rouge, parfois une seule feuille, parfois une petite branche, arrivés tôt dans la splendeur culminante de sa saison. Comment se faisait-il que la plus parfaite des saisons soit le signe précurseur de la plus cruelle ? J'avais horreur de l'hiver.

— Sont-ce vos blessures qui vous ont gardé au lit si tard ? Avez-vous besoin des soins de Kasparian ?

Le Madonaï examina mes vêtements propres d'un air de dégoût,

comme s'il cherchait des os fracturés qui dépasseraient ou des taches inconvenantes de sang qui s'écoulait.

Irrité par son inspection impolie, je me remis à marcher, même si je me trouvai bientôt à suivre sa route au lieu de la mienne.

— Vos remèdes semblent plutôt efficaces.

En fait, c'était bien en deçà de la vérité. J'avais pansé mes blessures après avoir quitté Nyel l'après-midi précédent et, lorsque je les réexaminai en me levant, je trouvai la plupart d'entre elles déjà presque guéries, seules les plus graves, les entailles à la cuisse et l'épaule, restant un tant soit peu gênantes.

— À l'évidence, vous avez l'habitude de vous occuper de vous. Quand vous n'êtes pas descendu ce matin, j'ai envoyé Kasparian pour m'assurer que vous n'étiez pas mort dans votre lit. Il a annoncé que vous ronfliez encore.

Il bifurqua tout à coup du sentier principal, et me conduisit dans un enclos rectangulaire délimité par de hautes haies. Au centre du petit coin de pelouse se trouvait une tonnelle de treillis blanc envahie par des bignones. Même si l'herbe, les haies et les plantes grimpantes étaient toujours du vert de l'été, les fleurs de bignone jaune orangé étaient trop ouvertes, molles et

ratatinées.

— Hier, vous sembliez impatient d'en apprendre davantage.

Il me fit signe de m'asseoir dans l'un des trois fauteuils gracieux placés à l'ombre de la tonnelle. Une petite table était installée au milieu, et sur elle se trouvaient le jeu et les pièces noires et blanches.

— Je suis certainement impatient, dis-je, mais pas au point de me précipiter sans la moindre préparation. Lorsqu'on joue avec un maître, il ne faut effectuer aucun mouvement sans présence d'esprit. J'avais besoin de ce sommeil.

— Bien sûr. Je veux que vous vous sentiez à l'aise avec votre décision,

assura-t-il en s'installant délicatement dans le fauteuil en face de moi. Aujourd'hui, vous explorerez simplement des rêves. Vous ne vous y déplacerez pas, ne les modèlerez pas. Observerez seulement. C'est ce que vous voulez ?

J'acquiesçai. Tant à apprendre. Comment suivait-on la progression d'une guerre à travers des rêves ? Comment trouvait-on les rêveurs désirés parmi le nombre incalculable d'âmes dans le monde ? Comment pouvait-on estimer que le moment était venu, et être sûr d'arriver dans les périodes critiques ? Et, une fois ces éléments certains, que je voyage par mon propre pouvoir ou

par la grâce de Nyel, comment déciderais-je où mon aide changerait le plus de choses ?

— J'ai un grand nombre de questions, soupirai-je.

Sans prévenir, ni saluer aucun de nous deux, Kasparian entra à grandes enjambées dans le jardin et laissa tomber son énorme charpente dans le troisième fauteuil. De la sueur perlait sur son large visage, et du sang frais maculait ses bas blancs. Il s'était entraîné de nouveau.

— N'ayons aucune question pour l'instant, dit Nyel sans quitter mon visage des yeux, sans prêter attention au Madonaï morose et grisonnant, comme s'il n'était rien de plus que l'un des

geais à la voix rauque qui s'étaient effrontément déplacés de l'arbre à l'herbe et à la table, enquêtant sur nous. Faites l'expérience de la leçon, et puis demandez ce que vous voudrez. Lors de vos précédentes aventures, je vous ai amené dans un seul rêve à la fois. Cette fois, vous souhaitez les voir tous. Choisissez-vous librement cela ?

— Oui, bien sûr.

— Écoutez-moi bien…

Je me livrai volontiers à l'exercice, constatant, alors que le monde commençait à s'éclipser, que la saison s'était mise à changer dans les yeux de Nyel aussi. Entremêlé à la gloire printanière de sa jeunesse et à

l'abondance estivale de son attention envers moi, je sentis le fin tranchant d'acier de l'hiver. Même une journée après les événements de Syra, ma décision hâtive semblait tout à coup irréfléchie… jusqu'à ce que je ferme les yeux, sur la demande de Nyel, et découvre le monde des rêves…

Le chaos. Le cri-cri d'un grillon… Le rugissement de l'incendie d'une forêt… Le craquement du propre cœur de la terre… Une tache d'écarlate, d'émeraude, de jaunes criards… Le soleil brûlant, explosant dans un ciel de feu, ébouillantant l'océan… De la musique qui s'élève vers le ciel, des flûtes et des violes… un mellanghar qui bourdonne… des oiseaux… Des

milliers de gens qui poussent des cris stridents… sanglotent… attendent impatiemment… Du pain qui cuit… de la viande qui rôtit… Des cloches qui tintent, sonnent le glas… Des tempêtes… de sable cinglant… d'océan qui s'écrase et de ciel couvert… des torrents diluviens… Une peau douce… lisse… rugueuse, ridée… qui pèle… de la chair complaisante, pourrie, perforée, qui saigne… La chasse sauvage, éternelle… au galop… Des mâchoires baveuses… des dents qui déchirent… des gémissements, écœurants, à rendre fou… et une chute, une chute… Des pincements d'amertume… Des roses, du foin

frais… Du désespoir, de l'effroi, de la joie et de la terreur qui brûlent l'âme…

— Lâchez prise, mon garçon ! Vous n'êtes pas obligé de les vivre tous. Restez en arrière. Observez. Laissez-les couler à leur guise, mais pas à travers vous. Sauf si vous le choisissez.

La voix sèche était profondément dans ma tête, son intimité coupant à travers la clameur.

Haletant… pantelant… la poitrine comprimée par la douleur, mon cœur à bout de nerfs battait à tout rompre pour s'échapper de mes côtes, de peur d'exploser d'incapacité. J'étais emporté par des courants de sensations, dégringolais de manière incontrôlable, à deux doigts de pleurer sous cet assaut,

en train de m'étouffer, de me noyer.

Une main ferme saisit la mienne.

— Ancrez-vous ici. Contrôlez la situation. Prenez le temps de vous éclaircir l'esprit, et regardez de nouveau.

Je cherchai désespérément refuge dans l'isolation sensorielle – un exercice que j'avais perfectionné en captivité. Ce ne fut qu'une fois mon calme retrouvé que je libérai mes sens, leur permettant de fonctionner seulement comme je l'ordonnais. Je dérivai bientôt dans l'océan grouillant des rêves, et puis flottai au-dessus de lui, capable de regarder les motifs se former et se reformer sous la surface, comme des

reflets dans une glace sombre.

— C'est mieux ?

— Oui, chuchotai-je, impressionné par ce que je pouvais voir dans la houle obscure, satinée : un homme chassé par des loups… une femme explorant une maison haute n'ayant aucun plancher, que des poutres nues, incapable de se rappeler ce qu'elle cherchait… un enfant qui chutait de cheval… tombait… tombait, bien plus loin que de la selle à la terre… Sans rien de plus que mon désir, je traversai une vaste bande d'océan, et regardai une infinie variété de rêves. De très longues histoires, et de brefs fragments, beaucoup ne durant pas plus d'un battement de cœur. Seuls quelques-uns qui vaillent la peine d'être

étudiés à un moment donné.

— Arrêtez-vous un instant au-dessus d'un rêve qui vous intéresse, et penchez-vous derrière lui, comme si vous lanciez votre filet dans la mer pour vous emparer de cette vision. Rassemblez votre filet, et explorez l'esprit derrière elle… modelez le rêveur. Quand vous serez habile, vous réussirez à voir l'environnement et les circonstances du rêveur, peut-être à entrevoir sa vie.

Tout cela était bien plus difficile que les vagues instructions de Nyel le laissaient entendre, même pour quelqu'un qui était habitué à emprunter les portails d'âmes humaines. Le temps

qu'il m'ait cajolé, conseillé et raillé jusqu'à ce que je parvienne à un petit succès – conjurer l'impression floue d'un conducteur d'ânes grisonnant qui faisait la navette sur la route longue et assommante de Vayapol à Karesh –, j'eus l'impression d'avoir livré une autre bataille.

— Ça suffit pour l'instant, dit Nyel. La chair humaine n'est pas capable de plus. Nous pouvons réessayer demain.

Mais je n'avais aucune intention d'arrêter la leçon si tôt.

— Un autre, réclamai-je. Et, oui, je choisis ceci librement.

De nouveau, je survolai les motifs flottant dans les profondeurs. Trois autres rêveurs prirent vie par mon

intervention : un berger dans une prairie de montagne, rêvant d'une jeune villageoise docile, une femme tenaillée par les cauchemars d'une naissance monstrueuse, et un esclave endurant une autre nuit de supplice et de privation. Avec le troisième, je commençai à m'habituer à l'espace et au temps, à la texture inégale des profondeurs. Je pouvais toucher les rêveurs au-delà des visions flottantes, et imaginer qu'une fois que je serais réellement chevronné j'arriverais à contourner les rêves qui s'enchevêtraient et à ne voir que le paysage au-delà.

Au cinquième jour de l'instruction de Nyel, je contrôlais la situation. Je

pouvais dorénavant voir le monde humain étalé devant moi… déformé, obscurci, terne et incolore derrière les vives épaves flottantes des visions, mais qui me permettait d'identifier des villes, des cités et des points de repère pour situer mes rêveurs. Même si Kasparian faisait jaillir l'étincelle, et si Nyel invoquait le sortilège du rêve, appelé vietto, j'avais appris à harnacher ma propre mélydda à mes efforts, en faisant le tri dans les remous frénétiques du monde des rêves. Et d'après leur texture je pouvais découvrir les jours, les nuits et les saisons du monde, ses épidémies, ses famines et batailles, les nuances du plaisir ou du supplice.

Le dixième jour, Nyel m'apprit

l'art de modeler les rêves – de recueillir l'image et d'imposer mon propre dessein.

— Toujours avec précaution, dit-il, car vous touchez l'âme aussi intimement que le peut un être mortel. (Comme le savions bien tous deux. Pourquoi, sinon, étais-je assis dans son jardin à me préparer à abandonner ma personne humaine ?) Regardez ici, poursuivit-il, dans cet endroit désertique, j'ai trouvé un rêve typique de femme, un rêve de mère…

Je cherche… cherche… à travers la foule qui se densifie au fil des instants. Où est-il ? Perdu… il s'est éloigné… On joue de la musique de

l'autre côté du champ… de la musique de pipeau qu'il adore. Entends le rire… bien sûr, c'est lui… indemne, sans peur… mais tous ces gens affluent entre nous… Fraie-toi un chemin. Dépêche-toi. Le mendiant édenté rit de ma situation désespérée… tandis que les vieilles femmes se bagarrent à propos de choses mortes.

— Les nôtres sont partis depuis longtemps, disent-elles. Pourris en terre. Pourquoi devriez-vous en avoir un vivant ? Corneille stérile… en train de perdre celui qu'on vous a donné.

— Mon enfant ! Reviens auprès de moi !

Dépêche-toi. La musique s'éteint… Dépêche-toi !

— Facilitez donc sa recherche. Vous pouvez le faire. Écartez la foule. Vous voyez ? Oui, c'est cela. Vous pouvez arriver aux joueurs de pipeau le premier, et tenir l'enfant pour elle, afin qu'il ne s'éloigne pas…

L'enfant aux cheveux bruns est debout à côté d'une charrette où, dans une caisse encadrée, dansent deux poupées, mues par des bâtons tenus par l'épouse du joueur de pipeau. Le garçon se tient sur la pointe des pieds, pour voir. Je prends le petit corps dans mes bras, le soulevant sur mes épaules pour qu'il puisse regarder les poupées qui dansent.

— Mon enfant, où es-tu ?

L'appel vient de derrière nous, et je me retourne pour que la mère puisse voir son garçon en sécurité sur mes épaules.

— Il est sain et sauf, ici avec moi, lancé-je en espérant soulager son inquiétude. Je l'ai.

Je ne peux pas la repérer parmi la myriade de visages dans la foule. Tout le monde a l'air inquiet et affolé, et il y en a tant… Mais lorsque j'agite la main, essayant d'attirer son regard, sa voix hurle :

— Non ! Pas vous !

… et le rêve s'effaça de l'océan.

— Il y a certaines peurs humaines que vous ne pouvez apaiser, dit Nyel, et

nous passâmes à une autre leçon.

Le quatorzième jour, je rencontrai Aleksander.

J'avais cherché mes amis dans les rêves troublés d'Azhakstan. Ils auraient été obligés de quitter Taíne Horèt, de se regrouper après le désastre. Peu importait combien de Derzhi j'avais tués, la simple raison disait que les vallées n'étaient plus sûres. D'autres auraient entendu parler du refuge dans le désert. Mais ni Aleksander ni Blaise n'attendraient trop longtemps pour frapper de nouveau.

Je dérivais au-dessus des eaux soyeuses, observant les jeux de lumière, de couleurs et de formes. Le paysage que j'explorais était le désert et la nuit.

Tant de rêves, des rêves affreux, angoissés – la nuit précédant une bataille. Je m'arrêtai. Celui-ci… comment pourrais-je ne pas reconnaître l'âme où j'avais vécu trois jours, il y a si longtemps ? Je me penchai et touchai les eaux avec le doigt de mon esprit, regardant les ondulations se propager, lorsque je permis à mes sens d'étreindre son rêve. *Je galope, je fonce… le sable suffocant tourbillonne en vagues, obscurcissant la proie… seule une queue blanche est visible à travers la tempête, tressée comme les Basranni tressent la queue de leurs chevaux. Je n'entrevois pas le cavalier… l'enfant… trop petit pour chevaucher seul… trop*

petit pour être perdu dans le désert… Dépêche-toi… plus vite… Des hommes et des femmes morts, de chaque côté… de plus en plus… Du paraïvo émerge une image crue, un homme pendu par les pieds, les rats se nourrissant de son ventre déchiré, alors que son corps oscille dans le vent… ses yeux ambre en vie…, incapable de hurler, à cause de la tresse rousse nouée à sa langue. Le sable mordant devient une pluie de flèches…

— J'arrive !

Mon cri était involontaire, mais sa peur était si grande, sa détermination si inébranlable…

— Non ! Pas question !

Les visions décrurent brusquement,

me laissant suspendu au-dessus de la table, à vomir comme si on m'avait retiré les entrailles par les yeux. Un fracas sourd, en face de moi, fut accompagné du bruit de bois qui se brisait.

— Je ne vous ai pas donné la permission de lui parler. Je vous ai dit que je ne vous enverrais pas auprès de ce charmant mendiant, qui se sert de vous comme de l'esclave que vous étiez. Quel courage montre-t-il en cachant ses querelles de sang mesquines derrière un guerrier madonaï ?

Mon regard devint net, et je vis Nyel, le visage rouge, debout en face de moi. Son fauteuil blanc était tombé par

terre, fendant l'un de ses bras délicats.

— Je n'allais pas auprès de lui, protestai-je dès que je me fus remis du changement soudain. Si vous vous souvenez, je ne sais pas encore comment. Et j'ai l'intention d'honorer notre marché. Mais, une fois transformé, j'*irai*.

C'était stupide de laisser ces choses inexprimées. Nyel avait gagné un grand nombre de points, mais le résultat de notre joute était toujours incertain. Je ne pouvais perdre de temps en dissimulations.

— J'ai l'espoir que votre jugement s'améliorera lorsque vous serez madonaï.

— Dans quelques heures, je

souhaiterai retourner dans le monde humain, dis-je. Auprès d'un rêveur différent, si vous insistez, mais en chair et en os, comme nous sommes convenus. Je suis guéri et reposé, et ils vont avoir besoin de moi aujourd'hui.

Aleksander n'attendait pas l'installation des réfugiés mais chevauchait sur Tanzire. Une petite cible, mais un symbole. Ceux qui avaient massacré Sovari, Malver et W'Assani comprendraient ce que cela signifiait, répandraient le bruit à travers tout l'empire, jusqu'au palais de Zhagad. Et il fallait que je fasse partie de la rumeur, je le savais. Lydia m'avait raconté qu'Édik craignait l'histoire du guerrier

ailé plus que tout – la supposition que les dieux protégeaient Aleksander. Il aurait besoin de tous les avantages qu'il pourrait rassembler, même des histoires et des rumeurs.

— Comment puis-je vous envoyer servir ce prince humain alors que je m'apprête à faire de vous un Madonaï, vous dont le plus petit doigt vaut davantage que la totalité de sa vie ?

La barbe grise soignée de Nyel frémissait.

— Je vous remercie vraiment pour ce cadeau, dis-je. Je souhaiterais comprendre davantage vos buts. Que suis-je, pour que vous me donniez tant ?

La question omniprésente.

Il ne répondit pas, se contentant de

tourner le dos et de s'éloigner d'un pas lourd.

Kasparian ramassa le fauteuil cassé et le redressa bruyamment.

— Vous êtes dans un combat qui vous dépasse, petit, grinça-t-il les dents serrées. Vous, entre tous les guerriers, devriez savoir que n'importe quelle prise peut être facilement retournée.

Il n'en dit pas plus, mais traversa avec fracas le massif d'arbustes et disparut. Un adversaire malchanceux – réel ou illusoire – allait souffrir cet après-midi.

La fureur de Nyel était troublante, évoquant le souvenir de mes propres rages folles, comme une odeur ou un

goût peuvent faire remonter des événements enfouis depuis longtemps. C'était un rappel puissant qu'il ne fallait pas abandonner toute prudence. Pourtant, je choisis aussi de la voir comme un témoignage de la générosité dont il faisait preuve en me laissant libre d'agir à l'encontre de ses propres désirs. Je ne me faisais pas l'illusion de le penser entièrement bienveillant, mais je ne pouvais pas non plus le croire hypocrite dans ses efforts pour me donner quelque chose de magnifique.

J'aurais pu explorer le monde des rêves, les deux ou trois heures suivantes, peut-être choisir mon rêveur et en apprendre davantage sur le plan d'Aleksander. Mais l'exploration était

elle-même épuisante, si bien que, même si j'avais été maître de l'événement, j'aurais probablement différé ma curiosité jusqu'à prendre corps à travers le rêve. Au lieu de cela, je restai dans l'espace dégagé de la minuscule pelouse et débutai le kyanar, passant par tous les mouvements pour me préparer au combat. Lent. Concentré. Apaisant. Tant que j'avais ce corps humain, je maintiendrais les habitudes qui m'avaient bien servi. Et lorsque je me transformerais – ma peau fourmilla d'anticipation, d'appétit pour la chaleur et la force dorées et l'ardente mélydda qui inonderaient mes veines –, moi, Seyonne, resterais le maître.

Chapitre 36

Le visage d'Aleksander était rougeaud dans la lumière du feu.

— Il nous faut un moyen de neutraliser la garde et de franchir les portes. Nos informateurs disent que les seigneurs des Bek sont enfermés dans la cave de la tour de garde, près des portes nord. La tour de la porte sud est la défense la plus solide des deux, et les baraquements sont juste à côté, mais ils ne veulent pas faire défiler les prisonniers à travers la ville, après l'ouverture des portes demain matin. Ce

serait trop facile pour des guerriers bek rebelles de perturber les exécutions. Ils nous ont donc facilité la tâche. Une fois les portes franchies, nous pouvons surprendre les sentinelles et, si nous ne mettons pas trop de temps, faire sortir les prisonniers avant le prochain changement de garde. Nous rejoindrons ensuite Terlach et Marouf, pour nous emparer de Gan Hyffir. Alors… je crois comprendre que certains d'entre vous ont le talent qu'il faut pour entrer, terrasser la garde et ouvrir les portes… est-ce juste ? (Le prince était debout au centre du petit groupe, son regard passant d'un visage à l'autre tandis qu'il tapotait la garde de son épée.) Cela faciliterait grandement les choses.

Les dix hommes et femmes dans le cercle s'agitèrent avec gêne et regardèrent Blaise, assis sur le sable, le bras droit lié fermement à la poitrine.

— D'ordinaire, c'est ma responsabilité, dit-il. Je pense pouvoir…

— En fait, tu ne peux pas.

La femme sortit de la nuit, derrière le cercle, et donna une tasse à Blaise avant de s'asseoir à son côté. Élinor. Ses cheveux étaient tressés et attachés autour de sa tête. Les flammes faisaient rougeoyer sa peau comme du cuivre bruni.

— À moins que quelque dieu ait magiquement soudé les os de ce bras, tu

ne vas pas pouvoir voler, ni même te défendre, encore moins te charger de huit ou dix guerriers derzhi. Quelqu'un d'autre va devoir le faire. Gorrid, je sais que ta forme la plus facile est un zhaïdeg, mais tu t'es déjà transformé en oiseau. Roche n'a jamais eu beaucoup de succès avec les oiseaux, et Brynna est à Gan Hyffir.

— Non, déclara Gorrid en allongeant les jambes, croisant les bras sur la poitrine et s'adossant à une sacoche, comme pour se distancer des autres dans le cercle serré. Je ne vais pas risquer ma peau pour des nobles derzhi voleurs. Qu'ils se fassent tous pendre.

— Comme je l'ai dit, je ne tiendrai

rigueur à aucun de ceux qui souhaitent rester en arrière, reprit Aleksander. Mais les Bek ne sont pas vos ennemis. C'est une famille de grand honneur, qui ne mérite pas ce qui va se passer demain. Si nous pouvons les libérer, ils écouteront ce que nous avons à dire. Et si nous pouvons leur rendre Gan Hyffir, ils tiendront cette région et en amèneront d'autres à notre cause. Vous devez comprendre…

— Dites-leur, chuchotai-je en donnant un coup de coude à mon compagnon et en le faisant sortir sans ménagement de derrière la tente, où nous étions accroupis dans les ombres les plus profondes de la nuit du désert.

— Messire Seyonne ouvrira les portes de Tanzire, annonça Feyd en pénétrant dans le cercle de lumière du feu. (Onze visages surpris se tournèrent vers le jeune homme, qui fit une révérence respectueuse à Aleksander.) Il serait très heureux que vous lui permettiez de se charger de cette tâche, Aveddi.

Le regard acéré d'Aleksander fouilla rapidement le campement plongé dans l'obscurité.

— Seyonne ! Je savais qu'il viendrait. Où est-il ?

— Il est venu auprès de moi cette nuit… en rêve, bredouilla Feyd, dont la peau ivoire flamboya d'un rouge

profond lorsque tout le monde le regarda.

Le large torse du jeune Suzaini était nu, à part la bande de lin enveloppée autour de son épaule et qui cachait la lacération de son dos. En fait, en dehors du bandage et de beaucoup de poils noirs frisés, il ne portait que le sous-vêtement court et ample appelé « fenzaï ». Une fois remis de sa stupéfaction à me trouver dans sa tente ainsi que dans son rêve, et ayant écouté attentivement ce que je requérais de lui, Feyd avait insisté pour me traîner sur-le-champ à la réunion où l'Aveddi et ses chefs finalisaient le plan pour l'aventure de cette nuit. Il avait eu si hâte de rendre service qu'il avait oublié de mettre son

haffaï, un oubli atroce pour un jeune Suzaini pudique.

— Venu auprès de toi en rêve… est-ce possible ? A-t-il déjà été capable de faire cela ?

Je ne pouvais pas voir l'expression d'Élinor, mais sa voix était troublée.

— Pas à ma connaissance, répondit Aleksander. Mais maintenant, je jugerais l'avoir vu dans… Dieux, qui sait ce qui se passe avec cet homme ? Parle-nous de lui, Feyd.

— Bien sûr, Aveddi. Je rêvais de mon père – que Gossopar le protège lors de sa mission cette nuit –, et dans ce rêve, alors que mon bon seigneur père me châtiait pour ma blessure dans notre

dernière bataille, le seigneur Seyonne m'a empêché de mettre le feu à la barbe de mon père. Le seigneur Seyonne m'a exprimé ses plus profonds respects, Aveddi, et sa confiance inébranlable en vous. Et la même chose pour Blaise, maîtresse Élinor et toute la compagnie, et il m'a assuré qu'il se tiendrait à nos côtés dans toutes nos aventures, autant qu'il lui sera possible.

— Retourne te coucher, Feyd. Tu es encore endormi, lança Farrol. La barbe de ton père n'a rien à craindre de toi cette nuit.

Quelques autres rirent avec lui. « Je serais heureux que le sorcier nous accompagne, tant que je n'ai pas à me trouver trop près de lui… J'ai rêvé de

ma belle-mère la nuit dernière. Sera-t-elle à Tanzire, elle aussi ?… m'a sauvé la vie à Andassar, et au moins deux fois à Taíne Horèt… reconnaissant qu'il soit avec nous… »

— Comment pouvez-vous parler à la légère de ce maudit Ezzarien ? (Gorrid se leva d'un bond.) S'il vient effectivement, il va probablement en massacrer d'autres parmi nous en plus de nos ennemis. Oubliez-vous si facilement notre frère Admèt ?

L'accusation flotta dans l'air, telle de la fumée une nuit sans vent.

Ce fut Blaise qui répondit.

— Si Admèt nous a trahis à Syra, comme Feyd le prétend…

— Admèt n'aurait jamais pu nous dénoncer aux Derzhi. Le traître était quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui les aime, qui pense que les porcs derzhi peuvent être « honorables ». (Gorrid jeta un regard foudroyant à Aleksander.) Ce maudit petit dieu Seyonne a assassiné Admèt pour cacher la traîtrise, pas pour la venger.

— Vous pouvez accepter ma parole, comme je l'ai donnée à cette assemblée, dit le prince de sa voix calme qui était sa plus dangereuse, ou vous pouvez me défier, comme c'est le droit de tout homme, mais vous ne contesterez pas l'honneur de Seyonne, et ne vous servirez pas non plus de

l'incident pour nous diviser. Quoi qu'ait fait Seyonne, il l'a fait avec raison et justice. C'est ce que je croirai, jusqu'à preuve manifeste du contraire. (Il fit signe à Feyd de s'approcher du feu et tourna le dos à Gorrid, comme pour mettre l'homme en colère au défi d'attaquer.) Allons, Feyd, où est Seyonne ? J'ai besoin de lui parler, de lui raconter notre plan.

Allez-y. Dites-le comme je vous l'ai expliqué, mon garçon. Je me reculai derrière la tente, appuyai la tête contre la toile chaude et écoutai.

— Pour le moment, il choisit de ne communiquer avec aucun humain de la manière habituelle, Monseigneur. Même vous, vous ne devriez pas espérer cela.

Mais il dit qu'il sera avec vous, et fera tout le nécessaire.

— Je vois. (Il y eut un bref temps d'arrêt, puis j'entendis Aleksander pivoter sur ses talons.) Eh bien, nous devons le croire sur parole, alors, peu importe comment ou quand il choisit de parler. Seyonne ouvrira la porte. Roche, Pétra, Cawsho et Denys m'accompagneront.

— Puis-je avoir la permission de chevaucher avec vous aussi, Monseigneur ? demanda Feyd avec nervosité. Je devrais être à la porte… à Tanzire… je crois… si vous vouliez m'en accorder l'honneur.

Il y eut un bref silence.

— J’ai entendu de bons rapports sur ta conduite à Syra et à Taíne Horèt. Ta blessure n’est pas un problème ?

— Elle est bien guérie, Aveddi.

— D’accord. Chevauche avec moi. Il faut que j’en apprenne davantage sur toi, je pense.

Bien. Aleksander assemblait au moins un peu les pièces. Je voulais garder Feyd près de lui. Il ne semblait pas y avoir de limite stricte à la distance permise entre mon rêveur et moi ; nous devenions juste de plus en plus anxieux à mesure que nous étirions notre lien. Si je devais me concentrer sur mes occupations, j’avais besoin qu’il soit près du prince.

— Blaise, vous vous occuperez des réserves, alors ?

Aleksander était encore au travail.

— Nous ferons attendre cinq personnes à la première interruption des dunes, au cas vous auriez besoin d'aide, dit Blaise. Gar, Katya, Bertram, Yori et moi. Farrol conduira le reste des combattants directement à Gan Hyffir.

— Vous ? Je pensais que c'était réglé.

— J'ai promis à Linnie de ne pas aller plus loin que les dunes, précisa Blaise, dont le ronchonnement inhabituel témoignait de la frustration que lui causait sa blessure. L'un de nous devrait y être, juste au cas où quelqu'un aurait

besoin de s'échapper. Je peux au moins faire cela.

Des pas qui s'éloignaient et des conversations en aparté m'indiquèrent que le groupe se séparait. Aleksander continua à passer ses plans en revue, et le ferait jusqu'à leur sortie. Chaque homme et femme saurait précisément ce qu'on attendait de lui au cours des heures à venir, et Aleksander saurait précisément à quoi s'attendre d'eux. C'était un commandant magistral.

— Maîtresse Élinor, je vous fais confiance pour mettre en application vos dispositions pour les chevaux.

— Matteï et Gerla ont cinq chevaux supplémentaires, équipés d'armes, d'eau et des vêtements et étendards que vous

avez demandés, dit Élinor. Ils devraient être arrivés à Tanzire juste après la fermeture des portes, au coucher du soleil, et seront campés à l'extérieur des remparts, avec les autres retardataires. Les gardes aux portes sont très stricts sur la fermeture. Gerla a grandi à Tanzire et connaît la ville, si jamais vous aviez davantage besoin d'elle. Ils vous attendront à la première ronde, prêts à s'occuper de vos montures lorsque vous irez à l'intérieur. Si vous n'avez rien de plus pour moi ce soir, il faut que je rentre à Zif'Aker.

— Bien sûr. Merci, Maîtresse. Le garçon va mieux ?

— Beaucoup mieux. C'était juste

une fièvre infantile.

De la fièvre. Évan. *Dites-en davantage.* Ma mère était morte de fièvre, et d'autres gens que j'avais connus en Ezzarie. Des enfants. Les fièvres n'étaient-elles pas pires chez les enfants ? Mais le ruisseau de la nuit coula de l'avant.

— Gorrid ! appela le prince un peu plus fort. Vous pourriez peut-être raccompagner maîtresse Élinor à Zif'Aker. Si capable que soit la dame, deux paires de bras et d'yeux sont plus sûres, et nous ne pouvons nous permettre de vous perdre ni l'un ni l'autre. À moins qu'il y ait autre chose… ? Bonne chevauchée à tous. Puissent tous nos dieux être à nos côtés dans le travail de

cette nuit.

Des pas traînants s'approchèrent de ma position – deux hommes parlant à voix basse. Je me faufilai dans la tente de Feyd et attendis le retour du jeune homme, créant l'obscurité autour de moi au cas où Aleksander songerait à passer la tête à l'intérieur pour me chercher. *Êtes-vous satisfait, vieil homme ? Je me cache de lui.* Même s'il n'était peut-être pas plus mal que nous ne puissions pas parler. J'étais sûr de mes décisions, mais pas encore prêt à les soumettre à l'examen minutieux de ceux qui ne pouvaient vraiment pas comprendre.

Et Évan… malade. Je me le représentai comme je l'avais vu la

dernière fois, debout, les yeux écarquillés, dans le cercle de lumière du feu du campement du vieux Yulaï… courant se mettre à l'abri dans les bras d'Élinor. J'eus du mal à m'abstenir de suivre Élinor jusqu'à lui. *Ce n'est pas le moment*, me dis-je. *Pas encore. Un jour.* Mais si je devais être un Madonaï… qu'en serait-il alors… ?

Un large corps fonça tête baissée par la petite ouverture de la tente.

— Seigneur Seyonne !

Le « chuchotement » était assez fort pour réveiller un arbre.

— Pouvez-vous baisser la voix, s'il vous plaît ? *Personne* ne doit savoir que je suis ici.

— L'Aveddi m'a demandé en tête-

à-tête où vous étiez, exactement comme vous l'aviez prédit. Mais j'ai répondu exactement comme vous me l'aviez indiqué. Il n'a pas aimé quand j'ai précisé que vous n'accepteriez aucun message privé de sa part. Il était prêt à s'éloigner, mais il s'est alors arrêté, et m'a demandé si vous sembliez « bien » et « décontracté ». J'ai dit que vous aviez l'air en parfaite santé, et n'aviez aucune difficulté particulière avec n'importe quel problème que je puisse voir, si c'était ce qu'il entendait par « décontracté ». Monseigneur a suggéré que, si vous aviez fait au moins une mauvaise plaisanterie dans tout ce que vous avez dit, cela signifierait que vous

étiez « décontracté », et il ne s'inquiéterait pas autant pour vous. J'ai réfléchi un moment, puis je lui ai décrit comment vous aviez raconté avoir menacé un certain nombre de fois de hanter ses rêves, mais aviez décidé que les miens étaient « moins pompeux et plus astucieux ». Je n'étais pas sûr que ce soit ce que l'Aveddi voulait dire, mais il a ri fort vigoureusement, et a semblé satisfait. Est-il permis de faire un rapport, monsieur ? Comme il s'adressait à moi et ne vous envoyait pas de message, j'ai pensé qu'il serait acceptable de répéter cela en votre présence.

La masse pâle de Feyd remplissait la tente obscure, ainsi que l'odeur de sa

sueur séchée, et l'huile parfumée qu'il utilisait pour se friser les cheveux et la barbe.

— Oui. Ça va.

Contre toute attente, entouré comme je l'étais de crainte et de tant de mystère, j'eus envie de rire moi aussi. Mais je ne désirais nullement insulter l'obéissance zélée de Feyd.

— Merci, Feyd. Merci beaucoup. Mais assez de cela. À partir de maintenant, mes mots ne sont que pour vous, et je dois n'entendre que vos propres pensées et observations en retour. C'est une condition de ma présence.

J'avais promis de ne parler qu'à

mon rêveur, et avais déjà fait une entorse au sens de mon serment.

— Bien sûr, Monseigneur, je comprends. Notre saint dieu Gossopar a subi beaucoup d'épreuves en s'élevant au pouvoir à Kalliapa Gran. Il a dû un jour s'épiler tout le corps avec du feu – même les plus intimes de ses parties basses – et rester rasé de près, de cette manière, un an. Ne pas avoir le droit de parler avec ses camarades, même en temps de bataille, est peut-être un moindre supplice, surtout si vous avez les poils d'un Suzaï !

— En effet, dis-je, ne parvenant plus à contenir un sourire devant le réconfort sincère de mon rêveur. Même s'il est bien connu que les Ezzariens ont

peu de poils, je ne prendrais pas bien une telle épreuve.

Cependant, je n'accueillais pas bien celle-ci non plus. Feyd s'excusa de ne pas poursuivre la conversation, car il avait pour coutume d'offrir des prières à son dieu en revêtant sa tenue de combat. Je me recroquevillai donc dans sa tente et écoutai les bruits de la bande de hors-la-loi se préparant à la bataille. Avec le cuir qui craquait et les échos métalliques de lames et de harnais venaient les rire nerveux, les derniers rappels de positions et de tactiques, les encouragements à mi-voix, les généreuses assurances de virilité, de courage et de loyauté, le réconfort

partagé à propos de camarades tombés, tous ces rapports humains qui m'étaient interdits. Un certain nombre de gens faisaient passer des messages à envoyer aux êtres chers avec Élinor, et je transmis silencieusement le mien. *Pour toi, mon fils. Si je peux faire cela… faire du monde un endroit sain… Tout ce qui sera nécessaire pour le rendre ainsi, je le ferai.*

Des pas lourds s'immobilisèrent juste de l'autre côté de la paroi de la tente.

— Votre sœur a raison, vous savez, dit Aleksander à mi-voix. Évitez l'action jusqu'à ce que vous soyez complètement guéri. Croyez-moi, je comprends à quel point cela vous tord les tripes de rester

en arrière.

— Je n'ai jamais eu à les envoyer dans ce genre de péril sans moi.

— Malgré ma multitude de défauts, qui ont été dûment constatés et sur lesquels on a bien jasé, les courtisans de Zhagad m'ont toujours loué pour ma hardiesse et mon courage, parce que j'insistais pour sortir à cheval avec mes guerriers en mission. Ils ne comprenaient pas que j'empruntais le chemin le plus facile des deux. Nous avons un long siège devant nous, Blaise. Vous aurez plus d'occasions que vous n'en voudriez jamais.

— Que les dieux vous accompagnent cette nuit, seigneur

Aleksander.

— Je souhaiterais comprendre… Voudriez-vous marcher un peu avec moi ? J'aimerais en savoir un peu plus sur quelques hommes. Ce Feyd, entre autres…

J'aurais pu me transformer et partir avec eux pour espionner davantage leur conversation. Mais même une telle « implication » unilatérale semblait une violation de l'esprit de mon accord. Un mois ou deux, avait dit le Madonaï, et puis je pourrais agir à ma guise. D'ici là, si la condition de ma présence était l'isolement, qu'il en soit ainsi.

Au cours des mois depuis notre évasion, les puissants hégeds Rhyzka avaient vu leur vœu se réaliser et

avaient installé l'un de leurs seigneurs de rang inférieur à Gan Hyffir, la dernière propriété de l'héged des Bek. Le premier seigneur des Bek, tirant une leçon de l'atroce punition infligée aux Naddasine, n'avait pas protesté directement auprès d'Édik, mais s'était retiré à Tanzire. Depuis un petit hôtel particulier, il avait essayé de maintenir sa dignité, ses métayers et les cordons de sa bourse, en continuant à gérer les fermes de Gan Hyffir et de trouver des marchés pour leur blé. Il avait proclamé haut et fort que son généreux empereur, malgré son désir que ses puissants alliés rhyzka aient une forteresse bien faite, ne pouvait sûrement pas avoir voulu qu'un

noble derzhi ou ses fidèles métayers meurent de faim. Mais la modération du vieux Bek ne l'avait pas sauvé. L'exécution du premier seigneur, de ses trois fils et d'un gendre avait été programmée, leurs femmes fortement encouragées à prendre du poison. Les guerriers bek restaient cantonnés à Gan Hyffir, mais on les avait dépouillés de leurs écharpes bek jaune et bleu et enrôlés directement au service de l'empereur, sous commandement rhyzka. Aleksander projetait de changer tout cela.

Lorsque l'Aveddi et ses cavaliers se mirent en route pour Tanzire, je volai avec eux sous la forme d'un faucon, bien au-dessus d'eux dans la nuit sans lune,

pour qu'Aleksander ne se doute pas que j'avais été dans son campement. Je me conformerais à l'accord. D'ailleurs, l'auto-isolement m'avait bien servi lorsque j'étais esclave. Mais le détachement ne m'imposait pas d'insulter mes amis.

Blaise nous mit en vue des murs de Tanzire une demi-heure seulement après le signal d'Aleksander. Je quittai le groupe à ce moment-là, et volai de l'avant pour ouvrir le chemin.

Tanzire dormait. Ce fut peut-être mon talent nouvellement acquis avec les rêves qui m'indiqua qu'elle ne dormait pas paisiblement. Les os de Sovari ne pendaient plus aux remparts, et il n'y

avait plus de restes visibles de W'Assani ni de Malver non plus sur le terrain désolé à l'extérieur des murs, mais je sentais que les trois esprits agités étaient proches, cette nuit, et ne doutais nullement qu'Aleksander les sentirait lui aussi.

— Nous nous souviendrons de vous avec davantage que du sang, dis-je en me perchant sur le poteau même où le fidèle capitaine de la garde avait été si grotesquement exposé. Mais, cette nuit, du sang sera payé.

Je pris ma vraie forme et, un par un, me posai silencieusement derrière chacun des archers rhyzka, sur le mur. Je touchai chaque homme sur l'épaule, et le laissai se retourner et regarder bouche

bée mes ailes et ma lumière dorée. Puis je le tuai, en disant : « Ceci pour le loyal Sovari », ou « Ceci pour le noble Malver », ou « Ceci pour la merveilleuse W'Assani ». Quand tout fut terminé, j'atterris et ôtai la barre des portes, que j'avais dégagées du sable il y a tant de mois. Sans l'aide de manivelles, d'engrenages ni même du vent, je les poussai et les ouvris juste assez pour laisser entrer les cavaliers.

Il était facile de voir ce qui avait été prévu pour les seigneurs des Bek le lendemain. De l'autre côté de la vaste étendue de la place du marché se dressait l'ancienne tour de garde, et entre la tour et les portes cinq gibets

attendaient. Ils étaient installés à l'endroit même où le chariot de W'Assani avait été abandonné et où nous nous étions battus afin de sortir de la cité, pour rencontrer une défaite écrasante alors que nous pensions avoir remporté la victoire. Je ne permettrai aucune répétition de cette horreur cette nuit.

À l'extérieur des murs se trouvait l'étendue hétéroclite qui surgissait hors de toute cité close. Quelques petits feus marquaient le campement des voyageurs, et les bruits tranquilles d'animaux nerveux et d'enfants éveillés flottaient dans l'air immobile. Deux jeunes marchands se prélassaient près d'un abreuvoir boueux, faisant boire leur file

de chevaux.

Les étoiles avançaient péniblement, sans relâche, sur leur chemin nocturne. Sept cavaliers sortirent du désert, lentement, comme fatigués d'un long voyage. Ils se fondirent aisément dans le campement somnolent, et bientôt la légère ride que leur arrivée avait causée dans la structure de la nuit fut lissée de nouveau. Ce ne fut que de ma position privilégiée que l'on put voir les sept étrangers en vêtements foncés se faufiler peu après par les portes ouvertes. Ils levèrent les yeux en passant en dessous de moi, bien sûr, et je levai la main en guise de salut, mais ne descendis pas les rejoindre.

Je restai sur les murs, m'assurant que personne ne venait pour fermer les portes, pour remplacer la garde dans la tour en briques de terre crue à un moment inopportun, ou pour ennuyer les deux jeunes marchands, qui semblaient avoir acquis quelques animaux de plus qu'ils n'en avaient amenés à l'abreuvoir. Seul un œil méfiant aurait remarqué que les deux hommes avaient sellé la file de chevaux qui, avaient-ils dit à leurs compagnons de route, étaient censés se trouver à la vente aux enchères le lendemain matin.

Au bout d'une demi-heure à peine, les deux premiers raiders sortirent discrètement de la ruelle, près de la tour

de garde. Les autres suivirent bientôt, avec cinq nouveaux compagnons – les prisonniers libérés. Presque fini. Mais le groupe venait seulement de dépasser les gibets qui attendaient lorsque j'entendis des bruits urgents de sabots venir de la direction des baraquements de la garde. Une autre trahison ? Plus probablement quelque signal non donné, quelque rapport non fait. Quelle qu'en soit la raison, il nous fallait partir.

L'épée dégainée et prête, je descendis comme une flèche et atterris à l'autre bout de la place du marché, où les gardes émergeraient de la rue obscure et à découvert. Aleksander, qui fermait la marche de l'équipe de secours, quitta les autres et se dépêcha

de venir vers moi à travers la place.

— Que fais-tu ?

Je levai une main pour l'arrêter et pointai mon épée en direction du péril qui approchait. Même s'il ne pouvait pas encore avoir entendu les cavaliers, il rebroussa rapidement chemin, et cria aux autres :

— Fuyez !

Il entendit le martèlement de l'assaut suffisamment tôt, ainsi que les cris terrifiés des citadins, qui regardèrent à la dérobée par les volets et observèrent ma forme flamboyante lorsque je soulevai une imposante tornade de sable. Après avoir causé l'agitation du vent, je ne pus évaluer le

temps, car je fus entièrement occupé par une vingtaine de guerriers rhyzka.

Combien de temps tenir ? J'esquivai le coup cinglant d'un cavalier derzhi, et levai mon épée dans un contre. Il y avait trois, quatre lames à la fois. *Assez longtemps pour qu'ils franchissent les portes, enfourchent les montures que Matteï et Gerla tiennent prêtes et s'éloignent suffisamment pour que les poursuivants ne connaissent pas leur direction.* Pas trop longtemps, cependant. Je ne pouvais en contenir vingt indéfiniment.

Mais je fus pris dans la bataille, dans le défi de m'opposer à un si grand nombre. Chaque fois qu'un groupe menaçait de m'échapper, j'attaquais

avec une autre rafale de vent violente à écorcher la peau et invoquais une pluie de feu. Les chevaux hurlaient et se cabraient, et je ris lorsque je les eus fait tellement s'emmêler qu'ils ne purent se dégager les uns des autres.

— Pas si vite ! beuglai-je, et je bondis sur un guerrier déterminé qui mettait le cap sur les portes.

Je le soulevai de la selle d'un bras et le jetai au sol. Sans douceur. Esquivant deux coups, je frappai du poignard vers le haut pour atteindre l'un des agresseurs, arrachai l'autre à sa selle par la jambe et me débrouillai pour jeter un coup d'œil furtif aux portes. Aucun signe de mes amis. La contraction

désagréable dans ma poitrine m'indiqua que mon rêveur était bien sorti de la cité.

Combien de temps cela a-t-il duré ? Une lance m'érafla le dos, dans la zone sensible où mon aile rejoignait la chair. Par chance, elle ne pénétra pas profondément, mais creusa seulement un trou cuisant, et tomba. Je tournoyai dans les airs et vis trois flèches, deux lances et au moins dix lames dirigées sur moi. *Assez longtemps.* Prenant mon essor, je fermai les portes en les martelant avec un dernier jaillissement d'enchantement. Puis j'abandonnai Tanzire et fonçai à travers la nuit du désert, vers Aleksander et la forteresse bek assiégée.

Chapitre 37

Je m'étais battu à Tanzire bien plus longtemps que nécessaire. Le temps que je me rende à la forteresse trapue, morne, de Gan Hyffir, Aleksander avait pris la direction de la bataille déclenchée par le père de Feyd, Marouf, et Terlach, le fils du roi manganar. Avant l'assaut, Brynna, l'une des Ezzariens unis à un démon, s'était glissée dans la forteresse sans se faire remarquer et avait ouvert la voie à deux autres partisans de Blaise. Ils s'étaient rendus tous trois dans les baraquements

de la garde, et avaient dit aux guerriers des Bek qu'un nouveau chef du désert – un seigneur derzhi qui avait la faveur des dieux et qu'on appelait l'Aveddi, le Premier-né d'Azhakstan –, venait récupérer Gan Hyffir et empêcher l'exécution injuste de leurs seigneurs. Et c'est ainsi qu'à l'aube, lorsque les troupes manganar et suzaini frappèrent, les Bek se soulevèrent à l'intérieur de la forteresse et ouvrirent grandes les portes.

Ce qui ne veut pas dire que la bataille fut aisée. Les Rhyzka étaient bien disciplinés et trois fois plus nombreux que nous. Une troupe déterminée d'archers occupait la plus haute tour de la forteresse et faisait

pleuvoir la mort sur nos combattants. En l'espace de dix battements de cœur, trois flèches manquèrent de peu Aleksander, qui effectuait des allers-retours à cheval le long de ses premières lignes, essayant d'empêcher ses troupes inexpérimentées de battre en retraite sous le tir de barrage. Je me chargeai du problème. Les archers étaient bien protégés par des épéistes rhyzka, mais les éliminer ne fut qu'une question de temps et de travail.

Le sang coula librement, ce matin-là, mais le temps que le soleil soit au zénith, Aleksander étreignait le premier seigneur des Bek et ses fils et les présentait aux commandants qui avaient

repris leur place forte. Le prince, Marouf et Terlach firent franchir ensemble les portes aux Bek, sous les acclamations des guerriers bek et de l'étrange compagnie de combattants manganar et suzaini et de hors-la-loi peints de l'Yvor Lukash. Le symbole d'une flèche en flammes, l'étendard des Bek, qu'Aleksander avait apporté comme cadeau à l'héged assailli de toutes parts, flotta une fois de plus sur les remparts de Gan Hyffir. Au-dessus de lui était déployé un autre étendard. Beaucoup demandaient à qui appartenaient les armoiries d'un motif tissé d'or, de rouge et de jaune qui ressemblait à un soleil se levant sur un champ d'herbe dorée. Je le savais,

même si je ne l'avais vu que dans des livres d'histoire et de traditions. C'étaient les armoiries royales du Manganar.

Tandis que ma fièvre de sang se calmait, je tournoyai au-dessus du champ de bataille, comme l'un des vautours, à regarder les vainqueurs soigner leurs blessés, exposer les défunts comme le spécifiaient leurs coutumes et rassembler les prisonniers rhyzka, qui attendaient agenouillés, les mains sur la tête. La forteresse se dressait au sommet accidenté d'une colline, et la bataille s'était propagée sur ses flancs lorsque les Bek avaient poussé les Rhyzka hors du château et

dans les bras d'Aleksander. Depuis le vaste point de vue du ciel sans nuage, j'entrevis l'éclat d'une arme levée, dans les rochers de structure plissée à la base de la colline, et entendis un faible cri… et puis un autre. Personne d'autre, dans le grouillement, l'épuisement du contrecoup de la bataille, ne sembla s'en apercevoir.

Je dégainai l'épée encore une fois, descendis en piqué et atterris pieds nus sur une saillie de grès chaud. Tandis qu'un Derzhi montait la garde, un deuxième leva son épée au-dessus de la tête d'un Thrid agenouillé. Trois autres hommes avaient déjà connu le sort qui attendait le captif. Les deux Derzhi portaient les couleurs des Rhyzka. Je ne

défiai pas ni n'avertis le bourreau, projetai simplement l'épée levée à distance et donnai un coup de pied dans la tête de l'homme, le laissant tomber sur les fesses. Un mouvement de mon arme découragea l'autre guerrier de faire le moindre geste… ou peut-être était-ce la vue de mes ailes déployées ou tout le sang sur ma peau dorée. Le Thrid leva les yeux, tremblant, et je fis un brusque signe de tête vers la forteresse et le champ de bataille. Il fit une révérence, saisit ses chevaux et courut.

J'avais la ferme intention de reconduire les deux Derzhi auprès du premier guerrier bek que je pourrais

trouver, mais celui qui était assis par terre, un homme au torse développé, plutôt jeune, aux yeux bouffis, à la peau rugueuse et au nez veiné de rouge d'un homme bien plus âgé, me décocha un regard d'une telle malveillance qu'il m'interrompit à mi-mouvement. Même si je n'étais pas menacé le moins du monde par la haine humaine, son comportement brutal me fit le regarder de plus près. C'est alors que je remarquai ses boucles d'oreilles. Les boucles d'oreilles derzhi désignaient souvent le rang dans l'héged. La taille, les matériaux, le dessin et les pierreries permettaient de distinguer aisément un premier, deuxième ou troisième seigneur d'un modeste dixième. Nous avions entendu dire que

le sixième des Rhyzka était le résident de Gan Hyffir, mais cet homme était de rang bien supérieur… le deuxième seigneur de son héged. Le deuxième seigneur des Rhyzka était le fils du premier seigneur, ce qui signifiait qu'il s'appelait Bohdan, la brute qui avait pris son épouse de dix ans, nommée Nyamot, et s'était servi d'elle jusqu'à la mort.

Nous étions probablement curieux à voir, pour ceux qui se tenaient sur le champ de bataille ou sur les remparts de Gan Hyffir – le guerrier nu, maculé de sang, ailé, menant un homme également nu par un licou. Lorsqu'il tomba, je le traînai jusqu'à ce qu'il puisse se

relever. Me retenir de le mutiler était la chose la plus difficile que j'aie jamais faite. Je l'avais déshabillé et ligoté, mon poignard suspendu au-dessus de l'arme flasque dont il s'était servi pour assassiner un enfant. Comme c'était le cas avec les brutes, son courage le déserta rapidement, et il hurla, supplia et pleura. Ce ne fut pas la pitié qui retint ma lame. Mais cette affaire était tellement chargée de sens que je ne pouvais priver Aleksander du plaisir de la résoudre.

Et c'est ainsi, à coups de pied et par petites poussées, que je fis avancer Bohdan vers son juge légitime. Le temps que nous atteignions la porte de la forteresse, une foule attentive s'était

rassemblée, y compris Aleksander et les seigneurs des Bek. J'atterris, forçai Bohdan à se mettre à genoux d'un coup sec sur le licou, et passai la corde au seigneur Séreg, perplexe, le Bek de quatrième rang qu'Aleksander avait rencontré à Tanzire. Puis je remis entre les mains d'Aleksander le gilet-faï rhyzka et la boucle d'oreille ensanglantée que j'avais arrachée à la tête de Bohdan.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Seyonne ? dit-il en examinant mon visage. Qu'est-ce que tout ceci ?

Sans un mot, j'invoquai le vent et m'envolai, tournoyant pour faire du surplace au-dessus du prince et de son

prisonnier. N'obtenant aucune réponse de ma part, Aleksander porta son attention vers ce que je lui avais apporté. Il toucha la boucle d'oreille, et je vis le changement lorsque vint la compréhension. Son poing se serra autour de la boucle d'oreille, et il le leva haut, avec un cri de triomphe à glacer le sang. Je ne restai pas pour regarder quelle décision il prenait. Je lui faisais confiance pour agir avec sagesse… plus qu'à moi-même. Et, en fait, j'avais d'autres sujets en tête. Je retournai au champ de bataille.

Feyd marchait au côté de son père, tandis que le palatin suzaini s'adressait à ses combattants, en bonne santé ou blessés, et entendait le rapport de

chaque homme sur son rôle dans la bataille. Le noble barbu réprimandait chaque homme blessé, l'encourageant à combattre la faiblesse qui avait amené ses blessures, et manifestant l'espoir qu'à la prochaine épreuve que subirait ce guerrier il s'évertuerait à triompher d'une telle imperfection. Lorsque le père et le fils quittèrent un groupe d'hommes qui préparaient un combattant décédé pour l'inhumation, j'atterris et adressai un signe de tête respectueux à Marouf.

— Mes salutations à vous, Très Saint, dit le noble Suzaini en faisant une profonde révérence, ses yeux s'illuminant d'émerveillement. Que puis-je faire pour vous ?

Je ne répondis pas, mais fis seulement un signe à Feyd.

— Honoré père, intervint le plus jeune des deux hommes, Monseigneur Seyonne a besoin de moi. Puis-je m'absenter pour l'accompagner ?

— Bien sûr. Certainement. Je suis heureux que mon fils soit utile à un être si favorisé des dieux. (Le palatin regarda autour de lui lorsque des combattants bouche bée s'approchèrent pour voir et entendre. Sa voix s'éleva un peu plus.) Saint guerrier, vous honorez la maison de Sabon, et enflammez la gloire de Suza, en choisissant l'un des nôtres comme compagnon. Depuis si longtemps, notre histoire est diminuée…

— Des chevaux, murmurai-je à Feyd, et le jeune homme décampa tandis que j'écoutais jusqu'au bout les quelques moments de rhétorique du noble.

J'étais terriblement impatient, mais écouter avec respect était assez peu pour un peuple fier qui, en l'espace de quelques siècles, avait été réduit à une caricature de lui-même. Tous les dos suzaini se redressèrent un peu, à mesure que Marouf parlait.

Lorsque Feyd revint, monté et conduisant un cheval supplémentaire, je saluai de la tête, sans un mot, Marouf et le petit attroupement qui s'était formé. Puis je rassemblai le vent et m'envolai,

faisant signe à Feyd de chevaucher derrière moi, songeant que prendre forme humaine juste à ce moment-là diminuerait le peu que j'avais offert aux Suzaini. Et même si cela empêchait de beaucoup discuter, une fois que nous fûmes partis, il sembla simplement plus facile de voler.

— Il faut que j'aille à Zif'Aker, lançai-je d'en haut à Feyd. Menez-y-moi.

Comme en tout, Feyd fit ce que j'ordonnais.

— Allez au village, et donnez à tout le monde les nouvelles du raid, dis-je en m'appuyant lourdement sur un citronnier poussiéreux et en baissant les yeux vers Zif'Aker, une petite vallée sèche au sud-

est de l'Azhakstan qui était la nouvelle cachette de Blaise.

Me transformer en humain, lorsque nous étions arrivés en vue du morne campement, avait été une erreur. Mon flanc me faisait atrocement mal, et tous mes os me semblaient de plomb. Mes vêtements me paraissaient gênants et raides.

— Prenez votre temps pour le faire. Êtes-vous sûr que c'est la bonne tente, la troisième en partant de la fin ?

— J'en suis certain. Et que vais-je faire après leur avoir parlé de notre victoire ?

Le jeune visage fervent de Feyd ne montrait aucun manque de volonté,

même s'il avait mis pied à terre lentement, et perdu l'équilibre plusieurs fois tandis que nous descendions le flanc escarpé de la colline vers le bosquet de citronniers qui surplombait la dernière cachette des réfugiés de Taíne Keddar et Taíne Horèt. Il était fatigué, lui aussi.

— Allez vous coucher, dis-je. Vous aurez bien rendu service, aujourd'hui.

— Vous serez parti à mon réveil demain, n'est-ce pas ?

Je souris et touchai sa large épaule.

— Seulement quelque temps. Prenez soin de vous, et je serai là quand vous aurez besoin de moi de nouveau.

— Je n'ai aucune expérience en matière de sorcellerie, sauf ces étranges voyages avec le bon Blaise et ses

semblables, dit Feyd. M'expliquerez-vous ceci un jour ?

Je regardai les petites silhouettes bien en dessous de moi, qui se dépêchaient de vaquer à leurs tâches du soir dans la lumière dorée du crépuscule.

— Non, répondis-je. Probablement pas. Mais n'y voyez pas quelque manque en vous. Je vous suis très reconnaissant de votre compagnie.

— Vous servir est mon honneur, Saint Seigneur, et je ne pourrais désirer davantage.

Ses pas fatigués s'éloignèrent, remontant la colline jusqu'à l'endroit où son cheval attendait.

Saint Seigneur... J'aurais souhaité qu'ils ne m'appellent pas comme cela. Je frictionnai distraitement ma veste de cuir, essayant de soulager ma douleur à l'épaule, souhaitant pouvoir atteindre le milieu de mon dos, où ma chemise collait au trou de lance suintant. Un des avantages qu'il y avait à combattre nu était que vos vêtements ne pouvaient irriter les blessures. Je retirai la veste, la jetai à terre et tirai sur ma chemise jusqu'à ce qu'elle se décolle.

À peu près au moment où le ciel s'était décoloré, passant de bronze à un profond gris-bleu, je vis le cavalier imprécis entrer dans le village, et les inévitables lampes et torches se

rassembler autour de lui comme des lucioles autour d'une flaque de pluie. Je me métamorphosai en faucon, descendis la colline et tournoyai autour de la foule. Entrevoir la femme grande, mince, près du centre, me mit à l'aise. Peu après, j'écartai un rabat de toile, baissai vivement la tête et entrai dans la tente d'Élinor.

L'espace n'était pas grand, tout juste suffisant pour deux paillasses, une pile de sacoches de cuir et un petit coffre en bois. Une lanière de cuir me frôla le visage lorsque j'entrai. Bien au-dessus du coffre était suspendue une assiette plate en fer-blanc sur laquelle était posée une bougie. La lueur de la chandelle révéla un baudrier accroché

au mât du toit, le fourreau et l'arme se trouvant largement hors de portée d'un jeune enfant. L'enfant lui-même dormait sur la paillasse, ses cils bruns reposant sur des joues rose-or, un poing ramené sous le menton, l'autre agrippant une couverture râpée. Ce ne fut que lorsque je passai la main au-dessus de son visage pour la poser sur ses cheveux bruns que je sentis le doux mouvement de sa respiration. Il avait chaud, avec le lit et la couverture, mais n'était pas fiévreux. Je respirai à fond, comme je ne l'avais pas fait depuis que j'avais entendu le mot « fièvre ».

Une brise trouva son chemin à travers le rabat de la tente, provoquant

le vacillement de la chandelle. J'aurais dû partir avant le retour d'Élinor, mais ne pouvais me forcer à bouger. Je m'assis donc à côté du lit froissé et regardai mon fils dormir, essayant de tenir mes pensées à distance de crainte que, d'une manière ou d'une autre, elles ne souillent ses rêves innocents.

— Que se passe-t-il ? Qui êtes… ? Seyonne !

L'exclamation me sortit de cette paisible confusion qui se trouve juste au-delà de la pensée, pourtant juste en deçà du sommeil. Je clignai des yeux dans la soudaine clarté. Feyd avait dû faire durer son récit car, sur l'assiette en fer-blanc suspendue au-dessus du coffre en bois, la flamme haletante de la bougie

flottait dans une flaque de cire. La lumière plus vive, brillant d'un éclat aveuglant, venait d'une lampe à huile cabossée dans la main d'Élinor.

Ma main reposait encore sur la tête d'Évan. Ce n'est qu'en sentant les yeux d'Élinor sur moi que je pris conscience du sang séché, sous mes ongles et dans les plis de ma peau. Je retirai vite ma main. Serais-je toujours imprégné de sang lorsque je rencontrerais Élinor ?

— Que faites-vous ? Va-t-il bien ?

Secouant la tête et tendant des mains vides, je me levai pour partir. Je doutai qu'Élinor veuille réellement des mots de moi et, même si j'avais eu la permission de parler, elle n'aurait

probablement pas cru ce que je souhaitais dire. Et je me retournai donc, pour un dernier coup d'œil, un aperçu de la beauté pour remplir ma mémoire, et de l'innocence pour remplir mon âme, et puis faillis mourir de frayeur lorsqu'une main toucha mon dos.

— Vous saignez.

Ce n'était pas vraiment une accusation.

Je secouai la tête encore une fois, et attendis qu'elle s'écarte de la porte.

— Laissez-moi regarder. Les autres vont bientôt revenir, et d'après ce que dit Feyd les guérisseurs vont être occupés. (Elle descendit l'assiette en fer-blanc, souffla la flamme défaillante de la bougie et suspendit la lanterne au

crochet sur le mât du toit.) Je ne savais pas que les dieux pouvaient saigner.

Quelle utilité de protester, même si je pouvais le faire sans parler ? Nous avions déjà livré cette bataille. Et, en fait, ma chair humaine me trahissait. Même la peau ezzarienne cuivrée révélerait une chaleur vibrante comme celle que je sentais sur mon visage.

De toute évidence, Élinor interpréta mal ma couleur accentuée.

— D'accord, je suis désolée. Ce n'était pas juste. Je ne sais jamais quoi vous dire, Seyonne. Vous m'effrayez… (Cette modeste ouverture me laissa totalement pris au dépourvu, et je ne résistai donc pas lorsqu'elle attrapa

fermement de mon bras, me fit tourner, et retroussa ma chemise.)… et pourtant… Étoiles de la nuit !

Ce n'était pas une vision plaisante, je le savais. Pas avec une blessure à vif, suintante, pile au milieu d'un héritage de cicatrices d'esclave. Je me dépêchai de rabattre mon pan de chemise, levai une main pour lui signifier qu'elle n'avait pas besoin de dire ni de faire quoi que ce soit, et l'écartai de l'autre, pour pouvoir sortir de la tente soudain oppressante. Je ne croisai pas son regard, ne regardai pas non plus par-dessus mon épaule pour voir si mon dos était réellement en feu, là où sa main avait si gentiment effleuré mon horrible peau.

Quelque part entre la tente d'Élinor et celle de Feyd, le monde s'obscurcit, et disparut.

Lorsque je détachai mes yeux lourds du jeu, Nyel et Kasparian étaient déjà passés à l'autre bout de la pièce, et bavardaient debout tranquillement. Je n'attendis pas d'entendre ce qu'ils risquaient d'avoir à dire. Au-delà des portes grandes ouvertes, la lune était haute, la nuit fraîche ; le jardin sentait les herbes aromatiques de fin d'été et les feuilles qui séchaient. Malgré ma fatigue physique, je n'avais aucune envie de dormir. On avait déposé de la nourriture sur une table, dans le salon de Nyel, mais je n'avais pas faim non plus.

J'avais besoin d'air, de solitude et de temps pour réfléchir.

Je descendis en flânant les allées de gravier, dans la lumière d'argent, et me forçai à tout repasser en revue – les raisons pour lesquelles je devais subir ce changement. J'avais soulagé la peur d'Aleksander, exprimée en rêves, en lui disant que je l'aiderais. Et ses chances de succès étaient si minces, si impossibles, qu'il avait besoin de tout avantage que je pouvais lui apporter. Cependant, qui pourrait expliquer les conséquences d'une interférence, même aussi bénigne ? Et si mon réconfort l'avait rendu moins prudent ? Quelle trahison aurait-il ressentie, quelle perte, si j'avais manqué à une promesse

donnée si imprudemment dans l'intimité de son rêve ? Et puis, il y avait le carnage. J'avais tué sans remords, pour protéger ceux que j'aimais, et le ferais jusqu'à ce qu'ils soient en sécurité. En vérité, je n'avais nul besoin d'explorer mes raisons d'accepter le don de pouvoir de Nyel ; leur sécurité était tout. Mais, d'après mon expérience, le monde humain ne serait jamais parfaitement sûr. Serais-je jamais capable d'arrêter de tuer ?

Nyel avait raison d'insister sur mon isolement. Déjà, le pouvoir que je détenais était immense, et ma faim de lui presque incontrôlable ; au moment même où je pensais à lui, j'eus le souffle court

et mon corps fut saisi de spasmes, à cause de l'envie de me transformer, de me dépouiller des vêtements qui me comprimaient et de sentir le jaillissement de mélydda. Pourtant, quels dangers courais-je, à embrouiller un tel pouvoir avec de l'amour, de la colère et de la peur ? Et pourrais-je en supporter le coût ?

Oui, c'était là la difficulté. J'avais connu toutes sortes de douleurs, à la fois du corps et de l'esprit, pourtant rarement avais-je ressenti de peine aussi aiguë que celle que je venais de connaître. Mon dos brûlait encore du toucher de la main d'Élinor, une main humaine qui parlait avec plus d'éloquence de gentillesse et de pardon que n'importe

quels mots. Étais-je disposé à renoncer à un tel contact ? Pouvais-je faire une telle chose et rester intact ? Peut-être était-ce la dure leçon que Nyel essayait de m'enseigner chaque fois que ses yeux se remplissaient de larmes : que le prix du pouvoir et de la destinée serait, à coup sûr, une douleur et une perte de l'ampleur des siennes.

En me promenant dans les allées du jardin de Nyel, perdu dans de si désagréables rêveries, je commençai à me sentir nauséeux. Au début, je pensai que la peur et le malaise moral barbouillaient mon estomac vide et me donnaient les mains moites. Ou que la maladie était peut-être quelque réponse,

à retardement, au dur combat de la nuit. Lorsque je me mis à avoir des vertiges et à me sentir fiévreux par-dessus le marché, je pensai que les symptômes devaient être une réaction à ma blessure du dos. Peut-être la lésion était-elle pire que je le pensais ou l'arme avait-elle été empoisonnée. Je décidai de retourner au château.

Pour la première fois depuis une heure, je levai les yeux pour me repérer, et me rendis compte que j'étais sur le point de marcher droit dans le mur, juste à l'endroit où une ligne déchiquetée marquait la fissure dans le revêtement de pierre. Malgré l'exactitude de son emplacement et la familiarité de la forme de la fente d'un noir d'encre, le

défaut paraissait plus étroit qu'avant, et les entrelacs de plus petites lignes qui partaient de lui n'être que des imperfections de surface. C'était curieux. Mais je ne pouvais mener d'enquête cette nuit. Je me sentais au bord de l'effondrement.

Je rebroussai chemin et titubai vers les lumières de la forteresse. Je découvris que la vague de nausée s'éloignait aussi vite qu'elle était venue. Le temps que j'atteigne le sentier qui menait aux marches, je me sentais de nouveau en parfaite santé. Même le trou dans mon dos ne me tourmentait plus. Je m'arrêtai un instant et regardai mes mains. Sèches. Stables. En fait – je

m'avançai à la lumière et les retournai, pour être sûr –, les cicatrices sur mes mains avaient disparu, y compris les crêtes calleuses autour de mes poignets laissées par des anneaux d'esclave derzhi. Un examen rapide m'indiqua que toutes mes autres cicatrices restaient là où je les attendais. Mais toutes les marques sur mes mains étaient parties.

J'étais toujours perturbé lorsque Nyel sortit sur le large perron. Sa silhouette droite, mince, se détachait sur la porte vivement éclairée derrière lui, laissant ses traits dans l'obscurité. Quel visage arborait-il cette nuit ? Sa voix sembla jeune lorsqu'il lança :

— N'êtes-vous pas fatigué, mon garçon ? Ni affamé ? Avez-vous besoin

d'un lit, après une aventure aussi éreintante ?

— Je n'ai pas encore envie de dormir.

— Alors bavardons.

Il descendit les marches, passa devant moi et traversa une petite pelouse, s'installant sur un banc qui donnait sur une mare. Sur l'eau noire, immobile, flottaient les feuilles jaunissantes de nénuphars. Bien qu'il me tournât le dos, j'entendais distinctement le vieux sorcier.

— Parlez-moi de votre fils.

Un frisson, qui n'était pas un reste de ma brève maladie, dansa à travers mon dos. Pourquoi étais-je si sûr que

Nyel me voulait du bien ?

— Mon fils ne vous concerne pas.

— Tout dans votre vie me concerne. Pensiez-vous que je n'étais pas au courant de l'enfant ? J'en ai entendu parler la première fois lorsque vous agonisiez, et maintenant je l'ai vu à travers vos yeux. Un beau garçon. Quels espoirs vous devez avoir pour lui ! Vous n'avez pas à me cacher de secrets.

Facile à dire pour lui, qui avait une mine de secrets.

— Je vous parlerai peut-être de mon fils quand vous me parlerez du vôtre.

Son fils… son geôlier.

En l'espace d'un battement de cœur, l'hiver se posa sur ce jardin

d’automne. Dans un silence glacial, Nyel se leva et partit, abandonnant ses questions et les miennes.

Chapitre 38

Au cours des semaines suivantes, je n'eus le temps de réfléchir ni à l'échange dérangeant avec Nyel, ni au questionnement intérieur qui l'avait précédé. Nyel ne mentionna plus mon fils, et ne montra pas d'autre signe de mécontentement. Je poursuivis mon travail avec les rêves, mais seulement une heure ou deux par jour. Nyel disait avoir besoin de temps pour préparer les sortilèges qui effectueraient mon changement. Il ne donna aucun indice sur le moment, la méthode ni la durée de cet

événement, promit seulement, une fois de plus, que j'aurais le choix à chaque étape. Les occupations banales, comme manger et dormir, semblaient exiger de moins en moins de mon temps, mais les heures étaient néanmoins pleines à craquer. Même s'il ne répondait pas à mes questions précises, Nyel veillait à ce que je ne manque pas de réponses.

Il me mit à la lecture de sa bibliothèque de manuscrits – des histoires sur les Madonaï, leurs récits, leur poésie et leurs connaissances. Ils avaient eu une vie riche, à méditer sur les mystères et les beautés de l'Univers. Une vie d'aventure, à explorer leur monde vaste et varié, du sommet des montagnes à la profondeur des océans,

rivalisant avec des créatures sauvages, d'espèces inconnues dans mon propre monde. Une vie d'étude, à examiner la croissance et le changement d'animaux et de plantes, les merveilles du temps qu'il faisait et de la tempête, la nature des couleurs et de l'art, les nuances de la musique et son effet sur l'âme. Des jours de lecture, et je n'avais effleuré qu'une parcelle de l'immensité de leur savoir.

D'autres fois, mon mentor me donnait certains sortilèges à essayer – les plus simples, qui ne nécessitaient pas le plein pouvoir d'un Madonaï. Avec Kasparian pour amorcer l'activité et Nyel pour me guider, je passai un jour

entier à explorer le monde à l'intérieur d'un arbre. Flottant dans les veines de vie qui se faufilaient dans son corps, je voyageai de racine en tronc, en branche, en tige, en feuille. Je me promenai sur les cercles de croissance qui racontaient son histoire, parlaient d'années de sécheresse et de pluie abondante, de feu, d'orage et de fléau. Assis à l'intérieur du monde vert d'une seule feuille, je fis l'expérience du déroulement palpitant, infinitésimal de sa pousse ; je sentis la caresse chaude du soleil sur mon dos, et goûtai la liqueur de vie. J'émergeai de l'enchantement impressionné par son pouvoir, sa beauté, et sa compréhension qui élargissait l'esprit. L'odeur, le goût, la sensation de cet arbre, la vie qui le

distinguait de chaque autre étaient devenus une part si intime de moi que je pouvais dire honnêtement : « Je suis chêne – celui-ci, entre tous les chênes de tous les mondes. » J'aurais pu prononcer son nom, si la langue et les lèvres avaient pu articuler un tel mot.

— Était-ce bien fait ? s'enquit Nyel, ses sourcils gris froncés et rapprochés, ses yeux jeunes âgés inquisiteurs, alors que j'étais assis sur l'herbe, sous la voûte de cet arbre, éclairé par la lune deux fois plus grande. Je ne peux vous suivre dans ces endroits comme je le peux à travers les rêves. De telles activités me sont interdites.

Interdites – parce qu'on lui avait

retiré son nom, le conduit de l'âme, qui permettait l'usage du pouvoir. C'était une chose affreuse de dépouiller un homme de son nom, si bien que même ceux qui le connaissaient oublieraient, toutes ses rencontres et relations disparaissant comme de la rosée à midi. À la mort de la personne, toute trace de son existence mourait avec elle, effacée des manuscrits de l'histoire comme si elle n'avait jamais été.

— Bien fait, oui. Très bien, dis-je. Quoi qu'il se passe entre nous, Nyel, je vous remercie pour cela. Je n'aurais jamais imaginé…

— Expérimenter les infinies variétés de la vie… oui, je pensais que cela vous plairait. Chaque voyage est un

tel émerveillement. Il y a de la beauté et de la complexité pour agrandir l'esprit et élargir l'âme. Et tout cela vous attend, conclut-il en souriant, le premier plaisir authentique que j'aie vu en lui depuis mon retour à Kir'Navarrin. Je peux vous apprendre mille autres activités de la sorte. J'ai attendu si longtemps de les partager avec vous.

Comme lors de notre première rencontre, son sourire le transforma. Mais, contrairement à la première fois, je ne baissai pas les yeux. J'essayai plutôt de sonder ce personnage de beauté, de sagesse et de pouvoir à peu près comme j'avais exploré le chêne, de parcourir les chemins de ses pensées, de

démêler les mystères de ses intentions. Mais je n'en avais pas le pouvoir, et la vision s'effaça bientôt. Nyel ne fut qu'un homme maigre, grisonnant, aux yeux merveilleux, des yeux remplis de gentillesse, d'amour et de chagrin ancien.

Je me dis qu'il était fou, et que ces choses que je sentais émaner de lui étaient donc sûrement quelque fausse création. Mais j'étais un Gardien, formé à voir et à sentir la vérité dans l'âme, et il n'était pas faux. Tout ce qu'il exprimait se reflétait en moi, comme si j'étais un miroir de son cœur. Et je fus donc obligé de revenir à la question.

— Nyel, je vous en prie, dites-moi pourquoi je suis ici. Pourquoi moi ?

Son sourire s'évanouit, et il refusa de répondre.

Tous les deux ou trois jours, entre mes études et les enchantements, je traversais l'océan des rêves et retournais auprès d'Aleksander via mon rêveur. La délivrance des Bek et le raid de Gan Hyffir avaient été couronnés de succès, une victoire nécessaire, une histoire qui prendrait vie et se répandrait à travers l'empire. Le prince avait envoyé Bohdan à Édik tout comme je le lui avais remis, nu et ligoté. Au risque de leurs propres vies, quatre guerriers des Bek s'étaient engagés à jeter la brute aux pieds de l'empereur, laissant Édik face à un cruel dilemme.

Livrerait-il Bohdan aux Hamraschi, en risquant son alliance avec les puissants Rhyzka, ou refuserait-il à ses alliés hamraschi leur prix du sang, en risquant la même vengeance que celle qui s'était abattue sur Aleksander ? En même temps que Bohdan, les guerriers bek offrirent à Édik un autre cadeau – une plume de faucon. Personne à Zhagad ne manquerait d'en connaître le sens. Le faucon dénischkar était en vol. Aleksander arrivait.

Gan Hyffir était un point d'appui, mais précaire, et l'avoir remporté laissait Aleksander face à son propre dilemme. Les batailles de Syra, Taíne Horèt et Gan Hyffir lui avaient coûté pas moins de cinquante de ses meilleurs

combattants, ainsi que cent cinquante autres morts. Même si les Bek étaient un allié précieux, ils n'apportaient pas d'autres guerriers aux côtés d'Aleksander, car la petite maison derzhi avait accepté de s'attaquer à la tâche difficile de reprendre le nord du Manganar, étant entendu qu'elle allait former les troupes manganar de Yulaï et de Terlach à se battre à ses côtés. Ils auraient besoin de tous les hommes qu'ils pourraient rassembler pour résister aux Rhyzka, sans parler du châtiment, quel qu'il soit, qu'Édik enverrait de Zhagad. À moins de trouver davantage de combattants rapidement, Aleksander serait à court de soldats, sa

guerre à peine commencée.

La réponse fut Blaise. Aleksander demanda au métamorphe d'assumer la tâche de recruter des combattants à la cause. La manœuvre était brillante. La force de Blaise avait toujours été sa passion et son engagement plutôt que son agilité à l'épée ou ses stratégies, et il portait à présent la nouvelle aux Manganar, aux Suzaï et aux Thrid que l'Aveddi avait hissé l'étendard de leurs royaumes perdus et se battait coude à coude avec leurs propres seigneurs. Au cours des semaines suivantes, en regardant les bandes disparates de quincailliers, bergers, meneurs de bestiaux et filles de ferme arriver à Zif'Aker, tous à la fois terrifiés et

déterminés, je sus que Blaise avait trouvé sa vraie vocation.

Quant à avoir plus de recrues qualifiées, le prince conçut également un plan pour cela. Sire Séreg, le quatrième seigneur des Bek, qui s'exprimait bien et était intelligent, avait choisi de rester avec Aleksander. Peu de jours s'écoulèrent avant que Séreg et Roche partent parler aux Mardek à Karn'Hegeth, aux Fozhèt à Vayapol et aux autres maisons mineures qui avaient promis de soutenir Aleksander s'il pouvait prouver que quelqu'un d'autre était avec lui. Séreg en personne ferait office de preuve, tout en portant le message qu'Aleksander se battait, non

pour le trône de l'Empire derzhi, mais pour une vision du monde qui prenait nouvellement forme.

Tandis que Blaise et Séreg agrandissaient son armée, Aleksander reprit les raids, causant aux nobles derzhi et à leurs hommes de main maintes nuits agitées. Il se servit de l'ensemble qu'il connaissait de la politique et des mécontentements à travers tout l'empire pour choisir ses objectifs. Nous kidnappâmes des percepteurs, pas les plus cruels de leur genre, mais des êtres qui pouvaient être convaincus par la peur, le mystère et un soupçon de persuasion royale de renoncer à leurs encaissements exorbitants et excessifs, allégeant ainsi

les charges à cause desquelles les marchands locaux affamaient leurs clients les plus pauvres. Au lieu d'attaquer des caravanes individuelles d'esclaves, nous frappâmes les trois centres de négoce du désert qui les engendraient, perturbant, de ce fait, l'ignoble trafic entre les territoires plus récemment conquis et le cœur de l'empire. Nous effectuâmes un raid dans un campement veshtari où, d'après des rapports d'espions, les fils et filles des Naddasine étaient gardés en cage. De mon perchoir sur une pointe de roche surplombant les restes ensanglantés de cette bataille, j'observai Aleksander superviser la libération de deux cents

esclaves, offrant sa propre main à des épouvantails émaciés qui pouvaient à peine bouger et sa propre gourde d'eau à des cadavres ambulants à moitié fous de soif. Des réserves secrètes de grain, des territoires contestés, un dépôt d'armes appartenant à une famille divisée, un marchand de chevaux amassant un cheptel de reproducteurs prisés… tous les points les plus sensibles de l'empire étaient des cibles mûres.

Je me joignis aux raiders dans la plupart de ces aventures. Chaque fois que je voyageais dans le monde des rêves et sentais l'imminence d'un raid, je demandais à Nyel de m'expédier auprès de Feyd. Le Madonaï résistait toujours à ma requête, insistant pour que

j'attende d'avoir pris ma « forme correcte » pour réduire mon risque de blessure.

— Cette voie insensée est-elle votre libre choix ? disait-il, ou s'agit-il encore de mendicité pitoyable de la part de ce petit prince humain, qui se moque totalement de vos blessures ? Attendez seulement un peu, et vous serez plus fort que vous ne pouvez l'imaginer.

— Oui, c'est mon choix. J'accepte le risque, parce que celui de ne pas y aller est bien pire.

J'avais beau l'enjôler, le cajoler ou pester contre lui, Nyel refusait de me dire quand et comment se produirait mon changement. Il ne « calmerait pas

l'impatience d'une espèce éphémère » en faisant à la va-vite un travail d'une telle complexité. Et j'enfouis donc mes envies impérieuses et ma curiosité dans le travail continuel, pour accroître ma force et mon pouvoir imparfaits.

À aucun moment au cours de ces longs mois ne parlai-je à un autre humain que Feyd. Même si j'avais présumé qu'une telle contrainte serait difficile, je m'y accoutumai bientôt. Mon rêveur m'expliquait le plan de la nuit et, s'il y avait clairement besoin de mes talents à un moment donné, je faisais transmettre à Aleksander mon intention de me charger de la tâche. Sinon, j'apparaissais sur les lieux à l'improviste et faisais tout ce dont ils

avaient le plus besoin, assurant parfois la victoire, retenant parfois l'ennemi pour que le prince et ses combattants puissent s'échapper, car en aucun cas ils ne gagnèrent toutes les escarmouches. Avec mon aide, ils évitèrent les plus graves conséquences de la défaite. Peu importait l'opposition constante de Nyel ou mon agacement grandissant à l'égard de la guerre, je ne pouvais abandonner mes amis.

J'étais très tenté de trouver un rêveur à Zhagad même, et de terrasser Édik ou les seigneurs des Vingt pour accélérer le cours des événements. Mais ma place était aux côtés d'Aleksander. Mon serment de Gardien, cette chaîne

d'élaboration humaine toujours fixée au centre de mon être, m'obligeait à protéger et former une personne qui portait la marque des dieux, et c'est ce que je ferais jusqu'à mon dernier souffle.

Au début, Aleksander interrogea Feyd sur moi et essaya de m'envoyer des messages avec ses plans. Chaque fois que j'apparaissais à son côté, il faisait un grand sourire et haussait les sourcils, comme il l'avait toujours fait lorsqu'il essayait de sonder mes secrets. Mais, à mesure que les semaines passaient et que je restais à l'écart, il renonça à tenter de combler la distance entre nous. Si les circonstances le permettaient, il m'accueillait en

s'inclinant légèrement. Aucun sourire. Aucune salutation. Aucune attente. Bientôt, même le salut se raréfia. Ma présence était appréciée en tant qu'heureux hasard, comme le beau temps ou un terrain favorable, mais Aleksander n'essayait plus de diriger mes actions ni de déjouer mes intentions, pas plus qu'il ne pouvait manipuler le vent ou le désert. Je ressentais une certaine liberté à ne plus porter le fardeau de sa préoccupation ou de sa curiosité. Et si je percevais une pointe de regret lorsqu'il riait avec Farrol ou se tenait avec Élinor et ses commandants au-dessus d'une carte, je me promettais que tout serait différent dès que Nyel poursuivrait sa

tâche. Entre-temps, mon pouvoir grandissait, comme mon envie irrésistible de lui.

Lorsque je n'étais pas en train de combattre ou d'étudier, je parcourais le sentier de la montagne, courant, grimpant, essayant de détendre mon corps et d'oublier mon désir compulsif de me métamorphoser. Un jour, presque quatre mois après mon arrivée à Kir'Navarrin, j'entrevis Kasparian se dépêcher dans les couloirs et le suivis. Son expression austère m'informa qu'il partait de nouveau s'exercer au combat.

— Avez-vous quelque endroit au sec pour travailler ? dis-je en égalant ses grandes enjambées. Un peu d'exercice ne me ferait pas de mal.

Le temps était devenu exécrable quelques jours plus tôt, Aleksander n'avait pas eu besoin de moi et, après avoir enduré deux jours pluvieux de désœuvrement, j'étais prêt à démolir le château avec mes dents.

Après un regard noir, qui indiquait clairement qu'il préférerait m'utiliser comme sa victime du jour, il grogna :

— Accompagnez-moi si vous voulez.

Il se dépêcha de descendre le large escalier et s'enfonça dans les entrailles du château, s'immobilisant devant la porte arquée où je l'avais trouvé lors de mon premier jour à Tyrrad Nor. La porte s'ouvrit sur des ténèbres caverneuses.

Un geste de sa main alluma cinquante torches, révélant une pièce longue, étroite, si vaste que les Fryth auraient pu organiser leurs fameuses joutes à l'intérieur. Le plafond bas était soutenu par des rangées d'arches en pierre qui couraient sur toute la longueur de la pièce à droite et à gauche, restreignant encore plus l'espace. Tout au bout se trouvait un long banc sur lequel étaient exposées diverses armes – des épées, des poignards et des lances de poids et tranchant divers, des arcs, des flèches et des javelots, des massues, des gourdins et des fouets, et toutes sortes de boucliers et de vêtements de protection. Un arsenal bien fourni pour un homme qui n'avait pas d'opposants, à part des

illusions.

— Les Madonaï n'ont pas toujours été une race pacifique, dit-il comme s'il avait entendu mes questions inexprimées. Nous avons dépassé ce stade, mais certains de nous ont choisi de ne pas perdre les compétences. Il y avait toujours des bêtes dont il fallait se charger, et beaucoup d'entre elles étaient bien plus complexes que celles de votre monde. (Alors que Kasparian revêtait une armure de cuir et affûtait le tranchant d'un énorme sabre, il me raconta des histoires madonaï que je n'avais pas trouvées dans la bibliothèque de Nyel, de chasses sauvages et d'armées de bêtes, de

créatures d'allure humaine qui buvaient du sang, d'êtres de feu dont le toucher incinérait l'âme.) Maintenant, je ne poursuis qu'une seule proie, termina-t-il.

Une poussée d'enchantement, et nous fûmes debout dans un champ d'herbes hautes, qui s'étendait à droite, à gauche et devant nous en douces pentes et dépressions jusqu'à un lointain horizon. Un soleil chauffé à blanc brillait d'un éclat éblouissant, dans un ciel argenté. Stupéfait, je fis volte-face et trouvai la pièce à colonnes qui s'étendait encore derrière moi, même si ses angles étaient en biais, ses bords flous, comme les portails de ma surveillance des démons. Cinq personnages en armure prirent forme

entre la porte de la salle et moi.

— Je vous conseillerais de vous armer ou de vous cacher jusqu'à ce que je les occupe tous, dit le Madonaï.

M'éloignant à reculons du paysage austère, je sentis le passage du vent chaud, sec, à la pierre fraîche et au sol dur. Je descendis une veste de cuir d'un crochet au mur, soupesai quelques armes et commençai à m'attacher un fourreau autour de la taille. Mais les histoires de Kasparian avaient emmené mon esprit ailleurs. Je n'avais aucun désir de rejoindre sa bataille. Je voyais assez de vrais meurtres.

Ainsi, lorsque les cinq guerriers se dispersèrent et se dirigèrent vers le

soleil et Kasparian, je me glissai dans un coin profond de la colonnade ombragée, avec l'intention de prendre congé de l'arène. Kasparian passa à l'attaque, se déplaçant plus vite que n'importe quelle créature à deux jambes que j'aie jamais vue. Le temps de partir pour les portes, je fus obligé d'enjamber l'un de ses adversaires, qui avait rampé sous la colonnade après qu'un coup au ventre le lui eût presque déchiré en deux.

— Pitié…

J'étais à mi-chemin de la porte lorsque j'entendis le murmure tourmenté, presque noyé sous les cris et le fracas des épées. Revenue dans l'obscurité, la forme immobile gisait recroquevillée

autour de sa blessure grotesque. Quelle illusion était si réelle qu'elle suppliait la délivrance, une fois hors de portée de voix de son créateur ?

Je retournai en hâte au guerrier blessé et tombai à genoux.

— Qui êtes-vous ? demandai-je en tirant sur le casque de cuir. Qu'êtes-vous ?

Des cheveux blonds, trempés de sueur, se répandirent sur mes mains, et le mouvement avait dû le secouer alors qu'il était à l'article de la mort, car il fut saisi de spasmes et gémit, étranglant un hurlement.

— Dieux, je suis désolé. (Je repoussai délicatement les cheveux de

son visage ravagé par la douleur, et ma bouche s'ouvrit de stupéfaction horrifiée.) Kryddon ?

Les yeux bleus en train de s'éteindre du rai-kirah s'agrandirent un bref instant, et il lutta pour parler.

— Ami Seyonne, noble Dénas… (Avec une force impossible, il empoigna ma chemise et approcha mon visage du sien. Du sang bouillonnait sur ses lèvres.) Sauvez-vous. Allez voir la dame. Nous sommes en train de mourir…

Avant que je puisse l'interroger, sa main s'affaissa, et je sentis la secousse troublante dans l'Univers qui résultait toujours de la mort d'un rai-kirah. Que se passait-il à l'extérieur du mur noir ?

Comment Kryddon se trouvait-il pris dans les sortilèges de Kasparian ? J'avais cru que Nyel prenait du pouvoir aux rai-kirah de Kir'Navarrin à travers leurs rêves. Les divertissements morbides de Kasparian étaient-ils impliqués dans cela, eux aussi ? Et qui était la « dame » de Kryddon ? Était-il possible qu'elle porte du vert et vive dans le bois de gamarandes ? Mais je n'eus pas l'occasion de poser mes questions, car Kasparian s'installa pour une longue nuit d'entraînement, et Nyel était introuvable. Nyel n'autorisait aucune conversation avant notre heure programmée de travail sur les rêves, le matin, mais je me jurai d'obtenir des

réponses juste après.

Le lendemain matin, cependant, mon intention n'aboutit à rien. Des rêves humains me dirent que des plans sérieux se préparaient dans la guerre d'Aleksander, et j'entrai donc dans le monde humain.

Chapitre 39

— L'Aveddi affirme qu'il mettra le pied dans tous les pays captifs avant d'aller à Zhagad, dit Feyd cette nuit-là, alors que nous étions assis sur une butte balayée par le vent surplombant le camp de base d'Aleksander, et qu'il hissera l'étendard de ce pays et fera en sorte qu'on donne à ses défenseurs légitimes la chance de le maintenir en place.

Comme elles en avaient pris l'habitude pour des opérations plus vastes ou plus complexes, les troupes d'Aleksander avaient établi un camp de

rassemblement près de leur cible pour laisser leurs chevaux se reposer, et voler un peu de sommeil avant de monter à l'assaut. Cela donnait aux Ezzariens unis le temps d'amener davantage de combattants du nombre grandissant de campements éparpillés à travers l'empire. Avec Blaise qui parcourait l'empire en répandant les nouvelles de l'Aveddi, et Roche qui emmenait Séreg parmi les Derzhi, il ne restait que Gorrid, Brynna et Farrol pour guider Aleksander et tous ses combattants. À la surprise de tout le monde, y compris la sienne, Farrol était devenu le bras droit d'Aleksander, apprenant l'art du commandement de la part du Derzhi qu'il avait autrefois

méprisé.

— Pourquoi risquer cela maintenant ? interrogeai-je, cherchant encore une fois à comprendre le choix d'Aleksander pour Parassa.

Le cœur de l'antique Suza était mort, en ce jour lointain de la conquête derzhi, lorsque tous ses résidents avaient été tués ou réduits en esclavage, et la dernière place forte du palatinat des Suzaï rasée. Mais la situation de la cité, sur les flancs orientaux de l'Azhakstan, où la rivière Volaya, large et peu profonde, créait une bande de terrain fertile de dix lieues de large qui s'étendait des montagnes du nord jusqu'aux océans au-delà des terres

sauvages de l'est, avait trop de valeur pour rester en friche. Une nouvelle cité était née des ruines.

— Même si je sais qu'il veut offrir ce cadeau à votre peuple, cela lui coûtera cher. Plus encore quand il devra laisser votre père et ses hommes le tenir.

Feyd me proposa une portion de la viande séchée qu'il avait retirée de sa sacoche. Je secouai la tête. Je n'avais pas mangé depuis trois jours mais n'avais pas faim. Cela ne semblait plus bizarre, tout comme je ne tenais plus le compte des cicatrices qui disparaissaient après chacune de mes incursions à travers le portail des rêves. Quelque chose dans le fait de passer et repasser dans ma forme madonaï les

éliminait, je suppose. Seules les deux cicatrices – celle d'esclave sur mon visage, et celle du couteau dans mon flanc – étaient toujours visibles sur ma vraie forme, et apparemment ma chair humaine serait bientôt de même. Bon débarras, tous les désagréments de ce genre.

— Ça a été soudain, expliqua Feyd en arrachant une bouchée de la lamelle coriace, et en la mâchant lentement. Nous allions nous emparer des sources près de Karn'Hegeth. L'Aveddi pense que les Fontézhi pourraient faire main basse sur l'eau, en représailles à notre attaque sur leurs réserves de grain. Mais alors, il y a deux jours, Roche a ramené

sire Séreg à Zif'Aker, ils se sont entretenus une heure avec l'Aveddi et Farrol, et l'Aveddi a tout de suite changé nos plans. Il a dit qu'une nouvelle garnison était envoyée de Zhagad, et que le commandant apportait l'ordre de détruire par le feu toute la cité basse sans avertir les gens qui y vivaient. L'empereur ordonne la construction d'un nouveau champ de course sur le site, pour les courses de chevaux et les choses comme cela. Mais tout le monde sait que Parassa a été un terrain propice pour l'Yvor Lukash et son message. L'empereur veut punir toute cité qui nous envoie des combattants.

— Mais cela se produit partout.

Pourquoi débuter par Parassa ? Pourquoi risquer tant, et avec un plan aussi sommaire, juste au moment où il bâtit son cercle autour de Zhagad ?

Je scrutai le camp paisible en contrebas. Aucun feu n'égayait la nuit ; seules quelques lanternes et l'éclat d'une lune à mi-croissance révélaient les formes sombres d'environ soixante-dix hommes et femmes, avec leurs chevaux. Certains des raiders dormaient, d'autres conversaient tranquillement. De temps à autre, quelqu'un levait les yeux vers l'endroit où nous étions assis. Je m'étais déjà métamorphosé, et on me voyait donc facilement au sommet de la colline. Je pouvais surveiller plus

efficacement, et réfléchir tellement plus clairement dans ma forme madonaï. Mais cette nuit-là, impossible de garder mon attention sur la garde. L'image de l'angoisse de Kryddon ne me quittait pas, et je me sentais inquiet, en colère et irrité contre tout le monde – Nyel, Aleksander et même Feyd, qui semblait de plus en plus timide chaque fois que je venais le voir. J'en étais malade de me battre, pourtant je pouvais à peine me retenir de voler par-dessus la prochaine crête jusqu'à Parassa et de détruire les imbéciles qui la gouvernaient. À défaut d'une telle libération immédiate, j'aurais souhaité comprendre le raisonnement d'Aleksander. Pourquoi ne frappait-il pas les troupes fraîches dès

l'instant où l'ancienne garnison était partie ? Quelqu'un avait-il pensé à prévenir les gens de Parassa ?

— Êtes-vous sûr qu'on vous a tout dit ?

Feyd avait encore la bouche pleine de viande, et il se dépêcha d'avaler.

— L'Aveddi pense que le secret est primordial dans cette mission. C'est pourquoi il a amené si peu de combattants, et pourquoi il ne donnera d'ordres détaillés qu'au fil de l'action. (Il leva de nouveau sa lamelle de viande vers sa bouche, mais la baissa sans en prendre une bouchée, les sourcils froncés et les yeux rivés au sol.) Sachant que je parle avec vous, l'Aveddi a fait

bien attention qu'on me donne tous les renseignements communiqués aux commandants. Tout le monde sait que je suis privilégié bien au-delà de mes indignes talents au combat. Parfois, on n'en dit pas tant à mon père. (Il s'essuya la bouche et m'offrit sa gourde d'eau, mais je secouai de nouveau la tête.) Ils me traitent comme si j'étais un prêtre.

J'avais eu l'attention fixée sur le camp, cette dernière heure, comme si je pouvais extraire les pensées d'Aleksander de la nuit. Mais la tension mélancolique dans les paroles de Feyd me força à m'occuper du jeune noble à mon côté. Ma lumière d'or se reflétait dans ses yeux et faisait briller les perles d'argent tissées dans ses cheveux et sa

barbe – un grand apparat, pour un fils de Suza venu se battre pour sa patrie. Des semaines s'étaient écoulées sans que j'aie même réfléchi à sa curieuse position.

— Aimeriez-vous que je trouve quelqu'un d'autre, Feyd ? Je sais que ce n'est pas facile d'être mis à l'écart de vos camarades. Je ne vous ai jamais demandé…

— Oh non, Saint Seigneur ! (Sa peau ivoire s'empourpra et ses yeux noirs s'agrandirent.) Je suis honoré d'être à votre service. Privilégié au-delà de tous les hommes. Chaque jour, je remercie Gossopar de vous avoir envoyé à notre aide et prie pour qu'il

dissipe ces ténèbres qui vous entourent, et vous entraîne dans la lumière à ses côtés.

— Ces « ténèbres » ? Pourquoi dites-vous cela ? (J'étais debout sans savoir comment j'étais arrivé là, à hurler sur mon rêveur, même si ses mots étaient toute innocence, et ma soudaine fureur déraisonnable. Mendiant insolent.) Je ne suis pas celui des ténèbres ! Je fais mes propres choix et ferai toujours…

— Mes excuses, Monseigneur. (Feyd se prosterna à mes pieds, ce qui ne servit qu'à m'exaspérer davantage.) Je vous en prie, Saint Seigneur, pardonnez ma langue idiote. Je ne suis qu'un homme ignorant, indigne de

considérer les ouvrages des dieux. Châtiez-moi comme vous voudrez pour mon offense.

— Pourquoi parlez-vous de dieux et de ténèbres ? Expliquez-moi ce que vous voulez dire. (Les combattants dans le camp entendirent probablement mon beuglement, lorsque l'inquiétude du jour bouillonna hors de moi.) Répondez-moi !

Feyd parla dans un murmure tremblotant.

— Parce que vous êtes avec nous durant la nuit, Saint Être, en arrivant toujours à la tombée du jour. Vous vivez dans mes rêves ; je vous y sens… vous y vois, majestueux dans votre forteresse

du domaine de la nuit, même quand vous choisissez de ne pas vous manifester en chair et en os. Et même lorsque votre présence dans notre monde s'attarde au point du jour, la nuit vous enveloppe. Ce sombre fardeau de votre épreuve, de votre peine, que même l'Aveddi en personne ne comprend pas, couvre vos actions de terreur, comme si votre glorieuse lumière n'était que plus profondes ténèbres. Pardonnez-moi, Saint Seigneur. À l'évidence, je suis buté et vois mal.

Je luttai pour garder le contrôle, retenant tout juste ma main, qui était levée afin de le frapper pour sa lâcheté geignarde… pour sa peur. Pourquoi devrait-il me craindre ? Je n'étais pas

son ennemi. Et, bien sûr, au moment même où je formulais cette affirmation, l'absurdité de ma main levée, avec des flammes furieuses qui jaillissaient du bout de mes doigts, ne m'échappa pas.

— Que voyez-vous dans vos rêves qui vous donne peur de moi ? demandai-je, forçant mes mains à rester ensemble derrière mon dos. Je combats à vos côtés. Je verse mon propre sang pour votre cause, exactement comme vous. Dites-moi, Feyd.

Même si ses mots étaient étouffés par le sol, chacun d'entre eux sonnait clairement comme un coup fouet frappant la chair.

— Vous vous tenez sur les remparts

d'une forteresse de montagne, Saint Seigneur. C'est toujours la nuit, et le vent soulève votre cape noire, et gonfle vos ailes. Mais dans mon rêve ce ne sont pas des ailes de lumière, Saint Être, et votre visage est terrible, comme lorsque vous êtes au combat. Veuillez me pardonner, Seigneur…

Bien sûr. Je n'aurais dû m'attendre à rien d'autre. En haïssant… méprisant… mes propres peurs, exposées par l'honnêteté du jeune homme, je le repoussai gentiment du pied. Je gardai une voix calme.

— Feyd, levez-vous. Maintenant. Allez.

Lentement, en tremblant, le jeune homme se leva, les yeux baissés.

Je prononçai un mot d'enchantement, attendis un moment et levai son menton. Ses yeux étaient fermés.

— Regardez-moi, Feyd. Allez, regardez-moi.

À contrecœur, il leva les yeux, qui ne reflétaient à présent que le clair de lune, aucun éclat madonaï.

— Je suis un homme, Feyd. Un sorcier, pas un dieu. Je ne suis pas saint. Loin de là. Sincèrement, j'ai besoin de toute l'aide que je puisse obtenir, que ce soit celle de Gossopar ou d'un courageux guerrier suzaï, dont les talents au combat ne sont pas du tout indignes. Mais je ne viens pas non plus des

ténèbres.

— Bien sûr, Saint… Bien sûr.

Son regard retomba sur le sol, et il ne leva pas les yeux lorsque nous nous assîmes sur l'herbe et que je repris ma surveillance. Aucun de nous ne reparla.

Quand je vis l'agitation dans le camp en dessous de nous et entendis l'ordre d'Aleksander, je repris ma forme madonaï, mal à l'aise avec elle comme je ne l'avais jamais été. Feyd me fit une révérence et enfourcha son cheval, prêt à suivre Aleksander au combat.

— Allez avec Gossopar, mon ami, lui lançai-je.

— Et vous aussi, Saint Être, murmura-t-il.

Peut-être pensait-il que je ne pouvais pas l'entendre.

Pour survivre à cette nuit, nous allions avoir besoin de Gossopar et de tout autre dieu qui puisse être disponible. Parassa avait un gouverneur derzhi, généralement un noble de rang peu élevé d'une maison majeure, et une garnison de trois cents guerriers derzhi. Lorsqu'on l'affectait à Parassa, le gouverneur amenait une petite troupe de guerriers personnels de sa propre maison, mais les hégeds assumaient la responsabilité de la garnison urbaine à tour de rôle, tous les semestres, car Parassa était considérée comme un poste immensément indésirable. Quoique

prospère, la ville avait peu d'importance stratégique, située loin des frontières et sur une seule route commerciale mineure. Et les Suzaini avaient été pacifiés depuis si longtemps, et étaient si largement dispersés à travers l'empire, qu'on craignait peu la rébellion. Nulle gloire ne pouvait être trouvée à Parassa, et nul amusement dans une ville agricole ennuyeuse si éloignée de la vie de la Cour.

Même si la garnison ne comptait que trois cents personnes, et le détachement du gouverneur peut-être cinquante de plus, Aleksander était fou de penser pouvoir empêcher l'incendie, encore plus de tenir la cité ensuite, avec seulement Marouf, ses quarante

combattants suzaini enthousiastes et trente Thrid. Perché en haut d'une tour de garde en ruine et regardant en contrebas la cité obscure tandis qu'Aleksander révélait son plan à ses commandants, j'étais davantage convaincu de sa sottise.

— Nous prenons la citadelle en premier, disait le prince en faisant activement les cent pas devant Marouf, Feyd, Farrol, Gorrid, D'Skaya, la femme thrid tatouée qui était devenue un commandant remarquable, et deux hommes que je ne connaissais pas. Seuls le gouverneur et sa troupe personnelle occupent la citadelle cette nuit. Le gouverneur donnera le signal de la mise

à feu dès qu'il entendra que tout est prêt. La garnison doit être déployée autour de toute la cité basse, elle est donc dispersée… et nous nous assurerons que le signal du gouverneur ne sera jamais donné. Marouf et moi prendrons les portes principales de la citadelle, tout comme à Gan Hyffir. Une fois que l'alarme aura retenti, D'Skaya donnera aux défenseurs juste assez de temps pour se ruer jusqu'à la porte principale, et puis elle les frappera par l'arrière. Hardile, Soro et toi me suivrez. Farrol tiendra la réserve, douze hommes, au bureau de douane, à mi-chemin entre la citadelle et la ville basse – juste au cas où quelqu'un de la garnison déciderait d'enfreindre la discipline et de

chevaucher à la défense du gouverneur. Gorrid patrouillera à la périphérie de la citadelle pour intercepter tout messager essayant de s'échapper en douce.

Malgré ma forme temporaire de faucon qui me permettait d'écouter sans être détecté, je voyais clairement notre dilemme. Parassa n'était pas une cité close, les portes n'étaient donc pas un obstacle. Il suffisait de tuer quelques gardes, et nous étions entrés. Mais la citadelle du gouverneur était à un bout de la cité, en hauteur sur un promontoire, loin des odeurs et maladies de la rivière, alors que la cité basse, que nous étions venus protéger, s'étendait sur une demi-lieue le long du front fluvial,

séparée des quartiers plus prospères par une bande étroite de la rivière. Contenir le gouverneur et ses gardes en empêchant la garnison de mettre le feu aux quartiers pauvres exigerait de diviser la troupe d'Aleksander en deux forces pitoyablement insuffisantes. Même avec ma force et ma mélydda accrues, je ne pourrais accomplir aucune des deux tâches seul. Aleksander le savait certainement.

— Une fois que nous aurons pris la citadelle, poursuivit Aleksander, nous rejoindrons Farrol et utiliserons le bureau de douane comme base tandis que nous nous chargerons de la garnison. Nous occuper des guerriers de la garnison sera plus facile que vous

croyez. Rappelez-vous, ils sont probablement mal à l'aise avec ce qu'on leur a dit de faire. Contentez-vous de rester vigilants, et suivez mon exemple. Souvenez-vous que, s'il m'arrive quoi que ce soit, Farrol aura le commandement. (Il s'interrompit et fit face à chacun de ses commandants.) Ne tuez *personne* et ne permettez à vos combattants de ne tuer personne qui ne vous défie pas. Est-ce clair ? Jurez-moi que vous comprenez cela.

Tous jurèrent comme il le demandait et, avec des poignées de main, des étreintes d'épaule et des souhaits de bonne chance, ils se mirent en selle et retournèrent auprès de leurs

combattants, qui attendaient. Aleksander fut le dernier à partir, peut-être parce que Feyd patientait à côté de son cheval.

— Aveddi, si je puis me permettre…

Aleksander baissa les yeux vers le jeune Suzaini sérieux.

— Il est ici cette nuit ?

— En effet, Monseigneur, je crois que oui.

— Dieux, Feyd, convaincs-le de me parler. J'ai besoin d'expliquer tout ceci. Certaines affaires sont trop dangereuses pour que qui que ce soit – même toi – les connaisse.

Feyd répondit selon mes instructions.

— Il choisit de ne pas le faire,

Monseigneur, et ceci ne va pas changer pendant encore un certain temps. Mais si vous me dites quel rôle vous avez besoin qu'il joue cette nuit…

— J'ai besoin qu'il ne massacre pas chaque malheureux guerrier qui tient une épée ! J'ai besoin des yeux de *Seyonne*, et de la sagesse de *Seyonne*. Voilà de quoi j'ai besoin. Dis-lui cela. Sinon, il peut s'envoler quelque part ailleurs, et faire sacrément comme bon lui semble.

Feyd resta interdit tandis qu'Aleksander s'éloignait à cheval, puis jeta un coup d'œil inquiet vers le sommet de la tour en ruine.

— J'ai entendu, lançai-je en me

métamorphosant, illuminant sa peau pâle avec la lumière dorée que ses yeux humains percevaient comme des ténèbres. Tu n'as nullement besoin de répéter. (Feyd pensait probablement que les mots lui brûleraient la langue ou que peut-être moi, celui des ténèbres, couperais l'organe offensant.) Allons-nous voir si nous pouvons trouver quelque chose d'utile à faire ?

À l'évidence, les interdictions d'Aleksander n'avaient rien à voir avec les défenseurs dans la citadelle. Le combat fut féroce, et le prince n'éleva pas d'objection lorsque j'éliminai les soldats qui lâchaient des boules chaudes de goudron sur lui ou le guerrier qui faillit décapiter Marouf. Lorsque le

combat court, acharné, sembla sous contrôle, je partis à la recherche du gouverneur derzhi et trouvai l'homme mou, à la calvitie naissante, tapi dans une penderie. Le laissant ligoté et bâillonné, ses culottes de satin souillées dans sa frayeur, je m'envolai au-dessus des remparts sous la forme d'un faucon pour voir pourquoi, au nom de Verdonne, la garnison ne s'était pas ralliée pour défendre le gouverneur. Quelqu'un aurait sûrement entendu les bruits de combat. Cela n'avait pas de sens.

Je tournoyai autour de la citadelle et repérai quelqu'un qui courait dans les rues aux volets bien fermés, de la

citadelle vers la ville basse. L'épée et la veste le désignaient comme un soldat. Pas derzhi… Je descendis en piqué et vis sa silhouette sombre se brouiller, et se résoudre en la forme d'un zhaïdeg. Gorrid ! Seul l'Ezzarien grincheux prenait la forme du loup charognard. Où partait-il ? Il était censé empêcher tout messager derzhi de franchir les portes de la citadelle.

Gorrid, en grandes foulées souples, traversa l'un des ponts de pierre qui enjambaient l'affluent de la Volaya, puis pénétra dans les rues, contournant le bureau de douane grandiose où Farrol se cachait avec les réservistes d'Aleksander. Les guetteurs de Farrol avaient dû le manquer.

La cité basse était aussi obscure que les gouffres de Kir'Vagonoth, et les seuls bruits qui gâchaient le calme étaient le clapotis des bras morts de la rivière, sous les docks, et l'occasionnel cri perçant d'une mouette. On aurait pu penser que les gens avaient étouffé leurs enfants et leurs animaux pour leur faire garder le silence. Le zhaïdeg trotta à la périphérie obscure, ralentissant lorsqu'il passait devant les silhouettes immobiles, les soldats qui se tenaient parfaitement prêts en attendant le signal que leur cercle meurtrier était achevé. Au milieu de la puanteur de poisson étripé et de végétation pourrissante, je sentis des torches imprégnées d'octar et des

ballots de paille prêts à être allumés. Le long des berges, tous les quais et les docks étaient gardés. Des bateaux quittaient leur mouillage à la dérive, s'affaissant bas dans l'eau, troués pour éviter qu'on s'en serve pour s'échapper. Feu du démon… ce n'allait pas être seulement un nettoyage, mais un massacre.

Le zhaïdeg évita trois entrepôts ressemblant à des caisses, le long du front fluvial, avant de s'approcher furtivement d'un quatrième. Une faible lumière de lanterne brillait à travers les fenêtres aux volets fermés, et des guerriers derzhi gardaient les portes immenses. Le loup s'interrompit dans les ombres, et avec le flou d'un sortilège

se retransforma en Gorrid. À ma grande consternation, il s'approcha de l'un des gardes derzhi, prononça quelques mots, et fut rapidement escorté à l'intérieur.

Traîtrise ! Je plongeai du ciel, mais la porte avait été bien fermée derrière Gorrid, et il me fallut une éternité frustrante pour trouver un moyen d'entrer. Je me posai sur le rebord d'une fenêtre, poussai doucement le carreau, et voletai à travers un dédale humide et froid de caisses et tonneaux empilés en direction du faisceau de lumières, tout au bout. Mais j'arrivais trop tard pour entendre quoi que ce soit. Tout le monde criait… appelait… riait. Esprits des ténèbres, quelles sortes de créatures

rient en partant massacrer leurs propres semblables ? Les portes de l'entrepôt s'ouvrirent et deux cavaliers éperonnèrent leurs chevaux au galop, l'un tournant à droite, l'autre à gauche, tous deux portant des torches allumées. Gorrid, debout, regardait le reste d'entre eux, une petite troupe de Derzhi… au moins une vingtaine… foncer par la porte béante, et sur une route qui les amènerait droit au bureau des douanes, où Farrol attendait, et où Aleksander le rejoindrait d'un instant à l'autre.

— Bâtard ! hurlai-je en me métamorphosant. Traître !

Je donnai un coup de pied au visage de Gorrid, ahuri, en volant vers la porte. Il s'affaissa à terre, du sang

giclant de son nez. Je tournai autour de lui et lui passai mon épée délicatement en travers de l'arrière des cuisses, savourant son hurlement. Les tendons du jarret sectionnés, il ne pouvait aller nulle part jusqu'à ce que je revienne l'interroger. Puis je le tuerais. Pour le moment, il fallait que j'arrête ce qui allait se produire. En moins de temps qu'il n'en fallait pour y penser, je décapitai le premier cavalier, avant qu'il puisse signaler aux soldats qui attendaient d'enflammer leurs torches. Le temps que je balaie le second cavalier de sa selle, l'échine tranchée, il avait laissé trois torches brûler derrière lui. Mais, soit je m'étais mis à me

déplacer plus vite que je ne l'avais jamais fait, soit les trois sentinelles derzhi étaient inexplicablement lentes, car elles ne bougèrent pas de leurs positions lorsque j'éteignis leurs torches et leurs vies au même instant.

Un rapide cercle à plus grande altitude, et je vis le piège prêt à se déclencher. Aleksander traversait déjà le pont vers la cité basse, accompagné de seulement cinq hommes. Il avait dû laisser les autres à la citadelle. À quoi, au nom des dieux, pensait-il ? La troupe de Derzhi arriverait devant le bureau des douanes exactement au moment où Aleksander atteindrait l'arrière.

Tissant un sortilège que je n'avais jamais tenté auparavant, je descendis à

toute vitesse vers le bureau de douane à colonnes. Je volai à travers les galeries ouvertes près du toit, et jusque dans l'immensité voûtée où les réservistes hors-la-loi étaient à cheval et attendaient le signal qu'on avait besoin d'eux.

— Faites-les sortir ! hurlai-je à Farrol, qui pivota et regarda bouche bée mon apparition soudaine lorsque j'atterris près de lui. Quoi que vous fassiez, empêchez Aleksander d'entrer ici. (Je lui saisis les épaules et le secouai.) Me comprenez-vous ? Empêchez-le d'entrer !

— Seyonne, attends…

Farrol essaya de me saisir le bras, mais je le repoussai et montai en flèche,

me mettant hors d'atteinte.

— Empêchez-les d'entrer ou ils mourront avec les Derzhi malfaisants.

Les murs de pierre frissonnaient déjà, tandis que le sortilège s'y écoulait de mes mains.

Rapidement, Farrol hurla à ses hommes de quitter le bureau de douane et d'interdire l'entrée à l'Aveddi. Ils n'eurent besoin d'aucun encouragement lorsque je posai la main sur l'une, puis une autre des colonnes qui soutenaient le toit, et que des fissures apparurent dans les massifs cylindres de pierre. Mais l'obstiné Farrol ne suivit pas ses hommes. Il resta debout au centre de la pièce et m'appela d'en bas, un homme robuste, rond, au bon cœur, jamais

tempéré ni en opinion ni en action.

— Seyonne, ne fais pas cela. Tout va bien.

Des sabots montèrent la route de la cité vers nous, dans un bruit de tonnerre. Une chute de poussière ternit la pellicule de sueur luisant sur son visage rond.

— Dieux de la nuit, Seyonne, c'est son *cousin*…

Au moment même où je touchais le dernier pilier, où de la poussière et des éclats de marbre et de plâtre tombaient en averse des voûtes frémissantes, le mot transperça la tempête de folie. Le secret… le plan étrange… les affaires dangereuses… « Ne tuez *personne* qui ne vous défie pas… Nous occuper des

guerriers de la garnison sera plus facile que vous croyez… » Aleksander avait su que ces guerriers ne poseraient aucun problème. *Son cousin*… Kiril. Les troupes de garnison de Parassa étaient les hommes de Kiril.

Qu'avais-je fait ? Kiril… Le meilleur ami d'Aleksander, son frère en tout sauf en filiation, une partie de son cœur… et vingt autres hommes sous son commandement, qui fonçaient ici en riant, pour accueillir leur prince, leur Aveddi. Et juste en dessous de moi se trouvait Farrol… le frère adoptif de Blaise et d'Élinor… l'homme qui avait sauvé la vie de mon fils… risquant obstinément la sienne pour m'empêcher de tuer des hommes innocents…

Dans un craquement assourdissant, l'une des colonnes vola en éclats, se désagrégeant dans un torrent de débris. Le toit et les murs gémirent de supplice. Les grandes portes à l'avant de la salle des douanes s'ouvrirent brusquement, et je fus obligé de choisir – le seul homme ou les vingt.

— Courez, Farrol ! Pour l'amour des dieux, courez !

Je déployai mes ailes et me précipitai vers les portes, beuglant mon avertissement. Il y eut un autre craquement derrière moi, et un autre, et le grondement mugissant d'une avalanche. Devant moi se trouvaient des chevaux qui se cabraient, hennissaient,

des hommes qui poussèrent des cris de terreur lorsque je les balayai en arrière et me transformai en un mur de feu pour les empêcher d'entrer. Un homme périt, piétiné par un cheval frénétique, et puis un autre, lorsqu'il fut fendu par une corniche qui basculait. Au moins deux autres gisaient au sol lorsque les vivants eurent battu en retraite dans la nuit. Alors seulement invoquai-je le vent et me retournai-je sur la scène infernale de ma création.

Le ciel faisait pleuvoir des pierres. Un à un, les piliers cassèrent net tandis que j'esquivais les blocs qui basculaient et la cascade interminable de briques et de mortier. Rien que quelques instants, et la structure entière s'effondrerait.

Mon travail avait été excellent, un modèle de destruction. Ma propre lumière, reflétée sur la poussière tourbillonnante, était le seul éclairage, et il était impossible d'entendre quoi que ce soit par-dessus le bruit. Mais, alors même que le ciel tombait, je cherchais. Une de mes ailes se prit dans une partie déchiquetée du plafond, qui l'épingla à une colonne brisée. Les accrocs dans mes ailes étaient atroces, mais je ne sentis rien lorsque je la libérai d'un coup sec, laissant une déchirure irrégulière. Les pierres qui chutaient ricochaient sur moi comme des cailloux sur le flanc d'une montagne lorsque je creusai à travers les piles de gravats,

traquant tout signe de mouvement.

— Farrol !

Douce Verdonne, faites qu'il vive.

Il gisait sous un bloc du plafond, un panneau incurvé où était peint le portrait d'officiels des douanes rendant hommage à l'empereur. Je dégageai violemment l'énorme fragment et pris son corps brisé dans mes bras. Lorsque le mur près de nous s'effondra dans un rugissement, faisant tomber le reste du toit, je montai en flèche vers les froides étoiles, criant le martyre de ma honte. Je ne pouvais me rappeler comment exprimer le chagrin humain. Mes yeux madonaï semblaient incapables de larmes.

Chapitre 40

La tempête faisait rage sur Tyrrad Nor, un vent mugissant, glacial, dénudant le jardin jusqu'à ses os de brindilles, une pluie battante changée en neige fondue avec la nuit. Le premier aperçu rigoureux de l'hiver était arrivé dans la montagne, même si les terres au-delà du mur noir se chauffaient encore au doux automne.

Des gouttelettes glacées coulèrent le long de mon dos nu, chacune un bistouri de feu sur de la peau abrasée. J'étais agenouillé dans le coin des

remparts du château et luttais pour me retenir de crier. Jamais n'avais-je connu une telle souffrance, pas même dans les gouffres de Kir'Vagonoth. *Encore un essai. Rien qu'un autre… prononce le mot… effectue le changement… vole…*

— Vous perdez votre temps.

Le nouveau venu aurait pu être déposé par la tempête sur les hauteurs exposées. La plainte du vent et les protestations hurlantes de mon corps avaient déguisé son arrivée, mais j'étais parti si loin dans mon malheur, que je ne ressentis aucune surprise. Quel homme assailli par des démons est surpris lorsque l'un d'eux apparaît en chair et en os ?

— N'en avez-vous pas encore

appris assez ?

Les commentaires inexpressifs de Kasparian venaient avec l'offre d'une serviette et d'une cape.

Ne prêtant pas attention à sa main tendue et à ses promesses de confort, je me hissai sur la brèche du mur de pierre surplombant l'abîme de tempête et de nuit. Faible d'épuisement, j'invoquai ma mélydda encore une fois. J'étais déterminé à partir, à quitter ce lieu de séduction, de duperie, de corruption. Cependant, à mon grand dégoût, même si je me trouvais à ce stade d'abdication, j'avais toujours une soif dévorante des sensations de pouvoir. *D'abord le mot. Puis vient la première bouffée*

d'enchantement, le plaisir à couper le souffle, lorsque le sang, les os et les muscles sentent son toucher, l'étirement, la croissance palpitante au moment où les ailes commencent à se déployer… C'est ce que je suis destiné à être… Mais de nouveau mes épaules se déchirèrent, s'écorchèrent, de la chair à vif en feu, un supplice explosant dans chaque parcelle de mon être. En quelques instants, je me retrouvai effondré dans le coin une fois de plus, un tas tremblant de misère.

— Ce sont les sortilèges d'emprisonnement.

Il parlait comme si j'étais un enfant geignard.

Nu et gémissant comme je l'étais,

roulé en boule, la tête inclinée devant la neige fondue et la tempête, n'importe qui aurait pu penser la même chose… ou constater que j'étais un idiot arrogant, poussé au désespoir par la culpabilité et l'horreur. Je ne pouvais même pas faire appel à mes dieux. J'avais horriblement peur qu'eux, qui m'avaient donné des dons au-delà de l'imagination mortelle, m'aient regardé les changer tous en meurtre. Peur qu'ils scrutent mon esprit et voient que je ne pouvais pleurer.

— Abandonnez avant de n'être qu'un affreux gâchis sur l'allée du jardin. Vous ne pouvez initier aucun sortilège à Tyrrad Nor.

L'affirmation de Kasparian n'avait

aucun sens, même pour un esprit émoussé par la douleur et le dégoût de lui-même. Bien sûr que je pouvais me servir de pouvoir à Tyrrad Nor. Le premier jour de mon retour, j'avais invoqué un vent… et après… oui, Nyel et Kasparian avaient initié les enchantements, mais j'avais utilisé ma propre mélydda pour les façonner.

— Je ne suis pas prisonnier ici, dis-je d'une voix éraillée, en claquant des dents. Je suis venu ici de mon propre choix. Je peux m'en aller de mon propre choix.

C'était une affirmation ridicule, alors que j'essayais de partir depuis plus d'une demi-journée – de grimper par-dessus le mur, de me métamorphoser

et de m'envoler du jardin, des rochers à pic de la montagne, ou d'ici, sous la pluie, des remparts de mes cauchemars, en dévêtant mon dos pour tenter de libérer le pouvoir qui refusait de venir. Échouant toujours, laissé chaque fois dans un tourment plus fort que le précédent.

— Où pensez-vous donc aller ?

— Partir.

La raison n'avait aucun droit sur moi cette nuit-là. M'en aller n'avait rien à voir avec une destination, tout à voir avec l'origine, le mouvement et le changement. Je ne pouvais plus parcourir ma route actuelle. « Pour le bien ou le mal, pour la mort ou la vie »,

avait dit Gaspar, mais la voie de mon choix n'avait mené qu'à la mort et à la corruption. « Les guerriers commettent des erreurs. Nous devons vivre avec elles, et accepter nos limites. La culpabilité est de la complaisance envers soi-même. » Nyel n'était pas le premier mentor à essayer de m'enseigner cette leçon. Mais les décès à Parassa étaient plus qu'une erreur. Trop, c'était trop.

— Pourquoi ne puis-je pas me transformer ?

— Aucun Madonaï ne peut initier ses propres enchantements à l'intérieur de ces murs, à part moi, que l'on estimait trop faible et inutile pour être une menace. Même moi je ne peux pas

franchir le mur. (Le vent de glace gelait mes cheveux et encerclait mes membres de ses doigts tranchants, mais c'était la vérité dans les mots de Kasparian qui me faisait trembler.) Et, sincèrement, vous avez encore très peu de pouvoir. Ce que vous avez utilisé dans le monde humain ne vaut rien.

Ma gorge se serra.

— Je ne suis pas madonaï. Nous n'avons même pas commencé…

Mais le rire sérieux de Kasparian me dit autre chose.

Était-ce possible ? Nyel avait répété la question si souvent que je ne l'avais pas entendue : « Choisissez-vous librement ? » Chaque fois que j'étais

allé voir Aleksander. Chaque fois que j'avais appris un nouveau sortilège. Oh, dieux, chaque fois… une étape sur le chemin. D'où le manque d'appétit, le besoin décroissant de sommeil, les cicatrices qui disparaissaient… Je fis voler l'une de mes mains au visage et sentis la marque d'esclave insensible et rêche, tandis que j'étreignais mon flanc de l'autre et fus pour une fois heureux de sentir la douleur familière.

— Ce n'est pas fini. Pas encore.

Il devait y avoir une autre étape, au moins, une autre proposition que j'entendrais, conscient, et pourrais refuser. Pour ne pas assassiner tous mes amis dans une folie frénétique. Pour ne pas devenir la chose que je craignais.

Pour ne pas me tenir en haut de ces remparts et détruire le monde.

— Afin d'hériter du vrai pouvoir madonaï, vous devez vous soumettre une dernière fois. Mais votre corps est autant madonaï qu'il le sera jamais. Pour l'instant vous êtes, vous aussi, limité par notre prison. Ces derniers défauts sont retenus par votre propre faiblesse – votre mémoire humaine –, et disparaîtront avec le temps. Une fois votre parcours achevé… (Il haussa les épaules.)… il se peut que vous ayez assez de pouvoir pour briser le mur infernal, ou pas. Mais alors, il y aura toujours les voyages dans les rêves.

Le poignard de son amertume

tourna dans mes entrailles.

— Il a dit qu'à chaque étape, je pourrais choisir…

— … et c'est ce que vous avez fait. (Il laissa tomber la cape sur mes épaules voûtées, et la serviette sur le pavage.) Les domestiques apporteront de l'eau chaude dans votre chambre, dès que vous aurez décidé d'arrêter cette pitoyable démonstration.

J'avais le front appuyé sur le pavage. Peut-être la pression de la pierre froide pourrait-elle soulager le martèlement dans mon crâne. Je pensais que Kasparian avait quitté les remparts, car la nuit me semblait vide, comme si le vent et l'obscurité avaient dévoré toutes les âmes de l'Univers. Mais,

lorsque je refermai mes bras sur mon ventre, des mots se déversèrent sur mon dos, se distinguant à peine de la pluie glaciale.

— Je vous recommanderais de chercher conseil avant de lui refuser la dernière étape.

Chercher conseil. Si seulement je pouvais. Si seulement il y avait quelqu'un qui puisse écouter, comprendre et me dire que faire. Mais le seul conseil que j'entendis fut la gentille remontrance de mon père défunt. « C'est déloyal, Seyonne. Injuste, de lever la main contre qui ne peut pas riposter selon tes termes. As-tu même réfléchi ? » Même avec un souvenir aussi

émouvant, les larmes refusaient de venir.

Lorsqu'un pâle soleil se leva dans un ciel bleu hivernal, j'étais toujours blotti dans le coin des remparts, sûr de rien, sauf que je me jetterais, sans ailes, de la tour de Tyrrad Nor avant d'accepter un autre cadeau de Nyel. Fini de jouer. Oh, je ne le blâmais pas. S'il m'avait prévenu, dès le début, que ma participation à ses enchantements était le mécanisme de mon changement, je n'aurais pas choisi autrement.

Déloyal. Injuste. D'introduire de force le pouvoir d'un Madonaï dans un conflit humain. C'était là le péché de mon arrogance : croire que la force et des intentions honorables justifiaient une telle violation de l'ordre du monde.

« Votre force sera votre chute », avait déclaré mon démon. Et c'est ce qu'elle avait été. Nyel m'avait prévenu que l'enchevêtrement d'émotions humaines et de pouvoir madonaï était dangereux. J'avais vu à présent les conséquences du détachement, et elles me révulsaient. Alors, serrant ma cape autour de ma chair moite et descendant des remparts de ma prison, je me dis que je ferais mieux de me préparer à un long séjour à Tyrrad Nor. Si la seule possibilité d'échapper à cette prison était de suivre ma voie actuelle jusqu'au bout, en abandonnant le peu qui restait de mon ancienne personne, je ne partirais jamais.

Des vêtements propres et un baquet d'eau chaude attendaient dans ma chambre, comme Kasparian l'avait promis. J'y restai plongé une heure, puis tombai sur mon lit, forçant mon corps à un sommeil dont il n'avait plus besoin.

Il s'écoula un jour entier avant que je m'autorise à m'éveiller. Après m'être baigné et avoir mis les vêtements déposés pour moi, j'arpentai les couloirs du château. J'avais besoin de faire circuler mon sang. Le jour était peu attrayant, venteux, maussade. Je n'évitai pas Nyel, mais ne le cherchai pas non plus. La confrontation viendrait assez tôt. Il savait tout ce qui s'était passé à Parassa, et ce que je ressentais. Ses

tentatives de réconfort, lorsque j'avais émergé de la désastreuse aventure, avaient été tout à fait sincères, formulées dans ses tons les plus gentils et raisonnables. Mais je n'avais désiré aucune consolation, surtout celle qui me disait que de telles erreurs résultaient de mon adulation déplacée d'une race de menteurs, qu'en m'occupant trop de ceux qui n'en étaient pas dignes je corrompais mon propre jugement. Des gens innocents avaient péri de ma main. Maudite soit l'âme du diable pour toujours : j'avais assassiné mon ami.

Je tirai brusquement mes pensées vers le présent et l'avenir. Que signifiait n'être ni humain, ni rekkonarre, ni entièrement madonaï ? J'essayai

quelques sortilèges en traversant une cour de fontaines sifflantes : invoquer un vent, jeter une lumière, façonner une illusion mineure de la manière dont je l'avais toujours fait. Mais les mots et incantations que j'avais appris en Ezzarie s'étaient fanés. Comme des lits de rivières à sec, leurs cours familiers étaient dépourvus de ce qui leur donnait vie. L'échec me laissa desséché et incomplet, comme je l'avais été au cours de mes années d'esclavage. Le don de sorcellerie, qui m'avait accompagné depuis ma naissance, s'était transformé en quelque chose de nouveau, un fourneau où étaient posées des braises rougeoyantes qui palpitaient avec le

battement de mon cœur, et prenaient vie en ronflant chaque fois que je façonnais mes ailes. Connaissant parfaitement bien le résultat probable, je soufflai sur les braises, et essayai les incantations de nouveau… et au bout de quelques instants me cramponnai à une colonne cannelée, m'efforçant de rester debout, le temps que des gourdins et des haches invisibles aient cessé de me briser les os. Le noyau madonaï existait, mais était inaccessible. Nyel m'avait affirmé que j e façonnerais mon propre pouvoir lorsque je serais entièrement changé, mais n'avait rien promis si je me retenais de le faire.

Et ma troisième partie, alors, l'humaine ? Je retournai dans ma

chambre, ramassai le poignard qu'on avait déposé pour moi à chaque réveil et traînai la lame en travers de mon bras gauche. Je la sentis à peine. Du sang jaillit de l'entaille longue comme un pouce, mais ralentit en un filet au bout de seulement quelques instants. Le temps que je saisisse une serviette abandonnée pour la sécher, la blessure était déjà à moitié fermée. Si je restais comme j'étais, semblait-il, je pourrais vivre très longtemps, avec des désirs frustrés et une occupation limitée. Une combinaison extrêmement dangereuse.

Où Kasparian pensait-il que je doive obtenir conseil ? Certainement pas auprès de Nyel, qui ne faisait que

m'embrouiller. Ni de l'amer Kasparian lui-même, ni de ses domestiques silencieux. Si je ne pouvais franchir le mur, je ne pouvais interroger les raikirah, eux-mêmes victimes de ce pouvoir pervers, ni me rendre dans le bois de gamarandes, où, m'avaient indiqué des visions et Kryddon agonisant, des éclaircissements m'attendaient. Et l'histoire, alors ? Quelque écrit pourrait-il me dire ce que j'étais, ou comment inverser ce qui avait été fait ? Mes pieds impatients m'amenèrent à la bibliothèque de la forteresse, un labyrinthe de pièces abritant des milliers de livres et de parchemins, de cartes et de dessins. Mais quelques heures à feuilleter des

pages cassantes et à dérouler de fragiles manuscrits pour trouver davantage de sortilèges dont je ne pouvais me servir, et d'aventures que je ne pouvais partager, me laissèrent avec une soif si irrésistible de mélydda que je pus à peine respirer. J'avais si froid. J'étais si vide. Et les braises en moi palpitaient, attendant de me remplir de chaleur et de lumière. Après seulement quelques heures de rébellion, j'étais au bord de la capitulation.

— Meurtrier veule !

Je jetai une brassée de rouleaux noués par des rubans sur les dalles. Avant que la poussière et les fragments de parchemins brisés soient retombés, je

descendais à grandes enjambées le large escalier et sortais par les portes d'entrée, inspirant profondément, essayant d'estimer le meilleur sentier pour partir courir. Peut-être de l'exercice atténuerait-il la faim pour aujourd'hui. Suffirait-il, pour un millier d'années ou davantage ?

Je me mis à courir à petites foulées vers le mur, pensant prendre le chemin le plus long, contourner les limites du jardin et monter la piste qui gravissait la montagne. Plus je m'approchais du mur, plus j'avais l'estomac dérangé. Je comprenais à présent la nausée que j'avais ressentie la nuit après la bataille de Gan Hyffir, tout comme je comprenais pourquoi Nyel ne marchait

jamais près du mur. Les « sortilèges d'emprisonnement », comme les appelait Kasparian, seraient conçus pour empêcher un Madonaï de s'en approcher. Mais je continuai, et effectuai en courant le circuit du mur et du sentier de la montagne trois fois, avant de me laisser tomber délibérément sur le gazon humide à la base du mur.

— Vas-y, dis-je en installant mon dos contre la pierre fissurée. Je suis prêt pour le pire.

Je m'attendais à sentir le plein impact des enchantements de contrainte lorsque je touchai le mur avec le dos et la tête. Effectivement, une douleur sourde rampa dans mes muscles, et des

rais de lumière rouge percèrent mes orbites, déformant la faible lumière du jour. Lorsque je fermai les yeux pour forcer la gêne à partir, cependant, je fus distrait par d'autres visions des Douze Amis – ceux qui existaient, d'une manière ou d'une autre, à l'intérieur de la barrière ensorcelée. Les images me firent me redemander comment ils avaient fabriqué cette prison, et pourquoi. Je devrais savoir. Ils avaient tous été mes amis dans cette vie lointaine. Avais-je aidé à concevoir ces enchantements mêmes qui menaçaient de me déchirer ? Quelle ironie, que j'aie détruit la partie de moi qui aurait pu se rappeler comment se frayer un chemin à travers eux.

Ces considérations m'amenèrent à penser à Fiona et à sa découverte – la tour dans le bois de gamarandes, où les Douze avaient conçu cette forteresse. Comment Fiona l'avait-elle décrite – la tour sans porte ? « Lisse et chaude… de la pierre qui était vivante… » On pouvait décrire ce mur exactement de la même façon. « J'ai poussé doucement, avait-elle dit. Me suis faufilée à travers, en me servant de mots d'ouverture et de passage. »

Je me levai d'un bond et me mis face au mur. Posant le plat des mains contre la pierre chaude, j'appuyai doucement et, comme avant, la pierre sembla gonfler autour de mes doigts.

Mais lorsque j'essayai de tisser des mots d'ouverture et de passage, ma gêne lancinante explosa en supplice. Je tins aussi longtemps que possible, me convainquant que je sentais un certain ramollissement sous les doigts, un certain mouvement, un certain relâchement, mais je tombai bientôt à genoux, avec des haut-le-cœur. Vide et nauséeux, j'agrippai le bord d'une profonde fissure pour me repousser du mur en marmonnant :

— Je suis désolé, madame. Vous tous, pardonnez-moi.

Et la pierre gonfla autour de mes mains, et m'attira à l'intérieur…

Une grisaille éternelle… la lumière du jour filtrant à travers les

pores de la pierre noire. Une solidité fraîche, sans air, comme lorsqu'on entre dans une tombe. La chaleur du mur était un signe de ceux qui existaient là ; ce qu'ils ressentaient eux-mêmes était un froid inflexible. Je tendis les mains, tel un aveugle, et sentis la douceur voletante de leur toucher, comme des ailes de papillon de nuit, me poussant sur mon chemin dans la grisaille.

— Dites-moi qui vous êtes, suppliai-je en me mouvant à travers eux. Je ne peux me souvenir. Pouvez-vous vous montrer ? Me dire que faire.

Je tendis le bras pour toucher leurs esprits, mais ne découvris que de

la pierre vivante. Tant d'années. Un devoir si sinistre. Des voix éteintes depuis longtemps. Pourtant, même dans la grisaille froide et silencieuse, je ne sentais aucune haine. Pas envers moi, pas envers le prisonnier qu'ils étaient là pour confiner, pas envers le monde qui avait oublié leur sacrifice. Il y eut une dernière poussée ferme dans mon dos – j'aurais juré entendre l'écho le plus léger du rire de Vyx, lui qui était arrivé en retard à son poste…

… et j'ouvris les yeux sur une petite pièce ordonnée. Les murs incurvés étaient nus, à l'exception d'une seule fenêtre qui donnait sur un bois d'arbres jaunes rempli des pépiements et sifflements des roitelets, rouges-gorges

et loriots. Le bois de gamarandes et, derrière lui, la montagne de Tyrrad Nor. C'était la tour de Fiona.

— Il y a quelqu'un ?

Mon appel n'était que pour la forme. L'air immobile m'avait déjà appris qu'il n'y avait personne.

Au milieu de la pièce se trouvait une table de bois pâle, autour de laquelle étaient approchés quinze tabourets. Sur la table étaient posés des plumes et de l'encre, une cruche en étain à moitié remplie de vin rouge embaumé, quinze gobelets à vin et les parchemins que Fiona avait transcrits – le dessin de la forteresse et le manuscrit. La langue n'était plus un obstacle. Un survol du

manuscrit ne me dit rien que je ne sache déjà sur Tyrrad Nor : sa taille, sa forme et ses équipements, sa barricade de sortilèges. La pierre noire était légèrement plus mystérieuse. J'ouvris la boîte en bois et lus le mot gravé sur la pierre : « Kérouan ». Contrairement à ce qui était arrivé à Fiona, fermer les yeux ou les détourner de la pierre n'effacèrent pas ce que je venais de lire. Je suivis le mot d'un doigt, pensif, puis laissai tomber la pierre dans ma poche. Si je trouvais quelqu'un à qui poser des questions, je pourrais poser celle-là aussi.

Je descendis l'escalier incurvé. Que ferais-je si je ne trouvais personne dans le bois ? Même si j'avais passé une

nuit frénétique à tenter de quitter Tyrrad Nor, à présent que j'étais de l'autre côté du mur, je ne savais vraiment pas où aller. Trouver mon chemin jusqu'à la porte, je suppose. Ou voir s'il y avait des rai-kirah survivants. Le changement de mon corps risquait de m'empêcher de vivre dans le monde humain de nouveau.

En ouvrant la porte du bas, je posai la main sur le mur de la tour et fermai les yeux. La pierre chaude se ramollit à mon contact. *C'est une veille solitaire*, me dis-je lorsque je visualisai le visage rubicond d'une vieille femme acariâtre. *Vous n'avez même pas le réconfort d'avoir d'autres personnes auprès de vous. Mais les oiseaux sont ici, au*

moins. Qui qu'elle fût, elle avait plus aimé les oiseaux que les hommes ou les femmes. Je la saluai et la remerciai, puis sortis dans la forêt d'or.

Émerveillé, je touchai une paire des troncs jaunes volubiles, l'un rugueux, l'autre lisse, un seul arbre, par sa racine et sa cime aux branches étendues, pourtant toujours une dualité. Le tronc lisse donnait naissance aux feuilles vert foncé qui se changeaient en feu jaune en automne, ainsi qu'aux fleurs blanches du printemps. Le tronc rugueux s'incurvait autour du premier, le protégeant, produisant la liqueur de vie à partir d'eau, de lumière solaire et de sa propre nature pour nourrir la cime et les racines. Les branches étaient

dénudées, l'éclat pâlissant des feuilles et fleurs formant un tapis sous mes pieds. À travers l'enchevêtrement au-dessus de ma tête se profilait, menaçant, le genou de granit de la montagne, et bien au-dessus de moi se trouvait la fine ceinture de pierre noire qu'était le mur. L'angle fortement incliné et les nuages bas empêchaient toute vue de la forteresse, derrière lui. Bien. Je ne voulais plus jamais la revoir.

La forêt s'était tue lorsque j'étais sorti de la tour. Aucun son d'oiseau ni d'insecte ne gâchait le silence palpable. L'air était frais sur ma joue, et le parfum de vieilles feuilles et de terre humide emplissait mes narines. Et, plus que

cela… des traces d'intelligence imprégnaient le bois, les restes manifestes de sensitivité. Les fils vibrants étaient si caractéristiques que je ne pouvais les nommer ni humains ni madonaï, mais je pouvais assurément les nommer.

— Il vous aimait, n'est-ce pas ? (Ma voix ébranla le silence.) C'est vous.

La jeune fille mortelle choisie par un dieu.

Personne ne répondit, et je continuai à marcher, les arbres façonnant mon chemin. Même si mes instincts m'enjoignaient de fuir, un seul chemin m'était ouvert : tous les autres étaient bloqués par des branches pendantes ou

des arbres tombés. Je les contournai avec difficulté et me retrouvai de nouveau à gravir péniblement la colline, repartant vers la forteresse et ses cruelles tentations.

— Laissez-moi partir, madame, dis-je au bois, ou donnez-moi des réponses. (La brise fit onduler mes cheveux et tripota doucement ma joue.) Je ne puis ressentir de chagrin. Je ne sais plus comment. (D'une manière ou d'une autre, je croyais qu'elle m'écoutait.) Est-ce parce que je ne suis ni l'un ni l'autre ? Il est madonaï, pourtant il éprouve encore des sentiments. Il m'aime, et il a de la peine pour moi, comme le soleil pleure la

terre qu'il ne peut jamais toucher. Pourquoi ? Je l'ai laissé m'aveugler, me handicaper, faire de moi tout ce que je méprise, et pourtant je ne peux l'en haïr. Si je ne comprends pas, comment puis-je savoir que faire ?

Silence. Je virai vers le bas de nouveau, pestant intérieurement. Confronté à un nouvel obstacle, je levai la main et invoquai la mélydda, mais me retrouvai instantanément sur le dos, un bleu cuisant au visage. L'explosion de pouvoir avait été à couper le souffle, et n'était venue d'aucune source que je puisse voir. Je marmonnai un juron, vérifiant que ma main était toujours attachée à mon bras.

— D'accord, d'accord.

Je me levai en trébuchant et suivis la voie choisie pour moi.

À présent, à chaque pas, l'agréable senteur forestière devenait plus polluée par l'odeur âcre de la cendre, de bois récemment noirci et d'herbe fraîchement brûlée. Quelques pas de plus, et j'émergeai des arbres. La dame était assise sur un rocher qui surplombait un val roussi, des squelettes noirs nus de troncs de gamarandes. L'abrupte paroi rocheuse, de l'autre côté du val, était tachée de rouge foncé, comme si quelque horrible carnage avait eu lieu près de là, l'éclaboussant de sang. Des volutes de fumée montaient encore d'un épais bosquet d'arbres, tandis que la brise

agitait la cendre chaude et la dispersait sur la robe verte et la chevelure brune de la dame, comme des flocons de neige gris.

Lorsque son regard lumineux vint se poser sur moi, je mis un genou à terre et inclinai la tête.

— Ma dame Verdonne, murmurai-je.

Pourquoi m'avait-il fallu si longtemps pour comprendre qui elle était – celle qui se tenait entre le dieu et le monde humain, la jeune fille de la forêt qu'on avait rendue immortelle ? Pas une déesse, mais un bois, une frontière entre la lumière et les ténèbres, essayant de protéger à la fois les humains et les rekkonarre. Ma journée à

l'intérieur du chêne m'avait enseigné l'immortalité d'une forêt – à moins qu'elle brûle si fort que ses graines et racines soient détruites, à moins que son terrain soit rendu stérile par les flammes.

— Pardonnez mon aveuglement, ma dame. Aidez-moi à distinguer ma voie.

— Puis-je vous ordonner d'être autre que vous l'êtes ? (Elle avait le menton posé dans la main, et sa voix faisait autant partie de ce bois que les feuilles bruissantes.) Peut-être cette affaire serait-elle alors plus facile, car je me moquerais de ce que vous deviendriez. (Son soupir était la brise qui faisait bouger les couches de

cendre.) J'ai cru si longtemps que, si vous pouviez seulement retrouver votre chemin jusqu'ici, nous pourrions concevoir un moyen de le contenir. Mais jamais n'ai-je pensé que votre voyage serait si empli de douleur. Comment puis-je vous en demander davantage ? (Elle se leva et vint à moi. Elle toucha d'une main mon épaule et me redressa, et avec l'autre, posée sur ma joue, me leva la tête pour que je la regarde. Sa peau bronze était modelée par une fine ossature, et ses traits secs, l'éclat bruni de sa chevelure et les légères rides autour des yeux parlaient plus de sagesse mûre que d'adolescence en fleur. Elle me rappelait Élinor. Seule l'immensité de sa présence la disait bien

plus âgée que la mère adoptive de mon fils.) Ah, bien-aimé, que suis-je censée vous dire ?

— Je resterai prisonnier ici s'il le faut, déclarai-je. Ou je franchirai de nouveau la porte, et irai dans le désert mener une vie d'ermite sans pouvoir. Je prendrai ma place dans le mur si nécessaire. Mais je ne puis faire un pas de plus sur cette voie, même si j'en deviens fou. (Et je deviendrais fou. Je le savais.) Aidez-moi simplement à comprendre, ma dame. Donnez-moi vos ordres.

J'avais essayé si longtemps de contrôler mon propre avenir. Quoi que la vie et le destin aient mis devant moi,

quelle que soit la douleur que me coûtent mes choix, j'avais insisté pour façonner l'événement selon mon propre dessein. À présent, j'étais las de choisir. Assez de cela.

Elle passa son bras sous le mien, et nous longeâmes la lisière de la forêt brûlée.

— Nous avons si peu de temps. C'est à vous faire secouer l'Arbre du Monde jusqu'à le déraciner !

M'arrêtant brusquement, presque tout de suite, elle se pencha pour brosser la cendre étouffante sur un jeune gamarande. Essuyant ses doigts maculés de gris sur sa cape verte et me propulsant en avant une fois de plus, elle cria en direction de Tyrrad Nor :

— Puissent ses fruits meurtrir tes couilles, Madonaï, et son tronc frapper ta tête dure !

Elle ponctua son emportement d'une pression sur mon bras, violente à contusionner les os. Je sursautai un peu et la regardai bouche bée. Elle fronça son charmant visage en un triste sourire.

— Qu'est-ce ? Notre peuple ne jure-t-il plus par l'Arbre du Monde ?

Jurer... En cet instant cristallin, le nom que j'avais claironné durant trente-huit ans adopta la forme d'une femme humaine au lieu d'une déesse – une femme humaine qui, au bout de mille ans de garde, pouvait toujours pester, avec une férocité bon enfant, contre ce que le

destin lui avait réservé. Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Ma dame… notre peuple jure par votre nom !

Une résignation amusée dansa sur son visage.

— Je suppose que c'est aussi logique qu'un arbre. Les pouvoirs qui ont réellement modelé le monde doivent être habitués à des apparences curieuses.

C'était un échange si modeste, si banal, pour calmer l'admiration respectueuse et le désespoir d'un homme. Cependant, il me ramena également à nos affaires, car les Ezzariens juraient aussi par le nom de son fils… le geôlier. Mais ce fut avec un

besoin rationnel, et non plus une frénésie affolée, que je formulai ma demande.

— Racontez-moi l'histoire, ma dame.

— D'abord, levez les yeux là. (Elle montra le mur du doigt.) Regardez de près.

Pour la première fois depuis longtemps, je fis appel à mes sens de Gardien, les compétences humaines de clairvoyance et d'ouïe aiguisée qui n'étaient nullement de l'enchantement, seulement un entraînement et une pratique de longue durée. Toute la surface extérieure du mur s'effritait, comme si quelqu'un lui avait porté des coups de bélier.

— Il y a trois jours, le mur était presque intact, dit-elle. C'était une vue stupéfiante, car nos sortilèges sont sur le point d'échouer depuis de nombreuses années. Même quand Vyxagallanxchi a pris sa place il y a un an, son don – le dernier des Douze – a été vite épuisé. Mais, au cours des deux ou trois derniers mois, les dégâts ont été inversés, les fissures se sont scellées, le mur a réabsorbé ses morceaux cassés. (Elle marqua un temps d'arrêt et me regarda.) Savez-vous pourquoi ?

Je secouai la tête.

— Grâce à vous. Grâce à son amour pour vous. Et peut-être grâce au vôtre pour lui.

Le jour bougea, comme si le soleil avait cligné de son grand œil.

— Mais maintenant il est de nouveau brisé, constatai-je, avalant bien ma salive pour que mon estomac agité reste en place. Qu'est-ce qui provoque son effondrement ?

— Vous connaissez les événements exacts mieux que moi, dit-elle, se remettant à avancer, m'entraînant dans son sillage comme un navire guide une feuille flottante. Le jour de notre mariage, mon mari m'a fait don du lien de cœur des Madonaï, et je ne fais donc qu'une avec ses joies et ses chagrins, même si j'en connais rarement la cause. Je sais qu'il voyage dans les rêves, et je

sais ce qu'il a appris à en faire – c'est ma faute, j'en ai peur, car c'est moi qui ai suggéré de laisser la brèche dans ses liens qui a causé un tel tourment au monde. Je peux voir les visions qu'il crée, et j'ai donc entendu parler de vous – la cause de sa grande joie. J'ai essayé de vous atteindre, de vous avertir, mais je n'ai rien qui ressemble à son pouvoir, bien sûr, même contenu comme il l'est…

— … et je ne voulais pas vous écouter, ni vous ni ce rai-kirah qui est uni à moi ; je l'ai exclu, réduit au silence avant qu'il puisse se souvenir.

Je l'avais détruit avec des armes forgées des peurs de toute ma vie, du besoin de contrôler mon propre destin, de ma réticence à autoriser quiconque –

ma femme, mes amis, et surtout un rai-kirah puissant et en colère – à accéder à mon âme.

Ses joues rouge-or prirent une couleur plus profonde, et un vent de tristesse souffla légèrement à travers le bois, faisant bouger les feuilles tombées.

— Vous ne devez pas vous en vouloir. Ne faites jamais, jamais cela. Il y a trop de poids dans ces affaires pour penser qu'elles reposent sur un seul pivot. Tous les actes que nous accomplissons, tous les hasards, même notre propre sentiment sur ce que nous avons fait et vu – tous ont leur place dans la grande énigme du monde. Dites-moi juste ce qui s'est passé ces jours-ci,

et ensuite j'expliquerai davantage. Pour comprendre ce qui doit être fait, il vous faut voir le passé avec plus de clarté. Si ce ne peut être d'après votre propre mémoire, alors cela doit venir de moi.

Et nous nous promenâmes donc sur les sentiers forestiers, parmi les arbres, et ressortîmes dans une autre désolation de cendre et de fumée tandis que je racontais à cœur ouvert l'histoire de mon marché avec Nyel et ses terribles conséquences. Je lui contai ma confiance inexplicable en ses bonnes intentions, et ma conviction insensée que, si je ne pouvais le sauver, je serais au moins capable de le tuer.

— Mais je sais maintenant qu'un tel acte est inconcevable, dis-je. Il me

fascine tant que ma main ne pourrait jamais lever une arme sur lui, même si je savais laquelle utiliser. J'ai peur pour mon âme, ma dame. Et, si je la perds, le monde va souffrir.

Étonnant comme l'acte même de prononcer une vérité aussi dangereuse peut apaiser sa hantise mortelle. Ou peut-être ne s'agissait-il que la dame, et de ma conviction qu'elle pouvait me pardonner n'importe quoi, même jusqu'à la destruction de la race humaine.

Nous étions arrivés à un ruisseau au cours lent, un ruban d'or flottant, et nous nous assîmes sur la terre jonchée de feuilles près de lui. Elle releva ses genoux et les étreignit.

— Il croit que vous allez refuser. C'est ce qui est arrivé au mur. Tous ses espoirs, à la fois pour le bien et le mal – car il est réellement fou, et ne peut voir la différence –, sont liés à vous. Et, sans espoir, il est perdu de nouveau, et nous sommes tous en péril. Le mur échouera.

— J'ai été un idiot naïf, soupirai-je. Le laisser me faire cela…

Elle posa la main sur mon genou et se pencha vers moi.

— Non, non ! Ne doutez pas de votre propre esprit, mon cher. Tout ce que vous avez vu de lui, tout ce que vous avez senti de sa bonté est absolument vrai. Lorsque je me suis réveillée près du feu de mon père et ai vu celui de mon

rêve assis près de moi, ces yeux magnifiques qui me regardaient avec émerveillement, curiosité et une part non négligeable d'intérêt lascif, j'ai appris pour la première fois la signification de la beauté, de l'amour et de la bonté. Pendant vingt ans, je n'ai rien appris d'autre de lui. Oh, nous nous disputions. Tout le monde vous le dirait. Il était volontaire et fier, et habitué à agir à sa guise. Et j'étais la fille unique de mon père, et très semblable. Mais nos disputes étaient toujours ancrées dans la bonne humeur, et notre adoration l'un pour l'autre, à la fois de corps et d'esprit, y remédiait vite. Tous ceux qui le connaissaient – Madonaï, humains et rekkonarre – pensaient la même chose.

Personne, dans quelque monde que ce soit, n'a été mieux aimé que celui qui demeure à Tyrrad Nor, ou ne l'a davantage mérité.

Elle retira sa main et la posa sur ses genoux, en la regardant comme si c'était une partie de quelqu'un d'autre, qui n'appartenait pas vraiment à son corps.

— Même lorsque son peuple a commencé à mourir, les choses n'ont pas changé entre nous pendant longtemps. Il venait me voir et posait la tête sur mes genoux tandis que j'étais assise près de notre feu, m'annonçait qui était tombé malade ce jour-là et qui était mort, et me parlait de ses enquêtes sans fin pour

découvrir la cause de leur déclin. J'essuyais ses larmes et lui donnais des nouvelles des enfants. Dix-sept rekkonarre résidaient à moins d'un jour de marche de mon foyer. Même s'il venait toujours la nuit, il s'attardait souvent le jour afin de pouvoir passer du temps avec notre propre fils.

Fils. Le mot était comme la lueur d'un éclair sur des collines distantes, un mauvais présage de la tempête à venir.

— Les enfants étaient la joie pour contrebalancer son deuil, poursuivit-elle. Imaginez l'horreur de cette mort prématurée pour les Madonaï. Songez comment nous nous sentons au décès d'un adolescent ou d'une jeune fille – bien plus mal que pour la mort d'un

bébé, parce qu'un jeune homme ou une jeune fille de douze ou quinze printemps a commencé le voyage ; elle a apporté de la joie à sa famille, ou il a apporté de la force à son village, mais il ou elle doit encore réaliser la pleine promesse de la vie. Tant de choses non accomplies, non essayées, non connues. Voilà ce que c'était pour son peuple, car un Madonaï qui n'a vécu que quelques centaines d'années n'est qu'un adolescent. Maintenant, songez à une épidémie qui emporte nos jeunes gens un à un, les plus généreux et les plus joyeux d'abord – car ce sont les Madonaï qui se sont accouplés en premier avec les humains. Une fois les plus jeunes

décédés, les aînés ont essayé de faire des enfants, eux aussi, et eux aussi se sont alors mis à mourir. Tous en l'espace d'un battement de cœur, dans la durée de leurs longues vies. Pourquoi mon amour n'est-il pas mort avec eux ? Il ne le savait pas. Était-ce parce qu'il était le premier ? Parce qu'il était le plus fort ? Parce qu'il aimait voyager à travers mes rêves et n'avait jamais franchi les portes en chair et en os ? Il restait de plus en plus dans son monde, mettant toute son énergie à trouver les raisons et les remèdes, donnant tout ce qu'il avait pour rétablir la situation. Lorsqu'il a cessé de venir auprès de moi, j'ai essayé d'envoyer des messages, et d'aller auprès de lui. Mais

il ne voulait pas nous voir, ni moi ni notre fils, car il avait trouvé sa réponse, et ne pouvait la supporter.

Je dégageai un obstacle dans le ruisseau, où une branche noircie par le feu s'était plantée dans le talus en terre et avait attrapé les feuilles à la dérive, en les retenant jusqu'à ce que la masse ait noirci et bouché l'écoulement. Le tas dégoûtant en décomposition tourbillonna et se brisa, s'éloignant lentement, et le ruisseau doré se remit à s'écouler librement.

— Il m'a expliqué qu'il prévoyait de détruire les portes, dis-je, et que, parce que cela aurait empêché les rekkonarre de passer du temps dans les

deux mondes, et les aurait ainsi condamnés à la folie, on l'a traité d'infanticide.

— Kasparian lui a raconté cette histoire quand son esprit était encore assez fragile. En connaître l'intégralité l'aurait détruit de nouveau, alors qu'il se remettait tout juste. Je n'ai aucun moyen de savoir ce dont il se souvient maintenant. (Verdonne serra les mains sur ses genoux.) Mon mari allait détruire les portes. C'est vrai. Mais le danger pour son peuple existait encore. Il ne pouvait détruire l'enchantement, le vietto qui avait initialement amené les Madonaï dans notre monde, n'est-ce pas ?

Et la tempête éclata donc.

— Il est venu me voir la nuit, dit la dame. Il s'est couché avec moi comme il ne l'avait pas fait depuis un an, pleurant constamment, alors même qu'il me donnait du plaisir au-delà de l'imagination mortelle. Une fois que nous fûmes allongés, repus, près du feu de mon âtre, il a tendu le bras pour prendre sa tunique et a sorti un joyau, un diamant qui aurait pu être une étoile qu'on aurait fait descendre sur terre dans sa main. Son corps s'enflammait de lumière dorée, lorsque son pouvoir coulait. Cette nuit-là, le joyau est devenu doré lui aussi, si bien que ses larmes reflétaient la lumière de l'objet, et j'ai demandé quel était ce mécanisme qui lui

faisait tant de peine. « C'est la réponse », a-t-il murmuré alors que des gémissements s'élevaient de la forêt, d'abord d'une seule direction, et puis d'une autre. Le ciel s'est obscurci avec ce bruit, comme si des nuages avaient recouvert les étoiles. La nuit saignait. Et il était allongé dans mes bras, avec son joyau et ses larmes, alors que les gémissements s'élevaient de villages de plus en plus éloignés.

« Quelle terreur est de tous côtés, cette nuit ? ai-je demandé. Pourquoi restes-tu allongé ici à pleurer et ne fais-tu rien ? » Il n'avait jamais manqué de répondre à notre détresse, donnant tout de son cœur, de son travail et de son pouvoir pour alléger nos labeurs

humains. Mais, cette nuit-là, il m'a juste prise dans ses bras, m'a caressé les cheveux et a dit en sanglotant que personne ne souffrait ni n'avait peur. Il y avait veillé, assurait-il. Je l'ai senti trembler. Il avait de la sueur froide sur le front et la poitrine. Il a bientôt roulé sur le côté en gémissant, étreignant toujours son joyau, et j'ai vu qu'il souffrait terriblement. « Amour, qu'est-ce ? ai-je dit. Fais-cesser cela. »

« Je ne peux pas, a-t-il répondu. J'ai essayé de trouver un autre moyen. Sincèrement, ma chérie, j'ai essayé. Mais c'est mon peuple. À moins de faire cela, je les aurais tous tués. » Mais, bien sûr, c'est exactement ce qu'il était en

train de faire aux humains et aux rekkonarre… les tuer tous, et prendre leur douleur et leur peur en lui, pour faciliter leur trajet jusqu'au royaume de la mort.

— Et qui l'a arrêté ? demandai-je, connaissant la réponse avant même qu'elle la prononce.

— Vous, mon chéri – le fils qu'il aimait au-delà de tout. Lorsque vous vous êtes réveillé à mon appel et l'avez défié de mettre fin au massacre, il n'a pas pu se résoudre à vous tuer. Pour l'amour de vous, il a fracassé son joyau avant qu'il soit épuisé. Et, une fois qu'il a eu rompu le sortilège pour arrêter de tuer, la culpabilité de la ruine de sa race, et la douleur et la peur de dix mille

défunts lui ont déchiré l’esprit.

Chapitre 41

Nyel. Le Dieu Sans-Nom. Mon père. Le mien et pas le mien… car même lorsque ma chair et mon esprit savaient, croyaient, et témoignaient auprès de ma tête que Verdonne ne mentait pas mon âme se cramponnait au doux homme de livres et de la terre qui m'avait engendré en Ezzarie. Gareth, de la lignée d'Ezraelle, était le père de mon âme, pas un Madonaï fier, tourmenté, qui avait essayé d'exterminer la race humaine. Peu importe qu'il ait cherché à faciliter leur chemin jusqu'à la mort, le Madonaï

avait choisi le massacre pour remédier à une cruelle tragédie. Et, parce qu'il avait été un homme bon et honorable, il en était devenu fou.

Son fils était devenu son geôlier, et avait continué à vivre jusqu'à la division qui avait expédié les rai-kirah en exil et renvoyé les sorciers humains en Ezzarie. Et, même si son corps physique était mort il y a mille ans, ce fils vivait encore, une part inséparable de moi.

— Alors, que devons-nous faire ? demandai-je.

La fausse chaleur du jour s'était enfuie et je rentrai les épaules sous ma cape, me détournant du vent du nord qui se levait pour ne pas avoir à regarder la

forteresse, le mur, ni un avenir qui me terrifiait.

— Rendez-lui son espoir.

C'était une expression si simple, si plaisante, pour décrire un cauchemar. Je me tournai vers la dame, tandis qu'une telle peur et une telle colère montaient en moi que mon corps frémissait.

— Le laisser faire de moi un monstre pour que je le suive ? Je ne peux pas faire cela.

Car je pouvais voir sa stratégie à présent. Oui, il voulait que son fils soit fort et puissant, un vrai Madonaï… un dieu. Mais il voulait aussi que je sois impitoyable, libéré de la faiblesse qui avait provoqué son échec. Pas étonnant

qu'il déteste Aleksander. Pas étonnant… saintes étoiles de la nuit, pas étonnant qu'il veuille en savoir davantage sur mon propre fils.

— Vous me dites d'abandonner mon âme humaine. Ne comprenez-vous pas ? J'ai vu ce que je vais devenir. Je ne peux pas faire cela.

Le calme raisonnable de la dame était terrifiant.

— Vous avez essayé de contenir son pouvoir avec vos sortilèges, et vous avez longtemps réussi. Mais les Douze sont fatigués, ils s'éteignent, et il ne reste aucun Madonaï pour s'offrir au mur. Nos amis ont payé un prix terrible pour lui permettre de vivre, dans l'espoir qu'un jour sa folie guérirait et

qu'il bénirait de nouveau les deux mondes de son amour.

Verdonne posa la main sur mon bras, essayant d'apaiser mon agitation, se promenant parmi les arbres jaunes comme si nous discutions du temps ou du prix de la farine au marché.

Elle m'expliqua comment moi – Valdis –, n'avais pas davantage pu tuer mon père pour son crime qu'il n'avait pu me faire de mal, et que j'avais donc conçu un moyen de contenir son pouvoir. Douze Madonaï – parmi tant qui l'aimaient, j'avais dû choisir – m'avaient autorisé à tisser leur essence dans un mur, car un pouvoir madonaï pur était tout ce qui pouvait le retenir. Une

treizième était devenue la gardienne de la tour, pour assurer l'entrée et la sortie de la forteresse. Verdonne avait payé le prix, elle aussi, liée à cette forêt pour toujours, lui donnant sa force, et vivant avec sa peine. Et j'avais ensuite tissé le sortilège qui dépouillait mon père de son nom. Je l'avais conduit dans la forteresse et avais apaisé ses terreurs délirantes, car il allait s'écouler très longtemps avant que son esprit recouvre un semblant d'équilibre.

— Avant bien des années, les rekkonarre ont commencé à oublier le prisonnier, exactement comme vous en aviez l'intention lorsque vous avez pris son nom, dit-elle. Les Madonaï étaient morts depuis longtemps, à part

Vyxagallanxchi. Verdonne, Valdis et le Dieu Sans-Nom devinrent l'essence d'un mythe. Mais chaque jour que vous voyiez la forteresse était un couteau dans votre cœur et, lorsque votre père a recouvré ce simulacre de raison, vous avez eu peur que l'amour que vous lui portiez affaiblisse votre résolution. C'est à ce moment-là que Vyx et vous avez décidé de détruire vos propres souvenirs de lui. Vous êtes venus ici et m'avez fait part de vos projets, sachant que vous m'oublieriez moi aussi.

Le temps avança au ralenti lorsque j'enroulai les doigts autour de la pierre noire dans ma poche.

— Mais j'ai enregistré son nom,

n'est-ce pas ? Pour que, si jamais il se remettait…

— Vyx l'a écrit. Il l'a ensorcelé pour que personne d'autre que vous ne puisse le lire.

Vyx n'avait pas été l'un des rekkonarre, mais mon précepteur, mon protecteur, mon mentor, un jeune Madonaï dévoué à moi – son attelé mi-humain. Vyx était resté avec moi durant les longues années d'oubli, durant l'époque effrayante de la prophétie, lorsque j'avais été persuadé que, si nous ne prenions pas de précautions draconiennes, un métamorphe ailé allait rendre au Dieu Sans-Nom la liberté de détruire le monde – sans me souvenir que celui que nous craignions était mon

propre père. Après que ceux de nous qui restaient – les rekkonarre, les bâtisseurs – eurent pratiqué le sortilège qui divisa nos âmes, Vyx vécut avec moi durant l'exil à Kir'Vagonoth, se rappelant seulement qu'un jour il devrait retourner à un mur noir à Kir'Navarrin pour parachever sa vie.

La vérité et l'admiration avaient sapé ma fureur.

— Si nous ne pouvons pas rebâtir le mur, alors que… ?

— Le temps est venu pour lui de mourir, bien-aimé. Que sa dévotion envers vous soit notre dernier souvenir de lui. Vous pourriez essayer de le tuer maintenant, comme vous l'êtes, le défier

dans quelque combat « honorable », ou le détruire dans son sommeil. Mais nous n'avons aucun moyen d'évaluer sa force véritable, sauf par le mur, qui indique qu'il est plus puissant que nous le souhaiterions. Avec Kasparian pour l'aider à prendre du pouvoir à ces pauvres ombres qui habitent à Kir'Navarrin, le risque qu'il soit victorieux est trop grand. Mais son seul moyen de vous rendre entièrement madonaï est de vous faire don de son propre pouvoir, en le tissant avec celui qui est né en vous. Il ne peut créer de nouvelle sorcellerie madonaï, seulement la transférer, et c'est au moment de sa cession qu'il sera le plus vulnérable.

Nyel n'était pas mon vrai père. Je

ne lui devais pas une loyauté de fils. Mais Dénas… Valdis… faisait partie de moi, et si je devais vivre avec moi-même il me fallait avancer avec précaution dans ces affaires.

— Et si je ne le tue pas, ma dame ? Que se passera-t-il alors ?

Notre chemin nous avait ramenés à la tour. Verdonne écarta une plante grimpante et posa les mains sur la pierre, souriant tristement et murmurant quelque chose que je ne pus entendre – un salut à la gardienne de la tour, je pense. Puis elle leva les yeux vers les miens.

— Peut-être rien. Il se peut qu'il vous cède son pouvoir et s'éteigne peu à

peu dans sa forteresse, content d'avoir fait tout son possible pour racheter ses péchés. Peut-être qu'avec la force que vous apporterez à cet achèvement, vous serez alors capable de quitter la forteresse et d'agir à votre guise. Mais il a eu énormément de temps pour réfléchir à son plan, et mon mari était le plus intelligent, le plus puissant de son espèce, ce qui en dit long. Il est possible qu'il puisse révoquer son cadeau si vous ne parveniez pas à vous montrer à la hauteur de ses espérances ni à achever son épouvantable travail. (Elle prit mes mains dans les siennes.) Fixez ce devoir dans votre esprit pour ne pas oublier votre but dans l'ampleur de votre changement. Vous devez terminer ce que

vous avez commencé. Acceptez son cadeau, et prenez sa vie pendant qu'il ressent la joie de donner.

La vérité pèse plus lourd que d'autres mots, m'avait un jour dit le père de mon âme. Elle porte une substance qui lui est propre, comme un lingot qui arrive de la forge incandescent mais n'est pourtant pas malléable. Elle sonne clair, comme du cristal lorsqu'on le tape légèrement, brille comme l'argent à côté du plomb.

— Et si je le fais, murmurai-je, à peine capable de formuler des mots tellement ma poitrine était comprimée, qui me contiendra ?

— Vous trouverez votre chemin.

Vous êtes un homme avec deux nobles esprits, un que je connais comme mon propre cœur, et un que j'ai seulement entrevu. Ce que mon fils n'a pas pu faire seul, vous, l'étranger, lui permettrez de l'accomplir. Les véritables pouvoirs de la terre et du ciel vous ont amené en ce lieu, forgé, façonné, affûté. Je leur fais confiance. Et je vous fais confiance, mon fils et mon ami.

Il n'y avait rien à ajouter. En seulement quelques instants, j'avais franchi le mur de la tour et grimpé les escaliers jusqu'à la pièce silencieuse. Je replaçai avec soin la pierre noire dans sa boîte en bois. Kérouan. Le Dieu Sans-Nom. Je regardai le bois lumineux par la fenêtre, puis traversai le gouffre

insondable.

— Vous me déconcertez ! (La main de Nyel était suspendue au-dessus de son jeu, interrompue en plein mouvement par ma déclaration.) Après votre mécontentement de ces derniers jours, j'ai supposé…

— Je vous serais reconnaissant d'arrêter de « supposer ». Je ne suis pas un enfant. Vous pouvez m'autoriser à prendre mes propres décisions et n'avez pas besoin de cacher les parties difficiles. Je comprends les conséquences de mes choix, les ai acceptées librement, et le ferai jusqu'à la fin. J'étais mécontent parce que j'ai tué des hommes innocents, en y étant

forcé parce que mon ami Aleksander a refusé de me faire entièrement confiance. Et j'ai ensuite découvert que je ne pouvais pas traverser ces murs parce que vous avez déjà commencé mon changement. À l'évidence, vous ne me faites pas confiance non plus. Quel homme, madonaï ou humain, ne serait pas « mécontent » de découvrir que les deux êtres en qui il avait le plus confiance au monde ne pouvaient en faire autant ?

— J'ai été, peut-être, trop empressé de donner.

C'était un euphémisme, certes, mais aussi proche d'une excuse que j'avais des chances de l'entendre.

— Ferez-vous alors comme je vous

le demande ? dis-je.

Nyel replaça avec précaution la pièce – le roi-guerrier blanc – sur le plateau noir et gris. Il se leva et marcha d'un bon pas jusqu'aux fenêtres, serrant ses mains fines derrière son dos.

— Comme vous voudrez. Je vous enverrai auprès d'un nouveau rêveur, avec les mêmes conditions qu'avant. Mais maintenant, pour satisfaire votre besoin de vérité : cette aventure, quel que soit votre but, sera la dernière étape de mon travail, à part le don total de pouvoir. À votre retour, vous serez madonaï de corps et d'esprit. Vos fragilités humaines seront éliminées, mais pas sans coût. Certaines parties de

votre passé… des souvenirs, des sensations… se seront estompées.

— Comme mes cicatrices ? Kasparian assure que même les deux qui subsistent pourraient bien disparaître avec le temps. (Je me servis un verre de vin, n'en revenant pas que ma main ne tremble pas.) Peut-être leur avez-vous permis de rester pour me rappeler la perfidie humaine.

Qu'il interprète mon amertume à sa guise. Seule sa réponse m'intéressait.

— Ah, vous êtes en effet perspicace. Ces deux imperfections… sont bougrement difficiles à effacer. Leurs racines creusent si profond. Nous avons à peine commencé votre éducation – il y a tant, tant de leçons à apprendre

–, mais nous n'avons nullement besoin de nous précipiter, et des rappels seront précieux. (Il fit volte-face, le visage rayonnant, comme si la lune s'était levée dans le ciel sud derrière les fenêtres de son jardin.) Tout dans votre passé humain sera modifié au moment de votre transformation. Pas perdu, mais rendu lointain, comme s'il appartenait à quelqu'un d'autre, comme une histoire qu'on vous aurait racontée dans votre jeunesse. Sans une certaine atténuation, un changement d'esprit aussi draconien serait effrayant, je pense, et je ne voudrais pas que vous ayez l'impression que je vous ai volé votre vie. J'ai donc permis à ces dernières ancres physiques

de rester jusqu'à ce que vous puissiez les relâcher vous-même, avec les souvenirs pénibles qu'elles représentent.

Dieux ayez pitié, il était fier de son plan. Il me faisait une « bonté ». Je respirai un peu plus facilement et, derrière mes bras croisés, malaxai la douleur enfouie profondément dans mon flanc sous l'« imperfection ». Un plan fragile m'était venu à l'esprit depuis mon retour des gamarandes quelques heures plus tôt. Un pari épouvantable, aux enjeux inestimables. Et je ne pourrais pas compter sur moi pour agir comme il faudrait ; l'idée même me donnait la nausée.

— D'accord, décidai-je. Je veux juste en avoir fini avec cette affaire.

Laissez-moi les rappels. Je préférerais ne pas être entraîné dans des projets stupides comme ce dernier… dieux, leurs plans empreints d'ignorance, insensés ! Tout ce qu'il aurait fallu pour éviter ce désastre, c'était qu'Aleksander confie son plan à l'intermédiaire que j'avais choisi. Quelle stupidité arrogante. Je pensais qu'il avait compris.

— Vous êtes un outil dont ils se servent à leurs propres fins, dit Nyel. Quel ami force son camarade à violer sa conscience ?

La nuit se posa sur la montagne, tandis que les nuages du jour étaient dispersés par le vent du nord. Le temps

qui se dégageait laissait l'air froid, et les étoiles qui surgissaient du ciel en train de s'assombrir avaient une clarté acérée comme du verre. Alors que Nyel convoquait Kasparian pour qu'il nous envoie dans le monde des rêves, je fis les cent pas, incapable de rester en place, étant reconnaissant que le Madonaï soit occupé, car cela permettait à mes pensées de se concentrer sur mon rêveur, et sur ce que j'allais dire.

Je n'eus pas le temps de composer la moitié des mots dont j'avais besoin que Nyel revint, Kasparian dans son sillage. L'antipathie du Madonaï bâti comme un taureau brûlait sans faiblir tandis qu'il arrangeait les chaises autour de la table de jeu. Les révélations de

Verdonne avaient expliqué la haine et la jalousie de Kasparian. Quelle amertume de voir votre maître accorder ses dons à votre geôlier… à un être qui n'est pas né madonaï… au fils qui n'avait pas aimé son père aussi bien que l'attelé, qui avait tout abandonné pour partager l'exil de son maître. Comme le destin devait paraître injuste à un tel être.

Kasparian alluma une bougie tandis que nous nous installions autour de la table. Une araignée rampa vers le haut du pilier de cire. Nyel, le visage fervent, avait l'enchantement prêt sur la langue, et avant que la première goutte de cire se soit affalée le long de la bougie, engloutissant l'araignée qui se débattait,

je flottais au-dessus de la mer des rêves.

Elle sommeillait seulement. La trace de son rêve était si faible, et si vite passée, que je faillis la rater. Mais un enchantement explosif m'avait possédé depuis l'instant où Nyel m'avait touché, et je n'aurais pas manqué de prendre la voie de mon désir, son rêve eût-il été long comme la vie d'un flocon de neige dans le désert à midi.

— Seyonne ! (Élinor s'adossa au citronnier, le sommeil brusquement chassé de ses yeux noirs.) Que faites-vous ici ?

Elle avait l'air surprise, mais pas effrayée, ce qui exprimait tout ce qu'il fallait sur son courage. Se réveiller d'un petit somme de l'après-midi et voir un

homme debout au-dessus de vous, vêtu seulement d'un baudrier et de lumière criarde, ne pouvait être que déconcertant, surtout quand la dernière chose que vous aviez entendue sur lui était qu'il avait fait tomber un édifice pour écraser la tête de votre frère adoptif. Malheureusement, je n'allais pas apaiser son esprit cet après-midi.

— Je suis venu pour mon fils. Il est temps qu'il vive avec moi.

J'aurais aussi bien pu la frapper. Elle se leva d'un bond, le visage rouge, toute incertitude écartée.

— Vous m'avez donné votre parole !

— Les choses changent, déclarai-

je.

— Vous avez dit que vous endureriez n'importe quoi pour garder Évan en sécurité, aimé et heureux, protesta-t-elle. Je vous ai cru.

— Et c'est ce que je vais faire. Où est-il ?

— Regardez-vous, Seyonne ! Vous allez l'effrayer. Vous nous effrayez tous à présent.

— Doutez-vous de moi, vous aussi, Maîtresse ? Que dois-je accomplir de plus pour faire mes preuves ? (Nous nous tenions face à face sur la pente raide, aride, qui surplombait le village rudimentaire de tentes où j'avais rendu visite la dernière fois à mon enfant. L'inclinaison du soleil était basse, le

monde strié et éclaboussé d'une lumière rouge-or que personne ne prendrait pour de l'obscurité.) Je ne discuterai pas de cela. Il est temps qu'Évan me découvre et apprenne sa place légitime dans le monde.

Sa mâchoire gracieuse se durcit.

— Et qu'apprendrait-il ? Nous ne savons même plus ce que vous êtes. Même le prince craint que vous n'ayez changé en quelque chose d'autre. Comment puis-je remettre Évan entre les mains d'un être qui… ?

— Évan est *mon* enfant. Il devrait être avec moi, pas en train de courir à travers le désert avec une bande de misérables hors-la-loi,

au milieu d'une guerre humaine. Avec vos stupidités et votre ignorance, vous serez tous morts dans l'année. (Je rassemblai un vent pour gonfler mes ailes et fis un pas vers la grande femme.) Ne doutez pas de mon intention, et ne me mettez pas à l'épreuve. Souvenez-vous de Parassa.

Sa rougeur hardie avait pâli, mais elle ne recula pas et ne se ratatina pas non plus sous mon regard furieux.

— Aucun de nous n'oubliera Parassa. N'est-ce pas à Parassa que votre sang aveugle a tué mon frère Farrol – un homme qui vous appelait son ami –, et a estropié Gorrid – un homme d'honneur et de foi qui a sacrifié sa vengeance personnelle pour servir votre

prince ? Où sept des hommes de Kiril sont tombés de votre main, parce que vous ne vous abaisseriez pas à parler à l'Aveddi ? Qu'est-ce qui vous fait penser que vous êtes digne de vous occuper d'un enfant ?

C'était vrai. Entièrement vrai. Ses accusations cinglaient comme la queue d'un fouet. Et, à présent, j'allais violer le seul serment que j'avais pensé inviolable. J'allais mettre mon enfant en danger. Mais je connaissais mes amis, et rien d'autre ne les ferait croire…

— Dites-moi où il est, ou je brûlerai chaque tente de ce campement pour le trouver. (Ma voix tonitrua à travers l'air poussiéreux, menaçant de

fissurer les rochers et de fendre les arbres.) Je tordrai le cou de vos gens, un par un, si vous essayez de me le cacher.

— Feux du ciel !

Au moins, elle commençait à le croire.

Je donnai de larges coups d'ailes et m'envolai, tournoyant autour d'elle comme un vautour au-dessus d'une charogne, criant pour que tous ceux du village en dessous m'entendent.

— Où est mon fils ?

— D'accord, je vais vous le faire voir.

Elle descendit prudemment la pente, trébuchant à quelques reprises dans sa précipitation. Cependant, elle n'arrêta pas de réfléchir.

— Vous allez l'emmener à Kir'Navarrin ? me lança-t-elle d'en bas.

— C'est son pays. Son droit.

— Vous aurez besoin de quelqu'un pour s'occuper de lui. Il est si petit…

— Je peux conjurer des domestiques pour veiller à ses besoins.

Je donnai de nouveau de larges coups d'ailes, faisant tourbillonner la poussière autour d'elle.

— Conjurer des domestiques… (Elle me regarda en plissant les yeux, comme pour essayer de voir à travers ma peau, puis elle secoua la tête.) Ne comprenez-vous pas ? Il a peur des étrangers. C'est courant pour les enfants de son âge. Vous ne pouvez pas…

— Il apprendra.

Elle glissa sur une plaque de roc branlant et faillit perdre l'équilibre. La respiration haletante, elle s'immobilisa un moment pour tester ses appuis et scruter la pente afin de trouver une route plus sûre. Les gens du campement avaient commencé à se rassembler, s'abritant les yeux des derniers rayons du soleil et nous regardant d'en bas.

— Quoi que vous soyez devenu, vous ne pouvez pas être assez cruel pour emporter un enfant loin de tous ceux, et de tout ce qu'il ait jamais connu.

— Ne me dites pas ce que je peux et ne peux pas faire ! Suis-je encore esclave ? Tout le monde essaie de fixer

mon cap, en me disant : « faites ceci, faites cela, retenez-vous, faites attention, vous devez, vous ne devez pas ». Mais les choses vont changer maintenant. J'ai trouvé mon vrai foyer, ma vraie forme. J'ai hérité d'un pouvoir tel que vous ne pouvez l'imaginer, et serai à peine dans la fleur de l'âge longtemps après que vous et ces créatures humaines serez poussière. Je souhaite que mon fils reçoive l'héritage de mon père. Et j'*éloignerai* le garçon du danger. Maudite soit votre insolente…

— Et n'y a-t-il pas de dangers dans votre nouveau royaume ?

Elle interrompit mon beuglement, le regard inébranlable.

Une flèche de peur perça mon

esprit, comme décochée droit des yeux d'Élinor. *Attention. Attention.* J'avais prévu d'énoncer ces choses – pour l'obliger à me craindre. Mais le pouvoir gonflait mes épaules, ma poitrine et mes reins, déployait mes ailes, menaçant de me détourner de mon but. J'étais prêt à m'en prendre à elle d'une façon que je n'avais jamais prévue.

Brutalement, je me forçai à me concentrer. Je ne serais changé qu'à mon retour auprès de Nyel, lorsque mon rêveur dormirait de nouveau. *Tiens-t'en au plan. Nyel regarde…*

— Je ne suis pas déraisonnable. Vous pouvez envoyer une personne avec lui.

À moins que je puisse faire fonctionner ce plan, mon enfant n'était en sécurité nulle part.

Je montai en flèche avant qu'elle puisse répondre, et volai vers le village. Alors qu'Élinor effectuait en courant la dernière descente, je roulai mes ailes et atterris sur la route poussiéreuse à quelques centaines de pas de la foule qui s'assemblait. Je croisai les bras et lui tournai le dos.

Derrière moi, des pas traînants et des chuchotements bas cédèrent la place à une marche ferme et à une voix familière.

— Parle-moi, Seyonne.

Les pas d'Aleksander

s'immobilisèrent à une distance considérable.

Je gardai les yeux sur Élinor et ne dis rien. Ce ne fut que quelques instants plus tard, lorsque la femme descendit en courant la route pour le rejoindre, hors d'haleine, que je me tournai vers le prince. La foule s'était écartée pour le laisser passer, et il se comportait comme un roi confrontant un messager d'un royaume inconnu. Feyd était debout derrière lui, la tête baissée, là où je ne pouvais pas voir son visage. Le jeune Suzaini avait-il honte que je sois venu auprès de quelqu'un d'autre, ou dissimulait-il son soulagement ? Près du prince se tenait Blaise, le visage de marbre, qui portait mon fils. Évan me

regardait avec curiosité, un doigt dans la bouche, en se cramponnant à l'Ezzarien osseux.

Je me forçai à regarder Élinor.

— Qui accompagnera l'enfant ? repris-je comme s'il n'y avait pas cent nouveaux témoins de notre conversation.

Le regard d'Élinor passa de moi aux autres et revint à moi, des perles de sueur luisant sur le front.

— Seyonne est venu pour Évan, annonça-t-elle aux autres. Il veut emmener le garçon à l'abri à Kir'Navarrin. (Ses mots se déversèrent rapidement, coupant les protestations toutes prêtes d'Aleksander et de Blaise.) Il est… résolu…, il est donc inutile de

discuter. S'il vous plaît, ne faites pas d'histoires. Et quelqu'un doit les accompagner pour qu'Évan n'ait pas peur. Je vais y aller.

— Linnie, tu ne peux pas, protesta Blaise, ravalant sa fureur. Tu as entendu Fiona nous parler de sa maladie. Tu ne survivrais pas plus de quelques mois.

— Nous y ferons face quand cela arrivera, dit-elle.

— Je vais y aller, décida Blaise. Le garçon est à l'aise avec moi, et je peux…

Élinor secoua la tête.

— On a besoin de toi ici ; l'Aveddi compte sur toi, et l'avenir de l'empire est plus important que n'importe lequel d'entre nous. De plus, Seyonne m'a

chargée de la garde d'Évan. Je n'abandonnerai pas mon enfant.

— Comme vous voudrez. (J'adressai un signe de tête à Élinor comme si les autres n'avaient pas parlé.) Faites tous les préparatifs dont vous avez besoin. Je requerrai que votre frère vous escorte pour franchir la porte de Dasiet Homol jusqu'à la tour dans le bois de gamarandes. Une fois là-bas, il ouvrira le chemin comme Fiona l'a décrit, mais seuls vous et l'enfant poursuivrez jusqu'à la pièce au sommet de la tour. Soyez prévenue que je ne permettrai aucun écart par rapport à mes ordres. Dans la pièce de la tour, vous n'aurez qu'à demander l'admission à la

forteresse, et vous traverserez. Est-ce clair ? (Élinor acquiesça de la tête, et je poursuivis.) C'est pour la sécurité de l'enfant. Pour son avenir. Les pères doivent faire le nécessaire pour leurs fils, et les fils doivent connaître leurs pères et se souvenir d'eux.

— Linnie…

La supplication de Blaise fut vaine. Élinor l'embrassa et dit qu'il devait s'occuper des chevaux et de l'eau tandis qu'elle rassemblait les affaires d'Évan.

Je m'éloignai de la foule pour patienter, ne faisant délibérément pas attention à elle de nouveau. Son hostilité était comme un vent glacial, et je sentais les mouvements de mains furtifs vers des poignards et des épées. Lorsque la

première botte bougea dans ma direction, je fis volte-face et grondai, gonflant mes ailes et lançant du feu de mes doigts.

— Éloignez-vous de là, lança un ordre tranquille. Vous n'avez pas assez de compétences pour l'affronter.

Lorsque la foule se retira, je me détournai de nouveau, regardant la lune monter du flanc oriental de la vallée. Bientôt, seul Aleksander se tint derrière moi ; je sentais ses yeux brûlants sur mon dos.

— Parle-moi, Seyonne. Ou dois-je t'appeler par quelque autre nom ? Où est mon ami… mon frère… l'homme qui m'a sauvé la vie et l'âme, et m'a appris

comment m'en servir ? Il y a des choses que j'aimerais bien lui dire, des nouvelles qu'il serait content de partager.

Je me fis de marbre… ou m'en approchai autant qu'un métamorphe ose aller.

— Je dois savoir si mon ami a l'intention de revenir, car j'ai grandement besoin de son aide et de sa sagesse. Mais seulement des siennes. (Des pas l'amenèrent plus près.) Je comprends ce qui s'est passé à Parassa. Tout le monde comprend – même Blaise. Saint Athos, Seyonne, je ne te reproche rien que je ne me reproche à moi-même. Plus sont vivants grâce à toi que morts à cause de toi. Mais cela ne peut se

reproduire. S'il te plaît, fais-moi savoir que tu m'entends.

Mais je ne me tournai pas et ne parlai pas, et, au bout d'un moment, il s'éloigna.

En moins d'une demi-heure, Blaise amena les chevaux. Tandis que d'autres chargeaient des paquets et des gourdes d'eau sur les selles, Aleksander se tenait sur le côté. Bientôt Élinor vint auprès de moi, portant mon fils aux yeux écarquillés dans les bras.

— N'y a-t-il rien que je puisse faire pour vous convaincre d'attendre un peu ? demanda-t-elle. Jusqu'à ce qu'il soit un peu plus vieux et puisse comprendre ce qui se passe ?

— Seulement si vous pouvez m'assurer que cette guerre se termine aujourd'hui. (Je m'interrompis un instant, lui jetant un regard menaçant.) Je pensais que non. (Je m'assurai que ma voix puisse être entendue par tous.) Vous pouvez informer qui cela intéresse que, comme il ne peut faire confiance à mon jugement, je ne sers plus votre Aveddi, mais seulement mes propres buts. Vous avez raison : je ne suis pas comme je l'étais. Mais je n'abandonnerai pas ce monde au chaos et à la confusion. Je continuerai à aider dans ce conflit comme je l'ai promis, et j'exigerai que tous les accords et contrats avec moi soient respectés de

façon similaire. Les humains sont connus pour trahir la confiance. Je porte encore deux cicatrices qui me le rappellent à toute heure.

J'indiquai du doigt les deux qui restaient.

Je crus sentir un changement en Aleksander… un souffle retenu… un dos qui se raidissait… une certitude grave. Mais je ne le regardais pas, je ne pouvais donc en être certain. *Confiance*.

Je volai haut, regardant Élinor et Blaise avoir une dernière conversation hâtive avec Aleksander, faire des adieux précipités au reste de l'assemblée et partir à cheval à travers le désert, au clair de lune, leurs formes se brouillant de temps à autre lorsque Blaise

pratiquait sa magie. Élinor se penchait en avant sur la selle comme si elle partait au combat, le vent saisissant des boucles de sa longue chevelure et les fouettant à travers son visage. Évan chevauchait devant Blaise, dont le corps faisait un bouclier autour de l'enfant somnolent. Lorsque le coucher de la lune fut proche, les chevaux las grimpèrent péniblement la colline jusqu'à la place des Piliers, les rangées jumelles de pierre blanche qui étiraient des ombres lunaires dans l'herbe. Blaise fit un petit feu. Lorsque son frère commença le travail pour ouvrir la porte, Élinor enveloppa Évan dans une couverture et le tint sur ses genoux, le berçant

lentement. Je m'assis en haut d'un pilier éloigné et les regardai, tissant un enchantement de somnolence et le jetant sur la femme.

Mon choix était fait pour la sécurité d'Évan. Pour eux tous, me disais-je, même si la sueur froide qui dégoulinait le long de mon échine parlait de doute. Pour qu'Évan soit en sûreté, je devais le mettre en danger, me fiant à Élinor pour le protéger et le réconforter durant tout ce qui pourrait se passer. Mais j'avais eu tort tant de fois, avais si cruellement mal jugé, et mon envie irrésistible était si grande que mon jugement pouvait bien être brouillé. Ces graines que je plantais pouvaient être les noyaux mêmes de la destruction. Les prophéties qui avaient

façonné l'histoire de mon peuple avaient décrit une fin épouvantable. Un carré de pierre d'une mosaïque dépeignait un avenir possible de mes actes comme une noirceur uniforme, et toucher ce carré, de la taille d'une paume, était ressentir le désespoir du monde. Mais je me cramponnais aux paroles de Gaspar. « Vous devez marcher sur la voie que vous avez choisie. Pour que la lumière triomphe, il doit y avoir des ténèbres. » Les divagations d'un vieillard étaient mon espérance. Pas mon bras maniant l'épée, pas mes sens, pas mes intuitions, mon intelligence ni mon expérience. Rien qu'une vision née dans le désert, le courage d'une femme, et la force et la

loyauté d'un prince.

Élinor commença à piquer du nez. J'inspirai l'air propre, doux, du monde humain et, tandis que la femme s'installait près de son enfant pour dormir, je me détournai et étreignis les ténèbres de mon rêve.

Que doit ressentir le rivage, lorsque la marée de l'océan se retire ? Le retrait de la vie grouillante. L'apaisement de l'activité incessante. Le nettoyage à fond des rives, alors que seuls des morceaux d'épaves et de détritus restent pour être flétris par le soleil ou grattés par les oiseaux. La suppression d'un poids lourd, et l'essence de sable et de roc laissée à découvert pour lézarder dans la chaleur

du jour. Une simplicité magnifique. C'est ce que je ressentis lorsque je me levai de la table de jeu de Nyel, n'étant désormais plus humain.

Je tendis les bras et les examinai. *Les deux mains présentes, des avant-bras sillonnés de tendons, des coudes, de larges épaules*... rien qui perturbe l'œil. Et rien non plus qui limite une plus ample inspection, car je me tenais à mi-chemin entre le feu et la fenêtre du jardin, dévêtu à part mon baudrier. Dehors, il neigeait. *Des jambes entières et bien formées.* Je n'avais pas mon flamboiement doré dans ce royaume. *Un torse. Peu de poils*... Je n'en avais jamais eu beaucoup. *La ligne blanche*

nouée, juste sous les côtes, sur mon flanc droit, parle d'infidélité, de méfiance, de trahison, d'ignorance. Un ventre. Des parties. Oui, toujours mâle aussi, toutes les composantes intactes. Des ailes... Il y eut un frisson dans mes entrailles quand je les sentis étroitement roulées contre mon dos. Allais-je être ailé pour toujours ? Rien n'avait été oublié. Je touchai le côté gauche de mon visage… *De la brutalité, de la cruauté, du désespoir.* Ces cicatrices étaient comme des gouttes d'acide touchant une peau satisfaite. Je m'en débarrasserais dès que je saurais comment. Et je savais… par toute la sagesse du monde, j'en savais tant déjà, à présent que la marée de douleur et de laideur s'était

éloignée et m'avait laissé madonaï.

D'autres yeux m'examinaient. De jeunes yeux âgés, remplis d'exultation. Le vieillard se tenait à côté de la fenêtre givrée, son visage reflétant le feu de l'âtre. Pas encore souriant, car il y avait toujours le don final à effectuer, une fois qu'il serait sûr de moi. Ses cheveux semblaient plus gris, et son maigre visage sec et mou, comme si la chair robuste sous sa peau s'était déjà changée en poussière.

J'écartai grands les bras et fléchis le genou.

— Mon Seigneur Père, je suis comme vous m'avez fait. Apprenez-moi comme vous voudrez. Vous

connaissez ma faim.

Nous ne pouvions plus conserver de secrets du cœur. Sa joie et son triomphe étaient aussi exposés à ma vue que mes propres désirs lui étaient mis à nu. J'étais pourtant dans l'état le plus vulnérable des deux. J'étais une œuvre d'art nouvellement créée à partir d'un original difforme, et l'artiste conservait encore le contrôle sur mon façonnement. D'ailleurs, tandis qu'il traversait les tapis à motifs vert foncé et rouge, ses yeux de minuit rivés aux miens, je sentais son haleine souffler sur le feu en moi, entretenant la flamme chauffée à blanc qui décapait mon âme et ma mémoire, me lavant des impuretés de ma naissance hybride. J'avais une soif

dévorante de combustible que lui seul pouvait donner, le pouvoir qui transformerait cette flamme en holocauste. Je ne réfléchissais pas à ce qui se détruisait, seulement à la magnificence qui resterait.

Il y eut un fort craquement derrière moi. Kasparian avait cassé d'un coup sec un bout de bois aussi épais que mon poignet et l'avait jeté au feu de l'âtre. Il saisit un autre morceau dans le panier, puis tira son couteau et se mit à retirer de longues lamelles de bois du bâton sec avec autant de facilité que s'il tranchait un gâteau. Les éclats tombaient en tas sur les tuiles couleur argile de l'âtre, à ses pieds.

Les yeux de mon père ne me quittaient jamais, et les miens ne s'écartaient pas longtemps de son visage non plus, même si l'image du couteau avide de Kasparian s'étendait à présent sur mon esprit comme un couvre-lit fin, une distraction. Mon propre poignard, rengainé dans du cuir finement ciselé, était lourd contre mon flanc nu. Il était ironique que l'interruption de Kasparian doive me le rappeler. Le dévoué Madonaï serait horrifié.

— Vous avez donc enfin répondu à votre propre question, dit mon père. Lorsque je vous ai découvert parmi les ombres, dans un exil si amer, j'ai voulu vous révéler alors votre véritable

identité. Mais vous étiez si en colère – à juste titre –, et aviez si peu de souvenirs de votre héritage. Pas assez pour bâtir dessus.

— Et je refusais de rêver à Kir'Vagonoth, opinai-je en cherchant à reprendre assez de souffle pour parler sous son attention étouffante. Je détestais revêtir de la chair, et vous n'aviez donc aucun moyen de me parler.

— Peu importe. J'étais si fier de votre force et de votre grâce. Et vous avez alors trouvé l'autre, votre partenaire humain, celui qui vous correspondait à tous égards. Comme les pouvoirs de l'univers nous ont bénis, mon fils, après un si long martyre, en nous envoyant ce bon Gardien pour nous

sauver tous deux. Lorsque j'ai appris que vous prévoyiez de vous unir à lui, j'ai décidé de faire tout mon possible pour vous amener ici, en vous donnant un indice sur votre place légitime dans le monde. Vous deviez comprendre que je ne vous gardais pas rancune. Loin de là. Je voulais tout vous donner. (Mon père posa la main sur ma joue, laissant chaque nerf, chaque muscle, chaque fibre de mon corps éveillés et frémissants, comme si la lame d'un couteau avait tracé leur forme.) Malgré tout, je ne pouvais me laisser croire que vous m'oublieriez, et j'ai donc tendu ces pièges et collets mesquins. Vous avez vu plus clair que moi. Et maintenant votre

confiance me rend humble. Amener cet enfant de votre corps vivre ici… (Il retira la main et je me penchai en avant, essayant de maintenir le contact. Mais il croisa les bras sur sa poitrine à chemise verte, et ne sembla pas s'en rendre compte.) Et nous arrivons donc à l'apogée. Vous êtes un vaisseau prêt à recevoir un cadeau qui ne ressemble à aucun donné depuis…

— Je vous en prie, Père.

Je pouvais tout juste entendre ses mots à cause de ma faim déchaînée. Sans son pouvoir pour compléter le mien, j'étais à peine plus qu'une enveloppe flétrie, inachevée, non viable, une aberration, née non de la nature mais d'un sortilège.

Il rit et ouvrit les bras, déployant grand sa cape, comme s'il avait ses propres ailes, transformé en cet instant en ce jeune dieu qui m'avait engendré.

— Ouvrez votre cœur, Valdis mon fils, et recevez ce qu'il vous faut de moi.

La vue de sa large poitrine, exposée et vulnérable, mena ma main au manche de mon poignard. Quelque part au-delà de la folie tumultueuse de mon désir se trouvait la certitude que c'était un moment qui ne reviendrait plus, un moment de sécurité, de nécessité, de devoir. Mais je ne pouvais pas le tuer. L'être nommé Kérouan avait été un jour beau et saint, et même à présent il ne me voulait que du bien. C'était mon père. Je

l'aimais et ne pouvais envisager aucune exigence de devoir qui lui fasse du mal. Une voix qui s'éteignait en moi confirma cette résolution, soutenant que violer cette conviction serait ma route la plus sûre vers la corruption et la folie. *Confiance*, disait la voix. *Tout se ramène à la confiance.* Et je laissai donc le moment passer, et tombai dans une mer bleu-noir. Le Dieu Sans-Nom m'étreignit, et je fus rempli.

Chapitre 42

— Il y a trois personnes arrivées dans le jardin, annonça la servante conjurée, une femme au visage quelconque qui semblait risquer de se dissoudre dans le vent de tempête qui balayait les remparts du château. Ils disent être ici sur votre ordre, seigneur Valdis, même s'ils ne font pas référence à vous par votre vrai nom.

Je m'interrompis à mi-étirement. Mes épaules étaient raides après trois jours de mauvais temps hivernal et, même si je n'avais aucune intention de

m'envoler dans le vent hurlant et la neige fondue, j'étais venu sur les hauteurs dégagées, où je pouvais déployer mes ailes et les fléchir correctement. Je pouvais façonner mes ailes à volonté, et n'avais donc aucune raison de les garder tout le temps, mais je me sentais perturbé, à l'étroit, incomplet lorsque je m'en privais trop longtemps. Les ailes étaient l'expression externe de mon pouvoir, le premier sortilège que je pouvais initier de moi-même.

— Trois ? (Cela n'allait pas.) J'ai ordonné qu'une femme et un garçon passent le portail de la tour.

— En fait, Monseigneur, ce sont une femme, un enfant mâle et un homme

qui prétend être leur protecteur. Maître Kasparian dit que l'homme, comme l'enfant, porte un être véritable en lui.

Blaise. Le nom vint tout de suite. L'un des rekkonarre. Un homme bon, mais désobéissant. Je n'avais que faire de lui ici ; il ne pensait pas que mon enfant m'appartenait.

— Amenez la femme et le garçon aux quartiers que j'ai fait préparer. Installez-les confortablement, avec de la nourriture et des vêtements secs, et menez-les au bureau de mon père dans une heure. L'homme peut rester dans le jardin et geler, ou rentrer de la manière dont il est venu, comme bon lui semble. Il n'a pas le droit de se métamorphoser

ici, ni d'aller au-delà du jardin. Faites-y veiller Kasparian.

Il connaissait mes ordres. Il était censé empêcher l'ingérence des humains que je connaissais, mais ne pas leur faire de mal. Une fois que je pourrais disposer de mon propre pouvoir en ce monde, je repenserais la prison, ses barrières et ses occupants. Et ce moment viendrait très bientôt. Il n'y avait que trois jours que mon père m'avait transféré son pouvoir, et je pouvais déjà le sentir gonflé comme un torrent alimenté par les neiges au printemps.

Pour le moment, les sortilèges d'entrave, que j'avais créés il y a si longtemps, me laissaient incapable d'initier tout enchantement madonaï, à

part le façonnement de mon propre corps. Je dépendais moi aussi de Kasparian. Mais, contrairement à mon père, je pouvais agir fort à ma guise, une fois la première étincelle produite, même par un esprit aussi peu aiguisé que l'attelé de mon père. Seul franchir le mur était impossible. Je pouvais façonner et manier n'importe quel sortilège que mon père pouvait m'enseigner, une fois que Kasparian lui avait donné vie, et j'étais certain de contrôler le mur lui-même, dès que ma force se serait suffisamment accrue. J'avais tout mon temps. Je *serais* libéré de ce confinement.

Quant à mon père… je n'étais pas

sûr de ce que j'allais faire à son sujet. Il était encore fou. Les humains et les rekkonarre l'avaient craint à juste titre toutes ces années. Je comprenais son pouvoir, ses actes et son raisonnement – et le défaut qui l'avait mis en pièces. Il avait fait de son mieux pour me guérir de cette faiblesse, non pour que je puisse exécuter son massacre, comme je l'avais si sottement craint, mais pour me permettre de me faire des opinions raisonnées, sans devenir fou. Débarrassé des compassions et confusions humaines, je serais capable de régler des problèmes que seul un Madonaï avait le pouvoir d'aborder. Le temps dirait comment il s'en était sorti.

Je terminai mes étirements,

regardant les cristaux de glace se former sur les bords d'attaque de mes ailes, satisfait de constater que même les membranes sensibles n'étaient pas gênées par le froid. Au moment où je commençais à descendre les escaliers de la tour en direction de mes appartements, un grand cri perçant éclata derrière les remparts. Revenant sur mes pas, et regardant attentivement par-dessus le mur, je vis un grand oiseau marron et blanc se démener pour voler vers la forteresse depuis le jardin. Ses vaillants efforts étaient voués à l'échec. Outre l'assaut constant du vent, l'oiseau était pris par une corde de lumière, lancée de la main de Kasparian. Plus

l'oiseau luttait, plus le nœud coulant se resserrait autour de son cou.

— Je vous ai dit que vous n'aviez pas le droit de vous approcher du château, sous quelque forme que ce soit, hurla Kasparian par-dessus les rafales du vent et les criaillements indignés de l'oiseau.

Avec quelques claquements de corde, il fit revenir l'oiseau au sol, où il reprit rapidement la forme d'un homme débraillé, agenouillé, étreignant son cou et haletant sévèrement.

Je m'élevai d'un bond et sautai sur le merlon.

— Nous devons peut-être illustrer quelles sont les pénalités pour désobéissance, lançai-je d'en haut à

Kasparian alors que mes ailes se gonflaient et que ma cape claquait et ondulait. Attachez-le à un piquet dans le jardin jusqu'à demain minuit.

L'homme Blaise me regarda bouche bée, stupidement, m'élancer des remparts et descendre en spirale, sur le vent de la tempête, pour me tenir au-dessus de lui.

— Je n'ai aucune envie de vous faire de mal, dis-je à l'homme agenouillé, touchant la main de Kasparian et jetant le sort qui empêcherait le rekkonarre captif de se métamorphoser tout le lendemain. (L'homme grogna un peu, comme si ses os sentaient l'entrave de mon sortilège.)

Mais on ne plaisante pas avec moi. Vous en informerez vos compagnons, à votre retour dans votre monde.

Blaise essaya de parler, mais Kasparian tira d'un coup sec sur la corde et le laissa en train de s'étouffer. Je m'envolai et montai en flèche. L'homme semblait très petit, alors que Kasparian l'emmenait de force.

Je retournai à l'escalier de la tour et à mes propres affaires, secouant l'humidité en faisant disparaître mes ailes. Une fois dans mes appartements, j'enfilai un pantalon gris, des bottes, une chemise ample de soie noire, et nouai mes cheveux en arrière avec un ruban de soie. Peu de temps après, je rejoignis mon père dans son bureau.

— Votre garçon est donc arrivé, dit mon père en se servant d'un doigt pour déplacer une pièce sur son jeu.

Il avait à peine bougé de sa chaise près du feu depuis mon changement, déclarant que les années pesaient lourd sur lui, à présent que son essence était si diminuée. Ne désirant pas sembler avide ni présomptueux, je n'avais pas insisté pour avoir une estimation plus claire de sa condition. Une paix indéniable avait calmé son humeur irritable, même si, effectivement, le transfert de pouvoir semblait l'avoir laissé vulnérable à son corps en déclin. Mais les fils qu'il projetait dans le monde et dans mon âme, encore à présent, n'étaient pas de

faibles volutes. Quiconque écarterait mon père du jeu du pouvoir avant qu'il ait rendu son dernier souffle regretterait son erreur de calcul.

— L'enfant vous connaît-il ? demanda-t-il.

— Pas davantage que je ne vous connaissais la première fois que je suis venu ici, dis-je. Mais cela changera. Le temps qu'il soit adulte, il ne se souviendra que de son vrai foyer et de sa vraie famille, si inhabituels soyons-nous.

Je m'inclinai légèrement et souris.

— Il faut que vous trouviez un moyen de calmer Kasparian, remarqua-t-il en gloussant. Il menace de marcher sur le petit sans remords, si le garçon se met

en travers de sa route.

— J'ai déjà parlé à Kasparian. Nous sommes parvenus à un accord.

En échange de sa tolérance, j'avais promis au Madonaï qu'il pourrait rester avec mon père, quelle que soit la façon dont je choisirais de contrôler Nyel à l'avenir.

Dans le vestibule résonnèrent des pas et des chuchotements. Un domestique tenait la porte, et par l'ouverture nous pouvions voir le garçon rester en arrière, se cramponnant à la jupe bleu foncé de la femme. Elle se pencha pour parler à l'enfant un moment, puis se redressa, le prit par la main et le conduisit dans le bureau. Ni l'un ni

l'autre ne manifestèrent de signe de peur en traversant la pièce. J'exprimai mon approbation d'un signe de tête à la femme. L'enfant regarda bouche bée, autour de lui, la pièce spacieuse avec ses lampes et ornements brillants, ses yeux noirs s'écarquillant à la vue des pièces de jeu noires et blanches, qui étincelaient à la lumière des lampes.

— Puis-je vous présenter mon fils Évan-diargh ? dis-je en m'inclinant d'abord vers mon père, puis vers mon fils. Une présentation convenable devra attendre jusqu'à ce que je le connaisse mieux moi-même.

L'enfant, qui ne nous prêtait aucune attention ni à l'un ni à l'autre, se dégagea de la main de la femme et

avança nonchalamment, s'immobilisant à mi-chemin entre la position de la femme, au centre de la pièce, et l'attrayante table de jeu. Il regarda mon père, évaluant, je suppose, s'il pouvait risquer de s'approcher de l'étranger pour gagner accès aux formes intrigantes si proches du vieillard.

— Tiens, mon garçon, dit Nyel en prenant l'un des petits guerriers arrondis sur le jeu et en le faisant rouler en travers du tapis jusqu'aux pieds du garçon.

L'enfant le saisit au sol, sourit timidement et s'approcha un peu plus de la table.

— Évan, appela doucement la

femme, et le garçon battit rapidement en retraite à son côté, se mettant un doigt dans la bouche en serrant fermement le guerrier d'ivoire.

— Et voici maîtresse Élinor, poursuivis-je, qui s'occupe de mon fils depuis sa naissance.

— L'une des rekkonarre, dit mon père. Mais à qui il manque son être véritable. Dommage.

— Et qui, et qu'êtes-vous pour vous permettre d'avoir pitié de ma naissance, monsieur ? demanda la femme.

Elle parlait plutôt hardiment pour une personne dont les mains étaient serrées en nœuds pâles le long de son corps.

— En ce lieu, on m'appelle Nyel, faute de mieux, répondit mon père avec un grand soupir. Les noms qu'on me donne dans le monde humain, vous les connaissez mieux que moi. Quant à *ce que* je suis, un vieil homme fatigué est la description la plus juste. Un être qui a vu son vœu le plus cher comblé, et est en train de décider quels moindres plaisirs savourer pendant ses jours déclinants. Vous avez à l'évidence rendu un bon service en élevant cet enfant, et n'avez donc nullement besoin de nous craindre, mon fils ou moi.

Nyel posa la main sur mon bras.

— Votre fils…

Le regard de la femme passa

brusquement de Nyel à moi.

— Le sujet est trop compliqué à expliquer, dis-je en serrant les mains derrière le dos. Et ne vous regarde en rien. Vos quartiers sont-ils adéquats ?

— Pour une prison, rétorqua-t-elle, sans doute enhardie par l'air doux de mon père.

Elle était d'autant plus insensée, si elle le sous-estimait.

— Vous n'êtes pas confinés à vos chambres, dis-je. Mon fils peut vagabonder où il veut dans le château et le parc, à l'exception seulement des appartements privés de mon père et de son compagnon, Kasparian. Kasparian a aussi une arène d'entraînement, juste en dessous de cette partie centrale de la

forteresse. L'arène est un endroit dangereux pour un enfant. J'ai ordonné à Kasparian de la verrouiller en permanence, mais il est de votre responsabilité d'empêcher le garçon de s'en approcher. Vous accompagnerez l'enfant comme il l'est nécessaire, pour l'instruire et vous occuper de lui. Vous ne trouverez pas de dangers ici, en dehors de ceux de toute maison avec des escaliers, des tours et des fenêtres – bien moins qu'où vous étiez. Moins que dans n'importe quelle demeure que je connaisse.

Elle refusait d'être intimidée.

— Néanmoins, vous ne pouvez nier que nous sommes confinés.

— *Vous* pouvez quitter Kir'Navarrin n'importe quand, Maîtresse.

Cela réduisit au silence son impudence pour le moment. Elle savait très bien qu'elle partirait seule.

Le garçon tirait sur les jupes de la femme en chuchotant :

— M'man. M'man. Pouvez-nous rentrer à la maison maintenant ?

La femme posa une main sur sa tête, le faisant taire.

— Je vous prie de nous excuser, mon bon monsieur, mais je devrais coucher Évan. Nous avons eu une longue route. Si vous voulez nous accompagner, Seyonne, je vais vous montrer comment

il aime être mis au lit. Si vous devez vous en occuper à l'avenir, vous feriez mieux d'apprendre.

Mon père gloussa de délice et se balança en arrière dans son fauteuil.

— En fait, mon fils, je pense que vous avez amené un esprit déterminé dans cette maison. Et je pensais que l'*enfant* serait le visiteur le plus intéressant que nous ayons vu en un millénaire. (Il nous fit à tous les trois un geste de la main.) Allez-y. Allez-y. Vraiment, mon garçon, vous devriez apprendre ce qu'elle a à enseigner. Lorsqu'elle tombera malade, mourra ou décidera que sa loyauté est envers ses semblables au lieu de ce garçon, nous ne souhaiterons pas que les habitudes de

l'enfant soient bouleversées.

Irrité par l'audace de la femme et par le fait que mon père l'encourageait, je m'inclinai sèchement devant lui et fis signe à la femme d'aller vers la porte.

Elle parla calmement, à voix basse, à l'enfant tandis que nous grimpions l'escalier incurvé, lui montrant les sculptures en forme d'oiseaux dans la cage d'escalier, lui disant de ne pas gratter la pièce de jeu sur le bois poli, et l'entraînant loin de la fontaine sur le palier avant qu'il tombe dedans. Ses paroles et actions étaient dirigées vers le garçon, mais elle n'arrêtait pas de me jeter de brefs coups d'œil, si bien que je fus tenté de voir si quelque grosseur

disgracieuse ne m'était pas apparue sur le front. Lorsqu'elle hésita au croisement de quatre couloirs, j'indiquai le chemin, et nous arrivâmes bientôt aux appartements de mon fils.

La pièce principale était spacieuse et offrait une belle vue sur les jardins. Des étagères recouvraient un mur, pleines de maquettes de bateaux et de ballons, de livres, de papier et de bâtons de charbon avec lesquels dessiner. Sous les larges fenêtres à battants se trouvait un coffre à habits rempli de chemises, pantalons, sous-vêtements et bottes de la bonne taille, neufs. Une domestique conjurée présentait un dîner de viande froide, de pommes et de pain grillé sur une petite table basse. Tandis que je les

regardais debout dans l'embrasure de la porte, maîtresse Élinor s'assit sur la carpette près du feu et aida le garçon à se changer pour mettre une chemise de nuit usée, tirée d'un paquetage de voyage. J'envisageai de partir. Je n'avais aucun intérêt pour les rituels du coucher ; les domestiques pouvaient apprendre de telles choses et les effectuer lorsque la bonne d'enfants était décédée ou partie. Pourtant je restai à écouter et regarder.

— … Mais c'est ta nouvelle maison…, dit la femme, quand l'enfant sauta soudain de ses genoux et essaya, avec des petits coups et des poussées, de la faire lever, exigeant de rentrer

chez lui… et c'est une très jolie maison, avec beaucoup de nouvelles choses à voir. Tiens, dîne un peu. Il y a si longtemps que tu n'as pas mangé.

Elle mit le garçon sur ses genoux, le persuadant gentiment d'essayer une bouchée de volaille froide. Il secoua la tête, mais accepta un carré de pain grillé, observant la domestique faire le petit lit qui se trouvait contre un mur.

Une fois le lit préparé, la servante au visage quelconque ramassa plusieurs paquets enveloppés de tissu posés près de la porte d'entrée et montra du doigt une plus petite porte sur un côté.

— Je vais mettre vos affaires dans votre chambre, annonça-t-elle à Élinor.

— Laissez-les, s'il vous plaît. Je

vais rester ici.

— Votre chambre est à côté de celle-ci. Pas aussi grande, mais suffisante.

La servante était une création et une volonté de Kasparian, et donc, bien sûr, tout à fait inexpressive et stupide.

— Comme je l'ai dit, je vais dormir ici avec mon fils.

— Mais vous n'avez aucun lit ici pour dormir, et je ne vais pas bouger de meuble sans que maître Kasparian me le dise.

La femme humaine haussa les épaules et tourna son attention sur l'enfant, qui ramassait le pain grillé tombé. De toute évidence, le débat était

clos, même si la servante simplette, qui disparut par la porte avec les sacs de voyage, ne comprit pas qui avait gagné.

J'admirais la force chez une femme, même si j'avais trop d'expérience pour me fier à celle qui la possédait. Tandis que je traversais la pièce pour rejoindre la femme et le garçon près du feu, je frottai le rappel tenace sur mon flanc. Il fallait enseigner à cette femme à plier ; elle revendiquait mon fils comme le sien.

— Bonsoir, Évan. Puis-je me joindre à ton dîner ? demandai-je en m'inclinant légèrement devant lui.

L'enfant enfouit son visage dans la poitrine de la femme. Bien sûr, tout enfant craignait de nouvelles

circonstances et des visages inconnus. Je m'assis dans un fauteuil à quelques pas d'eux, pensant qu'il serait peut-être moins timide si je n'étais pas si grand. Prenant une pomme et un couteau sur la table, je coupai un fin morceau et l'offris au garçon.

— Je suis heureux que tu sois venu vivre avec moi, Évan. J'attends depuis très longtemps que nous soyons ensemble.

Très longtemps. Je regardai dans le passé pour revoir le cours de notre séparation, et fus horrifié par ce que je pouvais me remémorer à ce sujet – un héritage d'ignorance, de peur, d'injustice et de cruauté déchaînées. Je

me souvins d'une image de cette femme, les yeux baissés sur un homme infirme, qui avait été affreusement mutilé, et sur d'autres humains tailladés en déchets ensanglantés, et de son visage alors qu'elle me reprochait le carnage…

Le garçon m'arracha le bout de pomme de la main.

— Dis merci à… (La femme me regarda de la tête aux pieds.)… Comment devrait-il vous appeler ? Il pense toujours à Gordain comme à son p'pa.

Gordain. Un homme humain, même pas rekkonarre.

— Vous ne parlerez plus de Gordain à mon fils. Je ne voudrais pas qu'il porte le deuil d'un humain. Dans

une maison madonaï, on s'adresse au parent masculin en disant « Fyothe ». Le mot humain le plus proche serait « Papa ».

La femme acquiesça, faisant taire toute réplique, ainsi que les questions qui lui brûlaient si clairement la langue. Elle ne connaissait même pas le terme « madonaï ».

— Évan, dis « Merci, Papa ».

Le garçon se tortilla et murmura quelque chose d'approchant, puis enfouit son visage de nouveau, tout en se mettant à grignoter le bout de pomme. Je coupai un autre morceau.

— Je ne tolérerai pas que vous lui appreniez à me craindre.

Je m'assurai que mon ton n'ait rien d'effrayant pour le garçon.

— Seyonne… (La femme baissa la voix, jetant un coup d'œil oblique à la porte de la pièce voisine.)… nous devons parler en privé.

— À propos de… ?

Elle étudia mon visage avec soin, perplexe et hésitante, toute sa bravade dissipée.

— Donnez-moi un signe, Seyonne, chuchota-t-elle, implorant d'une manière pitoyablement humaine. Nous pensions… Le prince était sûr… Après ce que vous avez dit au sujet de promesses et de confiance…

La servante revint et se mit à

couvrir le feu pour la nuit. La femme jeta un coup d'œil au dos de la domestique et s'exprima d'un ton normal de nouveau, même si son visage n'avait pas perdu son air inquisiteur et inquiet.

— Votre comportement grave me surprend. Le prince Aleksander dit que vous êtes enclin à faire de mauvaises plaisanteries à des moments embarrassants comme ceux-ci.

Je ne pouvais comprendre son étrange attitude.

— Je trouve peu d'humour en quoi que ce soit d'humain, maîtresse Élinor. Mes expériences dans votre monde démentent tout penchant pour cela.

La servante ressortit. Je bondis de ma chaise, incapable de rester assis sans

bouger. Les commentaires de la femme me troublaient, comme si une étincelle avait jailli d'un feu trop proche et m'avait piqué le front entre les yeux. Je détestais cette sensation.

— Et n'abusez pas. Comme je vous l'ai déjà dit, je ne suis pas l'homme que ce prince connaît ; j'ai renoncé à cette partie de mon existence. Vous êtes une servante, qui restez ici grâce à mon indulgence, et je vous suggérerais de vous en souvenir. Vous devriez vous adresser à moi en disant maître Valdis.

Un certain éclat déserta le visage de la femme, comme lorsque le dernier vestige du disque solaire glisse derrière l'horizon, laissant la lumière réelle du

jour peu changée, mais sa qualité irrévocablement modifiée. Elle se mit à bercer le garçon lentement, posant la joue sur sa tête brune, tandis que les paupières lourdes d'Évan tombaient.

— Valdis, répéta-t-elle. Le nom du dieu ezzarien. Je pensais que vous dédaigniez le rôle de dieu.

— Les Ezzariens n'ont aucun concept de ce dont, ni de qui ils parlent.

— Alors dites-moi, maître Valdis, pourquoi est-il si important qu'Évan soit transféré ici maintenant, et si vite ? Nous nous sommes bien occupés de lui, l'avons gardé à l'abri du danger, aimé comme c'est le droit d'un enfant. La guerre s'est encore plus éloignée de notre village, et il n'y a donc aucune

menace immédiate envers sa sécurité. Vous avez eu peu de temps à passer avec lui dans le passé et, si vous continuez à participer à la guerre de l'Aveddi, il y a peu de chances que cela change. Que va-t-il arriver au monde humain, selon vous, pour que vous n'ayez plus confiance en nous pour protéger le garçon ?

Je jetai le couteau et les restes de pomme sur la table.

— Je souhaite que mon fils soit en sécurité. Je ne me rappelle pas exactement pourquoi j'ai ressenti la nécessité d'agir si vite.

— Vous ne vous rappelez plus ? (Sa tête se releva tout d'un coup.) Il y a

quatre jours, vous avez menacé de tuer deux cents personnes si je ne l'amenais pas ici sur-le-champ !

— Mais c'était avant.

— Avant quoi ?

La femme était un bourbier de questions impertinentes, mais je savais que la vie quotidienne serait plus facile si nous restions en bons termes, quoique convenables. Je lui répondis donc.

— Avant mon changement. Avant que je devienne entièrement madonaï.

Il aurait été plus facile d'expliquer, bien sûr, si j'avais eu les renseignements qu'elle voulait. Mais, comme pour tant d'éléments de mon existence abandonnée, la logique derrière mes actions était brumeuse.

— J'ai cru, de manière tout à fait pressante, que mon fils devrait être ici avec moi, mais je ne souviens pas de toute la chaîne de raisonnement qui a conduit à cette conviction. J'étais encore humain, alors. Le « raisonnement » humain est emmêlé de façon inextricable avec les émotions humaines, et des routes aussi alambiquées sont difficiles à retrouver, maintenant que mon corps, qui générait et soutenait ces émotions, a changé aussi radicalement.

— Votre corps a changé… pas humain…

Son expression abasourdie n'était qu'une autre question agaçante.

— Je suis maintenant madonaï,

comme mon père et Kasparian, même s'ils le sont de naissance et qu'on m'a fait un don… transformé. Les rekkonarre – vous et le reste de votre race – sont le produit de l'accouplement d'humains et de Madonaï il y a douze cents ans, une erreur cruelle qui a corrompu le monde. En moi, mon père a remédié à cette erreur. Voyez-vous, maintenant ?

— Je commence à comprendre. Et maintenant que vous êtes… changé… de cette façon, vous ne vous souvenez que de faits du passé – des événements, des décisions, des noms –, pas de ce que vous en ressentiez, ni pourquoi.

— Quoi qu'il y ait eu d'autre d'impliqué dans ma décision, je m'en souviendrai probablement plus tard. Non

que ce soit important. La place correcte de mon fils est avec moi, non dans quelque camp de guerre humain, à courir le risque de devenir esclave ou d'être mutilé, ou de connaître une mort cruelle, gaspillée, inutile – ces maudites épidémies humaines. Il sera élevé en tant que Madonaï, et quand le moment viendra je lui offrirai le cadeau que mon père m'a donné.

La femme serra les lèvres, caressa les cheveux de l'enfant, et le déplaça sur son épaule. Son regard ne quitta pas mon visage.

À présent que ses questions étaient, par bonheur, réduites au silence, je pris congé.

— L'enfant dort. Je le verrai dans la matinée.

Je sentis ses yeux encore rivés sur moi lorsque je franchis la porte.

N'aimant pas les confusions troubles que la femme soulevait, je revins aux remparts, façonnai mes ailes et bondis dans les airs. Malheureusement, lutter contre le vent de l'orage et les limites agaçantes du maudit mur ne fit pas taire la question de la femme idiote. Pourquoi avais-je amené le garçon ici si tôt et si vite ?

En fait, je lui avais fourni une partie de la réponse. Mon âme se révoltait à la pensée que mon fils risque un jour de porter des cicatrices comme

celles sur mon visage et mon flanc. Et le garçon était rekkonarre et, aurait donc besoin de passer du temps dans les deux mondes. Mais pas encore, alors pourquoi sa présence était-elle si urgente ?

Une seconde partie de la réponse était sûrement qu'amener Évan ici convaincrait mon père de mon intention de terminer mon changement. Et ç'avait été le cas. Mais une prison-forteresse abritant un Madonaï fou et ses deux compagnons n'était pas un choix rationnel pour élever un enfant. Jusqu'à ce que je puisse briser le mur et décider que faire au sujet de mon père, avoir l'enfant ici présentait ses propres dangers.

Ce qui signifiait qu'il y avait une troisième partie à la réponse, et celle-là, à ma grande frustration, au point que ma tête allait exploser, je ne pouvais m'en souvenir. Et je me tortillai donc et plongeai dans le vent, au-dessus de la montagne, laissant la tempête maltraiter mon corps et monopoliser mon attention.

Lorsque vint le matin, froid et couvert, je me baignai, m'habillai et résistai au désir de me rendre de suite à la chambre de mon fils. Il était encore à demi humain. Il devait être en train de dormir ou de prendre son petit déjeuner. J'avais besoin d'aller voyager en rêves, et je rejoignis donc Kasparian à la bibliothèque, la pièce que j'avais

choisie comme bureau. Mais le Madonaï renfrogné venait juste de s'asseoir à la table de travail, et de commencer son enchantement, lorsque je repoussai sa main et le congédiai.

— Nous ferons cela demain, dis-je. J'ai besoin de reconsidérer mes objectifs dans cette guerre.

Il ne s'était pas écoulé un quart d'heure que je regardais, d'une fenêtre de la tour, la femme et Évan sortir dans le jardin hivernal, emmitouflés dans des capes et des écharpes. L'enfant courait de mare en statue et en fontaine gelée, riant et taquinant, grimpant, se cachant et se sauvant. La femme était toujours là pour l'écarter des mares gelées, brosser la neige sur ses vêtements avant qu'elle

puisse fondre, l'aider à descendre lorsqu'il avait grimpé trop haut, rire avec lui quand il heurta le tronc d'un arbre et les couvrit tous deux de neige. Ils vagabondèrent bientôt plus loin dans le jardin, où je ne pouvais plus les voir. Avant que je puisse décider si je devais sortir et les rejoindre, j'entendis un hurlement plaintif terrifié.

Je traversai le château à toute allure, formant mes ailes et m'envolant dès l'instant où je fus dehors, en suivant le bruit jusqu'à sa source. La femme était debout sur un tertre enneigé, étreignant Évan en sanglots. Même si je ne voyais pas de sang, aucune blessure sur le garçon, aucun signe de membres

cassés, les joues de la femme étaient également striées de larmes. Je ne compris ce qui les bouleversait que lorsque j'atterris près d'eux. En bas d'une courte pente, l'homme Blaise était allongé sur une section plate de la pelouse, face vers le haut, les membres ligotés et tendus entre quatre piquets. Ses vêtements étaient raides de glace, ses cheveux et sourcils gelés, et il tremblait violemment. La corde de lumière encerclait toujours son cou, l'empêchant de parler.

— Il ne mourra pas, dis-je. Son châtiment ne dure que jusqu'à minuit. Il aura très froid, mais se souviendra peut-être qu'il faut obéir à mes ordres.

De la neige tombait à la dérive des

nuages chargés.

Serrant l'enfant sanglotant contre son épaule, la femme descendit lentement la pente, jusqu'à se tenir à seulement quelques pas du prisonnier.

— Comment pouvez-vous faire cela ? Blaise est votre ami. Il a aidé à vous sauver du désespoir. Il a aimé et s'est occupé de votre enfant…

— … et j'ai sauvé Blaise de la folie, et préservé sa vie un nombre incalculable de fois. Mais cela lui donne-t-il la permission de violer ma maison ? La gratitude pour des actions passées m'oblige-t-elle à lui laisser l'occasion d'enlever mon enfant ?

Pourquoi la raison était-elle si

étrangère à la pensée humaine ?

— Seyonne est vraiment mort alors, dit-elle en tournant son regard de l'homme tremblant vers moi. Ce changement qui a transformé votre corps a aussi détruit votre cœur.

— En effet, acquiesçai-je, regardant l'homme en bas et ne ressentant rien. Je crois que c'était le but.

Le temps empira toute cette journée. Je fis veiller Kasparian pour m'assurer que l'homme ne meure pas, ou ne perde pas un membre pour cause de gelure, et à minuit j'allai moi-même le libérer. La douleur dont il souffrait, quelle qu'elle soit, était probablement le résultat du rétablissement de la

circulation et de crampes dans les muscles. Mais la gêne était à l'évidence considérable, puisque des larmes brillaient dans ses yeux tandis qu'il me regardait le détacher. C'était fâcheux, mais nécessaire. Je lui donnai la main, et il se leva en trébuchant.

— Informez vos compagnons, dis-je.

Il acquiesça de la tête, appuya ses mains osseuses contre le mur noir et disparut.

Manifestement, l'incident servit suffisamment d'avertissement pour calmer la nature combative de la femme. Sa source de questions se tarit, et ses tentatives pour créer de la familiarité

entre nous cessèrent. Il ne resta que son observation continuelle pour m'irriter. Malheureusement, l'enfant était suffisamment tracassé par le souvenir du châtiment de Blaise pour ne vouloir ni quitter sa chambre, ni s'occuper avec quelqu'un d'autre qu'Élinor. Afin de faire face à cet éloignement avant qu'il dégénère en peur et de m'assurer que la femme ne l'encourageait pas, je passai la majeure partie des heures où Évan était éveillé avec eux deux, retardant encore une fois mon retour dans la guerre humaine.

Un jour durant, après la libération de Blaise, le garçon ne se livra à aucune activité, peu importe que j'aie fait fabriquer une série de pièces de jeu pour

lui, et quelques jeux magiques : un petit cheval de bois qui galopait partout dans ses appartements, et un voilier de la taille d'une paume qui volait dans les airs. Je fis rester la femme à l'écart tandis que je donnais sa nourriture au garçon, mais il refusa de manger. Au soir, je désertai leur compagnie, exaspéré. Mais, après un verre de vin et une heure à courir, je retrouvai mon sens des proportions. Dents de dieux, le garçon n'avait pas encore trois ans, et avait vu un proche dans une gêne considérable. Il n'avait pas peur de moi, seulement du mal qui était arrivé à son ami. Je regrimpai les escaliers, pensant lui souhaiter bonne nuit. Une voix calme

vint de la pièce, et je m'interrompis dans l'embrasure de la porte pour regarder et écouter.

— … Il portait son garçon sur les épaules, les matins radieux, et ils se promenaient dans les vertes forêts, par-dessus les vertes collines, et jusque dans champs. (La femme était assise au bord du petit lit, et l'enfant était pelotonné dans ses couvertures, à écouter.) Et là, l'homme creusait dans le sol et enseignait au garçon les plantes, les racines et ce qui poussait, les vers, les souris et… quoi d'autre ?

— Les lapins ! s'écria l'enfant.

— Les lapins, en effet. Et tandis qu'ils travaillaient la terre et plantaient des graines, l'homme racontait à son

garçon des histoires sur les lapins et leur vie dans les terriers…

— Quel est ce récit que vous contez ? laissai-je échapper, ressentant une douleur subite, comme la pointe d'un couteau derrière les yeux.

La femme borda la couverture autour de l'enfant, sans quitter des yeux le petit visage inquiet. Elle prononça sa réponse dans le rythme apaisant du conteur.

— C'est l'histoire de la famille d'Évan, de son grand-père, je crois. Mais je me trompe peut-être là-dessus. Je l'ai apprise de mon frère, qui l'a apprise de… quelqu'un qui la connaissait bien. C'est la préférée

d'Évan depuis qu'il est bébé, le seul récit qui le calme à coup sûr lorsqu'il est bouleversé.

Je ne pouvais pas rester. J'étais presque aveuglé par la douleur dans ma tête, et j'eus beaucoup de mal à garder une voix ferme.

— Demain. Je reviendrai demain.

Une fois de retour dans mes propres appartements, la douleur s'estompa rapidement. Après tout, j'étais madonaï.

Le lendemain fut peu différent. La femme qui observait. Évan ombrageux. Moi-même qui jouais l'idiot pour gagner la faveur d'un enfant. C'était ridicule. Le jour suivant, je retournai à mes études dans la bibliothèque. Mon père

m'enseigna des sortilèges pour contrôler les mouvements de l'eau. Ce fut bien plus satisfaisant. Je passai voir le garçon dans la soirée, et il fit une révérence tout à fait convenable lorsque j'entrai dans sa chambre. Je lui retournai sa petite courtoisie, puis m'assis avec lui, tandis qu'il mangeait une portion raisonnable de bouillon et de pain. Je fis voguer ses bateaux de bois sur l'air, mais il n'essaya pas de jouer avec eux. Aucun de nous trois ne dit grand-chose. Lorsque la femme se mit à préparer l'enfant pour aller au lit, je souhaitai au garçon une bonne nuit et me retirai.

Le jour d'après, je partis voyager dans les rêves, et trouvai la guerre

humaine calme. Des forces se rassemblaient dans le nord de l'Azhakstan, près de Capharna, la capitale d'été de l'empire, dans les montagnes. S'emparer de Capharna était une mesure logique à prendre pour le prince, mais une mesure énorme qui nécessitait une préparation considérable. C'était décevant. J'avais espéré un combat.

Le reste de cette journée, et toute la suivante, je ne pus trouver aucune occupation pour me calmer. Devenais-je déjà fou à être enfermé ? L'air semblait cassant, le monde grelottant sur le point de s'effondrer. Je ne pouvais ni dormir ni me concentrer sur des études, des sortilèges ou de l'exercice. Les

questions pleines de sollicitude de mon père étaient une source constante d'irritation.

— Ne suffit-il pas que vous m'ayez fait ? dis-je d'un ton sec. Devez-vous penser et ressentir pour moi aussi ?

Je hurlai à la femme de cesser de me regarder ou je l'étranglerais, puis me maudis de m'être emporté contre une bonne d'enfants. Qu'attendais-je ?

L'après-midi du cinquième jour après le départ de Blaise, j'appris la réponse. Alors que j'arpentais une cour intérieure, Kasparian vint m'annoncer qu'un homme humain attendait dans le jardin, exigeant de parler avec moi. Comme si la clé avait été installée dans

la bonne serrure, tout ce qui était discordant en moi se mit en place. Le feu rouge du coucher de soleil jaillit à travers les nuages menaçants, telle une fissure dans le ciel, lorsque je pris mon envol et m'installai sur les remparts de ma forteresse. Bien sûr qu'il viendrait. Les roues de l'inévitabilité avaient tourné, nous mettant tous en position.

— Monseigneur, dis-je. Que puis-je faire pour vous ce soir ?

Il leva des yeux dont l'ambre était visible même de mon haut perchoir, ses cheveux roux s'enflammant avec la lumière mourante du soleil.

— Je suis venu tenir ma promesse, Seyonne. Veux-tu que je monte là-haut pour te tuer, ou finissons-nous cela ici

en bas ?

Chapitre 43

— Dis-moi qui tu es.

Il s'appuyait contre un frêne improductif, dans le jardin enneigé, paraissant aussi décontracté qu'un shengar installé sous un goudronnier à midi dans le désert. Je n'étais pas dupe. Sa main reposait sur la garde de son épée.

— Ne pouvez-vous utiliser votre talent si vanté pour me juger, Prince ?

J'étais descendu de la tour en volant, faisant disparaître mes ailes une fois debout sur les marches qui

donnaient sur le jardin. Je ne portais pas encore d'arme. Mon visiteur ne m'effrayait guère. Sa veste et son pantalon de cuir épais, matelassé, et les cuissardes parlaient de sérieuses précautions de sa part ; il avait horreur d'une telle tenue de protection. J'en savais beaucoup sur cet homme.

Il secoua la tête.

— Pour cette affaire, je ne peux me fier à l'instinct. Ni à la parole de Blaise. Pas lorsque c'est la vie de Seyonne qui est en jeu.

Je ris et fis une large révérence.

— Je vous remercie pour votre prudence, Monseigneur. Mais je peux vous rassurer. J'ai le savoir, la mémoire et la forme de Seyonne, mais son corps

est maintenant madonaï, pas humain, et je ne suis plus sujet à sa confusion émotionnelle. La partie de lui qui vous servait… (Je touchai ma joue gauche.)… qui frottait le vomi sur vos sols, écrivait vos lettres et gardait vos arrières, n'est plus. (Je tirai ma cape sur mes épaules. Sans les ailes, je sentais le froid.) Dites-moi, quel est le crime de Seyonne pour que vous, qui prétendez être son ami, soyez prêt à me tuer ? A-t-il égaré votre couronne, ou omis de vous essuyer les pieds ? Il a peut-être versé trop peu de sang pour vous, pour que vous ayez soif du sien.

Quel genre d'insensé est séduit par la force, le charme et le sens du

commandement – en vérité, Aleksander avait ceux-ci en abondance – au point de les traduire en l'espèce d'esclavage que j'avais subi ? Comme j'avais été stupide de penser que ce prince pouvait apporter de la raison et de l'ordre au monde humain.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demandai-je.

Kasparian apparut à mon côté, mon baudrier posé en travers de ses bras.

Le prince ne bougea pas, mais je sentis le subtil changement de préparation se répercuter à travers lui.

— J'ai fait une promesse à Seyonne, et je ne trahis jamais la confiance d'un ami. Ne te souviens-tu pas ?

Depuis le moment où j'avais couru à Zhagad avertir Aleksander à propos d'assassins, ma réflexion était brouillée. Je possédais tous les souvenirs « de Seyonne », tout comme je me rappelais mes mille ans à Kir'Vagonoth et les vagues notions pitoyables de ma vie avant la division qui m'y avait envoyé, pourtant je ne pouvais me souvenir de la moitié de mes relations avec Aleksander, à cause de l'obscurité de compassions humaines qui les entourait. Mais suffisamment de choses étaient claires.

— Je me rappelle un certain nombre de promesses. Une promesse de m'éviscérer si je n'arrivais pas à

remettre un message à votre capitaine de la garde. Une promesse de massacrer tous les Ezzariens si jamais je tentais de rentrer chez moi. Et une fois, je pense, vous avez juré de me couper la main si je ne baissais pas les yeux de votre visage. Je ne baisserai pas les yeux, Prince.

Il inclina la tête.

— Alors dis-moi… qui est venu dans mon campement, il y a huit nuits, et a enlevé ma conseillère et son fils adoptif ?

— Ah ! Est-ce mon offense ? (Je pris mon baudrier des mains de Kasparian et me penchai vers lui dans une parodie de sévérité.) Convoquez la femme de suite, Kasparian. Nous avons

besoin de ses yeux perçants pour témoigner de mon bon cœur. (Le Madonaï s'inclina et disparut à l'intérieur des portes de la forteresse, tandis que je bouclais la large ceinture de cuir souple et sanglais le fourreau à ma cuisse.) Demandez-lui qui je suis, dis-je à Aleksander. Elle peut concéder que je n'ai maltraité ni le garçon ni elle, et ensuite vous pourrez expliquer pourquoi vous me tueriez pour avoir réclamé mon propre enfant. Je me souviens que vous avez mentionné un certain nombre de fois que je devrais vous laisser à votre propre sort et passer plus de temps avec lui. Y avait-il une certaine promesse associée à cela ?

Même si je lui parlais de façon sarcastique et blessante, je fouillais mon esprit pour trouver des raisons. Oui, lors de ma visite pour récupérer le garçon, j'avais rappelé au prince des promesses, et la loyauté, mais c'était un avertissement contre ce genre même de perfidie. Aleksander m'avait appelé son ami et son frère, et il était à présent ici pour me tuer. Les humains ne savaient rien de la confiance.

— Ce serment existe depuis plus longtemps, répliqua-t-il.

Kasparian réapparut bientôt sur les marches de la forteresse avec la femme. Le garçon n'était pas avec eux, un choix judicieux de la part de Kasparian. Je

l'en féliciterais plus tard.

À l'arrivée de la femme, le prince se débarrassa de tout faux-semblant d'aisance. Il avança vers les marches, les yeux rivés sur le visage grave de la femme.

— Comment vous portez-vous, Maîtresse ? Et le garçon ?

— Maître Valdis et son père sont toute courtoisie, déclara-t-elle en inclinant la tête vers moi. Évan et moi sommes à l'abri du besoin.

Aucune autre parole ne fut échangée, mais elle secoua légèrement la tête et, l'espace d'un instant, le teint rougeaud du prince pâlit.

— Qu'il en soit ainsi, dit-il doucement, et il tourna les yeux vers

moi. Si vous projetez d'utiliser votre sorcellerie pour m'en empêcher, maître… Valdis…, alors faites-le maintenant, car je jure vraiment que je vais vous prendre la vie ce jour.

À le regarder et à l'écouter, on aurait presque pu croire qu'il pouvait le faire.

— Votre moment et votre endroit sont bien choisis, appréciai-je. Pour l'instant, à moins que je transporte Kasparian ici dans mon fourreau, la sorcellerie ne me sert pas à grand-chose dans ce royaume. Mais je ne crains pas de vous affronter selon des termes ordinaires, Madonaï contre humain. Comme vous n'avez amené aucun

destrier, je vais même renoncer à mes ailes.

Quel que soit le mystère de cette soif déterminée de sang – comment pensait-il en profiter, en tuant celui qui l'avait amené au bord d'un nouveau royaume ? –, je savourais la perspective d'un combat. Trop me soucier d'enfants et de femmes menaçait de saper ma force en cours de développement.

— Où allons-nous donc nous mesurer, Monseigneur Prince ? Nous pouvons nous battre en duel ici, dans mon jardin et ma forteresse, mais ma connaissance du terrain me donnerait un avantage injuste. Kasparian peut nous créer n'importe quel lieu de notre choix dans son arène d'entraînement – désert,

forêt, étendue sauvage, familiers pour nous deux, ou inconnus –, à peu près comme les paysages des portails que je vous ai décrits. Et vous n'avez pas à craindre qu'il m'élabore un avantage. Je suis le seul être qu'il méprise plus que les princes humains.

— Peu importe où nous nous battons. Seulement que je tienne mon engagement.

Je réfléchis au problème.

— Nous devrions peut-être débuter où tout ceci a commencé…

J'entraînai Kasparian à l'écart et décrivis ce que je voulais, lui permettant d'accéder totalement à ma mémoire de l'endroit. Il partit, et je fis signe au

prince et à la femme.

— Accompagnez-moi, alors. Sur la tête de mon enfant, je jure que vous n'avez rien à craindre jusqu'à ce que je tire mon épée. Et vous aussi, Maîtresse. Je voudrais que vous témoigniez que je me suis battu contre lui à la loyale.

Tandis que je les conduisais au cœur de la forteresse, ils me suivirent à distance en discutant à mi-voix. Je n'espionnai pas. Leurs préoccupations ne me regardaient pas.

Commencer un duel à froid est une chose délicate. Du temps où j'étais Gardien, j'étais entré au combat dans un état de calme étudié, mais toujours imprégné du feu de la vertu et du devoir. Récemment, mon bras avait frappé par

vengeance, colère et autres sentiments que mon esprit pouvait nommer, mais plus comprendre, des sensations lointaines, comme un goût déplaisant s'attardant dans ma bouche. Le sang devrait être versé pour la raison, pas la passion. Et pourtant, lorsque je sautai avec légèreté sur la plate-forme carrée en bois, dans la cour aride de l'invention de Kasparian, la raison ne suffit pas à entraîner ma main vers ma lame.

Kasparian s'en était bien sorti, conjurant même le vent glacial qui avait percé les murs gris de la cour du marché aux esclaves de Capharna, le jour où je m'étais tenu nu et enchaîné, en

exposition pour mon nouveau maître. Le sol était plein de trous et de flaques de neige fondue gelée, et les boucles en fer fixées aux murs, pour attacher les chaînes des esclaves, évoquaient encore la dégradation.

Je ne voyais ni maîtresse Élinor ni Kasparian. Quelque part dans la forteresse, ils seraient en train de regarder… comme mon père, lui aussi, je suppose. Tous ses sentiments sur les humains avaient fusionné en sa haine pour ce prince. Il ne désirerait pas manquer mon triomphe.

Le comportement du prince fut admirable. Il ne perdit pas de temps, et garda sa concentration en passant d'un corridor enterré de Tyrrad Nor à la

réplique d'un jour d'hiver, il y a longtemps, dans la capitale d'été de son empire. Son visage était aussi austère et aride que les murs, et son regard n'était que pour moi. Il tira son épée et sa dague, et attaqua.

Je dégainai mon arme à contrecœur.

— Vous devez expliquer ce serment dont vous servez les intérêts, dis-je, contrant son premier coup et le repoussant sans ménagement après un bref contact. Mon père m'a libéré de la faiblesse humaine, ce qui signifie que même ce lieu ignoble ne me donne aucune soif de vengeance personnelle.

Il y eut un autre échange, court,

violent. Chaque muscle du corps d'Aleksander était prêt. Chaque partie et portion de son être était attentive à ses mouvements et aux miens, mais il n'était pas encore entièrement engagé. Ses coups étaient rapides, légers et précis. Il me tâtait. N'était-il pas encore sûr de son but ?

Au centre de la plate-forme en bois se trouvaient un poteau et des barres transversales, auxquels la marchandise vivante aux enchères était attachée pour inspection. Je dansai à reculons, me servant de la structure pour me séparer du prince.

— C'est une question d'honneur, n'est-ce pas, de dire à un homme pourquoi vous projetez de le tuer ?

Mais, d'un autre côté, que savent les princes humains de l'honneur ?

Aleksander se déplaça lentement sur sa gauche, laissant le poteau hors du passage de nouveau.

— J'ai promis à Seyonne que, si jamais il devenait l'être effrayant de ses visions – le monstre qui, croyait-il, détruirait notre monde –, je le tuerais. J'espérais que les changements que nous voyions en toi n'étaient que pour le spectacle, quelque tactique dans une guerre que nous ne pouvions pas voir. Je priais pour que tu saches ce que tu faisais, et qu'à tout moment tu me racontes une mauvaise plaisanterie et me montres comment tu nous avais tous

sauvés encore une fois. Mais alors tu as pris ton fils… l'as amené en ce lieu que tu craignais… dans ce danger… et j'ai su… (Il décrivit un cercle lentement par sa gauche et fit bouger ses doigts légèrement sur la garde de son épée.) Que la malédiction d'Athos soit sur cette forteresse et le pouvoir qui réside ici, quel qu'il soit, qui a fait ceci à mon ami…

Et avec un cri sauvage il se jeta sur moi, avec un coup capable de trancher un chêne millénaire.

J'avais beau être madonaï, les os de mon bras droit faillirent se briser lorsque nos lames se croisèrent, et je me retirai de l'estrade des enchères à reculons, afin de m'accorder un moment

pour récupérer. Mais je venais juste de pivoter pour me mettre en position et de dégainer brutalement mon poignard pour qu'il rejoigne mon épée lorsqu'il bondit à travers la plate-forme de bois, et déchaîna de nouveau son fer contre moi. Un coup, puis un autre et un autre, sans un battement de cœur entre eux. Autour de l'estrade en bois, de côté et d'autre, de mur en mur, nous nous battîmes – ou plutôt, il attaqua et je défendis –, jusqu'à ce qu'il m'ait fait reculer contre la porte en fer rouillée. Pour mon salut, la porte s'ouvrit, et notre bataille se déplaça dans le marché aux esclaves pavé, entouré de murs tristes, de toits bas et de tours de garde qui imitaient ceux de la

cité montagnarde derzhi en tout, sauf en habitants vivants. L'après-midi était gris, les nuages lourds chargés d'hiver. Un manteau sale de neige qui fondait recouvrait les estrades et piloris déserts, et de longs glaçons pendaient, tels des poignards gelés, sur les auvents en lambeaux et les façades de pierre.

Le prince m'entraîna dans un contre en hauteur, puis tournoya et eut l'intention de profiter méchamment de ma vulnérabilité, mais je battis en retraite une fois de plus, m'épargnant un coup qui aurait pu me fendre la cage thoracique. Je traversai en trébuchant à reculons le hangar d'un forgeron, butant sur une pile de fers à cheville et de chaînes. Réticence et curiosité furent

victimes de la nécessité lorsque je contrai l'assaut féroce d'Aleksander, encore et encore.

Passant par les portes du marché aux esclaves, et dans les rues de la cité, nous décrivîmes des cercles et nous démenâmes, et ce ne fut que lorsque nous atteignîmes un large pont sur une rivière à demi gelée que j'eus un instant pour envisager une stratégie. La veste à épais rembourrage du prince restreignait ses mouvements, défaut que j'avais déjà exploité. Une égratignure sur son cou saignait, et une autre à l'avant-bras. Et il céda donc l'avantage de sa fureur implacable en s'interrompant à la porte du pont pour retirer sa veste. Il n'aurait

jamais dû. Lorsqu'il s'en reprit à moi, j'étais prêt.

Aleksander était fort, et son adresse, sa vitesse et son endurance étaient légendaires parmi son peuple guerrier. Nos talents au combat se valaient ; l'un ou l'autre pouvait l'emporter. Mais mon corps madonaï ne se fatiguerait pas, et des blessures mineures ne me dissuaderaient pas non plus. Aleksander était jeune et en forme, mais il était humain. Et je le laisserais donc continuer à attaquer aussi longtemps qu'il pourrait tenir debout, mais je le dirigerais, le provoquerais et le saignerais, et lorsqu'il en serait à moitié mort je le tuerais.

Je me retournai et traversai le pont

en courant, le raillant, criant pour être entendu par-dessus le torrent obstrué par la glace.

— Venez, humain, attrapez-moi si vous pouvez !

Il me prit en chasse, traversant la gadoue de glace et de saleté montant jusqu'aux chevilles, dans les rues étroites du quartier pauvre. Tous les deux ou trois cents pas, je m'interrompais et lui permettais d'engager le combat avec moi, pas trop près, mais en lui concédant cinq frappes pour chaque égratignure que je mettais sur lui. Puis j'esquivais, évitais son prochain coup et m'enfuyais, montant et descendant les ruelles jonchées de

détritus. Le temps que je m'arrête de nouveau, mes petites coupures et éraflures s'étaient effacées, alors que le prince avait l'air d'avoir couru à travers des ronciers d'acier. Je riais et le laissais se jeter sur moi de nouveau.

Lors d'une halte, alors que nous décrivions des cercles, comme deux chiens lorgnant le même morceau de viande, il se mit à parler.

— Élinor dit que tu réponds au nom de ton dieu Valdis. Est-ce vrai ?

Je tournoyai pour affronter sa fente, lui laissai une délicate traînée de sang sur la joue, puis fis un pas en arrière.

— Je suis tout ce qui reste de Valdis et de ses souvenirs, et je possède le pouvoir qui l'attend depuis sa

naissance. Si les humains voient le pouvoir madonaï comme le signe d'un dieu, alors c'est leur propre vision limitée.

Nous dessinions des cercles.

— Et ce prisonnier que tu as craint… ce sorcier… tu l'appelles Père… le Dieu Sans-Nom…

Il feinta à gauche, puis porta un grand coup puissant à ma droite.

Mon contre le repoussa. Son dos claqua contre le mur d'un logement, lâchant une petite avalanche de neige gris cendré sur sa tête.

— Mon père a jadis été le plus grand des Madonaï, dis-je. Il a fait de moi aussi un Madonaï, m'a donné son

pouvoir…

— … et sa haine des humains. Tu m'en as parlé.

Il se brossa le visage avec sa manche et recracha la neige sans jamais baisser sa garde.

— Je ne hais pas les humains. Je ne tiens pas à eux non plus. J'ai été libéré de telles faiblesses pour pouvoir me faire des opinions raisonnées.

Je me fendis en avant et fis pression sur lui, avec une série de mouvements complexes qui lui laissa des saignements à dix endroits.

Mais il ne perdit pas sa concentration. Il repoussa mon attaque jusqu'à ce que nous reculions tous deux.

— Cependant ton attention, ta

compassion… a toujours été plus efficace que ton épée. Ne le vois-tu pas ? Fiona pourrait te le confirmer. Blaise aussi. (Il agita son épée vers la scène autour de nous.) Ici, en ce lieu même, tu m'as un jour empêché de raser le quartier pauvre de Capharna. Tu étais toujours en train de m'observer, et ce jour-là j'ai commencé à voir les choses à travers tes yeux d'esclave. Je te détestais de me forcer à voir.

Je jetai un coup d'œil aux entrepôts délabrés et aux demeures miteuses de chaque côté de nous. En effet, je reconnaissais l'endroit. Un héged derzhi avait voulu détruire par le feu le quartier et tous ses pauvres habitants pour bâtir

un palais. Aleksander avait refusé. Ce même jour, dans cette rue, le prince avait ordonné à un serviteur de me donner une cape et des chaussures contre le vent glacial.

Un bref instant, je crus que j'avais manqué un mouvement et que sa dague m'avait pris derrière l'œil. Mais je n'avais aucune blessure. Pourquoi ma tête n'arrêtait-elle pas de me faire si mal, ces derniers jours ? La femme et le prince portaient-ils un sortilège ? *Balivernes. Ils n'ont aucun pouvoir.* J'essayai de me concentrer.

— Pensez-vous distraire mon attention avec du sentiment, Prince ? Souvenez-vous, je n'en ai aucun.

Chassant le malaise aigu, je me

fendis, écartai sa dague du pied droit et passai à toute allure la pointe de mon poignard sur sa poitrine. Son juron vite étouffé ponctua notre conversation, et du sang tacha la déchirure irrégulière de sa chemise. Je souris et m'éloignai d'un pas joyeux. Il reprit son assaut. J'esquivai une attaque féroce et me mis à courir. Nous nous battions depuis deux heures, mais je me sentais aussi frais que si je venais d'entrer sur le terrain.

Je le conduisis dans les rues, et lui fis retraverser le grand pont, monter la chaussée vers le palais où j'avais été son esclave, et puis revenir vers la place du marché de la cité. Notre acier qui s'entrechoquait, et nos efforts soulignés

de grognements étaient les seuls bruits dans la cité fantôme, à part la rivière et le vent, qui soufflait mollement depuis les nuages lourds. Je commençai à mettre en doute sa tactique. Il feignait de me donner un coup aux jambes, sa cible favorite en duel, mais m'attaquait au cou et aux épaules – un stratagème raisonnable, mais qui devenait prévisible. Il fatiguait, ne pensant peut-être pas clairement. Je le menai, et fis par provocation un autre trou sanglant dans sa manche. Il ressemblait à un jongleur, dans ses vêtements en lambeaux zébrés de rouge. Du sang coulait librement de sa blessure superficielle à la poitrine, d'une coupure profonde à la jambe et d'une autre

entaille à l'avant-bras gauche.

Il y eut une rafale de coups, et une autre poursuite dans l'après-midi lugubre. Le prince me repoussa jusqu'à la vaste place centrale du marché de Capharna, à travers des étals abandonnés et dans l'échoppe d'un potier, renversant des tables où s'empilaient des bols, des tasses et des pots peints, qui se fracassèrent sur le dallage rendu glissant par la glace. Je reculai jusqu'au centre de la place, lui faisant signe d'approcher comme un meneur de bestiaux appelle sa mule, mais fus coupé dans mon élan par quelque obstacle, un piédestal de pierre. J'essayai de faire le tour du bloc de

marbre, qui m'arrivait à l'épaule, en me faufilant à gauche, mais le chariot d'un marchand de bois était dans le passage, chargé de hautes piles de branches, bûches et bâtons. Je n'eus pas le temps de partir en sens inverse qu'Aleksander attaqua de nouveau.

— Pourquoi m'amènes-tu dans cet endroit entre tous ? dit-il, haletant sous l'effort.

Oui, il fatiguait enfin. Mais il était encore sottement sûr de lui. Il combla la distance entre nous, écartant mon épée d'un grand coup, se rapprochant et pointant sa dague sur mon cœur. Pendant un moment, nous en vînmes aux mains, un nœud de muscles sous tension, de peau moite et d'acier affûté. Même

fatigué et en train de saigner, il était aussi fort qu'un ours de Makhara.

— Oh, dieux, où es-tu, Seyonne ? Je ne veux pas cela.

Il était trop près. Sa main gauche coinçait mon bras droit par-dessus ma tête, exposant mon flanc. Me sentant tout à coup vulnérable, je rassemblai mes forces et le repoussai brutalement. J'étais madonaï. Aucun humain ne pouvait l'emporter sur moi. Alors qu'il trébuchait en arrière, percutant le chariot de bois, je retirai d'un coup de pied l'épée de sa main. Elle glissa sous le chariot. Je m'esquivai autour du piédestal et reculai encore une fois, le raillant de me charger, le défiant de me

tourner le dos et de ramper sous le chariot pour ramasser son épée. Il se retint un moment, penché, les poings sur les genoux et la respiration rauque. Ma chemise et mes mains étaient poisseuses de son sang. Bientôt, je le vaincrais. Bientôt.

Je lui donnai un moment pour se remettre. Inutile de courir trop en avant, à présent. Inutile de se précipiter. Tandis qu'il reprenait son souffle, je levai les yeux vers la statue de bronze qui surmontait le piédestal – un guerrier derzhi mourant, effondré près du cadavre d'une créature mythique appelée gyrzal. Dans l'équivalent de cette statue même, dans la vraie Capharna, les gens de mon peuple

avaient dissimulé un sortilège qui nous avait conduits tous deux à leur lieu d'exil. Aux pieds de ce guerrier mourant, Aleksander et moi avions entamé un voyage…

Mes yeux tombèrent sur son sang sur mes mains. Comme le fer rouge qui m'avait gravé la marque d'esclavage au visage vint la douleur chauffée à blanc derrière mes yeux, une fois de plus. Les blessures de ma chair se fermaient déjà, mais celle-ci… oh, dieux de la nuit… celle-ci…

… Un voyage à travers une forêt gelée… Un étang fumant, et un homme aux cheveux blancs, avec un bâton… La silhouette d'un lion traversant le

bois en trombe, couverte de sang… Des lumières de torches qui flamboient dans la nuit… Quatre anneaux d'esclave brisés, gisant dans l'herbe… Une forteresse de force au cœur de la désolation… Les eaux vivifiantes d'une fontaine de joie et de lumière…

Comme le prince haletant, je ne pouvais respirer, ne pouvais parler. Quelle faiblesse m'avait-on laissé sous la peau ? Pendant cet instant, je me sentis impuissant et titubai en arrière, essayant de voir net à travers la férocité aveuglante de la douleur. Impuissant lorsque j'avais besoin de force… *Impuissant.* Comme si un seul rayon de la lumière mourante du soleil perçait les nuages menaçants, comme si la lame du

poignard derrière mes yeux déchirait un voile d'obscurité pour révéler une étincelle de vie, vint alors une vérité bouleversante. « Dis-moi qui tu es », avait exigé le prince, et en cet unique instant je sus la réponse.

— Je suis mon père… (Le cri jaillit de moi alors que le prince saisissait une branche épaisse du chariot de bois, poussait un souffle haché, sanglotant, et chargeait.)… et son père avant lui.

Mon épée était en hauteur, prête à transpercer le guerrier humain qui se précipitait vers moi, portant la mort dans sa main. Mais mon arme ne s'abattit pas… pas pendant le bref souffle qui fit

que c'était trop tard lorsque la massue de bois percuta la cicatrice sur mon flanc droit et que je ne pus plus bouger.

Un froid inerte irradia de l'ardente explosion dans mon flanc, jusqu'à ce que la moitié de mon corps soit engourdie. Mon bras tomba, sans énergie ; mon épée cliqueta sur le dallage. Ma jambe droite se replia sous moi, et, même si j'avais eu la force de le faire, il n'y avait rien à saisir. Lorsque mon coude gauche heurta le sol, mon poignard vola, et puis mon bourreau fut agenouillé à mon côté. À travers le brouillard de choc, de douleur et de neige volante, je vis son poignard suspendu au-dessus de moi, et le flou blanc de son visage, angoissé, comme

s'il s'apprêtait à trancher sa proche chair…

— Non !

La racine de la montagne, en dessous de nous, trembla sous le courroux de Nyel. Si j'avais pu aiguiser ma vue floue, je n'aurais pas été surpris de voir la terre se crevasser et de la roche en fusion gicler à ce moment-là. Mais en l'occurrence je ne vis que le résultat nauséeux, lorsque les pierres et les structures de Capharna s'affaissèrent, se déplacèrent et reprirent l'aspect du sol de pierre et de la voûte à colonnes de l'arène éclairée par des torches de Kasparian. Trois silhouettes prirent une forme incertaine, à quelques

dizaines de pas – Nyel, Kasparian et la femme. Seul Aleksander était maintenu immobile, un centre solide pour l'univers flou, aussi statique que la statue de bronze, même si ses yeux étaient vivants et si des larmes coulaient le long de ses joues barbouillées de sang. J'étais recroquevillé par terre, sous son couteau brusquement arrêté, luttant pour respirer, pas sûr que mon cœur batte encore.

— Aucun humain ne touchera cette mauviette bâtarde, cette créature pleurnicheuse que j'ai appelée mon fils. (Le visage de Nyel apparut dans le maelström tournoyant, la peau en feu, la bouche tordue et les yeux… que les dieux nous sauvent tous… les yeux

portant le scintillement dur de la folie.) Qu'êtes-vous ? (Il crachait presque de dégoût et de répugnance, appuyé sur le bras de Kasparian, à me regarder de haut.) Vous – un Madonaï – avez permis à un humain de vous vaincre. Que ce soit par intention, ou par votre propre incapacité, c'est tout à fait la même chose… cette honte… tous mes espoirs… notre histoire. Je vous ai tout donné. Vous étiez censé porter la gloire des Madonaï sur vos épaules, et vous êtes maintenant étendu ici à ramper devant ce ver humain. Vous avez toujours été son esclave, lèche-bottes, et seul le désir insensé d'un vieil homme vous a vu autrement.

Les nuages s'étaient amassés de nouveau. Le linceul s'était scellé. Je ne savais dire ce que j'avais fait ni pourquoi, mais j'essayai d'affirmer le contrôle de mon corps, pour pouvoir peut-être encore déterminer mon propre sort.

— Attendez, Fyothe… Père…

Mais une moitié de moi était engourdie, l'autre perdue au profit de la faiblesse pour le moment. Je ne pouvais pas encore bouger, et Nyel n'écouterait pas.

— Vous êtes indigne de mes cadeaux. Chair infâme, corrompue par l'humain…

Je savais ce qui approchait. Nyel

n'avait qu'une réponse à la déception violente, et ç'avait toujours été la mort. La peur n'avait aucun pouvoir sur moi, et il importait donc peu lequel d'entre eux, humain ou Madonaï, accomplirait l'acte. Des regrets sans forme voletèrent dans ma tête lorsque la main tremblante de Nyel saisit le poignard d'Aleksander. Je fermai les yeux, cherchai à atteindre la clarté et attendis l'acier froid…

Mais le cri strident qui résonna sur le plafond voûté, qui perça les ombres, derrière les colonnes en rang, de chaque côté de nous, qui secoua les fondations du monde, ne fut pas le mien. J'ouvris les yeux dans un battement de paupières et découvris Kasparian, le visage de marbre, qui descendait Nyel à terre avec

douceur.

— Qu'as-tu fait, attelé ? chuchota Nyel.

— Vous alliez tuer votre fils de colère, Maître. L'acte vous aurait détruit.

La nécessité triomphant de l'incapacité, je me mis à genoux avec peine, vis le manche du poignard dépasser de la poitrine de Nyel, et Kasparian se lever.

— Tuer Valdis ? Jamais… jamais je ne pourrais faire une chose pareille. (La voix de Nyel était faible, mais ne chevrotait pas.) Comment as-tu pu le penser ? J'ai tout donné pour l'épargner – ma liberté, ma vie, tous les autres –,

tous les Madonaï morts. J'ai fait de lui un dieu.

Jamais avant cette heure n'avais-je vu de preuve aussi nette de la folie de Nyel, ni la subtilité de celle-ci… comment il pouvait passer de l'aversion virulente à la peine raisonnée, sans duperie, sans stratagème dans son comportement. Bien plus dangereux qu'un monstre est le fou honnête. Et j'avais un jour songé à le libérer !

Il tendit faiblement les mains.

— Valdis ? Où êtes-vous, mon garçon ? Retirez ce poignard de traître. Il me fait mal.

— Je suis ici, dis-je, traînant le poids de mon corps à moitié mort à ses côtés. Je m'agenouillai au-dessus de lui

et examinai l'arme. Le poignard avait été placé avec soin. Une fois la lame retirée, même la guérison madonaï ne serait pas assez rapide pour étancher le flux de sang. Le Dieu Sans-Nom mourrait.

Je posai la main sur le manche de la dague et étudiai ses yeux jeunes âgés, plus fous ni dangereux, mais mornes. Résignés. Il connaissait les conséquences de sa mort. Il n'avait pas de nom. Personne, dans aucun monde, ne se souviendrait de lui au-delà de ce jour.

— Je voulais vous enseigner davantage, mon fils. Il y a tant pour vous à apprendre. (Il posa la main sur mon bras, cherchant mon visage.) Je vous ai

aimé plus que tous les autres au monde. Vous vous souviendrez de moi ?

Mais ce qu'il demandait, je ne pouvais le donner. Même ceux qui avaient vécu avec lui, et parlé avec lui, oublieraient. J'oublierais.

— Comme je suis, je ne peux ni vous aimer ni vous pleurer, dis-je. Vous m'en avez guéri. Je vous laisserai derrière moi, comme j'ai oublié mes amours et chagrins humains.

J'avais la tête claire de nouveau. J'étais comme Nyel m'avait fait.

Nyel agrippa ma chemise maculée de sang.

— Mais vous serez fort, libre. Vous pourrez agir à votre guise. Forcez Kasparian, le traître, à vous aider à vous

souvenir ; il ne m'oubliera sûrement pas. Il est madonaï, mon attelé. Ordonnez-le-lui.

Kasparian se tenait derrière moi comme l'une des colonnes de pierre. À ces mots, il s'éloigna. Il donna des coups de pied dans le poignard d'Aleksander, tombé de la main de Nyel, jusqu'au mur, et avec un claquement féroce de sorcellerie libéra le prince de son sortilège paralysant. Aleksander s'assit sur les talons, toussant et secouant la tête. La femme se précipita à son côté, s'agenouilla près de lui et se mit à bander son bras blessé avec sa ceinture en tissu. Son sang maculait encore mes mains.

Je les regardai tous deux, et ne ressentis rien. Aucune douleur derrière les yeux. Aucune blessure béante. Aucune compréhension de la détermination qui tenaillait le visage du prince, ou de la main que la femme posait doucement sur son épaule. Seule la raison me servait désormais. Seule la raison. Pour toujours. Je me retournai vers le Madonaï mourant.

— Peut-être puis-je offrir quelque chose qui nous servira à tous les deux. J'ai une monnaie d'échange que vous ne pouvez imaginer.

Je me penchai à son oreille et dis mes conditions.

— Non ! (Sa faible protestation

était presque inaudible. Du sang sombre jaillissait autour du poignard. Nous n'avions pas beaucoup de temps.) Je ne le ferai pas.

Je n'avais aucune passion avec laquelle supplier. Seulement la raison.

— Comme vous m'avez aimé, Madonaï, aimez-moi maintenant, dis-je. Chacun de nous obtiendra ce qu'il désire. Je serai comme je suis destiné à l'être. Vous ne serez pas oublié.

— Mon bon et glorieux Valdis, ne me demandez pas…

Mais je ne me laissai pas fléchir, même par cette supplication, et enfin, alors que le râle d'agonie le privait de parole, il céda.

— Kasparian, appelai-je. S'il vous

plaît. Un dernier service pour votre maître.

Il sembla, au début, que le vieux sorcier pourrait refuser. Mais il était incapable de dire non à Nyel longtemps. Il s'agenouilla donc par terre près de nous et, lorsque je lui expliquai ce qui était requis, il montra le premier signe d'étonnement que j'aie jamais vu de sa part.

— Lorsque ce sera fait, vous libérerez le prince, poursuivis-je. Il peut emmener la femme et l'enfant, et vaquer à ses occupations.

Kasparian acquiesça, posa une large main sur la tête de Nyel, et l'autre sur la mienne. Puis il fit jaillir

l'étincelle de l'enchantement madonaï, comme lui seul pouvait le faire dans l'enceinte de Tyrrad Nor.

Lorsque l'acte fut accompli, j'imagine qu'il se pencha vers le Madonaï mourant et lui parla doucement, en disant :

— Mon bon maître Kérouan, reposez bien, et sachez qu'on se souviendra de vous et vous honorera jusqu'à la fin de mes jours.

Mais je ne pourrais affirmer, honnêtement, que je l'entendis le dire, car je hurlais d'une douleur telle que je n'en avais jamais connu, alors que mon pouvoir était arraché, mon esprit mis sens dessus dessous, et mon corps forcé de se rappeler ce que c'était qu'être

humain.

Chapitre 44

J’avais très envie de la flamme. Elle était si minuscule, un soupçon d’or moucheté de bleu, si éloignée du lieu sombre et solitaire où j’existais, mais j’espérais tant qu’elle pourrait me réchauffer. Parfois, elle s’élargissait, et j’entendais des murmures sifflants, crachotants, qui chatouillaient et taquinaient mon ouïe, mais refusaient de se façonner en mots. *Patience. Patience. Écoute assez longtemps, et tu entendras… si ce sont réellement des mots, et pas simplement les échos de*

rêves mourants. C'était une chose terrifiante, cette flamme. Que pourrait révéler sa lumière ? Peut-être l'obscurité, le froid et le silence étaient-ils préférables. Parfois elle clignait comme un œil-de-chat. Et, même si je redoutais les révélations de sa lumière, chaque fois qu'elle s'éteignait je poussais un cri, au désespoir qu'elle risque de ne jamais briller de nouveau.

Mes cris ne faisaient aucun bruit, bien sûr. Ma voix avait été épuisée il y a longtemps à crier. Pendant une éternité, je n'avais connu que le chaos. Des ténèbres profondes. Une terreur sans origine. Un supplice sans forme ni point focal. Mais à un certain moment j'avais rampé sur ce rivage désolé, et j'y étais

assis, grelottant, espérant, effrayé, privé de sens et de mémoire, à regarder la lointaine lumière. *Patience*.

— Si seulement nous pouvions le ramener à la maison, où il y a du soleil, de la vie et de la nourriture dont la substance n'est pas un sortilège. Je peux lui faire avaler si peu ; il dépérit.

— Nous n'osons pas le sortir d'ici, Linnie. Il pourrait en mourir… ou pis. Étoiles de la nuit, ce n'est que ta parole qui empêche l'Aveddi de le tuer. Si seulement nous savions ce qui s'est vraiment passé, ce qu'il était, ce qu'il est. Ce Kasparian ne te dira-t-il rien ?

— Je pense qu'il a du chagrin. Il est assis près de ce jeu, jour et nuit, sans

jamais dormir. Au moins, il nous nourrit. Je crois que s'il le décidait les domestiques, la nourriture, tout disparaîtrait.

Je ne pouvais ouvrir les yeux à cause de la luminosité. Et même si les chuchotements avaient enfin pris forme, leurs silhouettes étaient tracées avec une telle douleur que je ne pouvais supporter d'écouter. Je ne pouvais pas encore non plus déchiffrer leur sens, seulement mon refus de savoir. Je me retournai, et m'enfuis de nouveau dans les ténèbres.

— Pourquoi ne se réveille-t-il pas, m'man ? Mon bateau ne veut plus voler. Il le fera voler.

— Je ne sais pas, mon enfant. Il a peut-être besoin de dormir encore un

moment. Il est très malade.

— Il a dit qu'il m'apprendrait à le faire voler quand je serai plus grand. Est-ce que tu m'apprendras ?

— J'aimerais bien, mais j'ai besoin de plus de formation moi-même. Tiens, viens t'asseoir avec moi, près de lui. Non, ça va. Il ne te ferait jamais de mal. Il t'aime beaucoup, plus que tu ne le sauras jamais, je pense…

— … jurer qu'il va mieux. Qu'il est plus proche. Il a bougé la main gauche hier quand Évan a grimpé sur le lit.

— Linnie, il faut que tu rentres. Ta toux va plus mal, et je ne vois pas le moindre changement en lui. Je vais

rester. Ou Gorrid – il a proposé de prendre ta place.

— Nous en avons déjà discuté. Je ne partirai pas sans Évan, et je ne vais pas emmener le fils de Seyonne loin de lui.

Je me tenais tout près de la lumière de nouveau, indécis, frissonnant. Je pourrais arriver à présent, de ma propre volonté, à l'endroit où le voile de feu remplissait ma vision et où les ténèbres étaient derrière moi. *Patience. La chaleur est encore trop intense*. Mais lorsque je me retournai pour partir, quelque chose de petit et de mou parvint à traverser le voile de feu et toucha ma joue, étalant une tache d'humidité.

— Ne pleure pas, me murmura-t-

on. M'man prendra soin de toi. Retourne dormir.

J'y allai, mais pas vraiment aussi loin que j'aurais pensé.

— Monseigneur, vous devez la convaincre de rentrer. Je ne sais pas où, au nom des étoiles, elle est allée chercher cette obstination infernale.

— C'est peut-être de famille. Vous en avez une certaine dose vous-même. Vous dites qu'elle va bien ?

— La concoction de Kasparian l'a beaucoup aidée, mais je ne m'y fie pas… ni à lui ; il refuse toujours de nous parler. Et elle ne partira pas sans Seyonne.

J'avais appris à reconnaître la

différence des voix, à penser à elles comme à des esprits différents qui s'exprimaient. Un concept très basique, mais le mieux que je puisse faire.

— Par les couilles d'Athos, ce n'est qu'un tas d'os.

Le nouveau venu se tenait tout près, sentant la sueur, le cheval et le cuir. J'étais surpris de pouvoir me représenter des chevaux et du cuir, et savoir à quoi ils servaient. Je pouvais presque visualiser l'interlocuteur lui-même. Chacun de ses mots était rempli d'images, comme s'il était un monde entier à lui seul.

— Vous n'avez vu aucun signe de changement ?

— Je ne suis pas doué pour

regarder. Je vois ce que j'espère voir – le tressaillement d'un œil, quelque chose que je prends pour un sourire, surtout quand le garçon est proche. Linnie est pire que moi. C'est pourquoi je vous ai traîné ici. C'est à vous de dire si nous oserons le faire sortir.

Cet interlocuteur venait souvent. Il était gentil. Toujours inquiet. Il aimait.

J'attendais les deux autres voix, les deux qui étaient avec moi tout le temps. Celles qui me parlaient, parfois avec des mots, parfois par le toucher, fortes et sûres, ou douces et taquines, me poussant à bouger, me faisant signe de m'aventurer plus loin dans la flamme.

— Aveddi ! Cela fait trop

longtemps.

Là. C'était mieux. Rien que le son de la femme me donna plus chaud. Et il serait près de là – le petit qui me racontait des histoires, qui chuchotait des secrets qui avaient encore moins de sens que l'autre conversation, qui bondissait et jouait des coudes, jusqu'à ce que la femme lui dise de se calmer, sous peine qu'elle le renvoie, mais d'un ton qui indiquait, à lui et à moi, qu'elle ne le renverrait jamais. La petite main glissa dans la mienne.

— C'est oncle Blaise qu'est venu, dit-il en me chatouillant l'oreille – il était si près. Et il a amené le 'veddi Zander. Veux-tu du lait ? M'man a dit pas avant qu'elle ait parlé à oncle

Blaise et Zander. C'est très important.

D u lait, c'était bon. Du fromage serait mieux. Mais j'étais heureux d'écouter aussi. Peut-être cette fois quelque chose aurait-il un sens.

— Maîtresse ! Je suis content de voir que vous allez bien, dit le cavalier. Tous les jours depuis deux mois, j'ai voulu venir, mais Capharna refusait de se coucher à nos pieds.

— Mais maintenant, vous l'avez remportée, que tous les dieux soient loués, et Blaise me fait savoir que votre cousin s'est emparé de Vayapol. Je veux tout entendre, et je suppose que Seyonne aussi.

— Seyonne ! A-t-il… ?

— Il n'a pas parlé, non. Et il n'a même pas encore ouvert les yeux.

Je sentis qu'elle s'approchait. Un parfum d'air hivernal et de fumée de bois. Une main fraîche sur mon front, un bref instant. Un souffle doux qui couvrit ma peau de plumes lorsqu'elle parla.

— Mais je le regarde quand nous discutons, et je crois qu'il perçoit des choses. Et, s'il est ici avec nous, ce que vous avez à dire l'intéresse.

Celui qui sentait le cheval et le cuir s'approcha, lui aussi. Une énorme présence.

— Et vous croyez vraiment qu'il est Seyonne, et non l'autre ?

— Monseigneur, ne l'avez-vous

pas senti avec vous ce jour-là ?

— Je l'ai espéré jusqu'à la fin, bien sûr, mais ce que j'ai senti, c'était son épée. J'ai les cicatrices pour le prouver. On ne pouvait se méprendre sur son intention, Maîtresse. Ce n'était pas un ami que je combattais.

— Vous avez certainement raison. Le changement que j'ai vu n'a duré qu'un instant. Mais, pendant cet instant, cela a été si clair. Si vous n'aviez pas été à moitié mort vous-même, vous vous en seriez aperçu. (Des secrets jaillissaient de cette femme. Je me cramponnai à sa voix, croyant qu'elle détenait la clé de mon avenir.) Il vous a laissé le vaincre, Aveddi. J'en suis sûre.

L'enfant se mit à tirer sur mes

cheveux. Damnation ! Un coup sec douloureux, raclant, indiqua un peigne manié maladroitement.

— Désolé, murmura-t-il, et il recommença.

Personne ne semblait lui prêter attention.

— Il s'est donné le nom d'un dieu ezzarien, dit le cavalier. Mais Blaise l'a vu – je l'ai vu – comme l'image même que Seyonne m'a décrite d'après son rêve, le sorcier qui méprisait les humains et voudrait tous nous voir au supplice – celui qu'il craignait.

— Et il était ce sorcier. On ne peut s'y tromper. Mais il était Seyonne aussi, quoi qu'il ait prétendu ou cru. Souvenez-

vous de ce qu'il a prononcé juste avant que vous le terrassiez. Pensez aux mots. Aux mots exacts.

— « Je suis mon père, et mon père avant lui… »

La voix du cavalier mourut sur ses lèvres. Je voulais battre en retraite dans les ténèbres, fuir la blessure, mais l'enfant m'avait repris la main et je n'avais pas la force de la retirer.

La femme rompit le silence.

— Il titubait en le disant, et se tenait la tête. Je l'avais déjà vu faire cela une fois, la nuit où il m'avait entendue raconter à Évan les histoires de son père. Et ensuite, qu'a-t-il fait ? Il a levé l'épée contre vous, et toutes les lois du combat, tous les indices de ce jour-là

– votre condition, sa force, son adresse – me disent que vous devriez être mort, Aveddi. Seulement vous ne l'êtes pas. Quel père invoquait-il à ce moment-là ?

— J'ai besoin d'y réfléchir, Maîtresse. Je lui ai juré…

L'enfant bondit et s'éloigna brusquement.

— M'man. M'man, nous avons faim. Nous voulons du fromage et du lait.

La discussion changea après cela, passant d'abord à la nourriture et à la boisson, puis à des récits de guerre. Le cavalier – l'Aveddi – se préparait à une bataille dangereuse, et je me trouvai entraîné dans les complexités du plan

qu'il exposait. Les noms des lieux et des gens apparaissaient comme des petits vides gris, à mesure que sa voix me conduisait à travers la carte de son récit, mais au fil du temps je les vis prendre forme, dans le paysage qui se déroulait dans mon esprit : Kiril, Gorrid, Bek, Naddasine, Mardek, Capharna, Vayapol, Karn'Hegeth, Parnifour… Zhagad. Aleksander.

— … Mais même si je peux capturer Édik vivant et le faire passer en jugement, comme le suggère Blaise, qui puis-je trouver pour siéger comme juge ? Qui a la force, le pouvoir et la neutralité de rendre cela honnête ? Je refuse de voir ce nouveau monde naître dans la vengeance, mais nous sommes

tous absorbés par la guerre…

Le nouveau monde. On avait besoin de quelqu'un pour rendre la justice afin de clore l'ordre ancien, pour que le nouveau puisse prendre sa place. Il faudrait qu'une telle personne soit sans peur, obstinée, au-dessus de tout reproche, indifférente aux profits du pouvoir, et capable d'en convaincre les milliers de gens las. Je connaissais quelqu'un comme cela, si seulement je pouvais me souvenir du nom…

La conversation se poursuivit autour de moi, la discussion facile d'amis en des temps difficiles, le rire contenu qui n'essaie pas de masquer la peine et l'inquiétude qui existent à ses

côtés, mais seulement d'équilibrer, d'apaiser et de témoigner de la vie en cours. La femme me fit boire du lait avec une cuiller, et chassa l'enfant de crainte qu'il ne fasse tout ressortir avec ses bonds. Mais mon esprit était parti à toute allure pour traquer le nom et réfléchir aux conséquences. Oui, c'était cela, la réponse dont il avait besoin. J'étais baigné de feu.

Vas-y, sors. J'imaginais le garçon juste derrière moi, me poussant en avant. *Ça ne fera pas mal. Je te promets. M'man prendra soin de toi.*

— Évan, à quoi rêves-tu, mon enfant ? Prends ton dîner.

La discussion se poursuivit. Le bruit d'assiettes entrechoquées, un doux

rire.

La petite main m'encouragea de nouveau. *Allez, Papa.*

— Fiona.

La pièce devint silencieuse, et je dus forcer mes yeux à s'ouvrir pour m'assurer que quelqu'un était encore là pour m'entendre. L'effort pour parler était si grand que je ne voyais nullement l'utilité de le gaspiller. Mais ils étaient là, assis tous les quatre à une table ronde, éclairée par des chandelles. J'étais calé dans un fauteuil près de l'âtre, une couverture rouge posée sur les genoux.

— Qu'était-ce ? (Les trois adultes parlèrent d'une seule voix.) As-tu dit,

avez-vous dit quelque chose, Blaise… Linnie… Aveddi ?

L'enfant était occupé à sculpter un morceau de fromage en abats de volaille avec son petit couteau.

— Vous avez besoin de Fiona. Pour juger.

Ma voix n'était guère qu'un chuchotement, mais elle aurait pu être un éclair, car elle déclencha une telle tempête de mots, de questions et de sollicitations qu'aucun ouragan ne pourrait rivaliser avec elle.

Aleksander parvint à moi le premier, sautant par-dessus une chaise, puis s'agenouillant au sol devant moi afin de mieux examiner mon visage.

— Seyonne ? s'écria-t-il.

Son regard était à vif, il saignait.

— Mon père… est Gareth… de la lignée d'Ezraelle, dis-je, allant chercher profondément les mots justes, capable de ne les faire sortir que lentement, avec de longs halètements entre eux. Et si vous n'arrêtez pas de vous morfondre, Monseigneur, ces gens vont commencer à croire que vous avez un cœur.

Une très mauvaise plaisanterie.

On aurait pu croire que le soleil avait élu domicile dans cette pièce froide.

J'étais terriblement faible. Et pas étonnant. Les changements que Nyel avait accomplis dans mon corps et mon esprit avaient pris presque quatre mois

d'enchantements, et tout avait été défait en un seul instant. Cette inversion avait été si dévastatrice que durant plus de huit semaines j'étais resté allongé, abruti, immobile, perdant presque un quart de mon poids. Le coup d'Aleksander dans mon flanc avait aussi prélevé son tribut. Mon bras droit restait presque inutilisable, seul un léger fourmillement au bout de mes doigts suggérant que le membre était vivant. Je devais le tenir près de mon ventre, de la main gauche, pour l'empêcher de se balancer le long de mon corps, ou de s'affaler sur les draps et couvertures, tel un poisson mort. Il faudrait s'y habituer. Quant à mon esprit, le savoir et la mémoire semblaient intacts, quoique

distants, ce qui laissait mon élocution lente et hésitante, et ma pensée facilement embrouillée.

Dès cette première nuit de mon réveil, Élinor sembla comprendre ce dont j'avais besoin, faisant taire Blaise et Aleksander chaque fois qu'ils se mettaient à m'interroger, et insistant pour qu'ils m'accordent du temps pour souffler.

— Revenez dans sept jours, dit-elle. Je l'aurai prêt à rentrer à la maison.

Après un long débat auquel je n'eus pas accès, les deux hommes retournèrent à leur guerre, et Élinor vaqua à ses propres occupations. Les jours suivants, elle ne parla que de choses banales :

étais-je bien installé, avais-je faim, souhaitais-je qu'elle continue à faire travailler mon bras comme elle l'avait fait lorsque j'étais sans connaissance ? Elle avait vu une telle faiblesse se remettre, mais seulement si on ne laissait pas le membre s'atrophier. À présent que j'étais réveillé, disait-elle, je pouvais faire bouger tout le reste moi-même.

Je trouvai quelque part les mots pour exprimer que j'apprécierais beaucoup son aide.

— Je n'étais pas vraiment endormi, précisai-je, incapable de regarder au-delà de ses bottes éraflées. Je sais tout ce que vous avez fait pour moi…

Elle refusa de me laisser

poursuivre. Elle arrangea plutôt mes couvertures et partit demander aux domestiques d'apporter le dîner, rejetant mon bafouillage.

— Il y aura assez de temps pour une telle discussion plus tard.

Et donc, à part me nourrir, faire travailler mon bras plusieurs fois par jour et me fournir les moyens de me laver et de me soulager, elle me laissa très seul avec mes pensées. J'en avais besoin, mais j'attendais avec impatience l'heure de notre exercice. Je m'étais habitué à son toucher.

Évan, soit qu'il ait été prévenu par Élinor, soit parce qu'il suivait sa propre intuition, jouait tranquillement avec ses

bateaux, au sol à mes pieds, en faisant le bruit de l'océan, des oiseaux et des marins. Je ne me lassais jamais de l'observer.

Je passai beaucoup de temps dans un fauteuil, près de la fenêtre, à regarder le jardin recouvert de neige et le cercle noir qui l'entourait, ne réfléchissant pas tellement, mais rassemblant des pensées à envisager plus tard, laissant les événements des derniers mois et années affluer et refluer autour de moi. En dehors de cette pièce, cette petite île de vie vibrante qu'Élinor et Évan faisaient pour moi, la forteresse était silencieuse et vide. Je pouvais pleurer pour Kérouan à présent, et pour l'Univers, qui avait perdu une beauté, une grâce et un

pouvoir comme ceux qu'il avait été un jour. Un après-midi d'hiver, un grand bloc du mur céda et s'effondra dans la neige. Les Douze savaient donc, eux aussi, que leur longue veille était terminée. Je versai des larmes ce jour-là. Malgré mon incapacité à articuler les chagrins qui jaillissaient de moi, je ne les aurais pas supprimés ni négligés. Ils étaient miens aussi sûrement que ma peine pour Ysanne, Farrol et tous les autres.

Le jour du retour d'Aleksander et de Blaise, je pouvais déjà me tenir debout sans m'effondrer de suite, et même faire quelques pas traînants lorsqu'on me soutenait.

— Vous n'allez pas me porter, dis-je, luttant avec la fermeture de ma cape, souhaitant qu'ils détournent les yeux et ne voient pas à quel point j'étais maladroit de la main gauche. Je vais quitter cet endroit sur mes propres pieds.

— Et, au cas où nous te trouverions en tas sur le sentier, aurons-nous la permission de te ramasser à la petite cuiller ? lança Aleksander, glissant son épaule sous mon bras inerte juste au moment où ma faible jambe droite oscillait, menaçant de céder.

Blaise souleva l'un des sacs de toile verte d'Élinor et cueillit Évan, qui avait réussi à échapper à la main

d'Élinor et à grimper sur une table. Élinor prit l'autre sac et nous fit sortir de la pièce et descendre l'escalier à sa suite, en passant devant les deux domestiques inexpressifs qui nous avaient apporté à manger, à boire et tout le nécessaire durant plus de deux mois. Lorsque je regardai par-dessus mon épaule, l'homme et la femme disparaissaient peu à peu comme de la brume matinale.

Aleksander était d'avis de se diriger droit sur la porte d'entrée, mais je secouai la tête.

— Il m'a sauvé la vie et s'est occupé de notre entretien. Je ne peux pas partir sans un mot.

Le prince attendit à la porte tandis

que j'entrais dans le salon, me soutenant au rebord d'une table. Comme l'avait dit Élinor, Kasparian était assis à la table de jeu, près du feu, les coudes appuyés sur elle à côté des pièces luisantes noires et blanches, la tête reposant sur les mains. Ses longs cheveux châtains, semés de fils gris, cachaient son visage, alors que les silhouettes sculptées soutenant la tablette de cheminée baissaient les yeux vers la pièce dans une indifférence solennelle.

— Je ne vous remercierai pas pour ma vie, dis-je, me concentrant pour trouver les mots que je voulais et les sortir en un laps de temps raisonnable. Je ne me fais pas l'illusion de croire que

vous avez fait quoi que ce soit de tout cela pour moi.

Il fit comme si je n'étais pas là. Je m'y attendais.

— Je vous remercie en fait d'avoir nourri mon enfant et sa mère. C'était sous l'impulsion de votre propre bonté de cœur, non de votre amour pour Kérouan. Même ainsi, je sais que vous préféreriez ne rien entendre de mes lèvres. (Il n'y eut aucun démenti du personnage immobile.) Mais je voulais vous demander une autre faveur. Un jour, quand je pourrai me déplacer de nouveau et que j'aurai eu le temps de réfléchir à ce qui s'est passé, j'aimerais revenir ici et parler avec vous. J'ai été idiot, et j'ai détruit les souvenirs de

cette vie – la vie de Valdis –, ma vie. Je veux me souvenir. Comme je l'ai promis à mon père. Puis-je venir ?

Après une longue immobilité, il parla, toujours sans me regarder.

— Il ne vous reste rien, n'est-ce pas ? Pas une bribe.

Jetant un coup d'œil derrière moi pour vérifier que personne n'écoutait, je répondis :

— Non.

— Vous deviendrez fou avec ce que vous avez fait.

— Peut-être. Mais, au moins, je ne serai pas dangereux. Puis-je venir ?

— Je serai ici.

Je tournai le dos au dernier des

Madonaï et boitillai jusqu'à la porte d'entrée, où Aleksander attendait dans un rayon de soleil hivernal.

— Est-ce que ça va, Seyonne ? demanda-t-il.

Blaise, Évan et Élinor étaient déjà à mi-chemin du mur. J'indiquai de la tête la barrière noire.

— Dès que j'aurai passé cela, ça ira.

Ils m'amenèrent à l'un des villages cachés de Blaise, dans les forêts denses des collines kuvaï, un campement d'une cinquantaine de réfugiés de guerre, dont aucun ne me connaissait. Je partageai une maisonnette délabrée avec un sourd-muet nommé Késa, et appris à parler par gestes. Comme je ne pouvais me servir

que d'une main, c'était bien qu'il ne soit pas bavard. J'avais l'impression que la tour d'un château m'était tombée dessus, éparpillant les morceaux d'esprit et de corps à travers le paysage du monde. Chaque rendez-vous humain était un voyage pour trouver les bonnes pièces et les assembler de nouveau.

Fiona vint me rendre visite au Kuvaï dès qu'elle fut informée de mon retour. Elle portait la Couronne des reines en or que j'avais vue pour la dernière fois sur le front d'Ysanne, même si elle l'enleva d'un geste vif dès que la porte de la maisonnette se ferma derrière elle, nous laissant seuls tous les deux.

— Remettez-la, l'enjoignis-je. Elle vous va bien.

— Ce truc est tape-à-l'œil, dit-elle en la faisant tournoyer entre ses doigts. Cela ne vous gêne pas ?

Je ne parlai pas, et me contentai de secouer la tête, ne souhaitant pas que ma voix trahisse quelque sentiment persistant qui pourrait démentir ma conviction réelle. Fiona serait une digne reine.

Assise près de moi sur mon lit, elle me raconta comment ils avaient récupéré Drych, Hueil, et le pauvre Olwydd sans vie, à Kir'Vagonoth, me dit qu'elle avait accepté l'offre d'Aleksander de siéger en jugement d'Édik et des Derzhi, et me

parla de sa certitude qu'il était temps pour nous Ezzariens de nous révéler, et de révéler au monde l'histoire de notre guerre contre les démons – une mesure monumentale et irréversible.

— Je pense que vous m'avez transmis votre maladie, conclut-elle. Me voici, risquant tout ce que je connais, simplement parce que je pense que c'est juste. Un certain nombre de nos compatriotes pensent que je suis folle de le faire.

Je lui baisai la main et lui dis que l'Ezzarie était bénie de l'avoir. Notre ancienne mission n'était pas finie – les Gastaï fous prenaient encore des âmes –, mais Drych et Hueil étaient revenus avec l'idée d'unir nos forces avec Vallyne

pour contrôler les démons à Kir'Vagonoth, faisant de nos batailles de démons une chose du passé. L'Ezzarie aurait besoin de changer.

Fiona ne resta pas longtemps lors de cette visite. Je me fatiguais toujours facilement, et n'étais pas encore prêt ni apte à expliquer tout ce qui m'était arrivé. Mais, avant son départ, je lui demandai de m'examiner, de regarder en profondeur avec la vue d'un sorcier, pour que tous puissent savoir – et que je sois rassuré – que rien n'était caché. Même si elle détestait s'imposer en moi de cette façon, elle n'hésita pas. Elle connaissait son devoir. Lorsqu'elle eut fini, elle m'étreignit farouchement.

— Bon retour parmi nous, mon ami, déclara-t-elle. Votre démon est toujours une partie de vous, et le sera toujours, mais votre âme est entièrement vôtre.

Cette nuit-là, pour la première fois depuis plus de deux ans, je dormis tranquille.

Élinor s'installa dans une maisonnette voisine, et Évan passa la majeure partie de ses journées à faire la navette entre nous en courant, à se cacher, grimper, taquiner, une exaspération et un délice perpétuels. Lorsque je pris des forces, Élinor et moi passâmes une grande partie de nos journées ensemble, à lui fabriquer des chaussures et des vêtements, et à soigner

ses éraflures et égratignures. Notre relation était embarrassée. J'essayai de faire savoir à Élinor qu'elle ne devait pas se sentir obligée de passer davantage de temps en ma compagnie. Si cela l'inquiétait de me laisser seul avec Évan, j'accepterais quiconque elle choisirait pour être avec nous. Elle rejeta mon offre, disant qu'elle préférait s'occuper des choses elle-même. Et puis elle ajouta que, tant que nous passions du temps ensemble, elle pourrait aussi bien continuer à faire travailler mon bras. Au cours des mois d'hiver, le fourmillement dans mes doigts s'étendit à tout le membre, et je me mis à espérer de pouvoir en retrouver l'usage.

En vérité, je n'avais pas de plus

grand plaisir que de regarder Évan et Élinor ensemble. En fait, je prenais le même plaisir à observer la mère que l'enfant. L'expression d'Élinor était un tableau subtil, un arrière-plan d'intelligence, illuminé par de la patience et de la compassion, effleuré par ses dispositions et ses humeurs. Le coin gauche de sa bouche se retroussait face à une sottise enfantine. Son front descendait et son œil s'agrandissait légèrement lorsqu'elle écoutait une histoire de merveilles d'un petit garçon. Son teint rouge-or fonçait juste un peu lorsqu'elle le poursuivait en riant à travers la région boisée des Kuvaï.

Au début, je me retins, content de

les regarder, parlant même à peine, sauf en réponse à une question directe. Mon élocution était hésitante et maladroite, et je tombais souvent sur des zones mortes d e ma mémoire, qui me faisaient m'interrompre à mi-phrase tandis que je tâtonnais pour trouver un mot ou une idée. Élinor s'en aperçut, bien sûr, et au bout de quelques semaines insista calmement sur un nouvel exercice.

— Je pense que vous devriez avoir une conversation d'une heure avec moi chaque jour. Comment serez-vous jamais capable d'enseigner à Évan ce qu'il doit apprendre de vous, si vous ne pouvez pas sortir cinq mots par heure ?

Nous nous retrouvâmes tous les après-midi, pendant qu'Évan dormait.

Elle faisait travailler mon bras, et nous discutions de choses ordinaires. De nourriture et du temps qu'il faisait. De gens du village. De la guerre. Des besoins et du comportement d'Évan. À l'occasion, de nos propres enfances. C'était un terrain sûr. Au milieu de l'hiver, j'avais déjà fait tant de progrès qu'elle me fit enseigner à Évan les traditions des arbres et de la forêt, en disant qu'il devait apprendre de moi ces choses si importantes pour les Ezzariens. Même alors, nous n'abandonnâmes pas notre heure. Même si je me demandais où les mots pourraient nous conduire si jamais nos conversations devaient s'égarer plus

loin, je m'en tins au familier et au banal, refusant de risquer son embarras ou son déplaisir. L'imagination était plaisante, pourtant. Très plaisante.

En dehors de cela, je mangeai, dormis, marchai lorsque je fus assez robuste, et courus quand je le fus davantage. Dès que j'y parvins, j'aidai les villageois à transporter du bois et de l'eau et à nettoyer les maigres proies que leurs chasseurs rapportaient, et j'écoutai leur musique et leurs légendes divines tandis qu'ils étaient assis près du feu, les longues nuits d'hiver. Je partageai leur faim de nouvelles de l'Aveddi, et me réjouis avec eux des histoires sur sa sécurité, sa valeur et les victoires qu'il remportait. Édik et ses

hommes de main avaient perdu leur courage malveillant, disaient les commérages au coin du feu, le moment décisif étant arrivé peu après la victoire de Parassa. Le méprisable empereur était terré à Zhagad. Ce n'était qu'une question de temps avant que la guerre soit gagnée. Même les dieux voyaient la victoire à portée de main, me déclara une vieille femme, car ils ne ressentaient plus la nécessité d'envoyer leur esprit ailé aider l'Aveddi Aleksander.

Aleksander vint me voir aussi souvent que possible tout au long de cet hiver et de ce printemps. Blaise l'amenait, chaque fois que les événements en laissaient le temps.

Tandis que Blaise rendait visite à Élinor, à Évan et à ses autres amis du village, Aleksander s'adossait aux murs rugueux de ma maison, buvait du vin et demandait conseil ou conversait sur ses plans et stratégies, ses commandants et ses troupes. Une fois ou deux, il s'endormit. Un minuit de printemps, alors qu'il appliquait de l'hydraste moulue sur ses pieds, tourmentés par des infections, il parla de son incertitude sur sa place dans le monde, une fois la guerre gagnée. Avec les pays de l'empire rendus à leurs propriétaires légitimes, il croyait que son temps comme souverain était terminé, et que son meilleur espoir d'échapper à la vengeance serait de chercher la

protection de l'un des vieux rois.

— J'ai pensé proposer mes services à Yulaï, m'apprit-il. D'Skaya a dit qu'elle voudrait avoir mon bras en Thrid, mais les jungles moisiraient sur moi, je pense. Regarde ce qu'un printemps humide aux frontières du nord a fait à mes pieds ! Le Manganar a des déserts, et il y a des chances qu'il occupe une bonne part de l'Azhakstan après la guerre. Et les guerriers manganar montent à cheval, tandis que les Thrid combattent à pied. Mes jambes n'aiment pas marcher.

— Votre destinée attend encore, dis-je, souriant, en lui passant un autre paquet des racines en poudre. Vous

trouverez votre voie. J'ai confiance en vous. Plus que jamais.

Il savait exactement ce que j'entendais par là et, comme toujours lorsqu'il pensait à notre duel, il s'assombrit et essaya de demander pardon. Je fis de mon mieux pour le rassurer. Il avait tenu ses engagements, comme j'avais compté qu'il le ferait. À la fin, il n'avait pas eu besoin de me tuer, comme j'en avais eu l'intention, mais si les choses s'étaient passées différemment, le monde aurait été heureux de son service.

Quant à de plus amples explications, il était assez avisé pour ne pas me presser. Il demandait toujours comment progressait ma guérison, et je

disais : « Ça s'améliore. »

Il me regardait, jugeait, et puis faisait quelque commentaire lourd de sous-entendus : « Tu dois boire davantage de nazrheel », ou : « Une femme dans ton lit serait le meilleur exercice pour ton bras », ou : « Je compte sur une course à pied jusqu'à ce chêne aller-retour lors de ma prochaine visite, et cette fois je battrai tes tristes os à plate couture. »

Nous riions, et il partait, promettant de revenir lorsque la guerre le permettrait. La lumière brillait toujours en lui, plus vive que jamais.

Chapitre 45

Le jour de l'équinoxe de printemps, l'Aveddi d'Azhakstan, le premier-né du désert, descendit à cheval la route impériale vers Zhagad. Une cape blanche ondulait à ses épaules, et dans sa tresse rousse étaient enroulées des perles de bois. Il ne portait aucune décoration qui puisse signifier un rang, et d'ailleurs il n'en revendiquait aucun, même pas là, le jour de son triomphe. Sur ses flancs chevauchaient Yulaï et Magda, le roi et la reine du Manganar, et leur fils Terlach ; Marouf, le palatin de

Suzaï, et ses cinq fils ; et W'Osti, le chef thrid, et son commandant de guerre, D'Skaya. À la gauche immédiate de l'Aveddi chevauchait son cousin Kiril zha Ramiell, conduisant les premiers seigneurs de plus de cinquante familles derzhi, ainsi que l'Yvor Lukash, le visage peint en noir avec des poignards blancs, et une grande femme, au visage peint de même. Sur la droite de l'Aveddi chevauchait son épouse Lydia, portant leur fils bébé sur le dos, comme le font les femmes du désert depuis les anciens temps. L'enfant n'avait pas encore de nom, car son père était en guerre, et la coutume derzhi interdisait de nommer un enfant en temps de guerre, de peur que l'enfant ne soit marqué par

la mort.

Et, oui, juste derrière l'Aveddi venait un homme à cheval, dans une cape grise, un homme svelte que peu pouvaient nommer, et dont les cheveux noirs montraient des signes de grisonnement. Même s'il ne portait aucune arme et semblait tout à fait ordinaire, beaucoup dans la compagnie de l'Aveddi le regardaient avec méfiance. J'avais demandé à observer les événements du jour depuis la tour de garde, plaidant une maladie persistante, mais Aleksander avait refusé d'en entendre parler, disant qu'un homme qui courait trois lieues à travers les collines des Kuvaï tous les matins ne pouvait

prétendre être faible. Il voulait que je sois avec lui.

Derrière cette noble avant-garde chevauchaient cinq mille hommes et femmes de chaque coin du pays. Des milliers et des milliers d'autres étaient debout le long des bas-côtés, se penchaient par-dessus les murs de la ville ou à des fenêtres, ou se massaient au bord des rues, à l'intérieur de la cité royale. Aucun musicien, jongleur ni danseur ne se produisait. Aucun colporteur ni marchand n'exerçait son métier avec des souvenirs commémoratifs dérisoires. Ce jour était solennel… un jour de jugement et de témoignage.

Attendant l'Aveddi sur une estrade

construite à la hâte aux portes de Zhagad se tenait une petite silhouette vêtue d'une robe verte, une couronne d'or ceignant son front et sa courte chevelure brune. Je souris en remarquant qu'elle s'agitait de façon presque imperceptible. Fiona avait porté des vêtements d'homme la majeure partie de sa vie ; elle avait horreur des jupes. De chaque côté d'elle se tenait un homme vêtu d'une cape bleu foncé bordée d'argent. Chacun des deux avait un couteau d'argent rengainé le long du corps – les deux jeunes Gardiens, Drych et Hueil.

Lorsque le groupe de l'Aveddi s'approcha des portes, Fiona fit un pas en avant et leva les bras. Lentement

s'élevèrent du sable de chaque côté d'elle des poteaux jumeaux blancs, et sur eux se déployèrent des étendards blancs où étaient cousus la représentation d'un arbre vert foncé, une dague d'argent, et un petit miroir ovale – l'étendard de la reine d'Ezzarie, qui n'avait jamais flotté à la vue du monde en dehors de nos frontières. Des larmes me piquèrent les yeux.

— La reine et le Conseil des Mentors d'Ezzarie saluent cette noble assemblée. (Sa voix pouvait être entendue par tous les hommes et femmes présents – frappant les spectateurs d'une stupeur admirative encore plus profonde.) Que cherchez-vous aux portes de Zhagad ?

— Des nouvelles de justice, gracieuse Reine, prononça Aleksander, et la paix de nos pays.

— Alors entendez-moi, honorés requérants, dit Fiona. Le tyran Édik, que nous avons jugé coupable de crimes trop nombreux et trop terribles pour les prononcer en ce beau jour, est mort par notre procédé, comme le sont les premiers seigneurs des Hamraschi, Rhyzka, Nyabozzi et Gorusch, qui ont appliqué la vilenie du tyran aux gens de vos pays. Nous avons jugé que quarante-sept commandants et nobles de rang inférieur ont délibérément, et d'une manière meurtrière, exécuté la volonté du tyran, et sur ceux-ci nous avons placé

un fléau de sorcellerie. Ils ont été envoyés appauvris sur les routes de ce pays avec l'interdiction d'avoir des contacts avec les membres de leur famille, l'interdiction de s'installer où que ce soit plus d'une journée, leurs liens magiques les empêchant totalement de parler et d'entendre, jusqu'au jour où ils seront déclarés repentants de leurs actes, ou seront morts. Ceux qui souhaitent les voir punis devraient s'abstenir d'une brève vengeance plaisante. Regardez-les plutôt vivre, et apprenez ce qu'ils ont fait. Comme vous l'avez recommandé, Aveddi, les nobles et simples soldats restants, qui ont participé à ces crimes, ont été dispersés et ont reçu notre liberté conditionnelle,

exhortés à rechercher le pardon de leurs compatriotes par la parole et l'acte, sous peine d'être eux aussi sujets à nos sanctions. Nous avons marqué leurs noms, et les surveillerons.

Fiona écarta les bras et toucha les épaules de ses Gardiens.

— Sachez ceci, requérants, poursuivit-elle. Mille ans durant, les gens de mon peuple ont donné d'eux-mêmes pour éviter aux âmes humaines les ravages démoniaques, pourtant nous avons négligé les vrais démons qui vivent ici, dans notre monde, même ceux qui torturaient nos propres frères et sœurs. Plus jamais, Aveddi. Nous jurons, à vous et à cette puissante

assemblée, que dorénavant nous serons vigilants.

Tandis que la foule murmurait son émerveillement et son approbation, Aleksander acquiesça de la tête et fit signe à Yulaï, Marouf et W'Osti d'avancer.

— Alors ma mission est finie, madame, et je cède la direction de ces forces à ceux dont c'est la place légitime.

Il tendit la main à sa femme, et ils placèrent leurs montures derrière les trois souverains. Mais Fiona leva la main pour l'arrêter, et fit taire les voix qui enflaient dans la foule.

— Vous êtes venu ici aujourd'hui en tant que chef de guerre, Aveddi,

abjurant tout apparat, au-delà de la victoire au nom de ceux-ci qui vous suivent. Vous avez hissé les étendards de ces dirigeants légitimes à mesure qu'ils récupéraient la souveraineté de leurs propres pays. Mais qu'en est-il de l'Azhakstan lui-même ? Cinq cents ans durant, le royaume derzhi d'Azhakstan a perpétré des crimes contre ces frères rois et leurs sujets. Et, avant que le soleil se couche sur ce jour de jugement, la question de votre propre histoire doit être examinée. Vous étiez autrefois la voix et la main d'un empire cruel, participant aux misères qu'il créait, héritier du trône de son tyran, et vous devez donc, vous aussi, vous soumettre à

une sentence. Que dites-vous tous, nobles rois et princes ?

Des cris d'approbation retentirent de tous côtés.

Fiona ne donna pas à Aleksander l'occasion de protester.

— Si vous admettez votre culpabilité dans ces affaires et cédez votre avenir à la sagesse de cette assemblée, alors mettez pied à terre, Aveddi, et tenez-vous devant moi, en signe que vous abjurez vraiment rang, privilège et droit de naissance.

Aleksander n'hésita qu'assez longtemps pour poser sa main sur celle de sa femme, et sur la tête de son fils endormi. Puis il glissa gracieusement à bas de son coursier et s'avança à pied ;

seules la façon dont il serrait les mâchoires, et une rougeur discrète, trahissaient une légère perte de contenance. La foule, comme un seul homme, laissa échapper un cri inarticulé lorsqu'il dégaina son épée, et respira de nouveau quand il la déposa en travers des mains tendues de Fiona. Même si sa tête n'était pas inclinée, et si sa silhouette mince dominait Fiona, tout observateur aurait su lequel des deux était le suppliant.

La jeune reine hocha la tête de satisfaction, et sa voix s'éleva vers le ciel dans le matin radieux.

— Le Conseil ezzarien a examiné le cas d'Aleksander, autrefois héritier

de l'Empire derzhi, et a demandé l'avis de ces seigneurs rassemblés, du Manganar, de Suza, de Thrid, du Kuvaï et de Fryth, et de tous les pays que l'empire a un jour revendiqués, et nous avons parlé avec ces nobles Derzhi, qui ont engagé leur vie et leur honneur pour redresser les torts du passé. Aleksander Jényazar Ivaneschi zha Dénischkar, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

Aleksander secoua la tête.

Fiona fit un signe d'approbation et poursuivit :

— Parce que les Derzhi ont brisé l'ordre du monde, les Derzhi doivent le réparer. Parce que les Derzhi ont volé la richesse de leurs voisins, les Derzhi

doivent maintenant rendre leurs bons services à ces mêmes voisins. Et comme les Derzhi ont attaqué leurs voisins, ils doivent maintenant en assurer la défense. Pour réparer, servir et défendre, l'Azhakstan doit être fort, et capable de porter une telle responsabilité. Par conséquent, le Conseil a décidé que le Royaume derzhi d'Azhakstan resterait effectif, avec des frontières comme celles qui sont indiquées sur cette carte des anciens temps, avant que l'empire ait gonflé. Comme réparation pour l'injustice passée, le Royaume d'Azhakstan ne réclamera nul siège de pouvoir, nulle capitale royale ; Zhagad et Capharna seront maintenant comme

toute autre cité, sans aucune restriction ni aucun régime de faveur en matière de commerce ou de résidence. Les palais impériaux seront scellés de ma main, et le maintien de leur existence rappellera la cupidité et la tyrannie. Et pour gouverner ce royaume, un roi ou une reine azhaki devra être nommé(e) par le bon conseil de la tribu derzhi, et servir avec le consentement de ses souverains voisins, la force et la sagesse personnelles du candidat ou de la candidate devant être sa seule recommandation.

Fiona tendit le doigt vers Kiril et les Derzhi, et sa question fut si énergique que je crus qu'une flamme pourrait jaillir du bout de son doigt.

— Nobles seigneurs des hégeds derzhi, selon vous tous, qui devrait être le Premier d'Azhakstan à vous diriger dans ce service de rédemption ?

D'une seule voix, les seigneurs derzhi s'écrièrent :

— Aleksander !

Puis Fiona fit un large geste du bras d'un côté à l'autre de la multitude, et cria :

— Et vous, à qui l'on doit ce service et cette défense, voudriez-vous que cet Aleksander, l'Aveddi, premier-né d'Azhakstan, devienne votre Protecteur ?

Et les oui retentirent dans une splendeur retentissante, résonnant à

travers le désert, rejoints par des cris de « Aleksander ! » et « Aveddi ! ».

Fiona acquiesça.

— Qu'il en soit ainsi. Nous rendons ce jugement : Aleksander zha Dénischkar, à l'aube demain, si vous êtes consentant, vous serez oint et couronné roi d'Azhakstan et Protecteur des Royaumes vivants, chargé de passer le restant de vos jours, non à agrandir votre propre royaume, mais à reconstruire et à défendre ceux que vous avez aidés à renaître. (Elle offrit son épée à Aleksander.) Servirez-vous, Aveddi ?

Aleksander récupéra son arme et, d'une voix aussi claire que le matin du désert, et aussi forte qu'un paraïvo,

donna sa réponse.

— Oui. Sur la tête du puissant Athos, oui.

Les acclamations auraient pu être entendues jusqu'à Kir'Vagonoth.

Et c'est ainsi que vint le moment pour moi de m'occuper de l'avenir.

Dans la soirée clémente du jour du jugement et témoignage, Aleksander nous demanda, à Fiona et à moi, de l'accompagner à Drafa, où il tiendrait une veille dans la cité sainte, le jour précédant son sacre, selon la coutume des anciens rois d'Azhakstan. Qeb attendait debout près du bosquet de tamaris et ne fut pas surpris lorsque nous sortîmes à cheval du désert, ses yeux

aveugles aussi brillants que la lumière des étoiles. Lorsqu'il mena Aleksander dans sa grotte, une fillette de six ou sept ans, solennelle, aux yeux écarquillés, guida ses pas.

Après que Sarya et Manot eurent eu tout leur saoul de sourires et de larmes face à notre retour, et mené une rapide évaluation approbatrice de Fiona, les deux vieilles femmes entamèrent une garde près de l'entrée de la grotte, et Fiona et moi flânâmes dans la cité en ruine. Nous discutâmes de Catrin, d'Hoffyd et de leur enfant attendu d'un jour à l'autre, de la vieille Talar et de sa nouvelle école de traditions sur la forêt, d'amis et d'appariades, du temps qu'il faisait et des arbres.

Mais Fiona n'était pas du genre à éviter une conversation plus personnelle. Lorsqu'il se fit tard et que nous franchîmes la crête de la côte, passant nos doigts sur le lion de pierre tombé, elle leva les yeux vers moi, attentive.

— Et maintenant, parlons de vous, mon ami et mentor. Comment vont les choses pour vous ?

— Elles s'améliorent, globalement, dis-je. (À bien des égards au moins, c'était vrai. Le temps et une vie calme m'avaient fait énormément de bien.) Avoir la chance d'être avec Évan a été le meilleur remède.

— Et sa mère, aussi ?

Je jetai un rapide coup d'œil à Fiona, pour voir ce qu'elle demandait. Peu de chose pouvait encore mettre mon visage en feu, et je n'arrêtais pas de me dire qu'Élinor ne devrait pas être l'une d'elles. En dépit des civilités des derniers mois, certaines choses étaient impossibles.

— Je ne pourrais rêver meilleure affection pour Évan, répondis-je. Et elle m'a infiniment aidé. Avez-vous remarqué que je peux tenir un verre de vin maintenant ? Et prononcer une phrase entière sans oublier qui ni où je suis ?

À mon grand soulagement, la question de Fiona était innocente et vite

passée.

— C'est très bien de voir que votre bras est plus fort et que vous avez pris assez de poids pour projeter une ombre. Mais au Kuvaï, lorsque je vous ai examiné, vous avez dit que vous pourriez avoir besoin de quelque chose de ma part, plus tard, et j'avais idée que cela pourrait être important. Puis-je faire quoi que ce soit pour vous avant de rentrer à la maison ?

Mes pas ralentirent sous un fardeau que je n'avais expliqué à personne et dont j'ignorais si, ou quand, je le pourrais.

— Rien qu'une chose. Un jour… j'aimerais revenir en Ezzarie.

Elle éclata de rire, mais se calma

rapidement lorsqu'elle regarda mon visage.

— Pourquoi diable auriez-vous besoin de demander ?

— Aux dernières nouvelles, il m'était défendu sous peine de mort d'y retourner. Vous avez vu par vous-même que je suis uni à un démon. Et vous ne comprenez pas encore parfaitement ce que j'étais, ces mois à Tyrrad Nor, ni ce que j'aurais pu devenir.

Elle fit descendre ma tête, et fit une bise sur le dessus.

— Dieux du ciel, idiot d'homme, je vous fais confiance plus qu'à tous ceux que je connais. L'Ezzarie est votre patrie. Nous serons honorés de votre

venue.

Je fus satisfait de la confiance et du consentement de Fiona, mais j'en vins à la conclusion que je ne pouvais en profiter. Pas encore. J'aspirais à l'étreinte verte de l'Ezzarie, à la paix et à la guérison qui existaient selon moi dans ses collines et ses forêts. Mais je ne pouvais abandonner mon fils et sa mère. Cette décision ne se fondait pas uniquement sur mon désir de rester près d'Évan, mais sur une dure réalité.

Le monde avait changé de fond en comble. Aleksander était un roi sans palais, et aurait besoin d'apprendre à vivre et à travailler dans les limites de son nouveau rôle. Il passerait beaucoup de temps hors de son propre royaume,

s'occupant des frontières et de la sécurité de ceux qu'il servait. Sa fortune se limitait dorénavant à ses propriétés personnelles en Azhakstan, et il avait déjà demandé aux seigneurs des Mardek de déterminer comment les priver, lui et d'autres Derzhi, des maisons et terres qui n'étaient plus dans leurs moyens. Kiril allait être le commandant des troupes du jeune roi, chargé de recycler les guerriers derzhi en défenseurs, et non en conquérants, et Blaise n'était plus l'Yvor Lukash, mais le Premier Dénissaire d'Aleksander, le représentant personnel du roi auprès des royaumes limitrophes. Les hors-la-loi de Blaise retournaient à leurs villes et villages.

Tous ceux qui avaient dépendu de la bande de hors-la-loi pour leur subsistance allaient devoir trouver un endroit pour vivre, et de nouvelles sources de revenus. Cela incluait Élinor. Notre camp de réfugiés au Kuvaï était déjà à demi désert, à ce qu'on disait.

Sur la route de Drafa à Zhagad, le matin de son sacre, Aleksander m'avait proposé de rester avec lui en tant que son Premier Conseiller.

— Athos sait combien j'ai besoin de quelqu'un pour m'aider à comprendre comment tout ceci va fonctionner. Ce n'est pas exactement la vie que je t'ai offerte il y a quatre ans, mais tu ne manqueras jamais de rien. Et, comme tout est ta faute, ce ne semble que justice

que tu doives traîner avec moi, pour voir son achèvement.

Je lui avais dit que j'y réfléchirais. Et c'est ce que j'avais fait, ainsi qu'au sujet d'Évan et Élinor.

Une fin d'après-midi, cinq jours après le sacre d'Aleksander, je frappai à la porte d'une modeste demeure sur le boulevard extérieur de Zhagad, une paire de poulets suspendus à l'épaule. Blaise, Évan, Élinor et plusieurs des hors-la-loi de Blaise étaient temporairement logés chez un fabricant de teintures, le père de l'une des hors-la-loi, qui pleurait encore de soulagement chaque fois qu'il voyait sa fille marcher au grand jour dans la cité,

en portant un insigne de bravoure octroyé par le nouveau roi azhaki.

— J'ai apporté le dîner, dis-je lorsqu'Élinor ouvrit la porte, avec l'aimable permission de Yulaï et Magda.

Élinor manifesta sa surprise à me voir.

— Blaise est entré en chancelant il y a une heure, m'informa-t-elle en montrant du doigt le corps affalé en travers d'un coin de la petite pièce chaude qui ronflait profondément, mais il s'est endormi en enlevant ses bottes. Il a dit qu'il a parlé cinq jours d'affilée, et que le roi compte tenir cinq de plus sans s'arrêter. J'ai supposé que vous étiez avec lui. (Elle prit délicatement la

volaille que je tendais.) Voulez-vous que je fasse cuire ceux-ci, ou allez-vous vous joindre au ronflement ?

— Il est difficile de se procurer des poulets en ce moment, fis-je remarquer. Ce serait dommage de les gaspiller. Mais d'abord, j'aimerais discuter un peu avec vous…

Évan fit irruption dans la pièce juste à ce moment-là, insistant pour me montrer un nouveau lance-pierres que Roche lui avait fabriqué pour son troisième anniversaire.

— M'man a dit que tu me montrerais comment m'en servir correctement. Je dois utiliser les plus petites pierres, et crier avant d'en lâcher

une, et ne jamais, jamais, jamais m'en servir à l'intérieur d'une maison.

Ses yeux bleu-noir étaient grands ouverts et solennels lorsqu'il récita les règles. L'expression ironique d'Élinor, ainsi qu'une pile de poterie cassée posée sur la table, m'indiquèrent la source de sa solennité.

— Cela semble de très bonnes règles, approuvai-je. Et ça a l'air d'être un excellent lance-pierres. Quand le jour aura un peu rafraîchi, nous sortirons l'essayer.

Tandis qu'Évan me régalait d'un bavardage sans fin sur Roche et le lance-pierres, et son petit désastre avec la marmite préférée de Dyana, Élinor haussa les épaules et emmena les poulets

dans la cour derrière la maison pour les vider. Tout au long de la cuisson et du repas, en tenant Évan sur mes genoux et lui montrant comment tenir son lance-pierres, en écoutant la conversation exubérante du fabricant de teintures et de sa famille, et en riant lorsqu'ils plaisantaient sur les ronflements claironnants de Blaise, j'observai Élinor se mouvoir à travers le bruit et la chaleur de la maison exiguë, avec humour, discrétion et grâce. Quand les ombres furent longues sur la cité, la famille du fabricant de teintures partit au marché boire du nazrheel et écouter les commérages du jour. J'emmenai Évan dans la cour et passai une heure à rire, et

à esquiver son petit sac de cuir lorsqu'il tournoyait autour de sa tête et nous arrosait de cailloux. Quand le garçon et moi nous fûmes effondrés sur le dallage, épuisés par nos efforts et notre bonne humeur, je m'aperçus qu'Élinor se tenait dans l'embrasure de la porte, à nous regarder.

— Vous vouliez discuter, dit-elle.

Évan avait la tête penchée sur ses cailloux, tandis qu'il commençait à les ranger avec soin, par couleur et par taille, dans les fissures du dallage. Même s'il n'y prêtait aucune attention et restait concentré sur son jeu, je caressai ses cheveux bruns.

— J'ai entendu ce matin qu'Aleksander vous avait demandé de

voyager avec Blaise – une dénissaire de plein droit –, mais que vous aviez refusé. Je suppose que vous comprenez ce que cela signifiait pour lui de vous le proposer – le respect qu'il a pour vous…

— … et que je suis une femme. Oui, je comprends. Et j'ai été honorée. Mais je lui ai répondu que je souhaitais vivre tranquillement quelque temps. Un enfant ne devrait pas grandir en ne connaissant que la guerre et la politique.

Elle ne dit rien de plus, et se contenta de rester là. À attendre. Elle ne rendait pas les choses faciles.

— Oui. Tout à fait… (Qu'étais-je venu dire ? Cela semblait si faible, si

présomptueux.)… et j'ai donc pensé… que vous auriez besoin d'un moyen de vivre, où que vous projetiez de vous installer… et que je pourrais trouver du travail comme scribe, peut-être, maintenant que ma main fonctionne mieux… pour pouvoir être tout près…

— Mais l'Aveddi compte sur vous. Son Premier Conseiller, ai-je entendu dire. N'allez-vous pas parcourir le désert avec lui ?

Son attitude était impassible, curieuse, tandis que mon visage était sûrement aussi brûlant que les déserts précités.

— Il peut venir partout où je me trouve à être, ou faire appel à moi comme bon lui semble. Je répondrai

toujours à son besoin. Mais je n'aspire pas davantage à parcourir les déserts que vous, et certaines choses sont plus importantes que même Aleksander et son royaume. (Je poussai un tas de cailloux noirs vers la main d'Évan, et regardai ses petits doigts les placer dans les fissures.) Sauf si vous me refusez que non, j'irai où que vous alliez.

— Et si j'annonce que je choisis Parnifour ou Hollen, ou quelque autre endroit loin de l'Azhakstan… loin de l'Ezzarie ? Y iriez-vous vraiment, et feriez-vous du travail de scribe pour nous entretenir ?

— Je ferai tout le nécessaire. Je vous l'ai déjà dit. Cela n'a pas changé.

— Oui, c'est ce que vous avez dit… (Un changement dans sa voix me fit lever les yeux et croiser les siens.)… et c'est ce que vous avez fait.

Il y avait tant de choses exprimées dans ces simples mots. La foi. La confiance. La compréhension. Un esprit généreux… qui attendait. Sa déclaration ouvrit une porte dans mon cœur, et me fit entrevoir une possibilité. Je sondai son visage fort et charmant, et ne vis rien pour contredire mon ouïe.

Je remplis vite le poing d'Évan de cailloux, le hissai sur mes épaules et me levai, priant pour qu'il reste occupé et tranquille un petit moment.

— Maîtresse Élinor, me feriez-

vous l'honneur de sortir ce soir… jusqu'au marché… pour une tasse de nazrheel ?

Elle inclina la tête, comme si elle réfléchissait mûrement à la question. Puis elle hocha la tête.

— Peut-être avons-nous besoin de reprendre nos exercices de conversation. Ce serait une excellente soirée pour cela.

Sa bouche se retroussa très légèrement au coin gauche.

Je n'eus même pas le temps de traverser la cour et de prendre le bras d'Élinor que Blaise, pieds nus, bâillant, sortit de la maison obscure derrière elle et, sans le moindre mot, m'enleva du dos Évan, qui pouffait de rire, et disparut de

nouveau dans la maison. On aurait pu penser qu'il attendait cette occasion.

Notre exercice de conversation s'égara un peu plus loin, cette nuit-là ; Élinor voulait tout savoir sur l'Ezzarie, et quel genre d'endroit ce serait pour élever un enfant métamorphe. Il nous faudrait discuter beaucoup plus au fil des jours, mais la conversation de la soirée fut plaisante. Extrêmement plaisante.

Sept jours après le Jour du Jugement, et six après le sacre d'Aleksander, je me tenais dans la lumière du soir en haut d'une imposante dune, à attendre le roi d'Azhakstan. Il avait fait savoir qu'il était déterminé à

sortir à cheval ce soir, pour prendre une heure loin des conseillers, requérants, intendants et chercheurs d'emploi, et qu'il apprécierait la compagnie de quelqu'un qui ne voulait pas qu'il *fasse* quelque chose.

Je souriais lorsqu'il monta la dune à cheval, cheveux roux au vent, car je venais juste de passer un après-midi avec Lydia et le jeune Sovari Lydiazar Aleksandreschi zha Dénischkar. La vie ne serait jamais ennuyeuse pour la famille royale d'Azhakstan. Les cheveux du tout petit garçon étaient d'un roux flamboyant et, après m'avoir adressé un grand sourire sans dents assez charmant pour faire fondre la pierre, il s'était mis à hurler plus fort qu'un chastouain

poussant ses animaux têtus à travers le désert.

Aleksander glissa gracieusement de son cheval blanc et chuchota l'ordre, quel qu'il soit, qui garantissait que l'animal resterait patiemment où on le laissait. Cela faisait partie de sa propre magie particulière.

— Saint Athos, j'ai dû menacer tout le monde de pendaison pour les faire rester en arrière. Tu n'as pas laissé quelqu'un te glisser une requête, juste au cas où tu me verrais, n'est-ce pas ?

— Pas une seule. Je pourrais peut-être trouver quelque chose, cependant.

Il grogna et me fit signe de traverser avec lui la crête du sable,

jusqu'à ce que nous soyons hors de vue des gardes vêtus de haffaï groupés à la base de la dune. Le désert vide s'étendait devant nous, éclaboussé de pourpre et d'or. Lorsque nous parvînmes, de glissade en glissade, à une deuxième crête où nous ne pouvions voir personne et rien entendre, à part le frémissement tranquille du vent, ses épaules se détendirent et il soupira de plaisir.

— Tiens, asseyons-nous un moment. J'ai besoin de tout ceci.

Il étendit sa cape sur le sable et s'y installa, s'accoudant. Il inclina la tête lorsque je m'assis près de lui.

— Tu ne vas pas rester avec moi, n'est-ce pas, Seyonne ?

Je ris et secouai la tête.

— Comment pouvez-vous le supposer si vite ? Nous n'avons pas parlé depuis presque une semaine. Et je viens seulement de me décider.

— Cette fois, j'ai triché. Fiona m'a dit que tu parlais d'aller en Ezzarie. Et quelque chose te tracasse depuis ton retour – pas étonnant. Alors, rentrer chez toi va-t-il y remédier ?

Bien sûr, Aleksander serait celui qui s'en apercevrait. Je puisai une poignée du sable chaud et le laissai couler entre mes doigts.

— J'espère.

— Raconte-moi, Seyonne. Tu me dois cela. Je suis passé à un

sourcil de moucheron de te tuer, et tu maintiens que tu en avais l'intention, même si tu savais que cet acte m'aurait hanté pour le restant de mes jours. Tu as amené ton fils dans cet endroit sans savoir comment les choses se passeraient. Cela m'indique l'ampleur de ta peur, et que tu as accompli quelque tâche épouvantable que nous, les gens ordinaires, ne comprendrons probablement jamais. Quoi qu'il ait pu se produire entre le vieillard et toi avant qu'il meure, c'est cela qui t'a ramené sans encombre, et j'en remercie les dieux éternels. Mais tu es mon ami et mon frère, et je voudrais savoir ce qui te chagrine.

Il avait raison. Je lui devais tout, et

donc, contre toute intention, je lui racontai tout. Tandis que les ombres pourpres s'allongeaient sur les dunes, je parlai de Kérouan, de Valdis et de Verdonne, des voyages dans les rêves et du marché qui me permettait de participer à sa guerre, du mur qui s'effritait et de ma soif insatiable de sorcellerie. Je lui expliquai mon dilemme : comment je ne pouvais ni permettre à Kérouan, fou, de conserver son pouvoir, ni risquer qu'il le récupère auprès de moi par mécontentement, comment je ne pouvais pas tuer le vieux sorcier et garder le pouvoir moi-même sans assurer ma propre corruption, sûr que si j'enfreignais les avertissements

de mon démon tout en possédant la mélydda sans entraves d'un Madonaï, je deviendrais le pire des tyrans.

— … et j'étais donc obligé de prendre le pouvoir et de mourir avec lui. Votre promesse était mon seul espoir, et mettre de force Évan en danger, et me fier à Blaise et à Élinor pour témoigner de mon changement, étaient les seules façons auxquelles j'aie pu penser pour vous convaincre. Grâce à Kasparian, nous avons eu un autre choix. Et à la fin… en vous voyant là, Élinor et vous… en pensant à Évan…, j'ai eu assez de souvenirs de ma vraie vie, et assez de raison, pour savoir que je ne voulais pas continuer sans sentiment. Je ne pouvais voir aucun intérêt à une telle

existence, peu importe sa durée. Contrairement à la prévision de Kérouan, je n'aurais ressenti aucune satisfaction à vous tuer, vous ou n'importe quel humain. Je lui ai donc dit que je lui rendrais son nom s'il reprenait ce qu'il avait donné et mourait avec lui…

Ma voix s'estompa, à peu près comme la lumière du soleil disparaissait du ciel.

— Et tu t'es retrouvé… Oh, dieux puissants, Seyonne. Tu n'as plus de mélydda.

Je brossai mes mains et mes bottes pour en ôter le sable.

— Pas une bribe. (J'essayai

d'éliminer cela d'un sourire.) On dirait que c'est un peu plus définitif qu'avant, quand j'étais esclave. Mais on ne sait jamais.

La perte elle-même était supportable. J'avais vécu sans pouvoir pendant de nombreuses années. Mais c'était très dur de ne jamais pouvoir montrer à mon fils comment enchanter une lumière avec ses doigts, ni voler avec lui à travers les cieux et l'attraper s'il tombait.

— J'apprécie votre sollicitude, mais vous ne devez pas vous inquiéter. Mon père a mené une vie bénie sans mélydda. Je ne passerai pas le reste de la mienne à porter le deuil d'un don dont la plupart des gens ne rêvent jamais.

— Comme les empires perdus ?

Je fis un grand sourire.

— Mais vous ne pourrirez pas dans quelque jungle thrid non plus.

— En effet.

Il soupira et tordit son visage en une grimace triste, encore mêlée d'inquiétude pour moi.

Il n'y avait qu'un chemin sûr pour le faire sortir de sa compassion morbide. Je lui en avais tant raconté ; je pourrais aussi bien lui dire le reste.

— Tant que vous déterrez mes secrets les plus profonds, j'en ai un de plus à confesser.

— Qui est ?

— Je suis sorti avec une femme, la

nuit dernière. J'ai juste marché, parlé un peu, rien d'autre. Mais l'été dernier, vous m'avez fait promettre de vous dire quand le grand jour arriverait.

Aleksander me regarda d'un air étonné, puis il explosa de rire, s'affalant sur le dos et se frappant la tête.

— Je ne pensais pas que ce fût aussi improbable, grinçai-je, un peu froissé par le niveau de son hilarité.

— Athos soit loué, lança-t-il lorsqu'il finit par reprendre le contrôle de son humeur. Elle est enfin arrivée à ce que tu la regardes, et pas seulement le garçon. Dieux, tu ne l'as pas emmené avec vous quand vous êtes sortis ?

— Blaise l'a surveillé, dis-je en me demandant si je serais jamais

capable de surprendre Aleksander avec quoi que soit, à part la destruction du monde. Et qu'entendez-vous par « arrivée à ce que je la regarde » ? Cela fait un an qu'elle me méprise.

Nous bavardâmes jusqu'au milieu de la nuit, Aleksander chassant ses gardes inquiets avec un message pour sa femme et un autre pour ses assistants, disant que les affaires pouvaient attendre jusqu'au lever du soleil. Enfin, alors que la lune se posait sur le désert argenté, notre conversation ralentit et, sachant que notre heure s'était écoulée depuis longtemps, nous nous levâmes pour partir. Je le regardai, depuis le sommet de la dune, bondir sur son cheval et

commencer à descendre vers son royaume. Il se retourna une dernière fois, et leva la main.

— Sois guéri, mon gardien, et heureux.

Et je lui lançai :

— Soyez sage, mon roi, et glorieux.

Il ne s'était pas passé une autre semaine qu'Élinor, Évan et moi nous mettions en route pour l'Ezzarie. Blaise nous laissa à la frontière, la fissure rocheuse qui nous ferait franchir les montagnes et descendre dans les forêts verdoyantes et protectrices. Il nous aurait conduits jusqu'à ma destination, le village sans nom où ma mère, la Tisserande, et mon père, le fermier, m'avaient appris à vivre, mais je

voulais savourer chaque pas, et présenter Élinor et Évan à chaque rocher et chaque arbre le long du chemin. Nous prîmes une semaine pour parcourir le reste de la distance, et jamais n'avais-je connu des jours aussi paisibles et aussi délicieux.

À présent, le solstice d'été est derrière nous et, en cette nuit éclairée par les étoiles, je suis assis seul près d'un étang fumant, au fond des forêts de l'Ezzarie. L'étang ressemble beaucoup à celui de Daël Ezzar, où mon vieux mentor m'a aidé à redécouvrir la mélydda que je croyais perdue au cours de mes années en tant qu'esclave. Aujourd'hui, j'ai essayé d'entrer dans

l'eau bouillante, demandant à mes sens de me protéger assez longtemps pour endurer l'immersion, une bonne première leçon pour préparer la vraie sorcellerie. Pour la cinquantième fois, j'ai échoué, même si je pense que cet échec a peut-être été légèrement moins pitoyable que les quarante-neuf tentatives précédentes. La confiance relie les sens à notre pouvoir, m'a appris Galadon. Et je dois donc avoir confiance qu'un jour les pluies rempliront les cours d'eau à sec de mon âme, permettant à cette partie de moi de revivre. Demain, je reviendrai et entrerai dans l'étang une fois de plus. Ou peut-être après-demain.

Entre-temps, mes jours sont remplis

de joies tranquilles. J'ai commencé à enseigner à mon peuple nos débuts, et à en écrire l'histoire, pour que nous nous en souvenions toujours. À l'automne, je retournerai à Kir'Navarrin et en ferai raconter davantage par Kasparian.

Blaise signale que certains des rai-kirah qui restent à Kir'Navarrin façonnent des corps de nouveau, même si plusieurs ont fait leurs adieux à leurs camarades et sont entrés dans le bois de gamarandes. Les rai-kirah disent que ceux-ci ont même fait disparaître leurs formes dessinées par la lumière, et ont retourné leur être véritable à la terre. La tour est tombée en poussière, et personne n'a revu la dame. Le bois

resplendit de santé.

La fille aux cheveux noirs de Catrin et d'Hoffyd, Chloé, est née unie à un démon. Deux autres enfants ezzariens sont nés depuis Chloé, et eux aussi sont entiers. Élinor espère devenir notre plus récent mentor, racontant à ces parents des histoires de l'enfance de Blaise et Farrol, et les préparant – ainsi que moi – à gérer la métamorphose enfantine. Élinor et Évan me rappellent tous les jours la richesse de la vie, et je ne regrette aucun choix que j'ai fait. Mais, après mes expériences des quelques dernières années, un homme ne peut que réfléchir…

Avais-je abandonné la chance d'être un dieu, d'apprendre des réponses

que ceux d'entre nous qui sont nés dans le monde humain aspirent à connaître depuis la nuit des temps ? Kérouan était-il lui-même un dieu, à l'époque d'avant sa folie ? Et si ce n'est Verdonne, ni Valdis, ni Kérouan, alors la main de qui nous a-t-elle modelés ? Et si ce n'est à Tyrrad Nor, alors où sont les dieux, et comment sommes-nous censés apprendre à les connaître ? Je médite sur ces choses en me promenant dans ces collines et ces forêts chéries, et lutte pour réapprendre depuis le début. Je n'ai pas encore trouvé de réponses.

Mais bien sûr, au final, l'exacte vérité n'a pas d'importance. Mon enfant et sa mère me tiennent fermement dans

leur amour, et j'ai retrouvé la liberté de penser et de me souvenir. Je songe à Blaise, partageant sa plénitude sublime et passionnée avec le monde affamé. Je me souviens de Sovari et de Malver, de W'Assani et de Galadon, de Farrol et du jeune Kyor, et, oui, d'Ysanne aussi, offrant la vie elle-même pour nous soutenir. Je regarde Fiona, déterminée et obstinée, guider mon Ezzarie bien-aimée dans un nouveau service. Et j'imagine Aleksander parcourant à cheval son royaume du désert, portant le poids de nos vies et de notre sécurité sur ses solides épaules, nous abritant tous sous sa cape de lumière. Ce sont, après tout, des histoires de force, d'honneur et d'intention qui reflètent la véritable

gloire des dieux, quels qu'ils soient, et où qu'ils puissent résider.

Verdonne était une belle jeune fille des bois, une mortelle qui attira le regard et conquit le cœur du dieu qui régnait sur les forêts de la terre. Le seigneur de la forêt prit Verdonne pour femme, et elle lui donna un fils, un bel enfant en parfaite santé, nommé Valdis. Et les mortels qui vivaient au pays des arbres se réjouirent de l'alliance de l'une des leurs avec les dieux.

Le dieu de la forêt devint jaloux de l'amour que les gens des bois portaient à Valdis. Il ressentait de la colère à l'idée que ce garçon – à demi mortel – puisse un jour lui voler son

trône, et le dieu complota pour tuer l'enfant et tous les mortels qui l'aimaient tant. Verdonne, désespérée, incapable de convaincre son mari de la nature honnête de Valdis, envoya le garçon à l'abri dans les bois pour le sauver, prit elle-même une épée, et s'interposa entre le dieu et le monde des mortels.

Verdonne combattit le dieu toutes les années durant lesquelles leur fils grandit pour atteindre l'âge adulte. Le dieu cruel dépouilla sa femme de ses vêtements pour l'humilier, fondit son épée pour railler sa faiblesse et brûla les champs et les forêts alentour pour lui ôter toute subsistance.

— Rends-toi ! rugissait le dieu de

la forêt. Je ne vais point souiller mon épée avec du sang humain.

Mais Verdonne refusait de céder.

Les esprits élémentaires, qui d'ordinaire ne s'intéressent nullement aux affaires des dieux, ni à celles des mortels, observèrent la femme mortelle défier le dieu puissant. Ils s'émerveillèrent de son courage et prirent Verdonne en pitié. Ils lui donnèrent la lumière du soleil en guise de cape, lorsque le dieu prit ses vêtements, et le tonnerre et la foudre en guise d'armes, quand il fit fondre son épée. Ils lui donnèrent la pluie pour laver ses blessures, le vent pour la soutenir et le feu pour la sustenter.

— Rends-toi ! mugissait le dieu de la forêt. Tu es mortelle, et quand tu mourras j'agirai à ma guise. Tu n'as aucun espoir.

Mais Verdonne refusait de céder.

Puis vint le jour où Valdis atteignit sa majorité et posa sa main robuste sur l'épaule de sa mère. Verdonne sourit, s'écarta, et Valdis arracha l'épée de son père et le dépouilla de son pouvoir. Mais, au lieu de les garder pour lui, il les déposa aux pieds de sa mère.

— Tu as montré à ton peuple la force et la fidélité désintéressées d'un authentique et suprême souverain. Ils t'appartiennent de droit.

Verdonne régna sur les douces terres boisées jusqu'à ce qu'elle fatigue, car son corps était mortel. Mais Valdis l'honora et la rendit immortelle, et encore à ce jour elle règne sur les forêts de la terre, et il demeure son solide bras droit.

Valdis construisit une forteresse magique, une prison meublée de beauté et de confort. Parce que Valdis n'aurait su se rendre coupable de parricide, il enferma son père immortel dans cette forteresse. Et le jeune dieu retira à son père son nom, qu'il détruisit, pour qu'aucun homme et aucune femme ne puissent l'invoquer de nouveau. Mais malheur à l'homme

qui déverrouillera la prison du Dieu Sans-Nom, car s'abattra sur la terre un courroux de feu et de destruction tel qu'aucun être mortel ne peut l'imaginer. Et on appellera cela le Jour de la Fin, le dernier jour du monde.

Carol Berg ses racines au Texas, dans une famille d'enseignants, de musiciens et de travailleurs des chemins de fer. Elle vit avec son mari au pied des montagnes du Colorado. Elle est publiée pour la première fois en France avec cette trilogie de Fantasy riche et passionnante, dont la qualité d'évocation, le détail psychologique et l'intelligence de l'intrigue rappellent Robin Hobb, Fiona McIntosh, Guy Gavriel Kay ou encore La Trilogie de l'Empire de R.E. Feist et Janny Wurts. C'est

dire combien Carol Berg tutoie les maîtres du genre avec cette fresque extraordinaire.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne :

Les Livres des rai-kirah :

1. *L'Esclave*

2. *L'Insoumis*

3. *Le Vengeur*

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : Restoration – Book 3 in the Rai-Kirah series

Copyright © Carol Berg, 2002

© Bragelonne 2011, pour la présente traduction

Illustration de couverture :

Jean-Sébastien Rossbach

ISBN : 978-2-8205-0250-6

Bragelonne

60-62, rue d’Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet :

www.bragelonne.fr

BRAGELONNE – MILADY, C'EST AUSSI LE CLUB:

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir vos noms et coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

Bragelonne

60-62, rue d'Hauteville

75010 Paris

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr

www.milady.fr

graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

- Couverture
- Page de titre
- Dédicace
- Chapitre premier
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14

- Chapitre 15
- Chapitre 16
- Chapitre 17
- Chapitre 18
- Chapitre 19
- Chapitre 20
- Chapitre 21
- Chapitre 22
- Chapitre 23
- Chapitre 24
- Chapitre 25
- Chapitre 26
- Chapitre 27
- Chapitre 28
- Chapitre 29
- Chapitre 30
- Chapitre 31

- Chapitre 32
- Chapitre 33
- Chapitre 34
- Chapitre 35
- Chapitre 36
- Chapitre 37
- Chapitre 38
- Chapitre 39
- Chapitre 40
- Chapitre 41
- Chapitre 42
- Chapitre 43
- Chapitre 44
- Chapitre 45
- Biographie
- Du même auteur
- Mentions légales

- Le Club